



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

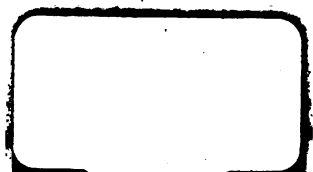
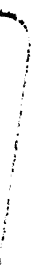
À propos du service Google Recherche de Livres

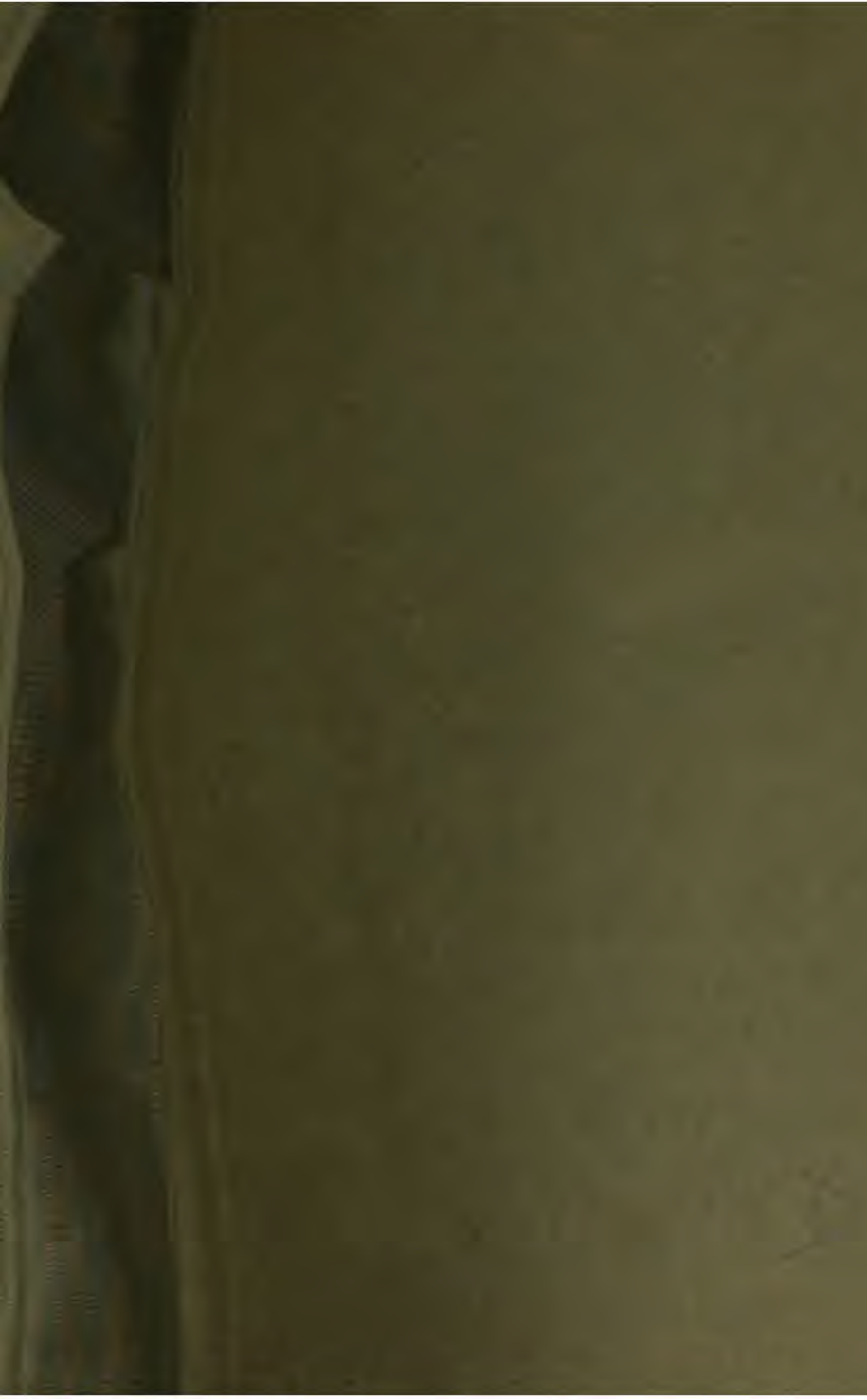
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

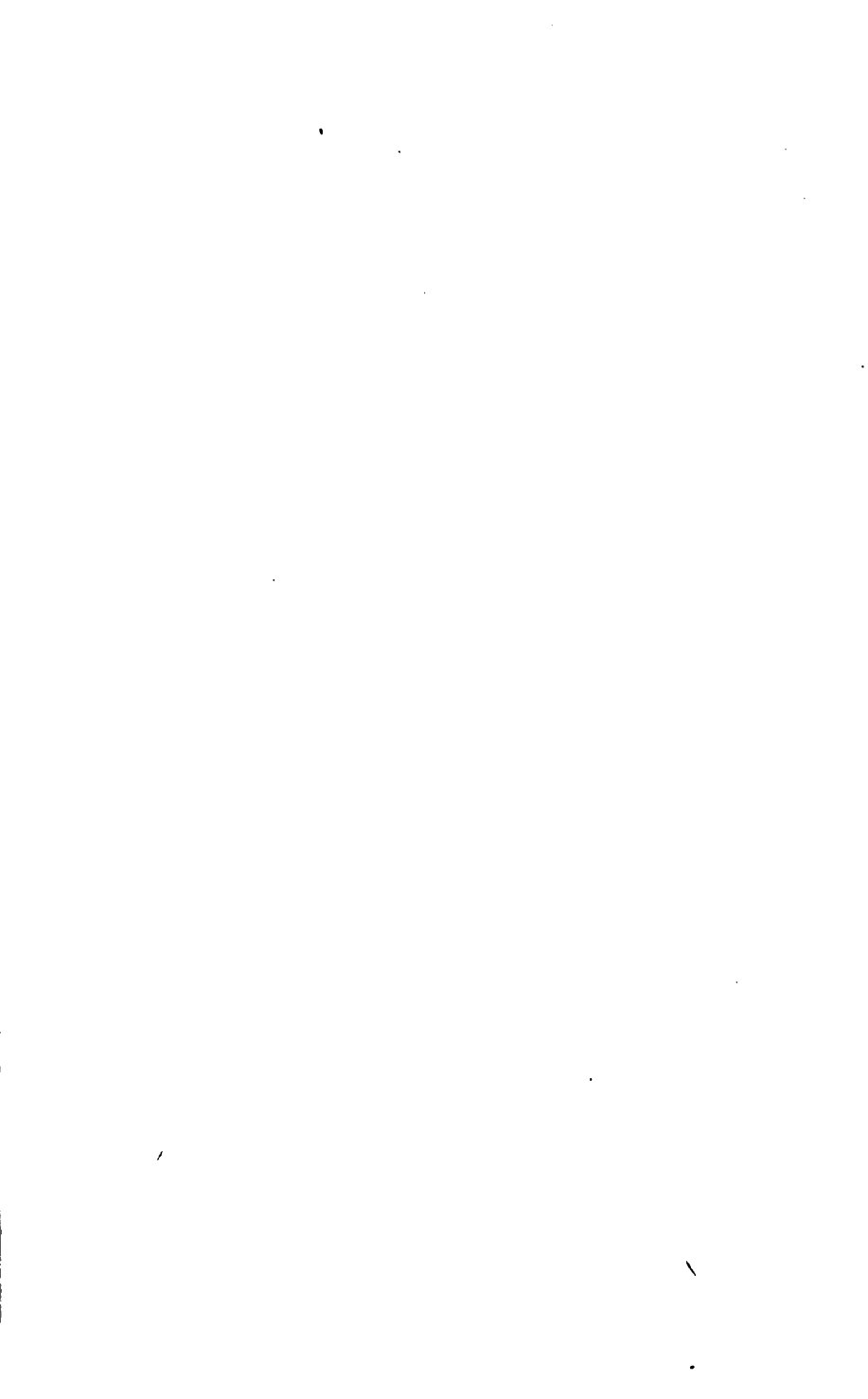
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08159177 2







BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE
DE
DIODORE DE SICILE

TOME QUATRIÈME



BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE
DE
DIODORE DE SICILE

TRADUITE DU GREC

PAR A. F. MIOT

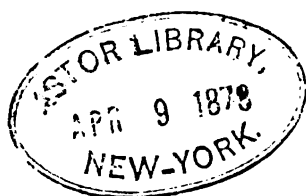
ANCIEN CONSEILLER D'ÉTAT, MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME QUATRIÈME



PARIS
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVI



ROY W. B.
CLERK
Y. A. G. O.

SOMMAIRES DES LIVRES

CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE TREIZIÈME.

Préface du treizième livre (CHAP. I).

Préparatifs des Athéniens pour la guerre de Syracuse. Dans une seule nuit tous les hermès d'Athènes sont mutilés; recherches inutiles pour découvrir les auteurs de cet attentat. Nombre des vaisseaux qui composaient la flotte destinée à l'expédition; résolution prise à l'avance par les Athéniens, à l'égard de la Sicile, quand ils s'en seront rendus maîtres (II).

Départ de la flotte athénienne. Concours du peuple qui assiste à ce départ. Cérémonies religieuses. La flotte relâche d'abord à Corcyre; elle fait voile ensuite sur la côte d'Italie, est bien accueillie à Thurium; elle se rend à Rhegium, dont les habitants se décident à entrer dans l'alliance des Athéniens (III).

Les Syracusains se disposent à se défendre; ils trouvent peu d'alliés parmi les peuples de Sicile. La flotte athénienne aborde chez les Naxiens et de là à Catane: les Naxiens accueillent les Athéniens, mais les habitants de Catane ne cèdent qu'à la force et entrent malgré eux dans cette guerre (IV).

Alcibiade est rappelé à Athènes, pour être jugé comme accusé de la mutilation des hermès; il quitte la Sicile, mais s'échappe sur la côte d'Italie. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace. Il

quitte l'Italie et se rend dans le Péloponnèse; il arrive enfin à Sparte et pousse les Lacédémoniens à faire la guerre aux Athéniens (V).

Les deux généraux athéniens, après le départ d'Alcibiade, prennent Hycara, et arrivent à Catane; ils s'emparent par un stratagème du grand port de Syracuse. Combat entre les Syracusains et les Athéniens: ceux-ci sont vainqueurs; mais les généraux, prévoyant la longueur du siège, demandent à Athènes de la cavalerie et de l'argent. Diagoras l'Athée quitte l'Attique; sa tête est mise à prix. Guerre des Romains contre les Éques (VI).

Les Lacédémoniens, à l'instigation d'Alcibiade, et les Corinthiens envoient des secours aux Syracusains, sous le commandement de Gylippe. Succès des généraux athéniens dans leur première attaque contre Syracuse. Gylippe aborde en Sicile; il parvient à réunir une armée de trois mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux, et marche par l'intérieur des terres au secours de Syracuse (VII).

Combat entre les Syracusains et les Athéniens: ceux-ci sont vainqueurs; mais Lamachus, un de leurs généraux, est tué. Les Corinthiens et les Lacédémoniens envoient de nouveaux secours en Sicile. Les Épipoles sont repris. Les Athéniens perdent beaucoup de monde. Gylippe parcourt les villes de la Sicile et en tire des troupes. Les Athéniens envoient Eurymédon remplacer Lamachus, et donnent des secours en argent. Alcibiade détermine les Lacédémoniens à rompre la trêve. La guerre se rallume et dure douze ans (VIII).

Les Lacédémoniens font une invasion dans l'Attique; ils s'emparent de Décélie, d'où cette guerre a pris le nom de *guerre décélique*. Les Athéniens envoient une flotte en Laconie. Combat en Sicile, sur terre et sur mer. Les Athéniens sont vainqueurs sur mer et les Syracusains sur terre; chacun des deux partis élève un trophée (IX).

Les Syracusains, informés que Démosthène venait au secours des Athéniens, cherchent à renouveler le combat sur mer avant l'arrivée de ce secours. Les Athéniens, forcés d'en venir aux mains, sont battus. Les Syracusains doivent en partie leur victoire à la nouvelle forme

que, à la persuasion d'un pilote nommé Ariston, ils avaient donnée à leurs trirèmes (X).

Eurymédon et Démosthène arrivent en Sicile et apportent des secours considérables aux Athéniens. Ils attaquent la position des Épipoles; après un premier succès la flotte est repoussée. Les Syracusains font partir Sicanus, un de leurs généraux, pour annoncer leur victoire dans les diverses villes de la Sicile et demander des secours (XI).

Au milieu des difficultés où se trouvent les Athéniens, la peste se déclare dans leur camp. Les Syracusains reçoivent des secours de toutes les principales villes de la Sicile. Les généraux athéniens délibèrent sur la nécessité de lever le siège et de retourner en Grèce; après de longues hésitations, le départ est arrêté. Une éclipse de lune, qui arrive la nuit où l'on devait mettre à la voile, fait retarder le départ de trois jours, d'après l'avis des devins (XII).

Les Syracusains, informés que le départ des Athéniens était différé, les attaquent par mer et par terre. Combat sur mer. Eurymédon est tué, et sa mort répand l'épouvante parmi les Athéniens. Ils sont enfin, quoique victorieux sur terre, complètement défaits en mer, et perdent deux mille hommes et dix-huit trirèmes (XIII).

Les Syracusains ferment l'entrée du port par un pont et y retiennent la flotte athénienne. Les Athéniens, privés de tout espoir de fuite par mer, se déterminent à combattre les Syracusains avec tous leurs moyens. Les habitants de Syracuse accourent pour être témoins de ce combat terrible et le contemplent avec effroi (XIV).

Nicias exhorte les troupes de terre et de mer à combattre vaillamment, la victoire étant leur unique moyen de salut. L'action commence. Les Athéniens arrivent sur le pont, pour le renverser; mais les Syracusains les ayant repoussés, la flotte athénienne se disperse. Description de la bataille. Les deux partis combattent avec un égal acharnement (XV).

Grande confusion dans la ville. La voix des commandants n'est plus entendue; les cris des mourants et le bruit du choc des navires ne permettent plus de rien distinguer. Les troupes de terre, tant des

- Syracusains que des Athéniens, rangées sur le rivage, prennent part au combat en soutenant leur parti toutes les fois que les vaisseaux s'approchent de terre (XVI).

Malgré les pertes qu'éprouvaient les deux partis, le combat continuait. Les deux armées, rangées sur le rivage, accablent d'injures ceux de leur parti qui cherchent à se réfugier à terre; enfin les Athéniens sont vaincus. Les Syracusains triomphent et font d'honorables funérailles à ceux de leurs concitoyens ou de leurs alliés qui avaient péri dans l'action (XVII).

Démosthène conseille aux Athéniens d'armer de nouveau les trirèmes, et de forcer, pour se sauver, l'estacade qui fermait le port. Nicias est d'une opinion contraire, et propose de se rendre par terre dans une des villes alliées de la Sicile. Cette opinion est adoptée, et les Athéniens, sur un faux avis, ayant différé leur départ, donnent aux Syracusains le temps de s'emparer des défilés de la route (XVIII).

Les Syracusains arrêtent l'armée athénienne, parvenue dans sa retraite sur les bords du fleuve Asinarus. Ils lui tuent dix-huit mille hommes et en font sept mille prisonniers; ces prisonniers sont ramenés à Syracuse. Le peuple est rassemblé pour délibérer sur le parti à prendre à leur égard. Dioclès propose de faire mourir les généraux et d'envoyer les soldats aux carrières. Hermocrate combat cette opinion. Nicolaüs demande la parole; le peuple consent à l'écouter (XIX).

Discours de Nicolaüs; il se plaint du sort des armes qui lui a enlevé deux fils; il ne s'agit plus en ce moment de leur salut, mais uniquement de la pitié due aux autres malheureux et de la gloire des Syracusains. Le but du discours de Nicolaüs, qui continue dans le chapitre suivant, jusqu'au vingt-huitième, est de porter les Syracusains à la clémence envers les Athéniens (XX - XXVII).

Discours de Gylippe le Lacédémonien, en réponse à celui de Nicolaüs (XXVIII - XXXII).

Le discours de Gylippe persuade les Syracusains, et l'opinion de Dioclès est convertie en loi. Les chefs athéniens sont mis à mort et les

soldats envoyés aux Latomies. La guerre finit. Dioclès donne des lois aux Syracusains : une de ces lois portait que tout homme qui paraîtrait armé dans l'assemblée du peuple serait mis à mort. Dioclès, par inadvertance, viole cette loi, et, pour lui donner une nouvelle force, il se tue lui-même (XXXIII).

Les Athéniens, abattus par les revers éprouvés en Sicile, changent la forme de leur gouvernement et lui substituent une oligarchie. Ils mettent en mer une flotte, et sont battus par les Lacédémoniens. Les Syracusains envoient des secours à ces derniers et partagent le butin fait sur les Athéniens (XXXIV).

Changements opérés par Dioclès dans la forme du gouvernement de Syracuse; honneurs rendus à sa mémoire. Ses lois, qui portaient le nom de leur auteur, ont été en vigueur dans toute la Sicile jusqu'au moment où les habitants de l'île devinrent citoyens romains : caractère de ces lois (XXXV).

De leur côté les Athéniens modifient la forme de leur gouvernement. Malgré leurs désastres en Sicile, ils continuent la guerre contre les Lacédémoniens. Combat naval près d'Orope. Les Athéniens sont vaincus. Leurs alliés les abandonnent. Les Lacédémoniens deviennent alliés des Perses, et Pharnabaze, satrape de Darius, se dispose à leur envoyer trois cents trirèmes (XXXVI).

Alcibiade, désirant rentrer dans sa patrie, fait changer de dessein à Pharnabaze. Il est rappelé à Athènes et, mis à la tête de l'armée, obtient des succès contre les Lacédémoniens, comme on le verra dans son temps (XXXVII).

Les Athéniens abolissent le gouvernement des quatre cents et rétablissent la démocratie. Théràmène, qui plus tard les décida à rappeler Alcibiade, rend encore d'autres services à l'État. Thrasyllé et Thrasybule sont nommés généraux de la flotte athénienne. Mindarus, qui commandait celle des Lacédémoniens, attendit vainement les secours que Pharnabaze lui avait promis. Après avoir envoyé Doriée à Rhodes, il passe dans l'Hellespont; sa flotte mouille à Chio et celle des alliés à Lesbos (XXXVIII).

Mindarus se porte avec la flotte lacédémonienne sur le promontoire

de Sigée. Les Athéniens le suivent : plus habiles que les Lacédémoniens dans l'art de manœuvrer les vaisseaux, ils s'emparent de la position la plus favorable et préparent ainsi leur prochaine victoire (XXXIX).

Description du combat naval. L'habileté des pilotes athéniens déjoue les desseins de l'ennemi. Plusieurs vaisseaux envoyés par les alliés des Athéniens, arrivent au moment où le sort du combat était encore indécis, et le déterminent en faveur des Athéniens. Les Lacédémoniens se réfugient à Abydos; les Athéniens se retirent, après avoir surpris la ville de Cyzique, et, lui ayant imposé une contribution, reviennent à Sestos, où ils avaient élevé un trophée (XL).

Mindarus réfugié à Abydos envoie Épiclès dans l'Eubée, pour lui amener les vaisseaux qui étaient sur cette côte; mais ces vaisseaux se perdent dans une tempête qui les surprend sous l'Athos. Alcibiade, qui avait persuadé à Pharnabaze de refuser le secours de trois cents vaisseaux, vient à Samos et travaille à obtenir son rappel (XLI).

D'après le conseil de Thérémène, Alcibiade est rappelé; on lui donne un commandement; il fait voile vers Halicarnasse et revient à Samos, après avoir fait un grand butin. Vers cette époque les habitants d'Antandros chassent la garnison des Perses et sont favorisés dans cette entreprise par les Lacédémoniens, mécontents de la conduite de Pharnabaze. Notes sur l'histoire de Thucydide et de ses continuateurs, Xénophon et Théopompe. En Italie les Romains continuent la guerre contre les Éques (XLII).

Différend entre les Égestéens et les Sélinontins. Les premiers, qui avaient fait cause commune avec les Athéniens, dans la crainte de voir tomber sur eux la vengeance des Syracusains, envoient des députés à Carthage pour demander des secours. Annibal, fils d'Amilcar, est chargé de traiter cette affaire. Ennemi des Grecs, il veut prendre le parti des Égestéens; mais les Syracusains décrètent à la fois de ne pas abandonner l'alliance des Sélinontins et de se maintenir en paix avec Carthage (XLIII).

Les Carthaginois envoient des secours aux Égestéens, qui battent les

Sélinontins et leur enlèvent un riche butin. Les Syracusains soutiennent les Sélinontins, et les Carthaginois continuent d'aider les Égestéens. Origine de la guerre carthaginoise. Annibal commande les forces des Carthaginois, fait des recrues en Libye et se prépare à une longue guerre (XLIV).

Doriée, après avoir apaisé les troubles de Rhodes, avait mis à la voile pour se réunir à la flotte de Mindarus, avec les trirèmes d'Italie. Surpris par les Athéniens, il se réfugie à Dardanium, où s'engage un combat entre lui et les Athéniens. Mindarus sort d'Abydos pour aller au secours de Doriée. Combat général entre les deux flottes. Pharnabaze fait avancer l'armée de terre des Perses pour secourir les Lacédémoniens (XLV).

Tandis que la victoire est encore incertaine, Alcibiade paraît avec vingt vaisseaux, et fait pencher la balance en faveur des Athéniens. Les Lacédémoniens se réfugient sous la protection de l'armée de Pharnabaze, et, une tempête qui s'éleva ayant arrêté la poursuite de l'armée lacédémonienne, les Athéniens, contre lesquels les Perses dirigeaient leurs attaques, sont obligés de retourner à Sestos (XLVI).

Les Athéniens élèvent à Sestos un nouveau trophée, comme monument de leur victoire. Les Lacédémoniens, retirés à Abydos, se réparent et envoient demander des secours dans l'Eubée, qui s'était détachée de l'alliance des Athéniens et commençait à concevoir des craintes. Pour éviter les dangers qui les menaçaient, les Chalcidiens et les Béotiens font le projet de combler l'Euripe, pour communiquer ensemble par terre. Théramène, après avoir en vain cherché à interrompre ce grand ouvrage, fait une excursion dans les îles, où il lève de grandes contributions (XLVII).

Troubles survenus dans l'île de Corcyre, les partisans de l'oligarchie s'étant déclarés pour les Lacédémoniens, et les partisans de la démocratie pour Athènes. Meurtre d'un grand nombre de citoyens. Conon envoie dans l'île six cents Messéniens, qui se réunissent à la populace et bannissent les partisans de l'oligarchie. Ceux-ci reviennent à Corcyre. Nouveaux combats. Enfin la paix se fait entre les deux partis (XLVIII).

Théramène prête des secours à Archélaüs, roi de Macédoine, pour l'aider à faire le siège de la ville de Pydna. Mouvement des deux flottes ennemies. Les Athéniens quittent la station de Sestos, et ramènent toutes leurs forces qui étaient séparées, sous les ordres de Thrasybule, Théramène et Alcibiade. Les Lacédémoniens se portent sur la ville de Cyzique, dont ils s'emparent avec le secours de Pharnabaze; et, de leur côté, les Athéniens débarquent leurs soldats de marine sur le territoire de Cyzique, et envoient chercher un de leurs généraux pour s'approcher de la ville (XLIX).

La flotte athénienne se partage ensuite en trois divisions : l'une sous les ordres d'Alcibiade, l'autre commandée par Théramène, et la troisième par Thrasybule. Alcibiade s'étant montré seul, les Lacédémoniens sortent du port de Cyzique, croyant n'avoir que lui à combattre, et s'éloignent; les autres divisions athéniennes leur ferment la communication avec le port. Combat sur terre et sur mer (L).

Continuation du combat sur terre. Alcibiade est secouru par Théramène, qui lui amène les troupes sous le commandement de Charès. Mêlée sanglante : Mindarus est tué. A la nouvelle de sa mort, les Perses et ensuite les Lacédémoniens, après une glorieuse résistance, sont obligés de céder. Les Athéniens remontent sur leurs vaisseaux, s'emparent de la ville de Cyzique, et élèvent deux trophées, un pour leur victoire sur mer et un pour celle qu'ils avaient remportée sur terre (LI).

La nouvelle des victoires remportées à Cyzique ranime la confiance des Athéniens et détermine les Lacédémoniens à envoyer Endius à Athènes pour traiter de la paix. Discours de ce député (LII).

Le discours d'Endius avait fait impression sur une partie du peuple d'Athènes qui inclinait vers la paix; mais les démagogues, et surtout Cléophon, l'emportent, et la continuation de la guerre est décidée (LIII).

Affaires de Sicile. Annibal arrive dans cette île avec une flotte et des forces considérables. Il débarque au cap de Lilybée et tire ses vaisseaux à terre dans le golfe de Motye; il marche sur Sélinonte, dont il fait le siège (LIV).

Siège de Sélinonte. Les habitants se défendent courageusement ; les vieillards , les enfants , les femmes mêmes prennent part à cette défense. Annibal fait approcher ses béliers , qui renversent un pan de muraille. Les Campaniens se jettent dans la ville. Victorieux d'abord , ils sont repoussés hors des murs. La nuit qui survient met fin à l'assaut (LV).

Continuation du siège de Sélinonte. Belle défense des assiégés. Enfin les murs sont renversés , et les habitants se défendent dans les rues. Après neuf jours de siège , la ville est prise (LVI).

Prise de la ville de Sélinonte. Massacre de tous les habitants. Cruautés et barbaries inouïes exercées par les vainqueurs. Les femmes qui s'étaient réfugiées dans les temples sont seules épargnées , non par pitié , mais pour empêcher qu' dans leur désespoir elles ne missent le feu aux monuments sacrés , et ne privassent ainsi les Carthaginois des richesses qui s'y trouvaient (LVII).

Les malheurs de Sélinonte touchent de compassion les peuples voisins. Ceux qui avaient échappé au meurtre et à l'esclavage se réfugient dans Agrigente , où ils sont humainement accueillis , et nourris aux dépens du public (LVIII).

Les Syracusains, venus trop tard au secours de Sélinonte , demandent inutilement à Annibal la délivrance des captifs : il fait grâce cependant à Empedion , qui avait été favorable aux Carthaginois. Annibal , après avoir détruit les murs de Sélinonte , marche sur Himère. Il fait le siège de cette ville ; mais , les Syracusains et d'autres alliés étant arrivés au secours , il est repoussé dans ses attaques par la valeur des assiégés (LIX).

La nuit étant survenue, les Carthaginois abandonnent l'assaut. Les assiégés font une sortie et surprennent les Carthaginois , qui perdent dix mille hommes. Annibal fait venir au secours de son armée un corps de troupes qu'il avait placé sur une colline , rétablit ainsi le combat , et force les Himériens à rentrer dans la ville , après leur avoir tué trois mille hommes (LX).

Après le combat, le bruit s'étant répandu qu'Annibal allait faire voile

avec ses trirèmes pour surprendre Syracuse, Dioclès, qui commandait les Syracusains, se détermine à faire embarquer la moitié de ses troupes et à laisser l'autre moitié pour défendre Himère : une partie des habitants suit les Syracusains dans leur retraite (LXI).

Les habitants d'Himère qui étaient restés dans la ville continuent à la défendre pendant un jour ; mais le lendemain, les machines d'Annibal ayant fait tomber les murailles, la ville est prise d'assaut. Cruautés exercées envers les vaincus. Annibal fait égorger les prisonniers dans le lieu même où son grand-père avait été tué. Il retourne ensuite à Carthage ; il y est reçu en triomphe (LXII).

Hermocrate, un des généraux syracusains, qui avait été envoyé avec une flotte au secours des Lacédémoniens, et condamné à l'exil par une faction ennemie, revient en Sicile. Il y rassemble les restes des Sélinontins et en forme un corps d'armée avec lequel il porte la guerre dans le territoire occupé par les Carthaginois, et ses succès lui rendent les faveurs du peuple syracusain (LXIII).

Affaires de Grèce. Continuation de la guerre du Péloponnèse. Thrasyllé, général athénien, tente sans succès de s'emparer d'Éphèse. Ses guerriers, qui étaient à Cyzique, en partent, et portent la guerre dans la Thrace et dans l'Asie. Les Lacédémoniens, ayant appris que la flotte athénienne était tout entière dans le voisinage de l'Hellespont, attaquent Pylos, et finissent par s'en rendre maîtres. Anytus, qui avait été envoyé au secours de cette place, n'ayant pas exécuté sa commission, est mis en jugement ; mais il corrompt les juges et se fait absoudre (LXIV).

Les Mégariens s'emparent de Nisée. Les Athéniens mettent des troupes en campagne pour venger cette injure, et remportent une victoire remarquable sur les Mégariens et les Lacédémoniens. Ceux-ci envoient dans l'Ionie une flotte sous le commandement de Cratésippidas : il s'empare de Chio, où il fait rentrer les exilés (LXV).

Alcibiade et Thrasyllé, après avoir laissé une garnison à Lampsaque, se réunissent à Théràmène, et remportent près de Chalcédoine une victoire sur les Lacédémoniens. Siège de Byzance par les Athéniens.

Alcibiade, ayant levé de l'argent dans l'Hellespont et dans la Chersonèse, amène un corps de Thraces devant Byzance. Trahison de quelques habitants qui veulent livrer la ville à Alcibiade (LXVI).

Les Athéniens feignent de lever le siège de Byzance, et entrent dans la ville au signal que leur donnent les habitants avec lesquels ils étaient d'intelligence. La garnison lacédémonienne se défend courageusement; mais enfin, abandonnée par les Byzantins, elle est détruite, et les Athéniens, en possession de la ville, la reçoivent dans leur alliance (LXVII).

Les généraux athéniens, maîtres de Byzance, y laissent une garnison et s'emparent de toutes les villes de l'Hellespont, à l'exception d'Abydos. Diodore et Mantitheus restent comme gouverneurs, et les autres généraux, chargés de dépouilles et de richesses, retournent à Athènes, où ils sont reçus en triomphe (LXVIII).

Alcibiade est accueilli à Athènes avec les plus vives démonstrations de joie et d'affection; il est rétabli dans ses honneurs et dans ses biens; les poursuites intentées contre lui sont abolies. Nommé général en chef de l'armée athénienne, il prend avec lui Adymante et Thrasybule: il se rend maître de l'île d'Andros, après avoir battu les Péloponnésiens, et lève de fortes contributions en vivres sur les îles de Cos et de Rhodes (LXIX).

Les Lacédémoniens ne se découragent pas par les succès de leurs ennemis, et nomment Lysandre commandant de leur flotte. Le nouveau général se rend à Sardes, où il trouve le jeune Cyrus, qui lui donne des secours en argent. Il revient ensuite à Éphèse et attache à son parti les hommes les plus influents des villes grecques de l'Asie, en leur promettant de les mettre à la tête du gouvernement de leurs cités (LXX).

Antiochus, auquel Alcibiade avait confié le commandement d'une partie de sa flotte, ayant combattu près de Notium malgré les ordres d'Alcibiade, est battu par Lysandre. Les Athéniens perdent vingt-deux vaisseaux. Alcibiade vole à leur secours; mais Lysandre n'ayant pas osé accepter le combat, la flotte athénienne se retire à Samos (LXXI).

Thrasybule a des succès et soumet aux Athéniens la ville d'Abdère; mais les meilleures troupes athéniennes étant ainsi occupées loin de l'Attique, Agis, roi de Lacédémone, marche pendant la nuit contre la ville d'Athènes, et est sur le point de s'en emparer. La cavalerie athénienne parvient à arrêter les progrès de l'ennemi, et force les assaillants à se réfugier sous la protection de la phalange lacédémonienne (LXXII).

N'osant pas entreprendre le siège d'Athènes, Agis va camper dans l'Académie; il provoque les Athéniens au combat pour la défense du trophée qu'ils avaient élevé. Après un léger combat, il retourne dans le Péloponnèse, ravageant l'Attique sur son passage. Alcibiade fait, sous divers prétextes, une incursion dans le territoire de Cymes, quoique cette ville fût alliée des Athéniens. Il est accusé devant le peuple par les envoyés de Cymes et par des députés de Samos qui le donnent comme ami de Pharnabaze (LXXIII).

Le peuple d'Athènes accueille ces accusations, ôte le commandement à Alcibiade et le donne à Conon, qu'il choisit parmi les dix généraux entre lesquels le commandement de l'armée fut partagé. Alcibiade, n'osant rentrer dans sa patrie, se réfugie à Pactyes, en Thrace. On l'accuse à Athènes de s'être emparé des chevaux qu'un de ses amis lui avait confiés, et d'avoir remporté avec eux, sous son nom, le prix du quadriges aux jeux olympiques (LXXIV).

La course des chars à deux chevaux est admise pour la première fois aux jeux olympiques. Affaires de Sicile. Hermocrate prend Sélinonte et veut rentrer à Syracuse avec les os des morts qu'il avait recueillis à Himère. La faction de Dioclès s'oppose à son retour. Il revient avec des forces assez considérables : un combat s'engage dans la place de Syracuse. Hermocrate est tué, et ses partisans envoyés en exil. Plusieurs blessés sont sauvés par les soins de leurs amis, qui les firent passer pour morts. De ce nombre était Denys, qui fut depuis tyran de Syracuse (LXXV).

Affaires de la Grèce. Callicratidas succède à Lysandre dans le commandement de la flotte lacédémonienne. Il se rend à Éphèse, où il réunit cent quarante vaisseaux; il combat avec succès les Athéniens

dans l'île de Chio et dans celle de Lesbos, où la trahison lui livre Méthymne; il se porte ensuite sur Mitylène (LXXVI).

Conon se dirige avec sa flotte sur Lesbos pour secourir Mitylène. Combat naval entre les Athéniens et les Lacédémoniens, en vue de Mitylène; les Athéniens dans les premiers moments ont l'avantage (LXXVII).

Suite du combat naval. Une partie de la flotte athénienne s'étant trop abandonnée à la poursuite des bâtiments ennemis, et ne pouvant entrer dans le port de Mitylène, où Conon s'était réfugié avec quarante vaisseaux, est obligée de s'échouer. Callicratidas s'empare de trente vaisseaux. Siège de Mitylène. Préparatifs de défense par Conon : il barre le port au moyen de bâtiments chargés de pierres qu'il fait couler à fond, et par d'autres obstacles. Les Péloponnésiens combattent pour forcer le passage (LXXVIII).

Description de ce combat très-acharné. Les Lacédémoniens sont enfin vainqueurs, chassent les Athéniens de leur position et commencent le siège de Mitylène. Affaires de Sicile. Les Syracusains demandent inutilement la paix aux Carthaginois. Ville de Therme, bâtie par les Carthaginois en Sicile (LXXIX).

Immenses préparatifs des Carthaginois pour porter la guerre en Sicile. Annibal et Imilcon sont mis à la tête de cette entreprise; ils appellent sous leurs drapeaux un grand nombre de troupes nationales et étrangères. Combat naval entre les Syracusains et les Carthaginois (LXXX).

En apprenant les préparatifs des Carthaginois, les Siciliens réunissent tous leurs moyens de défense; ils réclament les secours des Lacédémoniens et des Grecs d'Italie. Les Agrigentins, qui prévoyaient que les premières charges de la guerre tomberaient sur eux, font rentrer dans leurs murs les récoltes. Digression sur la fertilité du sol d'Agrigente et sur les richesses que cette ville tirait de la Libye, où elle vendait les productions de son territoire. Magnificence de ses monuments (LXXXI).

Suite de la digression. Description du temple de Jupiter à Agrigente;

fac artificiel auprès de la ville; luxe des monuments funèbres; tombeaux élevés à des oiseaux nourris, dans l'intérieur des maisons, par des jeunes gens ou des jeunes filles (LXXXII).

Magnificence déployée par les Agrigentins dans la pompe qu'ils célébrèrent au retour d'Exonète, vainqueur aux jeux olympiques. Richesses de Gellias, un de leurs concitoyens, mais qui n'était point remarquable par sa figure, quoiqu'il fût doué de grandes qualités (LXXXIII).

Continuation du même sujet. Opulence d'Antisthène Rhodus, qui vivait à Agrigente. Vie efféminée de tous les habitants (LXXXIV).

L'auteur revient au récit des événements de la guerre. Les Carthaginois débarqués dans la Sicile dirigent toutes leurs forces sur Agrigente. Ils proposent aux Agrigentins une alliance ou la neutralité: l'une et l'autre ayant été rejetées, le siège commence. Les Carthaginois font exhausser deux tours élevées pour battre les murs. Ils combattent avec succès le premier jour; mais les assiégés, ayant fait une sortie, incendient les machines des assiégeants (LXXXV).

Annibal ayant, pour faciliter les approches de la place, fait détruire les tombeaux, des craintes superstitieuses saisissent les Carthaginois. Ils sacrifient un enfant à Saturne pour détourner la colère des dieux; mais la peste se déclare dans le camp. Annibal meurt. Les Syracusains se mettent en mouvement pour porter des secours aux Agrigentins (LXXXVI).

Bataille rangée entre les Syracusains et les Ibériens, qu'Imilcon avait détachés à leur rencontre. Les Ibériens sont vaincus. Cette armée, en partie détruite, se réfugie dans le second camp des Carthaginois. Les Agrigentins demandent à faire une sortie pour achever la défaite des Carthaginois; mais leurs généraux s'y refusent. Ils sont accusés de trahison dans l'assemblée des soldats: on refuse d'écouter leur apologie. Quatre d'entre eux sont lapidés (LXXXVII).

Daphnée, guerrier des Syracusains, tente inutilement de forcer le camp retranché des Carthaginois. Il l'investit et empêche l'arrivée des subsistances; mais Imilcon parvient à s'emparer d'un convoi

destiné pour Agrigente. Après la perte de ce convoi, la ville éprouve les horreurs de la disette. Les Campaniens l'abandonnent, ainsi que les troupes sous les ordres de Dexippe, le temps de leur service étant expiré. Les Syracusains partent également (LXXXVIII).

Les troupes ayant quitté Agrigente, une partie de la population se réfugie à Géla, abandonnant dans la ville les vieillards et les infirmes. Les Syracusains donnent aux réfugiés d'Agrigente la ville des Léontins à habiter (LXXXIX).

Imilcon entre dans Agrigente, et massacre tous ceux qui étaient restés dans la ville. Gellias met le feu au temple de Minerve, où il s'était réfugié, et, par une mort volontaire, il se soustrait à la barbarie des vainqueurs. Imilcon envoie à Carthage les dépouilles d'Agrigente, et entre autres le taureau de Phalaris. Erreur de Timée l'historien au sujet de ce taureau, relevée par les événements postérieurs (XC).

Imilcon passe l'hiver dans Agrigente. Consternation des Siciliens. Assemblée tumultueuse à Syracuse. Les généraux y sont accusés de n'avoir pas fait leur devoir dans la défense d'Agrigente. Discours violent prononcé contre eux par Denys. Il conseille au peuple de ne plus choisir les généraux parmi les riches citoyens, mais de les prendre dans la classe inférieure (XCI).

Le peuple, entraîné par le discours de Denys, destitue les généraux, et en nomme d'autres, parmi lesquels Denys fut choisi. Conduite de Denys lorsqu'il se trouve en possession du commandement; il aspire à la tyrannie; moyen employé par lui pour y parvenir (XCII).

Denys conduit à Géla un renfort de troupes : arrivé dans cette ville, il fait juger et condamner à mort les citoyens les plus riches; il vend leurs biens et augmente avec leur valeur la solde des soldats, qu'il s'attache ainsi personnellement. Les habitants de Géla envoient des députés à Syracuse. Ils y font l'éloge de la conduite de Denys, et demandent des secours aux Syracusains pour se défendre contre les Carthaginois (XCIII).

Denys, de retour à Syracuse, paraît vouloir se démettre du commandement, afin de n'être pas soupçonné d'agir de concert avec les

autres généraux, qu'il accùse de trahir la patrie et d'être d'intelligence avec les Carthaginois. Le peuple, emporté par les craintes que Denys lui inspire, destitue ses collègues et le nomme seul commandant, avec une autorité souveraine (XCIV).

Denys obtient un décret pour augmenter du double la solde de l'armée. Il fait partir des troupes pour Leontium et s'y rend lui-même. Il feint une nuit d'avoir été attaqué par des assassins, se réfugie dans la citadelle; on lui donne une garde de six cents hommes, avec le droit de choisir ceux qui la composeront. Dans cette conduite, Denys imite l'exemple de Pisistrate (XCV).

Denys compose sa garde d'hommes avides d'argent, et d'un caractère audacieux. Il revient à Syracuse; fait condamner à mort les citoyens qui pouvaient s'opposer à ses projets; épouse une fille d'Hermocrate. Vainqueur des Athéniens, il affermit sa tyrannie, et l'exerce pendant trente-huit années. L'auteur se réserve d'en parler dans le temps convenable. Les Carthaginois, après avoir détruit entièrement Agrigente, se préparent à attaquer au printemps la ville de Géla (XCVI).

Affaires de la Grèce. Les Athéniens, malgré les revers qu'ils venaient d'éprouver, mettent en mer une flotte dans le dessein de faire lever le siège de Mitylène. Les Lacédémoniens vont à la rencontre de la flotte athénienne. Préparatifs du combat dans les deux armées, près des îles Arginuses. Prédiction des devins, qui, d'après divers prodiges, promettent la victoire, mais annoncent que sept des généraux doivent périr dans le combat (XCVII).

Discours de Callicratidas à ses troupes pour les animer au combat. Dispositions faites dans les deux armées. Ordre de bataille. La flotte lacédémonienne se partage en deux divisions, de manière qu'il semblait aux spectateurs que quatre flottes combattaient à la fois. Il s'en fallait de peu qu'il n'y eût trois cents vaisseaux engagés (XCVIII).

Combat des Arginuses. Callicratidas pérît en combattant avec gloire. Les Lacédémoniens sont vaincus, et les Béotiens ainsi que les Eu-

béens, après une longue résistance, sont également obligés de fuir. La flotte péloponnésienne se sauve, partie dans l'île de Chio, partie dans le port de Cymes (XCIX).

Les Athéniens poursuivent pendant quelque temps les vaincus; ils délibèrent s'ils doivent s'arrêter pour enlever leurs morts et les ensevelir, ou se porter sur Mitylène, pour en faire lever le siège : les avis se partagent. Une tempête empêche d'exécuter aucun de ces desseins. Étéonicus lève le siège de Mitylène et se retire avec ses troupes. Les Athéniens ravagent le territoire des villes alliées des Lacédémoniens. On demande à Sparte le commandement de la flotte pour Lysandre, qui seul peut rétablir les affaires. Une loi s'opposant à cette demande, Aracus est choisi; mais on lui donne Lysandre pour conseil (C).

Procès intenté aux généraux athéniens pour avoir négligé de faire enterrer les morts après le combat des Arginuses. Décret du peuple qui condamne à mort six de ces généraux et ordonne la vente de leurs biens (CI).

Discours de Diomédon, l'un des généraux condamnés : il recommande aux Athéniens de rendre des actions de grâce à Jupiter et à Apollon, pour la victoire de Arginuses. Impression que produit ce discours. La sentence est néanmoins exécutée, et les généraux victorieux sont mis à mort (CII).

Repentir tardif des Athéniens. Callixenus, qui avait proposé le décret contre les généraux, est mis en accusation. Il parvient à s'enfuir de sa prison, et devient un objet d'horreur pendant toute sa vie. Quelques mots sur Philistus, qui a écrit l'histoire de Sicile. Mort de Sophocle et d'Euripide (CIII).

Après l'exécution de leurs généraux, les Athéniens partagent le commandement de l'armée navale entre Philoclès et Conon. Lysandre arrive à Éphèse à la tête de la flotte lacédémonienne; il contracte une alliance avec Cyrus, fils de Darius, qui met à la disposition des Lacédémoniens toutes les ressources des villes de l'Asie Mineure. Lysandre concourt à établir la démocratie à Milet. Il détruit la

ville de Thase, fait une incursion en Attique, et vient ensuite attaquer Lampsaque, dont il se rend maître (CIV).

Les Athéniens, n'ayant pu s'opposer à la prise de Lampsaque, se retirent à Ægos-Potamos. Alcibiade se rend près des généraux, et offre ses services et ceux de deux rois de la Thrace, qui s'engageaient à faire une diversion en faveur des Athéniens. Les généraux refusent ses offres et lui enjoignent de s'éloigner (CV).

Les Athéniens, pressés par la disette des vivres, se préparent à quitter leur station. Lysandre les attaque au moment où ils se mettent en mouvement. Combat d'Ægos-Potamos. Les Athéniens sont défaits sur terre et sur mer; Philoclès, prisonnier, est mis à mort. Lysandre envoie Gylippe à Sparte pour porter la nouvelle de cette grande victoire, et mille cinq cents talents d'argent, pris sur les ennemis. Gylippe s'empare d'une partie de cette somme. Les éphores reconnaissent son crime; il est condamné à mort (CVI).

Conséquences de la victoire remportée par les Lacédémoniens à Ægos-Potamos. Agis et Pausanias font une incursion dans l'Attique. Athènes est assiégée, la famine s'y fait sentir. Les Athéniens demandent la paix, elle leur est accordée. Conditions honteuses de cette paix; fin de la guerre du Péloponnèse, qui avait duré vingt-sept ans (CVII).

Mort de Darius II, roi de Perse. Artaxerxe, son fils aîné, lui succède. Affaires de Sicile. Imiloon assiège Géla. Les Carthaginois pillent un temple d'Apollon, situé hors de la ville, et envoient la statue de ce Dieu à Tyr. Les Carthaginois, craignant l'arrivée des Syracusains, pressent le siège de Géla, dont les habitants continuent à se défendre avec un grand courage (CVIII).

Demys, tyran de Syracuse, marche au secours de Géla. Il campe près de la mer, et, ne voulant pas partager ses troupes, il se borne à intercepter les convois de vivres destinés aux Carthaginois. Après avoir tenu cette position pendant vingt jours, sans aucun avantage, il partage son armée en trois divisions, et fait ses dispositions pour attaquer l'ennemi (CIX).

Le combat s'engage. Les Grecs d'Italie attaquent, de concert avec les troupes débarquées de la flotte, le camp des Carthaginois, et ont d'abord des succès; mais, n'étant pas secourus à temps, ils sont obligés de se retirer. Les Siciliens font un grand carnage des Libyens. Néanmoins la victoire se déclare pour les Carthaginois, et Denys, vaincu, se retire dans la ville de Géla (CX).

Après la défaite de ses troupes, Denys abandonne Géla. Les Carthaginois entrent dans la ville et pillent tout ce qui s'y trouve. Denys arrive à Camarine, et force les habitants à se retirer à Syracuse avec ce qu'ils ont de plus précieux. Peinture des désastres de cette fuite et cruautés exercées par les Carthaginois (CXI).

La haine contre Denys se manifeste à la suite du revers qu'il venait d'essuyer. Les Italiotes l'abandonnent. La cavalerie syracusaine reste avec lui, dans l'espoir de trouver une occasion favorable de massacrer le tyran. Voyant qu'elle ne peut approcher de lui, les troupes étrangères soldées l'entourant continuellement, cette cavalerie revient à Syracuse, pille la maison de Denys, et maltraite cruellement sa femme. Denys apprend ces événements en route, et hâte son retour à Syracuse (CXII).

Denys, ayant fait une extrême diligence, arrive pendant la nuit à la porte de Syracuse, du côté de l'Achradine. Il la trouve fermée, y met le feu et pénètre dans la ville; les cavaliers syracusains, entourés par les troupes étrangères soldées, sont tués. Denys fait mourir tous ceux du parti qui lui était opposé, et se rend plus que jamais maître de l'autorité souveraine dans Syracuse. Les habitants de Géla et de Camarine sont envoyés chez les Léontins (CXIII).

Les Carthaginois, déterminés par les pertes que la peste fait éprouver à leur armée, offrent la paix aux Syracusains, qui l'acceptent avec empressement. Conditions du traité. Les Carthaginois retournent en Libye. Ainsi la guerre du Péloponnèse et celle des Carthaginois en Sicile étant terminées, l'auteur finit son livre à cette époque, comme il l'avait annoncé (CXIV).

LIVRE QUATORZIÈME.

De l'établissement des trente tyrans à Athènes, jusqu'à la paix conclue par Antalcide entre les Lacédémoniens et les Perses, et la prise de Rome par les Gaulois. Préface (CHAP. I).

Suite de la préface. Abrégé des faits que doit contenir le livre, et sa liaison avec celui qui précède (II).

Conditions de la paix entre les Lacédémoniens et les Athéniens. Ceux-ci sont obligés de détruire les murs de leur ville. Dissensions intérieures à Athènes, sur la forme du gouvernement. Le parti aristocratique a recours à Lysandre, qui vient à Athènes. Malgré l'opposition de Thérémène, on fait choix de trente magistrats pour gouverner la république. Ce sont les trente tyrans (III).

Thérémène est nommé au nombre de ces magistrats, dans l'espoir que sa probité diminuera leur influence. Violences exercées par les trente tyrans. Ils appellent à Athènes une garnison lacédémonienne. Ils veulent faire arrêter Thérémène, qui se réfugie près de l'autel sénatorial (IV).

Il en est arraché par les soldats des trente. Socrate et deux de ses amis viennent inutilement au secours de Thérémène; il est conduit à la mort. Autres excès des trente : ils font mourir Nicérate, Autolycus, et une foule de citoyens et d'étrangers. Plus de la moitié des habitants d'Athènes abandonne la ville (V).

Les Lacédémoniens poursuivent par un décret barbare les émigrés d'Athènes. Les villes de la Grèce s'indignent de cette mesure. Plusieurs obéissent cependant; mais les Argiens et les Thébains s'y refusent et accueillent les Athéniens exilés (VI).

Affaires de Sicile. Denys établit sa tyrannie. Il fortifie la partie de Syracuse connue sous le nom de l'île, et s'y établit avec ses partisans. Il se met ensuite en campagne pour aller soumettre les Sicules. Pen-

dant son absence, les Syracusains se soulèvent contre son autorité, dans l'espoir de reconquérir leur liberté (VII).

Denys retourne précipitamment à Syracuse. Assiégé dans l'île qu'il avait fortifiée, et, désespérant de pouvoir s'y défendre, il assemble un conseil pour le consulter sur sa situation. Ses amis le dissuadent du projet qu'il avait formé d'abdiquer l'empire. D'après leur avis, il fait des propositions aux assiégeants, pour avoir le temps de recevoir les secours des Campaniens qu'il fait demander en secret (VIII).

Secouru par les Campaniens et à l'aide des fautes que commirent les Syracusains, Denys recouvre l'autorité. Une partie des Syracusains, se fiant à sa clémence, se soumet; une autre se retire à Etna, et, par un mot piquant, annonce l'intention de reprendre les armes. Les Campaniens, licenciés par Denys, s'emparent de la ville d'Entelle, après en avoir massacré les habitants (IX).

Les Lacédémoniens, ayant acquis l'empire sur la terre et sur la mer, mettent Lysandre à la tête d'une flotte. Il parcourt les villes de la Grèce, abolit la démocratie et impose des tributs. Sparte devient opulente; elle envoie Aristote à Syracuse. Ses intrigues pour affermir la tyrannie de Denys, et leur succès (X).

Vers cette époque, Alcibiade, poursuivi par Pharnabaze, meurt dans un village de la Phrygie. Récit d'Éphore sur les causes de cet événement. Mort de Démocrite le philosophe. En Italie les Volsques se rendent maîtres de la ville de Verruga, où les Romains avaient une garnison (XI).

Dissensions intestines dans Byzance. Les habitants demandent aux Lacédémoniens un magistrat supérieur. Ils donnent cette commission à Cléarque, qui d'abord se conduit humainement envers les Byzantins, mais devient bientôt un tyran cruel. Les Lacédémoniens le rappellent; il refuse d'obéir. Ils envoient des troupes contre lui. Cléarque se retire avec ses forces et ses trésors à Selybria. Il est obligé de s'enfuir de cette ville, et se rend dans l'Ionie, où il passe au service de Cyrus, qui projetait de faire la guerre à son frère Artaxerxe (XII).

Lysandre, après avoir réglé le gouvernement des villes de la Grèce selon les instructions des éphores, et établi partout l'oligarchie, projette de changer la succession des rois héracrides de Sparte et de se faire nommer. Il tente de corrompre divers oracles pour obtenir des réponses favorables à ses desseins. Il est accusé à Lacédémone et se justifie; mais on trouva dans ses papiers, après sa mort, la preuve, écrite de sa main, du complot qu'il avait formé (XIII).

Denys, tyran de Syracuse, après avoir soumis les révoltés, étend sa puissance. Il s'empare d'Etna, mais il attaque en vain les Léontins. Il marche sur les Sicules, espérant par ce mouvement rendre les habitants de Catane et de Naxos plus négligents à se tenir sur leurs gardes. Il engage Aimnestus à s'emparer de l'autorité souveraine dans Enna. Ce projet réussit, mais Aimnestus n'ayant pas tenu la promesse qu'il avait faite à Denys, de l'introduire dans la ville, celui-ci change de parti, appelle les habitants d'Enna à la liberté et fait périr Aimnestus (XIV).

Denys se rend maître, par la trahison, des villes de Catane et de Naxos. Il attaque ensuite Leontium, et somme de nouveau les habitants de se rendre. Les Léontins, effrayés des malheurs de Naxos et de Catane, cèdent à la nécessité; ils livrent leur ville et vont habiter dans Syracuse (XV).

Archomide, ancien chef des Erbitains, fonde la ville d'Alesa, qui se distingue des autres villes de ce nom par celui de son fondateur. Par la suite, les Alésiens, dans leur prospérité, ont voulu nier leur origine, mais elle est prouvée par les usages communs aux Erbitains et aux Alésiens. Guerre des Romains contre les Véiens. Ils prennent Anxur, depuis Terracine. Ils assignent pour la première fois une solde annuelle à leurs troupes (XVI).

Affaires de Grèce. Sédition élevée dans Oroe et apaisée par les Thébains, qui réunissent à la Béotie le territoire de cette ville. Les Lacédémoniens déclarent la guerre aux Éléens sous divers prétextes; ils entrent en Élide et mettent le siège devant Élis. Les Éléens, ayant reçu des secours des Étoliens, font une sortie, et forcent les Lacé-

démoniens à lever le siège. Ceux-ci se retirent en dévastant le territoire sacré d'Élis (XVII).

En Sicile Denys se prépare à faire la guerre aux Carthaginois. Il fortifie Syracuse, en enfermant les Épipoles dans l'enceinte de la ville, par un mur garni de tours élevées. Il presse ces travaux avec une telle activité, qu'ils sont achevés dans l'espace de vingt jours (XVIII).

Affaires d'Asie. Cyrus entreprend de déclarer la guerre à son frère Artaxerxe, sous prétexte de faire une expédition dans la Cilicie. Les Lacédémoniens lui donnent des secours. Tamos commande la flotte des Barbares. Dénombrement des troupes qui marchent avec Cyrus (XIX).

Cyrus traverse la Lydie, la Phrygie, et arrive au défilé connu sous le nom de *portes Ciliciennes*. Parvenu à Tarse, il fait entrer dans son parti Syennésis, qui exerçait l'autorité souveraine en Cilicie. Syennésis le trompe, et informe secrètement le roi des desseins de Cyrus. Révolte parmi les troupes lorsqu'elles soupçonnent le véritable but de l'expédition. Elle est apaisée, et les soldats se décident à marcher (XX).

Cyrus, en continuant sa route, arrive à Issus, où il est joint par le secours que lui envoient les Lacédémoniens. Il passe sans obstacle les portes de Syrie, et arrive sur l'Euphrate. Là il déclare positivement le but de l'expédition. Révolte parmi les troupes. Cyrus leur prodigue de nouvelles promesses. Elles consentent à le suivre (XXI).

Artaxerxe, instruit par Pharnabaze de la révolte de Cyrus, marche avec quatre cent mille hommes au-devant de lui. Il laisse ses bagages dans un camp fortifié et s'approche de l'ennemi. Cyrus range ses troupes en bataille : l'aile droite, commandée par Cléarque, la gauche, par Aridée, et lui-même au centre avec la cavalerie d'élite. Artaxerxe dispose son armée et se place également au centre (XXII).

Le combat s'engage entre les armées. Cyrus rencontre son frère dans la mêlée et le blesse. Il est lui-même frappé par une main inconnue et tombe. Après sa mort, le désordre se met dans ses troupes. La bataille est perdue (XXIII).

Aridée, qui commandait l'aile gauche de l'armée de Cyrus, se défend avec beaucoup de valeur; mais, ayant appris la mort de Cyrus, il quitte le champ de bataille. Les Lacédémoniens et les Grecs soudoyés, vainqueurs à l'aile droite, cessent de poursuivre les vaincus lorsqu'ils voient le centre enfoncé. Nombre des morts de part et d'autre. Les Grecs repoussent les attaques des Barbares. Aridée les engage à venir le joindre pour se rapprocher ensemble des bords de la mer (XXIV).

Artaxerxe envoie des députés aux Lacédémoniens pour leur ordonner de mettre bas les armes et de se rendre aux portes de son palais. Les Lacédémoniens, à l'exemple de Léonidas, répondent par de nobles refus à ces propositions. La retraite est décidée; et elle doit se faire, par la Paphlagonie, sous la conduite de Cléarque (XXV).

Le roi, rétabli de ses blessures, se met à la poursuite de Cléarque et d'Aridée. Une trêve est conclue, à la suite de laquelle les Grecs obtiennent la faculté de se retirer sans être inquiétés. Artaxerxe rentre en triomphe à Babylone. Tissapherne épouse sa fille et conseille au roi de pardonner à Aridée, afin de l'employer à trahir les Grecs. Cette proposition est acceptée. Tissapherne, par une ruse infâme, fait arrêter et massacrer les chefs de l'armée grecque (XXVI).

Tissapherne envoie à Artaxerxe Cléarque et les autres généraux grecs. Le roi les fait mourir tous, à l'exception d'un seul nommé Ménon. Les Grecs continuent leur retraite sous la conduite de Cheirisophus. Ils traversent les montagnes des Carduques, où ils perdent beaucoup de monde. Ils entrent en Arménie où Tiribaze, satrape de la province, leur ouvre un libre passage (XXVII).

Les Grecs, en traversant les montagnes de l'Arménie, sont surpris par des neiges abondantes et une tourmente terrible. Les hommes et les animaux souffrirent tellement du froid et de la violence du vent, qu'un grand nombre périt. Enfin, ils parviennent, après de grandes difficultés, à atteindre quelques villages, où ils trouvent un abri et des subsistances (XXVIII).

Continuation de la retraite des Grecs. Ils arrivent au Phase, et pas-

sent sur les terres des Chaones et des Phasiens. Ils combattent et vainquent les naturels du pays. De là, traversant les régions habitées par les Chaldéens et les Scutines, ils atteignent le mont Chenium, d'où, à leur grande joie, ils aperçoivent la mer. Ils arrivent dans la Colchide (XXIX).

Effets singuliers des rayons de miel dont les Grecs goûtèrent. Ils arrivent à Trapezonte, où ils sacrifient à Hercule sauveur. Cheirisophus se rend à Byzance pour se procurer des embarcations : comme il tarde à revenir, les Grecs s'avancent jusqu'à Cesaronte. Ils attaquent les Mosinœques, nation barbare, et les battent. Ils pénètrent ensuite dans la Tibarène (XXX).

Les Grecs arrivent à Cotyore, où ils sont rejoints par Cheirisophus, qui n'avait pas réussi dans sa mission. Ils se rendent par mer à Héracée, sur les vaisseaux que leur fournissent les Sinopéens. Ils continuent ensuite leur route par terre, et atteignent Chrysopolis. De là plusieurs parviennent à rentrer dans leur patrie; d'autres prennent du service, et sont employés au siège d'une ville de Thrace. Fin de l'expédition. De dix mille Grecs trois mille huit cents survécurent (XXXI).

Pendant cette expédition les trente tyrans continuaient à exercer leurs cruautés dans Athènes. Thrasybule, un des exilés, aidé des secours des Thébains, réunit autour de lui un assez grand nombre d'exilés comme lui, et s'empare de Phylé, position très-forte près d'Athènes. Les tyrans, inquiets de ces mouvements, mettent à mort les Salaminien et les Éleusiens qu'ils supposaient les favoriser. Ils tentent ensuite de séduire Thrasybule; mais n'ayant pas réussi dans cette entreprise, ils s'adressèrent à Lacédémone pour en obtenir des secours. Les Lacédémoniens les accordent, et viennent camper près du bourg des Acharniens (XXXII).

Thrasybule, ayant réuni douze cents bannis, attaque le camp des Lacédémoniens et s'empare du Pirée et de Munychie. Les tyrans abdiquent. Dix magistrats les remplacent; secourus par les Lacédémoniens, ils prolongent la tyrannie; mais Pausanias, roi de Sparte, jaloux de la célébrité de Lysandre, et voulant rétablir la réputation

de sa patrie, arrive à Athènes, réconcilie les bannis avec les citoyens, et rend au peuple son ancien gouvernement (XXXIII).

Les Lacédémoniens font la paix avec les Éléens. Ils attaquent ensuite les Messéniens et les chassent de Céphallénie et de Locres. Les Messéniens quittent la Grèce : une partie se met à la solde de Denys, tyran de Syracuse, une autre se réfugie à Cyrène. Ces derniers, ayant pris part aux troubles de Cyrène, périssent presque tous. Les Romains font passer une colonie à Vélétri (XXXIV).

Affaires d'Asie. Tissapherne, chargé par Artaxerxe du commandement de toutes les satrapies maritimes, arrive en Ionie. Sa présence jette la terreur parmi tous ceux qui avaient pris quelque part à la révolte de Cyrus. Tamos, l'un des satrapes, se réfugie avec sa famille près de Psammétichus, roi d'Égypte, qui le fait lâchement assassiner pour s'emparer de ses trésors. Tissapherne menace les villes grecques d'Asie. Il entreprend le siège de Cymes, qu'il est obligé de lever à l'entrée de l'hiver (XXXV).

Les Lacédémoniens envoient au secours des villes grecques d'Asie une armée sous le commandement de Thimbron. Il aborde à Éphèse, s'empare de Magnésie, et fait une tentative inutile sur Tralles. Il transporte ensuite les habitants de Magnésie sur une montagne où ils pouvaient se défendre. Mais Tissapherne ayant paru avec sa cavalerie, Thimbron retourne à Éphèse (XXXVI).

Une partie des Grecs revenant de l'expédition de Cyrus prennent Xénophon pour chef et font la guerre dans la Thrace. Ils vont ensuite servir sous Thimbron, général des Lacédémoniens, qui les prend à sa solde. En Sicile Denys bâtit la ville d'Adranum. Mort d'Archélaüs, roi de Macédoine. Oreste lui succède. Mort de Socrate à Athènes (XXXVII).

Les Lacédémoniens envoient Dercyllidas continuer la guerre d'Asie à la place de Thimbron. Succès du nouveau général dans la Troade. Il conclut une trêve avec les Perses, et marche ensuite contre les Thraces de Bithynie. Insurrection dans la ville d'Héraclée de Trachinie. Hérépidas, général lacédémonien, s'y rend et punit les ré-

volées. Les Thraces font une irruption dans la Chersonèse; ils en sont chassés par Dercyllidas (XXXVIII).

Pharnabaze persuade au roi de mettre à la tête de sa flotte Conon l'Athénien. Conon accepte cette commission, dans l'espoir de rendre à sa patrie la suprématie qu'elle avait perdue. Pendant que l'on équipe la flotte, Pharnabaze et Tissapherne se mettent en mouvement pour attaquer les Lacédémoniens à Éphèse. Les deux armées négocient avant d'en venir aux mains. Dercyllidas conclut une nouvelle trêve avec les Perses (XXXIX).

Affaires de Sicile. Les Rhégiens, voyant avec inquiétude la puissance de Denys s'accroître chaque jour, se décident à lui faire la guerre, et font passer une armée en Sicile; mais, abandonnés des habitants de Messine, qui d'abord s'étaient joints à eux, l'armée retourne à Rhégium. La paix est ensuite conclue avec Denys (XL).

Denys forme le projet de combattre les Carthaginois, sous la protection desquels des Grecs s'étaient rangés. Grands préparatifs de guerre. Il fait venir des ouvriers de toutes les nations, et les emploie à fabriquer des vaisseaux et des armes (XLI).

Invention de la catapulte et d'autres machines de guerre construites à Syracuse. Activité de Denys pour animer les ouvriers. Il fait couper des bois dans l'Etna et dans l'Italie. Nombre de trirèmes bâties dans les chantiers, et reçues sous les hangars élevés autour du port (XLII).

Énumération des armes offensives et défensives que Denys fait fabriquer. Préparatifs militaires de tout genre exécutés par ses ordres. Astydamos, poète tragique, fleurit à cette époque. Les Romains défaits par les Véfens (XLIII).

Continuation des préparatifs de guerre faits par Denys. Il sollicite l'alliance des habitants de Rhégium et de Messine: il demande aux premiers une fille de leur nation en mariage. Sur le refus qu'il essuie, il conduit à Syracuse Doris de Locres, l'épouse, et prend en outre pour seconde femme une noble Syracusaine nommée Aris-tomaque (XLIV).

Fêtes données à Syracuse à l'occasion de ces deux mariages. Denys rassemble ensuite les Syracusains et expose les motifs qui doivent déterminer à faire la guerre aux Carthaginois, et combien il serait avantageux de les attaquer dans le moment où la peste ravageait la Libye. Les Syracusains se rendent aux propositions de Denys, dans l'espoir de trouver pendant cette guerre une occasion favorable de recouvrer leur liberté (XLV).

La guerre contre les Carthaginois ayant été résolue, les Siciliens s'emparent de toutes leurs propriétés dans l'île, et exercent de cruels traitements sur les personnes de cette nation qui tombent entre leurs mains, par représailles des cruautés dont les Carthaginois s'étaient rendus coupables lors de leurs victoires. Noms des poètes qui ont fleuri vers cette époque (XLVI).

Denys envoie à Carthage un héraut chargé de déclarer la guerre. Le sénat de Carthage, effrayé, lève en Europe des recrues. Denys se dirige sur l'Éryx et Motye, place appartenant aux Carthaginois. Force de son armée et de sa flotte (XLVII).

Denys entreprend le siège de Motye. Après avoir attiré dans son parti les habitants du mont Éryx, il confie la conduite du siège de cette place à Leptine; il parcourt les différentes villes dépendantes des Carthaginois, qu'il soumet pour la plupart. Cinq de ces villes restent seules fidèles aux Carthaginois (XLVIII).

Pendant que Denys est occupé de cette expédition, Imilcon, général des Carthaginois, fait partir un détachement de sa flotte, qui entre sans obstacle dans le port de Syracuse et coule à fond les bâtiments qui s'y trouvaient. Denys, après avoir ravagé la campagne et forcé les ennemis à se renfermer dans leurs murs, revient à Motye, dont il continue le siège (XLIX).

Imilcon se met en mer, avec cent trirèmes, pour faire lever le siège de Motye. Il surprend les vaisseaux de Denys, et en détruit une partie; mais la plupart ayant échappé à cette première attaque, Imilcon, n'osant pas se mesurer avec des forces doubles des siennes, retourne en Libye (L).

Continuation du siège de la ville de Motye. Les habitants se défendent avec la plus grande valeur. Les assiégeants pénètrent dans la ville, mais ils sont arrêtés à chaque pas dans les rues (LI).

Combat acharné dans l'intérieur de la ville : il dure plusieurs jours, et chaque soir Denys faisait sonner la retraite. Enfin, pendant la nuit, Archylus de Thurium escalade avec une troupe choisie un pan de muraille dans un point mal gardé. Les habitants se défendent encore ; mais enfin ils sont obligés de céder, et les troupes de Denys s'emparent de la ville (LII).

Motye, prise d'assaut, est pillée : ses habitants sont massacrés ou vendus comme esclaves. Denys, après avoir récompensé les plus braves de son armée, laisse dans la ville une garnison, sous le commandement de Biton de Syracuse, et charge Leptine, commandant de la flotte, de surveiller les mouvements des Carthaginois. Il revient à Syracuse. A cette époque florissait Sophocle le jeune, poète tragique (LIII).

Denys se remet en campagne et continue la guerre. Les habitants d'Égeste, assiégés, font une sortie et mettent le feu au camp des assiégeants. Préparatifs des Carthaginois pour faire la guerre et défendre leurs possessions en Sicile. Imilcon commande cette expédition (LIV).

Imilcon met à la voile et se dirige sur Panorme. Leptine va au-devant d'une partie de la flotte carthaginoise, et lui cause quelques pertes. Cependant Imilcon met ses troupes à terre, et s'empare, tant par la trahison que de vive force, d'Eryx ainsi que de Motye, et reçoit dans son alliance les Halyciens. Denys revient à Syracuse, ramenant une partie de la population sicane (LV).

Imilcon, poursuivant ses succès, forme le projet de se rendre maître de Messine. Il contracte, dans ce dessein, une alliance avec les habitants d'Himère, et s'empare de la ville de Lipara. Il s'approche de Messine. Les Messiniens se divisent d'opinion ; une partie abandonne la ville, l'autre se décide à se défendre, et fait partir un détachement de ses plus braves soldats pour attaquer les Carthaginois campés dans la Péloride (LVI).

Imilcon saisit ce moment pour faire une descente à Messine. Il s'empare de la ville. Une partie des habitants se disperse dans les forteresses de la contrée. Quelques-uns se jettent à la mer, et parviennent à se sauver en traversant le détroit à la nage. Imilcon, après avoir tenté inutilement de se rendre maître des forteresses situées dans la montagne, revient à Messine, où il fait ses dispositions pour marcher sur Syracuse (LVII).

Denys, après la prise de Messine, abandonnée par les Sicules, fait venir de Lacédémone plus de mille hommes, qu'il prend à sa solde. Il met les forteresses, aux environs de Syracuse, en état de défense, et vient camper à cent soixante stades de la ville. Imilcon détruit Messine de fond en comble (LVIII).

Imilcon marche sur Syracuse; il ordonne à Magon de tourner le Taurus et de faire voile pour Catane. Là une éruption de l'Etna arrête la marche de son armée de terre, et le force à faire le tour de cette montagne. Denys envoie sa flotte à la rencontre de Magon (LIX).

Combat naval entre la flotte de Magon et celle de Leptine. Les Syracusains l'emportaient sur les Carthaginois par la valeur, mais ceux-ci, supérieurs par le nombre, sont vainqueurs et mettent Leptine en fuite. Les Syracusains perdent cent vaisseaux et plus de vingt mille hommes. Catane se rend à Magon (LX).

Après la défaite de sa flotte, Denys, qui d'abord voulait aller à la rencontre d'Imilcon, change d'avis et ramène son armée à Syracuse. Il est abandonné par quelques-uns de ses alliés. Imilcon arrive à Catane, fait tirer ses vaisseaux à terre; il laisse ses troupes se reposer pendant quelques jours. Tentatives faites par lui pour engager les Campaniens à renoncer à l'alliance de Denys. Elles n'ont aucun succès (LXI).

Denys envoie Polyxène, un de ses parents, chercher des secours en Italie et en Grèce, et y fait lever des troupes qu'il prend à sa solde. Imilcon arrive sous les murs de Syracuse. Sa flotte occupe le port, et son armée de terre ravage la campagne, les Syracusains n'ayant pas osé sortir de la ville pour combattre les Carthaginois (LXII).

Continuation du siège de Syracuse par Imilcon ; il s'empare du faubourg de l'Achradine, et profane les temples de Cérès et de Proserpine. Les dieux se vengent. Une maladie se déclare dans le camp des Carthaginois. Imilcon, voyant le siège trainer en longueur, bâtit des forts pour y renfermer ses munitions, et fait venir des grains de la Sardaigne et de la Libye. Denys reçoit de son côté des secours en hommes et en vaisseaux de la Grèce et de l'Italie (LXIII).

Denys et Leptine s'étant absentes pour se procurer des vivres, les Syracusains, abandonnés à eux-mêmes, ont des succès sur les Carthaginois et pensent à profiter de ces succès et de l'absence du tyran pour se soustraire à sa puissance. Denys revient à Syracuse, réunit le peuple en assemblée générale, dans laquelle Théodore, un des citoyens les plus distingués, ose élever la voix en faveur de la liberté (LXIV – LXIX).

Après le discours de Théodore, qui proposait de renverser l'autorité de Denys et de la transporter à un Lacédémonien, Pharacidas, qui commandait la flotte lacédémonienne, se refuse à détrôner le tyran. Denys revient donc plus puissant que jamais. Il se conduit avec beaucoup de prudence. Une maladie se déclare dans le camp des Carthaginois, et y cause les plus grands ravages (LXX).

Description de la nature et des ravages de cette maladie dans le camp des Carthaginois (LXXI).

Denys profite de la situation des Carthaginois pour les attaquer sur terre et sur mer. Il se débarrasse, par une trahison odieuse, d'un corps de mercenaires dont il se défiait. Il s'empare d'une des forteresses des assiégeants, et jette le désordre parmi les vaisseaux ennemis (LXXII).

Les Syracusains poursuivent leurs succès. Ils mettent le feu à la flotte carthaginoise, qui devient en peu de moments la proie des flammes (LXXIII).

La populace de Syracuse pille les vaisseaux incendiés et enlève tout ce qui n'a pas été détruit par les flammes. Toute la ville prend part à la joie qu'inspire une victoire si complète. Denys poursuit les en-

nemis, et vient placer son camp en face de celui qu'ils occupaient près du temple de Jupiter (LXXIV).

Les Carthaginois, vaincus sur terre et sur mer, traitent en secret avec Denys, qui, à l'insu des Syracusains, et corrompu par un présent de trois cents talents, laisse aux seuls citoyens de Carthage la faculté de s'échapper. Cependant les Corinthiens, instruits de cette fuite, poursuivent la flotte punique et coulent à fond quelques vaisseaux. Les Sicules abandonnent les alliés des Carthaginois et ceux-ci, livrés à eux-mêmes, sont obligés de se rendre. Denys incorpore dans sa garde les Ibériens, fait les autres soldats esclaves et livre au pillage de ses troupes le camp des Carthaginois (LXXV).

Réflexions sur l'inconstance de la fortune, dont les revers des Carthaginois sont un exemple frappant. Imilcon, exposé aux reproches de ses concitoyens, se condamne lui-même et se laisse mourir de faim, après son retour à Carthage (LXXVI).

Les peuples alliés des Carthaginois, encouragés par les revers que ceux-ci avaient essayés en Sicile, se révoltent et viennent mettre le siège devant Carthage. Les Carthaginois recourent à des pratiques superstitieuses pour apaiser les dieux. Les révoltés, pressés par le besoin de subsistances, et en partie trahis par leurs associés, font la paix avec les Carthaginois (LXXVII).

Denys, craignant le ressentiment des troupes mercenaires, s'empare de leur chef Aristotèles. Il apaise ensuite ces troupes en leur abandonnant le territoire de Leontium. Il lève de nouveaux soldats mercenaires. Il donne aux Messéniens, qu'il avait d'abord renvoyés à Messine, un autre territoire, où ils bâtissent une nouvelle ville, qui prend le nom de Tyndaris. Conquêtes de Denys dans diverses parties de la Sicile (LXXVIII).

Affaires de Grèce. Continuation de la guerre entre les Lacédémoniens et les Perses. Agésilas passe avec une armée en Asie et se rend à Éphèse. Il demande des secours au roi d'Égypte. Pharax, commandant la flotte lacédémonienne, attaque la ville de Caune; il est forcé d'en lever le siège. Conon, Athénien, commandant la flotte

des Perses, la conduit dans l'île de Rhodes, dont les habitants accueillent les Perses. Conon reçoit un renfort de quatre-vingt-dix trirèmes (LXXIX).

Campagne d'Agésilas contre les Perses. Il remporte par son habileté une victoire signalée sur Tissapherne. Artaxerxe, irrité et poussé par les sollicitations de sa mère Parisatis, ordonne de faire périr Tissapherne : cet ordre est exécuté par Tithrauste, qui lui fait couper la tête dans le bain. Tithrauste conclut avec Agésilas une trêve de six mois (LXXX).

Guerre entre les Béotiens et les Phocidiens. Les Lacédémoniens prennent parti pour les derniers, et les Athéniens pour les Béotiens. Bataille près d'Haliarte, dans laquelle les Lacédémoniens sont défaits. Lysandre y périt. Conon se rend auprès du roi de Perse, à Babylone, et en obtient tous les secours qu'il demande pour équiper une flotte (LXXXI).

Ligue formée en Grèce pour résister à la puissance des Lacédémoniens. Les peuples du Péloponnèse, retenus par le voisinage de Sparte, refusent d'y entrer. Assemblée des envoyés des peuples ligüés à Corinthe. La confédération envoie des secours à Medius, roi de Larisse, en guerre avec Lycophon, tyran de Phères. Hostilités contre les Lacédémoniens, qui sont défaits après un combat sanglant, près de Naryca (LXXXII).

Les Lacédémoniens rappellent Agésilas de l'Asie, avec l'armée qu'il commandait. Combat près du fleuve Némée, entre les Lacédémoniens et les confédérés. La victoire est indécise. Agésilas arrive en Grèce et s'avance par la Macédoine. Cependant Conon et Pharnabaze attaquent la flotte lacédémonienne sous les ordres de Pisandre. Combat naval près de Cnide : les Lacédémoniens sont défaits, Pisandre y périt glorieusement (LXXXIII).

Combat de Coronée entre les Lacédémoniens et les Béotiens. La victoire est douteuse; la perte des Béotiens est cependant plus grande. Suite du combat naval de Cnide. Une grande partie des alliés de Lacédémone se détachent. La flotte des Perses paraît à Corinthe

et donne des secours au conseil général de la ligue. Les Lacédémoniens perdent l'empire de la mer. Eropus, roi de Macédoine, meurt. L'histoire écrite par Théopompe, et commencée au combat de Cynossema, finit à celui de Cnide (LXXXIV).

Conon fait rétablir les longs murs du Pirée, qui avaient été démolis après le traité de paix conclu avec les Lacédémoniens, à la fin de la guerre du Péloponnèse. Tiribaze, commandant l'armée de terre des Perses, accuse près du roi Conon de trahison. Le général athénien, sur cette accusation, est arrêté à Sardes et jeté en prison (LXXXV).

Sédition dans Corinthe. Elle donne naissance à la guerre corinthiaque : elle dura huit ans. Les Lacédémoniens, qui avaient pris parti pour les bannis de Corinthe, et les avaient proposés pour la présidence à la célébration des jeux isthmiques, finissent, après divers combats, par être victorieux (LXXXVI).

Affaires de Sicile. Les habitants de Rhegium font la guerre à Denys, et assiègent Messine, que le tyran avait fortifiée : ils sont battus. Denys forme le dessein de poursuivre ses succès contre les Rhégiens ; mais il commence par attaquer les Sicules de Tauromenium et vient placer son camp près de Naxos (LXXXVII).

Denys attaque pendant l'hiver la citadelle de Tauromenium. Les Sicules repoussent vigoureusement son armée et lui tuent plus de six cents hommes. Denys, blessé, se sauve avec peine. Après cette action, les Agrigentins et les Messiniens se détachent de l'alliance de Denys (LXXXVIII).

Pausanias est banni de Lacédémone. Mort d'un autre Pausanias, roi de Macédoine. Amyntas lui succède (LXXXIX).

Les Carthaginois, sous la conduite de Magon, reparaissent en Sicile. Ils attirent dans leur parti les Sicules contre lesquels Denys faisait la guerre : mais ils sont enfin battus complètement. Denys, victorieux, fait une expédition contre Rhegium et parvient presque à s'emparer de la ville. Hélioris accourt au secours de ses concitoyens. Denys

est repoussé. Après avoir ravagé la campagne, il fait une trêve d'un an avec les habitants de Rhégium et revient à Syracuse (XC).

Effrayés de l'ambition de Denys, les Grecs de l'Italie forment une ligue pour arrêter ses progrès. En Grèce, les bannis de Corinthe, qui occupent le Léchée, tentent de s'emparer des murs de la ville. Iphicrate les repousse et remporte ensuite un succès marquant sur les Lacédémoniens et les Sicyoniens (XCI).

Les Argiens occupent la citadelle de Corinthe. Iphicrate, ayant échoué dans le projet de s'emparer du territoire de cette ville, est remplacé dans le commandement par Chabrias. Affaires de Macédoine. Amyntas, roi, est obligé d'abdiquer la souveraineté; mais il est, quelque temps après, ramené dans ses états par les Thessaliens, et prend de nouveau les rênes du gouvernement (XCII).

Mort de Satyrus, roi du Bosphore. Siège de Vées par les Romains. Marcus Furius, dictateur, prend cette ville. Son triomphe. Le peuple romain envoie en offrande un cratère d'or à Delphes. Les envoyés chargés de porter ce présent sont faits prisonniers par des brigands et conduits à Lipari. Timasithée, qui commandait à Lipari, sauve la vie aux envoyés et les fait conduire à Delphes. Reconnaissance des Romains envers ce Timasithée et sa postérité (XCIII).

Les Athéniens donnent le commandement de leur flotte à Thrasybule. Il fait une expédition en Ionie et dans la Chersonèse. Il contracte une alliance avec deux rois de Thrace. La flotte, en se rendant à Lesbos, essuie une grande tempête. Thrasybule occupe Méthymne avec les vaisseaux qui lui restent, et après quelques autres succès fait voile pour Rhodes (XCIV).

Nouvelle expédition des Carthaginois en Sicile, sous le commandement de Magon. Ils s'approchent d'Agyre. Denys sort de Syracuse pour les combattre. Il fait alliance avec Agyris, tyran d'Agyre, et ils se réunissent pour s'opposer aux Carthaginois (XCV).

Magon, dans une position difficile, et manquant de vivres, demande à traiter, et Denys, contre le gré des Syracusains, lui accorde la paix. Par ce traité Denys est mis en possession du pays des Sicules et de

Tauromenium. Les Carthaginois retournent en Libye. Les Romains s'emparent de Falisque, capitale des Falisques (XCVI).

Le parti lacédémonien prend le dessus dans l'île de Rhodes, et en chasse les partisans des Athéniens. Les Lacédémoniens envoient des secours à Rhodes, et, décidés à combattre de nouveau en mer, équiperont une flotte. Agésilas, roi de Sparte, conduit ses troupes sur le territoire d'Argos, qu'il ravage, et rentre ensuite dans Lacédémone (XCVII).

Évagoras, après avoir chassé de l'île de Cypr Abdémon, ami des Perses, cherche à se rendre maître de toute l'île. Artaxerxe, sollicité par les Soliens et les Citiens, et connaissant toute l'importance de l'île de Cypr, arme contre Évagoras. Les Romains font la paix avec les Falisques et commencent leur quatrième guerre contre les Éques (XCVIII).

Artaxerxe envoie Struthas faire la guerre aux Lacédémoniens. Ceux-ci font de leur côté passer en Asie une armée sous le commandement de Thimbron : ils sont défaits par les Perses. Thimbron est tué. Thrasybule, commandant de la flotte athénienne, périt dans une embuscade près d'Aspendus. Les Athéniens le remplacent par Agyrhius (XCIX).

Denys, tyran de Syracuse, voulant ranger sous sa domination les Grecs d'Italie, attaque les habitants de Rhegium. Les Italiens envoient une flotte considérable au secours de ces derniers : attaquée par Denys, cette flotte se réfugie à terre; mais la tempête ayant assailli celle de Denys, il perd une partie de ses vaisseaux et ne regagne qu'à grand'peine le port de Messine (C).

Guerre des Lucaniens et des habitants de Thurium, qui réclament les secours des autres villes grecques d'Italie. Mais les Thuriens, sans attendre l'arrivée des secours, entrent en Lucanie, et, après quelques premiers succès, s'engagent imprudemment dans des défilés, où ils se trouvent cernés par les Lucaniens (CI).

Les Thuriens sont entièrement défaits par les Lucaniens, et perdent dix mille hommes. La flotte de Denys paraît sur les côtes d'Italie, venant au secours des Lucaniens. Leptine, qui la commande, fait la

paix entre les Lucaniens et les Thuriens. Denys, auquel cette paix ne convient pas, remplace Leptine par un autre commandant. Affaires de Rome. Le territoire de Véies partagé au sort. Guerre contre les habitants de Veletri et les Éques (CII).

Grands préparatifs de Denys pour porter la guerre en Italie. Il envoie son frère Théaride avec la flotte aux îles de Lipari, et s'empare de dix vaisseaux de Rhegium. Denys fait le siège de Caulonia. Les Grecs d'Italie marchent au secours de cette place, après avoir choisi Hélioris pour général. Les Crotoniates ont la conduite de la guerre (CIII).

Denys ayant marché au-devant des troupes grecques, surprend Hélioris, qui s'était avancé avec un faible détachement, le défait et bat successivement le reste de l'armée grecque, accouru en désordre au secours d'Hélioris (CIV).

Le corps d'armée grec mis en fuite se retire sur une hauteur d'un accès difficile. Denys fait cerner cette hauteur par ses troupes. Les Grecs, qui n'avaient pas d'eau, épuisés par la chaleur et la soif, se rendent à discrétion. Denys les reçoit avec humanité et s'acquiert une grande réputation de clémence (CV).

Denys traite avec les habitants de Rhegium et leur impose des conditions très-rigoureuses. Elles sont acceptées et la ville n'est pas assiégée. Après le traité, Denys retourne à Caulonia, détruit la ville de fond en comble, et en transfère les habitants à Syracuse. Les Romains sont vainqueurs des Éques, et célèbrent à cette occasion des jeux en l'honneur de Jupiter (CVI).

Denys continue à faire la guerre en Italie. Il détruit la ville d'Hipponium. Il renouvelle ses attaques contre Rhegium, pour venger l'injure qu'il avait reçue de cette ville, lorsqu'elle refusa la demande qu'il avait faite d'une des filles de Rhegium en mariage (CVII).

Denys ayant, sous divers prétextes, rompu le traité qu'il avait conclu avec les Rhégiens, fait le siège de la ville. Les habitants, après avoir choisi Phyton pour chef, se défendent avec la plus grande valeur. Denys, pendant le siège, est grièvement blessé (CVIII).

Denys envoie aux jeux olympiques une députation magnifique, des tentes superbes, des chars à quatre chevaux et des rhapsodes pour réciter ses vers. Les poésies de Denys sont sifflées; ses chars, jetés hors de la lice, sont brisés. Le vaisseau ramenant la députation fait naufrage. Les hommes qui le montaient se sauvent avec peine à Tarente. Guerre des Romains contre les Volsinities (CIX).

Les Lacédémoniens envoient un de leurs généraux, Antalcide, traiter de la paix avec les Perses. Elle est conclue sous la condition que les villes grecques d'Asie resteront sous l'obéissance du roi. Les Lacédémoniens ratifient ce traité, et les Athéniens, quoique mécontents des conditions, sont forcés d'y accéder. Préparatifs des Perses pour faire la guerre en Cypre contre Évagoras (CX).

Siège de Rhegium. Il dure onze mois. Les habitants, réduits aux plus cruelles extrémités par la disette des vivres, sont forcés de brouter l'herbe qui croissait au pied de leurs murailles. Denys les ayant privés de cette dernière ressource, ils se rendent à discrétion. Denys envoie les captifs à Syracuse, et fait vendre comme esclaves ceux qui ne sont pas en état de se racheter (CXI).

Traitement barbare que fait souffrir Denys à Phyton, commandant militaire de Rhegium. Phyton supporte courageusement son supplice, et excite la pitié et l'admiration parmi les soldats mêmes de Denys : sa mémoire est honorée par les poètes (CXII).

Invasion des Celtes ou Gaulois dans le pays situé entre les Alpes et l'Apennin. Ils pénètrent en Étrurie. Leurs premiers démêlés avec les Romains, au sujet d'un envoyé de Rome qui avait pris part à la guerre qu'ils faisaient aux Étrusques. Le sénat consent à leur livrer ce député; mais le peuple casse cet arrêt, et pour la première fois se met en opposition avec le sénat (CXIII).

Les Gaulois, irrités des refus du peuple, marchent sur Rome. Les consuls conduisent l'armée au-devant de l'ennemi. Bataille sanglante sur les bords du Tibre. Les Romains sont complètement défaits (CXIV).

La nouvelle de la défaite étant arrivée à Rome, le trouble se répand

dans la ville. Les tribuns militaires font transporter au Capitole des vivres et y réunissent toutes les richesses publiques et particulières. Les Gaulois, après avoir perdu trois jours à la suite de leur victoire, entrent le quatrième dans Rome, qu'ils trouvent déserte. Ils assiègent, mais sans succès, le Capitole (CXV).

Les Étrusques attaquent les Romains au milieu de leurs malheurs; mais ils sont repoussés par les Romains réfugiés à Vêies. Ces réfugiés ayant voulu envoyer un messager à leurs concitoyens renfermés dans le Capitole, Pontius Cominius se charge de cette mission et réussit. Les Gaulois tentent d'escalader le mont, par le même chemin qu'avait pris Cominius; mais les oies ayant réveillé les gardes, les assaillants sont précipités du haut de la roche. Paix conclue avec les Gaulois à prix d'argent (CXVI).

Les Volsques profitant de la faiblesse de Rome l'attaquent. Marcus Furius (Camille) est nommé dictateur. Ses victoires sur les Volsques, les Éques et les Tusques. Il attaque les Gaulois, qui s'étaient emparés de Vescium, et fait sur eux un immense butin, dans lequel se trouve l'or donné aux Gaulois. Un corps de Gaulois qui revenait de l'Épyrie est également défait. Callisthène, historien grec, commence son ouvrage à l'époque de la paix conclue par les Grecs avec Artaxerxe. Diodore termine son quatorzième livre à cette même époque, qui concourt avec celle de la prise de Rome par les Gaulois (CXVII).

LIVRE QUINZIÈME.

De la guerre d'Artaxerxe, roi de Perse, contre l'île de Chypre et son roi Évagoras, jusqu'à Philippe, roi de Macédoine (CHAP. I).

Préparatifs de guerre des Perses contre Évagoras (II).

Une sédition, causée par le défaut de vivres, s'élève dans le camp des Perses. Leur flotte se rend sur les côtes de la Cilicie et en rap-

porte une grande quantité de blé. Combat naval très-acharné; les Cypriotes sont vaincus (III).

A la suite du combat, les Perses font le siège de Salamine. Évagoras s'échappe de la ville et va chercher de nouveaux secours en Égypte (IV).

Les Lacédémoniens, mécontents de la paix d'Antalcide, attaquent plusieurs villes de la Grèce, et particulièrement Mantinée. Origine d'une nouvelle guerre (V).

Denys, tyran de Syracuse, emploie les loisirs de la paix à la composition de poèmes. Il prend en amitié Philoxène le poète, qu'il envoie ensuite travailler aux carrières, pour avoir jugé trop sévèrement ses vers. Réponse ingénieuse de Philoxène, qui avait été rappelé à la cour de Denys (VI).

Platon en Sicile : il y est vendu comme esclave, et racheté par les philosophes ses contemporains. Denys fait lire ses poèmes aux jeux olympiques : ils y sont sifflés. Fureur de Denys (VII).

Continuation de la guerre de Chypre. Évagoras traite avec Tiribaze, général des Perses, à des conditions très-rigoureuses. Tiribaze, calomnié par Oronte près du roi de Perse, est jeté en prison. Oronte lui succède dans le commandement (VIII).

Oronte accorde à Évagoras des conditions moins dures. Fin de la guerre de Chypre. Gao, gendre de Tiribaze, abandonne le service des Perses, passe en Égypte, et excite les Lacédémoniens à la guerre contre Artaxerxe (IX).

Tiribaze mis en jugement est absous (X).

Les juges sont loués par le roi, pour le jugement qu'ils avaient rendu : Oronte est disgracié (XI).

Siège de Mantinée par les Lacédémoniens; la ville se rend (XII).

Diverses expéditions de Denys pour fonder des colonies. Secours donnés par lui aux Illyriens dans la guerre qu'ils avaient à soutenir

contre les Épirotes. Il aide également les Pariens à fonder la ville de Phare, dans une île de l'Adriatique. Il s'occupe ensuite des embellissements de Syracuse, où il construit de magnifiques établissements maritimes et enceint la ville d'une immense muraille (XIII).

Les Illyriens, appelés par les Barbares qui habitaient Phare, attaquent les Grecs et dévastent la ville que ces derniers avaient fondée. Une flotte, envoyée de Lissus, arrête les progrès des Illyriens. Denys le tyran pille le temple d'Agylle, en Étrurie, et revient à Syracuse, rapportant d'immenses richesses (XIV).

Denys déclare la guerre aux Carthaginois; ses succès. Les Carthaginois entrent en négociation (XV).

Pendant que les négociations se continuent, les Carthaginois, ranimés par l'excessive rigueur des conditions que Denys leur impose, recourent à la ruse, déploient de nouvelles forces, et remportent une victoire signalée près de Cronium (XVI).

Détails de la défaite de Denys. Conduite plus équitable des Carthaginois envers les vaincus (XVII).

Gao, qui s'était révolté contre le roi des Perses, est tué par trahison : peu de temps après, Tachos, qui lui succède, bâtit une ville qu'il nomme Leucé. Les Clazoméniens et les habitants de Cymes se disputent la ville : elle reste aux Clazoméniens (XVIII).

Efforts des Lacédémoniens pour reconquérir leur suprématie en Grèce. Ils s'allient avec Amyntas, roi de Macédoine, et font la guerre aux Olynthiens. Les deux rois de Lacédémone sont d'un avis opposé sur le projet de cette guerre (XIX).

Phœbidas, général des Lacédémoniens, s'empare par surprise de la citadelle de Thèbes (la Cadmée). Eudamidas, son frère, lui succède dans le commandement, et continue la guerre contre les Olynthiens (XX).

Les Lacédémoniens sont vaincus dans plusieurs combats par les Olyn-

thiens. Téléutias, frère du roi Agésilas, meurt les armes à la main dans un de ces combats (XXI).

Agésipolis, roi de Sparte, marche à la tête d'une nouvelle armée contre les Olynthiens (XXII).

Après la mort d'Agésipolis, les Lacédémoniens donnent le commandement de l'armée à Polybiade : il continue la guerre avec succès, et soumet les Olynthiens. A cette époque la puissance des Lacédémoniens avait atteint le plus haut degré (XXIII).

Les Carthaginois, en Italie, font rentrer les bannis d'Hippone. Pendant cette expédition, la peste se déclare à Carthage, et plusieurs peuples alliés ou soumis profitent de cette calamité pour se révolter. Terreur panique dans Carthage. Les Carthaginois finissent cependant par faire rentrer dans le devoir la Libye et la Sardaigne (XXIV).

Les Thébains bannis, lors de l'occupation de la Cadmée par les Lacédémoniens, retournent dans leur patrie, et appellent aux armes leurs concitoyens : ils réclament le secours des Athéniens. Origine de la guerre de Béotie entre Sparte et Thèbes (XXV).

Les Athéniens s'empressent d'envoyer des secours aux Thébains, et donnent à Démophon le commandement des troupes qu'ils destinent à cette expédition. La Cadmée est assiégée (XXVI).

La garnison de la Cadmée se rend et livre la place. Les Lacédémoniens punissent de mort deux des chefs qui la commandaient, et condamnent le troisième à une amende exorbitante. En cette année les Romains envoient une colonie en Sardaigne (XXVII).

Après les revers éprouvés par les Lacédémoniens, un grand nombre de villes soumises se soustraient à leur autorité. Ligue formée à Athènes contre Sparte (XXVIII).

Pendant ce temps, Acoris, roi d'Égypte, fait la guerre au roi de Perse, après avoir donné le commandement de son armée à Chabrias, Athénien. Les Athéniens, pour se ménager l'alliance des Perses,

rappellent Chabrias, et envoient à Artaxerxe Iphicrate pour général de ses troupes. Les Lacédémoniens font surprendre le Pirée pendant la nuit; cette trahison amène une déclaration de guerre entre Athènes et Sparte (XXIX).

Plus de soixante et dix villes se déclarent pour les Athéniens. La ville d'Histiée, seule, dans l'Eubée, reste fidèle à Sparte. Expédition de Chabrias, contre cette ville et les Cyclades (XXX).

Dépositions militaires prises par les Lacédémoniens pour soutenir la guerre. Ils donnent le commandement général de leur armée à leur roi Agésilas. Éloge de ce grand capitaine (XXXI).

Agésilas entre en Béotie. Les Thébains et les Athéniens, commandés par Chabrias, vont à sa rencontre, et s'emparent d'une position que les Lacédémoniens ne peuvent enlever. Agésilas, obligé de les y laisser, ravage les campagnes voisines (XXXII).

Prudence d'Agésilas dans la conduite de la guerre. Il ramène l'armée dans le Péloponnèse. Après sa retraite les Thébains font le siège de Thespies, et remportent un avantage sur des avant-postes lacédémoniens, mais ils sont obligés de lever le siège. Phœbidas, général lacédémonien, qui commandait la garnison de Thespies, meurt glorieusement les armes à la main (XXXIII).

Continuation de la guerre béotique. Premier combat en rase campagne. Agésilas, d'abord vainqueur, est forcé de se retirer. Combat sur mer, entre l'île de Naxos et celle de Paros (XXXIV).

Chabrias victorieux ne poursuit pas la flotte vaincue : par quel motif. Il rentre au Pirée en triomphateur (XXXV).

Invasion des Triballes sur le territoire des Abdéritains. Chabrias arrive avec une flotte au secours de ceux-ci. Timothée succède à Chabrias dans le commandement de la flotte, et bat les Lacédémoniens près de Leucade (XXXVI).

Combat d'Orchomène, où les Thébains, quoique inférieurs en nombre, remportent une victoire éclatante sur les Lacédémoniens. L'his-

torien Hermias, de Méthymne, termine son ouvrage à cette année. (XXXVII).

Artaxerxe, voulant faire la guerre aux Égyptiens, cherche à rétablir la paix en Grèce, afin d'y pouvoir enrôler des soldats. Il réussit à pacifier les différentes villes, à l'exception cependant des Thébains, qui refusent d'entrer en accommodement (XXXVIII).

Digression sur la position imposante des Thébains, et sur les talents de leurs chefs (XXXIX).

Désordres qui éclatent dans la plupart des villes du Péloponnèse lorsqu'elles eurent recouvré leur indépendance, particulièrement chez les Phialéens, les Corinthiens, les Mégariens et les Philiens (XL).

Les Perses, sous le commandement de Pharnabaze et d'Iphicrate l'Athénien, commencent la guerre d'Égypte. Composition de leur flotte. Lenteur des préparatifs et peu de liberté d'action des généraux perses (XLI).

L'armée des Perses, arrêtée aux bouches du Nil par les fortifications que les Égyptiens avaient élevées. Les Perses pénètrent cependant par la bouche Mendésienne. Premier combat dans lequel les Égyptiens sont mis en fuite (XLII).

La discorde éclate entre l'armée des Perses et les Grecs. Iphicrate propose d'attaquer immédiatement la ville de Memphis; Pharnabaze s'y refuse. Les Égyptiens reprennent courage. Les Perses éprouvent des revers, et, abandonnant l'Égypte, retournent en Asie. Iphicrate quitte leur armée en secret, et revient à Athènes (XLIII).

Éloge d'Iphicrate et de ses talents militaires. Changements avantageux introduits par lui dans les armes offensives et défensives dont les Grecs faisaient usage (XLIV).

Continuation de troubles et de séditions dans les diverses cités de la Grèce. Deux partis se déclarent à Zacynthe. Timothée reçoit sur sa flotte les bannis de cette ville (XLV).

Troubles dans l'île de Corcyre. Les Athéniens et les Lacédémoniens

y prennent part. En Béotie les villes de Platée et de Thespies veulent se donner aux Athéniens. Les Thébains accourent et ruinent l'une et l'autre (XLVI).

Les flottes athénienne et lacédémonienne se disputent la possession de l'île de Corcyre. Dans celle de Cypré, Nicoclès succède au roi Éva-goras, tué par trahison (XLVII).

Tremblements de terre et inondations dans le Péloponnèse. Les villes d'Hélice et de Bura sont détruites. Ces phénomènes doivent-ils être attribués à la colère divine ou à des causes naturelles? (XLVIII.)

Preuves historiques apportées par l'auteur pour démontrer que ces fléaux furent l'ouvrage de la Divinité (XLIX).

Météores célestes que l'on suppose présager le déclin de la puissance de Sparte. Artaxerxe envoie des députés dans la Grèce pour la pacifier. La paix se conclut entre toutes les villes grecques, à l'exception de Thèbes, qui continue la guerre avec les Lacédémoniens (L).

Les Thébains, seuls et sans alliés, refusent les propositions des Lacédémoniens, qui leur offraient la paix à condition qu'ils laisseraient les villes de la Béotie indépendantes. Les Lacédémoniens ouvrent la campagne sous la conduite de leur roi Cléombrote (LI).

Cléombrote s'avance jusqu'à Coronée. Épaminondas, nommé général, sort de Thèbes et va à la rencontre des ennemis, sans se laisser effrayer par quelques prodiges. Il occupe les défilés de Coronée (LII).

Cléombrote quitte la position de Coronée, et pénètre en Béotie par la Phocide. Il vient camper dans les champs de Leuctres. Les Thébains le suivent. Après avoir reconnu la grande supériorité des Lacédémoniens, ils délibèrent s'ils combattront ou se retireront. L'opinion d'Épaminondas, pour combattre, l'emporte (LIII).

Divers oracles, qui menaçaient les Lacédémoniens d'un grand revers

dans la plaine de Leuctres. Les Béotiens reçoivent un secours des Thessaliens. Jason, qui commandait ce secours, ménage un accommodement entre les deux partis ; mais les Lacédémoniens, au moment de se retirer, trouvent une nouvelle armée qui venait les soutenir, et, jugeant qu'il serait honteux de fuir devant les Thébains, ils rompent le traité et se préparent au combat (LIV).

Description de la bataille. Les Lacédémoniens cèdent du terrain. Cléombrote, leur roi, est tué dans le combat (LV).

Les Thébains remportent une victoire complète dans les plaines de Leuctres (LVI).

Les Thébains font le siège d'Orchomène, et admettent ensuite les habitants de cette ville, ainsi que les Phocidiens et les Étoliens, dans leur alliance. Jason, tyran de Phères, saccage Héraclée. Sédition dans Argos, où un grand nombre de citoyens périssent par le scytalisme (LVII).

Causes de la sédition et du carnage qui s'ensuit à Argos (LVIII).

Troubles en Arcadie, suscités par Lycomède le Tégéate (LIX).

Jason, tyran de Phères, excite l'ambition des Thessaliens, mais il est arrêté dans ses projets par la mort. Cette même année vit périr trois des hommes les plus importants de la Grèce : Jason, dont on vient de parler ; Amyntas, roi de Macédoine, et Agésipolis, roi de Sparte. L'historien Duris, de Samos, commence son histoire à cette année (LX).

Polydore, successeur de Jason, est tué par Alexandre, qui s'empare du trône ; lui-même en est chassé par les Aleuades (les nobles) de Thessalie (LXI).

Guerre entre les Lacédémoniens et les Arcadiens. Combat près d'Orchomène d'Arcadie. Les Thébains s'allient aux Arcadiens et entrent dans le Péloponnèse, menaçant Sparte même (LXII).

Les Lacédémoniens, réduits à implorer le secours des Athéniens, en sont généreusement accueillis. Iphicrate part avec une armée

athénienne pour la Laconie. Épaminondas partage son armée en quatre corps, pour attaquer les Lacédémoniens sur différents points à la fois (LXIII).

Marche des quatre corps. Ischolas, Spartiate, opposé au troisième, imite noblement le dévouement de ses ancêtres aux Thermopyles (LXIV).

Toute l'armée d'Épaminondas marche sur Sparte malgré la résistance que lui opposent les Lacédémoniens; mais, n'ayant pu emporter la ville, il revient en Arcadie. Les Lacédémoniens reprennent courage, mettent en liberté des ilotes pour augmenter leurs forces, et se préparent à un combat décisif (LXV).

Épaminondas conseille aux Arcadiens de rebâtir Messène, ancienne ennemie de Sparte. Digression sur les vicissitudes que la Messénie a eues (LXVI).

Alliance des Lacédémoniens avec les Athéniens, pour résister aux Arcadiens et aux Thébains. Lycomède, général des Arcadiens s'empare de Pallène. Les Thébains, revenus chez eux, occupent Larisse en Thessalie, et s'allient avec Alexandre, roi de Macédoine (LXVII).

La guerre se ranime dans le Péloponnèse. Les Béotiens se lient de nouveau avec les Arcadiens et les Argiens. Les Lacédémoniens, réunis aux Athéniens, fortifient les passages qui conduisent dans le Péloponnèse; mais les Thébains forcent les retranchements élevés contre eux, et pénètrent dans le Péloponnèse (LXVIII).

Les Béotiens, après s'être emparés de Sicyone et de Phliunte, attaquent Corinthe, mais sans succès. La ville, défendue avec beaucoup d'habileté par Chabrias, leur résiste (LXIX).

Des Gaulois et des Espagnols, envoyés par Denys le tyran, passent à la solde des Lacédémoniens. Artaxerxe fait une tentative auprès des cités grecques pour les engager à la paix. Les Thébains s'y refusent. Euphron se fait tyran de Sicyone (LXX).

Pélopidas et son collègue Isménias, allant en Thessalie, sont faits prisonniers. Les Thébains envoient un secours en Thessalie; mais leurs troupes sont battues et tombent pendant la retraite dans une embuscade. Épaminondas, qui servait comme simple soldat, est placé à la tête d'une nouvelle armée, et délivre celle qui avait été battue en Thessalie (LXXI).

L'auteur explique par quelle raison Épaminondas servait comme simple soldat. Victoire des Lacédémoniens sur les Arcadiens. La ville de Mégalopolis bâtie par les Arcadiens pour arrêter les invasions des Lacédémoniens (LXXII).

Affaires de Sicile. Denys l'ancien déclare la guerre aux Carthaginois. Événements de cette guerre. Mort de Denys. Son fils, du même nom, lui succède (LXXIII).

Causes de la mort de Denys. Vainqueur, aux jeux à Athènes, il ne peut contenir sa joie, et meurt à la suite des excès auxquels il se livre. Un oracle avait prédit qu'il périrait lorsqu'il vaincrait de plus habiles que lui (LXXIV).

Massacre des Scotusséens, ordonné par Alexandre de Phères. Épaminondas dans le Péloponnèse. Expédition des Béotiens en Thessalie. Pélopidas est délivré. Charès, général athénien, prend la défense des Phlasiens contre les Argiens (LXXV).

Thémison, tyran d'Érétrie, s'empare d'Orope. Les Athéniens réclament cette ville: elle reste en dépôt dans les mains des Thébains. Splendeur de la ville de Cos. Fin de la guerre béotique. Nomenclature des hommes illustres qui, à cette époque, florissaient en Grèce (LXXVI).

A peine la paix était-elle conclue que de nouveaux troubles s'élèvent dans la Grèce, à l'occasion d'une querelle de territoire entre les Éléens et les Arcadiens. Ces derniers, secourus par les Athéniens, sont vainqueurs. En Macédoine, Perdiccas succède à Ptolémée (LXXVII).

Les jeux olympiques ayant été célébrés par les Pisans et non par les

Éléens, ceux-ci ne comptent pas cette olympiade comme légitime. Épaminondas persuade aux Thébains de revendiquer l'empire de la mer (LXXVIII).

Les Thébains construisent une flotte de cent trirèmes, et augmentent leur marine de celle des Rhodiens et d'autres insulaires. Sédition excitée par les Orchoméniens pour rétablir l'aristocratie à Thèbes. Destruction d'Orchomène à la suite de cette conspiration (LXXIX).

Les Thessaliens, opprimés par le tyran de Phères, demandent des secours aux Béotiens, qui leur envoient Pélopidas. Éclipse de soleil au moment du départ de ce général. Combat sanglant entre Alexandre de Phères et Pélopidas : celui-ci, victorieux, meurt percé de coups (LXXX).

Éloge de Pélopidas. Cléarque s'empare du pouvoir souverain à Héraclée. Timothée l'Athénien prend les villes de Torone et de Potidée (LXXXI).

Les dissensions entre les Éléens et les Arcadiens allument de nouveau la guerre dans le Péloponnèse. Épaminondas, envoyé au secours des Tégéates, tourne ses armes contre Sparte, qu'il se propose d'attaquer en l'absence de l'armée lacédémonienne (LXXXII).

Prévenue de la marche et des projets d'Épaminondas, Sparte se défend et échappe à sa perte (LXXXIII).

Après une attaque infructueuse contre Sparte, Épaminondas marche sur Mantinée. Il y rencontre les Athéniens venus au secours des Lacédémoniens. Les deux partis se trouvent en présence. Dénombrement des forces de chaque côté (LXXXIV).

Bataille célèbre de Mantinée. Ordre de bataille des deux armées. L'affaire commence par un combat de cavalerie, dans lequel les Béotiens et les Thessaliens sont vainqueurs (LXXXV).

L'infanterie en vient aux mains. La victoire longtemps incertaine. Épa-

minondas la décide. Les Lacédémoniens quittent le champ de bataille (LXXXVI).

Mort d'Épaminondas. Paroles remarquables qu'il proféra avant d'expirer (LXXXVII).

Éloge d'Épaminondas (LXXXVIII).

La paix conclue entre tous les Grecs, après la bataille de Mantinée. Les Lacédémoniens seuls restent en dehors du traité. Notice de quelques historiens dont les ouvrages se terminent à l'année où cette bataille eut lieu (LXXXIX).

Révolte des principales villes de la côte d'Asie contre le roi de Perse. Guerre formidable qui s'allume, et à laquelle prennent part le roi d'Égypte et plusieurs satrapes. Les Lacédémoniens se déclarent pour le roi d'Égypte. Ariobarzane, Oronte, Mausole, etc. entrent dans la ligue (XC).

Les révoltés choisissent Oronte pour chef et sont trahis par lui. Un autre satrape trahit également Datame, qui, par son habileté et ses talents militaires, échappe au complot formé contre lui. Le roi de Perse le fait assassiner (XCI).

Autre trahison de Rhéomitres, envoyé près de Tachos, roi d'Égypte. Ce même Tachos se prépare à faire la guerre au roi de Perse. Agésilas et Chabrias sont à la tête de ses troupes; mais, trahi par son fils, il va demander grâce à Artaxerxe, qui lui pardonne et l'emploie dans ses armées (XCII).

Mort d'Artaxerxe. Ochus lui succède. Guerre entre Tachos et Nectanèbos. Agésilas, par son habileté, remet Tachos sur le trône. Mort d'Agésilas. Son corps est porté à Sparte et enterré avec magnificence (XCIII).

Nouveaux troubles dans le Péloponnèse, au sujet des colons de Mégalopolis, qui veulent rentrer dans leurs anciennes habitations. Pamène, envoyé par les Athéniens, apaise ce différend. Digression sur l'historien Athamas (XCIV).

DES LIVRES DE DIODORE.

LV

Expédition d'Alexandre, tyran de Phères, dans les Cyclades. Les Athéniens envoient des secours à ces insulaires, sous la conduite de Léosthène, qui se fait battre. Le peuple le condamne à mort, et le remplace par Charès, qui se conduit encore plus mal. Diodore finit son quinzième livre et donne le programme de celui qui va suivre (XCV).





BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE

DE

DIODORE DE SICILE.

LIVRE TREIZIÈME.

I. Si nous nous étions proposé d'exposer l'histoire d'après le même plan qu'ont suivi tous les autres écrivains, il serait à propos de consigner dans nos préfaces quelques observations convenablement placées, avant de revenir à la narration des faits ; car n'ayant alors que peu d'espace de temps à parcourir dans notre ouvrage, nous pourrions nous arrêter un moment, afin de reprendre haleine, et faire tirer au lecteur quelque utilité de ces préfaces ; mais puisque nous nous sommes engagés, non-seulement à raconter dans un petit nombre de livres, avec autant de précision qu'il

nous sera possible, tous les faits historiques, mais encore à embrasser dans cette narration plus de onze cents années, nous sommes forcés de supprimer les trop longs avant-propos, et de passer immédiatement au récit des événements. Ainsi nous nous bornerons à rappeler en ce moment, que dans les six livres antérieurs à celui-ci, nous avons décrit les événements qui se sont passés depuis la prise de Troie jusqu'à l'époque à laquelle les Athéniens rendirent un décret pour déclarer la guerre aux Syracusains, ce qui comprend, à compter de cette prise, un intervalle de sept cent soixante années (1).

Nous commencerons donc à l'expédition de Syracuse le livre où nous entrons, et nous le terminerons à l'origine de la seconde guerre des Carthaginois contre Denys, tyran de Syracuse, en prenant notre point de départ à la seconde année de la quatre-vingt-onzième olympiade.

OLYMP. XCI.

2.

—
Avant

l'ère vulgaire,
415.

II. En cette année ¹, après avoir décrété que la guerre serait déclarée aux Syracusains (2), les Athéniens équipèrent leurs vaisseaux, réunirent des sommes d'argent considérables; et s'occupèrent avec la plus grande activité des préparatifs nécessaires pour soutenir cette guerre. Ils avaient nommé commandants de l'expédition, Alcibiade, Nicias et Lamachus, en leur donnant une autorité absolue en toutes choses pour la

¹ CHABRIAS, archonte d'Athènes; SERGIUS LUCIUS, MARCUS PAPIRIUS et MARCUS SERVILIUS, tribuns militaires à Rome.

conduite de l'expédition. Les citoyens d'Athènes riches de leurs biens propres, cherchant à se rendre agréables au peuple, avaient, les uns équipé des trirèmes à leurs frais, d'autres pris l'engagement de fournir l'argent et les vivres nécessaires à l'entretien des troupes; enfin, un grand nombre de particuliers, soit citoyens, mais des classes populaires, soit étrangers ou alliés, se rendirent de bonne volonté chez les commandants militaires, et firent inscrire leur nom sur le rôle des soldats, tant les esprits étaient généralement exaltés par l'espérance de voir bientôt la Sicile partagée entre tous les Athéniens. La flotte était déjà prête à mettre à la voile, lorsque les Hermès¹ qui étaient en grand nombre dans la ville, furent tous mutilés pendant une seule nuit. Le peuple persuadé qu'une semblable mutilation n'était pas l'effet du hasard, mais l'action de quelques personnages puissants, dans la vue de renverser le gouvernement démocratique, se montra très-irrité de cet attentat, en fit rechercher les auteurs, et promit de grandes récompenses à celui qui les dénoncerait. Sur cette promesse, il se présenta devant le sénat un particulier, qui déclara avoir vu à la néoménie², vers le milieu de la nuit, entrer dans la maison d'un locataire³ plusieurs personnes, au nombre des-

¹ Statues de Mercure dont on voyait seulement la tête; le reste était en gaine : elles étaient un symbole de la démocratie. — ² La nouvelle lune, le premier jour du mois. — ³ Locataire inquilin. On nommait ainsi à Athènes ceux qui n'avaient pas de maison à eux : ils étaient ordinairement des artisans étrangers.

quelles était Alcibiade. Interrogé par le sénat comment il avait pu, puisqu'il faisait nuit, le distinguer, il répondit qu'il l'avait reconnu à la lumière de la lune; et comme il se réfutait lui-même par cette réponse, on le convainquit facilement d'imposture.

Les autres perquisitions n'eurent pas plus de succès, et il fut impossible de trouver aucune trace de ce fait extraordinaire. Cependant la flotte composée de cent quarante trirèmes était, comme on l'a déjà dit, complètement équipée, et avait une suite considérable de vaisseaux de charge, soit pour le transport des chevaux, soit pour embarquer les vivres et toutes les munitions nécessaires. Le nombre des troupes armées pesamment, indépendamment de la cavalerie et des alliés, passait sept mille hommes, non compris ceux qui formaient les équipages des vaisseaux. Tout étant ainsi disposé, les commandants militaires furent admis secrètement dans le sénat, et on y mit en délibération de quelle manière on traiterait la Sicile, si l'on parvenait à s'en rendre maître. Dans ce conseil, il fut décidé que l'on réduirait en esclavage les Sélinontins et les Syracusains, et que les autres peuples seraient simplement soumis à payer un tribut en argent, qu'ils porteraient tous les ans à Athènes.

III. Le lendemain du jour où cette résolution fut prise, les généraux, à la tête de leurs troupes, descendirent au Pirée; une foule de peuple, composée d'un mélange de citoyens et d'étrangers, suivait l'armée:

chacun voulait accompagner jusqu'au dernier moment ses parents et ses amis : le port et la rade étaient remplis de trirèmes pavoisées et ornées d'armes éclatantes ; tout le circuit des quais environnants se trouvait couvert de vases à parfums et de cratères d'argent, d'où l'on puisait, avec des coupes d'or, du vin pour faire de continuelles libations en l'honneur de la Divinité, en même temps qu'on lui adressait d'ardentes prières pour obtenir l'heureux succès de l'expédition. Enfin, la flotte ayant levé l'ancre, sortit du Pirée, et mit à la voile. Après avoir fait le tour du Péloponnèse, elle vint aborder à Corcyre, où il lui avait été prescrit de s'arrêter pour rassembler les secours que devaient lui fournir les peuples confédérés du voisinage. Lorsque ces secours furent tous réunis, la flotte traversa la mer Ionienne, et alla reconnaître le promontoire de l'Iapygie. Elle rangea ensuite la côte de l'Italie ; mais n'ayant pas été reçue à Tarente, et après avoir passé sans s'arrêter à la hauteur de Métaponte et d'Héraclée, elle vint jeter l'ancre devant Thurium ¹, où elle fut traitée comme amie. De là elle se rendit à Crotone, dont le marché lui fournit divers approvisionnements ; puis ayant passé devant le temple de Junon Lacinienne, elle doubla le cap qui porte le nom de *Dioscurias*. Enfin, après avoir rangé la côte Scyllétienne ² et celle de la Locride, elle jeta l'ancre près de Rhégium. Les commandants de la flotte enga-

¹ Autrefois Sybaris. — ² Aujourd'hui Squillace.

gèrent les habitants de cette ville à passer dans l'alliance des Athéniens; mais les Rhégiens répondirent qu'ils voulaient, avant de se décider, en délibérer avec les autres peuples de l'Italie ¹.

IV. Lorsque les Syracusains apprirent que la flotte et les troupes athéniennes étaient dans le détroit ², ils élurent trois généraux, et les revêtirent de l'autorité suprême. Ces généraux étaient Hermocrate, Sicanus et Héraclide, et ils furent chargés d'enrôler les soldats. Les Syracusains envoyèrent en même temps des députés aux diverses villes de la Sicile, pour les solliciter de prendre les armes dans l'intérêt de la sûreté commune, et pour essayer de leur faire comprendre que, bien que les Athéniens répandissent le bruit qu'ils ne voulaient faire la guerre qu'aux Syracusains, la vérité était qu'ils avaient le projet de subjuguier l'île entière. Les Agrigentins et les Naxiens répondirent à ces sollicitations, qu'ils avaient contracté une alliance avec les Athéniens. Les habitants de Camarine et de Messine se prononcèrent pour le maintien de la paix, et demandèrent du temps pour rendre une réponse précise, sur les propositions d'une alliance défensive; mais ceux d'Himère, de Sélinonte, ainsi que ceux de Géla et de Catane, promirent de se réunir aux Syracusains, pour combattre les Athéniens. Quant aux villes-sicules, quoique généralement bien disposées en

¹ Les *Italiotes*, comme on les nommait alors. — ² Le détroit de Messine.

favor des Syracusains, elles se décidèrent à ne faire aucune démarche, et à attendre les événements.

Cependant les Égestéens ¹ n'ayant pas consenti à donner plus de trente talents ² pour les frais de la guerre, les généraux athéniens, après leur avoir reproché leur manque de foi, mirent à la voile de Rhégiou avec toutes leurs forces, et vinrent aborder à Naxos, pour se rendre de là à Catane; mais les habitants ne voulurent pas recevoir les troupes dans la ville, et les généraux seuls eurent la permission d'y entrer. Admis à l'assemblée générale du peuple, ils y déployèrent leur éloquence pour l'engager à entrer dans l'alliance des Athéniens; mais pendant qu'Alcibiade parlait, quelques soldats ayant enfoncé une petite porte, se jetèrent dans la ville, et cette irruption inattendue força les habitants de Catane à prendre part à la guerre contre les Syracusains.

V. Tandis que ces événements avaient lieu, ceux qui, dans Athènes, étaient animés d'une haine personnelle contre Alcibiade, prenant prétexte de la mutilation des Hermès ³, l'accusèrent, dans leurs discours devant l'assemblée publique, de conjuration contre le peuple; ils appuyaient leurs poursuites de ce qui s'était passé à Argos, où les principaux personnages, liés par les nœuds de l'hospitalité avec Alcibiade, convaincus

¹ Ils avaient appelé les Athéniens en Sicile, et promis de grandes sommes d'argent. Voy. le livre précédent, chap. LXXXIII. — ² Cent soixante-cinq mille francs. — ³ Voy. plus haut, chap. II.

d'avoir conspiré pour renverser la démocratie, avaient tous été mis à mort par leurs concitoyens. Le peuple d'Athènes ajoutant foi à ces accusations, et excité par les harangues véhémentes des démagogues, fit partir pour la Sicile un vaisseau de Salamine, avec ordre de ramener le plus promptement possible Alcibiade, afin de le mettre en jugement. Ce vaisseau étant arrivé à Catane, Alcibiade instruit par les envoyés du décret que le peuple avait rendu, prit sur sa propre trirème ceux qui étaient accusés de complicité, et mit à la voile, de conserve avec le vaisseau de Salamine. Il aborda de cette manière à Thurium; mais lorsqu'il fut descendu à terre, soit qu'il se sentit réellement coupable, soit qu'il fût effrayé de la grandeur du péril qui le menaçait, il se décida à s'échapper avec tous ceux qui étaient impliqués dans cette affaire. Les députés embarqués sur le bâtiment salaminien firent d'abord quelques recherches pour retrouver Alcibiade; mais ces recherches ayant été vaines, ils prirent le parti de retourner à Athènes, où ils rendirent compte au peuple de tout ce qui s'était passé. Sur leur rapport, les Athéniens traduisirent Alcibiade et ses coaccusés en jugement, et les condamnèrent à mort par contumace. Cependant Alcibiade quitta l'Italie, et ayant fait voile vers le Péloponnèse, alla se réfugier à Sparte, où il excita les Lacédémoniens à attaquer de nouveau les Athéniens.

VI. Les deux généraux athéniens restés en Sicile,

à la tête de l'armée, ayant mis à la voile avec toute leurs forces pour se rendre à Égeste, s'emparèrent d'Hycara, petite ville de l'île, et tirèrent cent talents ¹ du butin qu'ils y firent; ensuite, après avoir recueilli les trente talents ² donnés par les Égestéens, ils se remirent en mer et abordèrent à Catane. Là, ayant formé le dessein d'occuper les environs du grand port de Syracuse, sans courir les hasards d'un combat, ils se servirent d'un homme de Catane, leur affidé, mais dont les rapports pouvaient être facilement crus par les généraux ennemis, auprès desquels ils l'envoyèrent. Cet homme avait l'ordre d'avertir les Syracusains, qu'un certain nombre de citoyens de Catane venait de former le complot d'attaquer à l'improviste une forte troupe d'Athéniens qui était descendue pour passer la nuit sans armes dans cette ville, et de mettre le feu aux vaisseaux qui se trouvaient dans le port. Il devait en outre ajouter que, pour l'accomplissement de ce projet, on croyait indispensable que les généraux syracusains se montrassent dans les environs, avec des forces suffisantes pour soutenir les conspirateurs, si leur entreprise venait à manquer. L'habitant de Catane arriva auprès des commandants de l'armée syracusaine, et leur ayant donné un avis conforme à ce qu'on vient de lire, les généraux ajoutèrent foi à ses paroles, rassemblèrent le corps de

¹ Cinq cent cinquante mille francs. — ² Cent soixante-cinq mille francs.

troupes qu'ils destinaient à cette expédition, et renvoyèrent l'émissaire. Lorsque la nuit qui avait été désignée pour l'exécution du complot fut arrivée, les Syracusains se dirigent sur Catane et viennent camper dans le voisinage; mais les Athéniens ayant mis à la voile cette nuit même, se présentent sans rencontrer d'obstacles devant le grand port de Syracuse, se rendent maîtres de l'Olympium¹ ainsi que de tous les points environnants, et y établissent leur camp. Dès que les généraux syracusains eurent reconnu qu'ils avaient été trompés par un faux avis, ils retournèrent promptement sur leurs pas, et vinrent attaquer le camp ennemi. Les Athéniens en sortirent, et il s'engagea un combat dans lequel ces derniers ayant tué plus de quatre cents hommes aux Syracusains, les forcèrent de prendre la fuite. Malgré cet avantage, les généraux athéniens ayant remarqué que les ennemis leur étaient supérieurs en cavalerie, reconnurent la nécessité de se mettre, plus qu'ils ne l'étaient, en mesure d'assurer leurs succès, avant de commencer le siège de Syracuse. Ils se décidèrent donc à retourner à Catane, et, de cette ville, ils envoyèrent à Athènes quelques députés chargés de lettres qu'ils avaient écrites au peuple, et par lesquelles, en prévenant que le siège serait de longue durée, ils demandaient un secours de cavalerie et de l'argent. Les Athéniens accueillirent cette demande, et décré-

¹ Colline sur laquelle était bâti le temple de Jupiter Olympien.

tèrent que l'on enverrait en Sicile trois cents talents ¹ et quelque cavalerie.

Ce fut pendant que ces choses se passaient que Diagoras, surnommé *l'Athée*, poursuivi en justice comme coupable d'impiété, et craignant la sévérité du peuple, se décida à s'exiler de l'Attique, et que les Athéniens firent proclamer par un héraut qu'ils donneraient un talent d'argent de récompense ² à celui qui le tuerait.

Dans l'Italie, les Romains, en guerre avec les Éques, leur prirent d'assaut la ville des Laviques ³.

Tels sont les principaux événements qui eurent lieu pendant le cours de l'année.

VII. Dans la suivante ⁴, les Syracusains envoyèrent des députés à Lacédémone et à Corinthe. Ils sollicitaient les secours de ces deux villes, qu'ils suppliaient de ne pas voir avec indifférence les cruelles extrémités dont ils étaient menacés. Alcibiade appuya de son éloquence leurs prières; et les Lacédémoniens ayant décrété que l'on secourrait les Syracusains, choisirent Gylippe pour commander les troupes qu'ils destinaient à cette expédition. De leur côté les Corinthiens hâtèrent l'équipement d'un grand nombre de trirèmes qu'ils se proposaient d'envoyer en Sicile; mais pour

OLYMP. xci.

3.

—
Avant

l'ère vulgaire,

414.

¹ Un million six cent cinquante mille francs. — ² Cinq mille cinq cents francs. — ³ Ou Labiques, peuples du Latium. — ⁴ PISANDRE, archonte d'Athènes; PUBLIUS LUCRETIVS, CAIUS SERVILIUS, AGRIPPA MENENIUS et SPURIUS VETURINUS, tribuns militaires à Rome.

le moment ils firent d'avance partir avec Gylippe, Pythès et deux vaisseaux.

Cependant les commandants de l'armée athénienne, Nicias et Lamachus, qui étaient restés à Catane, ayant reçu d'Athènes deux cent cinquante hommes de cavalerie et trois cents talents, se remirent en mer avec toutes leurs forces, et firent voile pour Syracuse; ils arrivèrent de nuit devant la ville, et leurs troupes étant débarquées, sans être aperçues des Syracusains, elles s'emparèrent des Épipoles¹. Instruits des projets de leurs ennemis, les Syracusains s'empressèrent de voler à la défense de ce poste; mais ils furent repoussés, après avoir perdu trois cents hommes, et poursuivis jusque dans la ville même. A la suite de ce succès, les Athéniens ayant reçu de la ville d'Égeste trois cents chevaux, et deux cent cinquante envoyés par les Sicules, réunirent huit cents hommes de cavalerie; ils commencèrent alors à élever des fortifications autour du Labdalum², dans le dessein d'enfermer la ville par un mur de circonvallation, et jetèrent la plus grande terreur parmi les habitants. Les Syracusains s'étant donc décidés à faire une sortie pour essayer de ruiner les travaux des ennemis, il s'engagea un combat de cavalerie, où les premiers perdirent beaucoup de monde et furent mis en fuite. Profitant de cet avantage, les Athéniens occupèrent avec une partie de leurs

¹ Hauteur aux environs de Syracuse. — ² Forteresse au dehors de la ville, au sommet des Épipoles.

troupes la hauteur qui dominait le port ; et ayant entouré d'un mur le Polichné ¹, ainsi que l'enceinte du temple de Jupiter, ils se mirent en mesure de faire le siège de Syracuse de deux côtés opposés. Tant de revers successifs avaient déjà abattu le courage des habitants de la ville , lorsqu'ils apprirent que Gylippe était arrivé à Himère et rassemblait une armée. Cette nouvelle ranima les esprits ; et en effet , Gylippe qui était abordé à Himère avec quatre trirèmes , ayant d'abord fait tirer à terre ses vaisseaux , détermina ensuite les Himériens à faire cause commune avec les Syracusains ; il obtint également quelques troupes des habitants de Géla , des Sélinontins et des Sicanes ; et après avoir réuni toutes ces forces , il se vit à la tête d'une armée de trois mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux , avec lesquels il marcha , par l'intérieur des terres , sur Syracuse.

VIII. Peu de jours après , Gylippe , suivi des troupes réunies à l'armée syracusaine , fit une sortie et vint attaquer les Athéniens. Le combat fut très-vif , et Lamachus , l'un des généraux athéniens , y laissa la vie. La perte en hommes était très-grande de part et d'autre , mais enfin les Athéniens restèrent encore vainqueurs. A la suite de ce combat , treize trirèmes étant arrivées de Corinthe , Gylippe fit descendre à terre les soldats de marine qui se trouvaient sur ces vaisseaux , pour les incorporer avec les Syracusains , marcha sur le camp

¹ La petite ville.

des ennemis, et attaqua les retranchements des Épipoles. Les Athéniens étant sortis de leur camp, les Syracusains engagèrent avec eux un nouveau combat, leur tuèrent beaucoup de monde, et finirent par renverser entièrement les murailles des Épipoles¹. Chassés de cette position, les Athéniens firent passer toutes leurs forces dans un autre camp. Après avoir ainsi réussi dans leur entreprise, les Syracusains demandèrent de nouveaux secours à Corinthe et à Lacédémone. Les Corinthiens, réunis aux Béotiens et aux Sicyoniens, leur envoyèrent mille hommes, et les Lacédémoniens trois cents. De son côté, Gylippe se mit à parcourir les différentes villes de la Sicile, pour les faire entrer dans l'alliance des Syracusains; et de cette manière ayant réuni trois mille hommes fournis par les Himériens et les Sicanes, il fit mettre en marche cette troupe par l'intérieur des terres; mais les Sicules, instruits de ce mouvement, les surprirent en route (3) et en tuèrent la moitié : le reste se sauva dans Syracuse. Lorsque les secours envoyés par les alliés furent arrivés, les Syracusains, résolus à tenter le sort d'un combat naval, commencèrent par tirer en mer les vaisseaux qui leur restaient, en construisirent plusieurs autres, et les mirent à flot dans le petit port, pour les essayer et exercer les équipages aux manœuvres.

Pendant qu'ils s'occupaient de ces préparatifs, Ni-

¹ Voy. Thucydide, liv. VI, chap. xcvi.

cias, général des Athéniens, adressait au peuple des lettres contenant le détail des alliés puissants que s'étaient procurés les Syracusains, et du nombre considérable de vaisseaux qu'ils équipaient dans le dessein d'en venir à un combat sur mer : il demandait donc avec instance qu'on lui envoyât des trirèmes, des secours en argent, et des généraux pour conduire avec lui la guerre; car Alcibiade étant en fuite, et Lamacchus mort, il restait seul, et dans un assez mauvais état de santé. Instruits par ces lettres de l'état des affaires, les Athéniens envoyèrent en Sicile, vers le solstice d'hiver (4), dix vaisseaux sous le commandement d'Eurymédon, avec cent quarante talents d'argent¹, et se mirent en mesure d'équiper une puissante flotte qu'ils se proposaient de faire partir au printemps. Dans ce dessein ils enrôlèrent un grand nombre de soldats pris de toutes parts chez leurs alliés, et rassemblèrent de fortes sommes d'argent. Du côté du Péloponnèse, les Lacédémoniens, plus irrités que jamais par les instigations d'Alcibiade, rompirent la trêve qui avait été conclue avec les Athéniens, et il s'alluma une nouvelle guerre qui dura douze ans.

IX. L'année s'étant ainsi terminée, dans la suivante², les Lacédémoniens réunis à leurs alliés, et sous le commandement d'Agis et d'Alcibiade l'Athé-

OLYMP. XCI.

4.

Avant

l'ère vulgaire,

413.

¹ Sept cent soixante et dix mille francs. — ² CLÉOCRITE, archonte d'Athènes; AULUS SEMPRONIUS, MARCUS PAPIRIUS, QUINTUS FABIVS et SPURIUS NAUTIVS, tribuns militaires à Rome.

nien, firent une invasion dans l'Attique, et s'emparèrent de la forteresse de Décélie, qu'ils mirent en état de défense pour dominer le pays. C'est de cette première conquête que la guerre qui commençait alors, prit le nom de *guerre Décélique*. De leur côté les Athéniens envoyèrent trente trirèmes sur les côtes de la Laconie, sous le commandement de Chariclès, et décrétèrent en même temps qu'ils en feraient partir quatre-vingts pour la Sicile, avec cinq mille hommes armés pesamment. Cependant les Syracusains résolus à combattre sur mer, ayant équipé complètement quatre-vingts trirèmes, mirent à la voile et vinrent se présenter devant les ennemis. Les Athéniens les reçurent avec soixante vaisseaux rangés en bataille, et le combat s'étant engagé, tous les Athéniens qui formaient à terre la garnison des divers postes, descendirent vers la mer, les uns amenés par le simple désir de voir une grande bataille navale, les autres dans l'espoir de porter des secours aux leurs, s'ils éprouvaient quelques revers. Mais les généraux syracusains s'étant aperçus de cet abandon, firent sortir de la ville les troupes qui y étaient restées, et les envoyèrent enlever les retranchements des Athéniens. Ces retranchements renfermaient leurs richesses, et se trouvaient alors remplis de diverses sortes de munitions, particulièrement de tout ce qui pouvait servir à l'équipement de leur flotte; mais comme ils n'étaient gardés que par un petit nombre de soldats, les Syracusains s'en ren-

dirent aisément maîtres, ainsi qu'e de tout ce qu'ils contenaient, et firent en outre main basse sur un grand nombre de ceux qui accouraient du rivage de la mer au secours de leurs magasins. De grands cris qui s'élevèrent alors autour des retranchements et dans le camp, vinrent jeter l'épouvante parmi les Athéniens combattant sur mer; ils se mirent donc en retraite, cherchant à se réfugier sous la protection des retranchements qui subsistaient encore; mais les Syracusains s'étant engagés à leur poursuite sans garder aucun ordre, les Athéniens, qui ne pouvaient, pour échapper au danger, gagner la terre, furent obligés de se tenir en mer et de continuer le combat. Animés à la poursuite des fuyards, les Syracusains avaient rompu tout à fait leur ligne, et s'étaient entièrement abandonnés, lorsque les Athéniens, dont la flotte était rassemblée, profitant de leur désordre, les attaquèrent avec succès, leur coulèrent à fond onze vaisseaux, et repoussèrent les autres jusque dans l'île¹. Le combat fini, les deux partis élevèrent un trophée : les Athéniens, comme victorieux dans le combat naval; et les Syracusains, comme ayant eu l'avantage sur terre.

X. Ce combat naval s'étant ainsi terminé, les Athéniens, prévenus que Démosthène devait, sous peu de jours, les joindre avec une flotte, résolurent de ne pas risquer un nouvel engagement, tant que ce secours

¹ Nésos, quartier de Syracuse situé dans une presqu'île entre le grand et le petit port.

ne leur serait pas parvenu. Les Syracusains, au contraire, décidés à faire prononcer la fortune sur l'issue de toute la guerre, avant l'arrivée de l'expédition de Démosthène, se portaient chaque jour en avant des vaisseaux athéniens, et leur présentaient le combat. Ariston de Corinthe, un de leurs pilotes, leur avait donné le conseil de construire les proues de leurs navires plus courtes et plus basses qu'elles ne l'étaient habituellement : ils suivirent son avis, et ce changement devint la cause principale des succès qu'ils remportèrent par la suite dans les affaires où ils furent engagés. En effet, les trirèmes athéniennes qui avaient des proues faibles et exhaussées, ne pouvaient frapper les vaisseaux ennemis que dans les parties qui s'élevaient au-dessus de la mer, de manière que ces coups ne leur causaient pas de très-grands dommages ; tandis que les trirèmes syracusaines qui portaient des proues fortes et abaissées, atteignant de leurs éperons les trirèmes athéniennes dans leurs basses œuvres, les coulaient quelquefois à fond d'un seul choc.

Plusieurs jours de suite les Syracusains se présentèrent devant le camp des ennemis, soit par terre, soit par mer, sans réussir dans leur dessein. Les Athéniens ne firent aucun mouvement. A la fin, cependant, quelques commandants de trirèmes athéniennes ne pouvant plus tolérer les insultes des Syracusains, sortirent à leur rencontre, et se rangèrent en bataille dans le grand port. Ce mouvement engagea un com-

bat général, auquel toutes les trirèmes prirent part; mais quoique les Athéniens eussent des vaisseaux plus légers, une plus grande expérience de la mer et des pilotes plus habiles, une grande partie de ces avantages devint nulle, parce qu'ils étaient obligés de combattre dans un espace trop étroit pour manœuvrer. Les Syracusains, au contraire, serrant de près les ennemis, et ne leur laissant aucun moyen de retraite, accablaient de leurs traits les hommes qui combattaient sur les ponts, et les forçaient, à coups de fronde, à abandonner les proues. Bientôt après, frappant de leurs éperons les navires qui venaient à eux, et sautant ensuite à l'abordage, ils engagèrent sur ces mêmes navires une sorte de combat de pied ferme. Enfin, les Athéniens pressés ainsi de tous côtés, prirent la fuite, et les Syracusains s'étant lancés à leur poursuite, leur coulèrent à fond sept trirèmes, et en mirent un nombre considérable hors de service.

XI. Victorieux sur terre et sur mer, les Syracusains se livraient avec orgueil aux plus hautes espérances, lorsque Eurymédon et Démosthène parurent en Sicile. Partis d'Athènes avec des forces déjà considérables, ils les avaient augmentées, dans la traversée, des troupes auxiliaires que les Thuriens et les Messapiens y avaient jointes. Ils amenaient ainsi avec eux plus de quatre-vingts trirèmes, cinq mille hommes de troupes régulières, indépendamment des matelots, et apportaient en outre de l'argent, des armes, des ma-

chines de siège, et des munitions de tout genre, embarquées sur des vaisseaux ronds ¹. L'arrivée d'un si puissant renfort diminua beaucoup la confiance des Syracusains, et ils sentirent qu'il ne leur était pas facile de mettre sur pied des forces égales à celles que les ennemis leur opposaient. Cependant Démosthène ayant décidé ses collègues dans le commandement à tenter une attaque pour s'emparer des Épipoles, comme le seul moyen de pouvoir bloquer complètement la ville par un mur de circonvallation, se mit lui-même à la tête de dix mille hommes pesamment armés, avec un nombre égal de soldats armés à la légère, et vint de nuit tomber sur les Syracusains. Cette attaque imprévue réussit d'abord. Les Athéniens se rendirent maîtres de plusieurs postes fortifiés, pénétrèrent dans l'intérieur des retranchements des Épipoles, et renversèrent une partie de la muraille; mais de nouvelles troupes syracusaines étant accourues de toutes parts, et un corps d'élite, commandé par Hermocrate, s'étant avancé pour les soutenir, les Athéniens furent repoussés, et l'obscurité de la nuit, ainsi que l'ignorance des lieux, fit qu'ils se dispersèrent de côté et d'autre. Les Syracusains, réunis à leurs alliés, profitèrent du désordre des ennemis, les poursuivirent vivement, tuèrent aux Athéniens plus de deux mille cinq cents hommes, ne

¹ Bâtimens de transport; les vaisseaux de guerre s'appelaient *vaisseaux longs*, par opposition.

leur en blessèrent pas moins, et se rendirent aussi maîtres d'un nombre considérable d'armures. Après ce combat, les habitants de Syracuse firent partir avec douze trirèmes ¹ Sicanus, l'un de leurs généraux, et le chargèrent de se rendre dans les autres villes de la Sicile, pour annoncer à leurs alliés la victoire qu'ils venaient de remporter, et demander de nouveaux secours.

XII. Les Athéniens, dont les affaires empiraient ainsi chaque jour, et qui, campés dans un terrain marécageux ², voyaient la peste se déclarer dans l'armée, commencèrent à délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Démosthène était d'avis qu'il fallait le plus promptement possible mettre à la voile, et retourner à Athènes; il alléguait comme raison principale, qu'il valait mieux, pour servir la patrie, aller courir les hasards de la guerre contre les Lacédémoniens, que de rester en Sicile sans pouvoir y rien faire d'utile à l'état. D'un autre côté, Nicias objectait qu'il était honteux pour les généraux d'abandonner un siège commencé, lorsqu'ils avaient encore un grand nombre de trirèmes et de soldats en état de combattre, de l'argent en abondance, et regorgeaient de munitions. Il ajoutait à ces considérations, que si après avoir fait la paix avec les Syracusains sans l'asSen-

¹ Thucydide lui en donne quinze, liv. VII, chap. XLVI. — ² Voyez plus bas, liv. XIV, chap. LXX, la description des lieux. Ces marais étaient situés sur les bords du fleuve Anape.

timent du peuple, ils retournaient dans leur patrie, ils exposeraient leur tête aux dangers dont les menaçaient les orateurs, accoutumés à calomnier tous les généraux. Parmi ceux qui étaient admis à ces délibérations, les uns se rangeaient à l'opinion de Démosthène pour ramener l'armée ¹, et les autres se déclaraient pour l'avis de Nicias; de manière que rien de positif n'ayant été arrêté, on ne prit aucun parti. Pendant ce temps, les Syracusains ayant reçu des secours des Sicules, des Sélinontins et des habitants de Géla, auxquels se joignirent ceux d'Himère et de Camarine, reprenaient une excessive confiance, tandis que les Athéniens devenaient de plus en plus timides. Enfin, les ravages de la peste augmentant sans cesse, et un grand nombre de soldats succombant chaque jour, les Athéniens se repentirent de n'avoir pas déjà pris depuis longtemps la résolution de se rembarquer. Bientôt un grand tumulte s'éleva dans l'armée, et presque tous les soldats se précipitant sans ordre sur les vaisseaux, Nicias fut obligé de céder et de consentir à la retraite. Tous les généraux se trouvant alors d'accord, les soldats commencèrent par remplir les trirèmes de tous leurs effets, et montèrent les vergues; de leur côté les généraux donnèrent l'ordre aux troupes de se tenir prêtes à partir au moment où les trompettes en donneraient le signal, et prescrivirent que personne ne se fît attendre, la détermination étant prise

¹ Voy. Thucydide, liv. VII, chap. XLVII et suiv.

de laisser tous ceux qui resteraient en arrière; mais la veille du jour fixé pour le départ, il y eut une éclipse de lune. Nicias, naturellement superstitieux, et que la peste qui désolait l'armée avait rendu encore plus faible, appela les devins pour les consulter; et ceux-ci déclarèrent qu'il était indispensable, comme de coutume, de différer de mettre à la voile pendant les trois jours suivants¹. Démosthène et ceux qui étaient de son parti, furent obligés de se rendre à cette opinion, dans la crainte de paraître braver la Divinité.

XIII. Les Syracusains, informés par quelques transfuges des motifs qui avaient décidé les Athéniens à retarder le départ ordonné, armèrent toutes leurs trirèmes au nombre de soixante et quatorze, et ayant fait sortir en même temps leur armée, vinrent attaquer les ennemis, et sur terre et sur mer. Les Athéniens qui avaient quatre-vingt-six trirèmes tout équipées à leur opposer, donnèrent le commandement de la droite à Eumédon; il eut en tête Agatharque, l'un des généraux syracusains. L'autre aile fut confiée à Eutydème qui avait devant lui Sicanus, autre général syracusain; enfin, le centre des deux flottes était commandé, du côté des Athéniens par Ménandre, et du côté des Syracusains par Pythès de Corinthe. La ligne des Athéniens, composée d'un grand nombre de vais-

¹ Une ancienne superstition défendait de rien entreprendre pendant les trois jours qui suivaient une éclipse de soleil ou de lune.

seaux, était donc plus étendue que celle de l'ennemi; et cette circonstance, qu'ils croyaient devoir leur donner l'avantage, fut positivement ce qui causa leur revers. En effet, Eurymédon s'étant détaché de la ligne de bataille, afin d'envelopper l'aile qui lui était opposée, les ennemis profitèrent de ce mouvement pour tomber sur lui et le pousser dans le golfe de Dascon¹ que les Syracusains occupaient; renfermé ainsi dans un espace étroit, et forcé de se jeter à la terre, Eurymédon blessé mortellement, perdit la vie, et sept de ses vaisseaux furent détruits sur le lieu même. Cependant le combat s'engageait dans toute la ligne entre les deux flottes; mais le bruit se répandant parmi les Athéniens que leur général était tué, et que plusieurs vaisseaux avaient péri, les trirèmes les plus rapprochées des bâtiments perdus commencèrent à plier; bientôt après les Syracusains rendus plus audacieux que jamais par le succès qu'ils venaient d'obtenir, ayant pressé leurs attaques avec la plus grande vigueur, toute la flotte athénienne fut forcée à prendre la fuite; et comme elle était poursuivie vers la partie du port où se trouvent des bas-fonds, un assez bon nombre de trirèmes échouèrent sur la vase. Sicānus, l'un des généraux syracusains, s'en étant aperçu, fit remplir promptement de fascines, de sarments, de torches allumées et de poix,

¹ Dascon, village situé sur le grand port de Syracuse, à gauche du chemin de cette ville à Hélorus.

un vaisseau de transport, et le lança sur les trirèmes échouées, dans l'espoir d'y mettre le feu. La flamme gagnait déjà les bâtiments, lorsque les Athéniens s'empressèrent de l'éteindre, et du haut de leurs vaisseaux, n'ayant plus d'autres ressources pour se sauver, repoussèrent valeureusement l'ennemi qui les abordait. L'armée de terre des Athéniens vint aussi à leur secours, et rangée sur le rivage, protégea les vaisseaux qui tombaient à la côte : ce nouveau combat fut soutenu avec beaucoup de courage. Les Syracusains, vaincus sur terre, mais complètement victorieux sur mer, rentrèrent sans obstacle dans la ville, ayant peu de monde à regretter. Les Athéniens, au contraire, ne perdirent pas moins de deux mille hommes et dix-huit trirèmes.

XIV. Les Syracusains jugeant qu'ils n'avaient plus rien à craindre pour leur ville, et que l'occasion était plus favorable que jamais de renouveler le combat, de s'emparer entièrement du camp des ennemis, et de les forcer à se rendre prisonniers, s'occupèrent d'abord de fermer l'entrée du port par des vaisseaux serrés les uns contre les autres. Ils fixèrent ensuite sur leurs ancres une file de trirèmes, de vaisseaux ronds et de bâtiments de transport, et les ayant liés ensemble par de fortes chaînes de fer, ils établirent, au moyen de planches qui allaient de l'une à l'autre de ces embarcations, une sorte de pont, et terminèrent ce grand ouvrage dans l'espace de trois jours.

Les Athéniens se voyant ainsi renfermés, sans aucune espérance, se décidèrent à renforcer les équipages de leurs trirèmes, en y faisant monter les plus braves de leur armée de terre; car ils comptaient encore sur le nombre de leurs vaisseaux et sur le courage des soldats animés au combat par le désespoir et l'absence de tout autre moyen de salut, et se flattaient ainsi de frapper les Syracusains de terreur. Tous les chefs des troupes, et les hommes les plus distingués de l'armée par leur valeur, s'embarquèrent donc et complétèrent l'armement de cent quinze trirèmes : le reste se rangea en bataille sur le rivage. De leur côté les Syracusains firent sortir de la ville leurs forces de terre, et mirent en mer soixante et quatorze trirèmes. Des jeunes gens de naissance libres suivaient cette flotte dans des embarcations à rames, quoique à peine ils eussent atteint l'âge d'adolescence, jaloux de prendre part, comme leurs pères, aux dangers du combat. Les murailles qui entouraient le port, et tous les points élevés de la ville, se remplirent aussi d'une foule immense; les femmes, les jeunes filles, et les garçons d'un âge trop tendre pour pouvoir rendre quelque service à la guerre, attendant l'issue de cette lutte, contemplaient avec la plus grande anxiété le combat qui se donnait sous leurs yeux.

XV. Dans ce moment, Nicias, général des Athéniens, voyant les équipages prêts à en venir aux mains, et calculant toute la grandeur du péril, ne

voulut pas demeurer sur le rivage : il quitta donc pour quelques instants son armée de terre, monta sur un bâtiment pour faire la revue de toutes les trirèmes; et en passant devant la ligne, il appelait par son nom le commandant de chacune d'elles ¹, et étendait ses mains vers lui en le conjurant de ne se laisser surpasser en valeur par aucun de ses compagnons d'armes, et d'embrasser fortement la seule espérance qui restât; car c'était, ajoutait-il, dans le courage seul déployé pendant le combat décisif que l'on allait engager, que reposait le salut de tous, et celui même de la patrie. Il faisait souvenir les pères de leurs enfants, exhortait ceux qui étaient nés de parents illustres, à ne pas déshonorer la mémoire des auteurs de leurs jours; il recommandait à ceux que le peuple avait déjà distingués par des honneurs publics, de se montrer toujours dignes des couronnes qu'ils avaient obtenues; enfin, il rappelait à tous la mémoire des trophées de Salamine, et les conjurait de ne point flétrir la gloire de leur patrie, en se livrant, comme de vils esclaves, aux fers des Syracusains. Après avoir employé toutes les ressources de l'éloquence dans ses discours, Nicias revint à terre, et se plaça à la tête de son armée. Cependant les trirèmes s'étaient mises en mouvement aux cris des soldats qui faisaient retentir l'air des chants du *Pæan* ²,

¹ Voy. Thucydide, liv. VII, ch. LXI. — ² Chant martial. Il y en avait deux, l'un qui précédait le combat, et l'autre qui s'entonnait après la victoire. Voy. le Scoliaſte de Thucydide, liv. I, ch. L, et liv. IV, ch. XLIV.

arrivent plus tôt que l'ennemi devant l'estacade qui fermait le port ¹, et tentent de la détruire; mais les Syracusains s'y étant portés avec une égale promptitude, se mettent en bataille en face des trirèmes athéniennes, les pressent de leurs rangs serrés, et les forcent à s'éloigner de l'estacade pour combattre. La flotte athénienne se trouvait ainsi exposée à la fois aux attaques des ennemis, tant de ceux qui s'étaient rangés en bataille sur le rivage ou postés sur les murs, que de ceux qui étaient placés sur les vaisseaux, au milieu du port. La ligne formée par toutes les trirèmes athéniennes fut donc promptement rompue et repoussée loin de l'estacade. Le port se remplit alors de groupes séparés d'un petit nombre de vaisseaux combattant les uns contre les autres. Dans cette situation, la victoire fut disputée des deux côtés avec un égal acharnement ². Les Athéniens se confiant à la supériorité du nombre de leurs vaisseaux, et ne voyant aucun autre moyen de salut, bravaient avec fermeté tous les dangers, et recevaient avec la plus héroïque constance une mort glorieuse. De leur côté, ayant pour témoins de leurs faits d'armes leurs pères et leurs enfants, les Syracusains ambitionnaient de se surpasser réciproquement, chacun voulant s'attribuer le mérite d'avoir assuré la victoire à la patrie.

XVI. Dans cette sanglante action on vit plusieurs

¹ Voy. le chapitre précédent. — ² Voy. Thucydide, liv. VII, chap. LXX.

combattants, dont les navires étaient percés, aborder les proues des vaisseaux ennemis qui les avaient frappés, et continuer le combat au milieu d'eux; d'autres, lançant des mains de fer sur les trirèmes opposées, tiraient ces bâtiments, et forçaient de cette manière ceux qui les montaient à combattre de pied ferme comme sur terre ¹. Souvent quelques-uns, voyant leur bâtiment entr'ouvert et près de couler, sautaient sur les vaisseaux ennemis, tuaient ou jetaient à la mer les hommes qui les défendaient, et se rendaient ainsi maîtres des trirèmes. De tous côtés le port retentissait du bruit que produisait le choc des éperons des vaisseaux et des cris des combattants qui se donnaient réciproquement la mort; car toutes les fois qu'un bâtiment était frappé en même temps de plusieurs côtés par les éperons d'airain, les flots de la mer y entraient rapidement, et il s'abîmait avec tous les hommes qu'il portait. Si par hasard quelques-uns de ces hommes cherchaient à échapper en plongeant ou en nageant, atteints des traits lancés sur eux, ou repoussés à coups de pique dans les eaux, ils y trouvaient la mort. Témoins du désordre extrême de ce combat acharné, les pilotes contemplaient avec effroi le trouble et la confusion dont tout l'espace où il se donnait était rempli; et comme souvent ils voyaient plusieurs vaisseaux se porter à la fois contre un seul, ils ne savaient quel ordre ils devaient suivre, un même signal

¹ Voy. Thucydide, liv. VII, chap. LXV.

ne devant pas convenir à tous les accidents du combat. Ils ne pouvaient d'ailleurs exécuter les manœuvres qu'ordonnaient les commandants, par l'impossibilité où ces pilotes étaient d'apercevoir les signaux à travers une nuée de flèches qui les enveloppait. Enfin, pour tout dire, personne n'entendait rien de ce qui était ordonné au milieu du fracas des navires qui s'écrasaient les uns contre les autres, du craquement des rames se brisant en éclats, et des clameurs élevées dans les airs, tant de la part des combattants que des troupes de terre qui les encourageaient; car le rivage était entièrement couvert, d'un côté par l'armée de terre des Athéniens, et de l'autre par celle des Syracusains. Ainsi ceux qui combattaient sur les vaisseaux, lorsqu'ils arrivaient à portée de la côte, trouvaient des secours dans les troupes de leur parti qui s'y tenaient rangées en bataille : quant à la foule qui occupait les murailles, tantôt, en voyant les Syracusains avoir le dessus, elle faisait éclater des chants de victoire, et tantôt en les voyant faiblir, elle poussait de longs gémissements et invoquait en pleurant l'assistance des dieux.

Et en effet, comme plusieurs trirèmes syracusaines vinrent se perdre au pied des murailles, il arriva que ceux qui les montaient périrent sous les yeux mêmes de leur famille; que des pères furent spectateurs de la mort de leurs enfants, et que des sœurs et des épouses assistèrent à la fin déplorable de leurs frères et de leurs époux.

XVII. Pendant un long temps le carnage continuait, sans que le combat prît fin. Les vaisseaux, de part et d'autre maltraités, n'osaient chercher un asile à la côte; car les Athéniens rangés sur le rivage, aussitôt qu'ils voyaient leurs trirèmes se retirer de la mêlée et s'approcher de terre, criaient à ceux qui les montaient, s'ils pensaient retourner à Athènes par terre. D'un autre côté, les Syracusains, dès qu'ils apercevaient aussi quelques-uns de leurs vaisseaux tourner la proue vers la plage, leur demandaient pourquoi ils avaient empêché les soldats de terre de s'embarquer sur les trirèmes comme ils le voulaient, et si c'était pour trahir la patrie, que ceux qui les montaient ne leur avaient pas permis de combattre? « Puis, « ajoutaient-ils, pourquoi avez-vous pris tant de soins « à fermer le port, si vous n'avez voulu y renfermer « les ennemis que pour vous mettre vous-mêmes à « fuir sur la côte? et puisque tout homme doit mourir, « espérez-vous trouver une mort plus belle que celle « que l'on reçoit pour le salut de la patrie? et l'abandonneriez-vous honteusement cette patrie, lorsque vous l'avez pour témoin du combat où vous êtes engagés? » Les deux armées rangées sur le rivage, accablant d'injures et de reproches les vaisseaux qui s'approchaient de terre, forçaient ainsi ceux qui cherchaient un refuge sur la côte à retourner dans la mêlée, quoiqu'ils fussent gravement endommagés, et qu'ils eussent à bord un grand nombre d'hommes griè-

vement blessés. Enfin, les Athéniens qui combattaient le plus près de la ville, repoussés avec vigueur, commencent à se mettre en retraite; ceux qui se trouvaient placés immédiatement après eux, faiblissent également, et en peu de temps toute leur flotte prend la fuite : les Syracusains la poursuivirent à grands cris vers la terre, où elle se jeta. Bientôt tous ceux des combattants qui avaient survécu, dès que leurs bâtiments furent échoués sur les bas-fonds du port, se sauvèrent à terre, abandonnant leurs vaisseaux ruinés, et allèrent se réfugier au milieu de l'armée de terre : on vit alors les eaux du port couvertes d'armes et de débris de navires naufragés. Soixante trirèmes athéniennes périrent dans ce combat, où les Syracusains n'en perdirent complètement que huit et en eurent seize avariées. Après la victoire, les Syracusains firent tirer à terre le plus qu'il fut possible de leurs trirèmes, et ayant enlevé les corps de leurs concitoyens ou de leurs alliés qui avaient été tués dans l'action, leur firent, aux dépens du trésor public, d'honorables funérailles.

XVIII. Quant aux Athéniens, ils coururent aux tentes de leurs généraux, et les supplièrent de ne plus s'occuper du salut des vaisseaux, mais de celui de l'armée. Dans la discussion qui s'établit à ce sujet, Démosthène ouvrit l'avis qu'il fallait à l'instant remonter sur les trirèmes, et forcer l'estacade qui fermait le port ; il assurait que cette attaque imprévue, à laquelle

l'ennemi ne pouvait s'attendre, aurait infailliblement un succès complet. Nicias, au contraire, soutint qu'il convenait d'abandonner entièrement les vaisseaux et de faire la retraite par l'intérieur des terres, en se dirigeant sur les villes alliées. Tous s'étant rangés à cette dernière opinion, on mit le feu à quelques bâtimens, et l'on se prépara au départ. Cependant, comme il était évident que l'armée athénienne se mettrait en marche aussitôt que la nuit serait venue, Hermocrate conseilla aux Syracusains de faire sortir également à la chute du jour toutes les troupes, pour occuper à l'avance les routes ; mais les autres généraux ne se rendirent pas à cet avis, alléguant le grand nombre de blessés et la fatigue extrême des soldats après un si rude combat. Hermocrate imagina alors d'envoyer au camp des Athéniens quelques hommes à cheval qui, se faisant passer pour transfuges, eurent ordre de prévenir les ennemis que tous les chemins et les passages les plus importants étaient occupés par les Syracusains. Comme il était déjà nuit lorsque les hommes envoyés par Hermocrate exécutèrent l'ordre qu'ils avaient reçu, les Athéniens les prirent pour des cavaliers léontins, qui venaient, par bienveillance, leur donner cet avertissement. Consternés d'une telle nouvelle, ils résolurent de différer leur départ, tandis que s'ils n'avaient pas été trompés par cette ruse (5), ils eussent fait leur retraite sans danger. En effet, dès que le jour parut, les Syracusains détachèrent des troupes

pour s'emparer de tous les défilés de la route. Les généraux athéniens ayant partagé l'armée en deux corps et mis au milieu les bagages et leurs malades, avaient en même temps placé à l'avant et à l'arrière-garde leurs soldats qui se trouvaient les plus en état de combattre, et s'étaient mis en marche dans cet ordre, se dirigeant vers Catane ¹. Démosthène commandait un des deux corps, et Nicias l'autre.

XIX. Cependant les Syracusains ayant commencé par traîner avec des câbles, vers la ville, cinquante vaisseaux que dans le combat ils avaient enlevés aux Athéniens (6), firent ensuite débarquer les troupes qui étaient sur leurs propres trirèmes, et se mirent avec toutes leurs forces à la poursuite de l'armée ennemie, la harcelant à chaque pas afin de l'empêcher d'avancer. Enfin, après une poursuite de trois jours, l'ayant débordée de toutes parts, les Syracusains parvinrent à lui couper le chemin direct sur la ville alliée de Catane. Les Athéniens ayant alors rebroussé chemin, furent forcés d'essayer de pénétrer par la plaine d'Hélorus ; mais parvenus sur le bord du fleuve Asinarus, ils s'y trouvèrent entourés de tous côtés par les Syracusains, qui leur tuèrent dix-huit mille hommes et firent sept mille prisonniers (7), au nombre desquels se trouvaient les deux généraux, Démosthène et Nicias. Tout ce qui était resté à la suite de l'armée devint la proie des Syracusains ; car les Athéniens entièrement cernés, et

¹ Voy. Thucydide, liv. VII, chap. LXXX.

n'ayant d'ailleurs aucune issue pour se sauver, furent contraints de livrer aux ennemis armes et bagages, ainsi que leurs personnes. Cela fait, les Syracusains élevèrent deux trophées ¹, y clouèrent les armures des deux généraux, et se mirent ensuite en chemin pour retourner à Syracuse. Le jour de leur arrivée fut consacré à des sacrifices d'actions de grâces offerts aux dieux, et le lendemain le peuple se réunit en assemblée générale pour délibérer sur la manière dont on devait en user à l'égard des prisonniers. Dioclès, l'un des orateurs populaires les plus renommés, ouvrit l'avis qu'il fallait condamner à la peine capitale les deux généraux, et envoyer immédiatement tous les prisonniers athéniens aux Carrières ²; que quant aux alliés qui se trouvaient parmi les captifs, ils devaient être vendus à l'enchère comme esclaves : enfin il proposa de régler que chaque prisonnier athénien recevrait pour sa nourriture deux chénices de farine par jour (8). Après la lecture de ce projet de décret, Hermocrate s'avancant dans l'assemblée, entreprit de prouver qu'user humainement de la victoire, était encore plus glorieux que vaincre; mais le peuple se souleva contre cette proposition, et ne voulut pas entendre la harangue d'Hermocrate. Au milieu de ce tumulte, un citoyen nommé Nicolaüs, qui avait perdu ses deux fils à

¹ Voy. Plutarque, *Vie de Nicias*. — ² Aux Latomies. Voy. sur les Latomies de Syracuse, Cluvier, *Sicilia antiqua*, lib. III, pag. 149, et Élien, *Histoires diverses*, liv. XII, chap. XLIV.

la guerre , appuyé , à cause de son grand âge , sur ses domestiques , monta à la tribune. Le peuple , en le voyant , s'apaisa et se prépara à l'entendre , persuadé qu'il allait parler contre les prisonniers. Le silence s'étant rétabli , le vieillard commença son discours en ces termes.

XX. « Citoyens de Syracuse , des malheurs que la
« guerre traîne avec elle , certes , je ne suis pas celui
« qui ai le moins souffert. Père de deux fils , je les ai
« envoyés l'un et l'autre pour défendre la patrie en dan-
« ger ; et la seule nouvelle que j'ai reçue d'eux , est celle
« qui m'annonçait leur mort. Mais , bien que je doive
« ressentir chaque jour de plus en plus la privation du
« bonheur que je goûtais à vivre auprès d'eux , en consi-
« dérant avec attention quelle fut leur fin , je les estime
« heureux. C'est mon existence qui me fait pitié à moi-
« même. Je me regarde comme le plus malheureux
« des trois. En effet , mes fils , en payant pour le salut
« de la patrie le tribut de la mort , que nous devons
« tous à la nature , laissent après eux une gloire im-
« mortelle attachée à leur nom ; et moi , déjà parvenu
« au dernier terme de l'âge , privé de ceux qui pré-
« naient soin de ma vieillesse , je me vois condamné à
« un double deuil , ayant à la fois perdu , et l'espoir de
« ma race , et les vertus de ceux qui brillaient en elle ;
« car plus la mort de mes fils fut noble et généreuse ,
« plus la mémoire qui leur survit rend mes regrets
« cuisants. Ainsi , c'est avec toute justice que je hais

« les Athéniens; c'est leur faute si vous me voyez
« aujourd'hui soutenu, non par le bras de mes en-
« fants, mais par celui de mes domestiques : si donc,
« citoyens, je voyais que l'assemblée actuelle n'eût à
« délibérer que sur le sort des Athéniens, sans doute,
« et à cause des malheurs qu'ils ont amenés sur ma
« patrie, et à cause de mes propres adversités, je me
« rangerais à l'avis le plus rigoureux; mais comme il
« s'agit en outre de prononcer jusqu'où peut aller la
« pitié que l'on doit aux infortunés, et en même temps
« de décider ce qui nous est le plus avantageux, pour
« nous arrêter ensuite au parti propre à porter chez
« tous les hommes, au plus haut degré, la gloire du
« peuple de Syracuse, je donnerai sans déguisement
« mon opinion sur ce qui convient le mieux aux inté-
« rêts de la république.

XXI. « Sans doute le peuple d'Athènes paye juste-
« ment la peine de son extravagance, d'abord envers
« les dieux, ensuite envers nous, qu'il a si injustement
« maltraités; et il est bon que la Divinité condamne
« à des calamités inattendues ceux qui commencent
« une guerre injuste, et ne savent point user humainement de la supériorité qu'ils ont acquise. En effet,
« comment aurait-on pu espérer que les Athéniens, qui
« s'étaient emparés à Délos de dix mille talents ¹, qui
« avaient envoyé en Sicile deux cents trirèmes et plus
« de quarante mille combattants, seraient si rapidement

¹ Cinquante-cinq millions de francs.

« tombés dans les plus grandes infortunes , et que , de
« ces immenses préparatifs , d'une si puissante flotte ,
« pas un vaisseau , pas un homme ne fût retourné pour
« porter la nouvelle d'un si grand revers ? Instruits par
« cet exemple , citoyens de Syracuse , et convaincus
« que les mortels orgueilleux sont également haïs des
« dieux et des hommes , respectez la fortune qui vous
« a favorisés ; ne faites rien au delà de ce qu'il convient
« à l'honneur de faire. Eh ! quelle noblesse y a-t-il
« à égorger des hommes tombés à vos pieds ? quelle
« gloire à exercer de cruelles vengeance ? Quiconque
« se livre à une inflexible cruauté envers les malheu-
« reux , blesse sans honneur la faiblesse commune à
« tous les hommes ; et celui-là n'est pas sage , qui veut
« être plus sévère que la fortune , la fortune qui , de
« sa nature , prend plaisir aux calamités humaines , et
« rend si poignantes les vicissitudes imprévues de la
« prospérité ! Peut-être quelques-uns diront : Les Athé-
« niens ont été injustes envers nous , et nous avons le
« droit de nous venger d'eux. Je le veux ; mais n'avez-
« vous pas tiré du peuple athénien une vengeance
« bien plus grande que l'offense ? n'avez-vous pas puni
« suffisamment vos prisonniers de guerre , qui se sont
« livrés eux et leurs armes , se confiant à la générosité
« des vainqueurs ? et serait-il digne de nous de les dé-
« tromper de l'idée qu'ils se sont formée de notre hu-
« manité ? Ceux des ennemis qui étaient animés contre
« nous d'une haine immuable , ont péri en combattant

« jusqu'au dernier soupir ; mais ceux qui se sont rendus-
« à nous , d'ennemis qu'ils étaient , sont devenus nos
« suppliants ; car tout homme qui , dans les batailles ,
« remet sa personne aux mains de son adversaire , ne
« le fait que dans l'espoir de la sauver. Si donc les
« Athéniens qui ont eu cette confiance , sont punis du
« dernier supplice , ils supporteraient un châtiment
« inattendu ; mais ceux qui l'infligeraient , ne seraient-
« ils pas aussi flétris justement du nom d'insensés ?
« Enfin , il faut , ô citoyens , que ceux qui prétendent
« à gouverner les peuples , se disposent moins encore
« à se rendre formidables par les armes qu'à se don-
« ner des mœurs douces et humaines.

XXII. « En effet , ceux que la peur seule force à
« obéir , vous le savez , saisissent l'occasion favorable ,
« et se révoltent par haine contre leurs chefs ; tandis
« que les hommes qui sont conduits avec humanité ,
« s'attachent véritablement , et secondent l'autorité
« dont ils favorisent l'accroissement. Qui a renversé
« l'empire des Mèdes ? Leur cruauté envers leurs
« sujets ; et la défection des Perses a été suivie de
« celle de la plupart des autres nations. Comment
« Cyrus , de simple particulier , est-il parvenu à
« régner sur toute l'Asie ¹ ? Par sa générosité envers
« les vaincus. Lorsque le roi Crésus devint son pri-
« sonnier , non - seulement Cyrus ne lui fit aucune

¹ Diodore suit ici l'historien Ctésias. Hérodote fait Cyrus de race royale. Voy. Hérodote , liv. I , chap. cviii.

« injure, mais il le combla de bienfaits ¹, et en usa de
« même avec les autres rois ou peuples qu'il vain-
« quit. Aussi, le bruit de sa clémence s'étant répandu
« en tous lieux, les nations de l'Asie coururent, à l'envi
« les unes des autres, au-devant de l'alliance de ce
« grand roi. Mais qu'ai-je besoin de parler de ces faits
« éloignés de nous, et par le temps et par la distance
« des lieux? N'avons-nous pas vu récemment, dans
« notre propre patrie, Gélon, de simple citoyen, de-
« venir le chef de la Sicile entière, toutes les villes se
« rangeant volontairement sous son autorité ²? et ce
« fut uniquement sa bonté et le soin qu'il prenait des
« malheureux, qui attiraient tous les hommes vers lui.
« Si donc c'est depuis cette époque que Syracuse s'est
« justement placée à la tête de la Sicile, ne rejetons pas
« loin de nous la gloire que nos ancêtres se sont ac-
« quise, et ne nous montrons pas barbares et inflexi-
« bles envers les infortunes humaines. Il ne nous con-
« vient pas surtout de donner aux envieux le désir de
« nous attaquer, et le droit de dire que nous étions in-
« dignes des faveurs du sort. Il est beau d'avoir des
« amis qui, dans l'adversité, partagent nos peines, et
• « dans la prospérité se réjouissent avec nous. D'ail-
« leurs, les succès dans les armes sont souvent l'ou-
« vrage du hasard et de l'occasion; mais les actes de
« clémence sont un témoignage, pour ainsi dire indivi-

¹ Il y a encore ici quelque différence avec le récit d'Hérodote. Voyez
érodote, liv. I, chap. CVIII. — ² Voy. plus haut, liv. XI, chap. LXVI.

« duel, de la justice que professe celui qui les exerce.
« N'enviez donc pas à notre patrie l'honneur de de-
« venir célèbre parmi tous les hommes pour avoir
« vaincu les Athéniens, non-seulement par les armes,
« mais encore par l'amour de l'humanité; alors il sera
« évident que le peuple le plus célèbre de tous par la
« douceur de ses mœurs, ne pourra s'empêcher de
« concevoir une profonde estime pour notre généro-
« sité; et ceux qui les premiers ont élevé un autel à la
« pitié ¹, la retrouveront dans la ville de Syracuse.
« Ainsi, il sera hors de doute pour tout le monde que
« c'est par un effet de la justice des dieux que les
« Athéniens ont échoué dans leur entreprise, et que
« nous, au contraire, nous étions dignes de la vic-
« toire que le sort nous a donnée. Enfin, si ceux-là
« ont formé le dessein de blesser un peuple qui agit
« humainement envers ses propres ennemis, nous
« avons, nous, la gloire de les avoir vaincus, eux
« qui ont osé tendre de criminelles embûches à des
« hommes qui savent céder à la pitié, même pour
« les auteurs de la plus cruelle des guerres. Ainsi, les
« Athéniens auront non-seulement à répondre aux
« accusations de tous les autres peuples, mais seront
« encore obligés de se condamner eux-mêmes, pour
« avoir voulu faire injure à des hommes si dignes de
« respect.

¹ Il y avait au milieu d'Athènes un autel à la Pitié. Stace, *Thébaïde*, liv. XII, v. 481 et suiv.

XXIII. « Qu'il est beau, citoyens de Syracuse, « d'offrir des prémices sur l'autel de l'amitié, et d'ex- « pier, par la pitié pour des infortunés, les maux de la « discorde ! Conservons donc pour nos amis une im- « mortelle affection, mais n'ayons pour nos ennemis « qu'une haine périssable (9) : c'est le seul moyen d'ac- « croître le nombre de nos alliés, et de diminuer ce- « lui de nos adversaires. Nourrir des haines éternelles, « n'est-ce pas déshériter les enfants de nos enfants de « toute tranquillité d'esprit, de toute sécurité ? car sou- « vent ceux qui paraissent au-dessus du danger, de- « viennent en un instant, lorsque la balance du destin « cesse de pencher en leur faveur, plus faibles que les « vaincus tombés à leurs pieds. La guerre actuelle n'est- « elle pas elle-même une preuve de cette vérité ? Les « Athéniens qui étaient venus pour nous assiéger, qui, « dans leur orgueilleuse confiance, ont entouré de murs « notre ville, ne sont-ils pas, comme vous le voyez, de- « venus nos prisonniers ? Mais il n'en est pas moins « bon, en se montrant généreux envers les infortunes « d'autrui, de se ménager à l'avance la pitié de tous, si « quelqu'un des revers auquel l'homme est toujours « exposé vient nous frapper. La vie, vous ne l'ignorez « pas, est exposée à des vicissitudes imprévues, telles « que les émeutes publiques, les brigandages, chances « diverses où il est difficile d'échapper à tous les périls « lorsque l'on n'est qu'un homme. Si donc vous cou- « pez dans sa racine cette pitié que l'on doit à ceux qui

« ont succombé, vous sanctionnez pour vous-mêmes,
« et pour l'éternité, une loi amère et rigoureuse;
« car il est impossible que ceux qui en ont usé sans
« commisération à l'égard des autres, trouvent à leur
« tour dans autrui de l'humanité, et aient droit à la
« clémence lorsqu'ils ont commis des actes de barba-
« rie, et, contre les usages des Grecs ¹, égorgé tant
« d'hommes. Comment auraient-ils, au milieu des
« changements qui se succèdent dans la vie, le droit
« de réclamer la loi commune des nations, quand ils
« l'auront violée? Quel est, en effet, celui des peuples
« grecs qui a jamais imaginé d'exercer une irrépa-
« rable vengeance sur des hommes qui, se confiant à
« la générosité des vainqueurs, se sont livrés eux-
« mêmes? et qui a jamais pensé que la cruauté dût
« l'emporter sur la pitié, une imprévoyante témérité
« sur la prudence et la raison?

XXIV. « En général les hommes aiment à résister
« à ceux qui les attaquent, comme à céder aux prières
« des vaincus; toujours disposés, à réprimer l'audace
« des uns, et à écouter la pitié pour l'infortune des
« autres. Quoi! le cœur ne se brise-t-il pas, lorsque
« nous voyons celui qui fut notre ennemi, devenir,
« par un changement imprévu, notre suppliant, et
« forcé d'endurer tout ce qu'il plaît à ses vainqueurs de
« lui imposer? Quant à moi, je pense que les âmes
« des hommes modérés se laissent aisément prendre à

¹ Voy. liv. XIX, chap. LXIII.

« la compassion, par le sentiment commun de sym-
 « pathie qui existe dans la nature. Ainsi nous avons
 « vu, dans la guerre du Péloponnèse, les Athéniens
 « renfermer un grand nombre de Lacédémoniens dans
 « l'île de Sphactérie ¹, les faire prisonniers, et les ren-
 « dre ensuite, en acceptant la rançon offerte pour
 « eux; et d'un autre côté, les Lacédémoniens, après
 « avoir fait prisonniers tant d'Athéniens et d'alliés
 « des Athéniens, agir absolument de même : les uns
 « et les autres ont également bien fait; car chez les
 « Grecs, l'inimitié ne doit subsister que jusqu'à la
 « victoire, et la vengeance s'arrêter lorsque l'ennemi
 « est en votre puissance; mais celui qu'on voit aller au
 « delà, et exercer des rigueurs sur l'homme qui s'est
 « rendu et qui a cherché un asile dans la générosité
 « de ses vainqueurs, celui-là, dis-je, ne punit pas un
 « ennemi, mais insulte à la faiblesse humaine. Ce sera
 « donc justement que l'on pourra, en lui reprochant
 « sa cruauté, lui rappeler ces belles maximes des an-
 « ciens sages : *Homme, ne te propose rien au delà de l'hu-*
 « *manité : Connais-toi toi-même : Apprends que la fortune*
 « *maîtrise tous les événements.* Enfin, pour quelle raison
 « les ancêtres de tous les Grecs ont-ils décidé que dans
 « la guerre, les trophées élevés à la suite des victoires
 « ne se bâtiraient pas en pierres, mais simplement
 « en bois pris au hasard? n'est-ce pas afin que ces tro-
 « phées ne puissent subsister que peu de temps, et que

¹ Voy. plus haut, liv. XII, chap. LXIII.

« les monuments des inimitiés entre les peuples dis-
« paraissent le plus promptement possible ?

XXV ¹. « En un mot, si vous vous décidez à éter-
« niser votre inimitié, sachez que c'est vouloir vous
« regarder comme supérieurs à toutes les infirmités
« humaines; et néanmoins, en un jour, un rapide
« changement dans la balance du sort, suffit souvent
« pour abaisser les plus orgueilleux des hommes. Mais
« si, au contraire, comme il est vraisemblable, vous
« voulez à l'avenir mettre fin à la guerre, quelle plus
« belle occasion que celle qui se présente aujourd'hui,
« de faire les premiers pas vers la paix en traitant avec
« humanité les vaincus ? Car enfin, vous ne pouvez pas
« vous persuader que le peuple athénien soit complé-
« tement abattu par les revers qu'il vient d'éprouver
« en Sicile, lui qui possède presque toutes les îles
« environnant la Grèce, et qui tient sous sa puissance
« les côtes de l'Europe et de l'Asie. Vous lui avez
« vu perdre, en Égypte ², trois cents trirèmes avec
« les hommes qui les montaient, et forcer néanmoins
« le roi qui se croyait vainqueur, à signer un traité
« honteux. Vous l'avez vu aussi, ce même peuple,
« après que Xerxès eut détruit de fond en comble la
« ville d'Athènes, vaincre peu de temps après ce puis-

¹ M. Eichstedt commence ici le chapitre xxv, et j'ai suivi cette division qui est plus naturelle. Dans l'édition de Wesseling et de M. Dindorf, ce chapitre ne commence qu'aux mots *mais si au contraire*.

² Voy. plus haut, liv. XI, chap. lxxi.

« **sant roi, et se placer à la tête de toute la Grèce. Heu-**
 « **reuse la cité où les plus grandes infortunes donnent**
 « **l'essor aux plus grands desseins, et où rien de**
 « **lâche ne peut être mis en délibération! Il sera donc**
 « **beau et utile pour vous, au lieu d'accroître les hai-**
 « **nes, de vous donner des auxiliaires dans ces mêmes**
 « **prisonniers que vous aurez épargnés; puisqu'en les**
 « **condamnant à périr, vous ne faites que céder à votre**
 « **passion, et satisfaire un désir infructueux pour vous,**
 « **tandis qu'en les laissant vivre, vous vous conciliez la**
 « **reconnaissance de ceux qui auront éprouvé vos**
 « **bienfaits, et les éloges glorieux de tous les peuples.**

XXVI. « **Cela est vrai (10); mais, me direz-vous, quel-**
 « **ques Grecs ont égorgé leurs prisonniers. Que faut-il**
 « **en conclure? Si cette action leur a mérité des éloges,**
 « **imitons ceux qui se sont ainsi acquis de la gloire;**
 « **mais si elle fut contre eux, et de notre part les pre-**
 « **miers, un motif d'accusation, ne faisons pas ce que**
 « **nous reconnaissons pour une faute chez les autres.**
 « **Tant qu'aucune rigueur irréparable ne sera exercée**
 « **à l'égard de ceux qui se sont abandonnés à notre**
 « **foi, il n'est personne qui ne blâme justement la con-**
 « **duite du peuple athénien envers nous; mais si l'on**
 « **apprend que nous avons, contre les lois communes**
 « **à toutes les nations, sacrifié nos prisonniers, c'est**
 « **contre nous que l'accusation se tournera; car si la**
 « **dignité et la grandeur d'une ville, quelle qu'elle soit,**
 « **doivent exercer de l'influence sur les âmes et les at-**

« tirer vers elle, il n'en est aucune qui mérite plus
« qu'Athènes de trouver cette faveur, en reconnais-
« sance des services que les Athéniens ont rendus à
« l'humanité. Ne sont-ils pas les premiers qui ont ins-
« truit les hommes dans l'art de se procurer une sub-
« sistance, fruit de la culture que les dieux mêmes
« leur avaient enseignée pour leur usage exclusif, et
« qu'ils ont rendue d'un usage commun? Ne sont-
« ils pas les inventeurs des lois qui ont changé la
« vie commune, et qui, de sauvage et privée de
« tout principe d'équité qu'elle était, l'ont convertie en
« une société civilisée et soumise à la justice? Ne sont-
« ils pas les premiers qui ont respecté l'asile où les
« infortunés se réfugiaient, et qui ont dicté, à l'égard
« des suppliants, les lois maintenant en vigueur chez
« toutes les nations? et s'ils en sont les auteurs, ont-ils
« mérité qu'on les prive de la protection de ces lois?
« Aux diverses considérations précédentes, communes
« à tous les hommes, à tous les peuples, je veux seu-
« lement ajouter, sur les devoirs imposés aux amis de
« l'humanité, quelques réflexions qui vous sont plus
« particulièrement applicables.

XXVII. « Vous, qui que vous soyez, qui dans Sy-
« racuse possédez de l'instruction et le talent de la pa-
« role, je vous en conjure, donnez quelques signes de
« pitié à des hommes dont la patrie est une école ou-
« verte à tous ceux qui cherchent une noble instruc-
« tion ! Vous, qui avez été initiés aux mystères les plus

« chastes, sauvez ceux qui vous ont introduits dans
« leur sanctuaire ! Vous, qui avez déjà participé aux
« jouissances de cette douce philanthropie que vous
« voyez régner dans Athènes, faites grâce aux bienfai-
« teurs qui vous les ont procurées ! Et vous, qui vous
« proposez de connaître les grands mystères, ne renon-
« cez pas, dans votre passion, à l'espoir d'y être un jour
« admis ! Eh ! quel lieu sur la terre offrira un accès fa-
« cile à l'homme qui cherche une éducation libérale,
« quand la ville des Athéniens ne sera plus ? La haine
« qu'inspirent leurs torts envers nous sera de courte
« durée ; mais un traitement généreux et de grands
« bienfaits feront naître en eux une grande affection
« pour vous. Aussi, sans parler des égards auxquels
« une telle ville a des droits, que quelqu'un interroge
« particulièrement ces prisonniers, et il les trouvera
« tous dignes de sa pitié : un grand nombre, simples
« auxiliaires, violentés par l'ambition d'hommes plus
« puissants qu'eux, ont été forcés d'entrer en campagne.
« Ainsi, en admettant qu'il soit juste de punir ceux
« qui, de dessein prémédité, nous ont fait tant de tort,
« il s'ensuit que nous devons regarder comme dignes
« de pardon, ceux qui ont péché involontairement.
« Que dirais-je de Nicias, qui, dès l'origine, défendant
« la cause des Syracusains, s'opposa seul à l'expédition
« contre la Sicile, et fut constamment le protecteur et
« l'hôte des Syracusains voyageant dans l'Attique ?
« Quoi de plus absurde que de punir ce même Ni-

« cias qui, dans l'assemblée publique, parla aux Athé-
« niens en notre faveur ? Quoi de plus odieux que de
« lui refuser les sentiments de la simple humanité, et
« pour prix de l'affection qu'il vous a montrée, de le
« livrer au dernier supplice en récompense des ser-
« vices qu'il a rendus à notre république, et de laisser
« vivre en même temps l'instigateur de la guerre
« contre les Syracusains, Alcibiade, de lui permettre
« d'échapper à la fois à notre vengeance et à celle de
« ses concitoyens, tandis que celui que nous avons cru
« jusqu'ici le plus humain des Athéniens, ne trouve pas
« même la pitié commune que l'on doit aux calamités
« ordinaires ! Quant à moi, en considérant cette étrange
« vicissitude de la fortune, je ne puis trop déplorer la
« destinée de Nicias. Il y a peu de temps que, compté
« parmi les hommes les plus distingués d'Athènes,
« loué de tous pour la bonté de son âme, il était re-
« gardé comme parfaitement heureux, et renommé
« dans toute la ville ; aujourd'hui, les bras indignement
« liés derrière le dos et le visage abattu (11), il éprouve
« toutes les misères d'une captivité si digne de commi-
« sérations, comme si, dans la vie de cet infortuné, le
« sort eût voulu montrer jusqu'à quel point allait sa
« puissance. Usons donc en hommes des faveurs que
« le destin nous a départies, et ne nous montrons pas
« barbares et cruels envers des malheureux qui sont
« enfin de la même nation que nous. »

XXVIII. Nicolaüs, après avoir adressé ce discours

aux Syracusains, cessa de parler : il avait réussi à faire partager sa compassion à tous les assistants ; mais Gylippe, qui nourrissait contre les Athéniens une haine implacable, montant à la tribune, commença sa harangue en ces termes : « Je m'étonne grandement, « ô citoyens de Syracuse, de voir avec quelle rapidité « quelques mots vous ont successivement inspiré des « sentiments si différents à l'égard de ceux qui vous « ont fait tant de mal. Si après avoir été exposés au « danger de voir ravager votre cité, vous ne conservez aucun courroux contre ceux qui sont venus dans « le dessein de ruiner votre patrie, qu'est-il besoin de « tant d'efforts et de débats, et pourquoi tant de discours vchémens, dès que vous reconnaissez que « vous n'avez à vous plaindre d'aucune injure ? Mais « au nom des dieux, citoyens de Syracuse, pardonnez-moi, si j'explique ma pensée avec une entière liberté. « Je suis Spartiate, et mon langage est celui d'un « Spartiate. D'abord on peut se demander comment « il se fait que Nicolaüs conseille d'user de commisération envers les Athéniens, lui dont ces mêmes « Athéniens ont rendu la vieillesse si misérable, en la « privant de l'appui de ses fils ? comment, paraissant « dans cette assemblée en habits de deuil, et tout en « pleurs, il ose dire qu'il faut avoir pitié des meurtriers de ses propres enfants ? Certes, ce n'est pas en « lui une preuve d'humanité, d'oublier ainsi après « leur mort des êtres qui le touchent de si près, et

« de proposer de conserver la vie à ses plus cruels ennemis. Néanmoins qu'il en soit ainsi, j'y consens ;
« mais il n'est pas seul : parmi tous ceux qui sont ici
« réunis, combien en est-il qui ont perdu comme lui
« leurs enfants, et qui versent des larmes amères sur
« les suites de cette guerre funeste ! » A ces mots, un grand nombre des auditeurs montra la plus vive agitation. Gylippe reprenant la parole : « Je vois,
« dit-il, par le trouble qui vient de s'élever dans l'assemblée, que les malheurs que je déplore ne sont
« que trop évidents. Combien d'autres citoyens cherchent aussi en vain autour d'eux des frères et des
« parents qui ne sont plus ! » De nouveaux mouvements, et plus tumultueux encore, se firent entendre. Alors Gylippe continua en ces mots : « Voyez
« vous actuellement quelle foule de malheureux les
« Athéniens ont faits ? Ces infortunés qui n'avaient rien
« à se reprocher envers ces mêmes Athéniens, se
« trouvent cependant privés, et par eux, des êtres les
« plus nécessaires au bonheur. Leur devoir est donc
« de haïr les Athéniens, autant qu'ils ont aimé les parents qu'ils ont perdus.

XXIX. « Ne serait-ce donc pas, je dois le demander, citoyens, une véritable absurdité, de reconnaître que ceux qui ont perdu la vie, se sont exposés à la mort pour vous sauver, et en même temps
« de ne pas vouloir tirer vengeance de cette mort,
« même sur nos ennemis les plus acharnés ? de faire

« l'éloge de ceux qui ont sacrifié leur propre vie pour
« la liberté commune, et de mettre cependant plus
« d'importance à sauver les meurtriers, qu'à satisfaire
« au juste châtiment qu'ils ont mérité? Vous avez dé-
« crété que l'on rendrait, aux dépens de l'état, les hon-
« neurs funèbres aux citoyens qui ont péri dans cette
« guerre : eh ! quels plus grands honneurs trouverez-
« vous à leur décerner, que la punition de ceux dont
« la main les a frappés ? à moins, par Jupiter ! qu'il ne
« vous plaise d'inscrire ces meurtriers au nombre de
« vos citoyens, afin d'en faire des trophées vivants de
« la mort de ceux qui sont tombés sous leurs coups.
« Mais, dit-on, ils se sont dépouillés du nom d'ennemis
« qu'ils portaient, et ont pris celui de suppliants : d'où
« vient cet excès de philanthropie que vous leur mon-
« trez ? Ceux qui, dans l'origine, ont porté des lois en
« faveur des suppliants, ont statué que l'on devait de la
« pitié aux infortunés ; mais ils ont aussi statué que l'on
« punirait ceux qui font le mal injustement. Dans la-
« quelle de ces deux classes rangerons-nous les pri-
« sonniers ? dans celle des infortunés ? Mais quel coup
« du sort les a forcés, eux qui n'avaient reçu antérieu-
« rement aucune injure, de faire la guerre aux Syracu-
« sains, et, renonçant à une paix que tous désiraient
« maintenir, de vouloir renverser de fond en comble
« vos cités ? Puisqu'ils ont de leur gré choisi l'état de
« guerre, qu'ils en supportent courageusement les
« suites terribles, et qu'ils ne prétendent pas qu'il leur

« eût été permis, vainqueurs, d'exercer sur vous d'in-
« flexibles rigueurs, et après avoir échoué dans leurs
« desseins, de conjurer par les supplications adressées
« aux amis de l'humanité, la punition qu'ils ont encou-
« rue (12). Si donc, tombés dans un tel abaissement,
« ils sont justement convaincus de l'avoir mérité par
« leurs crimes et leur ambition, qu'ils n'en accusent
« pas le sort, et ne viennent pas invoquer le nom sa-
« cré de la pitié. Ses bienfaits sont réservés, parmi les
« hommes, à ceux dont l'âme est pure, mais qui ont
« eu la fortune contraire. Quant à ces Athéniens dont
« la vie n'est qu'un tissu d'injustices (13), ils ne se sont
« ménagé aucun chemin praticable pour aborder la
« pitié, et y trouver un refuge.

XXX. « En effet, quels honteux desseins n'ont-ils
« pas formés? quelles cruautés n'ont-ils pas commises?
« Le propre d'une ambition démesurée est de ne pas
« se contenter de la prospérité intérieure, mais de
« s'enflammer pour des objets éloignés, et sur les-
« quels elle n'a aucun droit. Les Athéniens, le plus
« heureux des peuples de la Grèce, incapables de
« supporter les faveurs de la fortune qui leur sem-
« blaient un poids accablant, ont, dans leurs desseins
« insensés, projeté de partager entre eux le territoire
« de la Sicile, et d'emmener captifs tous les habitants.
« N'est-ce pas une atrocité, de porter la guerre chez
« une nation qui n'était coupable envers eux d'aucune
« injure? et cependant c'est ce qu'ils ont fait. Amis de

« votre pays déjà depuis longtemps, ils arrivent à
« l'improviste avec des forces immenses, et viennent
« assiéger¹ Syracuse. Le comble de l'orgueil est, sans
« doute, de présumer ce que le sort de la guerre doit
« seul décider, et de décerner à l'avance la punition de
« ceux qui ne sont pas encore vaincus; et c'est ce
« qu'ils n'ont pas manqué de faire. Avant d'être des-
« cendus en Sicile, ils avaient sanctionné la proposi-
« tion de traîner en captivité les Syracusains ainsi que
« les Sélinontins, et de forcer les autres peuples de la
« Sicile à leur payer un tribut¹. Après tant de preuves
« d'ambition, tant de projets insidieux, tant d'orgueil,
« quel est l'être doué de raison qui puisse sentir quel-
« que pitié pour de tels hommes? Faut-il aussi vous
« rappeler comment les Athéniens en ont usé à l'égard
« des Mityléniens? Ne savez-vous pas qu'ils ont dé-
« creté que ce peuple, qui n'avait formé contre eux
« aucun dessein criminel, et qui désirait seulement
« recouvrer sa liberté, serait égorgé dans les murs
« mêmes de la ville qu'il habitait! trait de barbarie!
« cruauté inouïe (14)! Et envers qui ont-ils com-
« mis ces crimes? envers des Grecs, leurs anciens
« alliés, qui furent souvent leurs bienfaiteurs. Qu'ils
« ne s'indignent donc pas, si après s'être rendus cou-
« pables de tant de forfaits, ils trouvent ici un sem-
« blable traitement; car il est parfaitement juste que
« celui qui a porté une loi sévère contre les autres,

¹ Voy. plus haut, chap. 11.

« en subisse , sans murmurer, l'application contre lui-
« même. Mais que dirais-je encore? Après avoir pris
« d'assaut la ville des Méliens , n'ont-ils pas fait mourir
« tous ses habitants de l'âge adulte? Les Scioniens qui
« ont une origine commune avec les Athéniens, n'ont-
« ils pas partagé le sort des Méliens? Tellement que
« ces deux peuples, tombés sous le courroux impla-
« cable des habitants de l'Attique, n'ont eu personne
« qui pût rendre les derniers devoirs à leurs morts;
« des Scythes ne l'auraient pas voulu, et un peuple qui
« prétend se distinguer par son humanité, a pu décréter
« que des villes entières seraient entièrement anéanties.
« Voyez, par ces exemples, ce que les Athéniens
« auraient fait de Syracuse, s'ils s'en étaient rendus
« maîtres, eux qui ont pu traiter avec tant de barbarie
« leurs compatriotes! ils n'auraient pas manqué d'imaginer
« encore quelque genre de cruauté plus grande à
« exercer contre un peuple qui ne leur tient par aucun
« lien (15). Ils n'ont donc, dans leur propre infortune,
« aucun juste droit à cette pitié, qu'ils ont eux-mêmes
« étouffée d'avance. Où chercheraient-ils un refuge?
« auprès des dieux? ils se sont efforcés d'en abolir le culte
« et les honneurs que la patrie leur décerne. Auprès des
« hommes? ils sont venus ici dans le dessein d'en faire des
« esclaves. Invoqueront-ils à l'avenir Cérès et Proserpine
« dans ce qu'ils nomment leurs mystères? ils ont ravagé l'île
« qui leur est consacrée¹.

¹ Voy. liv. V, chap. II.

XXXI. « Oui, dira-t-on, rien de plus évident; mais
« le vrai coupable n'est pas le peuple d'Athènes; c'est
« Alcibiade dont il a suivi les conseils. Quoi! ne
« voyons-nous pas que les conseillers, pour la plupart,
« cherchent uniquement à appuyer l'opinion qui do-
« mine parmi ceux qui les écoutent? et c'est positive-
« ment celui qui doit donner son suffrage, qui suggère
« toujours à l'orateur un discours conforme à cette
« opinion fixée à l'avance. D'ailleurs, celui qui parle
« n'est pas le maître de la volonté du peuple; car avant
« de l'entendre, le peuple s'étant déjà arrêté à l'avis
« qu'il croit le plus avantageux, et qu'il a fait connaître,
« a déterminé l'orateur à n'employer son éloquence
« que dans le même sens. Si donc nous pardonnons à
« ceux qui vous ont fait de si grands maux, et que
« nous en transportions les torts à leurs conseillers,
« voyez quelle facile excuse nous fournissons à tous les
« méchants. En un môt, je ne connais rien de plus
« injuste, que de ne savoir aucun gré à ceux qui con-
« seillent au peuple de bonnes actions, et d'en ren-
« dre grâces uniquement à celui-ci, tandis que nous
« ferions tomber sur ses orateurs la punition de ses
« criminelles injustices. Et cependant quelques per-
« sonnes se sont écartées de la droite raison, au point
« de nous dire qu'il fallait exercer votre vengeance sur
« Alcibiade qui n'est point en votre puissance, et re-
« mettre toute peine à des prisonniers amenés déjà
« devant vous, et prêts à subir un supplice qu'ils ont

« mérite : sans doute, pour faire voir à tous ceux qui
« nous observent, que le peuple de Syracuse ne sait
« pas ressentir la juste indignation que doivent inspi-
« rer les vices et la méchanceté des hommes. Au sur-
« plus, si les conseillers de cette guerre en sont la vé-
« ritable cause, que le peuple d'Athènes s'en prenne
« aux orateurs qui l'ont égaré. Quant à vous, châtiez
« cette multitude, dont vous avez éprouvé l'injustice ;
« car, ou ceux qui vous ont fait injure ont agi sciem-
« ment, en gens bien éclairés, et ils méritent votre
« vengeance pour avoir fait ce mal avec préméditation ;
« ou bien ils ont suivi un conseil téméraire en vous
« déclarant la guerre, et il ne convient pas davantage
« de les absoudre, afin qu'ils ne s'habituent point à
« compromettre avec une semblable légèreté l'exis-
« tence des autres. Enfin, il n'est pas juste que l'étour-
« derie des Athéniens ait pu mettre les Syracusains à
« deux doigts de leur perte ; et il ne l'est pas davan-
« tage, lorsqu'un mal presque irréparable a été causé,
« de laisser à ceux qui en sont coupables un moyen
« si aisé de s'en justifier.

XXXII. « Mais, par Jupiter ! dira-t-on encore, Ni-
« cias a défendu les Syracusains ; lui seul a conseillé
« de ne pas entreprendre la guerre. Oui, mais nous
« ne savons que par des rapports ce qu'il a dit à
« Athènes, et nous avons vu de nos yeux ce qu'il a fait
« ici. Celui qui, loin de nous, s'est opposé à l'expédi-
« tion, commande ici l'armée ; celui qui a, dit-on, parlé

« en faveur des Syracusains , a entouré notre ville de
« murs de circonvallation. Celui qui était si bien dis-
« posé pour nous , est le seul qui , lorsque Démos-
« thène et les autres généraux voulaient lever le siège,
« força les Athéniens à rester et à continuer la guerre.
« Je ne balance donc pas à conclure que les discours
« ne doivent pas avoir plus de poids parmi nous que
« les actions ; les promesses , plus que les réalités ; et
« les dispositions secrètes , plus que des faits qui ap-
« paraissent à tous les regards. Mais , au nom des dieux ,
« dit-on , il n'est pas bien de rendre les haines éter-
« nelles. Oui , mais est-ce qu'après la juste punition
« des coupables , vous ne serez pas également maîtres
« de mettre un terme à cette inimitié , si vous le jugez
« convenable ? Eh ! serait-il juste que les Athéniens
« vainqueurs eussent eu le droit de faire esclaves ceux
« que le sort de la guerre aurait fait tomber dans leurs
« mains , et qu'e vaincus , ils trouvassent leur pardon ,
« comme s'ils n'avaient commis aucune injustice ; qu'ils
« fussent dispensés de porter la peine de leurs propres
« actions , et vinssent , à la faveur de quelques dis-
« cours fardés , nous rappeler leur ancienne amitié ,
« dans le moment même où il est utile pour eux de
« l'invoquer ? J'ajouterai enfin une autre considération :
« si vous en usez ainsi à leur égard , vous vous mon-
« trez injustes à l'égard des autres nations , et particu-
« lièrement envers les Lacédémoniens , qui , dans la
« Grèce , ont allumé la guerre en votre faveur , et vous

« ont envoyé ici même des troupes auxiliaires. Cepen-
« dant il leur était libre de rester tranquillement en
« paix, et de ne s'inquiéter nullement que la Sicile fût
« dévastée. Ainsi donc, si, renvoyant vos prisonniers,
« vous rétablissez la bonne intelligence entre vous
« et les Athéniens, vous passerez évidemment pour
« avoir trahi vos alliés, et, lorsque vous pouviez abais-
« ser tout à fait l'ennemi commun, pour lui avoir, en
« restituant un si grand nombre de soldats, donné
« les moyens de se montrer une seconde fois plus
« fort qu'auparavant : car quant à moi, je ne croirai
« jamais que les Athéniens, dont la haine contre vous
« s'est si violemment manifestée, vous conservent à
« l'avenir une amitié solide ; et je suis au contraire
« convaincu que tant qu'ils seront faibles, ils feindront
« de l'affection pour vous, mais que dès l'instant où ils
« se seront relevés, ils essayeront de mettre à exécu-
« tion leurs anciens projets. Enfin, au nom de Jupi-
« ter et des dieux que je prends tous à témoin, je
« vous adjure de ne point sauver la vie à vos ennemis,
« de ne point abandonner vos alliés, si vous ne vou-
« lez attirer sur votre patrie de nouveaux dangers. Et
« vous, citoyens de Syracuse, si après avoir relâché vos
« prisonniers, il vous arrive de nouveaux malheurs,
« souvenez-vous que vous ne vous serez laissé aucun
« moyen spécieux d'excuser votre imprudence (16) ! »

XXXIII. Persuadé par les arguments que le Lacé-
démonien développa dans son discours, le peuple de

Syracuse changea de sentiment et sanctionna l'opinion de Dioclès¹. En conséquence, les généraux athéniens, ainsi que les troupes auxiliaires (17), furent immédiatement mis à mort. Quant aux prisonniers athéniens, on les envoya aux Latomies²; ceux qui avaient quelque instruction en ont été tirés par la suite pour donner des leçons aux jeunes gens, et furent sauvés de cette manière; le reste, accablé de maux dans cette funeste prison, y périt misérablement.

La guerre étant ainsi terminée, Dioclès rédigea un code de lois qu'il fit adopter aux Syracusains. Ce législateur eut une étrange destinée. D'une inflexible sévérité dans les peines qu'il imposait, cruel dans les supplices qu'il infligeait aux coupables, il avait mis au nombre des lois dont il fut l'auteur, une disposition qui prescrivait, que quiconque paraîtrait en armes dans la place publique, serait puni de mort, et n'exceptait même pas de cet arrêt ceux qui auraient violé la loi par ignorance ou par quelque circonstance fortuite. Un jour Dioclès ayant appris que des ennemis se montraient sur le territoire de Syracuse, sortit de sa maison avec son épée; mais dans ce moment même un tumulte séditieux s'étant subitement élevé dans le marché, Dioclès y courut sans réflexion, et parut armé dans la place. Un simple citoyen s'en étant aperçu, lui reprocha qu'il violait les

¹ Voy. plus haut, chap. XIX. — ² Les carrières de pierres où les prisons de Syracuse étaient pratiquées.

lois qu'il avait faites : « Non, par Jupiter, s'écria Diodore, je ne les viole pas, je les confirme ! » En proferant ces mots il tira son épée et se tua lui-même ¹.

Tels sont les événements qui eurent lieu dans le cours de l'année.

XXXIV. L'année suivante ², la quatre-vingt-douzième olympiade fut célébrée en Élide; Exénète d'Argigente y fut vainqueur à la course du stade. Vers cette époque, comme les Athéniens étaient considérablement affaiblis par les revers qu'ils venaient d'éprouver en Sicile, on commençait à moins redouter leur puissance; et l'on vit bientôt les habitants de Chio, de Samos, de Byzance, et beaucoup d'autres peuples leurs anciens alliés, se déclarer pour les Lacédémoniens. Intimidé par ces défections, le peuple d'Athènes renonça volontairement à la démocratie, et choisit quatre cents citoyens auxquels il confia l'administration de l'état ³. Les chefs de cette oligarchie firent construire un grand nombre de trirèmes, et en mirent à la mer quarante sous le commandement de deux généraux (18). Peu d'accord entre eux, ces généraux firent voile vers Orope, où les vaisseaux enne-

OLYMP. XCII.

—
Avant
l'ère vulgaire,
412.

¹ Voy. liv. XII, chap. XIX, Diodore raconte la même chose de Charondas. — ² CALLIAS, archonte d'Athènes; PUBLIUS CORNELIUS, CAIUS FABIUS, tribuns militaires à Rome. Les noms des deux derniers tribuns manquent, et celui du second est altéré dans le texte. Voici les trois noms qui doivent suivre celui de PUBLIUS CORNELIUS : CAIUS VALERIUS POTITUS, QUINTUS CINCINNATUS et FABIUS VIBULANUS.

³ Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. XLV.

mis avaient jeté l'ancre. Là il s'engagea un combat naval, dans lequel les Lacédémoniens furent vainqueurs et s'emparèrent de vingt-deux bâtiments athéniens.

Cependant les Syracusains ayant terminé la guerre contre les Athéniens, commencèrent par faire, dans le butin enlevé sur les Athéniens, une part honorable aux troupes auxiliaires lacédémoniennes que commandait Gylippe. Ils s'empressèrent ensuite d'envoyer à Lacédémone, pour l'aider dans la guerre qu'elle faisait aux Athéniens, un secours de trente-cinq trirèmes sous les ordres d'Hermocrate, un de leurs premiers citoyens. Ils chargèrent ces vaisseaux de ce qu'ils avaient recueilli de plus précieux pendant la guerre, y placèrent des offrandes destinées aux dieux, et les ornèrent des dépouilles ennemies qui devaient être suspendues dans les temples; enfin ils récompensèrent généreusement les guerriers qui s'étaient le plus distingués ¹.

XXXV. Après ces dispositions prises (19), Dioclès, celui des orateurs populaires qui avait le plus d'autorité parmi les Syracusains, persuada au peuple de changer la forme de son gouvernement, en adoptant le principe que les magistratures seraient tirées au sort, et d'élire des législateurs pour régler l'administration de la république par des lois nouvelles qu'ils

¹ M. Eichstædt termine ici le chapitre xxxiv, et j'ai suivi cette division plus naturelle : dans les éditions antérieures la phrase qui va suivre appartient encore à ce chapitre.

seraient chargés de rédiger ¹. Les Syracusains adoptèrent ces propositions et nommèrent législateurs des citoyens distingués par leur sagesse et leur prudence, parmi lesquels Dioclès était le plus remarquable : et en effet, il l'emportait tellement sur ses collègues par sa réputation et ses lumières, que, bien que le code des lois fût censé l'ouvrage de tous, ce code ne fut connu que sous le nom de Dioclès; aussi ce législateur a été, non-seulement pendant sa vie, l'objet de l'admiration des Syracusains, mais encore après sa mort il mérita que les honneurs héroïques lui fussent décernés, et qu'on lui bâtit un temple qui subsista jusqu'à l'époque où Denys le fit abattre pour construire les nouveaux murs de la ville ². Dioclès fut également respecté de tous les autres Siciliens, et un grand nombre de villes adoptèrent ses lois, qui continuèrent même à y être en vigueur jusqu'à l'époque où tous les Siciliens furent honorés du nom de citoyens romains ³. Enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, les Syracusains ayant reçu, sous Timoléon, des lois publiées par Céphalus ⁴, et sous le roi Hiéron, celles que leur rédigea Polydore, ne donnèrent ni à l'un ni à l'autre le nom de *législateur*, mais seulement celui d'*interprète du législateur*, parce qu'on ne fit

¹ Le chapitre xxxiv finit seulement ici dans l'édition de Wesseling et dans celle de M. Dindorf. — ² Voy. liv. XIV, chap. xviii. — ³ Par Jules César. Voy. Cicéron, *Lettres à Atticus*, liv. XIV, 12. — ⁴ Voyez liv. XVI, chap. lxxxii.

Alors qu'interpréter les lois de Dioclès qui, écrites dans un ancien dialecte, étaient devenues difficiles à entendre. Du reste, cette législation est en général digne d'éloges mérités; son auteur s'y montre grand ennemi des crimes; car il est de tous les législateurs, celui qui a porté les peines les plus sévères contre les coupables; et, dans la distribution des châtimens en raison du crime à punir, il prouve également son amour pour la justice, et la supériorité de son jugement sur tous les législateurs qui l'ont précédé. Enfin, il a développé beaucoup d'habileté dans la conduite des affaires et une grande expérience, en examinant scrupuleusement tous les genres d'accusations ou de délits, soit publics, soit privés, pour fixer équitablement la punition applicable à chacun. Il était concis dans sa manière de parler, et a laissé aux lecteurs de ses écrits de nombreux sujets de le louer et de l'estimer. Quant au courage et à la fermeté de l'âme, l'événement de sa mort a prouvé qu'il était éminemment doué de l'un et de l'autre. Au surplus, j'ai cru devoir m'étendre avec un peu plus de soin au sujet de Dioclès, parce que la plupart des historiens en ont jusqu'ici parlé très-négligemment.

XXXVI. Lorsque les Athéniens apprirent que les forces envoyées en Sicile étaient tout à fait détruites, ils ressentirent vivement le poids d'un si rude désastre, mais sans cesser de prétendre arracher aux Lacédémoniens la prééminence sur la Grèce. Ils firent

donc armer un grand nombre de vaisseaux, et se procurèrent de l'argent de tous côtés; déterminés à disputer à Sparte le premier rang, tant qu'il leur resterait une lueur d'espérance de l'occuper. Pour parvenir à l'accomplissement de leurs desseins, ils crurent devoir choisir quatre cents citoyens, auxquels ils donnèrent l'autorité suprême sur la conduite de la guerre; se persuadant qu'une oligarchie était, dans les circonstances où ils se trouvaient, plus convenable pour la direction des affaires, que le gouvernement populaire. Mais les événements ne répondirent pas à cette opinion, et la guerre fut plus mal conduite que jamais. Les chefs du nouveau gouvernement avaient préparé une expédition de quarante vaisseaux, dont ils confièrent le commandement à deux généraux alors en discorde ouverte; et c'était au moment où l'état des affaires des Athéniens, déjà tombées si bas, demandait une parfaite harmonie de sentiments, que les généraux de la flotte se livraient à leurs dissensions. Enfin, cette flotte mit à la voile en se dirigeant sur Oroepe ¹, où, sans y être préparée, elle fut obligée de combattre celle des Péloponnésiens : les généraux athéniens soutinrent mal cet engagement, et n'ayant montré dans le danger ni courage ni habileté, perdirent vingt-deux vaisseaux; le reste se sauva avec peine dans Érétrie ². Après ce revers, les alliés

¹ Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. xcv. — ² Une partie de ces événements se trouve dans le chapitre xxxiv.

d'Athènes, ébranlés déjà par le désastre de la Sicile, et frappés de l'impéritie des chefs, se détachèrent, et passèrent du côté des Lacédémoniens. Dans le même temps le roi des Perses étant devenu l'allié déclaré des Lacédémoniens, Pharnabaze ¹, un de ses généraux, qui avait le gouvernement des contrées voisines de la mer, fournissait de l'argent aux Lacédémoniens, et avait fait venir de la Phénicie trois cents trirèmes qu'il se proposait d'envoyer à leur secours.

XXXVII. De si nombreuses calamités accablant à la fois les Athéniens, ils furent tous d'avis de mettre un terme à la guerre; car personne n'osait espérer qu'ils pussent, même pour un temps très-court, résister à tant d'ennemis. Mais il arriva que les affaires, loin d'avoir une issue telle que l'opinion universelle la supposait, en eurent une tout opposée, qu'amena l'arrogance des parties engagées dans la lutte. Voici quelles furent les causes de ce changement. Alcibiade banni d'Athènes, avait fait la guerre contre sa patrie sous les enseignes des Lacédémoniens, et leur avait rendu de grands services. Célèbre par l'autorité de son éloquence, il l'emportait encore sur tous ses concitoyens en audace. Enfin il était, par sa naissance et sa richesse, le premier des Athéniens. Avec tant d'avantages, comme il désirait ardemment pouvoir rentrer dans sa patrie, il travailla de tous ses moyens à se rendre utile aux Athéniens, et surtout

¹ Ou plutôt *Tissapherne*. Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. XLV.

dans le moment où ils semblaient être battus de toutes parts. Lié d'amitié avec Pharnabaze, et sachant que ce satrape se disposait à envoyer trois cents trièmes aux Lacédémoniens, il le dissuada de suivre ce dessein, en lui faisant sentir qu'il n'était pas de l'intérêt du roi de les rendre de nouveau tout-puissants, et qu'un tel résultat ne convenait pas davantage aux Perses; qu'enfin, il valait beaucoup mieux laisser les deux peuples se combattre à forces égales, et prolonger ainsi indéfiniment la guerre entre eux. Les observations d'Alcibiade parurent justes à Pharnabaze, et il renvoya la flotte en Phénicie ¹. Ayant ainsi, par son adresse, privé les Lacédémoniens d'un secours si important, Alcibiade obtint peu de temps après la permission de revenir dans sa patrie. Il y fut mis à la tête de l'armée, remporta plusieurs victoires sur les Lacédémoniens, et parvint à rétablir les affaires délabrées des Athéniens. Mais nous parlerons de ces événements aux époques convenables : nous ne voulons pas anticiper dans nos écrits sur l'ordre naturel des temps.

XXXVIII. L'année suivante ² les Athéniens abolirent l'oligarchie des quatre cents, et rétablirent comme ci-devant leur système de gouvernement fondé sur le concours de tous les citoyens. L'instigateur de ces divers changements était Théramène, homme très-

OLYMP. XCII.

2.

—
Avant

l'ère vulgaire,

411.

¹ Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. XLVI. — ² THÉOPOMPE, archonte d'Athènes; TIBERIUS POSTUMIUS, CAIUS CORNELIUS, CAIUS VALERIUS et CÆSON FABIUS, tribuns militaires à Rome.

considéré à cause de ses mœurs régulières ; et qui se distinguait de tous ses concitoyens par sa prudence et ses talents. Lui seul avait osé conseiller le rappel d'Alcibiade ¹, dont la présence ranima le courage des Athéniens, et il se rendit en outre le promoteur de beaucoup d'autres mesures utiles à sa patrie. Mais ceci eut lieu quelque temps plus tard que l'époque qui nous occupe.

Les Athéniens ayant nommé pour généraux Thrasyllé et Thrasybule, ces nouveaux chefs réunirent la flotte à Samos, où ils exercèrent leurs soldats aux combats de mer, en les faisant manœuvrer tous les jours. Cependant Mindarüs, commandant de la flotte lacédémonienne, se tenait depuis assez longtemps devant Milet, attendant toujours les secours que lui avait promis Pharnabaze ²; car lorsqu'il sut que trois cents trirèmes avaient mis à la voile dans les ports de la Phénicie, il s'était laissé emporter par les plus flatteuses espérances, ne doutant pas que, s'il réunissait sous ses ordres une flotte aussi considérable, il n'achevât d'abattre entièrement la puissance des Athéniens. Mais bientôt après ayant été informé par quelques rapports, que Pharnabaze, cédant aux conseils d'Alcibiade, avait renvoyé ces vaisseaux en Phénicie, il se vit obligé de renoncer à des espérances que le satrape lui avait fait concevoir, et ne pensa plus qu'à mettre lui-même en état les vaisseaux qu'il avait am-

¹ Voy. plus bas, ch. XLII. — ² Voy. Thucydide, liv. VIII, ch. xcix.

nés du Péloponnèse, et ceux que les alliés de Sparte avaient fournis. Il détacha ensuite Doriée, l'un de ses lieutenants, qu'il envoya à Rhodes, où, suivant divers rapports, quelque nouveau complot se tramait, et mit sous ses ordres les treize vaisseaux que les Grecs d'Italie avaient, peu de temps auparavant, envoyés comme auxiliaires aux Lacédémoniens. Quant à Mindarus, de sa personne prenant avec lui tous les autres vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-trois ¹, il passa l'Hellespont, dès qu'il fut informé que la flotte athénienne était arrêtée à Samos. De leur côté, aussitôt que les généraux athéniens eurent connaissance de son mouvement, ils mirent à la voile avec soixante vaisseaux pour se porter à sa rencontre. Mais les Lacédémoniens ayant jugé convenable de se retirer sous l'île de Chio, les généraux athéniens firent voile pour Lesbos, afin de pouvoir y réunir les trirèmes que les alliés d'Athènes avaient mises en mer, et ne pas rester inférieurs aux ennemis par le nombre de vaisseaux.

XXXIX. Pendant que les Athéniens s'occupaient de ces soins, Mindarus, commandant de la flotte lacédémonienne, mit à la voile dans la nuit avec la totalité de ses vaisseaux, et se dirigeant en toute hâte vers l'Hellespont, arriva le jour suivant sous le promontoire de Sigée. Dès qu'ils furent instruits de sa marche, les Athéniens sans attendre la réunion de toutes les trirèmes des alliés, dont trois seulement les avaient

¹ Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. xcix.

joint, se mirent à la poursuite des Lacédémoniens ; mais en arrivant à Sigée ils trouvèrent que la flotte ennemie en était partie, et n'y avait laissé que trois trièmes dont ils s'emparèrent facilement : se portant ensuite sur Éléonte, ils firent des dispositions pour le combat. De leur côté les Lacédémoniens, voyant les Athéniens disposés à en venir aux mains, employèrent d'abord cinq jours à des manœuvres, pour instruire ou exercer leurs rameurs, et rangèrent ensuite en bataille leur flotte, qui se composait de quatre-vingt-huit bâtiments¹. Par la position qu'occupaient les deux armées, les Lacédémoniens se trouvaient sur la côte d'Asie, et les Athéniens en face, sur celle d'Europe, inférieurs en nombre à leurs ennemis, mais supérieurs par leur expérience de la mer. Les Lacédémoniens avaient placé à leur aile droite les Syracusains que commandait Hermocrate, et s'étaient mis eux-mêmes à la gauche, avec les Péloponnésiens, sous les ordres de Mindarus. Quant aux Athéniens, leur aile droite se rangea en bataille sous le commandement de Thrasyllé, et la gauche sous celui de Thrasybule². D'abord les deux flottes tâchèrent de gagner l'avantage de la position, afin de n'avoir pas contre elles le courant du canal, et passèrent ainsi beaucoup de temps à manœuvrer l'une à l'entour de l'autre, cher-

¹ Voy. Thucydide, qui diffère de Diodore sur ce nombre, liv. VIII, chap. civ. — ² Voy. Thucydide, *loc. cit.* ; la position des flottes est différente.

chant à se fermer réciproquement l'entrée du détroit, et ne combattant, pour ainsi dire, que pour disputer le champ de bataille. En effet, comme le combat avait lieu entre Abydos et Sestos, il s'ensuivait que le courant du détroit devenait un grand obstacle à vaincre dans cette partie où l'Hellespont est plus étroit; mais les Athéniens, dont les pilotes étaient beaucoup plus expérimentés et contribuèrent beaucoup à assurer la victoire, eurent l'avantage dans cette lutte.

XL. Les Péloponnésiens, à la vérité, étaient supérieurs par le nombre des vaisseaux et par la valeur des guerriers qui combattaient sur les ponts; mais l'habileté des pilotes athéniens rendait inutile ce double avantage de leurs ennemis. En effet, toutes les fois que les Péloponnésiens se portaient en avant avec leurs vaisseaux réunis, les pilotes athéniens disposaient leurs navires de manière que les ennemis n'en pouvaient atteindre aucune des parties latérales, et étaient obligés de porter leur choc uniquement sur les saillies des éperons ¹. Mindarus voyant donc que l'impétuosité d'une attaque en masse ne produirait aucun résultat, ordonna de rompre la ligne, et d'engager le combat par groupes d'un petit nombre de bâtiments, et même de vaisseau à vaisseau; mais dans cet ordre de combat, l'adresse des pilotes fut encore très-utile. En détournant habilement leurs navires de la direction des éperons qui les menaçaient, ces

¹ Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. cv; les détails sont différents.

navires n'en recevaient aucune atteinte, et frappant en même temps par le travers les vaisseaux ennemis, ils en percèrent un grand nombre. Bientôt l'ambition de vaincre enflammant d'une égale ardeur les deux partis, le combat devint plus acharné; et non-seulement les vaisseaux s'attaquèrent par leurs éperons, mais on en vint de plus aux mains sur les ponts des navires, où l'on se battit corps à corps. Dans cette situation, plusieurs vaisseaux que la violence du courant empêchait d'agir, se trouvèrent pendant longtemps exposés aux plus grands dangers, sans que la victoire se prononçât d'aucun côté. Tandis que l'événement se balançait donc à peu près, on vit paraître sous un des promontoires voisins vingt-cinq vaisseaux que les alliés des Athéniens leur envoyaient. A cette vue, les Péloponnésiens frappés de crainte se réfugièrent sous Abydos, poursuivis par la flotte athénienne qui les serrait de très-près : telle fut l'issue du combat; les Athéniens prirent huit vaisseaux de Chio, cinq des Corinthiens, deux des Ambraciotes, enfin un seul navire aux Syracusains, aux Palléniens et aux Leucadiens ¹. Ils en perdirent cinq des leurs qui furent entièrement coulés à fond. Après le combat, Thrasybule érigea un trophée sur le promontoire où se trouve le monument d'Hécube ², et s'empressa

¹ Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. cvi. — ² Le tombeau d'Hécube. Ce monument portait le nom de *Cynossema*, le signe du chien : de la figure d'un animal de ce genre qui s'y trouvait représenté.

d'envoyer à Athènes annoncer la victoire. Les généraux athéniens se portèrent ensuite sur Cyzique. Cette ville, avant la bataille qui venait de se donner, s'était détachée de l'alliance d'Athènes, pour passer dans le parti du satrape de Darius, Pharnabaze, et de Cléarque général lacédémonien. Les Athéniens ayant trouvé Cyzique sans murailles, exécutèrent facilement le dessein qu'ils avaient formé de s'en emparer, et après avoir levé sur les habitants une forte contribution, mirent à la voile pour revenir à Sestos.

XLI. Cependant Mindarus, commandant de la flotte lacédémonienne, retiré dans Abydos, s'occupait à réparer les vaisseaux qui avaient souffert dans le combat, envoyait Épiclès le Spartiate chercher les trirèmes qui se trouvaient en Eubée, et ordonnait de les lui amener le plus promptement possible. Épiclès ayant en conséquence fait voile pour l'Eubée, y rassembla ces trirèmes, au nombre de cinquante, et se hâta de se remettre en mer; mais la flotte étant parvenue sous l'Athos, y fut assaillie par une si furieuse tempête, que tous ses vaisseaux se perdirent, et qu'il ne se sauva que douze hommes de ceux qui les montaient. C'est du moins ce qui résulte du monument élevé dans un temple près de Goronée, et sur lequel, comme le rapporte Éphore ¹, on lisait l'inscription suivante :

« De tous les infortunés qui, dans le naufrage de

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. CXXI, pag. 242.

« leurs cinquante vaisseaux, fuyaient la mort, douze
« seulement ont pu atteindre la terre, sous les ro-
« chers de l'Athos. Les flots de la mer irritée ont en-
« glouti les autres avec tous les vaisseaux que les
« vents furieux avaient assaillis. »

C'est à peu près dans ce même temps qu'Alcibiade se rendit avec treize trirèmes à Samos, auprès des Athéniens qui s'y étaient arrêtés, et qui savaient déjà, qu'entraîné par ses conseils, Pharnabaze avait refusé de donner aux Lacédémoniens le secours de trois cents vaisseaux qu'il leur avait promis. Alcibiade fut donc parfaitement accueilli à Samos, où il eut, au sujet de son rappel, plusieurs conférences avec ses compatriotes, auxquels il promit, s'il l'obtenait, de rendre encore des services plus importants à sa patrie. En même temps il cherchait à justifier la conduite qu'il avait tenue, déplorant avec larmes la fortune contraire qui l'avait forcé à montrer dans les rangs ennemis, et contre sa patrie, son courage et ses talents ¹.

XLII. L'armée athénienne écouta favorablement cette apologie, et envoya des députés à Athènes, où le peuple prononça l'absolution d'Alcibiade, en lui donnant une part dans le commandement. Et en effet, mieux à portée d'observer l'audace que cet illustre citoyen montrait à la guerre, et la réputation glorieuse dont il jouissait dans toute la Grèce, les Athé-

¹ Thucydide place l'entrevue d'Alcibiade avant le combat naval de l'Hellespont. Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. LXXXI et XCVII.

niens jugeaient, comme cela devait naturellement arriver, qu'en se l'attachant de nouveau, sa présence serait d'un grand poids pour faire pencher la balance de leur côté. D'ailleurs, Théramène qui se trouvait alors à la tête du gouvernement, et le plus recommandable de tous les citoyens par sa prudence, avait été le premier à conseiller de rappeler l'exilé ¹. Ces nouvelles étant parvenues à Samos, Alcibiade joignit aux treize vaisseaux qui lui appartenaient neuf autres trirèmes, fit voile avec cette flotte vers Halicarnasse, et tira de la ville une forte contribution en argent. Ayant ensuite pillé celle de Méropis ², il revint à Samos chargé d'un riche butin, partagea les dépouilles nombreuses qu'il avait rassemblées, entre les troupes athéniennes qui se trouvaient à Samos et ses propres soldats, et en leur abandonnant ainsi tout le fruit de son expédition, il sut parfaitement disposer les uns et les autres en sa faveur. Vers cette époque, les habitants d'Antandros qui tenaient dans leurs murs une garnison perse, ayant appelé quelques troupes lacédémoniennes, chassèrent cette garnison, et rendirent leur ville libre. Les Lacédémoniens qui avaient à se plaindre de Pharnabaze, au sujet du renvoi en Phénicie des trois cents trirèmes qu'il leur avait d'abord promises ³, s'étaient volontiers prêtés à donner des secours aux habitants d'Antandros.

¹ Voy. plus haut, chap. xxxviii. — ² Dans l'île de Cos. — ³ Voyez plus haut, chap. xxxvi, et Thucydide, liv. VIII, chap. cviii.

C'est ici où finit l'histoire de Thucydide, qui comprend un espace de vingt-deux années en huit livres, que quelques-uns partagent en neuf ¹. Après lui, Xénophon et Théopompe ont pris pour le commencement de leur ouvrage, l'époque où il s'est arrêté. Xénophon a embrassé un intervalle de quarante-huit ans, et Théopompe, après avoir décrit en douze livres les affaires de la Grèce, dans un espace de dix-sept ans, a terminé son histoire au combat naval de Cnide.

Telle était la situation des choses en Grèce et en Asie. Cependant les Romains, continuant à faire la guerre contre les Éques, avaient mis en campagne de grandes forces qu'ils employèrent à rejeter l'ennemi sur son propre territoire. Ils firent ensuite le siège de la ville de Boles qu'ils emportèrent d'assaut.

OLYMP. XEN.

3.

—
Avant

l'ère vulgaire,

410.

XLIII. L'année s'étant terminée par les événements que nous venons de rapporter, dans la suivante ² les Égestéens, qui en Sicile s'étaient déclarés les alliés des Athéniens contre les Syracusains, se trouvèrent, lorsque la guerre cessa, dans une position faite pour leur inspirer de grandes terreurs; car ils ne pouvaient espérer, et cela était naturel, de se soustraire à la vengeance des Siciliens, envers lesquels ils avaient tenu la plus coupable conduite. En guerre avec les Sélinontins pour la possession d'un territoire limitrophe ³,

¹ Voy. plus haut, liv. XII, chap. xxvii. — ² GLAUCIPPE, archonte d'Athènes; MARCUS CORNELIUS, LUCIUS FURIUS, consuls à Rome.

³ Voy. liv. XII, chap. lxxii.

les Égestéens s'empressèrent de le céder spontanément, dans la crainte que les Syracusains, pour les attaquer, ne se servissent du prétexte de porter des secours aux Sélinontins, et que leur ville ne courût le danger d'être détruite de fond en comble. Mais lorsque les Sélinontins, indépendamment du territoire en litige qui leur avait été abandonné, se permirent en outre de se partager une grande étendue du pays adjacent, les habitants d'Égeste envoyèrent des députés à Carthage pour demander du secours, et offrir en même temps de livrer leur propre ville. Ces députés ayant mis à la voile, arrivèrent à Carthage où ils exposèrent en plein sénat la commission dont ils avaient été chargés par leurs concitoyens. Cette déclaration jeta dans une grande perplexité les Carthaginois, qui désiraient vivement s'emparer d'une ville si bien à leur convenance, mais qui en même temps redoutaient la puissance des Syracusains, qu'ils venaient de voir triompher récemment de toutes les forces des Athéniens. Cependant l'avis d'accepter l'offre des Égestéens ayant prévalu dans le conseil, on répondit aux envoyés qu'on leur donnerait des secours, et les Carthaginois choisirent pour gouverner la ville d'Égeste, et au besoin pour conduire la guerre, si elle devenait inévitable, leur général Annibal qui alors, suivant les lois, exerçait, sous le nom de roi (20), la magistrature suprême à Carthage. Cet Annibal était petit-fils d'Amilcar qui, dans la guerre faite par Carthage à Gélon,

périt devant Himère ¹. Il était fils de Gisoon. Ce dernier, condamné à l'exil, à la suite de la défaite d'Amilcar son père, était demeuré chez les Sélinontins. Ennemi naturel des Grecs, et jaloux de venger l'injure de ses ancêtres, Annibal s'empessa de saisir l'occasion de servir la patrie, en satisfaisant à la fois son propre intérêt. Voyant donc que ceux de Sélinonte ne se contentaient pas du territoire disputé qu'on leur avait abandonné, il envoya, avec quelques habitants d'Égeste, des députés à Syracuse, pour remettre aux Syracusains le jugement de ce différend; suivant ainsi en apparence les règles de la justice, mais se flattant en réalité, que si les Sélinontins déclinaient le tribunal des Syracusains, ceux-ci renonceraient alors à combattre pour les premiers. De leur côté les Sélinontins firent partir des envoyés qui, tout en déclarant qu'ils ne voulaient point accepter cet arbitrage, rétorquèrent tous les arguments des députés carthaginois et égestéens. Les Syracusains ayant écouté les uns et les autres, décrétèrent enfin qu'ils maintiendraient leur alliance avec les Sélinontins, mais en même temps qu'ils demeureraient en paix avec les Carthaginois.

XLIV. Après le retour des députés qui étaient allés à Syracuse, les Carthaginois envoyèrent au secours des Égestéens cinq mille Libyens et huit cents Campaniens ². Les Chalcidiens avaient pris des Campaniens à

¹ Voy. liv. XI, ch. XXI. — ² Ces Campaniens se vendaient comme troupes mercenaires dans les guerres entre les peuples puissants.

leur solde pour les faire passer en Sicile , comme auxiliaires des Athéniens , pendant la guerre contre Syracuse ; mais n'étant arrivés par mer qu'après la défaite des Athéniens , ces étrangers ne savaient à qui offrir leurs services , et comment se procurer une solde. Dans cette situation , les Carthaginois traitèrent avec eux pour acheter tous leurs chevaux , et leur ayant accordé des conditions avantageuses , ils les établirent dans Égeste.

Cependant les Sélinontins dont les affaires prospéraient , et qui voyaient leur cité plus peuplée que jamais , avaient conçu un grand mépris pour les Égestéens. Ainsi , après avoir commencé par ravager à main armée le territoire limitrophe des deux états , se trouvant beaucoup plus en force que leurs ennemis , ils cessèrent de se mettre en garde contre eux , et se répandirent dans toute la contrée où ils se dispersèrent.

Les commandants des troupes égestéennes s'aperçurent promptement de cette faute ; réunis aux Carthaginois et aux Campaniens , ils vinrent fondre sur les Sélinontins , les mirent aisément en déroute par cette attaque imprévue , leur tuèrent environ mille hommes et s'emparèrent de tout le butin. A la suite de cette action les deux partis envoyèrent des députés , les Sélinontins à Syracuse , et les Égestéens à Carthage , pour demander des secours. L'une et l'autre de ces villes s'étant engagées à les donner , ce fut là l'origine de la

guerre qui prit le nom de *guerre Carthaginoise*. Les Carthaginois prévoyant l'importance d'une telle guerre, en confièrent la conduite à Annibal, un de leurs généraux, lui laissant toute l'autorité nécessaire pour déterminer la force de l'armée, et pourvurent d'ailleurs à tous ses besoins avec la plus grande activité. Pendant l'été et pendant l'hiver qui suivit, Annibal fit venir d'Espagne beaucoup de troupes étrangères, et enrôla en même temps un grand nombre de citoyens. Il parcourut ensuite toute la Libye, choisissant dans chaque ville les hommes les plus en état de porter les armes, et équipa une flotte dans le dessein d'y embarquer, dès que le printemps serait arrivé, toutes ses forces pour les faire passer en Sicile.

Tel était l'état des affaires dans cette île.

XLV. En Grèce, Doriée le Rhodien, commandant les trirèmes d'Italie, après avoir apaisé les troubles de l'île de Rhodes ¹, mit à la voile pour l'Hellespont, dans le dessein de joindre promptement Mindarus resté à Abydos, où il rassemblait les vaisseaux des alliés de Lacédémone, qui s'y rendaient de tous côtés. Déjà Doriée était arrivé sous le promontoire de Sigée, lorsque les Athéniens réunis à Sestos, instruits de son mouvement, allèrent au-devant de lui avec toutes leurs forces, consistant en soixante et quatorze bâtiments ². Doriée n'ayant eu pendant quelque temps

¹ Voy. plus haut, chap. xxxviii. — ² Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. I.

aucune connaissance de la marche des Athéniens, continuait sa route en haute mer; mais lorsqu'enfin il eut avis des forces de la flotte qui venait à sa rencontre, saisi d'effroi, et ne voyant pas d'autre moyen praticable de salut, il courut se réfugier à Dardanium ¹. Là il mit en bataille les soldats de marine qu'il avait à bord, auxquels il joignit ceux de la garnison de la ville, et ayant rassemblé promptement une grande quantité d'armes et de traits, il disposa une partie de ses troupes sur les proues de ses vaisseaux, et rangea l'autre en ligne sur terre, dans une position avantageuse. Cependant les Athéniens arrivant à toutes voiles, cherchaient à écarter de la terre les vaisseaux de Doriée, et étant parvenus, à l'aide de la supériorité du nombre, à les envelopper, faisaient beaucoup de mal à l'ennemi. Tandis que cet engagement avait lieu, Mindarus, général en chef de la flotte du Péloponnèse, instruit de ce qui se passait, se hâta de quitter Abydos, et se porta sur le promontoire de Dardanium avec toute sa flotte, forte de quatre-vingt-quatre vaisseaux, pour aller au secours de Doriée. Dans ce moment parut aussi sur terre l'armée de Pharnabazæ, disposée à soutenir les Lacédémoniens. Les deux flottes se trouvant ainsi en présence à un petit intervalle, chacune mit en ordre de bataille ses trirèmes, et se prépara au combat. Mindarus, qui avait sous ses ordres quatre-vingt-dix vaisseaux, plaça

¹ Ville et promontoire de la Troade.

ceux des Syracusains à son aile gauche, et se réserva le commandement de la droite. Quant aux Athéniens, leur aile droite se rangea sous les ordres de Thrasybule, et la gauche sous ceux de Thrasyllé. Les généraux firent hisser le signal du combat. A l'instant même, à un seul commandement, les trompettes commencèrent à sonner la charge; et comme les rameurs montraient à l'envi la plus grande ardeur, et qu'en même temps les pilotes déployaient leur extrême habileté dans le maniement du gouvernail, en peu de moments le combat devint terrible. Toutes les fois que les trirèmes se préparaient à frapper de leurs éperons les vaisseaux ennemis, les pilotes, saisissant le moment favorable, détournaient si à propos le bâtiment menacé, que le coup portait toujours sur l'éperon, et non sur les flancs du vaisseau. Ainsi, quand les hommes embarqués sur la flotte voyaient les navires qui les portaient pris en travers par ceux des ennemis, ils s'effrayaient et commençaient à craindre pour eux-mêmes; tandis que toutes les fois que, par l'adresse des pilotes, leur vaisseau évitait le choc qui le menaçait, ils se montraient joyeux, et se relevaient pleins de confiance et d'espoir.

XLVI. Les soldats combattant sur les ponts montrèrent également une émulation de courage qui n'était pas moins active. Ceux qui se trouvaient à une trop grande distance se servaient sans discontinuer de leurs arcs, et bientôt tout le champ de bataille fut

couvert de flèches; les autres qui parvenaient à s'approcher, employaient leurs javelots qu'ils pouvaient lancer. Les premiers tiraient sur les hommes qui montaient les vaisseaux, les seconds ajustaient les pilotes, et mettaient tous leurs soins à les atteindre. Lorsque les vaisseaux s'abordaient et s'accrochaient réciproquement, on se défendait à coups de pique; et quelquefois, en sautant à l'abordage sur les trirèmes ennemies, on se battait à l'épée. Suivant les événements du combat et les pertes mutuelles de chaque parti, les clameurs triomphantes des vainqueurs, les cris de ceux qui appelaient au secours, ou de ceux qui accouraient, produisaient un bruit confus, dont retentissait sans interruption tout l'espace où l'action avait lieu. Aussi la victoire resta longtemps incertaine, par l'égal acharnement que mettaient les deux partis : pendant que la fortune tardait ainsi à se décider, Alcibiade, sorti de Samos avec vingt vaisseaux, et faisant voile par hasard vers l'Hellespont, parut en mer. Comme il était encore assez loin du champ de bataille, chacune des deux flottes se flattant que ce renfort venait à son secours, enflammée d'une nouvelle espérance, redoubla d'efforts et d'audace; mais lorsque les vaisseaux qui arrivaient furent à portée, les Lacédémoniens n'aperçurent aucun de leurs signaux, tandis qu'Alcibiade se hâta de se faire reconnaître aux Athéniens, en ordonnant de hisser un pavillon couleur pourpre au haut du mât de son propre

bâtiment, signal convenu. Dès ce moment, les Lacédémoniens frappés de terreur commencèrent à se retirer, et les Athéniens profitant de leurs avantages, se mirent, sans perdre de temps, à la poursuite des fuyards, et leur prirent dix vaisseaux¹. Mais une tempête s'étant élevée, la violence du vent les empêcha de continuer cette poursuite; car la hauteur des vagues, d'une part, ne permettait pas aux vaisseaux d'obéir au gouvernail, et de l'autre, rendait nulles les attaques des éperons, dont les coups expiraient sans effet sur la masse des vaisseaux qui cédaient et n'opposaient aucune résistance. Enfin, les Lacédémoniens réussirent à se jeter à la côte, et vinrent se réfugier sous la protection de l'armée de terre de Pharnabaze. Dans le premier moment, les Athéniens essayèrent de séparer les vaisseaux ennemis du rivage, et s'exposèrent dans cette manœuvre à beaucoup de dangers : mais ensuite, maltraités par l'armée perse, ils se déterminèrent à retourner à Sestos. Dans cette circonstance, Pharnabaze, qui désirait s'excuser auprès des Lacédémoniens de la conduite qu'il avait tenue envers eux, combattit avec beaucoup plus de résolution que de coutume contre les Athéniens; de plus, voulant expliquer par un motif vraisemblable le retour en Phénicie des trois cents vaisseaux promis d'abord aux Lacédémoniens, il leur allégua qu'il n'avait pris cette détermination que sur l'avis que les rois d'Arabie et

¹ Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. I.

d'Égypte avaient formé en secret le dessein de s'emparer, par surprise, de la Phénicie.

XLVII. Le combat naval s'étant terminé comme nous venons de le rapporter, les Athéniens se retirèrent à Sestos, où ils arrivèrent de nuit. Le jour suivant ils rassemblèrent les débris des vaisseaux ennemis naufragés, et en formèrent un nouveau trophée, qu'ils élevèrent près du premier ¹. Mindarus entra dans Abydos également la nuit, à l'heure de la première veille; il s'occupa sur-le-champ de réparer les trirèmes qui avaient souffert, et envoya demander à Lacédémone des secours, tant en vaisseaux qu'en troupes de terre. Son projet était, tandis que sa flotte serait en réparation, d'entreprendre, de concert avec Pharnabaze, une expédition par terre contre les villes d'Asie alliées des Athéniens, et d'en faire le siège.

Cependant les Chalcidiens, et presque toutes les cités de l'Eubée qui s'étaient détachées du parti des Athéniens ², commençaient à s'alarmer et à craindre que ceux-ci, devenus maîtres de la mer, ne vinssent les attaquer dans leur île et assiéger les villes qu'elle renferme. Ils conçurent donc le dessein de travailler en commun avec les Béotiens à combler par une digue de terre le détroit de l'Euripe, et de lier, de cette manière, l'Eubée à la Béotie. Les Béotiens entrèrent volontiers dans ce projet; et certes, il était

¹ Voy. plus haut, chap. XL. — ² Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. IV et V.

de leur intérêt que l'Eubée, restant une île pour les autres peuples de la Grèce, fût pour eux un continent. Ainsi, toutes les villes de l'Eubée et de la Béotie se mirent en mouvement afin de concourir à l'accomplissement de ce grand ouvrage, rivalisant entre elles d'ardeur et d'empressement, et obligèrent non-seulement les citoyens, mais les étrangers qui habitaient chez elles, à prendre part aux travaux. Au moyen de cette activité, et du grand nombre d'ouvriers dont les bras y furent employés, l'entreprise s'acheva promptement. En Eubée, la digue commençait à Chalcis, et en Béotie dans le voisinage d'Aulis. L'espace qui sépare ces deux villes étant le point le plus étroit du canal ¹, c'était positivement dans ce lieu que le courant de l'Euripe existait précédemment, ainsi que les fréquentes variations que l'on y observe dans la hauteur des eaux. L'agitation des flots et la violence du courant y devinrent donc encore bien plus fortes, la mer se trouvant resserrée par la digue et ne pouvant s'écouler que par l'ouverture qui avait été ménagée pour le passage d'un seul vaisseau. Des deux côtés des tours élevées furent construites aux extrémités de la digue, et des ponts de bois jetés sur les intervalles ménagés pour l'écoulement des eaux (21).

Théramène, envoyé par les Athéniens avec trente vaisseaux, avait d'abord essayé d'arrêter ces ouvrages; mais à la vue du grand nombre de troupes qui accou-

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. LXVII, pag. 177.

raient pour soutenir les travailleurs, il abandonna son dessein et fit voile pour les îles. Comme le but de cette expédition était de soulager ses concitoyens et les alliés d'Athènes des levées d'argent que les besoins de la guerre rendaient si nécessaires ¹, il se mit à ravager le territoire ennemi, et en retira un immense butin. Se portant ensuite dans les villes alliées, il imposa de fortes contributions à ceux des habitants qui avaient cherché à y susciter quelque nouveau soulèvement, et aborda enfin à Paros ². Il y renversa l'oligarchie qui s'était introduite dans la ville, rétablit le peuple dans ses droits et dans sa liberté, et imposa de fortes amendes en argent à ceux qui avaient pris part au gouvernement oligarchique.

XLVIII. Dans ce temps, une grande sédition, suivie de meurtres nombreux, éclata dans Corcyre. La cause que l'on en rapporte fut attribuée aux inimitiés qui s'étaient élevées entre les habitants; quoi qu'il en soit, jusque-là (22), dans aucune ville, on n'avait vu autant de citoyens massacrés, ni entendu parler de discorde ou de haines aussi acharnées, suivies d'un tel carnage. Il paraît même qu'avant ces derniers troubles, on comptait déjà quinze cents personnes qui s'étaient tuées l'une l'autre (toutes étaient du nombre des premiers citoyens), lorsqu'après de si grands malheurs, la fortune suscita une autre calamité qui contribua en-

¹ Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. I. — ² Voy. les *Fragments d'Éphore*, fragm. CVII, pag. 211.

core à augmenter les dissensions civiles. Les plus distingués des Corcyréens, jaloux de fonder l'oligarchie, s'étaient déclarés en faveur des Lacédémoniens, tandis que toute la populace, prononcée pour la démocratie, s'empressait de se ranger dans l'alliance des Athéniens; car ces deux peuples, qui se battaient alors pour la suprématie de la Grèce, avaient chacun des vues politiques très-différentes. Les Lacédémoniens, dans toutes les villes alliées, travaillaient à faire passer le gouvernement de l'état dans les mains des premiers citoyens, et les Athéniens, au contraire, établissaient la démocratie dans les cités soumises à leur influence. Par cette raison, les Corcyréens voyant que les plus puissants de leurs citoyens se préparaient à livrer la ville aux Lacédémoniens, envoyèrent demander à Athènes des forces suffisantes pour les aider à la garder et à la défendre. Sur leur requête, Conon, l'un des généraux athéniens, fit voile pour Corcyre, et y laissa une garnison de six cents Messéniens, qu'il tira de Naupacte. Il se remit ensuite en mer avec ses vaisseaux, et vint jeter l'ancre près de l'île, en avant de l'enceinte du temple consacré à Junon. Les six cents Messéniens se réunirent à la partie des habitants qui voulaient la démocratie, vinrent fondre inopinément sur les partisans des Lacédémoniens; et comme cette attaque eut lieu à l'heure où le marché était plein, ils s'emparèrent d'un grand nombre d'entre eux qu'ils jetèrent en prison, en tuèrent plusieurs sur la place, et en chas-

sèrent plus de mille hors de la cité. Ils donnèrent ensuite la liberté aux esclaves, et inscrivirent les étrangers au rôle des citoyens, pour se donner des moyens de défense contre le nombre et la puissance des exilés qu'ils redoutaient, parce que, chassés de leur patrie, ces exilés n'avaient fait que se réfugier sur le continent opposé. En effet, quelques jours s'étant écoulés, un certain nombre des partisans des bannis, et qui étaient restés dans la ville, s'emparèrent de la place publique, et rappelèrent les exilés. Alors il s'engagea un combat à mort entre les deux partis; mais la nuit étant arrivée, on en vint à un accommodement. Par le traité qui fut conclu, tous les habitants renoncèrent à leurs anciennes rivalités, et il fut convenu que les deux factions auraient part en commun au gouvernement de la cité. Telle fut l'issue de ces dissensions et le terme de l'exil des citoyens qui s'étaient réfugiés sur le continent.

XLIX. Pendant que ces événements avaient lieu, Archélaüs, roi de Macédoine¹, occupé de réduire les Pydniens qui s'étaient révoltés, faisait le siège de leur ville, aidé dans cette entreprise par Théramène qui avait une flotte sous ses ordres. Mais comme le siège traînait en longueur, ce général remit à la voile pour se porter sur les côtes de la Thrace, et se réunir à Thrasybule qui commandait toutes les forces maritimes des Athéniens. Cependant Archélaüs continuant

¹ Voy. liv. XIV, chap. xxxvii.

à serrer de près Pydna, finit par s'en emparer, en transporta les habitants à vingt stades ¹ de la mer, et fixa à cette distance l'emplacement de la ville. Quant aux Lacédémoniens, Mindarus, vers la fin de l'hiver, rassembla des trirèmes éparses de tous côtés, et en reçut, de plus, beaucoup qui arrivaient en renfort du Péloponnèse et des autres villes alliées de Sparte. Instruits de ces dispositions et du grand nombre de vaisseaux dont la flotte ennemie se trouvait composée, les généraux athéniens qui se tenaient à Sestos, craignant d'être attaqués par la totalité de ces forces, et de voir tomber leurs vaisseaux au pouvoir des Lacédémoniens, se hâtèrent de remettre en mer avec les bâtiments qu'ils avaient tirés à terre sur le rivage de Sestos. Ils firent voile ensuite pour doubler la Chersonèse, et vinrent jeter l'ancre devant la ville de Cardia. De là ils détachèrent quelques trirèmes en Thrace, pour informer Théràmène et Thrasybule de ce qui se passait, et les déterminer à se rapprocher le plus promptement possible avec leur flotte. Ils envoyèrent aussi auprès d'Alcibiade, qui était à Lesbos, et l'engagèrent également à venir les joindre, avec les vaisseaux qu'il avait sous ses ordres. Ces trois généraux voyant qu'il s'agissait d'une action décisive d'où dépendait le sort de toute la guerre, se hâtèrent d'obéir; et toute la flotte athénienne se trouva ainsi promptement réunie sur un seul point. De son côté Min-

¹ Plus de trois mille six cents mètres.

darus, qui commandait celle des Lacédémoniens, ayant fait voile vers Cyzique, mit à terre toutes ses troupes, et vint camper sous les murs de cette ville : Pharnabaze y avait de plus envoyé des forces considérables; et avec leur secours, Mindarus prit d'assaut Cyzique. Dans ces circonstances, les généraux athéniens ayant décidé de se porter sur cette même ville, levèrent l'ancre, et après avoir fait le tour de la Chersonèse avec tous leurs vaisseaux, vinrent d'abord mouiller à la hauteur d'Éléonte : ensuite ils eurent soin de ne passer que de nuit devant la ville d'Abydène, afin de dérober aux ennemis la connaissance de leurs forces. Enfin, arrivés sur la côte de la Proconnèse¹, ils y passèrent la nuit sur leurs ancres; le lendemain ils mirent à terre les soldats de marine, qui traversèrent le territoire de Cyzique; et il fut ordonné à Chéréas, commandant de ces troupes, de les diriger toutes sur la ville.

L. Ces dispositions faites, les généraux athéniens partagèrent l'armée navale en trois divisions; la première sous les ordres d'Alcibiade, la seconde commandée par Théramène, et la troisième par Thrasybule. Alcibiade, avec sa division, prit les devants sur les deux autres, et se montra pour provoquer au combat les Lacédémoniens, tandis que Théramène et Thrasybule manœuvraient pour détourner l'ennemi et couper la retraite à ceux de ses vaisseaux qui ten-

¹ Dans le texte, *Proconnèse*.

teraient de retourner vers la ville. Mindarus voyant les vaisseaux seuls d'Alcibiade se porter en avant, et n'ayant pas connaissance des deux autres divisions, méprisa un ennemi aussi faible, sortit hardiment du port de Cyzique avec quatre-vingts vaisseaux ¹, et déploya toutes ses voiles. Lorsqu'il se fut ainsi approché d'Alcibiade, les Athéniens, comme il leur avait été enjoint, battirent en retraite, et les Péloponnésiens, pleins de confiance, se mirent en toute hâte à leur poursuite, ne doutant plus de la victoire. Mais Alcibiade, après les avoir attirés à une assez grande distance de la ville, fit hisser un pavillon convenu. A ce signal toutes ses trirèmes virèrent de bord au même instant, et présentèrent leurs proues à l'ennemi. Pendant que ces mouvements s'exécutaient, Théramène et Thrasibule faisaient voile vers la ville, et coupaient toute retraite aux Lacédémoniens (23). Mindarus voyant cette multitude de vaisseaux ennemis, s'aperçut bientôt qu'il avait été dupe d'un stratagème : la crainte et l'effroi se répandirent dans son armée. Alors, les vaisseaux athéniens se montrant de tous côtés, et fermant aux Péloponnésiens tout chemin de retour vers Cyzique, Mindarus fut contraint de se réfugier auprès des écueils qui sont nommés *les Clères*, sur la côte où Pharnabaze avait rangé ses troupes. Alcibiade ne perdit pas un moment pour suivre l'ennemi dans sa fuite, lui coula à fond quelques vaisseaux, et s'empara de plusieurs

¹ Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. I.

autres qu'il avait mis hors de combat. Enfin, au moyen de mains de fer qu'il leur lança, il en atteignit, sur la côte même, le plus grand nombre qui avaient jeté l'ancre, et essaya de les arracher ainsi du rivage; mais les troupes de terre qui étaient sur la côte accourant au secours des Lacédémoniens, la mêlée devint extrêmement sanglante. Les Athéniens, qui voulaient profiter de leur victoire, se battaient avec plus de valeur que de ménagement contre les Péloponnésiens, de beaucoup supérieurs en nombre; outre cet avantage, l'armée de Pharnabaze qui soutenait les Lacédémoniens, combattait sur terre, et ayant ainsi le pied ferme, portait des coups plus sûrs. Cependant dès que Thrasybule se fut aperçu que les troupes de terre appuyaient les ennemis, il ordonna de débarquer tous les soldats de marine, et les fit marcher en hâte au secours d'Alcibiade; en même temps il enjoignit à Théramène de prendre avec lui les troupes qui étaient sous les ordres de Charès, et de se rendre, à pas précipités, vers le lieu du combat de terre pour y prendre part.

LI. Les mouvements des Athéniens étant ainsi dirigés, Mindarus, général des Lacédémoniens, qui de son côté se battait avec Alcibiade pour retenir à terre les vaisseaux que le général athénien voulait tirer à la mer (24)¹, détacha le Spartiate Cléarque avec une partie des Péloponnésiens pour s'opposer à

¹ Voy. le chapitre précédent.

Thrasybule, et lui donna aussi les troupes étrangères à la solde de Pharnabaze. D'abord Thrasybule, avec ses soldats de marine et ses archers, reçut vigoureusement l'attaque des ennemis, leur tua beaucoup de monde, et vit aussi périr un grand nombre des siens. Cependant, malgré ses efforts, les auxiliaires à la solde de Pharnabaze qui arrivaient de tous côtés (25), et se trouvaient en nombre supérieur, étaient parvenus à tourner et enveloppaient déjà les Athéniens, lorsque Théramène parut avec ses troupes, et l'infanterie sous les ordres de Charès. Les soldats de Thrasybule, fatigués, et qui avaient déjà perdu presque toute espérance de salut, à l'arrivée imprévue de si grands secours, reprirent subitement une nouvelle ardeur, et la confiance rentra dans leurs âmes. L'action devint donc plus acharnée que jamais. Les soldats mercenaires de Pharnabaze furent les premiers à fuir, et la ligne de bataille se rompit ensuite de plus en plus. Enfin, les Péloponnésiens commandés par Cléarque, abandonnés tout à fait à eux-mêmes, après s'être distingués par plusieurs beaux faits d'armes, et avoir essuyé de grandes pertes, furent repoussés. La troupe de Théramène, libre alors, se porta en entier au secours d'Alcibiade, dont la position était devenue très-critique. Toutes les forces des Athéniens concourant de cette manière à se réunir sur un même point, Mindarus ne s'effraya pas du mouvement de Théramène, mais partageant les Péloponnésiens en deux divisions

égales, il en détacha une à la rencontre des ennemis qui arrivaient; puis, gardant avec lui l'autre moitié de ses troupes, il exhorta les soldats à ne rien faire qui pût ternir la gloire de Sparte, surtout dans un combat de pied ferme, et continua à repousser l'attaque d'Alcibiade. Dans cette sanglante action, Mindarus, pour défendre ses vaisseaux, soutint héroïquement les efforts des ennemis, en tua un grand nombre de sa main, en s'exposant mille fois pour le salut de tous; mais à la fin il tomba mort percé de coups par les soldats d'Alcibiade, après avoir montré sous les armes une valeur digne de sa patrie. En le voyant tomber, les Péloponnésiens et toutes les troupes alliées lâchèrent pied, et se réunissant ensemble, prirent immédiatement la fuite. Les Athéniens les poursuivirent pendant quelque temps; mais informés que Pharnabaze, avec une nombreuse cavalerie, marchait à eux, ils rebroussèrent chemin, et remontèrent sur leurs vaisseaux. Ils reprirent ensuite la ville de Cyzique, et élevèrent deux trophées en l'honneur de cette double victoire : celui du combat naval fut placé dans l'île de Polydore; et celui de la bataille donnée sur terre, au lieu même où l'ennemi commença à se mettre en retraite. Tous les Péloponnésiens qui se trouvaient dans la ville, et les troupes qui avaient pris la fuite après leur défaite, vinrent se réfugier sous les tentes de Pharnabaze. Les généraux athéniens, victorieux de deux armées si puissantes, se rendirent maîtres de tous

les vaisseaux ennemis, firent un très-grand nombre de prisonniers, et recueillirent de plus un immense butin.

LII. Lorsque la nouvelle de cette victoire arriva dans Athènes, le peuple, qui, après tant de revers antérieurs, voyait un bonheur si inespéré favoriser la république, fut transporté de joie à ce retour de fortune. De toutes parts on offrait des sacrifices aux dieux, et l'on célébrait des fêtes solennelles en leur honneur. En même temps mille citoyens pris parmi les plus braves furent choisis; on en forma un corps de troupes chargé de continuer la guerre, et un renfort de trente trirèmes fut envoyé à Alcibiade, afin que, tout à fait maître de la mer, il pût, sans aucun risque, porter le ravage au sein des villes maritimes alliées de Sparte. Cependant, dès qu'ils eurent connaissance de la défaite que leur armée venait d'éprouver à Cyzique, les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour traiter de la paix. Le chef de cette députation était Endius¹, qui ayant reçu la permission de parler dans l'assemblée du peuple, s'exprima brièvement, et tout à fait dans la manière laconique. D'après cela, j'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser de côté son discours : je vais donc le rapporter.

« Citoyens d'Athènes, dit-il, nous avons arrêté de
« faire la paix sous les conditions suivantes : Nous gar-
« derons, vous et nous, les villes dont nos armées

¹ Voy. sur l'époque de cette négociation, la note de Wesseling, tom. V, pag. 579.

« nous ont mis en possession. Les garnisons seront de
« part et d'autre licenciées, les prisonniers rendus, un
« Athénien pour un Lacédémonien. Nous prenons ce
« parti, parce que nous n'ignorons pas que la guerre
« est nuisible aux deux états, mais beaucoup plus pour
« vous que pour nous ; et si mes paroles ne vous en con-
« vainquent pas, les faits vous l'apprendront. Nous cul-
« tivons tout le Péloponnèse, et vous, à peine une
« faible partie de l'Attique. La guerre a donné aux La-
« cédémoniens un grand nombre d'alliés : elle en a, au
« contraire, enlevé aux Athéniens autant que leurs
« ennemis en ont reçu. Le plus opulent des rois qui
« règnent dans toutes les parties de la terre habitable,
« fournit pour nous aux dépenses de la guerre ¹ ; et
« vous, vous ne pouvez tirer des secours que des peu-
« ples les plus pauvres du monde. Ainsi, nos soldats,
« largement soldés, se battent avec ardeur ; les vôtres,
« au contraire, obligés de subvenir à leurs besoins sur
« leur propre fortune, fuient à la fois et les maux de
« la guerre, et les dépenses qu'elle leur cause. De
« plus, si nous mettons une flotte en mer, nous ha-
« sardons seulement des vaisseaux appartenant à l'é-
« tat, et non pas nos concitoyens ² ; et vous, ce sont
« des citoyens qui forment la plus grande partie de

¹ Mot à mot, *est notre chorège*. On nommait ainsi à Athènes celui qui fournissait à la dépense des représentations théâtrales. — ² Les équipages des flottes lacédémoniennes étaient fournis par leurs alliés ou par des marins à leur solde.

« vos équipages. Enfin, ce qui est encore plus à re-
« marquer, si nous sommes inférieurs dans les combats
« de mer, personne ne nous conteste la supériorité sur
« terre; car vous savez qu'un Spartiate combattant de
« pied ferme, ne sait pas ce que c'est que de fuir; et
« vous, dans les combats de mer, ce n'est pas pour
« nous disputer cette supériorité sur terre que vous
« combattez, mais pour votre propre existence. Il me
« reste actuellement à vous faire connaître pour quelle
« raison, ayant de si grands moyens de continuer la
« guerre, nous vous invitons cependant à faire la paix.
« D'abord je n'ai pas dit que la guerre fût avantageuse à
« Sparte, mais seulement qu'elle nous était moins nui-
« sible qu'aux Athéniens. Ensuite, il est stupide de
« prendre plaisir à supporter des maux qui nous sont
« communs avec nos ennemis, lorsqu'il est en notre
« pouvoir de n'en éprouver aucun; et certes, la des-
« truction totale d'un ennemi ne peut jamais nous cau-
« ser autant de joie que nos propres pertes nous cau-
« sent de chagrin; au surplus, ce n'est pas seulement
« par ces divers motifs que nous nous empressons de
« traiter, mais aussi pour observer les usages consa-
« crés par nos pères. Considérant donc combien de
« malheurs et de cruautés les guerres acharnées traî-
« nent à leur suite, nous avons cru devoir faire con-
« naître ici clairement à tous les dieux et à tous les
« hommes, que l'on ne pourrait plus à l'avenir, sans
« injustice, nous imputer ces calamités. »

LIII. Telle fut la harangue du député lacédémonien, ou du moins tels sont à peu près les termes dont il se servit. Les citoyens d'Athènes les plus modérés dans leurs opinions, parurent tous incliner vers la paix. Mais les hommes d'un caractère plus disposé à la guerre, et qui avaient l'habitude de fonder leurs revenus sur les discordes politiques, se déclarèrent pour la guerre : cet avis fut particulièrement celui auquel se rangea Cléophon, l'un des orateurs populaires qui avait le plus d'influence. Il parut à la tribune, et ayant, dans son discours, développé adroitement une foule d'arguments en faveur de l'hypothèse mise en délibération, il exalta le peuple en relevant la grandeur des victoires qu'on venait d'obtenir, comme si, lorsqu'il s'agit de succès à la guerre, la fortune avait perdu l'habitude de distribuer alternativement ses faveurs. Ainsi, les Athéniens, mal conseillés, adoptèrent l'opinion la moins utile à leurs intérêts ; et trompés par des discours composés uniquement pour les flatter, ils finirent par tomber du haut de la prospérité dans un tel abaissement, qu'ils n'ont jamais pu s'en relever : mais les événements qui amenèrent cette chute eurent lieu plus tard, et nous les ferons connaître en leur temps. Pour le moment, enflés de leur présente prospérité, et remplis des plus grandes espérances, en voyant Alcibiade à la tête de leurs armées, les Athéniens s'imaginèrent pouvoir promptement reconquérir sur toute la Grèce cette ancienne supériorité qu'ils avaient perdue.

OLYMP. XCII.

4.

—
 Avant
 l'ère vulgaire,
 409.

LIV. Au commencement de l'année qui suivit celle dont nous venons de raconter les événements ¹, Annibal, général des Carthaginois, ressembla les troupes étrangères qu'il avait prises à sa solde en Ibérie, et celles qu'il avait levées dans la Libye ²; il compléta l'équipage de soixante vaisseaux longs, prépara en outre mille cinq cents navires de transport, et fit embarquer sur ces bâtimens toute son armée, ainsi que les machines de siège, les armes de trait, enfin toutes les munitions nécessaires à la guerre. La flotte ayant mis à la voile, traversa la mer de Libye, et vint aborder la Sicile, sous le promontoire qui fait face à la Libye, et qui est connu sous le nom de *Lilybée*. Dans le moment où elle paraissait, quelques hommes à cheval, de Sélinonte, qui se trouvaient dans ces parages, ayant vu cette nombreuse flotte s'approcher de la côte, coururent avertir leurs concitoyens de la présence des ennemis; et, à cette nouvelle, les Sélinontins envoyèrent immédiatement, à Syracuse, des courriers demander avec instance de prompts secours. Cependant Annibal, après avoir débarqué ses troupes, les fit camper sur un terrain situé au voisinage d'un puits, que dans ce temps l'on appelait *le puits de Lilybée*, et qui, plusieurs années après, lorsqu'une ville fut fondée dans les environs, donna son nom à cette nouvelle cité. Si l'on s'en rapporte à

¹ Dioclès, archonte d'Athènes; QUINTUS FABIVS et CAIVS FVRIVS, consuls à Rome. — ² Voy. plus haut, chap. XIIV.

Éphore ¹, l'armée d'Annibal était composée de deux cent mille hommes d'infanterie et de quatre mille de cavalerie; mais Timée ne lui donne pas beaucoup plus de cent mille hommes. Quoi qu'il en soit, Annibal fit tirer à terre dans le golfe de Motye tous ses vaisseaux, pour persuader aux Syracusains qu'il n'était venu avec aucun dessein de leur faire la guerre, et qu'il n'avait pas le projet de diriger sa flotte vers Syracuse. Ayant donc réuni à ses forces les troupes des Égestéens et celles de quelques autres villes alliées, il leva le camp de Lilybée, et se mit en route pour marcher sur Sélinonte. Parvenu au fleuve Mazarus, il s'empara, dès la première attaque, d'un marché situé à peu de distance; enfin, arrivé sous les murs de la ville, il partagea son armée en deux divisions, et disposa son camp de manière à envelopper la place. Il fit ensuite monter ses machines de siège, et en ordonna les approches. Ses tours étaient d'une hauteur supérieure à celles des plus grandes que l'on eût connues jusque-là, et bientôt il put commencer à faire jouer contre les murailles les béliers à tête de fer qu'il avait amenés. Indépendamment de ces dispositions, il employa un grand nombre d'archers et de frondeurs à chasser les soldats qui défendaient les remparts.

LV. Les Sélinontins, qui depuis longtemps n'avaient soutenu de siège, et qui seuls des Siciliens

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. CXXIII, pag. 233.

s'étaient alliés aux Carthaginois dans la guerre contre Gélon ¹, n'avaient jamais supposé qu'ils se verraient réduits à de si grandes calamités par ceux auxquels ils avaient autrefois rendu un service si important. De plus, en considérant la force des machines et le nombre infini d'ennemis dirigés contre eux, ils étaient remplis d'une juste crainte, et s'effrayaient de la grandeur du péril qui les menaçait : néanmoins, ils ne désespérèrent pas entièrement de leur salut. Se flattant que dans peu de temps les Syracusains et d'autres alliés viendraient à leur secours, ils se défendaient avec courage du haut de leurs murailles, et repoussaient vaillamment les ennemis. Les jeunes gens dans la force de l'âge avaient tous pris les armes et couraient affronter le danger ; les hommes plus âgés s'occupaient de préparer tout ce qui était nécessaire à la défense, et, parcourant les remparts, ils conjuraient les jeunes guerriers de ne pas les livrer aux fers des ennemis. Les enfants, les femmes même portaient des vivres et des armes de trait à ceux qui combattaient pour la patrie, et bravaient alors cette pudeur et cette réserve naturelle qui, en temps de paix, les retenaient dans leurs maisons. Ainsi, comme on le voit, l'effroi était si général, et la grandeur du péril telle, qu'il avait fallu implorer le secours des femmes. De son côté Annibal, qui promettait de livrer la ville au pillage de ses troupes, avait appliqué

¹ Voy. liv. XI, chap. XXI.

ses machines sur les murailles, et fit monter successivement à l'assaut ses meilleurs soldats. En ce moment le bruit des trompettes, qui toutes à la fois sonnaient la charge, donna le signal de l'attaque; les clameurs et les cris des Carthaginois, joyeux de la promesse du pillage qu'on leur avait annoncée, se firent entendre; les béliers, à coups redoublés, ébranlèrent les murs, et, du haut des tours élevées contre la ville, la mort allait frapper les Sélinontins; mais comme depuis un très-long temps ceux-ci vivaient en paix, et n'avaient pris aucun soin d'entretenir les murailles, ils furent facilement chassés de leurs postes, les tours de bois construites par Annibal surpassant la hauteur des remparts. Enfin, un pan de la muraille s'étant écroulé, les Campaniens, jaloux de se distinguer par quelque action d'éclat, pénétrèrent dans la ville par cette brèche, et, au premier moment, frappèrent de terreur le petit nombre de ceux qui la défendaient; mais bientôt, des troupes considérables étant accourues au secours de ce petit nombre, les Campaniens furent repoussés, et perdirent beaucoup de monde; car étant entrés de force dans la ville avant que la brèche fût complètement nettoyée, en se retirant ils tombèrent dans des rues étroites où ils furent aisément défaits. Sur ces entrefaites, la nuit étant survenue, les Carthaginois se décidèrent à suspendre l'assaut.

LVI. Pendant cette nuit, les Sélinontins, après avoir choisi leurs meilleurs cavaliers, les firent partir

immédiatement pour Agrigente, Géla et Syracuse, et les chargèrent de demander avec les plus vives instances, qu'on leur envoyât aussi promptement qu'il serait possible des secours, en exposant que la ville était dans l'impossibilité de résister plus longtemps aux forces des ennemis. Sur cette demande, les Agrigentins et les Géléens répondirent qu'ils étaient décidés à attendre les Syracusains, afin de réunir en un seul corps toutes les troupes destinées à marcher contre les Carthaginois. Quant aux Syracusains, dès qu'ils eurent nouvelle du siège de Sélinonte, ils se hâtèrent de faire la paix avec les Chalcidiens, contre lesquels ils étaient en guerre ¹, firent venir de la campagne tous leurs soldats, et perdirent ainsi beaucoup de temps à de grands préparatifs, s'imaginant que Sélinonte n'était qu'assiégée, et non pas sur le point d'être prise d'assaut et détruite entièrement. Mais Annibal, dès que la nuit fut passée, recommença avec le jour à attaquer la ville sur tous les points; occupa le pan de muraille qui était tombé la veille, et s'empara, avec ses machines, de la partie des murs adjacente. Ayant ensuite parfaitement nettoyé les brèches, il fit monter à l'assaut, par colonnes qui se succédaient, ses meilleures troupes, et parvint à faire reculer peu à peu les Sélinontins; car il n'était pas facile de forcer, au premier choc, des hommes qui combattaient alors pour

¹ Il s'agit des villes de Sicile d'origine chalcidienne. Voy. liv. XII, la note de Wesseling sur le chapitre II.

défendre leur existence. La perte fut donc très-grande des deux côtés ; mais des troupes fraîches venaient à chaque instant relever les Carthaginois épuisés , tandis que les Sélinontins ne recevaient aucun secours. Le siège cependant dura neuf jours , et les assiégeants, comme les assiégés , y déployèrent une égale constance. Les Carthaginois souffrirent beaucoup et ne firent pas moins de mal aux ennemis. Enfin , les Ibériens étant parvenus à gravir au-dessus des ruines de la partie de muraille écroulée , les femmes qui étaient restées dans les maisons jetèrent , à cette vue , de grands cris. En les entendant , les Sélinontins crurent que la ville était prise , et quittant alors les remparts coururent se réunir en masse pour défendre l'entrée des rues ; ils travaillèrent même à les fermer en élevant des traverses de maçonnerie , et de cette manière tinrent pendant longtemps l'ennemi en respect ; mais , après une vigoureuse résistance , les Carthaginois étant parvenus à forcer les passages , la foule des femmes et des enfants se réfugia dans les maisons , d'où elle jetait des pierres et des tuiles sur les ennemis qui s'avançaient. Pendant un assez long espace de temps , les Carthaginois furent dans une position très-critique , ne pouvant ni envelopper ceux qui combattaient dans les rues , à cause des murs des maisons qui les appuyaient , ni les combattre à armes égales , assaillis comme ils l'étaient par les pierres qu'on leur lançait du haut des toits. L'action se prolongea ainsi

jusqu'au soir; mais les traits et les flèches ayant fini par manquer aux Sélinontins, tandis que de nouvelles troupes encore intactes vinrent succéder aux Carthaginois qui avaient jusque-là soutenu le combat, et les forces des assiégés diminuant donc continuellement, pendant que des corps nombreux d'ennemis pénétraient sans cesse dans la ville, les Sélinontins furent repoussés et contraints d'abandonner la défense des rues.

LVII. La ville étant dès lors envahie, on ne voyait chez les Grecs que des pleurs qui coulaient de tous les yeux, et l'on n'entendait que de longs gémissements; mais, du côté des Barbares, ce n'était que des cris de guerre mêlés aux acclamations d'une joie féroce. Les premiers, frappés de la grandeur des calamités qui les environnaient, éprouvaient toutes les terreurs; et ces derniers, exaltés par leurs succès, s'animèrent réciproquement au carnage. Ceux des Sélinontins qui étaient accourus pour se rassembler dans la place du marché, et qui s'y défendaient encore, furent tués tous jusqu'au dernier. Les Barbares s'étant ensuite répandus par toute la ville, les uns s'occupèrent à piller dans les maisons ce qu'elles contenaient de précieux, et ayant mis le feu aux habitations, y firent périr dans les flammes tous ceux qui s'y trouvaient; d'autres se précipitant dans les rues, et ne distinguant ni le sexe ni l'âge, égorgaient, sans éprouver le moindre sentiment de pitié, les jeunes gens, les

enfants à la mamelle, les femmes, les vieillards. Les morts mêmes ne furent pas épargnés; les Carthaginois, suivant les usages de leur patrie, mutilèrent les cadavres, et portaient, soit un grand nombre de mains coupées attachées à leurs armures, soit des têtes fixées à la pointe de leurs piques et de leurs javelots¹. Les vainqueurs s'abstinrent cependant de tuer un certain nombre de femmes qu'ils trouvèrent réfugiées avec leurs enfants dans les temples, et ces infortunés furent les seuls envers lesquels ils engagèrent leur foi. Il faut croire pourtant qu'ils agirent ainsi non pas par commisération, mais uniquement dans la crainte que ces femmes poussées au désespoir ne missent le feu aux temples, et ne les empêchassent ainsi de s'emparer des richesses dont ils se promettaient le pillage; car l'on doit remarquer que ces Barbares se distinguent par une telle férocité, que lorsque les autres peuples, pour ne pas être impies envers la Divinité, accordent la vie à ceux qui viennent chercher un asile dans ses temples, les Carthaginois, au contraire, n'ont ici épargné leurs ennemis que pour se ménager le moyen de piller les monuments consacrés aux dieux. Enfin, jusqu'au moment où la nuit survint, la ville fut livrée à la fureur des soldats, qui réduisirent en cendre ou renversèrent de fond en comble toutes les maisons : l'emplacement que ces maisons oc-

¹ Leurs *gæses* et leurs *sauniums*, noms que portent ces sortes d'armes chez les Barbares. Voy. liv. I, chap. LXXXVI, et liv. V, chap. xxx.

cupaient était entièrement couvert de sang et de cadavres, et l'on compta seize mille morts sur la place, indépendamment de plus de cinq mille prisonniers qui furent emmenés en captivité.

LVIII. Témoins de ce funeste revers, les Grecs auxiliaires des Carthaginois déplorèrent amèrement le sort malheureux des Sélinontins. Cependant les femmes que les ennemis avaient épargnées, privées de leur nourriture habituelle, passèrent toute la nuit exposées aux insultes des vainqueurs, et livrées aux plus cruelles anxiétés. Quelques-unes furent forcées de voir, sous leurs yeux même, leurs filles nubiles souffrir des affronts indignes de leur jeunesse et de leur beauté; car la cruauté des Barbares qui ne pardonnaient ni aux jeunes gens de condition libre, ni aux vierges, exposait tant d'infortunés aux plus terribles supplices. Aussi, ces femmes désolées réfléchissant en elles-mêmes que la servitude les attendait en Libye, qu'elles y seraient obligées, elles et leurs enfants, de se soumettre au déshonneur et aux insultes de maîtres insolents, parlant une langue inintelligible, et dont les mœurs brutales les révoltaient, ces femmes, dis-je, ne pouvaient retenir leurs larmes, et pleuraient sur le sort de leurs enfants encore en vie. Chacune des insultes que ces enfants éprouvaient, était un coup de poignard qui perçait leurs âmes, les livrait au plus profond désespoir, et leur faisait maudire leur affreuse destinée. En même temps, elles proclamaient

mille fois heureux leurs pères et leurs frères qui, morts en combattant pour la patrie, n'avaient eu les regards blessés par rien d'outrageant pour la vertu. Les Sélinontins assez heureux d'être échappés à l'esclavage, au nombre de deux mille six cents, se réfugièrent dans Agrigente, et y furent accueillis avec humanité par tous les habitants. Les Agrigentins leur assignèrent sur le trésor public une certaine mesure de vivres, suivant la force de chaque famille, et exhortèrent tous leurs concitoyens, qui d'ailleurs y étaient déjà assez portés d'eux-mêmes, à les fournir de tout ce qui pourrait être nécessaire à leur existence.

LIX. Pendant que ces événements avaient lieu, trois mille soldats d'élite dépêchés en toute hâte par les Syracusains au secours de Sélinonte, arrivaient à Agrigente; mais ayant appris que la ville était prise, ils s'arrêtèrent, et envoyèrent des députés à Annibal pour l'engager à relâcher les prisonniers moyennant une rançon, et à respecter les temples des dieux. Le général carthaginois répondit qu'il était juste que les Sélinontins qui n'avaient pas pu conserver leur liberté, fissent par eux-mêmes l'épreuve de la servitude, et que quant aux dieux, irrités contre les habitants, ils étaient sortis de la ville¹. Cependant les réfugiés de Sélinonte ayant député Empédion auprès d'Annibal, ce général lui rendit ses biens en considération de ce

¹ C'était une opinion commune, que les dieux d'une ville en sortaient quand la ville était prise. Eschyle, *les Sept devant Thèbes*, v. 223.

qu'Empédion avait toujours montré de l'affection pour les Carthaginois, et qu'avant le siège de la ville il avait conseillé à ses concitoyens de ne point faire la guerre. Annibal lui accorda de plus la grâce de ses parents qui pouvaient se trouver dans le nombre des captifs; enfin il donna au reste des habitants de Sélinonte la permission d'habiter la ville et d'en cultiver le territoire sous la condition de payer un tribut à Carthage.

C'est ainsi que tomba cette ville célèbre, qui comptait, depuis sa fondation, deux cent quarante-deux années d'existence ¹. Annibal, après en avoir rasé les murailles, leva son camp, et marcha à la tête de toute son armée sur Himère, avec le vif désir de détruire également cette ville, car elle avait été la cause de l'exil de son père. C'était aussi devant ses murs que son aïeul Amilcar, trompé par les stratagèmes de Gélon, perdit la vie, que cent cinquante mille soldats périrent avec lui, et qu'un pareil nombre fut fait prisonnier ². Animé par l'espérance de venger tant d'injures, Annibal fit camper quarante mille hommes sur une colline, à peu de distance de la ville, et avec le reste de son armée, à laquelle s'étaient réunis environ vingt mille Sicules et Sicanes, il investit la place.

Il ordonna ensuite de dresser ses machines, au moyen desquelles il ébranla la muraille dans plusieurs

¹ Ce qui ferait remonter sa fondation à la seconde année de la trente-cinquième olympiade, mais Thucydide la place cent années plus tard. Voy. Thucydide, liv. VI, chap. iv. — ² Voy. liv. XI, chap. xxii.

points, et faisant monter à l'assaut des colonnes qui se succédaient dans l'attaque, il fatigua promptement les assiégés. Enfin, profitant de l'ardeur des soldats encouragés par leurs premiers succès, il parvint à déchausser les murailles, qui furent étayées pendant ce travail avec des poutres auxquelles on mit ensuite le feu; et ces pièces de bois, en se consumant, laissèrent écrouler très-promptement une partie de l'enceinte de la ville. Là un terrible combat s'engagea entre les assiégeants qui cherchaient à pénétrer de force dans l'intérieur des murs, et les assiégés redoutant, s'ils succombaient, d'éprouver le même sort que les Sélinontins. Ainsi, convaincus qu'il s'agissait de l'existence de leurs enfants, de leurs pères et de leur patrie menacée, les Himériens se défendirent avec une telle opiniâtreté, qu'ils parvinrent à repousser les Barbares, et à reconstruire promptement le pan de muraille qui avait été renversé. Dans ce moment arrivèrent à leur secours les Syracusains, qui étaient partis d'Agri-gente avec quelques autres troupes alliées, en tout au nombre de quatre mille hommes sous le commandement de Dioclès de Syracuse.

LX. La nuit ayant arrêté l'ardeur des combattants, l'assaut discontinua; mais dès que le jour reparut, les Himériens jugèrent qu'il serait honteux pour leur gloire de se laisser renfermer ignominieusement dans la ville comme les Sélinontins, et, après avoir placé sur les remparts des postes suffisants, résolurent de

faire une sortie avec le reste de leurs troupes réunies à celles des alliés qui venaient d'arriver, formant en totalité un corps de dix mille hommes. Ces forces marchèrent à l'improviste sur les ennemis, et jetèrent l'épouvante parmi les Barbares, qui crurent que les troupes qu'ils voyaient en tête étaient celles que les alliés amenaient au secours des assiégés. L'attaque des Himériens qui avaient sur leurs ennemis l'avantage de l'audace et de l'agilité, et qui surtout étaient animés par l'idée que la victoire devenait leur unique espoir de salut, fut heureuse; et ils firent mordre la poussière à tous ceux qui dans le premier moment leur opposèrent quelque résistance. Enfin, comme les Barbares accoururent sans ordre (car ils ne pouvaient se figurer que les assiégés qu'ils tenaient bloqués, eussent montré tant de hardiesse), cette multitude confuse éprouva des pertes encore plus considérables; et en effet, près de quatre-vingt mille hommes s'étant réunis pour ainsi dire dans un même point où ils ne pouvaient se ranger en bataille, les Barbares, sans se reconnaître, tombèrent les uns sur les autres, et eurent plus à souffrir de leurs propres coups que de ceux des ennemis.

D'un autre côté, les Himériens ayant pour témoins de leur conduite leurs pères, leurs enfants et tous leurs concitoyens qui les contemplaient du haut des murailles, exposaient sans ménagement leur vie pour le salut commun de la cité. Ainsi donc, après un com-

bat où leur valeur brilla de l'éclat le plus vif, ils forcèrent les Barbares, frappés d'effroi d'une si audacieuse entreprise, à prendre la fuite en se dirigeant vers le corps de troupes qui occupait la colline ¹. Les vainqueurs les suivirent dans cette même direction, s'encouragèrent mutuellement à ne pas faire de prisonniers, et leur tuèrent six mille hommes, suivant Timée, et vingt mille si l'on en croit Éphore ². Mais Annibal voyant le désordre de son armée, fit descendre de la colline les troupes qu'il y avait campées, et les ayant amenées au secours des vaincus, surprit à son tour les Himériens, emportés en désordre à la poursuite des fuyards. De cette manière il s'engagea un nouveau combat plus acharné, à la suite duquel les Himériens furent obligés de prendre la fuite. Un corps de trois mille hommes qui soutint seul l'effort de toutes les troupes réunies des Carthaginois, après avoir fait des prodiges de valeur, fut complètement détruit jusqu'au dernier homme.

LXI. Le combat se terminait comme nous venons de le rapporter, lorsque vingt-cinq trirèmes, qui avaient été envoyées par les Siciliens au secours des Lacédémoniens, abordèrent à Himère, revenant en Sicile après la campagne. En même temps le bruit se répandit dans la ville que les Syracusains, avec toutes leurs forces, étaient en marche pour porter des ren-

¹ Voy. le chapitre précédent. — ² Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxiii, pag. 234.

forts aux Himériens, mais on disait aussi qu'Annibal, ayant rempli de ses meilleures troupes les trirèmes qu'il avait à Motye, mettait à la voile pour aller surprendre Syracuse, qu'il trouverait déserte et vide de ses plus vaillants défenseurs. Sur ces nouvelles, Dioclès, qui commandait dans Himère, conseilla aux capitaines des trirèmes de reprendre sur-le-champ la mer, et de se rendre à Syracuse pour prévenir le danger que cette ville, dépourvue du secours de ses plus braves soldats qui avaient péri dans le combat, pouvait courir d'être prise d'assaut par les Carthaginois. En faisant valoir ces motifs, il persuadait aux commandants de ces navires, que l'intérêt public commandait de quitter la ville et d'embarquer la moitié de ses habitants sur les bâtimens qui les conduiraient hors de son territoire, et de laisser l'autre moitié dans la ville même, où elle resterait jusqu'à ce que les trirèmes revinssent la chercher. Cette proposition affligea vivement les Himériens; mais ne pouvant s'y opposer, et n'ayant rien de mieux à faire, ils chargèrent précipitamment, pendant la nuit, les trirèmes d'une foule de femmes, d'enfants et d'autres habitants pour les faire transporter à Messine. Cependant Dioclès prenant avec lui ses troupes syracusaines, et abandonnant les corps de ses soldats qui avaient péri dans le combat, se hâta de se mettre en route pour retourner à Syracuse. Un assez grand nombre d'habitants d'Himère, accompagnés de leurs femmes et de leurs

enfants, suivit le mouvement de Dioclès, les trirèmes ne pouvant pas contenir la foule des fugitifs qui voulaient s'y embarquer.

LXII. Ceux qui avaient été laissés dans Himère passèrent la nuit sous les armes pour garder les murailles. Au jour, les Carthaginois ayant de nouveau investi la ville et formé de fréquentes attaques, les Himériens, abandonnés à eux-mêmes, combattirent encore sans ménager leur vie, attendant le retour des vaisseaux. Ils se défendirent ainsi pendant une journée; mais le lendemain, au moment même où les trirèmes paraissaient en mer, le mur d'enceinte tomba sous les coups des machines dirigées contre les remparts, et une foule d'Ibériens se précipita par cette brèche dans l'intérieur de la ville; une partie de ces Barbares s'occupa de repousser les Himériens, qui continuaient à opposer quelque résistance, tandis qu'une autre, s'étant emparée de la muraille renversée, favorisait l'entrée des troupes carthaginoises. La ville fut donc ainsi prise d'assaut, et les Barbares, pendant un long espace de temps, y mirent à mort sans pitié tous ceux qu'ils purent atteindre; mais Annibal ayant enfin ordonné de recevoir des prisonniers, le carnage cessa pour faire place au pillage de tout ce que les maisons renfermaient d'objets précieux. Cependant le général carthaginois, loin de sauver la ville, après avoir profané et dépouillé tous les temples, et en avoir arraché ceux qui s'y étaient ré-

fugiés en suppliants, y mit le feu et détruisit de fond en comble Himère, qui depuis sa fondation avait subsisté pendant deux cent quarante années. Il distribua ensuite à son armée les femmes et les enfants captifs auxquels il conserva la vie. Quant aux hommes faits prisonniers, dont le nombre s'élevait à trois mille, il ordonna de les conduire dans le même lieu où son aïeul Amilcar avait été tué par Gélon, et il les fit tous égorger. A la suite de cette victoire Annibal licencia son camp, et renvoya chez eux les Siciliens qui s'étaient alliés avec lui. Les Campaniens furent compris dans le licenciement, et adressèrent de vifs reproches aux Carthaginois, qui leur étaient redevables de tous les succès qu'ils venaient d'obtenir, et ne les en avaient pas dignement récompensés. Sans s'arrêter à ces représentations, Annibal fit embarquer son armée sur les vaisseaux longs et les bâtimens de transport de sa flotte, laissant néanmoins à ses alliés des forces suffisantes pour les soutenir, mit à la voile et quitta les parages de la Sicile. Peu de jours après il arriva à Carthage chargé d'un immense butin, et y fut accueilli par ses concitoyens qui, allant au-devant de lui, le saluèrent et lui décernèrent de nombreux honneurs pour avoir, en si peu de temps, fait de plus grandes choses qu'aucun des autres généraux qui l'avaient précédé.

- LXIII. Vers ce temps, Hermocrate le Syracusain revenait en Sicile. Il avait commandé l'armée des Sy-

racusains dans la guerre contre les Athéniens , rendu de nombreux services à sa patrie , et jouissait d'une grande autorité parmi ses concitoyens. Détaché dans la suite, avec une flotte de trente-cinq trirèmes, pour porter des secours aux Lacédémoniens, une faction puissante s'était élevée contre lui pendant son absence , et l'avait fait condamner à l'exil. En exécution de cette sentence, Hermocrate remit dans le Péloponnèse le commandement de la flotte à ceux qui furent envoyés pour lui succéder; puis ayant quitté l'armée, il s'était retiré auprès de Pharnabaze satrape des Perses, avec lequel il était lié d'amitié, et qui mit à sa disposition de grandes sommes d'argent. Hermocrate s'en servit pour se rendre à Messine, où il équipa cinq trirèmes et prit des troupes à sa solde. Ayant ainsi recruté environ mille Himériens chassés de leur patrie, il entreprit de revenir à Syracuse, comptant sur l'appui des amis qu'il avait dans la ville; mais comme il échoua dans ce dessein, il se jeta dans l'intérieur des terres, et s'étant rendu à Sélinonte, il rebâtit une partie des murs de la ville, et appela auprès de lui tous ceux des habitants qui avaient échappé au désastre de leur patrie. Il rassembla en outre dans le même lieu un assez grand nombre d'autres soldats, et parvint ainsi à se former un corps de troupes choisies, fort de six mille hommes. A la tête de cette armée il se mit en mouvement, commença à ravager le territoire des Motyéniens, battit ceux qui étaient sortis

de la ville pour l'arrêter, leur tua beaucoup de monde et poursuivit le reste qu'il força de rentrer dans les murs de Motye. Après ce premier succès il parut sur le territoire des Panormitains, le livra au pillage, et se rendit maître d'un butin considérable.

Il en vint ensuite aux mains avec un corps de Panormitains, rangés en bataille en avant de la ville, leur tua cinq cents hommes, et obligea les autres à se renfermer dans l'enceinte de leurs murailles. Enfin, il traita à peu près de la même manière tout le pays qui se trouvait dans la dépendance des Carthaginois, et se rendit ainsi digne des éloges de tous les Siciliens. Bientôt la plupart des Syracusains commencèrent à se repentir de ce qu'ils avaient fait contre Hermocrate, et reconnurent que l'exil auquel on venait de le condamner, était un traitement que ses talents et sa vertu ne méritaient pas. Il y eut donc un grand nombre de discours prononcés en sa faveur dans les assemblées publiques; et le peuple manifesta hautement le désir de revoir dans son sein cet homme célèbre. Hermocrate, qui ne pouvait ignorer la haute réputation qu'il s'était acquise parmi les Syracusains, mit tous ses soins à profiter de ces heureuses dispositions pour obtenir son rappel, auquel il savait que la faction ennemie s'opposerait aussi longtemps qu'elle le pourrait. Telle était la situation des affaires en Sicile.

LXIV. Revenons aux affaires de la Grèce. Thra-

syllé (26), envoyé par les Athéniens, avec trente vaisseaux, un assez grand nombre de soldats armés pesamment et cent hommes de cavalerie, fit voile pour Éphèse, débarqua ses troupes, et attaqua la ville sur deux points différents. Les assiégés ayant fait une sortie, il s'engagea un combat très-vif dans lequel toutes les forces des Éphésiens se trouvèrent en action, et montrèrent la plus grande valeur. Quatre cents Athéniens y perdirent la vie, et Thrasyllé, après avoir recueilli le reste dans ses vaisseaux, se réfugia à Lesbos. D'un autre côté, les généraux athéniens¹ qui étaient demeurés à Cyzique se remirent en mer, et s'étant dirigés vers Chalcédoine, ils élevèrent sur la côte la forteresse de Chrysopolis², dans laquelle ils laissèrent une bonne garnison, en donnant à ceux qui la composaient l'ordre de prélever un droit du dixième sur les marchandises transportées par tous les bâtiments qui sortiraient du Pont-Euxin³. Après cette expédition ils partagèrent leurs forces : Théramène resta dans ces parages avec trente vaisseaux, pour faire le siège de Chalcédoine et de Byzance, et Thrasybule fut détaché dans la Thrace où il soumit plusieurs villes de cette contrée; enfin, Alcibiade, après avoir été joint par Thrasyllé qui lui amenait trente vaisseaux, fit

¹ Alcibiade, Théramène et Thrasybule. — ² Cette forteresse était située dans la Bithynie. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxiiv, pag. 252. — ³ C'est du produit de ces tributs que cette ville avait reçu le nom de *Chrysopolis*, ville d'or.

voile pour les contrées de l'Asie rangées sous l'autorité de Pharnabaze, et les livra au pillage dans une excursion générale où ses soldats recueillirent un riche butin; les généraux tirèrent aussi des sommes considérables des dépouilles, qu'ils firent vendre dans le dessein de soulager le peuple d'Athènes des impôts dont il était chargé. Cependant les Lacédémoniens instruits que les forces des Athéniens se trouvaient toutes dans les environs de l'Hellespont, marchèrent contre Pylos, défendu par une garnison messénienne, et en firent le siège, du côté de la mer, avec onze vaisseaux dont cinq étaient revenus de Sicile et six étaient montés par des citoyens de Sparte (27), et du côté de terre, par des troupes en nombre suffisant. La place ainsi investie se vit donc également exposée et par terre et par mer aux entreprises des Lacédémoniens. Aussitôt que le peuple d'Athènes apprit cette attaque, il envoya au secours des assiégés trente vaisseaux sous le commandement d'Anytus, fils d'Anthémion, qui mit sur-le-champ à la voile; mais n'ayant pas pu, contrarié par le gros temps, doubler le cap Malée, il revint à Athènes. Irrité de ce retour, le peuple accusa Anytus de trahison, le mit en jugement, et ce général se serait trouvé exposé au plus grand danger, s'il n'eût sauvé sa vie en répandant de l'argent. On le croit le premier des Athéniens qui ait corrompu ses juges par des largesses. Les Messéniens renfermés dans Pylos défendirent la place pendant quelque

temps, espérant toujours recevoir les secours des Athéniens; mais l'ennemi ayant multiplié ses attaques, que des troupes fraîches qui se succédaient, renouveauient sans discontinuité, et la plupart des soldats de la garnison étant morts de leurs blessures, ou hors d'état de servir, à cause du défaut de vivres, les Messéniens rendirent la place par capitulation. Ainsi, les Lacédémoniens devinrent maîtres de Pylos après que les Athéniens eurent possédé cette ville pendant quinze années¹, depuis le temps où Démosthène l'avait fortifiée.

LXV. Pendant que ces événements se passaient, les Mégariens s'emparèrent du Nisée occupé par les Athéniens², qui, dès qu'ils en furent instruits, firent partir Léothrophide et Timarque avec mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les Mégariens allèrent à la rencontre de ces troupes avec toutes leurs forces, auxquelles s'était joint un corps venu de Sicile, et se rangèrent en bataille sur les hauteurs appelées *les Cérates*³. Le combat s'engagea, et les Athéniens s'y étant comportés avec la plus brillante valeur, mirent en fuite leurs ennemis, quoique ceux-ci fussent infiniment supérieurs en nombre. Les Mégariens perdirent beaucoup de monde, mais les Lacédémoniens

¹ Plutôt seize. Pylos avait été fortifiée par Démosthène, dans la quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, comme l'auteur le dit lui-même, liv. XII, chap. LXIII. — ² Voy. liv. XII, chap. LXVII.

³ *Les Cornes*. Ce sont deux rochers situés sur les confins de l'Attique et de la Mégaride.

n'eurent que vingt hommes de tués ; car les Athéniens, irrités de la perte du Nisée, ne s'étant pas occupés de poursuivre les Lacédémoniens, firent un grand carnage des Mégariens, contre lesquels ils étaient particulièrement indignés. Dans ce même temps, les Lacédémoniens donnèrent le commandement de leur flotte à Cratésippidas, et ayant complété, par des troupes auxiliaires, l'équipage des vingt-cinq vaisseaux qui la composaient, la firent partir avec l'ordre d'aller au secours de leurs alliés. Cratésippidas passa quelque temps sur les côtes de l'Ionie, sans y rien faire de bien remarquable. Enfin, ayant reçu de l'argent que lui offrirent les exilés de Chio, il les ramena chez eux et s'empara de la citadelle de l'île. Rentrés dans la patrie, ces bannis condamnèrent à leur tour à l'exil tous les citoyens de la faction opposée, qu'ils regardaient comme la cause de leur déportation. Les nouveaux exilés, au nombre de six cents, se retirèrent sur le continent opposé, dans un petit pays que l'on nomme l'*Atarnée* ¹, dont ils s'emparèrent, et que sa situation naturelle rend très-fort. De là ils firent par la suite diverses attaques qui inquiétèrent beaucoup ceux qui occupaient l'île de Chio.

LXVI. Sur ces entrefaites, Alcibiade et Thrasyllé, après avoir fortifié Lampsaque (28), où ils laissèrent une bonne garnison, mirent à la voile avec leurs troupes pour aller joindre Thérainène qui ravageait

¹ Voy. liv. XVI, chap. LII.

alors le territoire de Chalcédoine , ayant sous ses ordres soixante vaisseaux et cinq mille hommes. Toutes les forces des Athéniens se trouvant ainsi réunies sur un même point, elles investirent la ville d'une mer à l'autre par un mur de circonvallation de bois. Hippocrate, général, ou comme le disent les Spartiates, *harmoste*¹ des Lacédémoniens, fit une sortie avec ses propres troupes, ainsi qu'avec toutes celles que les Chalcédoniens purent fournir, et il s'engagea une action très-acharnée, où les Athéniens combattirent avec la plus grande valeur, et dans laquelle Hippocrate tomba mort. Le reste de son armée fut en partie tué sur la place, et en partie obligé de se réfugier dans la ville, après avoir eu un grand nombre d'hommes blessés. A la suite de cette victoire, Alcibiade fit voile pour l'Hellespont et la Chersonèse, dans le dessein d'y lever des contributions, tandis que Théràmène concluait avec les Chalcédoniens un traité par lequel ils s'engageaient à payer le même tribut que celui auquel ils s'étaient soumis précédemment. De Chalcédoine, le général athénien conduisit son armée devant Byzance pour en faire le siège, et entreprit, avec la plus grande activité, les travaux nécessaires pour investir la place. Cependant Alcibiade ayant recueilli de grosses sommes d'argent, décida un assez grand nombre de

¹ C'était le nom que les Lacédémoniens donnaient à des délégués qu'ils envoyaient dans les provinces soumises à leur puissance; ces délégués y exerçaient une grande autorité.

Thraces à prendre du service dans ses troupes ; il reçut aussi, comme auxiliaires, les habitants de la Chersonèse, et se mit ainsi en mouvement avec toutes les forces qu'il avait réunies sous ses ordres. Il commença par s'emparer de Sélybrie, qui lui fut livrée par trahison, et d'où il tira de fortes impositions : il y laissa une garnison, et se hâta de se rendre auprès de Théràmène, sous les murs de Byzance. Ayant de cette manière rassemblé de nouveau toutes leurs troupes, les généraux athéniens s'occupèrent des préparatifs de ce siège difficile ; car il s'agissait de forcer une ville d'une assiette formidable et défendue par une garnison imposante. En effet, indépendamment des Byzantins qui étaient déjà nombreux, Cléarque, harmoste des Lacédémoniens, avait dans la place un corps considérable de Péloponnésiens et de troupes étrangères à la solde de Sparte. Aussi, pendant longtemps, malgré quelques attaques assez vives, les Athéniens ne firent presque aucun mal remarquable aux assiégés ; mais le commandant de la ville en étant sorti pour chercher de l'argent auprès de Pharnabaze, quelques habitants de Byzance, qui avaient pris en haine ce commandant (c'était Cléarque dont la sévérité était insupportable), livrèrent, par trahison, la ville à Alcibiade comme nous allons le rapporter.

LXVII. Les Athéniens feignant de vouloir lever le siège et ramener leur armée dans l'Ionie, mirent à la voile sur le soir, avec tous leurs vaisseaux, et firent

également retirer à quelque distance leurs troupes de terre. Mais quand la nuit fut venue, ces troupes revinrent sur leurs pas et se rapprochèrent de la ville. En même temps les trirèmes furent détachées avec l'ordre d'attaquer les bâtiments ennemis qui étaient à terre, et de pousser de grands cris, afin de faire croire aux Byzantins que toutes les forces des assiégeants s'étaient portées sur ce point; tandis que les troupes de terre se tiendraient en bataille sous les murs de la ville, attendant le signal que devaient donner les habitants avec lesquels on était d'intelligence. Les trirèmes exécutèrent l'ordre qu'elles avaient reçu, et les navires byzantins furent en partie écrasés par le choc des éperons des bâtiments détachés de la flotte athénienne, ou en partie arrachés du rivage par les mains de fer lancées contre eux (29). Aux cris épouvantables que poussaient les attaquants, les Péloponnésiens qui se trouvaient dans la ville, ne se doutant nullement du stratagème, se hâtèrent de courir au port pour donner des secours. Pendant qu'ils s'y rendaient, ceux qui avaient promis de livrer la ville, élevaient au sommet des murs le signal convenu, et faisaient, au moyen des échelles qu'ils tendaient, entrer dans l'intérieur Alcibiade avec ses troupes, qui n'eurent aucun danger à courir, tout le peuple en ce moment s'étant précipité du côté du port. Les Péloponnésiens instruits bientôt après de ce qui venait de se passer, laissèrent d'abord la moitié de leurs

forces sur le port, et ensuite, avec l'autre moitié, se hâtèrent d'aller à la défense des murailles surprises par l'ennemi; mais ils trouvèrent que déjà presque toute l'armée athénienne avait pénétré dans la ville. Sans s'effrayer cependant du danger, les Péloponnésiens tinrent ferme, et, soutenus par les Byzantins, combattirent pendant longtemps avec la plus grande valeur, pour arrêter les progrès de l'ennemi. Il est même probable que les Athéniens ne seraient pas venus à bout de s'emparer de la ville de vive force, si Alcibiade, saisissant un moment favorable, n'eût fait proclamer par des hérauts, que les Byzantins n'avaient rien à craindre du vainqueur. A cette proclamation qui les rassurait, les citoyens tournèrent leurs armes contre les Péloponnésiens, dont la plupart, après s'être glorieusement défendus, furent tués sur la place. Le reste, au nombre de cinq cents, se réfugia dans les temples au pied des autels. Les Athéniens rendirent aux Byzantins le gouvernement de leur cité, et firent avec eux un traité d'alliance. Quant aux Péloponnésiens suppliants des autels des dieux, ils obtinrent une capitulation d'après laquelle ils devaient livrer leurs armes et être transportés à Athènes, où le peuple statuerait définitivement sur leur sort. Ainsi se termina l'année.

OLYMP. XCIII.

1.

—
Avantl'ère vulgaire,
406.LXVIII. Au commencement de la suivante ¹, on

¹ EUCTÉMON, archonte d'Athènes; MARCUS PAPIRIUS et SPURIUS NAUTIUS, et selon les Fastes, CAIUS NAUTIUS RUTILIUS, consuls à Rome. Voy. Tite-Live, liv. IV, chap. LII.

célébra la quatre-vingt-treizième olympiade ; Eubatus de Cyrène y fut vainqueur à la course du stade. Vers cette même époque, les généraux athéniens maîtres de Byzance, après y avoir mis une garnison, se rendirent dans l'Hellespont où ils s'emparèrent de toutes les villes de la côte, à l'exception d'Abydos. Ils confièrent la garde de leurs conquêtes à Diodore et à Mantithéus, auxquels ils laissèrent des forces suffisantes, et firent voile vers Athènes. Ils y conduisirent tous leurs vaisseaux chargés d'un riche butin, après avoir, comme on vient de le dire, accompli pour le bien de leur patrie un grand nombre de belles entreprises.

Lorsque leur flotte approchait, joyeux de tant d'heureux succès, le peuple s'empressa d'aller au-devant d'eux ; une foule mêlée de femmes, d'enfants et des étrangers qui se trouvaient à Athènes, se porta au Pirée ; et le retour de cette flotte devait, il faut l'avouer, frapper les esprits d'un juste étonnement. Les généraux ne ramenaient pas moins de deux cents vaisseaux pris aux ennemis, avec un nombre infini de prisonniers et d'immenses richesses. Leurs trirèmes chargées de couronnes brillaient d'armes dorées, et se montraient ornées des plus précieuses dépouilles des vaincus, toutes disposées avec élégance. Mais le plus grand nombre de ceux qui remplissaient les deux ports, n'accourait que pour jouir de la vue d'Alcibiade, et le concours fut tel, que la ville était restée tout à fait dé-

serte. Les esclaves rivalisaient d'empressement avec les personnes libres ; car Alcibiade, dans ce temps, était l'objet d'une vive et générale admiration. Les citoyens d'un rang distingué à Athènes, pensaient qu'ils ne pourraient jamais trouver un citoyen de haute naissance plus que lui en état de s'opposer ouvertement et avec résolution aux entreprises du peuple ; et en même temps les indigents s'imaginaient avoir en lui leur plus ferme soutien, ainsi que l'homme le plus propre à faire une révolution dans la république pour les tirer de la misère. Alcibiade, en effet, surpassait en talents tous ses concitoyens ; orateur puissant par son éloquence, excellent capitaine, il joignait à ces rares qualités la plus grande audace, une figure éminemment remarquable par sa beauté, un caractère brillant et une âme remplie des plus nobles conceptions. En un mot, presque tous s'étaient formé l'idée qu'avec son retour recommencerait dans la ville le cours des prospérités. De plus, comme les Lacédémoniens, tant qu'Alcibiade avait combattu sous leurs drapeaux, étaient demeurés vainqueurs, les Athéniens espéraient qu'ayant désormais dans leurs rangs un si grand homme, ils allaient de nouveau s'élever au plus haut degré de puissance.

LXIX. Lorsque la flotte fut entrée dans le port, la foule se tourna vers le vaisseau d'Alcibiade, et chacun, au moment où il en descendait, s'empressa de lui prendre la main pour témoigner la joie qu'inspi-

raient son retour et les heureux succès de ses armes. Alcibiade, de son côté, saluait avec affection le peuple; et l'ayant convoqué sur-le-champ en assemblée publique, il parla longtemps, fit l'apologie de sa conduite, et réussit à exciter en sa faveur la bienveillance de la multitude si complètement, que tous s'empresèrent de convenir, au sujet des décrets rendus contre lui, que les torts étaient du côté de la république. On lui rendit donc, d'une commune voix, tous ses biens, qui avaient été mis en vente. On jeta dans la mer les rouleaux sur lesquels les sentences prononcées, et tous les décrets qui le concernaient, avaient été inscrits ¹. Il fut décrété que les Eumolpides révoqueraient les malédictions qu'ils avaient portées contre lui à l'époque où on le croyait coupable d'avoir profané les mystères. Enfin le peuple le nomma général et commandant en chef des armées, avec une autorité absolue, tant sur terre que sur mer. Investi de ces pouvoirs, Alcibiade, maître de désigner à son gré les autres généraux qui devaient servir sous ses ordres, choisit Adymante et Thrasybule. Peu de temps après, ayant équipé complètement une flotte de cent vaisseaux, il mit à la voile, se dirigeant sur l'île d'Andros, où il s'empara du fort de Gaurion ², et le mit en état de défense par une bonne muraille. Ensuite les Péloponnésiens qui formaient la garnison de la ville ayant fait une sortie

¹ Voy. Cornélius Népos, *Vie d'Alcibiade*, chap. vi. — ² Ou Catrion, suivant quelques éditions.

avec tous les habitants d'Andros en état de porter les armes , il s'engagea un combat dans lequel les Athéniens demeurèrent vainqueurs. La plus grande partie des troupes sorties de la ville fut tuée, et, de ceux qui réussirent à se sauver, les uns se dispersèrent dans la campagne, et les autres se réfugièrent dans la ville. Alcibiade attaqua ensuite la place, mais n'ayant pu s'en rendre maître, il laissa une forte garnison dans le château de Gaurion qu'il avait fortifié, en donna le commandement à Thrasybule, et se remit en mer avec sa flotte, se portant sur les îles de Cos et de Rhodes. Il dévasta leur territoire et en tira de nombreux approvisionnements pour la subsistance de ses troupes.

LXX. Les Lacédémoniens ayant, par les victoires des Athéniens, perdu leur puissance maritime et la supériorité sur la Grèce, ayant de plus à regretter Mindarus, un de leurs généraux, ne se laissèrent cependant pas décourager, mais choisirent pour nouveau commandant de leur flotte Lysandre, qui passait pour le plus habile de leurs capitaines, homme d'ailleurs doué d'une grande audace, et prêt à la déployer dans toutes les circonstances, même les plus difficiles. Dès que le pouvoir fut remis en ses mains, Lysandre leva, dans le Péloponnèse, tous les soldats qui lui étaient nécessaires, et équipa le plus grand nombre de vaisseaux que la situation des affaires permettait de réunir. Il mit ensuite à la voile, se porta vers Rhodes où il joignit à sa flotte tous les bâtiments

que les villes de cette île purent lui fournir, et de là se rendit à Éphèse et à Milet. Il répara les trirèmes que ces deux villes possédaient, et fit venir également celles qui se trouvaient dans l'île de Chio. Enfin, il parvint à faire sortir d'Éphèse une flotte qui se composait à peu près de soixante et dix vaisseaux. Ayant alors appris que Cyrus, fils du roi Darius, avait été envoyé par son père pour faire la guerre de concert avec les Lacédémoniens, Lysandre vint à Sardes auprès de lui, et réussit à aigrir le ressentiment de ce jeune homme contre les Athéniens, à un tel point qu'il consentit sur-le-champ à donner dix mille dariques ¹ pour la solde des troupes. Cyrus, en les remettant à Lysandre, ajouta que celui-ci pouvait en demander davantage par la suite, et qu'on ne le ferait pas attendre pour le satisfaire, le roi ayant encore positivement enjoint, quels que fussent les secours que les Lacédémoniens solliciteraient, de les leur fournir sans hésiter. Après cette entrevue, Lysandre étant revenu à Éphèse, y convoqua les citoyens les plus opulents des villes voisines, et fit avec eux des traités par lesquels il s'engageait, lorsque les affaires de Lacédémone seraient rétablies, à les placer à la tête du gouvernement de leurs cités respectives. Encouragés par cette assurance, tous, à l'envi les uns des autres, s'empresèrent de procurer à l'armée des secours même au delà de ce que l'on exigeait d'eux; et, par ce moyen,

¹ Deux cent quatre-vingt-trois mille francs.

Lysandre se trouva bientôt dans l'abondance de toutes les choses nécessaires pour entrer en campagne.

LXXI. Alcibiade instruit que Lysandre équipait une flotte à Éphèse, leva l'ancre, et se porta avec tous ses vaisseaux sur cette ville : il s'avança ainsi jusqu'en vue des ports de la côte; mais n'ayant rencontré aucun ennemi qui s'opposât à sa marche, il fit mouiller sous Notium ¹ un assez grand nombre de ses navires, et en confia le commandement à Antiochus, le pilote du bâtiment que lui-même montait. Alcibiade enjoignit à Antiochus de ne point engager de combat, et d'attendre, sans faire de mouvement, que son général fût de retour. Prenant ensuite les vaisseaux où se trouvaient ses meilleurs soldats, il mit à la voile pour se rendre en toute hâte à Clazomène, ville alliée des Athéniens, et qui, dans ce moment, souffrait beaucoup des incursions que faisait sur son territoire une troupe de bannis. Pendant qu'Alcibiade s'éloignait ainsi, Antiochus, homme d'un caractère entreprenant, et qui brûlait du désir de se distinguer par quelque action d'éclat, transgressa les ordres qu'il avait reçus. Il remplit de combattants dix de ses meilleurs vaisseaux, et ayant ordonné aux commandants des autres de se tenir prêts s'il fallait en venir aux mains, il se porta à toutes voiles sur les ennemis, les provoquant au combat. Informé par quelques transfuges du départ d'Alcibiade, et sachant de plus que celui-ci

¹ Petite ville d'Éolie, voisine de Colophon, dans l'Asie Mineure.

avait emmené toutes ses meilleures troupes, Lysandre saisit cette occasion de tenter quelque entreprise digne de Sparte. Il leva donc l'ancre immédiatement, et marchant en avant avec sa flotte entière, coula bas un des dix vaisseaux qu'Antiochus avait rangés en bataille, poursuivit vivement les autres qui s'étaient mis en retraite, et les harcela jusqu'au moment où les commandants des trirèmes athéniennes restées en arrière vinrent au secours, mais sans bien tenir leurs rangs. Il s'engagea ainsi, non loin de terre, une action tumultueuse, dans laquelle les Athéniens, n'observant aucun ordre, furent aisément vaincus, et perdirent dans ce combat vingt-deux vaisseaux, sur lesquels, à la vérité, il se fit peu de prisonniers, la plupart des hommes qui les montaient ayant gagné la terre à la nage. Dès qu'Alcibiade eut connaissance de ce désastre, il ne perdit pas un moment pour revenir à Notium; et après avoir complété l'équipage de toutes ses trirèmes, il se présenta de nouveau à l'entrée des ports occupés par les ennemis. Lysandre n'ayant pas osé sortir, Alcibiade se retira et mit à la voile pour Samos.

LXXII. Tandis que ces événements se passaient, Thrasybule, l'un des généraux athéniens, s'était avancé avec quinze vaisseaux sur Thase, battait les habitants dans une sortie faite par eux hors de la ville, et leur avait tué deux cents hommes. Il investit ensuite la place, et en ayant fait le siège, il força les Tha-

siens à laisser revenir les bannis déportés comme attachés au parti d'Athènes, les obligea à recevoir garnison, et enfin les fit entrer dans l'alliance des Athéniens. Après ce succès, Thrasybule se remit en mer, vint à Abdère, et entraîna également dans le parti athénien cette ville, considérée comme une des plus puissantes de la Thrace. Tels sont les faits les plus remarquables de la campagne ouverte par les généraux athéniens, depuis qu'ils avaient mis à la voile en quittant leur patrie. Cependant Agis, roi de Lacédémone, qui venait de prendre position avec son armée à Décélie, informé que les meilleures troupes des Athéniens étaient en campagne sous Alcibiade, profita d'une nuit où la lune ne se montrait pas, pour lever son camp et marcher sur Athènes. Il avait à ses ordres vingt-huit mille hommes d'infanterie, dont la moitié consistait en soldats d'élite armés pesamment, et l'autre en soldats armés à la légère ; il était de plus suivi par douze cents hommes de cavalerie, dont neuf cents étaient Béotiens : le reste avait été envoyé par les Péloponnésiens. Lorsqu'il fut à peu de distance de la ville (30), il s'approcha sans être aperçu des postes extérieurs, et les ayant facilement mis en fuite par cette attaque inattendue, il tua quelques-uns des soldats qui les composaient, et poursuivit les autres jusque sous les murs mêmes d'Athènes où ils rentrèrent. Les Athéniens ayant bientôt appris ces événements, donnèrent sur-le-champ

aux vieillards et aux enfants un peu grands l'ordre de prendre les armes et de marcher à l'ennemi. Cet ordre s'exécuta promptement, et en peu d'instants toute l'enceinte des murailles fut couverte de nombreux combattants, que le danger commun fit accourir à la défense de la patrie. Le jour ayant commencé à paraître, les généraux athéniens apercevant toute l'armée lacédémonienne rangée en bataille, et formant une phalange de quatre hommes de profondeur sur une longueur de huit stades ¹, furent, dans le premier moment, frappés de terreur, surtout en voyant que deux côtés des murs se trouvaient, de cette manière, déjà investis par les ennemis; mais ensuite ayant fait sortir la cavalerie athénienne qui était presque égale en nombre à celle qui lui était opposée, il s'engagea en avant de la ville un combat très-sérieux; et comme la phalange se trouvait à cinq stades de distance du champ de bataille, les deux corps de cavalerie agirent seuls, et se chargèrent avec beaucoup de valeur. L'action eut ainsi lieu tout à fait sous les murs mêmes d'Athènes. Les Béotiens, qui seuls avaient eu autrefois, près de Délium ², un avantage marqué sur les Athéniens, ne voulaient pas dans cette occasion paraître au-dessous de ceux qu'ils avaient jadis vaincus; et de leur côté les Athéniens ayant pour témoins de leurs faits d'armes leurs concitoyens placés sur les remparts, et dont chacun d'eux était individuellement connu,

¹ Quinze cents mètres environ. — ² Voy. liv. XII, chap. LIX.

soutenaient avec constance le combat. La victoire fut donc disputée par les deux partis avec une égale opiniâtreté. Enfin les Athéniens forcèrent la ligne ennemie, qui perdit beaucoup de monde, et poursuivirent le reste jusque sous la protection de la phalange d'infanterie. Mais cette phalange s'étant mise en mouvement, la cavalerie athénienne rentra dans la ville.

LXXIII. Agis ne jugeant pas alors que le moment fût favorable pour entreprendre le siège de la ville, vint camper dans l'Académie ¹. Le jour suivant les Athéniens ayant élevé un trophée, Agis rangea son armée en bataille, et provoqua ceux qui étaient dans la ville à venir combattre pour la défense de ce trophée. Sur cette provocation, les Athéniens firent sortir leurs troupes, et les déployèrent sous la protection de leurs murailles. Les Lacédémoniens se mirent les premiers en mouvement pour engager l'action; mais accablés par la foule de traits et de flèches lancés sur eux du haut des remparts, ils s'éloignèrent de la ville. Enfin, traversant l'Attique, qu'ils achevèrent de dévaster, ils rentrèrent dans le Péloponnèse.

Pendant que ces événements avaient lieu, Alcibiade, parti de Samos avec toute sa flotte, fit voile pour Cymes; et ayant faussement accusé les habitants de cette ville de quelques torts envers les Athéniens, il en prit le prétexte de piller leur territoire. Dans le premier moment, il réussit à s'emparer d'un assez

¹ Les jardins d'Académus.

grand nombre de prisonniers qu'il fit conduire sur sa flotte; peu après, cependant, les habitants de Cymes étant sortis de la ville avec toutes leurs forces, tombèrent à l'improviste sur les Athéniens. Les troupes d'Alcibiade soutinrent pendant quelque temps le combat; mais à chaque instant de nouveaux renforts arrivant de la ville et de la campagne au secours des Cyméens, les Athéniens furent obligés d'abandonner les prisonniers et de se réfugier précipitamment sur leurs vaisseaux. Consterné de ce revers, Alcibiade fit venir de Mitylène de l'infanterie pesamment armée, et l'ayant rangée en bataille en avant de la ville, il offrit le combat aux Cyméens; mais personne n'étant sorti des murs, il se retira après avoir ravagé le pays, et se remit en mer pour Mitylène. Cependant les citoyens de Cymes ayant envoyé des députés à Athènes, intentèrent une accusation contre Alcibiade, pour avoir pillé une ville alliée à laquelle on n'avait rien à reprocher, et cette accusation fut suivie de beaucoup d'autres récriminations contre ce même général. L'une d'elles fut la démarche de quelques soldats de la garnison de Samos, qui, mal disposés pour Alcibiade, s'embarquèrent et parurent à Athènes; là ils l'accusèrent, dans l'assemblée publique, d'être en secret le partisan des Lacédémoniens, et lié avec Pharnabaze d'une amitié intime, à la faveur de laquelle il espérait, après avoir terminé la guerre, exercer un pouvoir absolu sur ses concitoyens.

LXXIV. La multitude accueillit ces accusations avec d'autant plus d'empressement, que la gloire d'Alcibiade avait reçu un grand échec par les mauvais succès du combat naval de Notium¹ et les fautes qu'il avait commises en attaquant Cymes. Le peuple d'Athènes ayant donc repris ses soupçons contre le caractère audacieux de cet homme célèbre, nomma dix généraux d'armée dont voici les noms : Conon, Lysias², Diomédon, Périclès, Érasinidès, Aristocratès, Archestratè, Protomachus, Thrasyllè³ et Aristogène. Dans ce nombre Conon fut choisi, et partit sur-le-champ pour aller prendre le commandement de la flotte d'Alcibiade. Exclu de ce commandement, Alcibiade remit à Conon toutes les forces qui étaient sous ses ordres ; mais ne croyant plus pouvoir retourner à Athènes, et craignant de s'exposer à la colère de la populace, ou de succomber sous les procès que l'on voulait lui intenter, il se retira avec une seule trirème à Pactyes dans la Thrace. En effet, un grand nombre de citoyens voyant que la fortune commençait à le maltraiter, s'appliquaient à multiplier les accusations contre lui. Le plus grave reproche surtout qu'ils lui adressaient, portait sur des chevaux estimés huit talents⁴. On disait, au sujet de ces chevaux, qu'un de ses amis nommé Diomède lui ayant envoyé un qua-

¹ Voy. plus haut, chap. LXXI. — ² Le texte porte *Lysanias*, mais c'est une erreur du copiste. — ³ *Thrasybule*, par erreur, dans le texte.

⁴ Quarante-quatre mille francs.

drige pour disputer le prix aux jeux Olympiques, non-seulement Alcibiade avait fait inscrire dans la liste que l'on publie suivant la coutume, les quatre chevaux ainsi que le char qui remportèrent le prix, comme lui appartenant en propre, et s'était ainsi arrogé l'honneur de la victoire, mais encore qu'il n'avait pas rendu les chevaux à l'ami qui les avait confiés à sa foi. Alcibiade réfléchissant à toutes ces circonstances, craignit que les Athéniens ne saisissent cette occasion de le punir des torts dont il s'était rendu coupable envers eux, et se condamna ainsi lui-même à l'exil.

LXXV. Ce fut à la célébration de l'olympiade dont les événements nous occupent, que fut ajoutée aux jeux Olympiques la course des chars attelés de deux chevaux. Vers cette même époque mourut chez les Lacédémoniens leur roi Plistonax, après un règne de cinquante années ¹. Pausanias lui succéda et régna quatorze ans. Ce fut également dans la première année de cette olympiade, que les habitants de l'île de Rhodes qui occupaient les villes de Jalyse, de Linde et de Camire, les quittèrent pour s'établir dans une seule, à laquelle on donne aujourd'hui, comme à l'île, le nom de *Rhodes*.

Revenons aux affaires de la Sicile ². Hermocrate de Syracuse ayant mis en mouvement ses troupes,

¹ Quelques-uns portent la durée de ce règne à cinquante-huit ans. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 600. — ² Voy. plus haut, chap. LXIII.

partit de Sélinonte, et s'étant dirigé sur Himère, vint camper dans les faubourgs de cette ville récemment détruite. Là s'étant informé du lieu où les Syracusains avaient combattu lors de la prise d'Himère par les Carthaginois ¹, il ordonna de recueillir religieusement les ossements de ceux qui avaient péri, et les ayant fait placer sur des chars funèbres richement ornés, il se mit en devoir de les conduire lui-même à Syracuse. Cependant, parvenu sur les confins du territoire de cette ville, il s'y arrêta, les lois ne permettant pas aux bannis de les dépasser, et détacha seulement quelques-uns de ceux qui étaient avec lui pour accompagner les chars jusque dans Syracuse. Hermocrate s'était livré à ces soins religieux afin de contre-balancer l'opposition que Dioclès mettait à son rappel, opposition qui aurait pris une nouvelle force, s'il eût encouru le ressentiment du peuple, en paraissant avoir abandonné sans sépulture les restes de ses concitoyens qui avaient succombé dans Himère. Par une conduite aussi humaine, il espérait recouvrer l'ancienne affection du peuple; mais lorsque les ossements parurent aux portes de la ville, un grand soulèvement se manifesta dans le peuple, Dioclès voulant empêcher que l'on rendît les derniers honneurs à ces ossements, et la majorité des citoyens se déclarant uniformément pour l'opinion contraire. Enfin, cette majorité l'emporta, les Syracusains enterrèrent avec solennité les tristes

¹ Voy. plus haut, chap. LXI, LXII.

restes de leurs morts, et toute la ville s'empressa de concourir à cette pompe funéraire. A la suite de ce soulèvement Dioclès fut banni. Néanmoins Hermocrate ne fut point rappelé; le peuple qui soupçonnait son ambition, ayant craint que si le commandement de l'armée était confié à un homme tel qu'Hermocrate, celui-ci ne finît par aspirer à la tyrannie. En sondant les dispositions des Syracusains, Hermocrate ne crut donc pas que le moment fût favorable pour tenter d'employer la violence, et se retira de nouveau à Sélinonte. Quelque temps après, un certain nombre de ses amis l'ayant engagé à venir à Syracuse, il partit de Sélinonte à la tête de trois mille hommes, dirigea sa marche sur Gela, et parvint de nuit dans le lieu où l'on était convenu qu'il se rendrait. Mais toute sa troupe n'ayant pas pu le suivre, Hermocrate n'arriva qu'avec un faible détachement à la porte qui conduit à l'Achradine, et ayant trouvé là ses amis qui occupaient les environs, il y attendit que le reste de ses forces, demeurées en arrière, l'eût joint. Ce retard ayant donné aux Syracusains le temps d'être instruits de ce qui se passait, ils se rendirent en armes dans la place publique, et une multitude nombreuse s'y étant aussi rassemblée, Hermocrate et un grand nombre de ceux qui avaient pris son parti, furent tués dans le combat qui s'engagea. Ceux qui se sauvèrent de ce massacre furent mis en jugement et condamnés à l'exil.

Cependant, parmi ces derniers, plusieurs qui avaient reçu des blessures graves, ayant été donnés pour morts par leurs parents, purent, au moyen de cette ruse, échapper aux suites de la fureur du peuple. Dans ce nombre se trouvait Denys, qui depuis fut tyran de Syracuse.

Ainsi se termina la première année de la quatre-vingt-troisième olympiade.

OLYMP. XCIII.

2.

Avant
l'ère vulgaire,
407.

LXXVI. L'année suivante¹, Conon, général des Athéniens, ayant pris, à Samos, le commandement de l'armée navale², s'occupa de mettre en état de tenir la mer les vaisseaux qu'il trouva dans cette île, et de réunir ceux que les villes alliées pouvaient fournir, s'empressant de se voir en mesure de rivaliser, par le nombre de vaisseaux, avec la flotte ennemie. De leur côté, comme le temps du commandement de Ly sandre était expiré, les Lacédémoniens envoyèrent pour lui succéder Callicratidas. Ce nouveau général, encore dans la première jeunesse, était d'une grande douceur de caractère et d'une âme simple, sans aucune habitude des mœurs étrangères; mais il passait pour le plus juste de tous les Spartiates. De l'aveu de tous, pendant la durée de son commandement il ne commit aucune action reprochable, soit envers la république, soit envers les particuliers; il repoussa même avec in-

¹ ANTIGÈNE, archonte d'Athènes; CAIUS MANIUS EMILIUS, ou selon Rhodomann, simplement MANIUS EMILIUS, et CAIUS VALERIUS, consuls à Rome. — ² Voy. plus haut, chap. LXXIV.

dignation ceux qui essayèrent de le corrompre en lui offrant de l'argent, et les fit punir sévèrement. Tel était Callicratidas. Arrivé à Éphèse, il prit le commandement de la flotte; puis ayant réuni les vaisseaux des alliés (31) à tous ceux que lui remit Lysandre, il se trouva avoir sous ses ordres cent quarante bâtimens, avec lesquels il mit à la voile pour se porter sur l'île de Chio, où les Athéniens occupaient la forteresse de Delphinium, dont il entreprit le siège. Les troupes qui en formaient la garnison n'étant qu'au nombre de cinq cents hommes, effrayées par la supériorité des forces dirigées contre elles, rendirent la place par capitulation (32). Maître de cette forteresse, Callicratidas la rasa, fit voile ensuite pour aller attaquer les Téliens, entra par surprise dans leurs murs pendant la nuit, et ravagea entièrement la ville. De là il se remit en mer, et s'étant porté sur Lesbos, il fit marcher ses troupes contre la ville de Méthymne, où les Athéniens avaient une garnison. Ses premières attaques n'eurent aucun succès; mais, peu de temps après les avoir commencées, quelques intelligences qu'il s'était ménagées dans l'intérieur lui ayant livré la ville, il s'empara de toutes les richesses qu'elle renfermait, et ayant pardonné aux habitants, il leur rendit le gouvernement de leur ville. Cette expédition terminée, Callicratidas se dirigea sans perdre de temps sur Mitylène, après avoir remis le commandement de l'infanterie à Thorax le Lacédémonien, auquel il donna

l'ordre de s'avancer par terre. Quant à lui, il s'embarqua sur les vaisseaux qui rangèrent la côte.

LXXVII. Cependant Conon, général des Athéniens, venait de réunir sous ses ordres soixante et dix vaisseaux parfaitement en état de combattre, et mieux équipés qu'aucune des flottes qui s'étaient vues avant lui, sous le commandement de tout autre général. Il avait d'abord conduit ces vaisseaux au secours de Méthynne, mais ayant trouvé la place déjà rendue, il alla jeter l'ancre près de l'une des îles dont le groupe est connu sous le nom des *Cent îles*¹. Le lendemain, lorsque le jour parut, Conon voyant toutes les forces des ennemis en mouvement pour l'attaquer, jugea qu'il serait dangereux d'engager le combat contre des trirèmes en nombre double des siennes : ce motif le détermina à sortir en pleine mer comme pour fuir, se proposant, s'il réussissait à séparer quelques-unes des trirèmes ennemies, de les combattre en avant de Mitylène. Il calculait, de cette manière, que vainqueur il aurait tout l'espace nécessaire pour la poursuite de l'ennemi, et que vaincu il trouverait une retraite assurée dans le port de cette ville. Ayant donc embarqué ses troupes, il commença à se retirer peu à peu, faisant ramer avec lenteur, pour laisser aux Péloponnésiens le temps de s'approcher ; et en effet, plus les Lacédémoniens se portaient en avant, plus ils faisaient d'efforts pour accélérer la marche de leurs bâtiments,

¹ Voy. pour ces îles, Hérodote, liv. I, chap. cxi.

espérant à tout moment atteindre l'arrière-garde de l'ennemi. Mais Conon continuant toujours à se retirer, ceux qui montaient les meilleurs bâtiments des Péloponnésiens, redoublèrent d'ardeur dans leur poursuite, et se détachant ainsi de ceux que la fatigue continuelle des rameurs retenait en arrière, ils se trouvèrent séparés et dispersés très-loin du reste de la flotte. Conon s'en étant aperçu, et se voyant déjà près de Mitylène, fit élever au mât de son vaisseau un pavillon couleur de pourpre, signal convenu avec les commandants des trirèmes. A ce signal, lorsque les vaisseaux ennemis étaient au moment de la joindre, la flotte athénienne vira de bord subitement toute à la fois : au même instant les troupes entonnèrent le *Pæan*, et les trompettes sonnèrent la charge. Effrayés de ce mouvement inopiné, les Péloponnésiens manœuvrèrent pour faire prendre à leurs vaisseaux une ligne de bataille opposée à celle de l'ennemi ; mais le temps leur ayant manqué pour exécuter ce mouvement, le plus grand trouble se mit dans les rangs, les bâtiments restés en arrière n'ayant pas pu prendre leur poste accoutumé.

LXXVIII. Conon profitant avec habileté du désordre des ennemis, se porta vivement sur eux et les empêcha de se ranger en ligne, soit en maltraitant à coups d'éperons leurs navires, soit en brisant les rames qui les mettaient en mouvement. Cependant aucun des bâtiments parvenus à prendre position de-

vant Conon ne se mit en retraite, et tous reculant par la poupe sans virer de bord, reçurent ainsi dans leurs rangs les vaisseaux restés en arrière : mais l'aile gauche des Athéniens ayant réussi à mettre en fuite les trirèmes qu'elle avait en tête, les poussa vivement et s'abandonna trop longtemps à leur poursuite. Tandis que cette aile s'éloignait ainsi du reste de la flotte, tous les bâtiments des Péloponnésiens s'étaient enfin réunis. Conon craignant alors de se commettre avec des ennemis si nombreux, cessa de les poursuivre, et fit voile avec quarante vaisseaux pour entrer dans le port de Mitylène. Lorsqu'il eut ainsi fait sa retraite, toute la flotte péloponnésienne investit les bâtiments athéniens de l'aile gauche qui avaient continué la poursuite, jeta l'épouvante parmi eux, et leur ayant fermé le chemin du port de la ville, les força à se jeter à la côte. Les Péloponnésiens les harcelèrent dans ce mouvement avec beaucoup de chaleur, et les Athéniens ne voyant aucun autre moyen d'échapper, abandonnèrent leurs vaisseaux et descendirent à terre pour se sauver dans Mitylène. Callioratidas s'empara de ces vaisseaux, au nombre de trente, et étant si heureusement parvenu à mettre les forces navales de l'ennemi hors d'état d'agir, il se flatta de n'avoir plus à combattre que sur terre, et se dirigea en conséquence vers Mitylène. Conon, qui en se retirant dans cette ville s'attendait bien à la voir assiégée, s'occupa sur-le-champ des moyens d'empêcher

l'ennemi d'entrer dans le port : pour y parvenir, il fit couler à fond, dans les parties où les eaux étaient basses, de petites embarcations remplies de pierres; et dans les parties plus profondes, il amarra de grands bâtiments de transport chargés de pierres, avec des machines pour les lancer (33). En même temps, les Athéniens et une foule de Mitylénien que la guerre avait forcés à quitter la campagne pour se renfermer dans la ville, travaillaient avec ardeur aux préparatifs de défense. D'un autre côté, Callicratidas ayant débarqué ses troupes sur le rivage voisin de Mitylène, y établit son camp, et éleva un trophée comme monument de la victoire navale qu'il venait de remporter. Le jour suivant, ayant fait choix de ses meilleurs vaisseaux, et après avoir recommandé à ceux qui les commandaient de ne jamais perdre de vue le sien, il leva l'ancre, et chercha, sans différer un instant, à pénétrer dans le port en rompant l'espèce d'estacade que l'ennemi avait fondée; mais Conon fit monter une partie de ses troupes sur ses trirèmes dont il disposa la proue en avant, dans la direction de la passe du port, et en plaça une autre partie sur les grands navires de transport chargés de pierres; enfin il détacha quelques soldats sur les jetées du port, afin de barrer ces jetées à la fois par terre et par mer. Ces dispositions faites, Conon soutint l'attaque des Péloponnésiens avec ses trirèmes, qui remplissaient les intervalles de l'estacade. Pendant ce combat, les troupes

embarquées dans les grands vaisseaux de transport lançaient, du haut des vergues, des pierres sur les vaisseaux ennemis, tandis que les soldats rangés en bataille sur les jetées contenaient ceux des assaillants qui auraient osé tenter de descendre à terre.

LXXIX. Les Péloponnésiens ne restèrent au-dessous des Athéniens ni en courage ni en ardeur : ils se portèrent sur les ennemis avec tous leurs vaisseaux réunis, et ayant posté leurs meilleurs guerriers sur les ponts, ils engagèrent à la fois un combat de pied ferme et un combat naval. Ils essayèrent même de s'ouvrir de force un passage à travers les navires qui leur étaient opposés, se jetant sans hésiter dans les proues de ces bâtiments, et avec d'autant plus d'impétuosité, qu'ils supposaient que ceux qui, dans l'action précédente, avaient déjà été vaincus, ne pourraient soutenir la violence d'un tel choc; mais les Athéniens et les Mityléniens, persuadés que vaincre était pour eux le seul moyen de salut, mouraient noblement à leur rang pour maintenir la ligne de bataille. Les deux armées étant donc excitées par une émulation réciproque si excessive, la mêlée devint terrible, chacun des deux côtés prodiguant sa vie et se précipitant avec courage au milieu du danger. Ceux qui combattaient sur les ponts étaient percés par les traits qu'on décochait de toutes parts contre eux; et quelques-uns, blessés à mort, tombaient dans la mer, tandis que d'autres, qui dans la chaleur de la lutte ne sentaient pas

leurs blessures, continuaient encore à combattre. Plus loin, un grand nombre succombaient, atteints par les pierres d'un immense volume que les Athéniens, comme d'un poste élevé qui dominait les vaisseaux péloponnésiens, lançaient du haut des vergues. Enfin, ce combat acharné ayant duré pendant un assez long espace de temps, et beaucoup de monde périssant de part et d'autre, Callicratidas ordonna aux trompettes de sonner la retraite afin de donner un moment de repos à ses soldats; mais quelques moments après, ayant de nouveau garni de troupes ses vaisseaux et recommencé le combat, qui se prolongea encore plusieurs heures, il parvint, à la faveur du grand nombre de ses vaisseaux et de la force extraordinaire des soldats postés sur les ponts, à repousser les Athéniens qui se réfugièrent dans le port intérieur de la ville.

La flotte péloponnésienne pénétra alors librement à travers l'estacade, et vint mouiller près de Mitylène; car le passage dont l'entrée avait été si chaudement disputée dans l'action, conduit à un très-beau port, mais qui est au dehors de la ville. En effet, l'ancienne Mitylène occupe une île, tandis que la ville neuve, bâtie dans la suite, est située à l'opposite de Lesbos; et entre les deux se trouve un détroit ou une sorte d'Euripe, qui rend la ville très-forte¹. Callicratidas vainqueur débarqua ses troupes,

¹ Voy. sur la topographie de Mitylène, Strabon, liv. XIII.

investit la ville, et la fit attaquer de tous les côtés à la fois.

Mais laissons les affaires de Mitylène dans cette situation, et retournons en Sicile.

A la suite des succès qu'Annibal avait obtenus ¹, les Syracusains envoyèrent des députés à Carthage pour se plaindre de la guerre qui leur était faite, et proposer une cessation d'hostilités. Les Carthaginois ne donnèrent à ces propositions que des réponses ambiguës; et cependant ils faisaient en Libye d'immenses préparatifs, dans le dessein de s'emparer de toutes les villes de la Sicile. Déjà même avant d'embarquer les troupes destinées à cette nouvelle expédition, ils avaient désigné quelques-uns de leurs citoyens et plusieurs Libyens de bonne volonté, pour habiter une ville qu'ils fondaient en Sicile près des sources d'eaux chaudes, et à laquelle ils donnèrent le nom de *Thermes*.

OLYMP. XCIII.

3.

—
Avant

l'ère vulgaire,

406.

LXXX. Ici se terminent les événements de l'année. Dans la suivante ², les Carthaginois enflés de leurs succès en Sicile, et formant le projet de se rendre maîtres de l'île entière, décrétèrent la levée d'une puissante armée. Ils en donnèrent le commandement à ce même Annibal, qui déjà avait pris et détruit les villes de Sélinonte et d'Himère, et lui remirent une autorité

¹ Voy. plus haut, chap. LXII. — ² CALLIAS, archonte d'Athènes; LUCIUS FURIUS et CNEIUS POMPEIUS, et selon les Fastes, CNEIUS CORNELIUS, consuls à Rome.

absolue pour la conduite de la guerre; mais celui-ci s'étant excusé sur son âge avancé, ils lui nommèrent pour collègue Imilcon, fils d'Hannon, et de la même famille qu'Annibal. Les deux généraux s'étant concertés ensemble, firent partir avec de grosses sommes d'argent un certain nombre de commissaires choisis parmi les plus distingués des citoyens de Carthage, les uns pour l'Ibérie, les autres pour les îles Baléares¹, avec l'ordre d'engager le plus possible de soldats étrangers. Tandis que ces envoyés s'acquittaient de leur mission, Annibal et Imilcon parcouraient la Libye et enrôlaient des Libyens, des Phéniciens, et ceux des citoyens de Carthage en état de porter les armes. Ils demandèrent également des secours aux nations et aux rois alliés, et firent ainsi entrer dans leurs rangs des soldats tirés de la Mauritanie, de la Numidie, et quelques-uns même levés parmi les peuples qui habitent les provinces voisines de la Cyrénaïque. Enfin, ils tirèrent en outre de l'Italie des Campaniens qu'ils prirent à leur solde et qu'ils firent transporter en Libye; ils savaient de quelle utilité ces derniers pouvaient être, tant que l'on aurait à craindre que ceux des Campaniens laissés en Sicile, et qui avaient eu quelque sujet de mécontentement contre les Carthaginois (34), ne fissent cause commune avec les Siciliens. Toutes ces forces s'étant réunies à Carthage, leur nombre, y compris la cavalerie, se monta, sui-

¹ Aujourd'hui Majorque et Minorque.

vant Timée, un peu au-dessus de cent vingt mille hommes, et si l'on en croit Éphore, à trois cent mille ¹.

Les Carthaginois s'occupèrent alors des préparatifs nécessaires pour le transport de cette armée; ils équipèrent toutes leurs trirèmes et des bâtiments de transport dont le nombre s'élevait à plus de mille. Lorsque cette flotte fut réunie, ils en détachèrent une avant-garde de quarante bâtiments qui arrivèrent en Sicile; mais les Syracusains ayant rassemblé à la hâte un nombre presque égal de navires, parurent subitement à la rencontre des ennemis, dans les environs d'Éryx: là s'engagea un combat naval qui dura longtemps, et dans lequel quinze vaisseaux phéniciens ² furent détruits; les autres, profitant de la nuit, se sauvèrent en regagnant la haute mer. Lorsque la nouvelle de cette défaite parvint à Carthage, Annibal s'embarqua et mit à la voile, suivi de cinquante vaisseaux, dans le dessein d'empêcher les Syracusains de profiter de l'avantage qu'ils venaient de remporter, et en même temps avec le désir de porter des secours à ses propres forces, pour assurer du moins leur retraite.

LXXXI. La nouvelle des levées de troupes étrangères qu'Annibal avait faites s'étant répandue dans la Sicile, chacun s'attendait à voir incessamment ces forces immenses transportées dans l'île. Toutes les

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxiii, pag. 234. — ² Dénomination qui est souvent donnée aux Carthaginois.

villes ayant ainsi pris connaissance de la grandeur des préparatifs, et jugeant que du sort de la lutte qu'elles allaient soutenir dépendait toute leur existence, firent les plus grands efforts pour conjurer le danger. Les Syracusains envoyèrent réclamer les secours des Grecs d'Italie et des Lacédémoniens; ils députèrent également des hommes affidés dans les villes de la Sicile, pour engager les citoyens qui avaient quelque influence à mettre en mouvement les populations, et à leur faire prendre les armes dans le péril que courait leur commune liberté. D'un autre côté, les Agrigentins calculant tout ce que la puissance de Carthage rendait possible à cette nation, sentirent d'avance que le poids de la guerre tomberait d'abord sur eux : et, dans une telle conjoncture, ils jugèrent que le meilleur parti à prendre était de faire rentrer dans les murs de la ville les grains, les fruits et toutes les richesses que produisaient leurs fertiles campagnes. En effet, dans ce temps, la ville et le territoire d'Agrigente étaient à l'état le plus florissant, et abondaient en productions de tout genre. Je crois même que l'on ne trouvera pas hors de propos que je m'arrête ici à donner quelques détails sur l'origine de cette étonnante prospérité; car aucun territoire ne produisit jamais des vignobles plus remarquables par la beauté des raisins, ni d'oliviers en plus grand nombre. Les Agrigentins exportaient ces fruits, et allaient particulièrement les vendre à Carthage; et comme alors la Libye n'était pas en-

core plantée d'arbres fruitiers de ce genre ¹, les cultivateurs du sol d'Agrigente rapportaient de l'argent en échange des productions qu'ils vendaient dans cette contrée, et avaient amassé d'incroyables richesses. Il subsiste encore chez eux des monuments qui indiquent quelles furent ces richesses : il ne semblera donc pas déplacé d'en dire rapidement quelques mots.

LXXXII. Les temples d'Agrigente, et particulièrement celui de Jupiter, surpassaient en magnificence tous les monuments de ce genre élevés par les hommes; mais, à l'exception du dernier, tous ces temples furent ou renversés ou incendiés, la ville ayant été assiégée et prise plusieurs fois. La guerre qui survint au moment où l'on allait placer le toit de l'Olympium ², empêcha même d'achever le monument; et dans la suite Agrigente ayant été encore une fois saccagée, les habitants n'osèrent plus entreprendre de terminer cette immense construction. Tel qu'il est, ce temple a trois cent quarante pieds de long, soixante de large et cent de haut, non compris les fondations : il est sans contredit le plus vaste de tous les temples de la Sicile, et sa grandeur permet avec raison de le comparer aux autres édifices de même nature que l'on voit hors de cette île; car bien que l'entreprise

¹ L'auteur a dit tout le contraire, liv. IV, chap. XVII. Voy. aussi sur la fécondité de quelques parties de la Libye, Hérodote, liv. IV, chap. CXCVIII. — ² Temple de Jupiter. Voy. liv. XXIII, écl. XIV, et Polybe, liv. IX, chap. XXI.

n'ait point été complètement finie, le dessein total de l'ouvrage est clairement reconnaissable. Dans la construction des autres temples, ou le bâtiment est encéint de murs dans sa totalité, ou le sanctuaire est environné de colonnes (35); mais l'Olympium participe à la fois de l'un et de l'autre genre d'architecture : ses colonnes se confondent avec les murs, de manière que la partie ronde est en saillie au dehors, tandis que, dans l'intérieur du temple, ces mêmes colonnes sont carrées en forme de pilastres; leur partie extérieure a vingt pieds de développement, et les cannelures en sont assez larges pour pouvoir contenir aisément le corps d'un homme : leur partie intérieure a douze pieds. Dans les portiques, dont la grandeur et l'élevation sont vraiment surprenantes, on a représenté, du côté oriental, le combat des géants, ouvrage également remarquable par son étendue, la perfection de la sculpture et la beauté des ornements. A la partie occidentale, on admire la prise de Troie, composition où l'on peut reconnaître aisément la stature et les traits des héros qui y sont mis en action, et dont les figures sont d'un travail achevé. On voyait aussi autrefois, en dehors de la ville, un lac creusé de main d'homme, qui avait sept stades de tour ¹ et vingt coudées de profondeur ², où l'on avait amené des eaux abondantes, dans lesquelles les

¹ Environ treize cents mètres. — ² Dix mètres environ. Voyez plus haut, liv. XI, chap. xxv.

Agrigentins se plaisaient à entretenir une quantité de poissons de divers genres pour les faire servir aux repas publics : on y remarquait en outre de nombreuses troupes de cygnes et d'autres oiseaux propres à charmer la vue de ceux qui venaient visiter ces beaux lieux. Enfin, rien ne caractérisait plus particulièrement le luxe des habitants, que la magnificence déployée dans les monuments funèbres, dont quelques-uns étaient élevés soit à des chevaux qui avaient disputé le prix des courses, soit à des oiseaux nourris dans des volières par des jeunes garçons ou des jeunes filles. L'historien Timée¹ assure en avoir vu qui subsistaient encore de son temps.

LXXXIII. Les Agrigentins donnèrent aussi une grande preuve de luxe, dans une circonstance que je vais rapporter. A la célébration de l'olympiade qui précéda celle qui nous occupe maintenant, c'est-à-dire dans la quatre-vingt-douzième, Exénète, leur concitoyen, ayant remporté le prix de la course du stade, ils le firent entrer dans la ville sur un char, accompagné, en grande pompe, de trois cents autres attelés chacun de deux chevaux blancs, tous fournis par les Agrigentins mêmes, indépendamment de beaucoup de chars étrangers qui se joignirent à ce cortège. En un mot, ces riches citoyens avaient, dès l'enfance,

¹ Timée de Tauroménium en Sicile ; il vivait sous Ptolémée Philadelphe. Voy. Heyne, *de Fontibus historiæ Diodori*, pag. LXXXVIII, tom. I de l'édition de Diodore des Deux-Ponts.

contracté l'habitude d'une vie molle et efféminée, portaient des vêtements de l'étoffe la plus souple, se paraient d'ornements d'or, et faisaient même souvent usage, dans les bains, de brosses et de fioles à huile montées en or ou en argent¹. Mais, à cette époque, le plus riche de tous les Agrigentins était certainement Gellias : il avait construit dans sa maison un grand nombre d'appartements propres à recevoir des hôtes, et plaçait devant sa porte des domestiques chargés d'inviter tous les voyageurs qui arrivaient, à venir recevoir chez lui l'hospitalité. Cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres citoyens, qui en accueillant avec bienveillance leurs hôtes, ramenaient ainsi les mœurs de leurs ancêtres, dont Empédocle fait l'éloge lorsqu'il dit, en parlant d'Agrigente :

« Port vénéré où peuvent se reposer les étrangers,
« sans crainte d'éprouver aucun mauvais traitement! »

Et même, si l'on en croit ce que rapporte Timée dans le quinzième livre de son histoire, cinq cents hommes à cheval étant arrivés, pendant l'hiver, de Gela à Agrigente, Gellias les logea tous, et leur fit distribuer des tuniques et des manteaux qu'il tira de ses propres magasins.

L'historien Polyclète² raconte de plus, sur la beauté

¹ Le quatre-vingt-troisième chapitre ne commence qu'ici dans l'édition de Wesseling et dans celle de M. Dindorf; mais la division d'Eichstädt, que j'ai suivie, est plus naturelle et distribue les chapitres d'une façon plus égale. — ² Cet historien était de Larisse. Voy. Athénée, liv. XII, pag. 539, et la note de Wesseling, tom. V, pag. 609.

des celliers de Gellias, des détails curieux, et qu'il dit avoir recueillis lui-même, lorsqu'il portait les armes dans Agrigente. Suivant cet auteur, il existait dans ces celliers trois cents vaisseaux taillés dans une même roche, contenant chacun cent amphores; et l'on voyait au-dessus une vaste citerne revêtue d'un enduit fait avec la cendre des volcans ¹, de la capacité de mille amphores, et d'où l'on faisait couler le vin pour aller remplir les amphores placées au-dessous. On dit aussi que ce Gellias, si remarquable par ses mœurs hospitalières et son esprit, était d'une figure tellement commune, qu'ayant été envoyé en députation auprès des Centoripiniens ², la populace, lorsqu'il parut dans l'assemblée publique, ne put s'empêcher d'éclater de rire en le voyant, en apparence, si au-dessous de sa grande renommée. Gellias s'en étant aperçu, dit au peuple de ne pas s'étonner, « Car, ajouta-t-il, la coutume des « Agrigentins est d'envoyer dans les cités illustres les « plus beaux de leurs citoyens, et de ne députer dans « les villes subalternes, trop peu célèbres, que des « personnages semblables à moi. »

LXXXIV. Mais cette extrême opulence n'était pas le partage du seul Gellias : beaucoup d'autres Agrigentins jouissaient également d'une grande fortune. Dans le nombre, on cite Antisthène, surnommé *Rhodus*. Lorsqu'il célébra les noces de sa fille, il donna

¹ La pouzzolane. — ² Habitants de Centoripa, petite ville de la Sicile.

un repas à tous les citoyens, dans les rues mêmes où ils demeuraient; il fit suivre le char qui portait la mariée par plus de huit cents autres, attelés de deux chevaux; et une multitude de personnes montées à cheval, non-seulement de la ville même, mais encore des villes voisines, invitées au mariage, formaient autour d'elle un pompeux cortège. Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire fut la surprise ménagée pour éclairer la fête. Antisthène avait fait placer près des temples, et dans toutes les rues de la ville, des amas de bois, et distribuer à tous les gardiens des boutiques et des lieux publics des sarments et des étoupes, avec l'ordre, aussitôt qu'ils verraient briller la flamme au-dessus de la citadelle, de mettre au même instant le feu à ces amas de bois. Les gardiens exécutèrent ce qui leur avait été prescrit; et au moment où l'on menait l'épousée chez elle, précédée d'un grand nombre de personnes qui portaient des torches allumées, soudain la ville se trouva éclairée de toutes parts de mille lumières; aussi les rues et les places publiques par lesquelles le cortège passait pouvaient à peine contenir la foule empressée et jalouse d'applaudir à tant de magnificence. Dans ce temps, on comptait plus de vingt mille Agrigentins (36); et le nombre total des habitants, en y comprenant les étrangers qui demeuraient dans la ville, n'était pas au-dessous de deux cent mille. Enfin, pour terminer tout ce qui concerne ce riche

citoyen, on rapporte de lui qu'étant instruit qu'une querelle s'était élevée entre un de ses voisins, homme n'ayant qu'une médiocre fortune, et son propre fils, qui voulait forcer ce voisin à lui vendre un champ de peu d'étendue qu'il trouvait à sa convenance, Antisthène avait, par une vive opposition, empêché quelque temps d'employer la violence. Cependant le désir de faire cette acquisition s'étant de plus en plus animé dans l'esprit du jeune homme, Antisthène déclara que ce n'était pas à son fils à chercher les moyens d'appauvrir encore un voisin déjà dans l'indigence, mais que son devoir était, au contraire, de s'occuper de l'enrichir; enfin, que s'il voulait se procurer une terre plus étendue, il fallait, ne pouvant pas traiter à l'amiable avec son voisin, vendre celle que lui-même possédait déjà, pour en acquérir une plus grande ailleurs. Le luxe était, chez les Agrigentins, porté à un tel degré, que lorsque, peu de temps après, la ville fut assiégée, l'on rendit un décret pour défendre à ceux qui montaient la garde pendant la nuit, d'avoir, pour faire leur lit, plus d'un matelas, d'un tapis, d'une couverture de laine, et de deux oreillers; et si un tel lit était considéré comme un coucher dur, on peut juger quelle était la mollesse de la vie habituelle (37). Mais si nous n'avons pas voulu passer sous silence ces diverses particularités, nous ne nous étendrons pas néanmoins davantage sur un tel sujet, afin de ne pas négliger des faits plus importants.

LXXXV. Revenons donc au récit des événements.

Les Carthaginois ayant transporté toutes leurs forces en Sicile ¹, marchèrent sur Agrigente, et partagèrent leur armée en deux camps, l'un situé sur les hauteurs, et dans lequel furent postés les Ibériens et une partie des Libyens au nombre de quarante mille; le second tracé à peu de distance de la ville, et entouré d'un fossé profond et palissadé. Avant de commencer les hostilités, les Carthaginois envoyèrent des députés aux Agrigentins pour leur proposer d'entrer dans une alliance, ou, s'ils s'y refusaient, de garder du moins la neutralité, et de rester amis de Carthage sans prendre aucune part à la guerre; mais les habitants ayant rejeté l'une et l'autre proposition, les Carthaginois s'occupèrent avec la plus grande activité des préparatifs du siège. De leur côté les Agrigentins armèrent tous leurs concitoyens, et les ayant distribués en différents corps de troupes, ils en placèrent une partie sur les remparts pour veiller à leur défense, et mirent l'autre en réserve, afin de relever successivement les combattants fatigués. Dexippe le Lacédémonien se trouvait alors dans Agrigente, et était pour les habitants un utile auxiliaire : il arrivait tout récemment de Géla avec quinze cents hommes; et effectivement, suivant ce que rapporte Timée, Dexippe demeurait à cette même époque dans Géla, où il jouissait, par égard pour sa patrie, d'une grande con-

¹ Voy. plus haut, chap. LXXX.

sidération. Les Agrigentins l'avaient donc chargé de prendre à leur solde et de venir les joindre avec le plus de soldats qu'il pourrait réunir; en même temps les Campaniens qui, dans la première guerre, servaient dans les troupes d'Amilcar, étaient également passés, au nombre d'environ huit cents, à la solde des Agrigentins. Ces auxiliaires furent chargés d'occuper, dans l'intérieur de la ville, une hauteur nommée l'*Athénéum*¹, et qui formait un excellent poste de défense. Cependant Imilcon et Annibal, généraux des Carthaginois, après avoir soigneusement examiné les murailles, reconnurent un point faible qui pouvait donner un accès facile dans la ville, et, pour l'attaquer, firent élever près des murs deux tours de bois d'une hauteur démesurée. Le premier jour, les Carthaginois placés sur ces tours combattirent avec succès contre ceux qui défendaient les murailles et leur tuèrent beaucoup de monde; mais la nuit étant survenue, les assiégés firent une vigoureuse sortie et parvinrent à incendier les machines de l'ennemi.

LXXXVI. Annibal et Imilcon voulant néanmoins multiplier et presser les attaques, ordonnèrent à leurs soldats de détruire les tombeaux qui étaient en dehors de la ville, et de pousser des terrasses jusqu'au pied des murailles. Ces ordres furent promptement exécutés au moyen du grand nombre de bras qu'ils em-

¹ D'un temple consacré à *Athéné* ou Minerve. Voy. Polybe, liv. IX, chap. XXI.

ployèrent, mais en même temps une terreur superstitieuse se répandit dans l'armée. Le tombeau de Théron, édifice d'une grandeur immense, ayant été ébranlé par la foudre pendant que l'on travaillait à le démolir, quelques devins qui se trouvaient alors dans le camp (38), défendirent, par prudence, que l'on continuât la démolition de ce monument. Bientôt après pourtant la peste se déclara dans l'armée, un grand nombre de soldats périt, et un nombre non moins considérable fut saisi de douleurs violentes et d'horribles souffrances. Le chef de l'armée, Annibal, succomba lui-même, et les sentinelles des avant-postes déclarèrent qu'elles avaient aperçu, pendant la nuit, les fantômes des morts. Imilcon voyant que la superstition s'emparait ainsi de tous les esprits, fit d'abord cesser la démolition des tombeaux, et ensuite ordonna des supplications solennelles aux dieux, selon les rites pratiqués dans sa patrie; c'est-à-dire en sacrifiant un enfant à Saturne, et en faisant précipiter et noyer dans la mer une foule de victimes en l'honneur de Neptune. Il ne voulut pas cependant interrompre les travaux commencés, et faisant, au contraire, barrer, par une digue poussée jusqu'auprès des murailles, le fleuve qui baigne la ville, il mit en mouvement toutes ses machines, et tenta chaque jour de nouvelles attaques. Les Syracusains, témoins en quelque sorte du siège d'Agrigente, et craignant que cette ville n'éprouvât le même sort que Sélinonte et Hi-

mère, avaient fait à l'avance des préparatifs pour secourir les Agrigentins. Par suite de ces dispositions, les troupes auxiliaires qu'ils avaient appelées de l'Italie et de Messine étant alors arrivées, ils élurent pour chef de l'armée Daphnée; et dès que toutes leurs forces furent réunies, l'armée se mit en marche, se dirigeant par Camarine et Géla. En même temps quelques autres détachements que les Syracusains avaient tirés de l'intérieur des terres s'avançaient directement sur Agrigente; et de plus une flotte de trente vaisseaux rangeait le rivage, pendant que les troupes suivaient la route de terre. Cette armée était composée de plus de trente mille hommes d'infanterie, et au moins de cinq mille chevaux.

LXXXVII. Imilcon instruit de la marche des Syracusains, envoya à leur rencontre les Ibériens et les Campaniens, dont le nombre total n'était pas au-dessous de quarante mille; déjà les Syracusains avaient passé le fleuve Himère lorsque les Barbares se trouvèrent en présence : une bataille rangée s'engagea immédiatement, et la victoire fut longtemps disputée. Enfin les Syracusains l'emportèrent, firent perdre aux ennemis plus de six mille hommes, détruisirent leur armée, et en poursuivirent les débris jusque sous les murs d'Agrigente; mais le général syracusain s'apercevant que ses troupes se livraient en désordre à cette poursuite, les arrêta, craignant qu'Imilcon, en se montrant à l'improviste avec le reste

de ses forces, ne parvint à rétablir le combat, et à venger la défaite de son armée. En effet, c'était ainsi que les Himériens, par une semblable faute, avaient été, peu de temps auparavant, entièrement perdus ¹, et Daphnée ne l'ignorait pas. Cependant les Barbares continuaient à fuir pour chercher un asile dans le camp carthaginois près d'Agrigente ², lorsque les troupes qui défendaient cette ville, témoins du revers que venaient d'essuyer les Carthaginois, supplièrent leurs généraux de permettre une sortie. Elles leur représentaient que c'était le moment d'achever l'entière destruction de l'armée ennemie; mais ces généraux, soit qu'ils eussent été corrompus par l'argent, comme le bruit s'en était répandu, soit qu'ils craignissent qu'Imilcon ne s'emparât de la ville privée de tous ses défenseurs, comprimèrent l'ardeur de leurs soldats, et se refusèrent à ordonner la sortie demandée. Les fuyards de l'armée vaincue pouvaient ainsi, sans courir aucun risque, se sauver dans le camp près de la ville; mais Daphnée étant arrivé sur celui que les Barbares avaient abandonné ³, s'en empara et s'y établit. Les troupes qui étaient dans Agrigente, en sortirent alors, et vinrent se réunir à l'armée syracusaine. Dexippe les y suivit, et bientôt toute cette foule s'étant réunie dans une assemblée générale, des cris

¹ Voy. plus haut, chap. LX. — ² *Idem*, chap. LXXXV. — ³ Celui qui était situé sur les hauteurs, et occupé par les Ibériens et les Libyens. Voy. chap. LXXXV.

s'élevèrent de toutes parts, pour se plaindre que l'on eût laissé passer l'occasion de punir complètement de leur témérité des Barbares déjà vaincus, et que les généraux qui pouvaient, dans une sortie, achever la ruine des ennemis, eussent laissé échapper de leurs mains tant de milliers d'hommes, sans leur faire éprouver la plus légère perte. A ces cris, le tumulte redoubla dans l'assemblée, et Ménès de Camarine, s'emparant de l'autorité, accusa les généraux agrigentins avec tant de force, et aigrit tous les esprits à un tel point, que ces généraux demandant à faire l'apologie de leur conduite, personne ne voulut les entendre. La multitude irritée commença, au contraire, à leur jeter des pierres, et finit par lapider quatre d'entre eux : le cinquième, nommé Argée, fut seul épargné par égard pour son extrême jeunesse. Dexippe le Lacédémonien ne fut même pas à l'abri des accusations; et l'on soupçonna qu'ayant part au commandement, et jouissant de la réputation d'un habile capitaine, il n'avait pu se conduire comme il l'avait fait que par trahison.

LXXXVIII. Après cette tumultueuse assemblée, Daphnée entreprit d'enlever le camp des Carthaginois; mais l'ayant trouvé trop bien fortifié, il renonça à ce dessein, et se borna à poster des détachements de cavalerie sur toutes les routes pour saisir ceux que l'ennemi enverrait fourrager dans la campagne. Par cette disposition, tous les convois destinés au camp furent interceptés, et les Carthaginois réduits bien-

tôt par le manque de vivres aux plus grandes extrémités. N'osant cependant pas risquer de combattre, et la disette augmentant chaque jour, leur situation devenait de plus en plus difficile; un assez grand nombre de soldats périrent de faim, et les Campaniens ainsi que les autres troupes étrangères soldées, s'assemblant presque tous à l'entrée de la tente d'Imilcon, demandèrent à grands cris qu'on leur délivrât la mesure de blé qu'il était convenu de distribuer, et menacèrent, s'ils ne la recevaient, de passer du côté des ennemis. Imilcon était dans cette position embarrassante, lorsqu'un avis particulier l'informa que les Syracusains envoyaient par mer une grande quantité de blé à Agrigente, et envisageant cette circonstance comme l'unique voie de salut qui lui restât, il engagea les soldats étrangers à patienter encore quelques jours, promettant de les satisfaire, et leur donnant pour gage de l'exécution de sa parole, les vases d'argent que possédaient les citoyens de Carthage qui servaient dans son armée. Ayant ainsi apaisé les murmures, Imilcon partit de Panorme et de Motye avec quarante trirèmes, et attaqua les vaisseaux qui transportaient les vivres à Agrigente. Les Syracusains qui croyaient les Barbares, d'après leur dernière défaite ¹, hors d'état de tenir la mer, surtout aux approches de l'hiver, les méprisaient comme un ennemi qui n'oserait ni équiper ni faire sortir ses trirèmes : ils n'avaient

¹ Voy. plus haut, chap. LXXX.

donc en mer qu'un très-petit nombre de bâtiments pour escorter leur convoi, lorsque Imilcon paraissant soudain avec quarante trirèmes, coula à fond huit vaisseaux longs des Syracusains ¹, et poursuivit les autres sur la côte, où il les força à se jeter. S'étant ainsi rendu maître de toute la flotte, cet événement changea à un tel point les espérances et la situation des deux partis, que les Campaniens qui étaient à Agrigente, perdant toute confiance dans la cause des Grecs, se laissèrent corrompre pour quinze talents ² qu'Imilcon leur fit offrir, et passèrent dans le camp des Carthaginois. Cependant les Agrigentins jugeant, dans les premiers moments, les affaires des Carthaginois tout à fait désespérées, avaient prodigué sans ménagement les vivres et les autres approvisionnements, s'attendant chaque jour à la levée du siège; mais lorsque l'espoir du succès commença à renaître parmi les Barbares, qui voyaient tant de milliers d'hommes pressés dans un seul lieu consommer leurs subsistances, loin de prévoir qu'elles allaient bientôt s'épuiser, on dit que Dexippe le Lacédémonien se laissa gagner aussi par le don de quinze autres talents : le fait est, du moins, qu'il fut le premier à faire entendre aux commandants des troupes venues d'Italie, qu'il convenait de changer le théâtre de la guerre, les vivres allant manquer incessamment dans la place.

¹ Ces huit vaisseaux longs formaient l'escorte du convoi. — ² Quatre-vingt-deux mille cinq cents francs.

Ces commandants, d'accord avec Dexippe, prétendirent donc que le temps de leur commandement était expiré, et firent embarquer toutes leurs troupes. Lorsqu'elles furent parties, les généraux syracusains se réunirent de leur côté, et arrêtrèrent qu'on ferait le recensement des vivres qui se trouvaient dans la ville : cette opération effectuée, comme on reconnut que les ressources étaient fort au-dessous des besoins, les généraux syracusains déclarèrent à leur tour qu'ils étaient dans la nécessité de quitter la ville, et ordonnèrent à leurs troupes de se tenir prêtes à partir aussitôt que la nuit serait venue.

LXXXIX. Une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, s'étant également décidés à fuir et à suivre les troupes, on entendit retentir dans les maisons de longs gémissements, et des pleurs coulaient de tous les yeux ; car en même temps que la crainte des ennemis frappait de stupeur les esprits, chacun éprouvait le regret d'être forcé, dans la précipitation d'un tel départ, d'abandonner au pillage des Barbares tant de richesses qui avaient fait jusqu'ici le bonheur des habitants. Néanmoins, au milieu d'un revers de fortune qui leur enlevait les biens dont ils jouissaient dans leur patrie, les Agrigentins regardaient encore comme une faveur du sort de pouvoir sauver leurs personnes. Mais ce ne fut pas seulement la prospérité de cette ville si renommée qui disparut ; l'on eut en outre à pleurer la perte d'un grand nombre de ci-

toyens; tous ceux que des infirmités affligeaient, négligés par leurs domestiques, qui ne songeaient qu'à leur propre salut, furent abandonnés, ainsi que les vieillards, à qui leur grand âge ôtait la force de marcher. Beaucoup donc, estimant moins la perte de la vie que le malheur de changer de patrie, se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour exhaler au moins le dernier soupir près du foyer paternel. Cependant la multitude éplorée qui sortit de la ville, se dirigeait, sous une escorte de troupes, vers Géla; et la route conduisant d'Agrigente à cette ville, ainsi que tout le pays qu'elle traverse, fut bientôt remplie de femmes et d'enfants. Parmi cette troupe en désordre, se trouvaient mêlées des jeunes filles qui, privées des jouissances du luxe auxquelles elles étaient accoutumées, et qu'elles échangeaient contre les fatigues et les peines d'une marche précipitée, supportaient leurs maux avec courage, tant la terreur avait donné d'énergie à leurs âmes. Enfin, tous ceux qui avaient abandonné Agrigente arrivèrent heureusement à Géla, où ils se trouvèrent à l'abri du danger : par la suite ils furent transférés dans la ville de Léontium, que les Syracussains leur donnèrent pour habitation.

XC. Au point du jour, Imilcon entra avec ses troupes dans la ville, et fit massacrer presque tous les habitants qui y étaient restés. Les Carthaginois arrachèrent même des temples ceux qui s'y étaient réfugiés au milieu du carnage. On dit que Gellias, cet opulent

citoyen qui surpassait tous les autres par ses richesses et sa bienfaisance, eut la même destinée que sa patrie. Il avait voulu se réfugier avec quelques autres dans le temple de Minerve, se figurant que les Carthaginois ne se rendraient pas coupables d'un attentat envers les dieux; mais, témoin de leur criminelle impiété, il mit le feu au monument qu'il avait choisi pour asile, et périt dans les flammes, avec toutes les offrandes précieuses que renfermait l'édifice. Ainsi, par ce seul acte de désespoir, il sut détourner l'insulte qui menaçait les dieux, prévenir le vol d'immenses richesses, et, ce qu'il y a de plus noble, soustraire sa personne aux injures des Barbares. Imilcon, après avoir pillé les temples et les maisons, qu'il fit fouiller rigoureusement, rassembla une quantité d'objets précieux, tels que l'on doit supposer qu'il en existait dans une ville de deux cent mille âmes, qui depuis sa fondation n'avait jamais été saccagée, qui était devenue incontestablement la plus riche de toutes les cités grecques, et dont les habitants rivalisaient continuellement de luxe et de magnificence en tout genre. En effet, l'on y trouva une quantité de peintures de la plus rare perfection, et des statues admirablement travaillées, en nombre presque infini. Imilcon fit passer à Carthage les ouvrages de ce genre les plus achevés, parmi lesquels on remarquait le taureau de Phalaris, et fit vendre le reste à l'enchère. Aussi Timée, qui dans ses histoires affirme positivement que ce taureau

n'existait plus, a été convaincu d'erreur par un événement que les vicissitudes de la fortune ont amené. Scipion, qui, deux cent soixante ans après la prise d'Agrigente¹, renversa et ruina Carthage, renvoya aux Agrigentins, entre autres objets qui leur avaient été enlevés et se trouvaient à Carthage, le taureau de Phalaris, lequel existe même encore dans Agrigente, au moment où nous écrivons cette histoire². Du reste, nous avons cru devoir parler de ce fait avec un peu de détail, parce que Timée, qui accuse avec tant d'aigreur les historiens qui l'ont précédé³, et ne leur pardonne aucune négligence, se trouve ici lui-même en faute dans un des points sur lesquels il se prétend toujours d'une rigoureuse exactitude. Quant à moi, je suis d'avis que l'on doit excuser les historiens dans les choses qui ont pu échapper à leurs recherches, parce qu'ils sont hommes, et qu'à l'égard des événements qui appartiennent aux temps reculés, la vérité est difficile à saisir; mais je pense aussi que toutes les fois que c'est avec dessein qu'ils ne rendent pas les faits exactement, ils méritent d'être sérieusement accusés, soit qu'ils taisent la vérité par flatterie, soit qu'ils la trahissent pour satisfaire à des haines invétérées⁴.

¹ La date est exacte; Carthage a été détruite la troisième année de la cent cinquante-huitième olympiade. — ² Voy. Cicéron, *Verrine IV*, chap. xxviii. — ³ Voy. ci-dessus, liv. V, chap. 1. — ⁴ Cette observation pleine de justesse est empruntée à Polybe, liv. XII, chap. v.

XCI. Après un siège de huit mois, Imilcon ne s'étant rendu maître d'Agrigente que peu de temps avant le solstice d'hiver, ne détruisit pas la ville immédiatement, afin que ses troupes pussent hiverner dans les maisons. Cependant le bruit du malheur d'Agrigente s'étant répandu de toutes parts, la terreur qui s'empara de l'esprit des habitants de l'île¹ fut telle, que parmi les Siciliens, les uns transportèrent leurs foyers dans Syracuse, et les autres firent passer en Italie leurs femmes et leurs enfants avec leurs effets les plus précieux. Dans le même temps, quelques Agrigentins échappés à la captivité étant arrivés à Syracuse, intentèrent une accusation contre les généraux de cette république, disant hautement que leur présence avait ruiné la patrie (39). A cette accusation se joignirent encore les plaintes des Siciliens, qui reprochaient aux Syracusains de ne choisir que des généraux dont l'impéritie mettait en péril la Sicile entière. Dans de telles conjonctures, et au milieu de l'effroi universel qu'elles inspiraient, une assemblée générale du peuple fut convoquée à Syracuse; mais personne n'osa s'y lever pour émettre une opinion sur la conduite à tenir dans la guerre. Enfin, voyant que tous les assistants gardaient le silence, Denys, fils d'Hermocrate, parut à la tribune, accusa les généraux d'avoir réellement commis une trahison, en vendant les intérêts de l'état aux Carthaginois, et

¹ La Sicile.

enflamma les ressentiments de la multitude, l'excitant à ne point attendre le temps prescrit selon les lois pour rendre un jugement par suffrages, mais à procéder immédiatement et de ses propres mains à la punition des coupables. Les magistrats qui présidaient l'assemblée ayant condamné, suivant la loi, à une amende l'orateur, pour avoir, par son discours, excité du tumulte, Philistus, celui qui dans la suite écrivit l'histoire, et qui jouissait d'une grande fortune, paya sur-le-champ l'amende prononcée, et cria à Denys qu'il pouvait dire tout ce qu'il lui plairait, l'assurant de plus que, dussent les magistrats le condamner pendant la durée du jour à d'autres amendes, lui, Philistus, s'engageait à fournir tout l'argent nécessaire pour les acquitter. Encouragé par ces paroles, Denys, qui d'ailleurs ne manquait pas d'audace, continua à parler, mit en mouvement la populace, et jeta le désordre dans l'assemblée, en accusant positivement les généraux de s'être laissé corrompre par l'argent des Carthaginois, pour abandonner la défense des Agrigentins. Puis dirigeant d'autres accusations contre les citoyens les plus distingués de Syracuse, il les désigna tous comme les serviteurs de l'oligarchie; d'où il concluait qu'il ne fallait plus, à l'avenir, élever au commandement des armées les plus puissants des citoyens, mais les mieux pensants, et surtout les amis du peuple, appuyant son opinion sur ce que les riches gouvernaient despotiquement les citoyens, mépri-

saient la multitude, et se faisaient des revenus des malheurs de la patrie, tandis que les hommes d'un rang inférieur, timides par le sentiment qu'ils avaient de leur faiblesse, n'oseraient jamais se conduire ainsi.

XCII. Par cette déclamation démagogique, qui entraînait si bien dans les passions de ses auditeurs et favorisait ses desseins particuliers, Denys parvint à porter au delà de toute mesure le ressentiment de l'assemblée. Le peuple, qui déjà haïssait les généraux parce qu'ils lui semblaient avoir tous abandonné le champ de bataille, irrité plus que jamais par le discours qu'il venait d'entendre, les destitua immédiatement; il en nomma ensuite d'autres, au nombre desquels il plaça Denys, qui en effet avait su se distinguer par sa valeur dans divers combats contre les Carthaginois, et s'était fait un nom parmi les Syracusains. Enhardi par les espérances que lui donna un tel succès, Denys commença dès lors à travailler aux moyens de devenir le tyran de sa patrie. Dès qu'il fut au pouvoir, il évita de délibérer avec les autres généraux, et ne se trouva jamais aux conférences qu'ils avaient ensemble. En même temps qu'il tenait cette conduite, il répandait le bruit que ses collègues avaient des intelligences avec les ennemis, se flattant ainsi de leur faire retirer l'autorité, et de rester seul en possession du commandement de l'armée. Lorsqu'on le vit agir ainsi, les citoyens les plus attachés aux intérêts de l'état conçurent des soupçons sur ses des-

seins, et l'accusaient ouvertement dans toutes les assemblées publiques; mais la tourbe populaire ne démêlant pas le but que Denys se proposait, lui prodiguait les éloges, et criait qu'il était impossible de trouver un plus ferme défenseur. Cependant plusieurs assemblées du peuple ayant été convoquées pour délibérer sur les moyens de continuer la guerre, Denys, qui s'aperçut que les Syracusains étaient encore frappés de la terreur que les ennemis leur avaient inspirée, imagina d'ouvrir l'avis de rappeler les exilés. Il donnait pour motif de cette proposition, que c'était une absurdité d'appeler de l'Italie ou du Péloponnèse des troupes étrangères au secours de l'état, et de s'opposer à ce que ses propres citoyens vinsent partager ses dangers, ces généreux citoyens, à qui l'on avait prodigué tant de belles promesses pour les engager à passer dans les rangs ennemis, et qui avaient constamment résolu de mourir errants sur une terre étrangère, plutôt que de prendre part à aucun projet hostile contre leur patrie. Il ajoutait enfin que si les troubles qui jadis éclatèrent dans la cité avaient été la cause de leur exil, en recevant aujourd'hui une si grande faveur, ces exilés combattraient avec le plus complet dévouement pour s'acquitter d'une juste reconnaissance envers leurs bienfaiteurs. Après avoir longtemps disserté sur cette thèse, et s'être habilement servi de tous les arguments propres à en assurer le triomphe, Denys obtint des Syracusains un dé-

cret conforme à sa proposition ¹. Aucun des autres généraux n'osa même s'y opposer, dans la crainte d'exciter contre soi la fureur de la multitude, et jugeant bien en définitive qu'il ne ferait que s'attirer à lui-même la haine de ceux qui recevraient le bienfait, tandis que toute la reconnaissance en serait pour Denys. Les motifs qui faisaient agir ce dernier sont au surplus faciles à démêler : il espérait attacher à son parti les bannis, hommes en général avides de changements, et qui étaient parfaitement disposés à seconder un projet conçu pour l'établissement de la tyrannie. On devait en effet supposer que, rentrés dans Syracuse, ces hommes verraient avec joie le massacre de leurs ennemis, la vente des biens qui en serait la suite, et une réintégration dans leurs anciennes propriétés. Quoi qu'il en soit, le décret sur le retour des exilés ayant passé, ceux-ci se hâtèrent de revenir dans la patrie.

XCIII. En ce même temps arrivèrent des lettres de Géla, dont les habitants demandaient qu'on leur envoyât un renfort de troupes; et Denys saisit cette occasion pour suivre ses desseins. Il fit partir un détachement de deux mille hommes d'infanterie et de cinq cents chevaux, se mit à leur tête et arriva promptement à Géla, où était placée une garnison commandée par le Lacédémonien Dexippe, et que les Sy-

¹ Voyez d'après Wesseling, liv. XVIII, chap. XLVI et liv. XX, chap. x.

racusains y avaient établie ¹. En entrant dans la ville, Denys l'ayant trouvée agitée par une faction composée des plus riches habitants, qui s'étaient prononcés contre le peuple, fit traduire les chefs de cette faction devant une assemblée générale, où ils furent jugés et condamnés à mort. Immédiatement après ce jugement ils furent exécutés, leurs biens vendus à l'enchère, et de l'argent que l'on en retira Denys fit d'abord payer la solde due à la garnison que commandait Dexippe, et annonça ensuite aux troupes amenées par lui qu'il leur accordait une solde double de celle que la ville de Syracuse leur avait réglée. De cette manière il parvint sans peine à s'attacher personnellement la garnison de Géla, et le détachement qui avait marché sous ses ordres. Il fut en outre, ainsi que l'on peut aisément le croire, comblé de louanges par les habitants de Géla, qui le regardaient comme le restaurateur de leur liberté; car, jaloux des citoyens riches, le peuple appelait despotisme la prééminence de ces derniers dans l'état. S'étant ainsi prononcés en faveur de Denys, les Géléens envoyèrent à Syracuse des députés chargés d'aller y faire son éloge, et d'y porter divers décrets, par lesquels la ville de Géla comblait Denys d'honneurs et de présents. Ce fut alors que cet habile ambitieux essaya de déterminer Dexippe à se réunir à lui pour l'exécution de ses projets; mais, le Lacédémonien s'y étant refusé, Denys

¹ Voy. plus haut, chap. LXXXV.

était prêt à retourner à Syracuse avec ses propres troupes, lorsque les Géléens, informés que les Carthaginois se proposaient d'ouvrir la campagne en assiégeant la ville avec toute leur armée, vinrent le supplier de rester, et de ne pas les abandonner à un sort semblable à celui que venaient de subir les Agrigentins. Denys ne se rendit pas à ces prières, et, après avoir seulement promis aux habitants de revenir sous peu, et d'amener des forces plus considérables, il partit de Géla avec toutes ses troupes.

XCIV. Denys arriva dans Syracuse le jour même où l'on célébrait des jeux publics, et parut au milieu de la ville au moment où le peuple sortait du théâtre. La foule s'assembla aussitôt autour de lui, et l'on s'empressa de demander des nouvelles des Carthaginois. Denys répondit qu'il n'en savait aucune, mais que les Syracusains avaient des ennemis intérieurs beaucoup plus redoutables que tous les ennemis extérieurs, dans les magistrats chargés de l'administration, qui, tandis que les citoyens, trop confiants, célébraient des fêtes, dilapidaient les revenus publics, et laissaient les troupes sans solde. Puis il ajouta que cependant les Carthaginois faisaient d'immenses préparatifs pour entrer en campagne, et se proposaient de marcher avec toutes leurs forces contre Syracuse, sans que les magistrats de la ville eussent daigné s'en occuper le moins du monde. Il assurait que si d'abord il avait à peu près deviné les motifs qui les faisaient agir ainsi,

il connaissait actuellement ces motifs d'une façon plus évidente, depuis qu'Imilcon, lui ayant envoyé un héraut, sous prétexte de traiter de l'échange de quelques prisonniers, l'avait averti secrètement que, parvenu à se mettre d'intelligence avec le plus grand nombre des généraux, il l'engageait, dans le cas où lui, Denys, ne voudrait pas agir de concert avec eux, du moins à ne pas s'inquiéter trop curieusement de ce qui se passait, et surtout à ne pas s'y opposer. D'après cela il ne croyait pas, disait-il, devoir conserver le commandement qui lui avait été donné, et arrivait à Syracuse uniquement pour s'en démettre. Il terminait en déclarant qu'il regardait comme une chose intolérable pour lui, depuis que ses collègues avaient vendu la patrie, de rester seul à braver les dangers qui menaçaient ses concitoyens, et de paraître encore partager une si noire trahison. Ces paroles ayant enflammé les esprits, et le discours de Denys s'étant répandu parmi toutes les troupes, chacun se retira dans un état d'angoisse et de terreur difficile à décrire. Mais le jour suivant l'assemblée générale s'étant réunie, Denys porta contre les magistrats les plus violentes accusations, et s'acquit une grande faveur auprès du peuple, en même temps qu'il excitait tant de ressentiments contre les généraux. Enfin, quelques-uns des assistants se mirent à crier qu'il fallait le nommer seul commandant avec une autorité absolue, et ne pas attendre, pour prendre ce parti, que les ennemis fussent au pied des mu-

raillés. « Une guerre aussi importante, s'écriaient-ils, « exige nécessairement un général qui puisse pourvoir « à l'expédition de toutes les affaires; on délibérera « dans une autre assemblée sur la punition des traîtres; « mais c'est un procès qui peut se remettre, et qui « d'ailleurs est étranger au besoin du moment actuel. Il faut seulement se rappeler que jadis trois « cent mille Carthaginois furent vaincus près d'Himère par Gélon, parce qu'il commandait l'armée « avec des pouvoirs illimités ¹. » A ces cris la multitude, comme il est d'ordinaire, s'étant jetée dans le plus mauvais parti, Denys fut déclaré général et revêtu de toute l'autorité.

XCV. Ses projets ayant eu une si heureuse issue, Denys fit rendre sur-le-champ un décret qui doublait la paye de l'armée. Il donna pour motif que les soldats en deviendraient plus disposés à se battre, et dit en même temps au peuple de ne pas être inquiet de cette augmentation de dépense, parce qu'il serait facile de se procurer les revenus nécessaires pour y pourvoir. L'assemblée s'étant ensuite dissoute, un assez grand nombre de Syracusains se reprochèrent tout ce qui venait de se faire, comme s'ils n'y avaient pas eux-mêmes donné leur sanction; car, se mettant à réfléchir sur ce qui s'était passé, ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils couraient au-devant de la tyrannie, et que, voulant affermir la liberté, ils avaient, sans s'en douter, donné

¹ Voy. liv. XI, chap. XLII.

un maître à la patrie. Quant à Denys, qui craignait le repentir de la multitude, et s'occupait d'en prévenir les effets, il chercha de quelle manière il pourrait hasarder de demander qu'on lui donnât une garde pour sa personne, jugeant parfaitement bien que, du moment où il lui en serait accordé une, il deviendrait aisé de s'emparer de la tyrannie : voici donc comment il s'y prit. Il ordonna que, sans perdre un moment, tous les hommes en état de faire la guerre, jusqu'à l'âge de quarante ans, eussent à prendre des vivres pour trente jours, et à se rendre en armes à Leontium ¹. Cette ville était une forteresse appartenant aux Syracusains, et principalement habitée par les exilés rentrés et des étrangers, population avide de changements, et que Denys, par cette raison, espérait trouver disposée à combattre pour le servir. D'ailleurs, il savait d'avance que la plus grande partie des Syracusains n'iraient pas à Leontium. Quoi qu'il en soit, il campait avec ses troupes dans la campagne voisine de la ville, lorsque, pendant la nuit, Denys, feignant qu'on voulait attenter à sa vie, poussa de grands cris, jeta l'alarme parmi ses propres domestiques, et, au milieu du tumulte qu'il avait excité, courut se réfugier dans la citadelle, où il passa la nuit, faisant allumer plusieurs feux pour appeler à son secours les plus braves de ses soldats. Lorsque le jour parut, la foule s'étant rassemblée

¹ Ou Leontini; car, suivant Cluvier (*Sicilia antiqua*, lib. I, pag. 127), Leontini était à la fois le nom de la ville et celui des habitants.

à Leontium, Denys vint dans un long discours donner, sur la conspiration dont il avait failli être la victime, des détails les plus vraisemblables qu'il put imaginer, et finit par persuader au peuple de lui accorder une garde de six cents hommes qu'il serait libre de choisir lui-même. En cela, on dit qu'il se proposa d'imiter Pisistrate l'Athénien, qui, s'étant fait quelques blessures, se présenta dans l'assemblée comme ayant manqué d'être tué par des assassins, et obtint ainsi de ses concitoyens une garde qui lui avait ensuite servi à s'emparer de la tyrannie ¹. En effet, ce fut en trompant le peuple par une ruse à peu près semblable, que Denys commença à atteindre au pouvoir absolu.

XCVI. Pour former sa garde, Denys choisit des hommes sans fortune, mais d'un courage éprouvé, au nombre de plus de mille, leur donna des armes magnifiques, et exalta leurs espérances avec de brillantes promesses. Il sut aussi se concilier par les discours les plus bienveillants les étrangers à la solde de l'état, et s'en fit des partisans dévoués. Il changea de plus tous les emplois de l'armée, et ne laissa de commandement qu'à ses affidés. D'après ce principe, il licencia le Lacédémonien Dexippe, et le renvoya en Grèce, dans la crainte qu'un homme de ce caractère ne saisît la première occasion favorable de donner aux Syracusains les moyens de reconquérir leur liberté.

¹ Voy. Hérodote, liv. I, chap. LIX.

Enfin il appela les troupes soldées de Géla, et réunit de toutes parts autour de lui les bannis rentrés en Sicile, et les hommes le plus connus par leur impiété, espérant bien s'aider d'un tel secours pour donner à sa tyrannie de plus solides fondements. Toutes ces dispositions terminées, il revint à Syracuse, fit camper son armée sur le port ¹, et se déclara ouvertement le tyran de sa patrie. Les Syracusains sentirent alors tout leur malheur, mais ils furent contraints de le supporter en silence. Qu'auraient-ils pu faire pour changer leur sort ? La ville était remplie de soldats étrangers, et la puissante armée des Carthaginois leur inspirait d'un autre côté les plus vives alarmes. Cependant Denys, poursuivant ses desseins, épousa bientôt la fille d'Hermocrate, de ce général qui avait vaincu les Athéniens, et donna sa sœur à Polyxène, frère de la femme d'Hermocrate. Il voulait par ce moyen contracter une sorte de parenté avec une maison illustre, dont l'appui pouvait affermir sa tyrannie. Après avoir conclu ces alliances, il réunit l'assemblée générale du peuple, et y fit condamner à mort Daphnée et Démarque, l'un et l'autre les plus redoutables de ses ennemis. C'est ainsi que Denys, fils d'un scribe ², d'un homme de la plus basse condition, devint le tyran de

¹ Le *Naustathme* de Syracuse, lieu où se tiennent les vaisseaux.

² Ou huissier, fonction qui était regardée comme peu honorable. Voy. au surplus sur l'origine de Denys la note de Wesseling, tom. V, pag. 620.

la plus grande des villes grecques, et conserva jusqu'à sa mort l'autorité absolue, pendant trente-huit années. Nous nous réservons au surplus de donner en temps convenable le détail des actions de Denys, et des moyens qu'il employa pour accroître sa puissance; car on doit le regarder comme celui qui, de toutes les tyrannies dont l'histoire nous a conservé le souvenir, a su s'attribuer la plus étendue et la plus durable. Quant aux Carthaginois, après la chute d'Agrigente, ils firent transporter à Carthage les monuments sacrés, les statues, et enfin tout ce que la ville prise possédait en ce genre de plus magnifique. Ils mirent ensuite le feu aux temples et pillèrent les maisons, où ils passèrent cependant l'hiver. Au retour du printemps ils préparèrent leurs machines de guerre, rassemblèrent un nombre infini d'armes de trait, et formèrent le dessein d'ouvrir la campagne par le siège de Géla.

XCVII. Mais revenons aux affaires de la Grèce. Les Athéniens, considérablement affaiblis par les défaites continuelles qu'ils venaient d'éprouver¹, se décidèrent à donner les droits de citoyens aux étrangers établis à Athènes, et à ceux mêmes qui, n'étant que de passage, voulurent prendre les armes. Par cette mesure, le nombre des citoyens inscrits s'étant bientôt considérablement grossi, les généraux² s'empressèrent

¹ Voy. plus haut, chap. LXXVI à LXXX. — ² Il convient de se rappeler que les Athéniens avaient nommé dix généraux. Voy. plus haut, chap. LXXIV.

de porter sur les rôles des soldats tous ceux qui étaient propres au service; ils firent en même temps équiper soixante vaisseaux, et, après les avoir abondamment pourvus de tout ce qui était nécessaire, ils mirent à la voile pour Samos, où ils trouvèrent leurs collègues, qui de leur côté avaient réuni quatre-vingts trirèmes tirées des îles grecques. Ayant en outre prié les Samiens de compléter l'équipage de dix autres trirèmes, ils appareillèrent avec tous ces vaisseaux, qui formaient une flotte de cent cinquante bâtiments, et se dirigèrent sur les îles Arginuses, hâtant leur marche dans le dessein de faire lever le siège de Mitylène. Le commandant de la flotte lacédémonienne, Callicratidas, instruit du mouvement des vaisseaux athéniens, laissa Étéonicus avec des forces suffisantes pour continuer le siège, et, ayant rempli de combattants cent quarante vaisseaux, s'embarqua lui-même pour se porter du côté des Arginuses. Ces îles, alors habitées, et où se trouvait une petite ville éolienne, sont situées entre Mitylène et Cymes, à très-peu de distance du continent et du promontoire de Canis ¹. Les Athéniens, dont la station était peu éloignée, furent promptement informés de la marche des ennemis; mais la violence des vents ne leur permettant pas d'engager immédiatement le combat, ils s'y préparèrent pour le lendemain : les Lacédémoniens en firent autant, quoique dans l'une et l'autre

¹ Ou Catanis. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 621.

armée les devins consultés eussent défendu d'en venir aux mains.

En effet, du côté des Lacédémoniens, la tête de la victime déposée sur le rivage avait subitement disparu, emportée par une vague de la mer, et, d'après ce prodige, le devin prédisait que le commandant de la flotte périrait dans le combat. Mais, suivant ce que l'on rapporte, Callicratidas, en apprenant cette prédiction, s'était borné à dire que, s'il devait mourir en combattant, il ne voyait rien dans cet événement qui pût compromettre la gloire de Sparte. Quant aux Athéniens, Thrasyllé, un de leurs généraux, dont le tour de commandement tombait le jour du combat, avait eu dans la nuit précédente la vision que je vais rapporter. Il lui avait paru, étant à Athènes, au milieu du théâtre rempli de spectateurs, que lui et six de ses collègues avaient joué la tragédie des *Phéniennes* d'Euripide, tandis que les acteurs qui leur disputaient le prix avaient représenté celle qui a pour titre *les Suppliantes*; et qu'ils n'avaient remporté qu'une victoire cadméeenne¹, ayant succombé tous les six, à l'imitation de ce qui avait eu lieu au siège de Thèbes². Le devin, ayant écouté le récit de ce songe, déclara que sept des généraux athéniens recevraient la mort dans le combat qui allait se donner;

¹ Victoire où le dommage est plus grand que le profit. Voy. Hérodote, liv. I, chap. LXVI, et plus haut, liv. XI, chap. XII. — ² Les sept chefs devant Thèbes périrent.

néanmoins, les victimes ayant en même temps promis la victoire, les généraux qui étaient présents ordonnèrent aux devins de ne parler qu'à ceux de leurs collègues absents, de la prédiction qui annonçait leur mort, et de faire connaître à toute l'armée celle qui promettait la victoire.

XCVIII. Le général de la flotte lacédémonienne, Callicratidas, ayant rassemblé ses troupes, anima leur courage dans un discours approprié à la circonstance, et le termina par ces mots remarquables :

« Je suis tellement prêt à braver pour ma patrie les
« périls du combat que, bien que les devins, en nous
« annonçant que les victimes nous promettaient la
« victoire, m'aient prédit en même temps que je
« périrais, je suis résigné à sacrifier ma vie; mais
« comme je n'ignore pas que la mort d'un général jette
« souvent du trouble dans une armée, dès ce moment
« je nomme, dans le cas où il m'arriverait quelque
« accident, pour mon successeur au commandement
« Cléarque, qui a déjà donné des preuves nombreuses
« de ses talents militaires et de son expérience. »

Par ces nobles paroles Callicratidas excita parmi le plus grand nombre un vif désir d'imiter ses vertus, et disposa ses troupes à déployer la plus grande valeur. Les Lacédémoniens, cherchant donc à s'encourager réciproquement, s'empressèrent de monter sur les vaisseaux.

De leur côté les Athéniens, obéissant à la voix des

chefs de l'armée, et préparés au combat par leurs exhortations, ne montrèrent pas moins d'ardeur pour remplir les trirèmes et y prendre leurs rangs. L'aile droite de leur flotte était sous les ordres de Thrasyllé et de Périclès, fils du célèbre Périclès qui, par la force de son éloquence, mérita le surnom d'*Olympien*. La conduite et la disposition d'une partie de cette aile fut néanmoins confiée à Théramène, qui servait alors comme simple volontaire, quoiqu'il eût auparavant plusieurs fois commandé des corps de troupes (40). Thrasyllé ¹ distribua ensuite les autres généraux sur toute l'étendue de la flotte, dirigeant la ligne de ses vaisseaux, et la prolongeant le plus qu'il lui fut possible, afin d'embrasser les îles Arginuses. Callicratidas, s'étant aussi mis en mouvement, se réserva le commandement de l'aile droite, et donna la gauche aux Béotiens, qui étaient sous les ordres de Thrasondas le Thébain; mais ne pouvant déployer un front égal à celui des ennemis, à cause des îles qui occupaient un grand espace de la ligne, il se décida à partager ses forces en deux divisions, qui chacune de son côté combattaient séparément; cette manœuvre donna dans beaucoup de lieux une grande surprise à ceux qui furent témoins du combat, en offrant à leurs yeux le spectacle de quatre flottes se battant à la fois, et réunissant pour ainsi dire sur un seul point à peu

¹ Thrasyllé avait le commandement général pour le jour du combat. Voy. le chapitre précédent.

près trois cents vaisseaux. Ce fut effectivement le plus grand combat naval de Grecs contre Grecs dont le souvenir se soit conservé.

XCIX. Au moment où les généraux des deux flottes ordonnèrent aux trompettes de donner le signal du combat, les soldats y répondirent par le cri d'*A-lala*¹, et une clameur épouvantable retentit de toutes parts dans les airs. Bientôt les vaisseaux à coups de rames redoublés ont franchi rapidement les flots qui séparaient l'une et l'autre armée, et chacun se dispute l'honneur de commencer le premier l'action : l'ardeur était égale des deux côtés. Dans cette foule de combattants instruits par une longue guerre, la plupart avaient l'expérience des dangers qu'ils allaient affronter, et la victoire devait être disputée avec d'autant plus d'acharnement, que tout ce que la Grèce possédait de vaillants guerriers se trouvait en ce moment rassemblé pour décider par les armes ses plus grands intérêts. Tous, en effet, comprenaient parfaitement que les vainqueurs, dans le combat qui allait s'engager, seraient les maîtres d'imposer un terme à la guerre. Cependant Callicratidas persuadé, d'après les prédictions des devins, qu'il devait périr dans le combat, cherchait avec ardeur à trouver du moins un glorieux trépas : il commença donc par se porter sur

¹ C'était le cri de guerre des Grecs comme le *hurra*, le *hazza* des Anglais et des Allemands; j'ai cru devoir le conserver dans la traduction française.

le vaisseau du général athénien Lysias, et l'atteignant du premier choc, ainsi que plusieurs autres trirèmes qui marchaient de conserve avec ce bâtiment, il le coula à fond; puis frappant à coups redoublés d'éperons les autres navires, il en rendit une partie hors d'état de se diriger, et mit l'autre dans l'impossibilité de continuer le combat en fracassant les rames qui faisaient mouvoir les bâtiments. Enfin, il atteignit d'un choc encore plus violent la trirème que montait Périclès, et en déchira le flanc dans plusieurs endroits; mais comme, en même temps, la proue de son bâtiment s'était engagée dans les pointes de fer dont l'avant du vaisseau ennemi était armé, les rameurs ne purent le faire reculer. Profitant avec habileté de cette circonstance, Périclès lança sur la trirème de Callicratidas des mains de fer, et amena ainsi cette trirème à portée d'être atteinte. Les Athéniens, l'environnant alors de tous côtés, y sautèrent à l'abordage, et s'étant répandus sur le bâtiment, ils égorgèrent tous ceux qui le montaient. C'est dans cette mêlée que, suivant le rapport des historiens, Callicratidas, après avoir combattu glorieusement, et s'être longtemps défendu, blessé de toutes parts, finit par succomber accablé par le nombre des assaillants. Dès que la nouvelle du malheur arrivé à leur général se fut répandue, les Péloponnésiens saisis d'effroi commencèrent à faiblir; mais, quoique l'aile droite qu'ils formaient eût pris la fuite, les Béotiens, qui avaient la gauche, continuèrent à te-

nir ferme et à se battre avec résolution. Cette conduite s'explique par la crainte qu'ils éprouvaient, ainsi que les Eubéens combattant dans leurs rangs, et qui s'étaient comme eux détachés de l'alliance d'Athènes, de se trouver exposés à la vengeance que ne manqueraient pas de tirer de leur défection les Athéniens, du moment où ceux-ci rentreraient en possession de la suprématie. Néanmoins, malgré cette juste crainte, la majeure partie de leurs vaisseaux étant déjà très-maltraitée, et voyant que la totalité des forces de l'armée victorieuse se tournait contre eux, les Béotiens furent obligés de prendre également la fuite.

Les Péloponnésiens cherchèrent leur salut, les uns dans l'île de Chio, les autres dans le port de Cymes.

C. Les Athéniens, en poursuivant un assez long temps les vaincus, couvrirent la mer de cadavres et de débris de vaisseaux naufragés. S'étant enfin arrêtés, une partie des chefs de l'armée était d'avis de commencer par enlever les morts, afin de satisfaire les Athéniens, toujours disposés à traiter avec une extrême rigueur les généraux qui abandonnaient sans sépulture les corps de ceux qui périsaient à la guerre¹; les autres chefs, au contraire, pensaient qu'il fallait, sans perdre de temps, se porter sur Mitylène, et en

¹ Les lois d'Athènes sur la sépulture à donner aux hommes morts à la guerre étaient très-sévères. Voy. Élien, *Histoires variées*, liv. V, chap. xiv, et plus haut, liv. XI, chap. xxxiii, sur les honneurs funèbres rendus à ceux qui avaient péri dans la guerre persique.

faire le plus promptement possible lever le siège. Pendant que l'on délibérait sur le parti à prendre, une tempête s'éleva avec tant de force, et les trirèmes furent tellement ballottées par les flots, que les soldats, fatigués du terrible combat qu'ils venaient de soutenir, et du mouvement des vagues furieuses, se refusèrent à travailler à l'enlèvement des morts. Enfin, la tempête redoublant de violence, il devint également impossible, et de faire voile pour Mitylène, et de travailler à recueillir les cadavres : les Athéniens furent donc obligés par l'impétuosité des vents de retourner aux Arginusés. Ils avaient perdu dans le combat vingt-cinq vaisseaux, et les Péloponnésiens soixante et dix-sept, de manière qu'après la ruine d'un si grand nombre de bâtiments, et la mort des hommes qui les montaient, tout le littoral de Cymes et de Phocée était semé de cadavres et de débris flottants de ces nombreux naufrages.

Cependant Étéonicus, qui continuait le siège de Mitylène ¹, ayant appris, par un avis qu'un inconnu lui donna, la défaite des Péloponnésiens, envoya les vaisseaux restés sous ses ordres dans l'île de Chio, et se retira, avec ses troupes de terre, dans la ville de Pyrrha ², alliée des Lacédémoniens; il se détermina à prendre ces mesures, dans la crainte de voir les Athéniens, avec toute leur flotte, arriver à Mitylène, et, si en même temps les assiégés faisaient une

¹ Voy. plus haut, chap. xcvi. — ² Ville de l'île de Lesbos.

sortie générale, de risquer de perdre entièrement toutes les forces qu'il avait avec lui.

Ainsi les généraux Athéniens ayant mis à la voile, et étant entrés sans obstacle à Mitylène, où ils se réunirent à Conon, qui commandait quarante vaisseaux, se dirigèrent sur Samos, et, partant de cette station, allèrent ravager toute la contrée qui appartenait aux ennemis.

A la suite de ces événements, des députés envoyés par les habitants des villes de l'Éolide, de l'Ionie et des îles qui étaient dans l'alliance des Lacédémoniens, se rassemblèrent à Éphèse, et, après en avoir délibéré, prirent la résolution d'envoyer à Sparte pour demander que Lysandre fût chargé du commandement de la flotte, alléguant que tant qu'il occupait ce poste les affaires avaient été conduites avec un grand succès, et qu'il passait pour infiniment supérieur aux autres généraux. Mais les Lacédémoniens étaient liés par une loi qui leur défendait de donner deux fois cette mission au même citoyen; et, ne voulant pas enfreindre les coutumes de leur patrie, ils choisirent pour commandant de la flotte Aracus, et envoyèrent avec lui Lysandre comme simple volontaire, en prescrivant au général de suivre en tout les avis de celui-ci. L'un et l'autre partirent pour aller prendre le commandement, après avoir tiré du Péloponnèse et des villes alliées le plus grand nombre de trirèmes qu'ils purent réunir.

CI. Les Athéniens en apprenant le succès de leurs armes aux Arginuses comblèrent d'éloges les généraux pour la victoire qu'ils avaient remportée, mais en même temps ils se montrèrent fort irrités contre eux de ce qu'ils avaient négligé de donner la sépulture à ceux qui avaient péri dans le combat. Les généraux restés à l'armée soupçonnant que Théramène et Thrasibule, qui s'étaient déjà rendus à Athènes, les calomniaient près de la multitude, en les accusant de n'avoir pris aucun soin des morts (41), s'empressèrent d'écrire au peuple d'Athènes des lettres dans lesquelles ils déclaraient que c'était à ces deux généraux positivement qu'ils avaient donné l'ordre d'enlever les corps, et ce fut cette démarche qui devint la cause de leur malheur. Ils pouvaient trouver dans Théramène, soutenu par beaucoup d'amis puissants et célèbres par leur éloquence, un défenseur d'une cause qui aurait été commune entre eux, et d'autant plus utile à ménager qu'il avait été témoin de tout ce qui s'était passé dans l'action, tandis qu'en l'attaquant ils s'étaient fait, au contraire, de lui et de ses partisans, des adversaires et même des accusateurs pleins de fiel et de ressentiment. En effet, lorsque les lettres envoyées de l'armée eurent été lues publiquement, la multitude montra d'abord une grande fureur contre Théramène; mais ensuite celui-ci ayant, avec le secours de ses amis, fait une apologie satisfaisante de sa conduite, cette fureur se tourna bientôt contre les généraux qui

l'accusaient. Le peuple les mit donc en jugement, à l'exception du seul Conon, auquel il ordonna que le commandement des forces athéniennes serait remis, et rendit un décret qui prescrivait à tous les autres de se rendre le plus promptement possible à Athènes. Lorsque ce décret fut connu dans l'armée, Aristogène et Protomachus, deux des généraux, redoutant la colère aveugle du peuple, prirent le parti de s'enfuir ; mais Thrasyllé, Calliade ¹, Lysias, Périclès et Aristocratès firent voile avec la plus grande partie de la flotte pour Athènes, espérant trouver aisément sur ces vaisseaux un grand nombre de défenseurs dans le procès qui leur était intenté : ils parurent donc à l'assemblée publique. Le peuple y prêta volontiers l'oreille aux accusateurs et à tous ceux qui parlèrent en faveur de ses passions, mais il interrompit par ses clameurs ceux qui prirent la défense des accusés, et ne voulut pas les entendre. Une circonstance ne contribua pas peu à leur nuire encore : ce fut l'arrivée des parents des morts, qui se présentèrent dans la place en habits de deuil, suppliant le peuple de tirer vengeance des généraux, qui, sans daigner s'occuper de ces soins, avaient abandonné, privés de la sépulture, des soldats dont la vie avait été si généreusement prodiguée pour défendre la patrie. En un mot,

¹ Ce Calliade n'est pas nommé dans le nombre des généraux cités plus haut, chap. LXXIV, et Diomédon, qui se trouve sur cette liste, n'est pas appelé ici, quoiqu'on le retrouve dans le chapitre suivant.

ces parents et leurs amis, ainsi que tous ceux du parti de Thérémène réunis dans la même attaque, et forts de leur nombre, finirent par l'emporter : les généraux furent condamnés à mort, et leurs biens confisqués pour être vendus à l'enchère publique.

CII. Ces décrets ayant été rendus, les hommes chargés de l'exécution des sentences s'avançaient déjà pour conduire les condamnés à la mort, lorsque l'un des généraux, Diomédon, se leva au milieu de l'assemblée : il jouissait d'une grande réputation pour ses talents militaires, et s'était distingué par son amour pour la justice et bien d'autres vertus. Il se fit donc un grand silence, et Diomédon s'exprima en ces termes : « Citoyens d'Athènes, puisse ce que vous venez de « décréter contre nous tourner à l'avantage de la ré-
« publique ! Mais puisque la fortune nous interdit
« d'acquitter par nous-mêmes les vœux que nous
« avons faits aux dieux pour obtenir la victoire, il
« est convenable que vous preniez ce soin. Ne négli-
« gez donc pas de rendre de solennelles actions de
« grâce à Jupiter sauveur, à Apollon et aux vénérables
« déesses ¹. C'est en invoquant ces divinités que nous
« avons vaincu les ennemis dans le dernier combat
« naval ! » Après avoir prononcé ces mots, Diomédon fut entraîné, avec ses autres collègues, pour aller subir la mort à laquelle ils étaient condamnés, non sans avoir excité la commisération de tous les bons

¹ Les Furies, les Euménides.

citoyens, qui versaient des larmes amères : on admirait surtout que, devant subir un trépas si peu mérité, Diomédon s'était abstenu de faire la plus légère mention de lui-même, et n'avait songé qu'à demander l'accomplissement des vœux adressés aux dieux, montrant ainsi autant de piété que de grandeur d'âme, et prouvant par tant de noblesse de sentiments combien le sort était injuste envers lui.

Cependant les onze archontes¹ établis par la loi pour veiller à l'exécution des criminels firent conduire au lieu du supplice les condamnés, qui y reçurent la mort. Ainsi périrent des généraux qui, non-seulement n'étaient coupables d'aucun crime envers l'état, mais qui venaient de remporter la plus grande victoire que des Grecs combattant contre des Grecs eussent jamais remportée, qui s'étaient distingués en montrant la plus brillante valeur dans une foule d'autres combats, et qui enfin avaient, par leurs propres talents, donné l'occasion d'élever plusieurs trophées, monuments de la défaite des ennemis.

Telle fut l'étrange déraison du peuple d'Athènes, excité dans ses injustes passions par des orateurs populaires, et animé par eux à déchaîner ses fureurs sur des hommes qui non-seulement n'étaient dignes d'aucune punition, mais n'avaient, au contraire, mérité que des louanges et des couronnes.

¹ Les onze. Ils étaient tirés au sort et préposés à l'exécution des criminels. Voy. l'*Etymologicum magnum*, au mot *Ἐνδεκα*.

CIII. Mais bientôt le repentir s'empara également de ceux qui avaient poussé le peuple à cet excès et du peuple qui s'était laissé entraîner : un dieu sembla même poursuivre la vengeance d'un si grand crime ; et ceux qu'avaient séduits de perfides suggestions reçurent, peu de temps après, la juste récompense de leur folie, lorsqu'ils se virent tomber sous le joug, non d'un seul tyran, mais de trente. Du reste, dès que la multitude commença à sentir des remords, Callixénus, qui avait proposé le décret, fut mis en cause comme ayant trompé le peuple : on ne daigna pas même écouter sa justification, et il fut renfermé, chargé de chaînes, dans la prison publique. Il parvint néanmoins à s'en échapper, en sapant en secret les murs du bâtiment, avec l'aide de quelques autres prisonniers, et se réfugia à Décélée, près des ennemis. Mais quoiqu'il eût échappé ainsi à la mort qui l'attendait, il fut tellement chargé d'imprécations, non-seulement par les Athéniens, mais encore par tous les autres Grecs, que, montré partout au doigt, il traîna une existence misérable pendant toute la durée de sa vie.

Tels sont à peu près les événements qui ont rempli l'année. C'est à cette même année et à la prise d'Agrigente, que Philistus, l'un des historiens que nous suivons, termine la première partie de son ouvrage sur les affaires de Sicile, ouvrage qu'il a divisé en sept livres renfermant un espace de plus de huit

cents ans. La seconde partie commence où finit la première, et l'auteur l'a partagée en quatre livres ¹. Ce fut aussi dans ce temps que mourut Sophocle, fils de Sophilus, célèbre poète tragique qui avait remporté dix-huit fois le prix de ce genre de poésie. On dit que ce grand homme ayant appris que la dernière tragédie qu'il avait produite était couronnée, fut saisi d'une joie si excessive qu'elle devint la cause de sa fin ². Apollodore, qui s'est occupé d'écrire des annales chronologiques, nous dit tout simplement aussi qu'Euripide avait cessé de vivre dans la même année; mais quelques autres écrivains racontent, sur la mort de ce poète, une circonstance particulière : ils disent qu'Euripide, qui vivait près d'Archélaüs, roi de Macédoine, étant sorti un jour dans la campagne, tomba au milieu d'une troupe de chiens qui le déchirèrent en morceaux. Suivant eux, cette aventure aurait eu lieu très-peu de temps avant l'époque dont nous nous occupons ³.

OLYMP. XCII.

4.

—

Avant

l'ère vulgaire,

405.

CIV. L'année suivante ⁴ les Athéniens, après l'exécution des généraux, placèrent au commandement Philoclès, lui donnèrent un certain nombre de vais-

¹ Voy. sur cet historien Cicéron, *Épîtres à son frère Quintus*, liv. II, XIII. — ² Voy. sur Sophocle la Bibliothèque grecque de Fabricius. — ³ Les marbres de Paros placent la mort d'Euripide dans l'année précédente, sous l'archontat d'Antigène, ce qui se trouve d'accord avec ce que dit ici notre auteur. — ⁴ ALEXIAS, archonte d'Athènes; CAIUS JULIUS, PUBLIUS CORNELIUS et CAIUS SERVILIUS, tribuns militaires à Rome.

seaux, et le firent partir pour se rendre près de Conon, avec l'ordre de prendre tous les deux en commun la conduite de la totalité des forces athéniennes. Lorsque Philoclès eut rejoint Conon à Samos, il compléta les équipages de tous les bâtiments de la flotte, dont le nombre s'élevait à cent soixante et treize; on jugea à propos d'en laisser vingt à Samos, et tous les autres, sous le commandement de Philoclès et de Conon, levèrent l'ancre et firent voile vers l'Hellespont. Cependant Lysandre, général de l'armée navale lacédémonienne, avait rassemblé, des villes alliées du Péloponnèse les plus voisines de Sparte, trente-cinq vaisseaux, avec lesquels il était arrivé à Éphèse. Il y fit venir la flotte qui était restée à Chio¹, et la remit en état de tenir la mer. D'Éphèse il se rendit près de Cyrus, fils de Darius², roi des Perses; il en obtint de grands secours en argent, pour servir à l'entretien de ses troupes, et même, peu de temps après, Cyrus, rappelé en Perse par son père, confia l'administration des villes qui étaient comprises dans son gouvernement à Lysandre, en ordonnant que les contributions qu'elles payaient fussent mises à la disposition de celui-ci. Ainsi abondamment fourni de tout ce qui lui était nécessaire pour soutenir la guerre, le général lacédémonien revint à Éphèse. Dans ce

¹ Après la bataille des Arginuses, une partie de la flotte lacédémonienne s'était réfugiée dans cette île. Voy. chap. xcix. — ² Darius II, surnommé *Ochus* ou *Nothas*.

temps, quelques citoyens de Milet, pour satisfaire leur ambition, ayant formé le dessein d'établir l'oligarchie, parvinrent, avec l'aide des Lacédémoniens, à dissoudre le gouvernement populaire, et, après s'être emparés du pouvoir, commencèrent par saisir dans leurs maisons mêmes, pendant les fêtes des Bacchanales, ceux des citoyens qui s'étaient montrés les plus opposés à ce projet, et en égorgèrent environ quarante. Ensuite, à l'heure où le marché était plein, ils s'y portèrent, et, choisissant dans la foule les trois cents plus riches habitants, ils les massacrèrent. Ces sanglantes exécutions ayant répandu la terreur parmi tous ceux qui avaient montré quelque affection pour la cause populaire, ces derniers, au nombre de mille, redoutant le même sort, prirent le parti de se réfugier auprès du satrape Pharnabaze, qui les accueillit humainement, leur fit distribuer une statère d'or par tête ¹, et leur donna pour demeure Clauda, château situé dans la Claudie ². Dans le même temps, Lyandre s'étant porté sur Jasus de Carie, avec un grand nombre de vaisseaux, prit d'assaut cette ville alliée des Athéniens, fit passer au fil de l'épée tous les hommes qui avaient atteint l'âge viril, vendit à l'enchère les femmes et les enfants, et ruina la ville de fond en comble. Après cette expédition, Lyandre

¹ Vingt-sept francs cinquante-huit centimes. — ² Ces noms paraissent altérés; on trouve cependant une ville de Claudias ou Claudie en Cappadoce. Voy. Cellarius, tom. II, pag. 211.

mena sa flotte faire une incursion dans l'Attique et dans plusieurs autres parties du littoral de la Grèce; mais comme il ne se distingua, dans cette incursion, par rien de remarquable ou qui soit digne que l'on en conserve la mémoire, nous ne nous occuperons pas d'en écrire les détails. Enfin, revenu en Asie, Ly-sandre s'empara de Lampsaque, où se trouvait une garnison athénienne, qui en sortit par capitulation; mais le général lacédémonien n'en pilla pas moins toutes les propriétés des habitants, et leur abandonna ensuite le gouvernement de leur cité.

CV. Lorsque les Athéniens furent informés que les Lacédémoniens faisaient le siège de Lampsaque avec la totalité de leurs troupes, ils rassemblèrent de tous côtés leurs trirèmes, et se portèrent en grande hâte sur les ennemis avec cent quatre-vingts vaisseaux; mais ayant trouvé la ville déjà rendue, leur flotte alla mouiller à Ægos-Potamos¹. Pendant plusieurs jours ils partirent de ce mouillage, se dirigeant sur les Lacédémoniens, qu'ils provoquaient au combat; mais ceux-ci refusant de s'y présenter, les Athéniens se trouvèrent très-embarrassés sur le parti qu'ils avaient à prendre, vu l'impossibilité où ils étaient de garder longtemps, avec toutes leurs forces, la même position. Pendant qu'ils flottaient dans cette incertitude, Alcibiade arriva et annonça que deux rois de Thrace,

¹ *La rivière des Chèvres.* Rivière de la Thrace qui se jette dans l'Hellespont près de Sestos.

Médocus et Seuthès, avec lesquels il était lié d'amitié, s'engageaient à fournir de grands secours de troupes aux Athéniens, si l'on s'en remettait à lui, Alcibiade, de la conduite de la guerre contre les Lacédémoniens : il demandait donc aux généraux de lui donner une part dans le commandement, promettant de faire de deux choses l'une, ou de forcer les ennemis à accepter le combat naval, ou de les attaquer par terre avec une armée de Thraces. Alcibiade agissait ainsi dans le désir qui le pressait d'accomplir quelque action d'éclat à l'avantage de la patrie, espérant, par un grand service, reconquérir près du peuple son ancienne faveur ; mais les généraux athéniens, réfléchissant que, s'ils acceptaient ces conditions, les revers qui pourraient survenir leur seraient imputés, et qu'au contraire tous les succès, dans le cas où l'on en obtiendrait, seraient attribués à Alcibiade, lui ordonnèrent de s'éloigner sur-le-champ, en lui défendant de jamais se remontrer dans l'armée.

CVI. Cependant, les ennemis refusant toujours d'accepter le combat, la disette des vivres se fit tellement sentir dans le camp des Athéniens, que Philoclès, le jour où il avait le commandement, se détermina à donner l'ordre à tous les capitaines de trirèmes d'embarquer les troupes pour suivre son mouvement, et lui-même, sur-le-champ, mit à la voile avec trente trirèmes qui se trouvaient déjà prêtes à tenir la mer. Mais Lysandre, ayant été informé de

ces dispositions par quelques transfuges, leva l'ancre avec toute sa flotte, se porta sur Philoclès qu'il força à virer de bord, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il l'eût rejeté sur les autres vaisseaux athéniens¹. Comme les troupes n'étaient pas encore embarquées, cette attaque imprévue des ennemis jeta le désordre dans toutes les trirèmes. Lysandre s'étant promptement aperçu du trouble qui régnait dans l'armée opposée à lui, fit, sans perdre un moment, descendre de ses vaisseaux les troupes habituées à combattre sur terre, et les mit sous le commandement d'Étéonicus, qui, profitant avec une extrême habileté de la chance heureuse que présentait la fortune, s'empara promptement d'une partie du camp des Athéniens. Pendant ce temps, Lysandre ayant fait avancer toutes ses trirèmes bien en ordre, ordonna de lancer des mains de fer sur les vaisseaux ennemis, et les arracha ainsi de la côte, dont ils cherchaient à s'approcher². Les Athéniens, frappés de stupeur par cette manœuvre extraordinaire, n'ayant plus assez d'espace pour mettre leurs vaisseaux en mouvement, et ne pouvant également combattre à terre, après avoir soutenu pendant quelque temps les efforts des ennemis, tournèrent le dos et, abandonnant, les uns les vaisseaux, les autres le camp, s'enfuirent, chacun prenant la direc-

¹ Ce récit diffère de celui de Xénophon, *Histoires grecques*, liv. II. Voir aussi la note de Wesseling, tom. V, pag. 632. — ² Pour embarquer les troupes qui étaient à terre.

tion où il espérait pouvoir se sauver plus sûrement. De toutes les trirèmes, dix seulement échappèrent : l'une d'elles était montée par Conon, général athénien ; mais, craignant la fureur du peuple, il renonça au dessein de retourner à Athènes, et se réfugia près d'Évagoras, qui exerçait l'autorité principale dans l'île de Cypre, et avec lequel il était lié d'amitié. Quant aux troupes, la majeure partie de celles qui étaient à terre parvint à gagner Sestos, où elle se trouva en sûreté ; mais Lysandre s'étant emparé de toutes les trirèmes, ceux qui les montaient furent faits prisonniers ; Philoclès lui-même tomba vivant entre ses mains et fut conduit à Lampsaque, où le général lacédémonien le fit passer au fil de l'épée ¹. Cette expédition terminée, Lysandre choisit la plus forte de ses trirèmes, la fit orner des plus belles armes et des plus riches dépouilles des ennemis, et la détacha pour transporter à Lacédémone ceux qu'il avait chargés d'y annoncer la victoire qu'il venait de remporter. Il marcha ensuite sur les corps de troupes ennemies qui s'étaient réfugiés à Sestos, prit la ville, et en laissa sortir les Athéniens par capitulation ; puis il se porta avec la même célérité à Samos, et s'empara de la ville. De Samos, il fit partir Gylippe, celui qui, venu en Sicile au secours des Syracusains, avait combattu sur leur flotte, et lui donna l'ordre de porter à Sparte

¹ Quatre mille prisonniers athéniens eurent le même sort. Voy. Plutarque, *Vie de Lysandre*.

la plus riche partie du butin, entre autres mille cinq cents talents d'argent ¹. Cette somme était distribuée dans un certain nombre de sacs dont chacun renfermait une scytale ² indiquant la note détaillée de la quantité d'argent qu'il contenait. Gylippe, ignorant qu'on avait pris cette précaution, ouvrit les sacs et en tira trois cents talents ³; mais, arrivé à Sparte, les éphores ayant reconnu le vol au moyen des scytales qu'ils trouvèrent dans les sacs, Gylippe fut condamné à la mort, et ne parvint à s'y soustraire que par la fuite. Le père de Gylippe, Cléarque ⁴, avait été obligé de s'exiler également de sa patrie pour une cause à peu près semblable : accusé d'avoir reçu de l'argent de Périclès pour renoncer à une invasion dans l'Attique, il avait été aussi condamné à mort, et s'était enfui à Thurium en Italie, où il avait passé le reste de ses jours. Ainsi deux hommes qui avaient une juste réputation de grande capacité sous d'autres rapports ont, par ces criminelles actions, déshonoré à jamais leur vie entière.

¹ Huit cent vingt-cinq mille francs. — ² La scytale était une sorte de chiffre en usage chez les Lacédémoniens pour transmettre des ordres secrets. Elle consistait en une courroie étroite que l'un des correspondants roulait autour d'un bâton pour écrire l'avis qu'il voulait transmettre; il déroulait ensuite la courroie qu'il envoyait séparément. Celui qui la recevait la roulait de nouveau sur un bâton d'égale grandeur, et pouvait ainsi lire la dépêche, qui était inintelligible pour tout autre. — ³ Cent soixante-cinq mille francs. — ⁴ Cléandrides selon Thucydide, liv. VI, chap. xciii.

CVII. Les Athéniens, ayant appris la ruine entière de leurs forces navales, renoncèrent à tenir la mer contre leurs ennemis, et ne songèrent plus qu'à réparer leurs murailles, et à barrer par des digues l'entrée de leurs ports, prévoyant, comme cela devait naturellement arriver, qu'ils allaient avoir un siège à soutenir¹. En effet, Agis et Pausanias, rois de Lacédémone, parurent bientôt dans l'Attique, qu'ils envahirent à la tête d'une armée considérable, et allèrent camper sous les murs d'Athènes, tandis que Lysandre, de son côté, vint, avec deux cents trirèmes, mouiller devant le Pirée. Dans une position aussi critique, les Athéniens, environnés de tant de dangers, ne laissèrent pas de résister courageusement aux attaques de l'ennemi, et réussirent même facilement à défendre la ville pendant un certain temps. Mais les Péloponnésiens, ayant reconnu que le siège serait long et difficile, prirent le parti de retirer leurs troupes de l'Attique, et de se borner à croiser au large avec leurs vaisseaux, pour intercepter les vivres que l'on cherchait à introduire dans la ville. Ce plan ayant réussi complètement, les Athéniens se trouvèrent en peu de temps dans la plus affreuse disette de toutes les choses les plus nécessaires, et particulièrement des vivres, qui leur arrivaient par la mer. Le mal s'augmentant ainsi de jour en jour, la ville se remplit de morts, et

¹ Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. II, où ces événements sont racontés beaucoup plus en détail.

les habitants qui survécurent à ce désastre n'eurent d'autre ressource que d'envoyer des députés aux Lacédémoniens pour négocier. La paix fut conclue, mais aux conditions suivantes : « Que les Athéniens détruisent les longs murs ¹ et ceux qui formaient l'enceinte du Pirée ; qu'ils ne pourraient entretenir plus de ~~ces~~ vaisseaux longs ; qu'ils abandonneraient toutes les villes qu'ils occupaient, et obéiraient à des commandants lacédémoniens. »

Ainsi finit la guerre du Péloponnèse, la plus longue de toutes celles dont la mémoire est venue jusqu'à nous, et qui avait duré vingt-sept ans.

CVIII. Peu de temps après la conclusion de cette paix, Darius, roi de l'Asie, mourut. Il avait régné dix-neuf ans. Artaxerxe, le plus âgé de ses fils, lui succéda, et tint le sceptre pendant quarante-trois ans². C'est dans ce même temps, selon Apollodore d'Athènes, que florissait le poète Antimachus. Mais revenons aux affaires de Sicile.

Au commencement de l'été, Imilcon (42) acheva de détruire de fond en comble Agrigente ³, et fit même abattre les sculptures et les plus beaux ouvrages des temples, que le feu ne lui paraissait pas encore avoir assez complètement ruinés. Il se mit ensuite en marche avec toute son armée pour s'emparer du territoire des Géléens, et en l'occupant ainsi que celui de Cama-

¹ Les longs murs réunissaient le port du Pirée à la ville. — ² Voyez liv. XV, chap. xciii. — ³ Voy. plus haut, chap. xci.

rine, il se trouva dans l'abondance de tout ce qui était nécessaire aux besoins de son armée. Enfin il s'avança jusqu'à Géla, et vint camper sur les bords du fleuve qui porte le même nom que cette ville. Les habitants de Géla révéraient, hors de l'enceinte des murs, une statue colossale d'Apollon, en airain; les Carthaginois profanèrent le lieu où elle était placée et la firent transporter à Tyr¹. Les Géléens avaient consacré ce monument pour obéir à un oracle; mais dans la suite les Tyriens, assiégés par Alexandre de Macédoine, diffamèrent et insultèrent cette même statue, prétendant que la divinité qu'elle représentait combattait contre eux avec leurs ennemis. En effet, l'historien Timée nous apprend qu'Alexandre s'étant rendu maître de Tyr le même jour du mois, et à la même heure où les Carthaginois avaient autrefois, sous les murs de Géla, enlevé par un sacrilège cette statue d'Apollon, les Grecs vainqueurs s'empressèrent de lui offrir de solennels sacrifices, et assignèrent de grands revenus au culte du dieu, en action de grâces de ce qu'ils devaient à sa protection d'avoir réussi à prendre la ville de Tyr. Quoique ces choses aient eu lieu dans des temps bien différents, nous n'avons pas cru cependant hors de propos d'en parler, à cause de la singularité d'une telle rencontre entre deux événements si éloignés l'un de l'autre².

¹ Les Carthaginois tiraient leur origine de Tyr et de la Phénicie.

² La prise de Tyr par Alexandre de Macédoine est de soixante et quinze ans environ postérieure à l'expédition d'Imilcon en Sicile.

Les Carthaginois, ayant donc coupé tous les arbres de la campagne de Géla, creusèrent un grand fossé autour de leur camp, prévoyant que Denys pourrait venir avec des forces considérables au secours des assiégés. De leur côté, les habitants de Géla avaient d'abord rendu un décret pour envoyer à Syracuse les femmes et les enfants afin de les soustraire à la grandeur du danger qui les menaçait; mais ces femmes s'étant réfugiées près des autels situés dans la place publique, les embrassaient en suppliant qu'on leur permit de partager le sort de leurs maris : on se rendit à leurs prières, et le décret fut révoqué. On partagea ensuite les combattants en plusieurs corps, dont quelques-uns furent alternativement détachés dans la campagne; et comme les soldats qui les composaient avaient une parfaite connaissance des lieux, ils attaquaient avec avantage les Carthaginois, qui souvent erraient à l'aventure : ils ramenaient ainsi tous les jours des prisonniers tombés vivants en leur pouvoir, et tuaient même un assez grand nombre d'ennemis. Cependant à l'intérieur de la ville les habitants se défendaient vaillamment contre les Carthaginois, qui l'attaquaient par des assauts que renouvelaient successivement des troupes toujours fraîches, et renversaient les murailles à coups redoublés de béliers. Mais les parties de ces murailles tombées dans le jour étaient relevées pendant la nuit : les femmes, les enfants aidaient les travailleurs. Les jeunes gens dans la fleur de l'âge avaient tous pris les

armes et combattaient, tandis que le reste de la population s'employait avec une égale ardeur à réparer les ouvrages et à multiplier les préparatifs de défense. En un mot, les Géléens reçurent avec une si grande vigueur les attaques des Carthaginois, que bien que la ville fût sans fortifications, qu'ils n'eussent aucun allié pour combattre avec eux, et que leurs murs fussent déjà ruinés dans plusieurs endroits, ils ne se montrèrent nullement abattus par les dangers qui les environnaient de toutes parts.

CIX. Cependant Denys, tyran de Syracuse, ayant tiré des secours en troupes auxiliaires, des Grecs d'Italie, réunit également celles que lui fournirent ses autres alliés, auxquelles il joignit un corps d'élite pris parmi les jeunes gens de Syracuse, ainsi que les soldats étrangers qu'il avait à sa solde, et en composa une armée considérable. Suivant quelques auteurs, cette armée était en totalité portée à cinquante mille hommes; mais si l'on s'en rapporte à l'historien Timée, on n'y comptait que trente mille hommes d'infanterie, mille chevaux et cinquante vaisseaux couverts par un bordage renforcé¹. Quoi qu'il en soit, Denys se mit en marche à la tête des forces qu'il avait rassemblées pour aller au secours de Géla, et, s'étant approché de la ville, établit son camp sur les bords

¹ Vaisseaux *cataphractés* selon l'original. Leur bordage était renforcé pour le mettre à l'abri des coups d'éperons des bâtiments ennemis.

de la mer; car il voulait éviter de disperser son armée, et son dessein était de se mettre en mouvement, en partant de la même position, pour combattre à la fois l'ennemi et sur terre et sur mer. Néanmoins il avait détaché ses troupes légères dans la campagne, afin d'empêcher les Carthaginois d'y faire fourrager leur cavalerie, et en même temps il cherchait, au moyen de la sienne, et avec ses vaisseaux, à intercepter tous les convois de vivres que les ennemis essayaient de tirer du pays qui leur était soumis. Ses troupes étant restées pendant vingt jours dans cette position sans avoir eu l'occasion de rien faire de remarquable, Denys se détermina à partager son armée en trois divisions. L'une, qu'il forma de tous les Siciliens, eut ordre de laisser la ville à gauche, et de se porter sur les retranchements des ennemis. Il commanda à la seconde, composée des alliés, de s'étendre à la droite de la ville jusqu'au rivage de la mer, puis, se mettant lui-même à la tête de la troisième, où étaient placées les troupes étrangères à sa solde, il s'avança vers le terrain qu'occupaient les machines de guerre des Carthaginois. Il donna pour instruction à sa cavalerie, de passer le fleuve et de se déployer dans la plaine aussitôt qu'elle verrait l'infanterie commencer l'attaque; il lui prescrivit de plus, dans le cas où cette infanterie paraîtrait avoir l'avantage, de prendre part elle-même au combat, ou de la recevoir pour la rallier si elle était repoussée. Enfin,

ceux qui étaient embarqués sur les vaisseaux eurent ordre, dès qu'ils apercevraient les Italiotes ¹ en mouvement, de mettre à la voile et de s'approcher du camp des ennemis.

CX. La division qui se composait des alliés et de la flotte exécuta fidèlement les ordres qu'elle avait reçus; les Carthaginois se mirent donc en défense de ce côté, et cherchèrent à repousser les troupes qui descendaient des vaisseaux, se voyant attaqués précisément dans la partie non fortifiée de leur camp, dont les retranchements ne s'étendaient pas le long de la mer. Les Italiotes, ayant saisi ce moment pour franchir l'espace qui les séparait de la mer, attaquèrent le camp même des Carthaginois, qu'ils trouvèrent mal gardé, une grande partie des forces ennemies s'étant portée en avant pour s'opposer à la descente des troupes qui débarquaient de la flotte sicilienne. Ils n'eurent donc pas de peine à mettre en fuite la faible garnison qui avait été laissée de ce côté, et à pénétrer dans le camp; mais, pendant que ces mouvements avaient lieu, les Carthaginois revinrent avec la plus grande partie de leur armée, renouvelèrent le combat qui dura longtemps, et parvinrent, non sans peine, à repousser ceux qui avaient forcé le passage du fossé. Obligés de céder au nombre des Barbares toujours croissant, les Italiotes se mirent en

¹ Ces Italiotes auxiliaires des Syracusains formaient, comme on l'a vu plus haut, la seconde division de l'armée de Denys.

retraite, et vinrent s'accabler aux palissades aiguës qui garnissaient le fossé, n'ayant reçu aucun secours des autres divisions. En effet, celle qui était composée des Siciliens ayant perdu beaucoup de temps à traverser la plaine, arriva trop tard pour soutenir l'attaque des Italiotes, et les troupes étrangères, soldées que commandait Denys, s'étant embarrassées dans les rues de la ville, ne purent mettre assez de diligence pour exécuter à temps ce qu'elles avaient à faire. De leur côté, les Géléens firent à la vérité une sortie et s'avancèrent à quelque distance de la ville, pour prêter du secours aux Italiotes; mais, craignant de laisser leurs murs exposés sans défense aux attaques de l'ennemi, ils arrêterent leur mouvement après très-peu de temps. Alors les Ibériens et les Campaniens qui combattaient dans les rangs des Carthaginois chargèrent vivement les Grecs d'Italie, et leur tuèrent plus de mille hommes. Heureusement les troupes de la flotte ayant repoussé les assaillants à coups de traits, le reste des Italiotes parvint à se sauver dans la ville. A la partie opposée, les Siciliens soutenaient un engagement très-vif contre les Libyens qui s'étaient portés en avant, leur tuaient beaucoup de monde, et poursuivaient les fuyards jusque dans l'intérieur de leur camp; mais les Ibériens, les Campaniens, et même les Carthaginois, vainqueurs des Italiotes, arrivèrent au secours des Libyens, et firent perdre environ six cents hommes aux Siciliens, qui furent obligés de se

retirer sur la ville. La cavalerie, témoin de la déroute de son infanterie, prit aussi le parti de rentrer dans Gêla, poursuivie très-vivement par l'ennemi. Denys, voyant son armée entièrement défaite, eut peine à en faire rentrer les débris dans la ville, où il chercha lui-même une retraite, à l'abri des murailles.

CXI. A la suite de ce revers, il rassembla ses amis en conseil, et mit en délibération le parti à prendre sur la conduite de la guerre. Tous ayant été d'avis que le lieu où ils se trouvaient, à cause du genre d'ennemis auxquels ils avaient à faire, n'était pas convenable pour tenter le sort d'une action, dont l'événement déciderait de toute leur existence, Denys, dans la soirée, envoya aux Carthaginois un héraut chargé de traiter de l'enlèvement des morts pour le lendemain; mais à l'heure de la première garde il fit sortir de Gêla toute la population, et lui-même se mit en marche vers le milieu de la nuit, ne laissant en arrière qu'environ deux mille hommes armés à la légère. Il ordonna à cette troupe d'allumer des feux, de les entretenir toute la nuit, de faire beaucoup de mouvement et de bruit, afin de laisser croire aux Carthaginois qu'il était resté dans la ville, puis, à la pointe du jour, de partir pour venir promptement joindre son armée. Mais les Carthaginois, dès qu'ils eurent avis de ces dispositions, transportèrent leur camp dans la ville de Gêla, et mirent au pillage ce qu'ils trouvèrent dans les maisons. Cependant De-

nys étant arrivé à Camarine força les habitants de cette ville à se retirer à Syracuse avec leurs femmes et leurs enfants; et, comme la terreur était telle que personne n'osait mettre le plus léger délai à son départ, tous se bornèrent à rassembler l'or et l'argent qu'ils possédaient, comme les seules choses qu'ils pussent porter avec eux. D'autres même, sans s'occuper de leurs richesses, prirent précipitamment la fuite, emmenant seulement avec eux leurs parents et leurs enfants en bas âge. Quelques uns des habitants chargés d'années, ou accablés de maladies, n'ayant ni parents ni amis qui prissent soin d'eux, furent abandonnés, toute la population de la ville se figurant que déjà les Carthaginois arrivaient. Cette terreur était d'ailleurs excusable, tant les malheurs récents de Sélinonte, d'Himère et d'Agrigente avaient frappé les esprits de ces hommes, qui croyaient déjà sentir la cruauté des Carthaginois s'exercer sur eux. En effet, ces Barbares n'avaient jamais épargné un de leurs prisonniers; et, sans aucune pitié pour leurs infortunes, ils faisaient périr les uns par le supplice de la croix, ou livraient les autres aux plus intolérables insultes. Ainsi donc s'avançaient en désordre dans la campagne les malheureuses femmes et les enfants bannis de deux villes¹, que suivait une foule nombreuse de peuple. A ce spectacle, les troupes ne purent s'empêcher de manifester une juste colère contre

¹ Géla et Camarine.

Denys, auteur de ces maux, en même temps qu'elles se sentaient touchées de compassion pour le sort de tant d'infortunés. En effet, qui aurait pu voir sans être ému des enfants de condition libre, des jeunes filles déjà nubiles, précipitant leur marche sur une route pénible, obligés de soutenir dans un âge si tendre les fatigues d'un tel voyage, ne trouvant plus nulle part les marques accoutumées d'égard et de respect dont les privait la rigueur des temps ? La même sympathie se réveillait dans les cœurs à la vue des peines qu'éprouvaient les personnes plus âgées, forcées contre nature à hâter avec efforts leurs pas, pour suivre ceux qui, encore dans l'adolescence, marchaient plus aisément et les devançaient.

CXII. Ces diverses circonstances excitaient la haine la plus vive contre Denys, et enflammaient le ressentiment des soldats, qui tous étaient persuadés qu'il ne s'était conduit comme il venait de le faire que pour dominer tyranniquement les villes de l'île, par la crainte des Carthaginois. On remarquait surtout la lenteur qu'il avait mise à porter des secours aux assiégés. On observait qu'aucun des soldats de sa troupe soldée n'avait perdu la vie, et qu'il s'était mis lui-même en fuite sans motif raisonnable, lorsqu'il n'avait pas encore essayé de revers décisif. Enfin on l'accusait de n'avoir poursuivi aucun des ennemis dans le moment où ils vinrent à tourner le dos. Ainsi, tous ceux qui soupiraient après une occasion favorable de se

soustraire à sa puissance regardaient le cours de tous ces événements comme amené par une providence divine pour leur faciliter les moyens de renverser la tyrannie. Les Italiotes furent les premiers à abandonner Denys, et prirent par l'intérieur des terres pour retourner dans leur patrie. La cavalerie syracusaine resta d'abord à l'armée, espérant trouver dans le chemin quelque moyen de se débarrasser du tyran en lui ôtant la vie; mais voyant que ses troupes soldées ne l'abandonnaient pas un seul instant, elle se décida, du consentement unanime de tous ceux qui la composaient, à se rendre à Syracuse, en pressant autant que possible le pas de ses chevaux; et comme elle arriva avant qu'aucune nouvelle de ce qui s'était passé à Géla fût parvenue dans les garnisons des ports¹, personne ne s'opposa à sa marche. Elle entra donc sans difficulté dans la ville, et se porta à la maison de Denys. Cette maison était remplie d'argent, d'or et de richesses de tout genre : les cavaliers la pillèrent; et s'étant ensuite emparés de la femme du tyran, ils la maltraitèrent cruellement, afin que cette rigueur, en blessant au vif Denys, fût une preuve de l'étroit engagement qu'ils avaient pris entre eux de conspirer sans relâche contre lui. Cependant Denys, qui était en route, ayant soupçonné une partie de ce qui devait se passer, forma un corps d'élite tiré de la

¹ On a vu plus haut, chap. xcvi, que Denys avait fait du Nausithème de Syracuse sa place d'armes.

cavalerie ainsi que de l'infanterie, et composé de ceux des soldats dont la fidélité lui était le plus assurée. Il se mit à leur tête et se dirigea vers la ville, employant tous les moyens possibles d'accélérer sa marche; car il pensait avec juste raison qu'il ne pourrait venir à bout des cavaliers qui l'avaient abandonné, qu'en déployant, comme il le faisait, la plus grande célérité. En effet, s'il parvenait à précipiter son retour tellement qu'il pût surprendre ses ennemis, il avait une juste espérance de réussir dans son dessein, et c'est ce qui arriva. Les cavaliers, se figurant que Denys n'oserait ni demeurer avec l'armée, ni s'avancer plus loin, crurent avoir atteint complètement le but qu'ils s'étaient proposé, et disaient déjà que Denys avait supposé, pour quitter Géla, qu'il fuyait les Carthaginois, mais qu'actuellement c'étaient les Syracusains qu'il fuyait réellement.

CXIII. Cependant Denys ayant parcouru avec une incroyable diligence près de quatre cents stades ¹, arriva inopinément pendant la nuit à la tête de cent chevaux et de six cents hommes d'infanterie devant la porte de l'Achradine ²; il la trouva fermée, mais ayant fait rassembler une grande quantité de ces roseaux qui croissent dans les marais, et que les Syracusains ont l'habitude d'employer à la couverture des maisons en les mêlant avec de la chaux (43), il les fit entasser devant la porte, et y mit ainsi le feu. Pendant le temps

¹ Plus de sept myriamètres. — ² Un des quartiers de Syracuse.

que dura cette opération, ceux de la troupe qui étaient en retard vinrent le rejoindre. Lorsque la porte fut entièrement consumée, Denys se précipita dans l'Achradine avec tous ceux qui l'avaient suivi. Les plus distingués des cavaliers syracusains, ayant appris ce qui se passait, sans attendre les secours du peuple se rendirent immédiatement sur les lieux pour arrêter l'ennemi; mais comme ils étaient en très-petit nombre, ils furent bientôt enveloppés de toutes parts par les troupes étrangères soldées, et tous tués jusqu'au dernier. Denys, pénétrant alors dans la ville, se défit aisément de tous ceux qui accouraient dispersés et en désordre pour s'opposer à sa marche. Il entra ensuite dans les maisons des citoyens qu'il savait être du parti contraire au gouvernement (44), en fit égorger une partie et chassa le reste hors de Syracuse. Le plus grand nombre des cavaliers syracusains, forcés ainsi de quitter la ville, allèrent s'emparer d'un lieu nommé l'Etna, où ils s'établirent. Le lendemain, lorsque le jour parut, l'armée entière des Siciliens arriva dans Syracuse; mais les habitants de Géla et de Camarine, que Denys savait être mal disposés pour lui, furent envoyés chez les Léontins.

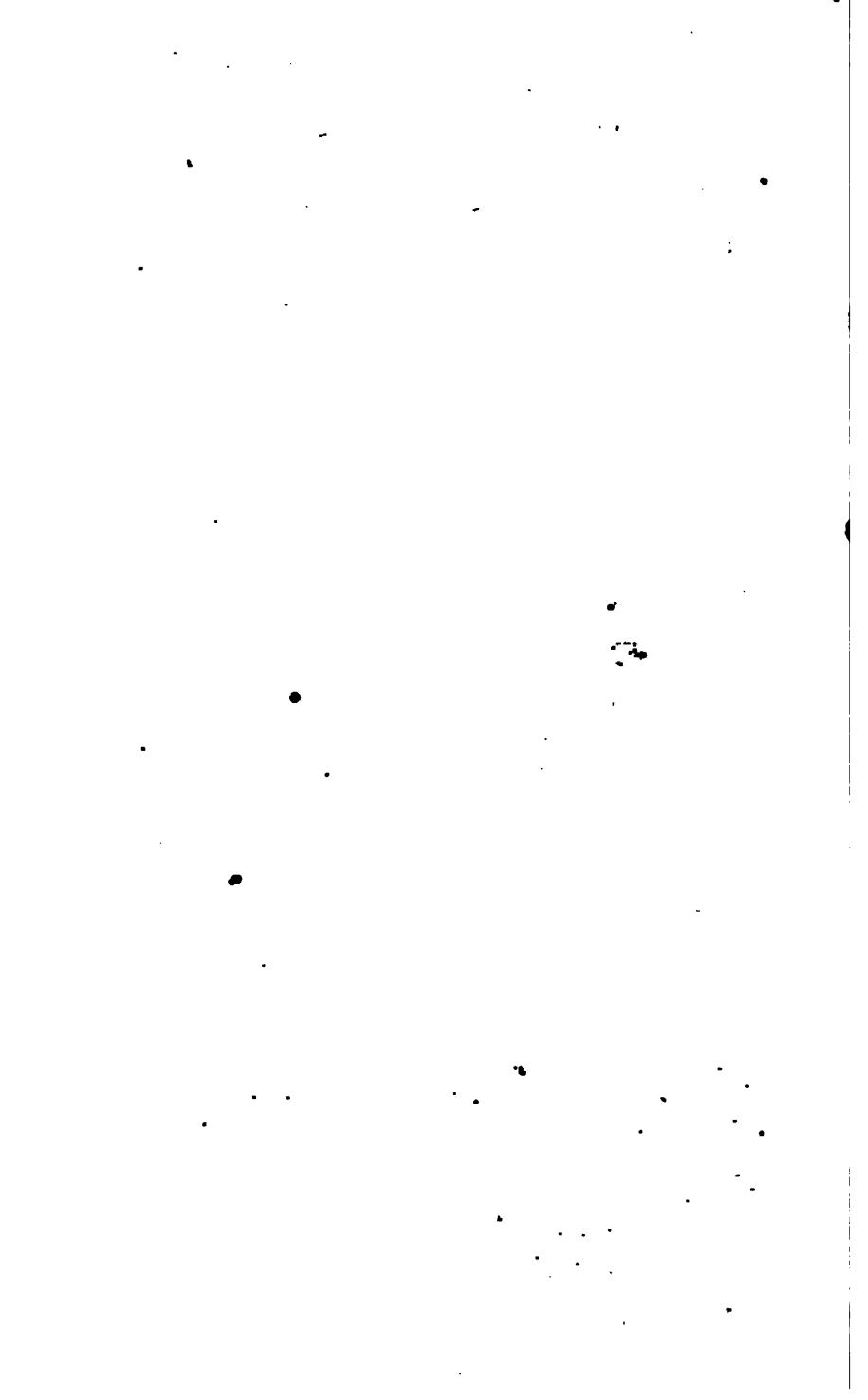
CXIV ¹. Tandis que ces événements se passaient,

¹ Il paraît qu'il existe ici une lacune au texte, et que dans ce qui manque il était question de la peste alors déclarée au milieu du camp des Carthaginois, événement dont les suites les avaient forcés à traiter de la paix.

la situation difficile où se trouvait Imilcon le déterminait à envoyer un héraut à Syracuse, pour offrir aux vaincus de traiter avec eux. Cette proposition ayant été acceptée avec joie par Denys, la paix fut conclue aux conditions suivantes : « Les Carthaginois, indépendamment de leurs anciennes colonies dans l'île, conserveraient en leur puissance les Sicanes, les Sélinontins, les Agrigentins et les Himériens. Les habitants de Géla et de Camarine ne pourraient habiter que des villes ouvertes, sans fortifications, et en payant tribut aux Carthaginois. Les Léontins, les Messiniens, et tous les Siciliens en général, se gouverneraient eux-mêmes par leurs propres lois. Quant aux Syracusains, ils resteraient sous l'autorité de Denys. Enfin, on rendrait de chaque côté les prisonniers de guerre, et les vaisseaux enlevés. » Ce traité ayant été ratifié de part et d'autre, les Carthaginois mirent à la voile pour retourner en Libye, après avoir perdu par les maladies plus de la moitié de leur armée. Lorsqu'ils abordèrent dans leur patrie, ils y trouvèrent que la peste n'y exerçait pas moins de ravage, et ce fléau emporta un grand nombre de Carthaginois et d'alliés.

Pour nous, parvenus à la fin des deux guerres, dont l'une, en Grèce, porta le nom de *guerre du Péloponnèse*, et l'autre, en Sicile, fut la première qu'avaient soutenue les Carthaginois contre Denys, et

ayant ainsi accompli le dessein que nous avions formé, nous avons jugé convenable de remettre au livre suivant l'histoire des événements qui eurent lieu depuis la fin de ces deux guerres.



LIVRE QUATORZIÈME.

I. Il est dans la nature de tous les hommes de souffrir impatiemment le mal que l'on peut dire de leur conduite; et en effet, ceux même dont les vices sont tellement manifestes qu'il ne leur est plus permis de les nier s'indignent cependant des reproches qu'on leur adresse, et cherchent encore à se disculper par leurs discours, des accusations portées contre eux. Il n'est donc personne qui ne doive se garder de commettre une méchante action; mais cette surveillance sur soi-même est particulièrement nécessaire à tous ceux qui aspirent à l'autorité, ou que la fortune a élevés à un poste brillant, puisque, toute leur vie étant, par l'éclat qui l'environne, exposée sans cesse à tous les regards, il leur est impossible de cacher leurs torts. Qu'aucun de ces hommes placés au-dessus des autres ne se flatte donc, s'il commet quelque grande faute, de pouvoir se dérober toujours aux justes reproches qui l'attendent; et, s'il parvient à échapper au déshonneur pendant sa vie, qu'il sache qu'après lui la vérité éclatera, et publiera sans mé-

nagements toutes les actions qu'un long silence aura voilées. Aussi est-ce déjà une grande punition pour les méchants, de laisser à la postérité, en mourant, une sorte d'image impérissable de toute leur vie; car, en admettant même, comme quelques philosophes se plaisent à le répandre, qu'il n'existe rien de nous après le trépas (1), la vie qui l'aurait précédé n'en serait que plus misérable, si, dans tout son cours, elle ne laissait qu'une mémoire odieuse. Le lecteur qui suivra en détail les événements que nous allons rapporter dans ce livre y trouvera des preuves bien remarquables de la vérité de ces réflexions.

II. C'est particulièrement ce qu'il observera au sujet des trente tyrans établis dans Athènes, qui, après avoir, par leur ambition, livré leur patrie aux plus cruelles calamités, ont perdu promptement leur puissance, et n'ont laissé après eux qu'un nom éternellement en opprobre. De même les Lacédémoniens s'étant enfin acquis sur toute la Grèce une suprématie qui ne leur était plus disputée, en ont été dépouillés pour avoir essayé d'opprimer leurs alliés par les plus injustes entreprises. Tant il est vrai que l'autorité des chefs des états se conserve par la bienveillance unie à l'équité, et se détruit au contraire par les injustices, et la haine qu'elles inspirent à leurs sujets. Denys, tyran de Syracuse, offre un exemple à peu près semblable. Comblé, plus qu'aucun autre souverain, des faveurs de la fortune, il a passé toute sa vie

exposé à des conjurations sans cesse renaissantes , et forcé , pour se garantir du glaive des assassins , à porter continuellement sous sa tunique une cuirasse de fer. Enfin il a péri , et toute sa vie est devenue et sera à jamais un objet d'exécration dans la suite des siècles. Mais nous parlerons plus en détail de ces événements dans le temps convenable. Pour le moment nous allons reprendre le fil de notre narration , et le renouer aux faits que nous avons rapportés jusqu'ici , en fixant seulement les périodes de temps que nous embrassons. Dans les livres antérieurs sont traités tous les points historiques depuis la prise de Troie jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse et l'extinction de la suprématie des Athéniens , ce qui comprend un espace de sept cent soixante et dix-neuf années. Dans celui-ci , nous compléterons le récit des événements qui se rattachent aux précédents , en commençant notre quatorzième livre à l'établissement des trente tyrans à Athènes , et nous le finirons à la prise de Rome par les Gaulois , parcourant ainsi une période de dix-huit années.

III. Lorsque , par la destruction de l'autorité légitime (2) , le gouvernement d'Athènes cessa d'être régulier , on était dans la sept cent quatre-vingtième année après la prise de Troie. Dans cette même année ¹ se célébra la quatre-vingt-quatorzième olympiade ,

OLYMP. XCIV.

1.

—
Avantl'ère vulgaire,
404.

¹ CAIUS FURIUS, CAIUS SERVILIUS, CAIUS VALERIUS et NUMERIUS FABIVS, consuls à Rome.

où Crocinas de Larisse fut vainqueur à la course du stade. C'est vers cette époque que les Athéniens, tout à fait abattus par leurs revers, conclurent avec les Lacédémoniens un traité par lequel ils s'engageaient à détruire les murs de leur ville, et conservaient le droit d'administrer l'état selon les lois de leurs pères. En exécution de ce traité, les murailles furent démolies; mais des dissensions s'élevèrent sur la forme du gouvernement à adopter. Ceux qui étaient partisans de l'oligarchie soutenaient qu'il fallait revenir à l'ancienne constitution, suivant laquelle, disaient-ils, un petit nombre de citoyens présidait à l'administration publique ¹. Ceux qui désiraient vivement maintenir le gouvernement populaire, et c'était le plus grand nombre, se déclaraient aussi pour les institutions de leurs pères, mais soutenaient qu'elles constituaient une véritable démocratie. Les controverses à ce sujet s'étant prolongées pendant quelques jours, les partisans de l'oligarchie envoyèrent une députation près de Lysandre le Spartiate. (Lysandre, après la fin de la guerre, avait été chargé de régler l'administration des villes soumises, et avait établi l'oligarchie dans le plus grand nombre.) Ils se flattaient que ce général, comme cela était en effet très-vraisemblable, se déterminerait facilement à seconder leurs projets. La députation, ayant donc mis à la voile, se porta sur Samos, où se trouvait alors Ly-

¹ C'est-à-dire l'aristocratie instituée par Solon.

sandre, qui, peu de temps auparavant, s'était rendu maître de la ville. Les députés ayant imploré son secours, Lysandre consentit à leurs demandes, et, après avoir établi dans cette ville Thorax le Spártiate, en qualité d'harmoste ¹, se mit en mer avec cent vaisseaux, et vint aborder au Pirée. Il réunit immédiatement l'assemblée du peuple, et insinua aux Athéniens d'élire trente citoyens qu'ils placeraient à la tête du gouvernement en leur remettant l'administration publique. Théràmène s'éleva fortement contre cette proposition, et ayant donné au peuple lecture des conditions du traité qui lui permettait de se gouverner selon les lois de la patrie, il protesta qu'il regardait comme souverainement injuste d'enlever, contre la teneur des serments prononcés de part et d'autre, la liberté du choix aux Athéniens. Mais Lysandre répondit que déjà les Athéniens eux-mêmes avaient rompu le traité, puisqu'ils n'avaient démoli leurs murailles qu'après le terme fixé par cet acte; et menaçant de la manière la plus violente, du geste et de la parole, Théràmène, il lui déclara qu'il allait être mis à mort s'il ne cessait sur-le-champ de s'opposer aux volontés des Lacédémoniens. Théràmène, et tout le peuple, effrayés de ces menaces, furent donc forcés de donner leurs suffrages à la destruction du gouvernement populaire, et de choisir trente citoyens pour

¹ Préfet, gouverneur. Harmoste était le nom d'une magistrature parmi les Lacédémoniens. Voy. liv. XIII, chap. LXVI.

administrer toute la cité, magistrats de nom, mais, par leurs actions, véritables tyrans.

IV. Cependant le peuple, qui connaissait la modération de Théramène; espérant que son intégrité et ses vertus arrêteraient, au moins en partie, les effets de l'avarice des chefs de l'état, le mit par ses suffrages au nombre des trente administrateurs qu'il venait de choisir. Ces nouveaux élus étaient chargés de constituer le sénat, ainsi que les diverses magistratures, et de rédiger les lois qui devaient à l'avenir gouverner la cité. Mais ils différèrent de jour en jour la rédaction de ces lois, sous divers prétextes, en même temps qu'ils composaient de leurs amis et de leurs partisans le sénat et toutes les magistratures; tellement que ceux qu'ils revêtaient des charges publiques, quoique décorés du nom de magistrats, n'étaient en réalité que les serviteurs des trente. Entrés en fonctions, une des premières opérations des trente fut de traduire en justice et de faire condamner à mort les hommes les plus décriés par leurs vices ou leurs crimes; et cette mesure fut en général approuvée par les citoyens paisibles. Mais lorsqu'à la suite de cette exécution ils formèrent le dessein de se porter à des violences contraires à toutes les lois humaines, ils demandèrent une garnison aux Lacédémoniens, en leur promettant de constituer le gouvernement d'Athènes tout à fait dans leurs intérêts. En effet, ils savaient parfaitement bien qu'ils ne pouvaient entre-

prendre les massacres qu'ils méditaient, sans les secours d'une troupe étrangère, toute la population devant nécessairement se soulever contre eux, et défendre la sûreté commune. Les Lacédémoniens leur ayant envoyé la garnison qu'ils demandaient, les trente commencèrent à gagner, à force de présents et de promesses flatteuses, Callibius qui la commandait; et, après s'être ainsi assurés de lui, ils choisirent parmi les plus riches citoyens ceux contre lesquels on pouvait trouver quelque juste prétexte d'accusation¹, les firent arrêter, condamner à mort comme fauteurs de nouvelles séditions, et mirent leurs biens en vente. Théramène ayant voulu s'opposer à la violence de ses collègues, et les ayant menacés de réunir tous leurs adversaires pour venger les atteintes portées à la sûreté publique, les trente rassemblèrent le sénat. Critias, leur chef, s'y porta accusateur de Théramène sur beaucoup de faits, lui reprochant, entre autres, de trahir ce même gouvernement dont il était devenu volontairement un des membres. Théramène prit alors la parole, et, s'étant défendu clairement sur tous les points, se concilia le suffrage et la bienveillance de tout le sénat. Critias et ses partisans, effrayés de l'influence qu'exerçait un tel citoyen, et craignant qu'il ne parvînt à dissoudre l'oligarchie, firent environner Théramène par les soldats qu'ils avaient près d'eux,

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxv, pag. 235, et Plutarque, de *Solertiâ animalium*, tom. X, pag. 3 de l'édition de Reiske.

l'épée nue à la main, et ordonnèrent de le saisir ; mais celui-ci, les prévenant, s'élança vers l'autel au milieu de la salle du sénat ¹, non pas, s'écria-t-il, qu'il se réfugiat sous la protection de la divinité, dans le dessein de sauver sa vie, mais afin que ceux qui viendraient l'y arrêter se rendissent, de plus, coupables d'impiété envers les dieux.

V. Les sergents étant survenus pour arracher Théràmène de l'autel, il supporta courageusement son malheur, imbu comme il l'était de la philosophie qu'il avait étudiée à l'école de Socrate. Du reste, la foule des spectateurs ne sut que témoigner sa compassion pour l'infortune de Théràmène ; mais aucun n'osa lui porter quelque secours, tant était grande la crainte qu'inspiraient les armes étrangères qui l'environnaient. Cependant Socrate le philosophe, et deux de ses amis, accoururent, et voulaient essayer de s'opposer aux sergents ; mais Théràmène les pria de n'en rien faire ; et, tout en louant leur courage et la preuve d'amitié qu'ils lui donnaient, leur remontra que son sort serait encore plus misérable, s'il était la cause de la mort de ceux qui lui témoignaient tant d'affection. Ainsi, cédant à ses instances, Socrate et ses amis, n'ayant d'ailleurs qui que ce soit qui les soutînt, et voyant au contraire s'accroître à chaque instant les forces des puissants de la faction, se désistèrent de leur entreprise. Les

¹ Autel consacré à Vesta. *Le foyer du sénat*, si l'on peut s'exprimer ainsi.

satellites des trente enlevèrent alors Théràmène des autels qu'il embrassait, et l'entraînèrent au travers de la place publique, vers le lieu du supplice. La multitude, tremblante devant les épées de la garnison, ne put que manifester la part qu'elle prenait au malheur de l'infortuné Théràmène, et versa des larmes sur le sort de ce généreux citoyen, et sur son propre esclavage; car les classes inférieures du peuple, en voyant les vertus de Théràmène si outrageusement foulées aux pieds, ne se dissimulaient pas que, dans l'impossibilité de faire aucune résistance, elles seraient bientôt elles-mêmes sacrifiées comme un vil troupeau, dont on ne fait aucun cas. En effet, après la mort de Théràmène, les trente choisissant leurs victimes parmi les plus opulents citoyens, leur intentaient de fausses accusations, les faisaient condamner à mort, et pillaient leurs biens. De cette manière ils firent périr Nicérate : il était le fils de Nicias, qui avait fait la guerre contre Syracuse; plus qu'aucun autre, renommé par sa modération et son humanité, il passait à peu près pour le premier de tous les Athéniens, par sa richesse et l'autorité de son nom. Aussi il n'y eut aucune maison qui ne fût profondément affligée de la mort d'un tel citoyen, et à qui le souvenir de ses vertus ne fit répandre des pleurs. Néanmoins les tyrans, au lieu de mettre un terme à leurs criminels excès, n'en montrèrent qu'une fureur plus insensée (3), et, n'épargnant plus personne, firent

égorger soixante des plus riches étrangers qui habitaient Athènes, pour s'emparer de leur fortune. Ainsi, chaque jour éclairant le massacre de quelques citoyens, ceux qui avaient conservé le moyen de pourvoir à leur existence prirent le parti de quitter la ville. Autolycus, orateur remarquable par la liberté de ses opinions, perdit alors la vie. En un mot, les tyrans firent tomber tout ce qu'il y avait d'hommes chers au peuple; et enfin la ville fut tellement désolée par leurs cruautés, que plus de la moitié des Athéniens s'en exila.

VI. Les Lacédémoniens, en voyant la ville d'Athènes désertée par ses habitants (4), se réjouirent de ses malheurs, et, voulant empêcher les Athéniens de reconquérir jamais quelque puissance, manifestèrent bientôt leurs desseins hostiles. Ils rendirent un décret portant que les Athéniens émigrés seraient arrêtés dans toute la Grèce, livrés aux trente, et qu'une amende de cinq talents frapperait quiconque s'opposerait à l'exécution de cette mesure. Un décret si barbare révolta les Grecs, mais presque toutes les villes, subjuguées par le pouvoir des Lacédémoniens, qui pesait sur elles, se déterminèrent à obéir. Cependant les Argiens furent les premiers qui, indignés de l'odieuse cruauté des Lacédémoniens, et émus d'une généreuse pitié envers tant d'infortunés, accueillirent et reçurent avec bienveillance les exilés. Les Thébains suivirent cet exemple, et rendirent même un

décret qui condamnait à une amende ¹ tout Thébain qui, voyant emmener un émigré athénien pour le livrer aux tyrans , ne lui porterait pas tous les secours qu'il serait en son pouvoir de lui donner. Telle était la situation des affaires chez les Athéniens.

VII. En Sicile, Denys, tyran des Siciliens, après avoir fait la paix avec les Carthaginois, s'occupa des soins à prendre pour affermir et défendre sa tyrannie; car il ne pouvait se dissimuler que les Syracusains, débarrassés désormais d'une guerre difficile, emploieraient leur loisir à reconquérir la liberté. Ayant donc observé que la partie de la ville nommée l'*Ilé* ² était plus forte que toutes les autres par sa situation, et pouvait être aisément gardée, il la sépara du reste de la ville par un mur construit à grands frais, sur lequel on éleva une longue suite de tours. En avant de cette enceinte il fit bâtir des salles pour l'expédition des affaires publiques, avec de vastes portiques capables de recevoir la foule du peuple, et en dedans une citadelle très-soigneusement fortifiée, où il pouvait se réfugier dans le cas de tumultes imprévus. Il renferma de plus, dans le même mur, les chantiers et les cales situés dans le petit port, qui contenait soixante trirèmes, et que l'on nommait le

¹ Cette amende était d'un talent (cinq mille cinq cents francs), suivant Plutarque, *Vie de Lysandre*, tom. III, pag. 59, édition de Reiske.

² L'île ou la presqu'île située entre le grand et le petit pont. Voyez le plan de Syracuse, *Histoire universelle*, tom. XI, pag. 191, in-8°.

Laccium ¹; ce lieu fut fermé d'une porte par laquelle un seul bâtiment pouvait passer pour entrer. En même temps qu'il faisait ces dispositions, Denys donna en présents la meilleure partie du territoire de Syracuse à ses amis, et aux magistrats en fonctions; le reste fut distribué par égale portion entre les étrangers et les citoyens, comprenant sous cette dernière dénomination tous les esclaves affranchis, qui furent appelés *Néopolitains* ². Enfin il fit don, à tout le peuple indistinctement, des maisons de la ville, à l'exception cependant de celles qui se trouvaient dans le quartier de l'île, qu'il réserva pour ses affidés et les troupes étrangères à sa solde. Après avoir ainsi, du moins à ce qu'il lui parut, déguisé complètement sa tyrannie, il se mit à la tête de son armée pour faire la guerre aux Sicules, ayant formé le projet de ranger sous son obéissance leurs villes, et surtout celles qui s'étaient antérieurement alliées aux Carthaginois. Il arriva donc, dans ce dessein, sous les murs de la ville des Herbessiens ³, et se prépara à en faire le siège. Mais les Syracusains inscrits pour servir dans cette expédition, du moment qu'ils eurent les armes à la main, commencèrent à se soulever, en s'accusant réciproquement de n'avoir pas soutenu la cavalerie qui avait entrepris de les délivrer de la tyrannie ⁴. Au

¹ *La Citerne*, probablement à cause de sa forme — ² Nouveaux citoyens. — ³ Herbessus, au nord de Syracuse.

⁴ Voy. liv. XIII, chap. cxii et suiv.

milieu du tumulte , le commandant que Denys avait placé à la tête des troupes syracusaines menaça d'abord un des soldats qui parlait avec trop de liberté, et ensuite cet homme ayant répondu avec plus de force, son chef se porta sur lui pour le frapper. A cette vue, la troupe indignée assaillit Doricus (c'était le nom du commandant) et le massacra; puis, appelant à grands cris tous les citoyens à la liberté, elle envoya chercher, pour soutenir sa révolte, les cavaliers qui, s'étant échappés de Syracuse, s'étaient retirés dans Etna, et avaient occupé cette ville où ils tenaient garnison ¹.

VIII. Denys, effrayé de la rébellion des Syracusains, se hâta de lever le siège d'Herbessus, et se mit en route pour Syracuse, espérant arriver assez à temps pour s'emparer de la ville; mais pendant qu'il était en fuite ², les troupes qui avaient pris part à la révolte se choisirent pour généraux ceux qui avaient massacré le lieutenant de Denys, et, s'étant réunies aux cavaliers sortis d'Etna, vinrent camper aux Épipoles ³, et coupèrent ainsi au tyran toute communication avec la campagne. De là ils envoyèrent des députés aux habitants de Messine et de Rhegium, pour les engager à soutenir par mer les efforts que les Syracusains faisaient pour conquérir leur liberté. Cette demande fut accueillie; et ces deux villes qui se trouvaient alors

¹ Voy. liv. XIII, chap. cxiii. — ² L'auteur entend par cette expression que Denys, ne pouvant pénétrer dans la ville, s'était réfugié dans l'île. — ³ Hauteurs fortifiées près de Syracuse.

n'avoir pas moins de quatre-vingts trirèmes à leur disposition, les firent partir pour secourir les Syracusains et les aider à se soustraire à la servitude. Les insurgés firent en même temps publier par un héraut qu'une grosse somme d'argent serait la récompense de ceux qui tueraient le tyran, et promirent également aux étrangers qui abandonneraient son parti de les admettre au rang de citoyens. D'un autre côté, ils préparèrent des machines de tout genre, propres à renverser les murailles, et renouvelèrent chaque jour leurs attaques contre le quartier de l'île, recevant, d'ailleurs, avec la plus grande bienveillance, tous les étrangers qui passaient dans leurs rangs. Denys, privé de toute issue dans la campagne, et se voyant déjà en partie abandonné par ses troupes mercenaires, rassembla ses amis, afin de les consulter sur les circonstances difficiles où il se trouvait. Déjà même il désespérait de conserver le pouvoir, à tel point qu'il ne pensait pas à délibérer avec son conseil sur les moyens de soumettre les Syracusains armés contre lui, mais seulement pour savoir quel genre de mort il devait choisir afin de ne pas terminer sa tyrannie par un acte déshonorant. Héloris, un de ses amis et, suivant ce que disent quelques auteurs, son père adoptif, lui répondit que le plus bel ornement d'un tombeau était les emblèmes de l'autorité souveraine. Polyxène, son beau-frère ¹, fut d'avis qu'il

¹ Voy. liv. XIII, chap. xcvi.

devait monter sur le plus vite de ses chevaux, et aller solliciter dans la partie de la Sicile soumise aux Carthaginois les secours des Campaniens. Imilcon avait en effet laissé ces Campaniens en garnison dans les places dont les Carthaginois s'étaient réservé la domination. Mais Philistus, celui qui dans la suite a écrit l'histoire, réfutant l'avis de Polyxène, adressa à Denis ces mots : « Ce n'est pas en fuyant à toute bride
« sur un cheval, qu'il te convient de quitter la tyrannie, mais il faut n'en sortir qu'en te laissant tirer
« dehors par les jambes. » Denys, s'étant rendu à cette dernière opinion, se détermina à tout supporter plutôt que de renoncer volontairement à l'autorité. Après avoir pris cette résolution, il envoya des parlementaires aux insurgés négocier avec eux la faculté pour lui et ses partisans de sortir de la ville ; mais en même temps il fit partir en secret des députés chargés de se rendre chez les Campaniens, et de leur offrir la somme d'argent qu'ils demanderaient pour venir à son aide et faire lever le siège de l'île.

IX. Les négociations entamées par Denys réussirent. Les Syracusains accordèrent au tyran la liberté de sortir du port avec cinq vaisseaux, et, croyant la victoire assurée, devinrent plus négligents ; ils licencièrent même la cavalerie jugée inutile dans un siège, et laissèrent la majeure partie de leur infanterie se répandre dans la campagne, se regardant déjà comme affranchis de la tyrannie. Cependant les Campaniens,

séduits par les brillantes promesses qui leur étaient faites, se mirent en mouvement, et se dirigèrent d'abord sur Agyre, où ils déposèrent, sous la protection d'Agyris qui commandait dans cette ville, leurs gros bagages. Ils en partirent ensuite pour Syracuse, armés à la légère, au nombre de douze cents cavaliers, et, ayant fait la route avec la plus grande célérité, ils tombèrent à l'improviste sur les Syracusains, en tuèrent un grand nombre, et, se faisant jour les armes à la main, pénétrèrent dans le quartier occupé par Denys. En ce même moment une troupe étrangère, de trois cents hommes à la solde du tyran, se joignait à lui, de manière qu'il conçut de nouveau l'espérance d'échapper au naufrage. Les Syracusains au contraire, qui voyaient la tyrannie reprendre ainsi des forces, se divisèrent d'opinions, les uns voulant que l'on continuât le siège, les autres proposant de licencier l'armée et d'abandonner la ville. Instruit de ces dissensions, Denys fit une sortie avec toutes ses forces, assaillit les Syracusains désunis, les mit facilement en fuite, et les poursuivit jusque dans la ville neuve¹. Il y eut cependant peu de tués, Denys étant accouru à cheval, pour défendre de faire main-basse sur les fuyards. A la suite de cette défaite, les Syracusains se dispersèrent sur-le-champ dans les environs de la ville; mais peu de temps après ils se réunirent au nombre de plus de sept mille hommes de cavalerie.

¹ Quartier de Syracuse nouvellement bâti.

Cependant Denys, ayant fait enterrer les morts, envoya des députés à Etna pour inviter les Syracusains qui s'y étaient réfugiés, à se soumettre, et à venir habiter leur patrie, engageant sa foi de ne conserver aucun souvenir du passé. Quelques-uns, qui avaient laissé en arrière leurs femmes et leurs enfants, furent par nécessité obligés de se rendre à son invitation; mais les autres, lorsque les envoyés de Denys leur vantaient la douceur dont il avait donné la preuve en faisant inhumer les morts, répondirent : « Qu'ils lui « gardaient la même faveur, et qu'ils priaient les dieux « de les mettre le plus promptement possible en état « de l'en faire jouir. » Du reste, ils ne voulurent se fier en aucune manière aux promesses du tyran, et restèrent dans Etna, épiant un moment favorable pour recommencer la guerre. Néanmoins Denys accueillit avec bienveillance les émigrés qui revenaient à Syracuse, espérant engager ainsi les autres à rentrer dans leur patrie. Quant aux Campaniens, après les avoir comblés de dons, il les fit sortir de la ville, se méfiant de leur caractère naturellement inconstant. Ils se rendirent donc à Entelle, et persuadèrent aux habitants de les laisser vivre avec eux; mais, ayant attaqué la ville pendant la nuit, ils égorgèrent tous les hommes parvenus à l'âge de puberté; ils épousèrent ensuite les femmes de ceux qu'ils avaient si odieusement trahis, et restèrent ainsi en possession de la ville¹.

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxiv, pag. 234.

X. En Grèce, les Lacédémoniens, après avoir mis fin à la guerre du Péloponnèse, ayant acquis d'un commun accord la suprématie sur terre et sur mer ¹, confièrent le commandement de leur flotte à Ly-sandre, et lui donnèrent l'ordre de se rendre dans les différentes villes de la Grèce, afin d'y établir des harmonistes ²; car, abolissant partout le gouvernement populaire, les Lacédémoniens avaient résolu d'établir l'oligarchie dans toutes les cités. Ils imposèrent en même temps des tributs aux diverses villes qu'ils avaient soumises par les armes; et un peuple qui, jusqu'à cette époque, n'avait pas même l'usage de la monnaie ³, recueillait alors, au moyen des impositions qu'il levait, plus de mille talents ⁴ par année. Après avoir ainsi réglé l'administration de la Grèce à leur gré, les Lacédémoniens envoyèrent à Syracuse l'un de leurs citoyens les plus distingués, Ariste, en apparence pour y abolir le pouvoir absolu, mais en réalité pour y appuyer la tyrannie. Ils se flattaient, en confirmant l'autorité de Denys, d'avoir en lui un allié soumis à leurs volontés, par reconnaissance des services qu'ils lui auraient rendus. Arrivé à Syracuse, Ariste, après avoir eu un entretien secret avec le tyran, chercha

¹ Voy. Casaubon, *sur Polybe*, liv. I, chap. III. — ² Gouverneurs. Voy. plus haut, liv. XIII, chap. LXVI, et ailleurs. — ³ Il faut entendre de la monnaie d'or et d'argent; car il y avait à Sparte une monnaie de fer très-lourde. Voy. les *Fragments d'Éphore*, fragm. CXXVII, pag. 237, et la note de Wesseling, tom. VI, pag. 503. — ⁴ Cinq millions cinq cent mille francs.

donc à fomenter de nouvelles agitations parmi les Syracusains, en les flattant de l'espérance de reconquérir leur liberté. Mais ayant fait assassiner Nicotèles le Corinthien, que les Syracusains avaient mis à leur tête, et trahi tous ceux qui s'étaient fiés à lui, Ariste, qui menait toute cette intrigue, profita de ses succès pour affermir plus que jamais la puissance du tyran, et par cette honteuse conduite imprima une tache déshonorante sur son nom et sur sa patrie. Peu de temps après, Denys qui avait laissé sortir de la ville les Syracusains, pour aller faire leurs moissons, entra pendant leur absence dans les maisons et enleva toutes les armes qui s'y trouvaient. Il fit ensuite bâtir un second mur autour de l'Acropolis ¹, construire des vaisseaux, et prit en même temps à sa solde un plus grand nombre de troupes étrangères. Enfin, il ne négligea rien de ce qui pouvait mettre sa tyrannie à l'abri de toute atteinte, instruit comme il l'était par l'expérience, que les Syracusains pouvaient tout souffrir et tout braver pour échapper à l'esclavage.

XI. Pendant que ces événements avaient lieu, Pharnabaze, satrape de Darius le roi ², s'étant emparé de l'Athénien Alcibiade, le fit périr, uniquement pour faire sa cour aux Lacédémoniens; mais comme Éphore a donné à cette mort d'autres causes, je pense qu'il n'est pas inutile d'indiquer ici à quel motif cet

¹ La citadelle de Syracuse. — ² Le roi de Perse. Les Grecs le nommaient *le roi par excellence*.

écrivain attribue les embûches dressées contre la vie d'Alcibiade ¹. Suivant le récit contenu dans son dix-septième livre, les Lacédémoniens et Cyrus s'étaient réunis en secret pour faire la guerre à Artaxerxe ², frère de ce dernier. Alcibiade, instruit par quelques-avis du dessein de Cyrus, alla trouver Pharnabaze, et, après lui avoir communiqué le tout en détail, il demanda qu'on lui donnât la faculté de se mettre en route pour se rendre près d'Artaxerxe, désirant être le premier à découvrir les projets formés contre le roi. Pharnabaze, en écoutant l'avis d'Alcibiade, voulut s'approprier le mérite d'en donner la nouvelle à son maître, et fit partir sur-le-champ des messagers affidés, chargés de découvrir à Artaxerxe toute la trame. Cependant Alcibiade, ne recevant de Pharnabaze aucune facilité pour arriver à la résidence royale, partit subitement, espérant trouver près du satrape de Paphlagonie les moyens de faire le voyage qu'il méditait; mais Pharnabaze, craignant que la vérité ne parvînt de cette manière aux oreilles du roi, envoya sur les traces d'Alcibiade des sicaires chargés de l'assassiner en route. Ces sicaires joignirent Alcibiade dans un village de la Phrygie ³, où il s'était arrêté, et lorsque la nuit fut venue, ayant entouré la maison qu'il habitait d'un grand amas de bois, ils y mirent le feu. Alcibiade,

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxvi, pag. 236. — ² Successeur de Darius II. — ³ Mélisse, village de Phrygie, entre Synnade et Métropolis. Voy. Athénée, liv. XIII, pag. 574. F.

réveillé par les flammes, essaya de se défendre; mais, la violence du feu s'augmentant sans cesse, en même temps qu'il était accablé sous les traits qu'on lui lançait de toutes parts, il succomba et périt. Tel est le récit d'Éphore.

Vers ce même temps mourut le philosophe Démocrite : il avait vécu quatre-vingt-dix ans ¹. On dit aussi que, dans cette année, Lasthène, qui venait de remporter un prix aux derniers jeux olympiques (5), fut encore vainqueur à une course de cheval. La carrière à parcourir était de Coronée à la ville de Thèbes ².

En Italie, les Romains ayant mis garnison dans Verruga, ville appartenant aux Volsques, les ennemis reviennent en force, s'emparent de la ville, et font main-basse sur la plus grande partie de la garnison.

XII. Les faits que nous avons à rapporter pendant le cours de l'année s'étant ainsi terminés, de grandes dissensions civiles s'élevèrent dans la suivante ³ parmi les Byzantins; et, comme ils avaient en même temps la guerre avec les Thraces leurs voisins, ils se trouvaient dans une position très-critique. N'ayant pu néanmoins parvenir à apaiser leurs dis-

OLYMP. XCIV.

2.

—
Avant

l'ère vulgaire,

403.

¹ Quelques auteurs le font vivre cent quatre et même cent neuf ans. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 504. — ² Plus de quinze lieues. — ³ EUCLIDE, archonte d'Athènes; PUBLIUS CORNELIUS, NUMERIUS FABIUS, LUCIUS VALERIUS et TERENTIUS MAXIMUS, tribuns militaires à Rome. Le dernier de ces tribuns est inconnu dans Tite-Live, qui donne pour collègues à FABIUS et à VALERIUS, les deux COSUS PUBLIUS et CORNELIUS.

cordes intérieures, ils demandèrent aux Lacédémoniens un magistrat pour les gouverner. Les Spartiates leur envoyèrent Cléarque, et le chargèrent de rétablir l'ordre dans la ville. Les Byzantins lui confièrent une autorité absolue; mais il en abusa pour rassembler une troupe nombreuse de soldats mercenaires, et il devint bientôt, au lieu de chef de l'état, un véritable tyran. Il commença par faire assassiner tous les magistrats qu'il avait invités à un festin sous prétexte d'offrir un sacrifice; puis, la ville étant ainsi restée sans forme de gouvernement, il fit saisir et étrangler les officiers que l'on nommait les *trente Béotiens*¹. Enfin, il s'appropriâ les biens de ceux qu'il avait fait périr; et choisissant, parmi tous les habitants, les citoyens les plus riches, il leur intenta des procès sur les plus fausses accusations, et les fit condamner, les uns à la mort, les autres à l'exil. De cette manière, ayant amassé d'immenses richesses, et s'entourant d'une foule de soldats mercenaires, Cléarque parvint à mettre son pouvoir à l'abri de toute atteinte. Cependant le bruit des cruautés et de la puissance de ce tyran s'étant répandu de tous côtés, les Lacédémoniens lui envoyèrent d'abord des députés pour l'enga-

¹ On lit dans les éditions anciennes *les Byzantins*, mais c'est une faute qui a été corrigée dans les éditions subséquentes d'Eichstædt et de Dindorf. Ces trente Béotiens étaient des magistrats qui portaient ce nom par respect pour la Béotie, dont les Byzantins étaient une colonie.

ger à abdiquer volontairement l'autorité; mais comme il ne voulut avoir aucun égard à cette insinuation, ils se décidèrent à faire marcher contre lui des troupes, sous le commandement de Panthoedas. Cléarque, informé de leur mouvement, transporta toutes ses forces à Selybria¹, ville dont il était également le maître. Et en effet, ne pouvant se cacher tous les torts qu'il avait envers les Byzantins, il prévoyait facilement qu'il aurait, non-seulement les Lacédémoniens pour ennemis, mais encore tous les habitants de Byzance. D'après cela, jugeant qu'il pourrait se défendre avec plus d'avantage dans Selybria, il y avait rassemblé ses troupes et transporté ses trésors. Cependant, lorsqu'il eut avis que les Lacédémoniens s'approchaient, il s'avança au-devant d'eux, et, parvenu dans un lieu appelé le *Porus*², il engagea le combat avec l'armée de Panthoedas. La mêlée fut longue; mais enfin, les Lacédémoniens s'étant comportés avec la plus grande valeur, les troupes du tyran furent battues. Après sa défaite, Cléarque, renfermé avec un petit nombre des siens dans Selybria, y soutint d'abord un siège; mais bientôt, craignant d'y être pris, il se sauva de nuit par mer, et vint aborder en Ionie. Là, s'étant lié avec Cyrus, frère du roi, il obtint de lui un commandement dans ses troupes. Cyrus, qui venait d'être nommé chef de toutes les satrapies maritimes, et jeune homme d'un caractère ambitieux, formait alors

¹ Ou *Selymbria*. — ² Le passage, le défilé. *Puerto* des Espagnols.

le projet de faire la guerre à son frère Artaxerxe. Trouvant donc dans Cléarque un homme rempli d'audace et de confiance, tout à sa disposition, il lui remit de grosses sommes d'argent, et le chargea de lever à l'étranger un grand nombre de soldats, persuadé qu'il aurait en lui un utile auxiliaire pour l'exécution des desseins hardis qu'il méditait.

XIII. Cependant Lysandre, après avoir réglé le gouvernement de toutes les villes soumises aux Lacédémoniens, selon les instructions qu'il avait reçues des éphores ¹, en établissant chez les uns des décemvirs, et chez les autres une oligarchie, était devenu l'homme le plus illustre et le plus important de Sparte. C'était lui qui avait mis fin à la guerre du Péloponnèse, et assuré à sa patrie une suprématie, et sur terre et sur mer, que personne ne contestait plus. Enflé par ses succès, Lysandre forma le dessein d'abolir la succession à la royauté, exclusivement placée dans la famille des Héraclides, et de rendre le droit d'être élu roi commun à tous les Spartiates, se flattant de faire promptement tomber la puissance dans ses mains, comme celui à qui elle était naturellement dévolue, pour prix de ses services et des grandes entreprises qu'il avait accomplies. Dans cette vue, comme il connaissait l'importance que les Lacédémoniens attachaient aux réponses des oracles, il entreprit de corrompre avec de l'argent la prêtresse de

¹ Voy. plus haut, chap. x.

Delphes ¹, convaincu que s'il obtenait d'elle un oracle favorable à ses desseins, il arriverait facilement au but qu'il voulait atteindre. Mais n'ayant pu réussir à la séduire, malgré toutes les promesses d'argent qu'il prodigua pendant longtemps près de tous ceux qui pouvaient avoir quelque influence sur l'oracle, il se tourna du côté des prêtresses de Dodone ², sur lesquelles il fit agir un certain Phérécrate, natif d'Apollonie, qui était lié particulièrement avec les ministres du temple. Cette nouvelle intrigue n'ayant pas eu plus de succès que la première, Lysandre se rendit à Cyrène sous le prétexte d'accomplir un vœu qu'il avait fait à Jupiter Ammon, mais en réalité dans l'intention de corrompre cet oracle. Il apportait avec lui de grandes sommes d'argent, à l'aide desquelles il espérait parvenir à se rendre favorables les prêtres du temple, d'autant plus que Libys, qui régnait alors sur ces contrées, était, de père en fils, l'hôte de sa maison, et que le frère de Lysandre avait même reçu le nom de Libys en mémoire de l'amitié qui unissait les deux familles. Cependant non-seulement il ne réussit ni par ses grandes largesses en argent, ni par ses promesses, à gagner aucun des ministres, mais les préfets du temple firent même partir des députés, chargés d'accuser

¹ Voy. sur l'oracle de Delphes, liv. XVI, chap. xxvi. Voy. aussi les Fragments d'Éphore, fragm. cxxvii, pag. 237, sur les tentatives de corruption faites par Lysandre. — ² Voy. sur ces prêtresses, Hérodote, liv. II, chap. lv.

Lysandre d'avoir voulu corrompre l'oracle. Celui-ci se hâta donc de retourner à Lacédémone, et la cause ayant été appelée, il sut se défendre avec tant de vraisemblance, qu'il persuada ses juges, et fut absous; car les Lacédémoniens n'avaient alors aucun soupçon du projet qu'il avait formé d'abolir la royauté dans la descendance d'Hercule. Ils n'acquirent même cette connaissance que quelque temps après la mort de Lysandre; et ce fut en cherchant dans sa maison des papiers relatifs à des comptes d'argent, que l'on trouva un discours écrit avec beaucoup de soin, et qu'il devait prononcer devant le peuple, pour l'amener à décréter que tous les citoyens de Sparte indistinctement pouvaient, à l'avenir, être élus rois.

XIV. Revenons aux affaires de Sicile. Denys, tyran de Syracuse, après avoir fait la paix avec les Carthaginois, et étouffé la rébellion qui s'était élevée dans la ville, s'empressa d'entreprendre de soumettre à son autorité les villes chalcidiennes¹ limitrophes de ses états. Ces villes étaient Naxos, Catane et Léontium; et il désirait s'en rendre maître, parce que, étant situées sur la frontière du territoire de Syracuse, elles lui faciliteraient les moyens d'étendre plus loin sa domination. Il commença cependant par faire une expédition contre la ville d'Etna, et emporta cette forteresse, les réfugiés qui l'habitaient n'étant point en

¹ Villes peuplées par des colonies grecques et particulièrement par celles de Chalcis en Eubée.

état de résister à des forces trop supérieures. Ensuite il marcha contre Léontium, et vint camper à peu de distance de la ville, sur les bords du fleuve Teria. Dans cette position, il fit ranger son armée en bataille, et envoya aux Léontins un héraut pour les sommer de lui livrer la ville, espérant que le déploiement de sa puissance frapperait de terreur les habitants. Mais les Léontins, loin de se rendre à cette sommation, firent au contraire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siège, et Denys, qui manquait de machines propres à battre les murailles, renonça, pour le moment, à ce siège, se bornant à ravager la campagne. Il leva ensuite son camp, et marcha sur les Sicules, en apparence avec le projet d'y faire la guerre, mais, dans le fait, espérant que lorsque les Naxiens et les Cataniens le verraient s'éloigner, ils se garderaient avec plus de négligence. Il s'arrêta donc quelque temps dans les environs d'Enna, et pendant qu'il y séjournait il engagea Aimnestus, un des citoyens de cette ville, à s'y emparer de la tyrannie, lui promettant de le seconder pour cette entreprise. Elle réussit en effet; mais Aimnestus n'ayant pas voulu laisser entrer Denys dans la ville, Denys irrité changea de résolution, et excita sous main les habitants d'Enna à se défaire de leur tyran. Sur ces instigations, le peuple ayant inopinément pris les armes courut en foule sur la place publique pour reconquérir la liberté par la force, et un tumulte général éclata

bientôt dans toute la ville. Instruit de ce soulèvement, Denys prit avec lui quelques affidés, et s'étant porté promptement sur un côté désert de la ville, y pénétra à l'improviste, s'empara d'Aimnestus, le livra aux habitants d'Enna, qui le punirent du dernier supplice, et se retira ensuite sans avoir fait aucun mal. Il ne faut pas croire cependant que ce fut par amour pour la justice qu'il agit ainsi : il voulait seulement engager par cette conduite les autres villes à se confier à sa foi.

XV. En quittant les environs d'Enna, Denys essaya d'enlever la ville des Erbitains ; mais n'ayant pas réussi, il conclut avec les habitants un traité de paix, et dirigea ensuite toute son armée sur Catane : Arcésilaüs, alors chef des Cataniens, avait promis de lui livrer la ville. Denys arriva donc au milieu de la nuit, et, introduit à Catane, dont il se rendit maître, il fit enlever les armes de tous les citoyens, et mit dans la ville une forte garnison. Après ce succès, Proclès, que les Naxiens avaient choisi pour commandant, gagné par les grandes promesses qui lui furent faites, livra également sa patrie¹. Denys s'acquitta envers le traître des engagements qu'il avait pris, et accueillit tous ses parents ; mais il réduisit la ville en esclavage, abandonna à ses soldats le pillage des richesses qu'elle renfermait, et détruisit de fond en comble les murs et les maisons. Enfin, traitant les habitants de Catane à peu près comme il traitait les

¹ Voy. *Polyæni, Stratagemata*, lib. V, cap. II, § 5.

habitants de Naxos, il fit vendre à Syracuse, comme esclaves, les prisonniers qu'il avait faits dans les deux villes : le territoire de Naxos fut ensuite concédé aux Sicules qui occupaient la contrée limitrophe. Pour Catane, Denys la donna à habiter aux Campaniens. Ces expéditions terminées, le tyran tourna ses armes contre les Léontins, et vint investir leur ville avec toutes ses forces; puis il envoya des hérauts aux habitants, pour les sommer de rendre la ville, s'engageant à les faire admettre au rang de citoyens dans Syracuse. Les Léontins, auxquels il ne restait aucun espoir d'être secourus, considérant d'ailleurs les infortunes que venaient d'éprouver Catane et Naxos, furent effrayés de leur position et craignirent de s'exposer aux mêmes calamités. Ils se résignèrent donc, et, cédant au malheur des temps, abandonnèrent la ville, et transportèrent leur demeure à Syracuse.

XVI. Après la paix conclue entre Denys et les Erbitains, Archonide (6), que ceux-ci avaient eu pour premier magistrat, forma le dessein de fonder une nouvelle ville. Il se trouvait alors avoir à sa disposition un assez grand nombre de soldats mercenaires, formant une troupe considérable, mélange de divers étrangers, qui s'étaient réunis dans la ville d'Erbite à l'occasion de la guerre qu'elle soutenait contre Denys : à cette troupe se joignirent même plusieurs Erbitains, qui s'engagèrent à faire partie de la colonie. Archonide, ayant donc pu rassembler ainsi autour de

lui une population associée à son projet, s'empara d'une hauteur à huit stades de la mer, y fonda la ville d'Alesa¹; et, comme plusieurs villes du même nom existaient alors en Sicile, il lui donna d'après lui le surnom de *Archonidienne*. Dans la suite des temps, la nouvelle ville ayant pris un grand accroissement, tant par son commerce maritime que par les immunités que les Romains lui accordèrent, les Alésiens désavouèrent leurs relations d'origine avec les Erbitains, trouvant une sorte de déshonneur à se reconnaître colonie d'une ville qui leur était si inférieure en puissance. Mais cette prétention paraît mal fondée, puisque, même jusqu'à nos jours, il subsiste entre les deux villes de nombreux rapports de famille, et que, particulièrement dans les sacrifices que l'une et l'autre offrent à l'Apollineum², elles observent les mêmes cérémonies. Du reste, quelques auteurs prétendent que la ville d'Alesa fut fondée par les Carthaginois, vers l'époque à laquelle Imilcon fit la paix avec Denys.

En Italie, les Romains déclarèrent la guerre aux Véïens (7); et ce fut dans cette guerre que, pour la première fois, ils assignèrent une solde annuelle à leurs troupes. Ils emportèrent aussi d'assaut Anxur, ville des Volsques, qui porte aujourd'hui le nom de *Taracine* (8). Ainsi se termina l'année.

¹ Sur la côte occidentale de la Sicile, à un kilomètre et demi de la mer. — ² Temple d'Apollon.

XVII. Dans le cours de celle qui suivit ¹, s'élevèrent, entre les habitants d'Orope, de graves dissensions civiles, à la suite desquelles un certain nombre de citoyens furent chassés de la ville. Pendant quelque temps ces exilés essayèrent de rentrer chez eux par leurs propres moyens; mais n'ayant pu y réussir, ils déterminèrent les Thébains à leur envoyer un secours de troupes. Ceux-ci, s'étant donc mis en campagne, s'emparèrent de la ville d'Orope, et en transportèrent les habitants à sept stades ² de distance de la mer. Ils leur laissèrent d'abord la liberté de se gouverner par eux-mêmes, mais dans la suite, ils leur donnèrent le droit de citoyens à Thèbes, et réunirent leur territoire à la Béotie. Tandis que ces événements se passaient, les Lacédémoniens cherchaient des torts aux Éléens, sous plusieurs prétextes, et particulièrement parce qu'ils avaient empêché leur roi Pausanias ³ de sacrifier au dieu ⁴; et qu'ils ne permettaient pas aux Lacédémoniens de combattre aux jeux olympiques. Résolus ainsi à faire la guerre aux Éléens, les Lacédémoniens leur envoyèrent dix députés, d'abord pour exiger d'eux qu'ils laissassent aux villes limi-

OLYMP. XCIV.

3.

—
Avant

l'ère vulgaire,

408.

¹ Micion, archonte d'Athènes; TITUS QUINTIUS, CAIUS JULIUS, AULUS MANLIUS, QUINTUS CINCINNATUS, LUCIUS FURIUS MEDULLINUS et MANLIUS EMILIUS MAMERCUS, tribuns militaires à Rome. Les noms des trois derniers tribuns manquent dans le texte grec; on les a pris dans Tite-Live, liv. IV, chap. LXI. — ² Près de treize cents mètres.

³ Il y a confusion, c'est Agis dont il s'agit ici. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 510. — ⁴ Jupiter Olympien.

trophes de leur territoire la liberté de se gouverner par leurs propres lois, et ensuite pour demander qu'ils contribuassent aux frais de la guerre contre les Athéniens, pour une certaine portion qui leur était assignée; mais ces demandes n'étaient au fond que des prétextes mis en avant pour donner quelque raison spécieuse, ou du moins vraisemblable, de commencer la guerre. Les Éléens s'étant non-seulement refusés à satisfaire à ces prétentions, mais ayant même reproché avec force à Sparte de vouloir ainsi réduire à l'esclavage toute la Grèce, les Lacédémoniens firent partir, pour attaquer les Éléens, un de leurs rois, Pausanias, à la tête de quatre mille hommes; à ces forces se joignirent des troupes fournies par presque tous les alliés de Sparte, à l'exception cependant des Béotiens et des Corinthiens, qui, voyant en général de mauvais œil la conduite des Lacédémoniens, ne voulurent prendre aucune part à cette expédition contre l'Élide. Pausanias, ayant dirigé sa marche par l'Arcadie, tomba sur l'Élide, et s'empara de prime abord de Lasion, place fortifiée; ensuite, conduisant son armée par le territoire d'Acrorie ¹, il soumit les quatre villes de Traistum, Alium, Eupagium et Oponte ². De là il vint camper sous Pylos et occupa sur-le-champ cette position, qui n'est éloignée d'Élis que d'à peu près soixante et dix stades ³; enfin, il ar-

¹ Ville de la Triphylie d'Élide. — ² Villes du Péloponnèse, dans la Triphylie et l'Élide. — ³ Plus de douze kilomètres.

riva sous les murs mêmes d'Élis, et s'établit avec son armée sur les hauteurs qui sont en deçà du fleuve ¹. Peu de temps auparavant les Éléens avaient reçu des Étoliens un secours de mille hommes d'élite, auxquels ils avaient confié la garde du Gymnase ². Pausanias commença par vouloir s'emparer de ce point; il poussait cette attaque, mais avec négligence et en méprisant l'ennemi, persuadé que les Éléens n'oseraient jamais se montrer en campagne, lorsque les Étoliens et un grand nombre d'habitants d'Élis, se répandant tout à coup hors de la ville, jetèrent l'épouvante parmi les Lacédémoniens et leur tuèrent une trentaine d'hommes. Pausanias prit alors le parti de lever le siège, et, convaincu dès ce moment que la conquête de cette ville était plus difficile qu'il ne l'avait supposé, il se retira en ravageant et dévastant tout le territoire d'Élis, quoiqu'il fût sacré, et y fit un immense butin. Cependant, comme l'hiver approchait, il mit en état de défense les forteresses dont il s'était rendu maître, et, après y avoir laissé de bonnes garnisons, il vint, avec le surplus de l'armée, prendre ses quartiers d'hiver à Dyme.

XVIII. En Sicile, Denys, tyran de Syracuse, parvenu à rendre, au gré de ses vœux, son autorité plus puissante que jamais, forma le projet de faire la guerre aux Carthaginois. Mais comme il n'était pas encore

¹ Le Pénée d'Élide. — ² Lieu où l'on s'exerçait à la lutte et aux autres genres de combat admis aux jeux Olympiques.

suffisamment en mesure pour une si grande entreprise, il cacha soigneusement ce dessein, et disposa à l'avance tout ce qui pouvait être propre à en assurer le succès. Ayant donc observé que, dans la guerre avec les Athéniens, Syracuse avait pu être enveloppée facilement d'une mer à l'autre ¹ par un mur de circonvallation, il prévint que, dans un cas de revers, il pourrait encore se trouver renfermé dans la ville, et privé de toute communication avec la campagne. Afin d'obvier à cet inconvénient, comme il avait reconnu que les hauteurs des Épipoles étaient une position très-favorable pour un ennemi qui menacerait les Syracusains, il appela près de lui des architectes, et, après les avoir consultés, il se décida à environner les Épipoles d'un mur qui subsiste encore de nos jours, près de l'Hexapyle ². Ces hauteurs, au nord de Syracuse, coupées partout presque à pic, sont d'un très-difficile accès pour ceux qui viennent du dehors. Denys, voulant accélérer le plus possible la construction du mur qui devait les enceindre, fit venir une multitude de gens de la campagne, choisit parmi les hommes de condition libre et en état de travailler, soixante mille ouvriers, et leur partagea le terrain compris dans l'enceinte projetée. Il attacha en même temps un architecte par chaque stade ³ de dé-

¹ Voy. plus haut, liv. XIII, chap. VII. — ² *Les six Portes*. Magnifiques bâtiments qui servaient d'entrée au quartier de Tyché à Syracuse. — ³ Cent quatre-vingt-quatre mètres et plus.

veloppement, et à chaque plèthre ¹ un chef constructeur avec ses ouvriers et leurs aides, à raison de deux cents par plèthre. Indépendamment de ces travailleurs, un grand nombre d'hommes était employé à tailler les pierres. Enfin, il établit sur ces travaux six mille paires de bœufs pour le transport des matériaux. Cette foule d'ouvriers sans cesse en action présentait aux spectateurs un tableau qui les frappait d'étonnement, par l'empressement que chacun mettait à remplir la tâche qui lui était assignée; car Denys, pour exciter l'activité de tous, avait promis de grandes récompenses à ceux qui s'en acquitteraient les premiers, et ces promesses étaient faites tant aux architectes qu'aux maîtres ouvriers et travailleurs. De plus, il venait lui-même avec ses amis présider pendant des journées entières à ces travaux (9), se montrant de tous côtés, et faisant relever les hommes qui se trouvaient trop harassés. En un mot, déposant la majesté de la puissance, il se faisait voir comme un simple particulier, et, conduisant les opérations les plus difficiles, il supportait les mêmes peines et les mêmes fatigues que tous les autres. Cette conduite fit naître une telle émulation, que plusieurs ouvriers ajoutaient encore au travail de la journée celui d'une partie de la nuit, tant cette foule d'hommes était animée du désir d'achever promptement une telle entreprise : aussi, contre toute attente, le mur fut terminé

¹ Trente mètres.

en vingt jours. Il avait trente stades ¹ de long, sur une hauteur proportionnée; il était d'ailleurs si solidement construit, que l'on estimait impossible de s'en emparer de force, muni, comme on l'avait fait, d'un grand nombre de tours élevées, placées à des intervalles rapprochés, et bâties en pierres de quatre pieds en carré, jointes entre elles avec le plus grand soin.

OLYMP. XCIV.

4.

—

Avant
l'ère vulgaire,
401.

XIX. L'année dont nous venons de rapporter les événements étant ainsi terminée, dans la suivante ², Cyrus, qui, comme on l'a déjà dit, se trouvait chef des satrapies maritimes des Perses, avait formé le projet de faire la guerre à son frère Artaxerxe ³. Cyrus était jeune, rempli d'audace, et montrait l'ambition de ne pas rester inconnu dans la carrière militaire. Déjà il tenait à sa solde et rassemblait un nombre suffisant de troupes étrangères, et s'était occupé de pourvoir à tous les préparatifs de l'expédition qu'il méditait; mais il n'avait pas découvert à son armée la vérité, et publiait que son dessein était seulement de mener ses troupes en Cilicie pour faire rentrer dans le devoir quelques tyrans de cette province qui s'étaient révoltés contre le roi. Il avait aussi envoyé aux Lacédémoniens des députés pour leur rappeler

¹ Plus de cinq mille cinq cent vingt mètres. — ² EXAINÈTE, archonte d'Athènes; PUBLIUS CORNELIUS, CÆSON FABIUS, SPURIUS NAUTIUS, CAÏUS VALERIUS, MANIUS SERGIUS et JUNIUS LUCULLUS, tribuns militaires à Rome. Au lieu du dernier de ces tribuns, CNEIUS CORNELIUS, selon les Fastes. — ³ Artaxerxe Mnémon. Voy. plus haut, chap. XII.

le souvenir des services rendus par lui pendant la guerre contre les Athéniens, et réclamer une utile coopération dans celle qu'il allait entreprendre. Les Lacédémoniens, jugeant que cette guerre ne pouvait qu'être favorable à leurs intérêts, consentirent à donner des secours, et envoyèrent sur-le-champ des ordres au commandant de leur flotte en Asie (il se nommait Samos¹), pour lui prescrire de faire tout ce que Cyrus lui commanderait. Samos, qui avait sous ses ordres vingt-cinq trirèmes, se rendit donc avec elles à Éphèse, près du commandant des forces navales de Cyrus, et se tint préparé à suivre en tout ses mouvements. Les Lacédémoniens firent en outre partir huit cents hommes d'infanterie, sous le commandement de Cheirisophus, pour aller se réunir à l'armée de Cyrus. Le commandant général de la flotte des Barbares se nommait Tamos; il avait cinquante trirèmes parfaitement bien équipées, et lorsque les Lacédémoniens l'eurent joint, il leva l'ancre avec eux, et les deux flottes firent voile de conserve comme pour se rendre sur les côtes de la Cilicie. Cependant Cyrus ayant tiré de l'Asie, tant en soldats enrôlés qu'en troupes étrangères à sa solde, treize mille hommes, les avait rassemblés sous les murs de Sardes. Il confia ensuite le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie à des Perses qui lui étaient attachés par les liens du sang, et celui de l'Ionie et de l'Éolie, ainsi que

¹ Ou *Samius*.

des places voisines, à Tamos, l'un de ses affidés, mais originaire de Memphis. Quant à lui, il se mit en mouvement avec toutes ses forces et se dirigea sur la Cilicie et la Pisidie, prétextant que quelques habitants de ces provinces s'étaient mis en état de rébellion. Son armée se trouvait ainsi composée de soixante et dix mille Asiatiques, dont trois mille hommes de cavalerie, et de treize mille hommes qu'il avait pris à sa solde dans le Péloponnèse et dans le reste de la Grèce. Cléarque le Lacédémonien commandait les Péloponnésiens, à l'exception des Achéens; Proxénus le Thébain les Béotiens; Socrate l'Achéen les Achéens, et Ménon de Larisse les Thessaliens. Des généraux perses furent mis seuls à la tête des corps séparés de Barbares; mais Cyrus se réserva le commandement général de toute l'armée. Du reste, il s'était ouvert avec les chefs des corps sur l'expédition qu'il projetait contre son frère, mais il la cachait toujours à ses troupes, craignant qu'effrayées de la grandeur de l'entreprise, elles ne l'abandonnassent. Aussi, afin de prévenir ce qui pouvait arriver, il caressa pendant toute la route les soldats, les traitant avec familiarité, et ayant grand soin de fournir avec profusion à tous leurs besoins.

XX. Cyrus ayant tourné la Lydie et la Phrygie, ainsi que les contrées limitrophes de la Cilicie, arriva sur les frontières de cette province, et au défilé connu sous le nom de *portes Ciliciennes*. Ce défilé, très-

étroit et suspendu au-dessus de précipices, s'étend sur une longueur de vingt stades ¹. Il est de chaque côté environné de montagnes d'une élévation prodigieuse et d'un accès extrêmement difficile. Un mur qui, de droite et de gauche, descend de ces montagnes, arrive jusqu'au chemin, sur lequel on a construit des portes qui le ferment à volonté. Cyrus y fit passer son armée, et déboucha ensuite dans une plaine magnifique qui ne le cède pour la beauté à aucune autre en Asie. Cette plaine le conduisit sous les murs de Tarse, la ville la plus considérable de la Cilicie, et dont il se rendit maître en peu de temps. Syennésis, qui à cette époque avait la Cilicie sous son autorité, connaissant les forces nombreuses de l'ennemi, et ne se trouvant nullement en état de le combattre, flottait dans la plus cruelle incertitude, lorsque Cyrus le fit appeler en lui donnant sûreté pour sa route. Syennésis se rendit à cette invitation, et, ayant été informé du véritable objet de l'expédition, il consentit à prendre les armes contre Artaxerxe. Il fit venir même sur-le-champ un de ses fils, avec une troupe assez nombreuse de Ciliciens, pour se joindre à l'armée de Cyrus; mais en même temps, en homme avisé et qui savait se prémunir à l'avance contre les vicissitudes de la fortune, il dépêcha en secret son autre fils près du roi, afin de l'informer des forces qui s'étaient rassemblées pour menacer son empire, et lui

¹ Plus de trois mille six cents mètres.

annoncer en même temps comment il avait été forcé de s'allier avec Cyrus. Cet envoyé devait aussi expliquer au roi que Syennésis n'avait agi ainsi que dans les intérêts d'Artaxerxe, ayant le projet d'abandonner Cyrus dès qu'une occasion favorable se présenterait de passer sous les drapeaux du roi. Cyrus séjourna vingt jours à Tarse pour laisser à son armée le temps de se reposer; mais à l'expiration de ce délai, ayant donné l'ordre de lever le camp et de marcher en avant, les troupes commencèrent à s'apercevoir que l'expédition était dirigée contre Artaxerxe. Chacun se mit alors à calculer la longueur de la route et le nombre des nations ennemies qu'il aurait à rencontrer; en un mot, le découragement devint universel : partout le bruit courait que le chemin jusqu'à Bactra était de quatre mois, et que le nombre des troupes que le roi avait rassemblées montait au delà de quatre cent mille hommes. Ces bruits répandaient à la fois parmi les soldats la crainte et l'indignation; et leur colère contre leurs chefs fut portée à un tel degré, qu'ils voulurent les massacrer comme des perfides qui les avaient trahis ¹. Cyrus cependant allait par le camp, adressant les plus instantes prières aux troupes, et les assurant qu'il n'était point question de faire la guerre à Artaxerxe, mais seulement au satrape de Syrie. Enfin, ayant accordé aux soldats une augmentation de solde, il parvint à les apaiser, et les

¹ Voy. Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. I.

troupes revinrent à leurs premiers sentiments d'affection pour lui.

XXI. Après avoir dirigé sa route à travers la Cilicie, Cyrus atteignit Issus, ville située sur la mer et la dernière de la province. La flotte des Lacédémoniens, qui avait longé les côtes, y arrivait en même temps; elle débarqua les troupes qu'elle portait, et comme une preuve de la bonne volonté des Spartiates envers Cyrus, elle lui amenait et avait mis à terre les huit cents hommes d'infanterie, sous le commandement de Cheirisophus. Cependant les Lacédémoniens déclaraient en même temps à Cyrus que ces troupes, qu'il allait prendre à sa solde, ne lui étaient envoyées que par de simples particuliers affectionnés à sa personne, quoique, dans la vérité, rien ne se fût fait qu'avec l'approbation des éphores; mais les Lacédémoniens ne voulaient point encore se mettre ouvertement en guerre avec le roi, et cachaient leurs véritables desseins, pour se donner le temps d'observer de quel côté pencherait la balance. Après avoir reçu ce renfort, Cyrus partit d'Issus à la tête de toute son armée, se dirigeant sur la Syrie, et ordonna en même temps aux commandants des flottes de remettre à la voile avec tous les vaisseaux et de côtoyer le rivage. Arrivé aux portes de Syrie¹, et les trouvant abandonnées et sans garnison pour en dé-

• ¹ Appélées aussi *les portes Amanides*. Voy. Cellarius, liv. III, chap. vi, tom. II, pag. 149.

fendre le passage, il se montra très-joyeux de cette heureuse circonstance; car il avait été jusque-là dans la plus grande anxiété, craignant de les trouver occupées avant son arrivée. En effet, ce défilé est, par sa situation naturelle, si étroit et dans un terrain tellement abrupte, qu'il eût été extrêmement facile à défendre, même avec peu de monde. Deux montagnes rapprochées le dominant, l'une très-escarpée et remplie de précipices dangereux, l'autre, prenant naissance sur la route même (la seule praticable dans ces lieux sauvages), et qui, sous le nom de *mont Liban*, s'étend jusqu'à la Phénicie¹; enfin, ce qui ajoute encore à la difficulté, l'espace entre les deux montagnes, pouvant avoir trois stades de long², est fortifié au moyen d'une muraille fermée par des portes qui aboutissent à la partie la plus étroite. Cyrus, ayant donc franchi sans obstacle ce dangereux passage, donna à la flotte l'ordre de retourner à Éphèse: elle lui devenait inutile pour le reste du voyage, qui devait toujours se faire dans l'intérieur des terres. Après une marche de vingt jours, il arriva à Thapsaque, ville bâtie sur les bords de l'Euphrate, s'y arrêta cinq jours, et pendant son séjour, croyant avoir tout à fait gagné l'attachement de l'armée par l'abondance des vivres, et le butin qu'il lui laissa recueillir,

¹ Au lieu du Liban, il faut lire ici sans doute le mont *Aman* de Cilicie. Voy. Cellarius, liv. III, chap. vi, tom. II, pag. 249. — ² Cinq cent cinquante mètres.

il la réunit en assemblée générale, et lui dévoila le but réel de l'expédition. Cette communication fut très-mal accueillie par les soldats, et il se vit obligé de descendre aux prières pour les engager à ne pas l'abandonner. Il joignit à ces prières la promesse des plus magnifiques récompenses, et l'engagement de donner, lorsqu'il serait arrivé à Babylone, cinq mines d'argent à chaque soldat ¹. Enfin, il alla si loin, que les soldats, enflammés par tant de brillantes espérances, se décidèrent à le suivre. Cyrus fit passer aussitôt l'Euphrate à son armée, et, continuant sa marche sans s'arrêter, il arriva sur les frontières de la Babylonie, où il laissa reposer ses troupes.

XXII. Cependant Artaxerxe, depuis longtemps instruit par Pharnabaze que Cyrus rassemblait en secret une armée contre lui, et ne doutant plus alors de la réalité de cette expédition, avait appelé de toutes les parties de son empire des troupes auxquelles il donna rendez-vous à Ecbatane de Médie; mais comme celles qu'il attendait des Indes et d'autres contrées éloignées n'avaient pu encore le joindre, il partit avec les forces qui se trouvaient déjà réunies pour aller à la rencontre de Cyrus. Son armée, selon Éphore, était composée en tout de quatre cent mille hommes, y compris la cavalerie ². Arrivé dans les plaines de Babylone, il établit le long de l'Euphrate un camp.

¹ Quatre cent cinquante-huit francs. — ² Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. CXXIX, pag. 241.

où il avait le dessein de laisser ses gros bagages; car il savait l'ennemi à peu de distance, et jugeait du courage de cet ennemi par l'audace de l'entreprise. Il fit donc creuser un fossé de soixante pieds de large et de dix pieds de profondeur, et rangea en cercle tous les chariots qui avaient suivi l'armée, et formaient comme une sorte de mur intérieur à l'entour du fossé. Laissant ensuite dans l'enceinte de ce camp fortifié tous ses bagages, avec les hommes inutiles le jour d'une action, et une garnison suffisante pour la sûreté des uns et des autres, il se mit à la tête de ses troupes libres de tout empêchement, et marcha au-devant des ennemis qui s'étaient approchés. Dès que Cyrus connut le mouvement de l'armée du roi, il se hâta de ranger la sienne en bataille dans l'ordre suivant : l'infanterie des Lacédémoniens et quelques autres troupes soudoyées formèrent l'aile droite qui s'appuyait à l'Euphrate; Cléarque le Spartiate la commandait, et il avait en outre sous ses ordres la cavalerie tirée de la Paphlagonie, au nombre de plus de mille hommes. L'aile gauche était composée des corps qu'avaient fournis la Phrygie et la Lydie, et de mille chevaux environ; Aridée¹ la commandait. Cyrus s'était réservé le centre, où se trouvaient les plus braves des Perses et des autres Barbares attachés à son parti. Cette phalange était forte d'environ dix mille hommes, et soutenue par un corps de mille hommes de cavalerie riche-

¹ Xénophon le nomme partout *Ariée*.

ment équipés et portant des cuirasses et des épées à la manière des Grecs. De son côté, Artaxerxe avait posté en avant de toute sa ligne, des chars armés de faux, et qui n'étaient pas en petit nombre ¹, puis il mit ses deux ailes sous le commandement de ses généraux perses. Quant à lui, il se plaça au centre, où ne se trouvaient pas moins de cinquante mille hommes d'élite.

XXIII. Les deux armées n'étaient plus séparées que par un intervalle de trois stades ² lorsque les Grecs, après avoir entonné le Pæan ³, se mirent en mouvement. Ils s'avancèrent d'abord lentement et en silence, mais dès qu'ils furent à la portée des flèches, ils pressèrent le pas et coururent sur l'ennemi avec la plus grande rapidité. Cléarque le Lacédémonien leur avait prescrit d'agir ainsi; et en effet, en leur défendant de hâter leur marche tant qu'ils seraient à distance, il conservait ses soldats frais et intacts pour le moment du combat, et en leur ordonnant, au contraire de se précipiter en avant lorsqu'ils s'approcheraient de la ligne ennemie, il les soustrayait mieux aux coups des flèches et des traits qui devaient alors souvent voler au-dessus de leurs têtes. L'événement justifia cette manœuvre. Dès que les troupes de Cyrus furent à portée de celles du roi, une in-

¹ Cent cinquante, suivant Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. I, pag. 70, ed. Oxonii, 1735. — ² Un peu plus de cinq cent cinquante mètres. — ³ Chant de guerre. On a déjà eu l'occasion d'en parler.

nombrable quantité de traits tomba sur elles, comme on devait naturellement s'y attendre, de la part d'une armée de quatre cent mille hommes; mais cette première action à coups de traits ne dura qu'un instant, et bientôt la mêlée s'engagea corps à corps. Dans ce dernier genre de combat, les Lacédémoniens et les autres troupes grecques soudoyées jetèrent aisément l'effroi dans les rangs opposés des Barbares, par l'éclat de leurs armes et l'extrême facilité avec laquelle ils les maniaient. Ceux-ci, au contraire, n'étaient couverts que d'armes de petite dimension, et la majeure partie de leurs lignes se composaient en général de soldats armés à la légère. Ils venaient de plus sans aucune expérience de la guerre, tandis que leurs ennemis, par suite de la longue durée de la guerre du Péloponnèse et des combats continuels où ils s'étaient trouvés, avaient acquis en science militaire une immense supériorité. Les Grecs mirent donc promptement en fuite les troupes qu'ils eurent en tête, et les poursuivirent en leur tuant beaucoup de monde. Tandis que ces choses se passaient, le hasard avait fait que les deux prétendants à la royauté s'étaient placés au centre de leur armée, et dès qu'ils s'aperçurent réciproquement, ils se portèrent l'un sur l'autre, jaloux de décider par eux-mêmes le sort de la guerre. La fortune semblait en effet avoir ainsi réduit toute la lutte entre deux frères qui se disputaient le trône à un combat singulier, comme une sorte d'imitation

de cette antique et sanglante querelle d'Étéocle et Polynice¹, tant de fois célébrée par nos poètes tragiques. Dans celle-ci, Cyrus, prévenant son ennemi, fut le premier à lancer de loin son javelot sur le roi, et, l'ayant atteint, le renversa par terre. Ceux qui l'entouraient s'empressèrent de le relever et de l'emmener hors de la mêlée. Tissapherne, Perse de naissance, prit alors le commandement à la place d'Artaxerxe, rassura l'armée par ses exhortations, et se montra lui-même avec la plus grande valeur. Il eut ainsi bientôt renouvelé le combat, et réparé le désordre que la chute du roi avait amené; se montrant ensuite partout à la tête d'une troupe choisie, il fit tomber sous ses coups un si grand nombre d'ennemis, que l'éclat qui l'environnait frappait tous les regards, du plus loin qu'on l'apercevait. Cependant Cyrus, enflé du succès qu'il venait d'obtenir, se lança au milieu de la mêlée et, dans le premier moment, son audace restant impunie, il fit mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis; mais ensuite, s'étant de plus en plus exposé aux dangers qui le menaçaient, frappé par un simple soldat perse inconnu, il tomba. Sa mort rendit une nouvelle ardeur aux troupes royales, qui enfin parvinrent, et par leur nombre et par le courage qu'elles déployèrent, à mettre hors de combat tout ce qu'elles avaient d'hommes devant elles.

XXIV. Aridée, satrape de Cyrus, qui avait été

¹ Voy. liv. IV, chap. LXVII.

placé par lui à la tête de l'aile gauche de l'armée, se conduisait, dans le commencement de l'action, avec le plus grand courage, et reçut fermement les attaques des Barbares; mais la phalange ennemie s'étant considérablement étendue pour l'envelopper, et apprenant en ce moment la mort de Cyrus, il se mit en retraite avec ses soldats, regagna les quartiers qu'il occupait avant la bataille, et où il se trouvait presque en sûreté. Cependant Cléarque, voyant le centre de l'armée enfoncé, et la plupart des alliés avec lesquels il combattait, déjà en fuite, ordonna de cesser la poursuite des ennemis qu'il avait défaits, et, rassemblant ses troupes, fit halte. Il craignait en effet que toutes les forces ennemies ne se tournassent contre les Grecs, et qu'en les entourant de toutes parts elles ne les détruisissent jusqu'au dernier; mais la partie de l'armée qui se trouvait près du roi, et qui avait vaincu, s'occupa d'abord à piller les bagages de Cyrus; et ce ne fut que lorsque la nuit commençait déjà à venir que cette partie se réunit pour se porter contre les Grecs. Ceux-ci ayant reçu cette attaque avec leur valeur habituelle, les Barbares ne soutinrent le combat que pendant peu de temps, et, vaincus par le courage et l'habileté de leurs ennemis, ils se mirent promptement en fuite. Les troupes de Cléarque leur tuèrent beaucoup de monde, et, la nuit étant tout à fait close, elles dressèrent un trophée sur le champ de bataille, et se retirèrent ensuite dans leur camp, à

peu près vers l'heure où finissait la seconde garde ¹.
Telle fut l'issue de la bataille. L'armée du roi y perdit plus de quinze mille hommes ², dont la majeure partie tomba sous les coups des Lacédémoniens et des Grecs à la solde de Cyrus, commandés par Cléarque; au centre et à la gauche on compta dans l'armée de Cyrus trois mille morts. Quant aux Grecs, on dit qu'ils ne perdirent pas un seul homme, et qu'ils n'eurent qu'un petit nombre de blessés. Dès que le jour parut, Aridée, qui s'était réfugié dans ses quartiers, envoya quelques messages à Cléarque pour l'inviter à réunir toutes leurs troupes et à chercher à faire une retraite en commun, en se dirigeant vers les bords de la mer; « car, lui faisait-il dire, Cyrus tué, et les
« troupes du roi victorieuses, la crainte et le repentir
« s'étaient emparés de l'âme de tous ceux qui jusqu'ici
« avaient fait preuve d'audace en prenant les armes
« pour renverser le trône d'Artaxerxe. »

XXV. Cléarque, ayant reçu cette proposition, rassembla les chefs des troupes et tous ceux qui avaient quelque part au commandement, pour délibérer avec eux sur les conjonctures actuelles. Ils étaient occupés de ce soin, lorsque arrivèrent, de la part du roi, plusieurs envoyés, au nombre desquels se trouvait, comme chef de la députation, un Grec natif de Zacynthé, nommé Phalinus. Introduits dans le conseil, ils s'exprimèrent ainsi : « Le roi Artaxerxe vous adresse

¹ Vers minuit. — ² Vingt mille, selon Plutarque, *Vie d'Artaxerxe*.

« ces mots : Puisque j'ai remporté la victoire et tué
« Cyrus, mettez bas les armes et rendez-vous aux
« portes de mon palais; là, tâchez de m'apaiser par
« votre soumission, et d'obtenir de moi quelque fa-
« veur. » En entendant ces paroles hautaines, chacun
des chefs de l'armée grecque se disposa à faire une
réponse dans le même esprit que celle qu'avait faite
Léonidas, chargé de la garde du défilé des Thermo-
pyles, lorsque Xerxès envoya des messagers pour lui
ordonner de déposer les armes. « Allez, dit Léonidas
« à ces messagers. allez, et portez au roi cette réponse :
« Si nous sommes devenus les amis de Xerxès, nous
« serons pour lui, en conservant nos armes, des auxi-
« liaires plus utiles; si, au contraire, nous sommes
« obligés de nous mesurer contre lui, nous serons,
« avec elles, plus en état de combattre ¹. » Cléarque
ayant à peu près répondu de même aux envoyés d'Ar-
taxerxe, Proxène le Thébain se leva et s'exprima en ces
termes (10) : « Nous avons actuellement tout perdu :
« il ne nous reste que notre vertu et nos armes; mais
« nous pensons tous que si nous conservons celles-ci,
« notre vertu pourra nous être bonne à quelque
« chose, et que si, au contraire, nous les livrons,
« cette vertu même ne nous sera d'aucun secours.
« Ainsi, vous pouvez reporter au roi que, s'il médite
« de nous nuire, nous sommes prêts, pour assurer
« notre salut commun, à nous servir des armes qu'il

¹ Voy. plus haut, liv. XI, chap. v.

« nous demande. » On rapporte aussi que Sophilus ¹, l'un des chefs de troupes, prit la parole et dit : « Le discours que nous adresse le roi a grandement lieu de me surprendre; s'il croit valoir plus que les Grecs, qu'il vienne avec ses troupes et nous enlève nos armes. S'il a le projet de nous persuader de les lui livrer, qu'il nous dise d'avance quelle grâce il nous accordera pour prix de ce sacrifice. » Enfin, Socrate l'Achéen ajouta encore ce qui suit : « Le roi agit avec nous d'une manière révoltante : il exige sur-le-champ ce qu'il veut obtenir de nous, et ce qu'il doit nous accorder en échange, il nous prescrit de le lui demander en suppliants. Enfin, s'il est assez peu instruit de la vérité pour commander à des hommes qui viennent de vaincre, d'obéir comme des vaincus, qu'il s'avance jusqu'ici avec ses innombrables phalanges, et il apprendra de quel côté la victoire est restée ! Si, au contraire, il sait déjà positivement que nous sommes les vainqueurs, et veut cependant nous tromper par un mensonge, comment peut-il espérer que dans la suite nous puissions nous en rapporter à sa foi ? » Les envoyés d'Artaxerxe se retirèrent avec ces diverses réponses. Les troupes de Cléarque se mirent ensuite en marche pour se rendre dans le quartier où la partie de l'armée sauvée de la mêlée s'était réfugiée. Tous les corps se trouvant ainsi réunis dans ce lieu, on délibéra sur

¹ Il n'est pas question de ce Sophilus dans Xénophon.

la direction à donner à la retraite pour gagner tous ensemble la mer, et sur la route qu'il convenait de suivre afin d'y arriver. On arrêta d'abord que l'on ne devait pas reprendre celle par laquelle on était venu, qui traversait beaucoup de lieux inhabités, où il était impossible de se procurer des vivres, suivi comme on le serait par des ennemis en force. Il fut donc décidé que l'on prendrait le chemin de la Paphlagonie, et sur-le-champ les troupes se mirent en marche, s'avancant néanmoins à petites journées, pour avoir le temps de rassembler des subsistances.

XXVI. Dès que le roi, qui déjà commençait à se rétablir de sa blessure, fut informé de la retraite des ennemis, prenant leur mouvement pour une véritable fuite, il se mit à leur poursuite en grande hâte, à la tête de toutes ses forces. Il eut bientôt rejoint ceux qu'il voulait atteindre, et qui marchaient très-lentement; mais comme il faisait déjà nuit, il établit seulement son camp à très-peu de distance du leur. Aussitôt que le jour parut, les Grecs s'étant rangés en bataille et se préparant au combat, le roi leur envoya des messagers, et, après quelques pourparlers, une trêve de trois jours fut d'abord conclue entre les deux armées; ensuite on convint des articles suivants ¹. Le roi s'engageait à laisser aux corps qui se retiraient un libre et tranquille passage dans ses états, à leur donner des guides pour les conduire jusqu'à la mer, et à leur four-

¹ Voy. Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. II.

nir pendant la route des vivres à prix d'argent. De leur côté, les troupes de Cléarque et d'Aridée s'engageaient à ne causer aucun dommage sur les terres qu'elles traversaient. Ces conditions stipulées, les troupes se remirent en marche, et le roi ramena son armée dans Babylone. Arrivé dans cette ville, il distribua des récompenses, selon leur mérite, à ceux qui s'étaient distingués dans la bataille, et proclama Tissapherne le plus vaillant de tous. Il lui réserva donc les plus magnifiques présents, lui donna sa fille en mariage (11), et le traita par la suite comme le plus cher et le plus fidèle de ses amis. Enfin, il lui confia le commandement des satrapies mises précédemment sous les ordres de Cyrus. Admis ainsi dans l'intimité d'Artaxerxe, Tissapherne, voyant combien ce monarque conservait de ressentiment contre les Grecs qui avaient suivi les projets de son frère, lui promit de les faire tous périr, s'il voulait seulement mettre à sa disposition des forces suffisantes et consentir à rendre ses bonnes grâces à Aridée, dont il se servirait pour se faire livrer les Grecs pendant leur route. Le roi accueillit avec joie cette proposition, et laissa Tissapherne maître de choisir un corps de troupes parmi les meilleurs soldats de l'armée (12). Il se mit à la tête de ce corps, et vint camper, après quelques jours de marche, dans le voisinage des Grecs. De là il envoya des messagers à Cléarque et aux autres généraux pour les engager à venir près de lui entendre une commu-

nication qu'il avait à leur faire. Cléarque et avec lui presque tous les généraux et une vingtaine environ de simples chefs de corps se rendirent à cette invitation, et arrivèrent chez Tissapherne suivis seulement de deux cents hommes qui se proposaient d'acheter des vivres. Les généraux appelés par Tissapherne entrèrent dans sa tente, et les chefs de corps restèrent en dehors; mais quelques instants s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un drapeau rouge ayant été élevé au-dessus du pavillon de Tissapherne, il fit arrêter sous ses yeux tous les Grecs qui étaient dans l'intérieur de la tente, pendant que des assassins auxquels il en avait donné l'ordre égorgaient les chefs de corps qui se tenaient en dehors; les soldats venus pour acheter des vivres tombèrent également sous les coups d'autres assassins apostés pour les tuer. Un seul Grec échappa, et vint annoncer dans le camp ces affreux événements.

XXVII. Lorsqu'ils apprirent ce qui venait de se passer, les soldats, dans le premier moment, frappés d'épouvante et de crainte, coururent tous sans ordre aux armes, et il y eut pour quelque temps anarchie complète; mais quand ils reconnurent que personne ne se présentait pour leur susciter de nouveaux embarras, ils choisirent plusieurs généraux en remplacement de ceux qu'ils avaient perdus, et donnèrent le commandement suprême à Cheirisophus le Lacédémonien. L'armée se mit ensuite en colonne de marche, et, se diri-

geant le mieux qu'elle put , continua à s'avancer vers la Paphlagonie. De son côté, Tissapherne, après avoir fait charger de chaînes les généraux grecs, les envoya à Artaxerxe. Le roi les fit tous mourir, à l'exception de Ménon ¹, qui, ayant eu des querelles assez vives avec ses collègues, paraissait avoir pris le dessein de trahir les Grecs. Cependant Tissapherne s'était mis, avec les troupes sous ses ordres, à la poursuite des Grecs, mais ne faisait que les harceler dans leur marche, sans oser les attaquer de front, redoutant le courage et la fureur aveugle que pouvaient lui opposer des hommes réduits au désespoir. Il se bornait donc à prendre des positions favorables pour les inquiéter, sans cependant leur causer de grandes pertes, et les suivit ainsi jusqu'au pied des montagnes des Carduques, ne leur ayant fait dans tout ce trajet que très-peu de mal. Parvenu à ces montagnes, Tissapherne, reconnaissant l'impossibilité d'exécuter rien d'important, abandonna la poursuite et prit avec ses troupes le chemin de l'Ionie. Les Grecs employèrent à traverser les monts des Carduques sept jours, pendant lesquels ils eurent beaucoup à souffrir des montagnards, hommes doués d'une grande force de corps, et très au fait du pays. Ces montagnards étaient à la vérité ennemis du roi, mais en même temps, indépendants, exercés à la guerre, habiles particulièrement à se servir de la

¹ Il fut peu de temps après également massacré. Voy. Xénophon, liv. II, à la fin.

fronde pour lancer de très-grosses pierres, et à manier des arcs d'une dimension extraordinaire ¹. Avec le secours de ces armes, des hauteurs où ils se plaçaient, ils atteignaient les Grecs, leur tuaient ainsi beaucoup de monde, et en blessaient un assez grand nombre; car les flèches qu'ils leur envoyaient ayant plus de deux coudées de long ², elles pénétraient à travers les boucliers et les cuirasses avec tant de force, qu'aucune de ces armes défensives ne pouvait résister à la violence du coup. On dit même que les traits dont ils faisaient usage étaient d'une telle grandeur, que les soldats grecs, qui ramassaient les flèches, s'en servaient comme de saunium ³, après leur avoir ajusté une courroie. Enfin, à la suite d'une route extrêmement pénible à travers ces contrées, les Grecs atteignirent le fleuve Centrite qu'ils passèrent pour entrer en Arménie. Téribaze, satrape de la province, les accueillit amicalement et les laissa pénétrer dans le pays comme amis.

XXVIII. En continuant leur route à travers les montagnes de l'Arménie, les Grecs se trouvèrent tellement enveloppés dans les neiges, qu'ils coururent risque de s'y perdre tous. L'air s'étant troublé, la neige

¹ Voy. Xénophon, liv. IV, que notre auteur suit ici en l'abrégeant.

² Près de trois pieds. — ³ Sorte de javelot court que le soldat lançait au moyen d'une courroie qui était ajustée à une extrémité du trait. Voy. les notes précédentes où j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de cette arme.

commença à tomber d'abord en petite quantité, de manière que dans les premiers moments elle ne les empêchait pas d'avancer; mais quelque temps après, le vent s'étant élevé, elle se répandit sur la terre avec une si grande abondance qu'elle couvrit entièrement la contrée, et qu'il devint tout à fait impossible de reconnaître le chemin et la situation des lieux. Une consternation générale gagna alors toute l'armée, qui ne voulait pas retourner en arrière, dans la certitude où elle était de se perdre entièrement, et qui ne pouvait presque plus avancer, à cause de l'épaisseur de la neige. Cependant la tourmente augmentait de force, le vent devenait de plus en plus impétueux, la grêle tombait avec une extrême violence, et, frappant directement dans la figure, elle força enfin l'armée à s'arrêter: car chaque homme, dans l'impossibilité de supporter la fatigue de la route, se vit obligé de rester à la place où le hasard l'avait conduit. Dépourvues des objets les plus nécessaires, les troupes passèrent ainsi tout ce jour et la nuit entière qui le suivit, en plein air, exposées à toute la rigueur de la température, et livrées à divers genres de supplices. La neige, qui était tombée sans discontinuer, couvrait entièrement les armes, et l'intensité du froid, que le ciel devenu serrein rendait plus aigu, avait, pour ainsi dire, gelé les corps; enfin, les maux dont les Grecs furent assaillis étaient si cuisants, qu'ils restèrent éveillés pendant toute la durée de la nuit. Quelques-uns néan-

moins étant parvenus à allumer du feu, en reçurent un peu de soulagement; mais plusieurs ayant le corps tout à fait roidi par l'excès du froid, et les extrémités des membres déjà presque sans vie, désespérant de leur salut, ne firent aucun effort pour se procurer quelque secours. Aussi, dès que le jour parut, trouva-t-on la plus grande partie des bêtes de somme mortes sur la place, plusieurs hommes expirants, et un assez grand nombre qui jouissaient encore de leurs facultés intellectuelles, mais dont les corps perclus étaient incapables d'aucun mouvement; quelques-uns aussi avaient perdu les yeux, aveuglés par le froid et l'éclat de la neige. Enfin, tous auraient certainement péri si, après avoir marché pendant un court espace, ils ne fussent arrivés à quelques villages où ils trouvèrent abondance de toutes choses. Ils y firent descendre leurs animaux par des sentiers creusés dans la terre, et les hommes par des échelles qui servaient à entrer dans les maisons et à en sortir. Les habitants fournirent aux bêtes de somme du foin pour les nourrir, et aux hommes, tous les aliments nécessaires au soutien de la vie.

XXIX. Après avoir séjourné huit jours dans ces villages, les Grecs se remirent en marche, et atteignirent les bords de la rivière du Phase (13). Ils s'y arrêtrèrent pendant quatre autres jours, et dirigèrent ensuite leur route à travers le pays des Chaones¹ et des Phasiens.

¹ Ou *Taones*, leçon plus vraisemblable.

Ils y furent attaqués par les habitants de ces contrées, mais, vainqueurs dans un combat qui s'engagea contre eux, ils en tuèrent un grand nombre, s'emparèrent de leurs villages, où ils trouvèrent en abondance des ressources de tout genre, et y demeurèrent pendant quinze jours. De là ils s'avancèrent dans le pays des Chaldéens ¹, qu'ils mirent sept jours à traverser, et arrivèrent sur les rives du fleuve Harpagus ², large de quatre plèthres ³. Après l'avoir passé, ils entrèrent chez les Scutines, et à la suite d'une marche toujours en plaine, où ils trouvèrent de quoi pourvoir richement à tous leurs besoins, ils prirent un repos de trois jours. En quittant cette fertile contrée, ils arrivèrent en quatre jours à une grande ville nommée Gymnasie. Là, celui qui commandait dans ces lieux fit un traité avec les Grecs, et leur donna des guides pour les conduire jusqu'à la mer : munis de ce secours, ils parvinrent, en quinze jours de route, au mont Chenium ⁴. Du haut de cette montagne, les soldats qui étaient en tête de la colonne, ayant les premiers aperçu la mer ⁵, témoignèrent à cette vue leur joie par de si grands cris, que ceux qui venaient en arrière, se figurant que ces cris annonçaient quelque attaque inopinée d'un ennemi, s'empressèrent

¹ Peuples voisins des Chalibes. Voy. Xénophon, liv. VII, sur la fin. — ² Ou *Harpagus*, selon Xénophon. — ³ Plus de cent vingt mètres. — ⁴ *Thechès*, selon Xénophon. — ⁵ Le Pont-Euxin, la mer Noire.

de prendre les armes. Mais le reste de l'armée étant successivement parvenu au point d'où l'on pouvait découvrir la mer, tous, étendant les bras vers le ciel, rendirent grâces aux dieux, se regardant déjà comme sauvés de tout danger; puis rassemblant, sur un emplacement qu'ils choisirent, un grand amas de pierres, ils en construisirent plusieurs colonnes très-hautes, auxquelles ils suspendirent les dépouilles enlevées par eux sur les Barbares, voulant laisser à la postérité un monument immortel de leur expédition. Ils firent en même temps présent d'une tasse d'argent et d'une robe persique au premier de leurs guides, qui, après avoir indiqué la route qu'ils devaient prendre pour arriver chez les Macrons, se sépara d'eux. Parvenus dans la contrée qu'habite ce peuple, ils firent un traité de paix avec lui, et pour la ratification de ce traité reçurent une lance fabriquée à la manière des Barbares, et en donnèrent une grecque, suivant l'usage antique que les Macrons tenaient de leurs ancêtres, et qui, selon ce qu'ils rapportent, est la plus forte garantie de la foi jurée. Après avoir franchi les frontières de cette contrée, les Grecs arrivèrent dans le pays des Colchidiens, qui se réunirent en force pour les attaquer; mais ils furent vaincus et perdirent beaucoup de leurs soldats. A la suite de cette victoire, les Grecs s'emparèrent d'une hauteur dont la position était très-forte, et de là se mirent à ravager les campagnes voisines. Ayant ainsi enlevé

un riche butin, ils se reposèrent de leurs fatigues au sein de l'abondance.

XXX. Pendant leur séjour en Colchide, les Grecs trouvèrent dans les environs du lieu où ils s'étaient établis beaucoup d'essaims d'abeilles qui avaient produit un grand nombre de gâteaux de miel; mais tous ceux qui en eurent goûté éprouvèrent un étrange accident ¹. Aussitôt qu'ils avaient avalé ce miel, ils devenaient insensés, tombaient sur la terre, où ils restaient immobiles, semblables à des morts; et comme la douceur de cet aliment invitait beaucoup de soldats à en manger, en peu de temps le nombre des hommes gisants fut si considérable, que l'on eût cru voir un champ de bataille couvert de cadavres après une défaite. Durant toute une journée, l'armée consternée contemplait avec effroi la foule de malades qu'elle croyait perdus; mais le lendemain, à peu près à la même heure où le mal les avait saisis, ils commencèrent à reprendre leurs sens, se levèrent et se trouvèrent dans la position où se voient des hommes qui ont pris quelque breuvage médicinal. Lorsque tous furent rétablis, l'armée continua sa route, et arriva en trois jours à Trapezonte ², ville grecque, colonie de Sinope. Les Grecs y séjournèrent trente jours, traités avec la plus magnifique hospita-

¹ Ce miel produisait une sorte de folie. Voy. Xénophon, liv. IV, vers la fin, et Pline, *Histoire naturelle*, liv. XXI, chap. XIII. — ² Trébizonde.

lité par les habitants : ils y célébrèrent un grand sacrifice et des jeux gymniques en l'honneur d'Hercule et de Jupiter sauveur, dans le même lieu où l'on dit que jadis abordèrent le navire *Argo* et Jason. Après cette solennité, ils envoyèrent Cheirisophus, leur général, à Byzance pour ramener des vaisseaux de transport et des trirèmes. Cheirisophus passait pour être l'ami d'Anaxibius, qui commandait alors la flotte stationnée à Byzance ¹, et pouvait mieux que tout autre remplir cette mission. Il partit donc sur une celoce ², et pendant son absence les Grecs, s'étant procurés chez les Trapezontins deux embarcations à rames, se mirent à faire des excursions par terre et par mer sur les Barbares des environs. Ils attendirent ainsi pendant trente jours le retour de Cheirisophus; mais comme il tardait trop longtemps, et que les vivres commençaient à devenir rares, ils quittèrent Trapezonte, et se rendirent en trois jours de marche à Cerasonte, ville grecque, autre colonie de Sinope. Ils s'y arrêtrèrent quelques jours, et de là entrèrent sur le territoire des Mosynœques. Attaqués par ces Barbares, ils les défièrent dans un combat, et leur tuèrent beaucoup de monde. Les Mosynœques vaincus se réfugièrent dans une espèce de bourgade où ils habitent des tours de bois de sept étages ³; mais les Grecs les y poursui-

¹ La flotte lacédémonienne. — ² Vaisseau léger. Voy. Hérodote, liv. VIII. — ³ Voy. sur les Mosynœques, les Fragments d'Éphore, fragm. LXXXI, pag. 196, et Apollonius de Rhodes, liv. II, v. 381 et 1015.

virent, et, après quelques assauts successifs, s'en rendirent maîtres. Cette bourgade était la métropole de toutes les autres forteresses du même genre, et le roi des Mosynœques y faisait sa demeure, dans la partie la plus élevée. Suivant l'usage qu'ils tenaient de leurs pères, le roi devait habiter pendant toute sa vie ce séjour, d'où il donnait ses ordres à ses peuples. Du reste, les soldats rapportaient qu'ils n'avaient pas encore rencontré dans leur route de nation plus barbare¹. Selon ce qu'ils en disaient, les hommes s'y mêlent avec les femmes sous les yeux de tous; les enfants des riches sont nourris de noix bouillies, et tous, dès leur plus jeune âge, sont marqués sur le dos et sur la poitrine par des piqûres rendues ineffaçables au moyen du feu, et qui forment des dessins variés. Les Grecs employèrent sept jours à traverser cette contrée, et arrivèrent dans le pays adjacent, que l'on nomme la *Tibarène*².

XXXI. Ils suivirent cette dernière région pour atteindre Cotyore, colonie des Sinopéens, où ils séjournèrent cinquante jours, occupés à faire de continuelles excursions sur les confins de la Paphlagonie et sur les diverses peuplades barbares qui les habitaient. Les Héracléotes et les Sinopéens leur envoyèrent enfin des bâtimens de transport sur lesquels ils s'embarquèrent, eux et leurs bagages. Sinope, colonie des

¹ Voy. Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. V. — ² Voy. les Fragmens d'Éphore, pag. 196.

Milésiens située dans la Paphlagonie, était alors la ville la plus célèbre de ces contrées, et même encore de notre temps, sous la puissance de Mithridate, qui fit la guerre aux Romains; elle était le siège et la capitale de son empire. Cheirisophus, qui avait été chargé d'aller à Byzance pour se procurer des trirèmes ¹, rejoignit l'armée à Sinope sans avoir réussi dans sa mission. Du reste, les Sinopéens accueillirent avec une extrême bienveillance les Grecs, leur donnèrent l'hospitalité et leur assurèrent les moyens de se rendre par mer à Héraclée, colonie des Mégariens, où toute la flotte alla mouiller sous la péninsule d'Achérouse, au lieu même où l'on dit qu'Hercule amena le chien Cerbère, lorsqu'il le tira des enfers. De là les Grecs continuèrent leur route par la Bithynie, et y éprouvèrent de grandes pertes en se défendant contre les attaques des naturels du pays, qui les harcelèrent pendant toute leur marche. Enfin ils gagnèrent avec peine Chrysopolis de Chalcédonie, au nombre de trois mille huit cents, reste de dix mille hommes. De cette ville, plusieurs trouvèrent aisément les moyens de retourner en sûreté dans leur patrie : ceux qui ne prirent pas ce parti allèrent faire le siège d'une ville limitrophe de la Thrace, qu'ils emportèrent d'assaut et ravagèrent. Telle fut la fin de l'expédition de Cyrus contre son frère Artaxerxe (14).

XXXII. Cependant les trente tyrans qui régnaient

¹ Voy. le chapitre précédent.

dans Athènes ne cessaient de commettre chaque jour de nouveaux meurtres, ou de condamner des citoyens à l'exil. Mais les Thébains, indignés de ces excès, ayant accueilli avec amitié les bannis, Thrasybule, Athénien, surnommé *le Steirien*¹, exilé lui-même par les trente, et soutenu en secret par les Thébains, parvint à s'emparer d'un lieu de l'Attique nommé Phylé. Ce lieu, qui forme par sa position une sorte de citadelle assez forte, n'est distant d'Athènes que de cent stades² environ, et offre par là beaucoup d'avantages pour faire à volonté des invasions dans l'Attique. Les trente, instruits de cet événement, mirent sur-le-champ en campagne des troupes chargées du siège de cette forteresse. Ces troupes étant campées dans le voisinage de Phylé, une grande quantité de neige vint à tomber, et quelques soldats, pour s'y soustraire, cherchant à dresser leurs tentes dans une autre place, le reste de l'armée se figura qu'ils s'enfuyaient devant des forces ennemies qui s'approchaient : une terreur panique s'empara alors de tous, et le camp fut établi plus loin. Sur ces entrefaites, les trente, voyant que les citoyens d'Athènes qui ne faisaient pas partie des trois mille auxquels le droit d'exercer les charges publiques avait été exclusivement réservé³, n'attendaient plus qu'une occasion favorable de détruire la tyrannie, les obligèrent de

¹ Du bourg où il avait pris naissance. — ² Plus de dix-huit kilomètres et demi. — ³ Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. II.

transporter leurs habitations au Pirée, et laissèrent la ville occupée par des soldats étrangers. Ils firent en même temps condamner à mort tous les habitants d'Éleusis et de Salamine qu'ils accusaient de favoriser les projets des bannis. Tandis qu'ils agissaient avec tant de barbarie, un grand concours d'exilés affluait au camp de Thrasybule (15). Effrayés d'un tel rassemblement, les trente envoyèrent près de ce dernier des députés, en apparence pour négocier l'échange de quelques prisonniers, mais en réalité pour l'engager à dissoudre ce rassemblement hostile, et lui offrir de prendre part avec eux à la domination qu'ils exerçaient sur la république, en le faisant nommer en remplacement de Théramène¹. Ils ajoutaient à ces propositions qu'il serait maître de faire choix de dix exilés, et de les ramener dans leur patrie. Thrasybule répondit aux députés qu'il préférerait son exil à toute la puissance des trente; qu'il ne déposerait les armes que lorsque tous les citoyens d'Athènes seraient rentrés dans leur patrie, et que le peuple aurait recouvré le gouvernement sous lequel leurs pères avaient vécu. Les trente, voyant ainsi le plus grand nombre de leurs concitoyens se détacher d'eux par la haine qu'ils inspiraient, et en même temps la réunion des bannis s'accroître tous les jours, se hâtèrent d'envoyer des députés à Sparte pour demander son appui. Sur leurs instances, une armée lacédémonienne aussi con-

¹ Voy. plus haut, chap. iv et v de ce livre.

sidérable que les circonstances le permettaient, se hâta de se rassembler, et vint camper en rase campagne, dans le voisinage du bourg des Acharniens.

XXXIII. Cependant Thrasybule, après avoir laissé dans sa forteresse une garnison suffisante, s'était mis en campagne à la tête de douze cents bannis qu'il avait rassemblés; avec ces forces il vint à l'improviste attaquer de nuit le camp des ennemis, leur tua beaucoup de monde, et jeta une telle épouvante parmi le reste de l'armée, qu'il le força à se réfugier dans la ville. A la suite de ce combat, Thrasybule, sans perdre un moment, se porta sur le Pirée et s'empara de Munychie, hauteur qui n'était défendue par personne, et très-forte par sa situation. Instruits de ce mouvement, les tyrans descendirent en toute hâte au Pirée, avec toutes leurs troupes, sous le commandement de Critias, et commencèrent l'attaque de Munychie. Alors s'engagea un combat acharné qui dura longtemps, les tyrans étant supérieurs en nombre aux bannis, et ceux-ci ayant l'avantage de la position. Enfin, Critias ayant été tué ¹, les soldats des trente tyrans prirent l'épouvante et se retirèrent dans la plaine, où les bannis n'osèrent pas descendre après eux. Mais, par la suite, le nombre de ceux qui venaient se réunir aux exilés augmentant tous les jours, Thra-

Ce Critias avait acquis une certaine réputation par ses études et ses connaissances. Philostrate, dans ses Vies des sophistes, en a fait l'éloge.

sybule tomba sur les ennemis au moment où ils s'y attendaient le moins, et, les ayant défaits, se rendit maître du Pirée. Aussitôt que cette victoire fut connue, une foule de citoyens qui désiraient s'affranchir de la tyrannie accourut au Pirée, et le bruit des succès de Thrasybule s'étant répandu, tous les exilés disséminés dans les différentes villes de la Grèce arrivèrent également de tous côtés, de manière que bientôt l'armée des exilés se trouva supérieure en nombre à celle de leurs ennemis, et en état d'entreprendre le siège d'Athènes. Cependant les citoyens restés dans l'intérieur déposèrent les trente tyrans, les chassèrent de la ville et leur substituèrent dix magistrats qu'ils revêtirent de l'autorité souveraine, dans l'espoir de terminer, par leur entremise, la guerre à l'amiable. Les nouveaux chefs répondirent mal à cette confiance. En recevant le pouvoir suprême, ils s'inquiétèrent peu de satisfaire à de si justes désirs, et, se déclarant eux-mêmes tyrans, appelèrent à leur secours les Lacédémoniens, qui leur envoyèrent quarante vaisseaux et mille hommes, sous le commandement de Lysandre; mais Pausanias, roi de Sparte, jaloux de Lysandre, et peut-être voyant aussi que Lacédémone se déshonorait parmi les Grecs, en prêtant son appui à des tyrans, partit à la tête d'une armée nombreuse, et s'étant rendu dans Athènes, y réconcilia les bannis avec les citoyens restés dans la ville. Par cet accommodement les Athéniens recou-

vrèrent enfin une patrie, et recommencèrent à se gouverner par leurs propres lois. Ceux des habitants qui crurent avoir quelque danger à courir, à la suite des crimes dont ils s'étaient rendus coupables, eurent la faculté de se retirer à Éleusis.

XXXIV. Pendant que ces événements avaient lieu, les Éléens, effrayés de la puissance des Lacédémoniens, se décidèrent à mettre un terme à la guerre qui s'était élevée entre les deux peuples ¹, et la paix fut conclue aux conditions suivantes : les Éléens s'engagèrent à livrer aux Lacédémoniens leurs trirèmes, et à laisser les villes limitrophes de l'Élide se gouverner suivant leurs propres lois. Libres ainsi de toute guerre, les Lacédémoniens profitèrent du loisir dont ils jouissaient, pour faire une expédition contre les Messéniens. On se rappelle que, de ces derniers, les uns occupaient un fort dans l'île de Céphallénie, et les autres la ville de Naupacte, située dans le territoire des Locriens occidentaux ², que les Athéniens leur avaient donnée pour habiter ³. Les Lacédémoniens les chassèrent de l'un et l'autre asile, confièrent la garde du fort de Céphallénie aux habitants de l'île, et rendirent aux Locriens Naupacte. Poursuivis de tous côtés par l'ancienne haine des Spartiates, les Messéniens quittèrent enfin la Grèce, emportant leurs armes : une partie d'entre eux passa en Sicile, et se

¹ Voy. plus haut, chap. xvii. — ² Voy. liv. xi, chap. lxxxiv.

³ Voy. liv. xi, chap. lxxxiii.

mit à la solde de Denys; les autres, au nombre d'environ trois mille, s'embarquèrent et vinrent aborder à Cyrène, où ils prirent du service dans les rangs des bannis de cette ville qui s'étaient mis en campagne. A cette époque, de grandes dissensions s'étaient élevées parmi les Cyrénéens, à la suite desquelles Ariston et plusieurs autres de ses partisans avaient pu s'emparer de la ville; dans ce tumulte, cinq cents citoyens, les plus riches de Cyrène, succombèrent, et un grand nombre des plus distingués fut obligé de s'exiler. Ces bannis, ayant reçu comme auxiliaires les Messéniens, marchèrent contre ceux qui occupaient la ville. Dans le combat qui s'engagea, les Cyrénéens perdirent des deux côtés beaucoup de monde, et les Messéniens furent presque tous détruits. Après cette sanglante action, les Cyrénéens s'envoyèrent réciproquement des députés et conclurent la paix. Des serments furent prononcés de part et d'autre, pour se garantir réciproquement l'oubli du passé, et les deux partis habitèrent en commun la ville.

Vers ce même temps, à peu près, les Romains envoyèrent une colonie pour peupler Vélétri.

OLYMP. XCV.

1.

—
Avant
l'ère vulgaire,
400.

XXXV. L'année s'étant ainsi terminée, on célébra dans la suivante ¹ le commencement de la quatre-vingt-quinzième olympiade, et dans les jeux Minos

¹ LACHÈS, archonte d'Athènes; MANIUS CLAUDIUS, MARCUS QUINTIUS, LUCIUS JULIUS, MARCUS FURIUS et LUCIUS VALERIUS, tribuns militaires à Rome.

l'Athénien fut vainqueur à la course du stade. A cette époque Artaxerxe, roi de Perse, qui venait de remporter la victoire sur son frère Cyrus, envoyait Pharnabaze ¹ pour gouverner les provinces maritimes : son arrivée jeta l'effroi parmi les satrapes et dans les villes qui avaient fourni des troupes à l'armée de Cyrus, et qui craignaient d'être sévèrement punis des torts dont ils s'étaient rendus coupables envers le roi. Les différents satrapes s'empressèrent donc d'envoyer des députés à Tissapherne pour l'adoucir par leur soumission, et employèrent tous les moyens qui étaient en leur pouvoir, afin de se concilier sa faveur. Mais Tamos, le plus puissant d'entre eux et gouverneur de l'Ionie, fit au contraire charger ses trirèmes de toutes les richesses qu'il possédait, et s'y embarqua avec ses fils, à l'exception d'un seul, nommé Gaüs, qui par la suite fut chargé du commandement des armées du roi. Tamos, qui avait plus que tout autre à redouter la vengeance de Tissapherne ², mit à la voile et se réfugia avec sa flotte, près de Psammétichus, qui régnait alors en Égypte, et qui était l'un des descendants de l'ancien roi de ce nom ³. Lié d'amitié

¹ Tissapherne était déjà arrivé en Ionie, comme on l'a vu plus haut, chap. xxvii, et dans la suite il sera plus question de celui-ci que de Pharnabaze. — ² Tamos commandait la flotte des Perses dans les mers d'Asie. Voy. plus haut, chap. xix. — ³ Psammétichus l'ancien régnait six cent soixante et dix ans environ avant l'ère vulgaire. Voy. liv. I, chap. lxxvii.

avec ce monarque, auquel il avait rendu de grands services, Tamos se flattait de trouver dans ses états un port assuré, où il serait à l'abri de tout danger; mais Psammétichus, comptant pour rien et le souvenir de ces services et le caractère sacré des suppliants, fit égorger sans pitié celui-ci, qui était en outre son ami, avec tous ses enfants, pour se rendre maître de la flotte et des trésors qu'elle renfermait. Cependant les villes grecques d'Asie, dès qu'elles furent instruites de l'arrivée de Tissapherne, tremblant pour leur existence, s'empressèrent d'envoyer des députés aux Lacédémoniens pour les supplier de ne pas voir avec indifférence la ruine dont elles étaient menacées. Les Lacédémoniens promirent leur secours, et firent en même temps partir des envoyés chargés de déclarer à Tissapherne qu'il eût à s'abstenir de porter ses armes contre les villes grecques; mais déjà celui-ci, ayant fait marcher des troupes pour attaquer la ville de Cymes, en avait dévasté le territoire, et enlevé un grand nombre de prisonniers. A la suite de ces premiers succès, il avait forcé les habitants de Cymes à se renfermer dans leurs murs, et il faisait le siège de la ville. Cependant, comme il n'avait pas pu s'en emparer aussi promptement qu'il l'espérait, et que d'ailleurs l'hiver approchait, il se détermina à lever le siège, et consentit à rendre les prisonniers, dont il exigea de très-fortes rançons en argent.

XXXVI. Obligés de déclarer la guerre au roi, les

Lacédémoniens en confient la conduite à Thimbron¹, lui donnent le commandement de mille citoyens de Sparte, et l'autorisent en même temps à lever sur les alliés autant de troupes qu'il en aura besoin. Thimbron se rendit donc à Corinthe, et, après avoir appelé à lui tous les secours que les villes alliées purent fournir, il s'embarqua pour se rendre à Éphèse, où il arriva avec plus de cinq mille hommes; il y réunit en outre, tant des villes dépendantes de Lacédémone que des autres cités confédérées, à peu près deux mille hommes, et entra en campagne ayant sous ses ordres plus de sept mille combattants. Après s'être avancé l'espace d'environ cent stades², il arriva à Magnésie, que Tissapherne avait rangée sous son obéissance, surprit la ville, et s'en empara au premier assaut; puis se portant avec rapidité sur Tralles d'Ionie, il en commença le siège; mais, comme cette ville était très-bien fortifiée, il ne put faire aucun progrès, et prit le parti de se retirer sur Magnésie. Considérant néanmoins que cette dernière ville n'avait pas de murailles, et craignant, d'après cela, que, lorsqu'il l'aurait quittée, Tissapherne ne s'en rendit maître de nouveau, il se décida à transporter l'emplacement de la ville et les habitants sur une montagne voisine nommée le *Thorax*. Il entra ensuite dans le territoire ennemi, qu'il ravagea, et sur lequel il trouva, pour ses soldats, des

¹ Ou *Thybron*, selon quelques manuscrits. — ² Dix huit kilomètres et demi.

vivres en abondance et un riche butin; mais Tissapherne ayant bientôt paru dans la plaine avec une nombreuse cavalerie, Thimbron, qui redoutait beaucoup cette arme, retourna prudemment à Éphèse.

XXXVII. Ce fut dans ce même temps que des Grecs qui avaient servi dans l'expédition de Cyrus, et étaient parvenus à regagner leur patrie, quelques-uns se retirèrent dans leurs foyers; mais la plus grande partie d'entre eux, accoutumés à la vie des camps, et au nombre d'environ cinq mille hommes, se choisirent pour chef Xénophon, qui, ayant pris le commandement, les mena faire la guerre contre les Thraces, habitants des bords du golfe de Salmydese¹. Ce golfe est situé à la gauche du Pont-Euxin, et pénètre très-avant dans les terres : il est célèbre par de nombreux naufrages, et les Thraces de cette contrée passent leur vie à guetter les marchands que la tempête jette dans ces lieux, et les font esclaves. Xénophon, avec ses troupes réunies, tomba sur leur pays, battit ces brigands, et brûla la plupart de leurs villages. Après cette expédition, Thimbron ayant invité ces Grecs à se réunir à lui, et promettant de les solder, ils se déterminèrent à l'aller joindre, et servirent sous ses ordres dans la guerre qu'il faisait aux Perses.

Tandis que ces événements avaient lieu, Denys fondait en Sicile, sur la colline même où était bâtie la forteresse d'Etna, une ville à laquelle il donna le

¹ Voy. Strabon, liv. VII, pag. 492.

nom d'*Adranum*, d'après celui d'un temple consacré au dieu *Adranus* (16).

A cette époque aussi mourut Archélaüs, roi de Macédoine, frappé, dans une chasse, d'un trait dont l'atteignit involontairement Crater, son plus cher favori. Il avait régné sept ans. Oreste, encore enfant, lui succéda; mais il fut assassiné par *Ærope* son tuteur, qui s'empara du trône et l'occupa pendant six ans.

Enfin, dans cette même année, Socrate, accusé par Anytus et Mélitus d'impiété et de corrompre les jeunes gens, fut, à Athènes, condamné à la peine capitale, et mourut en buvant la cigüe. Mais cette accusation ayant été reconnue injuste, le peuple se repentit bientôt amèrement d'avoir fait périr un si grand homme, et prit les accusateurs dans une telle haine qu'il les livra au dernier supplice sans avoir fait leur procès.

XXXVIII. Au renouvellement de l'année ¹, les Lacédémoniens ayant appris que Thimbron conduisait mal la guerre dont il était chargé, envoyèrent pour le remplacer en Asie Dercyllidas ², qui, ayant pris le commandement de l'armée, marcha contre les villes de la Troade. Il se rendit maître, dès le premier abord, d'Amaxitum, de Colone et d'Arisbe; il attaqua

OLYMP. xcv.

2.

Avant
l'ère vulgaire,
399.

¹ ARISTOCRATÈS, archonte d'Athènes; CALUS SERVILIUS, LUCIUS VIRGINIUS, QUINTUS SULPICIUS, AULUS MANLIUS CAPITOLINUS, QUINTUS SERVILIUS et MANIUS SERGIUS, tribuns militaires à Rome, selon Rhodoman. — ² Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxx, pag. 242.

ensuite successivement Ilium, Cébrenie, ainsi que toutes les autres villes de la Troade, et s'empara des unes par la trahison et des autres par la force. Lorsqu'il eut terminé cette expédition, il conclut avec Pharnabaze une trêve de huit mois, alla porter la guerre chez les Thraces, habitants de la Bithynie, et, après avoir ravagé leur territoire, il fit prendre à son armée des quartiers d'hiver. Cependant une insurrection très-sérieuse s'étant manifestée à Héraclée de Trachinie, les Lacédémoniens firent partir Hérripidas pour aller apaiser ces troubles. Arrivé dans Héraclée, Hérripidas réunit le peuple en assemblée générale, et, l'ayant entourée de soldats sous les armes, il fit saisir les auteurs de la rébellion, qui furent immédiatement mis à mort, au nombre d'à peu près cinq cents. A la suite de cette exécution, les habitants du mont OËta s'étant aussi révoltés, il marcha en force contre eux et les réduisit à de telles extrémités qu'il les contraignit à abandonner le pays. La plupart d'entre eux s'enfuirent avec leurs femmes et leurs enfants dans la Thessalie, et, cinq ans après, furent transportés dans la Béotie. Sur ces entrefaites, les Thraces en très-grand nombre firent une irruption dans la Chersonèse, dévastèrent la campagne, et forcèrent tous les habitants à se renfermer dans les villes murées. Les Chersonésites, ainsi pressés de tous côtés, appelèrent à leur secours Dercyllidas le Lacédémonien, qui se trouvait en Asie. Sur leur demande, Dercyllidas

passa dans la Chersonèse avec des forces nombreuses, et environna la presqu'île d'un mur qui descendait d'une mer à l'autre¹ : par ce moyen il mit pour l'avenir un terme aux incursions des Thraces dans la Chersonèse. Comblé de dons que lui offrirent les habitants, Dercyllidas repassa ensuite avec son armée en Asie.

XXXIX. Cependant Pharnabaze, profitant de la trêve conclue avec les Lacédémoniens, se rendit près du roi et lui conseilla d'équiper une flotte, et d'en confier le commandement à Conon l'Athénien : il donnait pour motif de ce choix que Conon était un homme de guerre d'une longue expérience, et qui connaissait surtout parfaitement la manière de combattre les ennemis auxquels il aurait affaire. Conon avait en effet une grande réputation militaire, et se trouvait alors en Cypre près du roi Évagoras. Artaxerxe se rendit à ce conseil, et Pharnabaze, s'étant fait donner une somme de cinq cents talents², se mit en devoir d'équiper la flotte. Il se rendit donc en Cypre, où il enjoignit aux rois des diverses villes de l'île de lui fournir cent trirèmes en état de tenir la mer. Ayant ensuite eu quelques conférences avec Conon, sur le commandement qu'il lui destinait, il l'établit définitivement général en chef des forces maritimes, et lui fit, de la part du roi, les plus brillantes promesses. Conon, qui entrevoyait dans l'exercice de cette autorité, s'il réus-

¹ *Macron Tychos*. Voy. Pline, *Histoire naturelle*, liv. IV, chap. 11.

² Deux millions sept cent cinquante mille francs.

sissait à battre les Lacédémoniens, la possibilité de reconquérir pour sa patrie la suprématie qu'elle avait perdue, et en même temps l'espérance de s'acquérir un grand nom, accepta l'offre qui lui était faite; mais comme la flotte entière n'était pas encore en état de tenir la mer, il prit avec lui quarante bâtimens déjà prêts, et fit voile vers la Cilicie, où il s'occupa des préparatifs nécessaires pour se mettre en mesure d'ouvrir la campagne. Pendant qu'il se livrait à ces soins, Pharnabaze et Tissapherne ayant réuni les troupes qui étaient sous les ordres de chacun d'eux, se mirent en mouvement et se dirigèrent sur Éphèse, où l'ennemi tenait alors ses forces rassemblées : leur armée était composée de vingt mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie. Dercyllidas, qui commandait les Lacédémoniens, instruit de la marche des Perses, fit sortir d'Éphèse toutes ses troupes, qui ne s'élevaient pas au-dessus de sept mille hommes; mais, lorsque les deux armées furent en présence, au lieu de combattre on en vint à un traité où l'on fixa un intervalle de temps pendant lequel Pharnabaze pourrait envoyer prendre les ordres du roi sur la conclusion d'une paix définitive, dans le cas où Artaxerxe voudrait mettre un terme à la guerre, et que Dercyllidas mettrait à profit de son côté pour faire connaître aux Spartiates la situation des affaires. Après la conclusion de cette sorte de trêve, les armées levèrent leur camp de part et d'autre et s'éloignèrent.

XL. Mais revenons aux affaires de Sicile. Les habitants de Rhegium, colonie des Chalcidiens, voyaient avec peine la puissance de Denys s'accroître de plus en plus; déjà ce tyran avait réduit en esclavage les Naxiens et les Cataniens. Les uns et les autres ayant une origine commune avec les Rhégiens, et ceux-ci étant exposés au même danger que leurs compatriotes, tous ne pouvaient envisager ces événements qu'avec la plus vive inquiétude, par la crainte où ils étaient de tomber dans une semblable infortune. Ils pensèrent donc qu'il était de leur intérêt de faire, sans perdre de temps, la guerre à Denys avant qu'il eût mis la dernière main à son autorité, et l'eût encore rendue plus forte. Dans cette vue, les Syracusains exilés par Denys reçurent d'eux tous les secours nécessaires pour se mettre en état d'entrer en campagne. A cette époque la plupart de ces bannis s'étaient établis à Rhegium, et dans les entretiens qu'ils avaient avec les habitants, ils les assuraient que tous les Syracusains saisiraient la première occasion favorable de seconder les attaques dirigées contre leur tyran. Enfin les Rhégiens, entraînés par ces assurances, élurent des généraux, et mirent sous leurs ordres six mille hommes d'infanterie, six cents chevaux et cinquante trirèmes. Les généraux passèrent le détroit¹ avec leurs troupes. Arrivés à Messine, ils engagèrent les magistrats de cette ville à prendre part à la guerre, en leur faisant sentir

¹ Le détroit de Messine.

combien il serait honteux et révoltant de laisser sous leurs yeux le tyran détruire de fond en comble tant de villes grecques. Les magistrats de Messine cédèrent à ces raisons et mirent sur pied les troupes de l'état, sans s'être préalablement fait autoriser par un décret du peuple. Ces forces consistaient en quatre mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux et trente trirèmes; mais dès que l'armée arriva sur les frontières du territoire de Messine, une révolte éclata parmi les soldats, à l'instigation de Laomédon. Ce Messinien, orateur populaire, voulait par ses discours les dissuader d'être les premiers à commencer la guerre contre Denys, qui jusqu'ici ne s'était rendu coupable d'aucun tort envers eux. Il réussit, et, sous prétexte que la guerre n'avait pas été dénoncée par le peuple, les soldats séduits abandonnèrent leurs chefs et retournèrent dans leur patrie. Les Rhégiens, qui par eux-mêmes n'étaient pas assez forts pour tenter le sort d'une bataille, du moment qu'ils virent les Messiniens lever leur camp, revinrent également sur leurs pas et se hâtèrent de rentrer dans Rhegium. Denys, qui dans le premier moment avait conduit son armée jusque sur la frontière du territoire de Syracuse, et qui se préparait à recevoir l'attaque des ennemis, ayant appris qu'ils s'étaient retirés, ramena ses troupes à Syracuse, où des envoyés de Rhegium et de Messine vinrent le trouver pour négocier la paix. Denys, jugeant qu'il lui serait avantageux de mettre un terme

à ces hostilités, écouta favorablement leurs propositions, et conclut un traité avec les deux villes.

XLI. A la suite de ce traité Denys, considérant que quelques Grecs de Sicile étaient accourus se ranger sous la protection des Carthaginois et avaient acquis des possessions avec droit de cité dans les villes de la domination punique, pensa que tant que la paix subsisterait entre lui et les Carthaginois, beaucoup de Grecs sujets à son obéissance prendraient part à cette émigration ; mais qu'au contraire, si la guerre se rallumait, ces mêmes Grecs, opprimés par les Carthaginois, et sentant le poids de la servitude, reviendraient tous à lui. De plus il était instruit que la peste qui désolait alors la Libye avait fait périr un grand nombre de Carthaginois, et, cette circonstance lui paraissant une occasion favorable dont il devait profiter, il jugea que le temps était venu de se préparer pour la guerre ; car il ne se dissimulait pas que celle qu'il projetait d'entreprendre avec un des peuples les plus puissants parmi ceux qui avaient des possessions en Europe, devait être nécessairement très-sérieuse et très-longue. Il rassembla donc sur-le-champ des ouvriers qu'il tira des villes soumises à son obéissance et qui se rendirent à l'ordre qu'il leur donna, ainsi que d'autres qu'il appela de l'Italie, de la Grèce et même des états carthaginois, par l'appât d'un salaire très-élevé ; son dessein était de les employer à la fabrication d'une immense quantité d'armes de tout genre, et de plus à

la construction de vaisseaux à quatre et cinq rangs de rames. Jusqu'à cette époque on n'avait point encore bâti de navires de cette dernière dimension. Lorsque ces nombreux ouvriers furent arrivés, Denys les distribua dans plusieurs ateliers, leur donna pour surveillants les citoyens les plus distingués, et assigna de grands prix à gagner, surtout pour la fabrication des armes. Il remit aussi aux ouvriers un modèle particulier de chaque espèce d'armes, parce que, ayant le projet de prendre à sa solde des troupes de diverses nations, il voulait que toutes pussent trouver prêtes les armes en usage dans leur patrie. Il croyait aussi donner par cette variété d'armement un aspect plus imposant à ses troupes, en même temps qu'il supposait que ses soldats se battraient avec plus d'avantage en maniant les armes dont ils étaient accoutumés à se servir. Les Syracusains, secondant avec ardeur les desseins de Denys, une grande émulation se manifesta de toutes parts pour ce genre de travail : non-seulement les porches et les arrière-constructions des temples, mais encore les gymnases, les portiques des marchés se virent convertis en ateliers. Enfin, indépendamment des lieux publics, les maisons les plus belles de la ville furent aussi consacrées à la fabrication de cette multitude d'armes.

XLII. C'est alors que la catapulte a été inventée et construite à Syracuse ¹, et l'on ne doit pas s'en

¹ Voy. Élien, *Histoires variées*, liv. VI, chap. XII.

étonner quand on considère le grand nombre d'ouvriers habiles appelés de tous côtés, et qui se trouvaient réunis sur un même point. L'ambition de se distinguer était excitée chez eux à la fois par l'élévation des salaires, et par la magnificence des prix assurés à ceux qui seraient jugés supérieurs en talents à leurs rivaux. Indépendamment de ces deux puissants motifs, Denys paraissait chaque jour au milieu des travailleurs, leur parlait un langage affectueux, récompensait par des largesses les plus actifs, et quelquefois même les invitait à sa table. Tant d'encouragements réunis avaient excité parmi les ouvriers une émulation extraordinaire et leur avait fait ou inventer de nouvelles armes de traits, ou fabriquer des machines de construction étrangère propres à rendre les plus grands services à la guerre. Entre autres, on commença à construire pour la première fois des quadrirèmes et des barques pentariques ¹, genre de navires que l'on n'avait pas encore imaginé; Denys, à qui l'on assura que la première trirème fut faite à Corinthe, ayant voulu qu'une ville qui n'était qu'une colonie des Corinthiens ² eût l'honneur d'avoir augmenté les dimensions ordinaires des vaisseaux. De plus, s'étant ménagé la faculté de tirer des bois de charpente de l'Italie, il partagea les ouvriers employés à la coupe de

¹ Navires à quatre et cinq rangs de rames. — ² Archias, banni de Corinthe, avait fondé Syracuse. Voy. Étienne de Byzance, au mot *Syracuse*.

ces bois en deux sections égales, en envoya une sur l'Etna, montagne couverte, à cette époque, de vastes forêts de pins et de sapins, et détacha l'autre moitié en Italie. En même temps il fit fabriquer des voitures propres à transporter jusqu'à la mer les bois coupés; et, pour les y recevoir, des barques montées par des matelots chargés de conduire le plus promptement possible leur chargement à Syracuse. Après avoir amassé de cette manière une suffisante quantité de matériaux, il mit sur les chantiers à la fois plus de deux cents vaisseaux neufs, et en fit réparer et équiper cent dix qui existaient auparavant. Enfin, on éleva, par ses ordres, autour de ce que l'on nomme encore aujourd'hui le *Port* ¹, de magnifiques hangars, au nombre de soixante, dont la plupart pouvaient contenir deux vaisseaux, et l'on mit en état ceux de ces hangars qui se trouvaient déjà construits : on en comptait cent cinquante de ces derniers.

XLIII. L'aspect de tant de bâtiments et de vaisseaux réunis dans un même lieu frappait d'étonnement tous ceux qui étaient à portée de jouir d'un tel spectacle. Si l'on contemplait les travaux du port et le mouvement de la construction des vaisseaux, on se figurait que tout ce que la Sicile avait d'ouvriers était occupé de ces travaux; et si ensuite on parcourait les

¹ *Le grand port.* On en comptait deux à Syracuse, le grand et le petit. Voy. le plan de Syracuse, *Histoire universelle*, par une société de gens de lettres, in-8°, tom. XI, pag. 190.

ateliers où se fabriquaient les armes et les machines de guerre, on aurait cru que toute l'industrie du pays y était exclusivement employée. En un mot, l'activité dans ce genre fut poussée à un tel point, qu'il sortit de ces manufactures cent quarante mille boucliers, un nombre à peu près égal d'épées courtes et de casques, et plus de quatorze mille cuirasses, de toutes sortes de formes et travaillées avec la plus grande recherche ¹. Les cuirasses étaient destinées à tous les hommes qui, servant dans la cavalerie ou dans l'infanterie, exerçaient quelque commandement, et parmi les troupes étrangères soldées, au corps qui devait former la garde personnelle du tyran. Enfin, on avait construit un nombre considérable de catapultes de toutes les formes possibles et d'armes de trait des divers genres. Quant aux vaisseaux longs qui avaient été équipés, une moitié fut montée par des pilotes, des maîtres d'équipages (17) et des rameurs tirés² de la classe des citoyens, et l'autre moitié par des matelots étrangers que Denys prit à sa solde. Lorsque ces immenses travaux de fabrique d'armes et de construction de vaisseaux furent terminés, Denys tourna ses soins sur la levée et l'organisation de ses troupes; car il avait sagement pensé qu'il ne devait ni les mettre sur pied, ni les solder à l'avance, afin de ne pas se jeter dans de trop grandes dépenses.

¹ Voy. dans Élien, *Histoires diverses*, liv. VI, chap. XII, la description de l'arsenal de Denys le jeune, fils de celui dont il est ici question.

A cette époque Astydamas, poète tragique, fit représenter sa première pièce : il vécut soixante ans.

Les Romains étaient alors occupés du siège de Veïes. Dans une sortie que les assiégés firent, les Romains furent en partie écrasés par les Veïens, et en partie obligés de prendre honteusement la fuite.

OLYMP. xcv.

3.

—

Avant

l'ère vulgaire,

398.

XLIV. L'année s'étant ainsi terminée, dans le cours de celle qui suivit ¹, après que les travaux entrepris pour la fabrication des armes et la construction des vaisseaux furent en grande partie achevés, Denys, tyran de Syracuse, s'occupa avec la même célérité de la levée et de l'équipement des troupes. Il enrôla d'abord tous les Syracusains en état d'entrer dans les rangs, et fit venir de toutes les villes soumises à son obéissance les hommes propres au service militaire. Il réunit en outre et prit à sa solde un grand nombre d'auxiliaires qu'il engagea dans la Grèce, et particulièrement parmi les Lacédémoniens, ces derniers, qui déjà avaient puissamment contribué à fonder sa tyrannie ², lui ayant donné la faculté d'enrôler chez eux autant de soldats qu'il voudrait. En un mot, comme Denys mettait tous ses soins à rassembler une armée étrangère et promettait une paye très-élevée, il trouva partout des hommes prêts à écouter ses propositions.

¹ ITHYCLÈS, archonte d'Athènes; LUCIUS JULIUS, MARCUS FURIUS, EMILIUS MARCUS ou plutôt MAMERCUS, CNEIUS CORNELIUS, CÆSON FABIUS et PAULUS SEXTUS, tribuns militaires à Rome. — ² Voy. plus haut, chap. x.

Mais, sachant aussi combien la guerre qu'il se proposait d'exciter était importante, il traitait en même temps avec une extrême douceur toutes les villes de la Sicile, dans l'espoir d'obtenir leur affection et leur secours. Considérant, de plus, que les peuples qui habitaient les bords du détroit, les Messiniens et les Rhégiens, avaient sur pied des forces considérables¹, il craignit que lorsque les Carthaginois reviendraient en Sicile, les deux villes de Messine et de Rhegium ne se déclarassent pour eux; et en effet elles auraient aisément fait pencher la balance en faveur du parti auquel elles se seraient attachées. Inquiet des conséquences que pouvait avoir leur détermination, Denys chercha donc à les gagner. Dans ce dessein, il abandonna aux Messiniens une grande étendue du pays contigu à leurs frontières, afin de se les affecter par de tels bienfaits. Il fit aussi partir pour Rhegium des députés chargés de demander en mariage pour lui une des filles des citoyens de la ville, et de promettre, en son nom, la cession d'un territoire considérable limitrophe de Rhegium, avec l'assurance de contribuer, autant qu'il serait en son pouvoir, à l'accroissement de cette cité. Denys qui, lors du soulèvement des cavaliers à Syracuse², avait perdu sa première femme, fille d'Hermocrate, mettait un grand empressement à se remarier, afin de se donner des héritiers, espérant que l'affection de ses enfants

¹ Voy. plus haut, chap. XL. — ² Voy. liv. XIII, chap. cxii.

contribuerait à affermir sa puissance. Mais les Rhégiens, s'étant réunis en assemblée générale pour délibérer sur la proposition qui leur était faite, après avoir écouté les discours de plusieurs de leurs orateurs, furent d'avis de ne point accepter cette alliance ¹. L'affaire ayant ainsi complètement échoué, Denys envoya chez les Locriens la même députation et avec des offres semblables. Ceux-ci rendirent un décret favorable, et accordèrent à Denys, en mariage, Doris, fille de Xenetus, qui, dans ce temps, était un de leurs plus illustres citoyens. Quelques jours avant l'époque fixée pour les noces, Denys envoya à Locres un vaisseau à cinq rangs de rames (le premier de ce genre qui eût été construit), richement décoré d'ornements en or et en argent. La jeune fiancée s'embarqua sur ce navire qui la transporta à Syracuse, où elle fut reçue par son mari dans la citadelle qu'il habitait. Il épousa en outre ² Aristomaque, fille de l'un des citoyens de Syracuse les plus distingués, et la fit conduire chez lui sur un char attelé de quatre chevaux blancs.

XLV. Ces deux noces ayant eu lieu en même temps, Denys les célébra par des festins répétés qu'il donna aux soldats et aux citoyens d'un grand nombre de villes. Il avait alors tempéré de beaucoup l'amertume de la tyrannie ; ramené vers la douceur, il gou-

¹ Voy. plus bas, chap. cvii. — ² Le même jour, si l'on en croit Élien, *Histoires diverses*, liv. XIII, chap. x. Voy. aussi liv. XVI, chap. vi.

vernait avec plus d'humanité ses sujets, et s'abstenait des meurtres et des exils qu'il avait auparavant l'habitude de prononcer. Après avoir donné quelques jours aux réjouissances de son double mariage, il convoqua les Syracusains en assemblée générale, et leur proposa de déclarer la guerre aux Carthaginois. Il représenta ce peuple comme le plus grand ennemi des Grecs et particulièrement de ceux qui habitaient la Sicile, auxquels les Carthaginois avaient continuellement cherché à nuire. Denys faisait de plus observer que, dans ce moment, les mêmes Carthaginois étaient réduits à une inaction forcée par la peste qui ravageait la plus grande partie de la Libye ¹; mais qu'aussitôt qu'ils auraient repris leurs forces, ils ne tarderaient pas à attaquer les Siciliens contre le repos desquels ils avaient, dès les temps les plus reculés, toujours conspiré. Il croyait donc infiniment plus avantageux de leur faire la guerre lorsqu'ils étaient épuisés et faibles, que d'attendre pour les combattre qu'ils fussent redevenus forts et puissants. Enfin, ajoutait-il, c'était chose étrange et honteuse de voir avec indifférence des villes grecques asservies par des barbares, lorsque ces villes ne manqueraient pas de partager les dangers de la guerre avec d'autant plus d'ardeur qu'elles avaient plus de désir et d'impatience de recouvrer leur liberté. Denys, s'étant encore étendu sur le même sujet dans divers discours, entraîna bientôt les Syracusains à son

¹ Voy. liv. XIII, chap. cxiv.

opinion . au fait, ils n'avaient pas moins que lui le désir de faire cette guerre, d'abord par haine contre les Carthaginois, qui les avaient forcés à reconnaître l'autorité du tyran, et ensuite parce qu'ils se flattaient d'être traités plus doucement par Denys, tant qu'il aurait à craindre à la fois les attaques des ennemis et les entreprises de ses sujets. Enfin, ils étaient mus par un motif encore bien plus puissant, l'espérance que, si une fois les armes leur étaient rendues, ils pourraient, lorsque quelque occasion favorable se présenterait, s'en servir pour reconquérir la liberté.

XLVI. A la suite de cette assemblée, les Syracusains, autorisés par le consentement de Denys, commencèrent à piller les propriétés appartenant à un assez grand nombre de Carthaginois qui habitaient Syracuse et y conservaient d'immenses richesses. Plusieurs négociants de cette nation avaient même alors, dans le port, des vaisseaux chargés de marchandises qui furent toutes enlevées à leurs maîtres. Les autres Siciliens suivirent l'exemple que leur donnaient les Syracusains, et après avoir chassé les Carthaginois qui vivaient parmi eux, s'emparèrent également de tout ce que ces derniers possédaient; car malgré la haine qu'inspirait aux habitants de Syracuse la tyrannie de Denys, ils n'en prenaient pas moins une part très-active et volontaire à la guerre, animés par le souvenir des cruautés que les Carthaginois avaient tant de fois exercées. Ce même motif, lorsque la guerre fut ouvertement

déclarée, fit éclater la haine que nourrissaient contre la nation punique les habitants des villes grecques restées sous sa puissance. Non-seulement ils confisquèrent les biens des Carthaginois, mais ils se rendirent encore maîtres de leurs personnes qu'ils soumirent aux plus cruels et aux plus injurieux traitements, tant était vif le souvenir de ce qu'eux-mêmes avaient souffert lorsqu'ils furent faits prisonniers de guerre¹. Enfin, les vengeances contre les Carthaginois furent, dans ce moment et par la suite, portées si loin que ceux-ci ont dû apprendre, par ces vigoureuses représailles, à ne plus rejeter à l'avenir les supplications des ennemis que le sort de la guerre aurait fait tomber à leurs pieds. Instruits par leur propre expérience, ils ont enfin reconnu que les vicissitudes de la fortune étant communes à la guerre entre les deux partis, chacun dans les revers qu'il éprouve doit s'attendre à subir les mêmes traitements qu'il a fait souffrir à ceux que la victoire lui avait précédemment livrés. Lorsque Denys vit que tout était ainsi préparé pour entrer en campagne, il jugea convenable d'envoyer à Carthage des messagers chargés d'annoncer que les Syracusains étaient résolus à déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne consentaient immédiatement à rendre la liberté aux villes grecques qu'ils retenaient en esclavage.

Tels étaient les projets de Denys à cette époque. C'est aussi celle à laquelle Ctésias, qui a écrit l'histoire

¹ Voy. liv. XIII, chap. cxi.

des Perses, termine son ouvrage, qu'il commence au règne de Ninus et de Sémiramis.

C'est également dans cette année que fleurirent les plus célèbres poètes dithyrambiques, Philoxène de Cythère, Timothée de Milet, Téléste de Selinonte et Polyïde : ce dernier était en outre peintre et musicien (18).

OLYMP. xcv.

4.

Avant

l'ère vulgaire,

397.

XLVII. La fin de l'année se passa ainsi. Dans le cours de celle qui suivit¹, Denys, tyran de Syracuse, après avoir complètement terminé, selon ses desseins, tous ses préparatifs de guerre, envoya à Carthage un héraut chargé de remettre une lettre au sénat. Cette lettre portait que les Syracusains avaient décrété de faire la guerre aux Carthaginois, à moins que ceux-ci ne se décidassent à évacuer les villes grecques qu'ils possédaient en Sicile. Le héraut mit à la voile, et, arrivé en Libye, rendit la lettre au sénat. Elle y fut lue d'abord et portée ensuite à l'assemblée du peuple; cette menace d'hostilités jeta les Carthaginois dans la plus fâcheuse incertitude. En ce même temps la peste avait moissonné une grande partie de la nation et aucun préparatif n'était fait : ils résolurent donc d'attendre de quel côté les Syracusains dirigeraient leurs attaques, et de faire partir quelques-uns des sénateurs

¹ LYSIADE, archonte d'Athènes; PUBLIUS MANLIUS, MANIUS SPURIUS, FURIUS LUCIUS et trois autres, PUBLIUS LIGINIUS, PUBLIUS TITINIUS et LUCIUS PUBLIUS VOLSCUS, tribuns militaires à Rome. Ces derniers noms manquent dans le texte de Diodore. (Tite-Live, liv. V, chap. XII.)

avec de grosses sommes d'argent pour aller en Europe lever des soldats étrangers. Cependant Denys, à la tête des troupes à sa solde et de celles que lui avaient envoyées ses alliés, était parti de Syracuse et dirigeait sa marche sur l'Éryx. Non loin de cette montagne est située la ville de Motye, colonie des Carthaginois, place qui facilitait leurs excursions dans la Sicile; en s'en rendant maître, Denys espérait s'acquérir un grand avantage de position sur ses ennemis. Pendant sa route il avait reçu des secours des diverses villes grecques, et partout il excitait les populations à prendre les armes. Du reste, il avait peu de peine à les persuader : toutes accouraient avec ardeur pour prendre part à cette expédition, tant par la haine que leur inspirait la dureté du joug auquel les Carthaginois les avaient soumises, que par l'espoir d'y trouver l'occasion de recouvrer leur liberté. Denys réunit donc sous ses drapeaux, d'abord les habitants de Camarine, ensuite ceux de Géla et d'Agrigente; il y appela également ceux d'Himère qui vivent de l'autre côté de la Sicile, et ayant enfin pris les troupes des Selinontins, en traversant leur ville, il arriva sous les murs de Motye avec toutes ces forces réunies, ayant déjà sous ses ordres quatre-vingt mille hommes d'infanterie et bien au delà de trois mille chevaux. De plus, sa flotte était composée, à très-peu près, de deux cents vaisseaux longs, que suivaient des navires de transport chargés de machines de guerre ou de munitions de

tous genres et dont le nombre n'était pas au-dessous de cinq cents.

XLVIII. Des forces si considérables et des préparatifs si immenses jetèrent l'épouvante parmi les habitants de l'Éryx, qui, d'ailleurs, haïssaient le joug des Carthaginois, et ils passèrent dans le parti de Denys. Cependant ceux de Motye, ayant reçu des secours de Carthage, non-seulement ne se laissèrent pas effrayer par la présence de l'armée de Denys, mais firent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir un siège; car ils ne pouvaient se dissimuler que le projet des Syracusains était de commencer par détruire leur ville pour la punir de s'être toujours montrée la plus fidèle de toutes celles que les Carthaginois possédaient. Motye était située dans une île distante seulement de six stades¹ de la côte de Sicile². Elle était célèbre par le nombre et la beauté de ses maisons élégamment bâties, ouvrage des riches habitants qu'elle renfermait. Elle communiquait au rivage de la Sicile par une étroite chaussée construite à main d'homme et que les Motyens renversèrent, afin d'ôter aux ennemis tout moyen de pénétrer dans leurs murs. Denys, après avoir examiné avec ses architectes la situation des lieux, commença par faire élever des terrasses en face de Motye, ordonna ensuite de tirer à terre ses vaisseaux longs, à peu de distance de l'entrée du port, et de ranger ses navires de transport le long du rivage,

¹ Un peu plus d'un kilomètre. — ² La côte occidentale.

où ils furent tenus à l'ancre. Ces dispositions faites, il chargea de tous les travaux du siège Leptine¹, commandant de la flotte, et lui-même partit à la tête de ses troupes de terre pour faire une expédition contre les villes alliées des Carthaginois. Au premier abord, tous les Sicanes, n'osant se mesurer contre les forces qu'il conduisait avec lui, se soumirent et se rangèrent du parti des Syracusains; et de toutes les villes appartenant aux Carthaginois, cinq seulement restèrent dans l'alliance de ces derniers, Alicyies², Solus, Égeste, Panorme et Entelle. Denys fit donc ravager immédiatement le territoire des Panormitains, des Solentins et des Alicyïens, où il fit couper tous les arbres. Il investit en même temps, avec un corps de troupes très-nombreux, les villes d'Égeste et d'Entelle, qu'il attaqua vivement et sans relâche, mettant une grande importance à s'en emparer promptement. Telle était la situation des affaires de Denys à l'ouverture de cette campagne.

XLIX. Cependant Imilcon, général des Carthaginois, tout en s'occupant de réunir des troupes et de presser les préparatifs de guerre, avait fait partir un des commandants de la flotte avec dix trirèmes. Il lui avait donné l'ordre de faire voile en secret et de se diriger le plus promptement possible sur Syracuse; il lui prescrivait de profiter de la nuit pour entrer dans le

¹ Il était frère de Denys. — ² *Ancyre*, selon les éditions antérieures, Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 544.

port et d'y détruire tous les bâtiments que l'on y avait laissés. Imilcon se flattait d'opérer ainsi une puissante diversion et d'obliger Denys à renvoyer à Syracuse une partie de ses vaisseaux. Le commandant chargé de cette expédition exécuta, sans perdre de temps, les ordres qu'il avait reçus, et arriva de nuit dans le port de Syracuse sans que personne eût connaissance de ce qui se passait. Il attaqua à l'improviste tous les vaisseaux qui s'y trouvaient, les perça à coups d'éperon, et, après les avoir presque tous coulés à fond, il revint immédiatement à Carthage. Pendant ces événements, Denys, après avoir porté le fer et la flamme dans toutes les campagnes du territoire des Carthaginois, et forcé les ennemis à se renfermer dans leurs murs, ramenait toute son armée devant Motye, pour en presser le siège, espérant que, s'il parvenait à s'en rendre maître, toutes les autres villes se livreraient sans hésiter à lui. Il augmenta donc de beaucoup le nombre des travailleurs, parvint à combler, par une jetée, le trajet entre la ville et le rivage, et fit approcher de plus en plus ses machines des murailles, en raison de l'accroissement successif de la jetée.

L. Dans le même temps où le siège de Motye se poursuivait, Imilcon, général en chef de toutes les forces maritimes des Carthaginois, ayant appris que Denys avait fait tirer à terre tous ses vaisseaux ¹, compléta sur-le-champ l'équipement de cent trirèmes dont

¹ Voy. plus haut, chap. XLVIII.

il prit le commandement. Il se flattait de pouvoir, en paraissant à l'improviste, s'emparer aisément de ces navires rangés à l'entour du port, et de se rendre ainsi entièrement maître de la mer ; de plus il croyait, en exécutant ces desseins, faire lever le siège de Motye, et transporter ainsi la guerre dans la ville même de Syracuse. Il se mit donc en mer avec ses cent vaisseaux et vint aborder de nuit sur la côte de Selinonte. De là, ayant doublé le promontoire de Lilybée, il parut avec le jour près de Motye, et, se montrant ainsi aux ennemis, qu'il surprit par son arrivée imprévue, il parvint à détruire une partie des bâtiments à l'ancre, et à en brûler une autre, sans que l'armée de Denys pût porter du secours à la flotte. A la suite de ce premier succès Imilcon se mit en mesure de pénétrer dans le port, et rangea ses trirèmes, comme se disposant à attaquer les vaisseaux que les ennemis avaient tirés à terre. Denys, après avoir rassemblé des forces vers la bouche du port, ayant reconnu par lui-même que les ennemis, gardant l'entrée, ne permettaient pas d'en sortir, craignit de remettre à flot ses vaisseaux dans le port même, et, comme la passe en était très-étroite, d'être obligé de combattre avec un petit nombre de vaisseaux contre des ennemis qui pouvaient lui en opposer le double. Il se décida donc à faire traîner par le grand nombre de soldats dont il pouvait disposer ses vaisseaux sur terre pour les remettre en mer en dehors du port, et par cette manœuvre les

déroba à l'ennemi. Imilcon, cependant, attaqua les premières trirèmes qui se montrèrent; mais il se vit bientôt repoussé par la multitude de traits dont il fut assailli. Outre le grand nombre d'archers et de frondeurs que Denys avait fait embarquer sur ses vaisseaux, les Syracusains, qui venaient d'établir à terre les catapultes construites pour lancer des traits extrêmement aigus, faisaient tomber sous leurs coups une foule d'ennemis; ces nouvelles armes de jet récemment inventées¹ et dont on faisait dans ce moment usage pour la première fois, ayant ainsi répandu la plus grande épouvante parmi les Carthaginois, Imilcon, désespérant de réussir dans son entreprise, se détermina à retourner en Libye : il jugeait, et avec raison, que l'issue du combat lui serait nécessairement désavantageuse, car les ennemis pouvaient mettre en ligne deux fois plus de vaisseaux qu'il n'en avait.

LI. Après la retraite des Carthaginois, Denys, aidé du grand nombre de travailleurs qu'il pouvait employer, parvint à achever la jetée qu'il avait entreprise, et put faire approcher ses machines des murs de la ville. Dès lors on commença à battre les tours avec le bélier, en même temps que les catapultes écartaient des créneaux les soldats qui les défendaient. On fit aussi avancer jusqu'au pied des murailles des tours en bois à six étages, portées sur des roues placées au-dessous, et qui avaient été ainsi disposées pour atteindre

¹ Voy. plus haut, chap. XLIII.

jusqu'à la hauteur des maisons. Néanmoins les habitants de la ville, au milieu des dangers imminents qui les pressaient de toutes parts, ne se laissèrent pas effrayer par l'appareil des forces que Denys déployait contre eux. Quoiqu'ils fussent privés du secours de tout allié dans un moment si critique, jaloux de surpasser par une glorieuse résistance les efforts des assiégeants, ils placèrent en saillie des murs, dans des corbeilles suspendues ¹ aux antennes des plus grands mâts de navires qu'ils purent trouver, un certain nombre de soldats qui, de ces postes élevés, lançaient sur les machines des ennemis des torches enflammées et des étoupes enduites de poix brûlante. Le feu se communiqua promptement à la charpente des machines; mais les Siciliens, se hâtant d'arriver à leur secours, parvinrent, non sans peine, à éteindre l'incendie. Ayant ensuite recommencé à battre les murailles à coups redoublés du bélier, ils réussirent à jeter bas une portion de l'enceinte de la ville. Alors les assiégeants et les assiégés accoururent de tous côtés sur ce point, et il s'y engagea entre eux un combat acharné. Les Siciliens, se regardant déjà comme maîtres de la ville, ne voulaient pas lâcher pied, dans l'espoir de se venger bientôt des injures qu'ils avaient jadis reçues des Carthaginois. D'un autre côté, les habitants de Motye, ayant déjà en quelque sorte sous les

¹ Ces corbeilles avaient la forme d'une cuirasse, comme l'indique le mot *thoracium* du texte.

yeux l'esclavage qui les menaçait et ne voyant d'ailleurs aucun moyen de fuir ni par terre ni par mer, se défendaient avec non moins de valeur et recevaient la mort à leur poste. Ainsi, dès qu'ils virent que la protection de leurs murailles leur était enlevée, ils barricadèrent les rues et se servirent des maisons qui touchaient aux fortifications, comme d'une nouvelle enceinte bâtie à grands frais. Les troupes de Denys se trouvèrent dès lors plus que jamais dans une situation périlleuse, car s'étant précipitées en dedans des murs, comme si la ville était en leur pouvoir, elles furent accablées par les traits qui leur étaient lancés du haut des toits de toutes les maisons. Denys se vit donc obligé de faire avancer ses tours jusqu'au pied des premières maisons pour se servir des ponts mobiles qu'elles portaient; et comme ces machines étaient égales à la hauteur des toits, le reste du combat eut lieu corps à corps, à la portée du bras; car les Siciliens, ayant lancé leurs ponts, purent en faire usage pour pénétrer les armes à la main dans les maisons.

LII. Cependant les Motyéniens, malgré la grandeur des dangers dont ils étaient entourés, combattant sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants, n'en devinrent que plus ardents à se défendre, par la crainte d'exposer des êtres qui leur étaient si chers. Les uns, environnés des auteurs de leurs jours, qui les suppliaient de ne pas les livrer aux outrages de l'ennemi, sentaient un nouveau courage s'éveiller dans leurs âmes, et pro-

diguaient leur vie sans aucun ménagement; d'autres en entendant les gémissements de leurs femmes et de leurs enfants en bas âge s'empressaient de chercher la mort, afin de ne pas être témoins de la captivité de leur famille. Ainsi, comme aucune voie ne leur était ouverte pour fuir d'une ville entourée de tous côtés par la mer, dont les ennemis étaient maîtres, et qu'en même temps le souvenir des cruautés qui avaient été exercées sur les prisonniers grecs ¹ les frappait d'épouvante, et réduisait particulièrement au désespoir les Carthaginois, qui s'attendaient à être traités de la même manière (19), il ne leur restait plus d'autre parti à prendre que celui de vaincre ou de mourir honorablement les armes à la main. Cette résolution une fois adoptée par les âmes des assiégés, les Siciliens se trouvèrent bientôt dans une situation extrêmement difficile. Ceux qui se battaient sur les planches des ponts mobiles appliqués aux maisons étaient forcés de reculer avec de grandes pertes causées par l'espace étroit sur lequel ils se trouvaient, et, dans cette lutte opiniâtre avec leurs adversaires, s'exposaient en désespérés au danger comme des gens qui avaient renoncé à la vie. Ainsi, parmi les combattants, les uns, se saisissant corps à corps, mouraient après avoir porté et reçu une foule de blessures; d'autres, repoussés par les Motyéniens, tombaient du haut des planches du pont et trouvaient la mort sur la terre. Enfin, ce genre

¹ A la prise d'Agrigente et des autres villes de la Sicile. Voy. liv. XIII.

de défense et d'attaque dura quelques jours, et le soir seulement Denys faisait toujours sonner la retraite pour suspendre l'assaut. Les habitants de Motye s'étaient donc en quelque sorte accoutumés à ces alternatives d'action et de repos, et les combattants des deux partis s'étaient déjà retirés, lorsque Denys, dès que la nuit fut venue, fit partir un détachement de soldats d'élite, sous les ordres d'Archylus de Thurium; cette troupe, profitant de l'obscurité, appliqua des échelles aux maisons ruinées, s'en servit pour escalader ces débris, et, prenant poste sur un point avantageux, favorisa ensuite l'accès de la ville à l'armée. Aussitôt que les Motyéniens furent instruits de cette surprise, ils accoururent en toute hâte pour repousser l'ennemi, et, quoiqu'ils se trouvassent, dans cette occasion, très-en retard, ils n'en montrèrent pas moins d'ardeur à braver ce nouveau danger. Un combat très-chaud s'engagea donc sur la place et ce ne fut qu'avec infiniment de peine que les Siciliens purent, par la grande supériorité du nombre, l'emporter sur leurs adversaires.

LIII. Toutes les forces de Denys s'étant alors avancées par la jetée, tombèrent sur la ville dont les différents quartiers furent bientôt remplis des cadavres des habitants massacrés; car les Siciliens, empressés de se venger par des cruautés, de celles qu'ils avaient éprouvées, faisaient main-basse sans distinction sur tous ceux qu'ils rencontraient, et n'épargnaient ni

femmes, ni enfants, ni vieillards. Denys, qui au contraire voulait faire des captifs, afin de se procurer de l'argent en les mettant en vente, avait, dès le premier moment, défendu aux soldats de tuer leurs prisonniers; mais cet ordre n'ayant pas été respecté, et lorsqu'il vit l'impossibilité de contenir la fureur des Siciliens, il fit proclamer à haute voix, par des hérauts apostés en divers lieux, que les Motyéniens eussent à se réfugier dans les temples des Dieux, dont les Grecs honoraient le culte. Cette proclamation ayant eu son effet, les soldats cessèrent le carnage, et se jetèrent dans les maisons pour piller les richesses qu'elles renfermaient. Ils enlevèrent ainsi une grande quantité d'argent, de l'or, de riches vêtements et enfin une foule d'objets précieux, Denys ayant abandonné à ses troupes le pillage de la ville, pour les rendre plus ardentes à braver les périls où elles pourraient se trouver engagées par la suite. Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, Denys décerna une couronne de la valeur de cent mines¹ à Archylus qui, le premier, avait atteint le sommet de la muraille, et distribua des récompenses, selon son mérite, à chacun de ceux qui s'étaient distingués par leur valeur. Il fit ensuite vendre à l'enchère les Motyéniens qui avaient survécu au désastre de leur ville; mais il punit du supplice de la croix Daïmène et quelques autres prisonniers grecs qui avaient combattu dans les rangs des Carthaginois. Après avoir fait toutes

¹ Neuf mille cent soixante-six francs.

ces dispositions, il établit dans Motye une garnison composée, pour la plus grande partie, de Sicules, et en confia le commandement à Biton de Syracuse. Il laissa aussi dans ces mers Leptine, commandant de sa flotte, avec cent vingt vaisseaux, pour observer les mouvements des Carthaginois, et donna en même temps l'ordre d'assiéger Égeste et Entelle, villes que, selon ses premiers desseins, il avait toujours la volonté de détruire (20). Quant à lui, l'été étant déjà passé, il se remit en marche et retourna avec son armée à Syracuse.

A cette époque Sophocle, fils de Sophocle, commençait à faire représenter ses tragédies à Athènes, et avait déjà douze fois remporté le prix ¹.

OLYMP. XCVI.

1.

—
Avant
l'ère vulgaire,
396.

LIV. Dans l'année où nous entrons maintenant ², le commencement de la quatre-vingt-seizième olympiade fut célébré. Eupolis d'Élide y fut vainqueur à la course du stade. En cette même année Denys, tyran de Syracuse, quitta de nouveau cette ville, à la tête de toutes ses forces, et envahit le territoire soumis à la domination des Carthaginois. Pendant qu'il était occupé à le ravager, les Halyciens ³, effrayés de sa marche, se hâtèrent de lui envoyer des députés et d'entrer dans

¹ Il s'agit ici de Sophocle le jeune, fils, ou neveu selon d'autres, de Sophocle l'ancien; celui-ci était mort dans le cours de la quatre-vingt-treizième olympiade — ² PHORMION, archonte d'Athènes; CNEIUS GENUGIUS, LUCIUS ATILIUS, MARCUS POMPONIUS, CAIUS DUILIUS, MARCUS VETURIUS et VALERIUS PUBLILIUS, tribuns militaires à Rome. — ³ Halycies était située entre la ville d'Entelle et celle de Lilybée.

son alliance; mais les Égestéens firent de nuit, à l'improviste, une sortie contre les troupes qui les assiégeaient, surprirent leur camp et mirent le feu aux tentes. Cette attaque imprévue jeta l'armée dans un grand désordre, et la flamme ayant éclaté à la fois à plusieurs endroits, l'incendie devint bientôt si violent qu'il fut impossible de l'éteindre; cependant il n'y périt qu'un petit nombre de soldats d'infanterie accourus au secours, mais la plupart des chevaux furent brûlés avec les tentes. Malgré cet événement, Denys continua à porter le fer et la flamme dans les campagnes, où il ne rencontra aucun ennemi. Tandis que Leptine, commandant de la flotte, croisait dans les environs de Motye pour observer si les ennemis se remettaient en mer, Denys déployait des forces plus considérables que jamais. Instruits de cette augmentation de moyens, les Carthaginois prirent la résolution de surpasser le tyran par la grandeur des préparatifs militaires. En conséquence, ayant, d'après leurs lois, confié, sous le nom de roi ¹, la magistrature suprême à Imilcon, ils réunirent un grand nombre de troupes tirées de toutes les parties de la Libye et même de l'Espagne, les unes fournies par leurs alliés et les autres engagées à leur solde, et, par ce moyen, ils réussirent à mettre sur pied une armée de trois cent mille hommes d'infanterie et de quatre mille chevaux, indépendamment des chars de guerre, au nombre de quatre cents. Leur flotte était

¹ Voy. liv. XIII, chap. XLIII, et les notes sur ce chapitre.

en outre composée de quatre cents vaisseaux longs et de plus de six cents navires de transport, chargés de vivres, de machines et de munitions de tout genre, suivant ce que rapporte Éphore¹. L'historien Timée ne porte pas, au contraire, les forces qui passèrent de Libye en Sicile, au delà de cent mille hommes, auxquels il en ajoute trente mille que les Carthaginois levèrent dans cette île.

LV. Prêt à partir, Imilcon donna à chaque capitaine de vaisseau un écrit cacheté, et l'ordre de ne l'ouvrir que sous voiles pour en exécuter le contenu. Il avait imaginé ce subterfuge afin qu'aucun des espions de l'ennemi ne pût annoncer à Denys que les Carthaginois s'étaient remis en mer : l'écrit portait de faire voile directement sur Panorme. Secondée d'un vent favorable, toute la flotte leva donc l'ancre; les vaisseaux de transport se tinrent au large, et les trirèmes firent route sur Motye (21), en rangeant la côte; mais un vent violent s'étant élevé lorsque les premiers vaisseaux de transport étaient déjà en vue de la Sicile, Denys détacha trente trirèmes sous le commandement de Leptine, avec ordre d'attaquer à coups d'éperon les bâtiments ennemis, et de détruire tous ceux dont il s'emparerait. Leptine ayant fait force de voiles, et s'étant engagé avec les premiers navires qu'il rencontra, en coula sur-le-champ quelques-uns à fond, avec leurs équipages; mais la plus grande partie, mon-

¹ Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxxii, pag. 244.

tés par de bons rameurs et ayant vent arrière, parvinrent aisément à se sauver; cependant le nombre des vaisseaux coulés à fond fut de cinquante : ces bâtimens avaient à bord cinq mille soldats et deux cents chars de guerre. Sur ces entrefaites Imilcon était arrivé à Panorme, et, ayant fait débarquer ses troupes, marcha contre les ennemis, après avoir ordonné aux trièrèmes de côtoyer le rivage. Dans sa route il s'empara de la ville d'Éryx, qui lui fut livrée par trahison, et vint ensuite établir son camp devant Motye. Denys étant alors retenu avec toute son armée sous les murs d'Égeste, Imilcon eut le temps d'entreprendre le siège de Motye et de s'en emparer. Les Siciliens, pour la sauver, avaient montré le plus grand désir de livrer bataille; mais Denys, qui se trouvait fort loin des villes qui lui étaient alliées, et qui commençait à manquer de vivres, crut qu'il était de son intérêt de transporter ailleurs le théâtre de la guerre. Il se décida donc pour la retraite, et chercha à engager les Sicanes à quitter leurs villes pour suivre son armée, promettant de leur donner à habiter un territoire plus étendu et plus fertile que celui qu'ils abandonneraient, et leur garantissant en outre qu'à la fin de la guerre il laisserait à ceux qui le désireraient la liberté de retourner dans leur patrie. Un très-petit nombre de Sicanes craignant, s'ils montraient quelque répugnance, d'exposer leurs campagnes aux ravages du soldat, consentit aux propositions de Denys; les autres se détachèrent tout à

fait de son parti ¹. Leur exemple fut suivi par les Halyciens, qui envoyèrent des députés au camp des Carthaginois et entrèrent dans leur alliance. Cependant Denys s'était remis en marche pour Syracuse, où il reconduisit son armée, après avoir dévasté tout le pays qui se trouva sur son passage.

LVI. Imilcon, dont les entreprises réussissaient ainsi, selon ses desseins, s'occupa des dispositions nécessaires pour conduire son armée sur Messine, dont il avait le plus grand désir de s'emparer, afin de profiter des avantages de la situation. En effet, le port de cette ville était en état de contenir la flotte carthaginoise, qui se composait de plus de six cents bâtiments; en outre, du moment où Imilcon serait ainsi maître du détroit, il se flattait avec raison d'intercepter l'arrivée des secours que Denys attendait d'Italie, et de tenir en respect les flottes qui voudraient se rendre du Péloponnèse en Sicile. S'étant donc décidé à cette entreprise, Imilcon commença par recevoir dans son alliance les habitants d'Himère et ceux de la forteresse de Céphalœdium ²; il se rendit ensuite maître de la ville de Lipara et imposa une contribution de trente talents ³ aux habitants de l'île où cette ville est située. Après ces succès, il marcha avec toutes ses forces réunies sur

¹ Il y a ici une nouvelle lacune dans le texte; Rhodomann y a suppléé par quelques mots que j'ai traduits. — ² Villes situées sur la côte occidentale de la Sicile, à peu près à moitié chemin entre les promontoires de Lilybée et de Pélore. — ³ Cent soixante et quinze mille francs.

Messine, pendant que ses vaisseaux le suivaient en rangeant la côte; enfin, ayant parcouru rapidement cette longue route, il arriva dans la Péloride, et prit position à cent stades environ de Messine¹. Lorsque les habitants de cette ville apprirent l'arrivée des ennemis dans leur voisinage, un grand dissentiment d'opinions se manifesta parmi eux sur le parti à prendre dans cette guerre. Quelques-uns, effrayés de la puissance des ennemis, se voyant d'ailleurs isolés, sans alliés, et privés même du secours de leur propre cavalerie qui avait été envoyée à Syracuse, désespérèrent de pouvoir soutenir un siège, découragés surtout en considérant les murailles de la ville tombées en ruines, et que la situation critique où ils se trouvaient ne laissait pas le loisir de réparer. Ils firent donc sortir de Messine leurs femmes et leurs enfants, et, emmenant avec eux leurs effets les plus précieux, allèrent chercher un asile dans les villes voisines; mais quelques autres habitants, ayant connaissance d'un ancien oracle qui prédisait que des Carthaginois viendraient porter de l'eau dans leur ville, avaient entendu, selon l'opinion vulgaire, cet oracle dans un sens favorable, en supposant qu'il annonçait que des Carthaginois seraient un jour esclaves dans Messine. Animés par cette prédiction, ils firent passer chez plusieurs de leurs concitoyens la confiance qui était dans leurs âmes, les décidèrent à braver les dangers de la guerre, pour con-

¹ Plus de dix-huit kilomètres.

server leur liberté; et sur-le-champ un corps d'élite, composé des plus braves jeunes gens de la ville, fut envoyé dans la Péloride ¹ pour défendre la campagne contre les ravages de l'ennemi.

LVII. Pendant que ce mouvement s'exécutait, Imilcon, voyant que les Messiniens ne songeaient qu'à l'empêcher de descendre du côté de terre sur Messine, détacha deux cents vaisseaux de sa flotte pour attaquer la ville par mer. Il pensait, et avec raison, que les forces messiniennes étant occupées à repousser les approches de l'ennemi par la Péloride, il serait facile aux troupes embarquées sur les vaisseaux de s'emparer de la ville, qu'ils trouveraient vide de tous ses défenseurs. Favorisées par un vent du nord, les trirèmes carthaginoises entrèrent promptement dans le port, et le corps de troupes détaché dans la Péloride, quoique accouru en toute hâte au secours de la ville, arriva trop tard, après l'apparition des vaisseaux ennemis dans le port, pour pouvoir la sauver. Les Carthaginois avaient déjà environné Messine de toutes parts, et, ayant pénétré dans l'intérieur à travers les décombres des murailles détruites, s'en étaient rendus maîtres. Quelques-uns des habitants ayant néanmoins essayé de repousser l'ennemi en combattant avec courage, périrent glorieusement; d'autres se réfugièrent dans les villes des environs; mais la masse de la population se hâtant de gagner les montagnes voisines, s'y dispersa, et vint oc-

¹ Cette contrée était située entre le cap Pélore et Messine.

cuper les forteresses de la contrée. Enfin, parmi ceux qui étaient restés dans Messine, quelques-uns tombèrent entre les mains des ennemis, et quelques autres se jetèrent à la mer, dans l'espérance de traverser le détroit à la nage. Le nombre de ces derniers s'élevait à plus de deux cents, dont la plupart furent emportés par le courant : cinquante seulement parvinrent à aborder sur la côte d'Italie. Après avoir réuni toute son armée dans Messine, Imilcon entreprit de détruire les forteresses disséminées dans la campagne; mais comme leur situation les rendait d'un accès très-difficile et qu'elles furent d'ailleurs vaillamment défendues par les Messiniens qui s'y étaient réfugiés, il ne put réussir à s'en rendre maître, et fut obligé de revenir dans la ville. Il y laissa reposer quelque temps ses troupes, et fit en même temps ses dispositions pour marcher sur Syracuse.

LVIII. En ce temps les Sicules, qui nourrissaient une ancienne haine contre Denys, trouvant l'occasion favorable de se détacher de lui, changèrent de parti, et tous, à l'exception des Assoriniens¹, se déclarèrent pour les Carthaginois. Cependant Denys, qui était rentré à Syracuse, avait mis en liberté un grand nombre d'esclaves dont il forma l'équipage de soixante vaisseaux; il fit venir aussi de Lacédémone plus de mille hommes de troupes qu'il prit à sa solde, visita par

¹ Assorus ou Assorium, ville située presque au centre de la Sicile.

lui-même tous les forts répandus dans la campagne, et pourvut en abondance à leur approvisionnement. Il mit surtout beaucoup de soins à fortifier les citadelles du pays des Léontins, et y fit entrer tous les grains récoltés dans les plaines environnantes. D'un autre côté, il réussit à déterminer les Campaniens habitants de Catane ¹ à se transporter dans la ville que l'on nomme aujourd'hui *Etna*, et à s'y établir pour tirer parti de cette position extrêmement forte. Tous ces arrangements terminés, il s'avança, avec son armée, à cent soixante stades ² de Syracuse et vint camper dans les environs du Taurus ³ : ses forces consistaient alors en trente mille hommes d'infanterie, plus de trois mille chevaux et cent quatre-vingts vaisseaux, dans le nombre desquels on comptait peu de bâtiments de transport, et *** trirèmes (22). Tandis que Denys se préparait à entrer en campagne, Imilcon faisait abattre les murs de Messine. Il avait en même temps ordonné à ses soldats de raser les maisons jusqu'au sol, de n'en laisser rien subsister, ni en briques, ni en charpente, ni en matériaux d'aucun genre, et de brûler ou de réduire tout en poussière. Au moyen du grand nombre de bras dont il pouvait disposer, ce travail fut promptement achevé, et bientôt la ville devint méconnaissable, à tel point qu'à peine on pouvait se figurer

¹ Voy. plus haut, chap. xv. — ² Près de trente kilomètres.

³ Colline où fut bâtie par la suite la ville de Tauromenium. Voy. le chapitre suivant.

qu'elle eût été jadis habitée. Imilcon, considérant que Messine était très-éloignée des autres villes alliées des Carthaginois, que sa situation la rendait une des plus commodes de la Sicile, avait résolu de deux choses l'une, ou de faire que la ville restât tout à fait inhabitable, ou de rendre sa reconstruction à la fois très-difficile et très-longue.

LIX. Imilcon, après avoir ainsi montré par la fin déplorable de Messine à quel point il portait la haine contre les Grecs, détacha Magon, commandant de la flotte, avec toutes les forces navales des Carthaginois, en lui ordonnant de tourner la colline nommée *le Taurus* : cette colline était alors occupée par une population de Sicules très-nombreuse, mais n'ayant pas de chef. Denys lui avait d'abord donné à habiter le territoire des Naxiens¹; mais ces Sicules, séduits par les promesses d'Imilcon, venaient de s'emparer de ces hauteurs, et, comme la position était très-forte, ils s'y fixèrent non-seulement pour le moment actuel, mais continuèrent encore après la guerre à l'habiter, et l'environnèrent d'une muraille. Enfin, ils bâtirent une ville à laquelle, d'après leur séjour sur le Taurus, ils donnèrent le nom de *Tauromenium*². Cependant Imilcon, s'étant mis en mouvement avec l'armée de terre, accéléra sa marche et arriva dans cette partie de la Naxie que nous venons d'indiquer, suivi par la flotte de Ma-

¹ Le Taurus était dans la Naxie ou territoire des Naxiens. — ² Ce nom signifie *habitant du Taurus*.

gon qui côtoyait le rivage; mais une éruption, qui peu de temps auparavant avait éclaté dans l'Etna et s'était étendue jusqu'à la mer, empêchait les troupes de terre de continuer à marcher de conserve avec les vaisseaux : toute la contrée entre la montagne et la mer ayant été bouleversée par ce que l'on appelle la *lave* ¹, l'armée était nécessairement obligée de faire le tour de la montagne. Magon eut donc l'ordre de se porter vers Catane, pendant qu'Imilcon, se dirigeant par l'intérieur des terres, pressait sa marche pour arriver sur la côte voisine, où l'armée se réunirait de nouveau avec la flotte; car ce qu'il craignait le plus était que les Siciliens, profitant de la dispersion de ses forces, ne vinssent par mer attaquer Magon; et c'est en effet ce qui arriva. Instruit que celui-ci ralentissait sa navigation, et que le chemin pris par son armée de terre était également difficile et long, Denys se hâta d'atteindre Catane, dans le dessein d'engager un combat naval avec Magon avant qu'Imilcon n'eût fait sa jonction. Il se flattait, en déployant pendant l'action son infanterie le long du rivage, de donner plus de confiance à ceux qui combattaient sur sa flotte, en même temps que cette démonstration rendrait les ennemis plus timides. Enfin, et ce qui était le plus important dans le cas où ses vaisseaux seraient maltraités, il assurait ainsi aux équipages qui les montaient un refuge certain au milieu de l'armée de terre. Après s'être arrêté à ce

¹ Voy. liv. V, chap. vi.

plan, Denys fit partir Léptine à la tête de la totalité de ses vaisseaux, en lui donnant l'ordre de combattre avec toutes ses embarcations réunies, et de ne rompre jamais sa ligne de bataille, afin de ne pas se laisser jeter dans quelque péril irremédiable, par le nombre supérieur des vaisseaux ennemis, Magon n'ayant pas moins de cinq cents navires, en y comprenant les bâtiments de transport et les barques manœuvrées à rames et armées d'éperons d'airain.

LX. Lorsque les Carthaginois aperçurent le rivage couvert d'une armée de terre formidable, et en même temps les vaisseaux grecs se mettre en mouvement pour se porter sur eux, une vive inquiétude s'empara subitement de leurs esprits, et ils se mirent d'abord en devoir de gagner la côte. Mais ensuite réfléchissant qu'ils couraient risque de se perdre tout à fait, s'ils entreprenaient de se mesurer à la fois et contre l'armée de terre, et contre la flotte, ils changèrent promptement d'avis et se décidèrent à combattre seulement sur mer : ils rangèrent donc leurs vaisseaux en ordre de bataille, et attendirent dans cette position l'attaque des ennemis. Pendant qu'ils faisaient ces dispositions, Léptine s'était avancé avec trente de ses meilleurs vaisseaux, fort loin du reste de la flotte, et avait commencé le combat avec plus de valeur que de prudence. Engagé parmi les premiers vaisseaux carthaginois (23), il coula d'abord à fond un assez grand nombre de trièmes qui lui étaient opposées ; mais bientôt Magon

ayant réussi à envelopper avec toute sa flotte les trente vaisseaux syracusains, il s'en suivit une action dans laquelle les Carthaginois se montrèrent inférieurs en courage et en valeur aux soldats de Leptine, mais l'emportèrent sur ceux-ci par le nombre. Le combat fut donc, par cette double cause, extrêmement acharné; et comme les pilotes poussaient avec une grande audace leurs navires contre ceux des ennemis pour s'en approcher, la mêlée devint semblable à une mêlée sur terre, les vaisseaux ne combattant plus à distance pour frapper de leurs éperons ceux qu'ils avaient en tête, mais les équipages des embarcations, confondues et accrochées les unes aux autres, se battant à la portée du bras. Quelques hommes, voulant sauter sur les vaisseaux opposés, tombaient dans la mer; d'autres, réussissant mieux à tenter l'abordage, se battaient dans le vaisseau ennemi. Malgré tant de vaillance, Leptine, forcé de toutes parts, fut enfin obligé de fuir et de gagner le large. Les autres vaisseaux, abandonnés à eux-mêmes, se mirent également en retraite sans ordre, et, poursuivis par les Carthaginois, tombèrent en leur pouvoir; car la défaite que Leptine venait d'essuyer avait rendu ces derniers plus audacieux, tandis qu'elle avait jeté un découragement extraordinaire parmi les Siciliens. Le combat ayant fini de cette manière, les Carthaginois se mirent avec une ardeur nouvelle sur les traces des bâtiments qui fuyaient en désordre, en détruisirent plus de cent, et ayant fait

ranger la côte à leurs embarcations à rames, se donnèrent, par cette manœuvre, le moyen d'atteindre et de tuer tous les matelots qui cherchaient à gagner à la nage la protection de l'armée de terre; un grand nombre d'entre eux périt ainsi, à très-petite distance du rivage, sans que les troupes de Denys pussent les secourir, et toute la côte fut bientôt couverte d'une foule de cadavres et de débris de naufrages. Dans ce combat naval les Carthaginois, quoique vainqueurs, perdirent beaucoup de monde; mais les Siciliens eurent à regretter plus de vingt mille hommes. A la suite de l'action, les Carthaginois conduisirent leurs trirèmes à Catane, où elles jetèrent l'ancre, et y traînèrent également les vaisseaux pris, qu'ils firent tirer à terre et réparer, de manière que la grande victoire qu'ils venaient de remporter pût être connue de leurs concitoyens non-seulement par les récits qu'ils en entendraient, mais encore par la vue des bâtiments tombés au pouvoir des vainqueurs.

LXI. Les Siciliens, s'étant mis en marche pour retourner à Syracuse, réfléchirent pendant la route qu'ils allaient se trouver renfermés dans cette ville et exposés à un siège fort difficile à soutenir et très-long; ils demandèrent donc avec instance à Denys de les conduire à la rencontre d'Imilcon, qui, depuis la victoire que sa flotte venait de remporter, se tiendrait sans doute moins sur ses gardes (24). Ils se flattaient de jeter l'épouvante chez les Barbares par cette ap-

parition imprévue, et de réparer ainsi la défaite que la flotte syracusaine avait essuyée. Denys parut d'abord se rendre à ces instances, et se disposait à faire marcher son armée contre Imilcon, lorsque quelques-uns de ses affidés lui ayant représenté qu'il risquerait, par ce mouvement, de perdre sa capitale, si Magon se portait avec toute sa flotte sur Syracuse, il changea brusquement d'avis. Il savait en effet que, par une disposition à peu près semblable, Messine était tombée au pouvoir des Barbares; et jugeant qu'il n'y aurait aucune sûreté pour lui à laisser la ville privée de ses défenseurs, il continua à se diriger vers Syracuse. Mais la plupart des Siciliens, mécontents de la détermination qu'il avait prise en refusant d'aller à la rencontre des ennemis, l'abandonnèrent pour se retirer, les uns, dans leur patrie, et les autres dans les forteresses voisines. Cependant Imilcon, après deux jours de marche, arriva sur le rivage de Catane, et fit tirer à terre tous les vaisseaux de la flotte, pour les mettre en sûreté contre la violence du vent qui s'était élevé. Il donna ensuite à son armée quelques jours de repos dont il profita pour envoyer des députés aux Campaniens qui s'étaient établis à Etna, et les engager à renoncer à leur alliance avec Denys. Pour prix de cette défection, il promettait de leur céder un vaste territoire, et de les admettre au partage du butin qui serait fait pendant la guerre. Il leur apprenait par la même voie que ceux de leurs compatriotes

qui habitaient Entelle¹ s'étaient déjà prononcés en faveur des Carthaginois, et avaient refusé de combattre dans les rangs des Siciliens. Enfin, il leur peignait les Grecs comme les ennemis déclarés de toutes les autres nations (25). Mais les Campaniens d'Etna, qui avaient livré des otages à Denys, et dont les meilleurs soldats se trouvaient alors dans Syracuse, furent forcés de persister dans l'alliance du tyran, quelque désir qu'ils eussent d'ailleurs de s'en dégager pour passer du côté des Carthaginois.

LXII. Épouvanté de la puissance et des victoires des Carthaginois, Denys, de retour à Syracuse, s'empressa d'envoyer son beau-frère Polyxène² dans les cités grecques de l'Italie, et près des Lacédémoniens et des Corinthiens, pour demander des secours, et exhorter ces divers peuples à ne pas voir avec une coupable indifférence les villes grecques de la Sicile exposées à une entière destruction. Il fit partir en même temps des commissaires, auxquels il remit de grosses sommes d'argent, pour lever des troupes dans le Péloponnèse, et engager à son service le plus grand nombre possible de soldats, sans rien épargner sur la solde. Tandis qu'il s'occupait de ces soins, Imilcon ayant fait charger et orner ses vaisseaux du butin enlevé sur les ennemis, entra dans le grand port de Syracuse et jeta un effroi universel dans la ville. Deux cent huit vaisseaux longs vinrent s'y ranger en bataille, les rames

¹ Voy. plus haut, chap. ix. — ² Voy. liv. XIII, chap. xcvi.

en dehors, et brillant des riches dépouilles que la guerre avait fait tomber dans les mains des Carthaginois. Ces navires de guerre étaient suivis de plus de mille bâtimens de transport, que l'on voyait s'avancer à toutes voiles, et dont plus de cinq cents étaient chargés (26). Enfin, on comptait en tout à peu près deux mille vaisseaux de divers genres, de manière que le port de Syracuse, quoique d'une vaste étendue, était obstrué par cette multitude d'embarcations et caché presque entièrement sous les voiles déployées. A peine toute la flotte des Carthaginois eut jeté l'ancre, que leur armée de terre parut du côté opposé : elle consistait, si l'on en croit quelques historiens, en trois cent mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie¹. Imilcon, commandant en chef de toutes ces forces, établit son logement dans le temple de Jupiter, et fit camper ses troupes aux environs, à douze stades² de distance de Syracuse. Après avoir pris cette position, il fit sortir toute son armée et la rangea en bataille sous les murs de la ville, pour provoquer les Syracusains au combat. En même temps cent des meilleurs vaisseaux carthaginois croisaient en avant des ports³, afin de tenir en alarme les habitants de la ville et de les forcer d'avouer leur infériorité sur mer.

¹ Le texte ajoute *et deux cents vaisseaux longs* ; mais c'est une inutile répétition que j'ai cru devoir éviter. — ² Deux kilomètres et plus.

³ Syracuse, indépendamment du grand port, en avait plusieurs autres, tels que le *petit port*, le *port de Puchynus*, etc.

Mais personne n'ayant osé paraître en campagne, Imilcon ramena l'armée dans son camp, et pendant trente jours de suite l'employa à couper tous les arbres de la campagne et à ravager entièrement le territoire de Syracuse; par ce moyen il faisait vivre ses troupes dans l'abondance, et jetait en même temps le découragement parmi ceux qui se trouvaient renfermés dans l'intérieur de leurs murailles.

LXIII. Imilcon s'empara aussi du faubourg extérieur de l'Achradine¹, et profana les temples de Cérès et de Proserpine qui s'y trouvaient; mais la divinité vengeresse lui fit bientôt porter la peine de son impiété. A compter de cette époque ses affaires allèrent de jour en jour en déclinant; et Denys, ayant repris courage, engagea quelques escarmouches dans lesquelles les Syracusains eurent l'avantage. Plusieurs fausses alertes de nuit jetèrent le trouble dans le camp d'Imilcon et firent courir les soldats aux armes, comme si l'ennemi venait attaquer les retranchements. Enfin, une maladie contagieuse survint et fut la principale cause de tous les désastres qu'éprouvèrent les Carthaginois; mais nous en parlerons dans quelques instants², afin de ne pas devancer, par un récit anticipé, l'ordre des temps. Imilcon, s'étant alors décidé à enceindre son camp par un mur, fit détruire presque tous les tombeaux élevés dans les environs,

¹ L'Achradine était un quartier de Syracuse renfermé dans l'enceinte des murs. — ² Voy. plus bas, chap. LXXI.

au nombre desquels se trouvait celui de Gélon et de sa femme Démarète, bâti avec la plus grande magnificence. Il construisit en outre aux bords de la mer trois forts, l'un sur la côte de Plemmyrium¹, le second vers le milieu du port, et le troisième près du temple de Jupiter², et, comme il voyait que le siège devait nécessairement traîner en longueur, il y transporta ses magasins de vins et de vivres, ainsi que toutes ses autres provisions. En même temps il fit partir un certain nombre de vaisseaux de charge pour aller en Sardaigne et en Libye chercher du blé et des subsistances et les rapporter dans son camp. Cependant Polyxène, beau-frère de Denys, de retour du Péloponnèse et de l'Ionie, où il avait été député³, arrivait amenant avec lui trente vaisseaux longs que les alliés envoyaient au secours de Syracuse, sous le commandement de Pharacidas le Lacédémonien.

LXIV. Après avoir reçu ce renfort, Denys et Leptine quittèrent Syracuse avec plusieurs vaisseaux longs pour se procurer les vivres nécessaires à l'approvisionnement de la ville (27). Pendant leur absence, les Syracusains, qui se trouvaient en quelque sorte livrés à eux-mêmes, ayant aperçu en mer un bâtiment chargé de grains se dirigeant vers les ennemis, firent sor-

¹ Château situé à l'extrémité du grand port. — ² L'Olympium, à l'ouest et à peu de distance du grand port. — ³ Voy. le chapitre précédent.

tir cinq vaisseaux¹, qui l'attaquèrent, s'en rendirent maîtres et le conduisirent dans la ville. Les Carthaginois détachèrent immédiatement quarante navires contre ces cinq bâtimens; mais les Syracusains ayant sur-le-champ complété l'équipage de tous leurs vaisseaux, les mirent en mer et engagèrent un combat naval dans lequel ils s'emparèrent du vaisseau que montait le commandant carthaginois, et en détruisirent vingt-cinq autres; puis, se mettant à la poursuite du reste qui fuyait, ils se présentèrent devant la station qu'occupait la flotte ennemie, et la provoquèrent à un combat général; mais, effrayés de l'événement extraordinaire qui venait de se passer sous leurs yeux, les Carthaginois se tinrent en repos et ne répondirent pas à cet appel. Ainsi les Syracusains se retirèrent en traînant à la remorque les bâtimens qu'ils avaient pris, et qu'ils amenèrent dans la ville. Un tel succès releva leurs esprits au plus haut degré; et, en considérant que Denys avait souvent été battu par les Carthaginois, tandis qu'eux seuls étaient parvenus à les vaincre, ils se retirèrent remplis d'audace et de résolution. On commença donc à se rassembler de toutes parts, et l'on se disait l'un à l'autre qu'il était honteux de se voir esclaves de Denys, tandis qu'il se présentait une occasion si favorable d'abolir la tyrannie, puisque la guerre avait remis de nouveau entre leurs mains

¹ Il faut observer que les Syracusains étaient toujours maîtres du petit port, où étaient leurs principaux chantiers.

les armes dont ils avaient été dépouillés auparavant. Au milieu de ces discours et de cette fermentation, Denys revint; il s'empessa de convoquer une assemblée générale, combla de louanges les Syracusains, et les exhorta à prendre toute confiance, leur promettant de mettre promptement un terme à la guerre. Après cette harangue il était prêt à dissoudre l'assemblée, lorsque Théodore le Syracusain, un des hommes les plus distingués parmi les cavaliers, et auquel on reconnaissait un grand talent d'exécution, se leva et eut assez de hardiesse pour prononcer en faveur de la liberté le discours que nous allons rapporter.

LXV. « Quoique dans ce que Denys vient de nous
« dire il se trouve bien des choses fausses, cependant
« ce qui termine sa harangue est vrai; et la guerre
« dans laquelle nous sommes engagés peut, comme
« il nous l'annonce, se terminer promptement. Ce n'est
« pas néanmoins en nous menant au combat qu'il y
« réussira, puisqu'il a déjà été si souvent battu, mais
« en rendant aux citoyens la liberté dont la patrie
« jouissait; car qui de nous aujourd'hui voudrait s'ex-
« poser généreusement aux périls de la guerre, si la
« victoire ne vaut pas mieux pour nous qu'une défaite?
« Vaincus, ne nous faudra-t-il pas subir le joug des
« Carthaginois, et vainqueurs, retrouver dans Denys
« un maître encore plus insupportable? En effet, les
« Carthaginois, si la guerre leur donne la supé-
« rité, se borneront à vous imposer un tribut, et ne

« vous empêcheront point de gouverner la cité par les
« lois de vos pères; mais Denys, en dépouillant, en
« profanant nos temples, en s'appropriant les richesses
« des particuliers, en même temps qu'il leur arrachait
« la vie, a soudoyé les serviteurs pour assurer l'es-
« clavage des maîtres; et après nous avoir fait souffrir,
« au sein de la paix, tous les maux qu'ont à supporter
« les villes prises d'assaut, il vous promet aujourd'hui
« de mettre un terme à la guerre. Que nous font les
« Carthaginois? Pour nous, ô citoyens, la fin de la
« guerre punique nous importe beaucoup moins que
« la destruction du tyran qui règne dans nos murs.
« Cette citadelle, gardée par les armes de ses esclaves,
« il l'a bâtie contre la ville; cette foule de soldats
« mercenaires, il l'a rassemblée pour enchaîner les
« Syracusains dans la servitude; s'il domine l'état,
« ce n'est pas pour distribuer la justice avec équité,
« mais afin de gouverner en monarque qui se croit
« tout permis pour satisfaire une insatiable avarice.
« Les ennemis, il est vrai, occupent dans ce moment
« une partie de notre territoire, mais Denys ne s'est-il
« pas emparé de la totalité pour en faire présent à ceux
« qui travaillent avec lui à l'accroissement continu
« de sa tyrannie? Jusqu'à quand supporterons-nous
« tant d'opprobres, tandis que nos meilleurs citoyens,
« plutôt que d'en éprouver la honte, ont préféré la
« mort? Irons-nous en combattant les Carthaginois
« braver avec audace les derniers dangers, et n'oserons-

« nous pas, en présence du plus acerbe des tyrans, éle-
« ver une voix indépendante en faveur de la liberté
« et de la patrie? Aurons-nous le courage d'aller affron-
« ter tant de milliers d'ennemis, et tremblerons-nous
« devant un monarque qui n'a pas même les vertus
« d'un esclave un peu courageux?

LXVI. « Qui oserait en effet comparer Denys à notre
« ancien Gélon? Par sa propre vertu et soutenu par
« les Syracusains et tous les autres Siciliens, Gélon a
« rendu la liberté à la Sicile entière; Denys, au con-
« traire, qui trouva toutes les villes de l'île parfaite-
« ment libres, a rendu les ennemis maîtres des mers
« et a même asservi sa propre patrie. L'un, combat-
« tant de toutes parts pour le salut de la Sicile, n'a pas
« souffert que ses alliés vissent le camp de ses enne-
« mis; l'autre, fuyant depuis Motye, à travers l'île en-
« tière, est accouru se renfermer dans nos murailles,
« audacieux et cruel envers ses concitoyens, lâche de-
« vant les ennemis, n'osant même les regarder en face.
« Si donc Gélon a mérité par ses vertus et de grandes
« actions, que non-seulement les Syracusains, mais
« encore tous les Siciliens le reconnussent spontané-
« ment pour leur chef¹, comment Denys, qui n'a ja-
« mais commandé des armées que pour amener la
« ruine de nos alliés ou préparer l'esclavage des ci-
« toyens, ne serait-il pas devenu justement l'objet de
« la haine universelle? lui, qui non-seulement a tou-

¹ Voy. liv. XI, chap. xxvi.

« jours été un général indigne de ce rang, mais qui se-
« rait encore avec justice puni de mille morts. Par lui
« Géla et Camarine ont été détruites, Messine renver-
« sée de fond en comble à la suite de notre funeste
« alliance, et vingt mille de nos alliés massacrés. Pour
« tout dire, enfin, nous voici renfermés dans une seule
« ville, et il a laissé saccager toutes les autres cités
« grecques de la Sicile. Ajoutons encore à l'énumération
« de tant de forfaits, qu'il a fait esclaves, qu'il a vendu
« à l'enchère les habitants de Naxos et de Catane, et
« détruit entièrement des villes dont l'alliance et la
« prospérité nous étaient si utiles. Il a, dira-t-on, sou-
« tenu deux combats contre les Carthaginois; mais il
« a été vaincu dans chacun, et pour une fois que ses
« concitoyens lui ont confié le commandement de l'ar-
« mée, il s'en est servi sur-le-champ pour leur ravir la
« liberté; égorgeant sans pitié les hommes qui eurent
« le courage de parler en faveur des lois, et chassant
« de la ville tous ceux qui s'y distinguaient par leur
« fortune, il a donné leurs femmes en mariage à des
« prolétaires, ou à des hommes pris dans un vil ra-
« mas de toutes les nations; il a livré enfin à des Bar-
« bares ou à des étrangers les armes que les citoyens
« seuls devaient porter. Voilà, ô Jupiter, ô dieux de
« notre pays, ce qu'a fait un obscur huissier de nos
« tribunaux, un homme inconnu ¹.

LXVII. « Qu'est devenu cet amour de la liberté qui

¹ Voy. liv. XIII, chap. xcvi.

« distinguait les Syracusains ? Que sont devenus les
« exploits de nos pères ? Je ne vous parle pas des trois
« cent mille Carthaginois entièrement détruits par
« eux sous les murs d'Himère ¹ ; je passerai sous si-
« lence comment nos ancêtres délivrèrent la patrie
« des tyrans qui, après Gélon, s'étaient emparés de la
« puissance, mais je vous rapporterai seulement ce
« qui s'est passé en quelque sorte hier. Lorsque les
« Athéniens armèrent des forces si redoutables contre
« Syracuse, nos pères les ont anéanties au point de ne
« pas laisser un seul homme pour porter à Athènes
« la nouvelle du désastre de son armée ; et nous qui
« avons sous les yeux un tel exemple de leurs vertus,
« nous obéirons aux ordres de Denys, et cela, quand
« nous avons les armes à la main, quand il semble
« qu'une sorte de providence divine nous a réunis sous
« les armes, avec nos alliés, afin de nous mettre en
« état de reconquérir notre liberté ; quand il est en
« notre pouvoir, pour peu que nous ayons de courage
« et de prudence, de secouer un joug si pesant ! Pré-
« cédemment désarmés, dénués du secours de nos
« alliés, environnés de toutes parts de soldats merce-
« naires, nous étions, j'en conviens, obligés de subir
« une dure nécessité ; mais aujourd'hui, maîtres de
« nos armes, entourés d'alliés, que nous avons à la fois
« pour auxiliaires et pour spectateurs d'une résolution
« vertueuse, nous ne céderons plus, nous ferons voir

¹ Voy. liv. XI, chap. xxii.

« clairement que ce fut le malheur des temps et non
« la lâcheté qui nous fit esclaves. Eh ! comment ne rou-
« girions-nous pas de reconnaître pour notre chef un
« ennemi qui a profané nos temples ? de confier, dans
« une conjoncture si grave, le commandement à ce-
« lui auquel un homme sage ne voudrait pas confier
« ses intérêts privés ? Enfin, lorsque tous les autres
« peuples engagés dans la guerre, pour écarter les
« dangers qui les menacent, se montrent plus que ja-
« mais religieux envers les dieux, comment pourrions-
« nous attendre d'un homme qui s'est fait un nom
« odieux par son impiété une heureuse fin de celle
« que nous soutenons ?

LXVIII. « D'ailleurs quiconque voudra examiner
« les choses de près se convaincra que Denys ne craint
« pas moins la paix que la guerre : il pense actuelle-
« ment que les Syracusains, par la crainte qu'inspire
« la présence des ennemis, n'oseront rien entreprendre
« contre lui ; mais il ne doute pas qu'une fois les Car-
« thaginois vaincus, ces mêmes Syracusains, en pos-
« session de leurs armes et animés par leurs succès,
« ne se mettent en mesure de ressaisir la liberté. Aussi
« est-ce par ce motif, je le crois du moins, que dans
« la première guerre il a livré Géla et Camarine, qu'il
« a souffert que l'ennemi dépeuplât entièrement ces
« deux villes ¹ ; et par la même raison sans doute, dans
« le traité fait avec les Carthaginois il leur a cédé la

¹ Voy. liv. XIII, sur la fin.

« plupart des villes grecques de la Sicile (28). Peu de
« temps après, au sein même de la paix, violant toutes
« les conventions, il a vendu comme esclaves les ha-
« bitants de Naxos et de Catane, détruit l'une de ces
« villes et donné l'autre à habiter aux Campaniens ve-
« nus d'Italie. Enfin, le peu de citoyens qui avaient
« échappé à la ruine de leurs cités ayant tant de fois
« manifesté le désir de renverser sa tyrannie, Denys
« a déclaré la guerre aux Carthaginois, redoutant beau-
« coup moins de rompre la paix, malgré les serments
« qui l'avaient garantie que de s'exposer aux entre-
« prises de ces restes de républiques constituées par
« les Siciliens : aussi ne semble-t-il veiller qu'à leur des-
« truction. Dernièrement il s'est refusé de rassembler
« des forces près de Panorme pour s'opposer aux en-
« nemis qui, descendant à peine des vaisseaux, étaient
« encore faibles et malades de la mer. Abandonnant
« ensuite Messine sans secours, cette ville si importante
« et si bien située, il l'a laissé ruiner de fond en comble,
« non-seulement afin de faire périr ainsi un plus
« grand nombre de Siciliens, mais encore pour donner
« aux Carthaginois la facilité d'intercepter tous les se-
« cours que les flottes d'Italie ou du Péloponnèse pou-
« vaient nous apporter. En dernier lieu, n'a-t-il pas
« choisi, pour combattre, le rivage de Catane, négli-
« geant l'avantage de position que lui offraient les envi-
« rons de Syracuse, où les vaincus trouvaient au moins
« une retraite assurée dans des ports amis. Enfin, après

« ce combat naval, lorsque les vents impétueux qui
 « s'étaient élevés avaient forcé les Carthaginois à tirer
 « leurs vaisseaux à terre, quelle belle occasion de
 « vaincre n'a-t-il pas laissé échapper ! L'armée de terre
 « des ennemis n'était point encore arrivée, et la fu-
 « reur des vagues brisait leurs navires sur le rivage.
 « Si, dans ce moment, tous réunis, nous eussions mar-
 « ché par terre contre eux, les Carthaginois débarqués
 « tombaient sans combat prisonniers dans nos mains,
 « ou, forcés de s'exposer à la violence de la tempête,
 « ils eussent promptement couvert la côte des débris
 « de leurs vaisseaux naufragés.

LXIX. « Mais je ne crois pas nécessaire, devant des
 « Syracusains, de pousser plus loin mes accusations
 « contre Denys. Si ceux qui, du fait de ce tyran, ont
 « souffert tant de maux irremédiables, ne sentent pas
 « naître dans leur âme une légitime indignation, com-
 « ment de simples discours les exciteraient-ils à tirer
 « une juste vengeance de tant d'injures ? Ne leur suffit-
 « il pas de voir en lui, à la fois, le citoyen le plus dé-
 « pravé, le plus dur des tyrans et le plus lâche des
 « chefs militaires ? Toutes les fois que nous avons
 « combattu d'après ses dispositions, n'avons-nous pas
 « été toujours vaincus ? et, tout à l'heure, livrés à nous-
 « mêmes, n'avons-nous pas, seuls et avec un petit nom-
 « bre de vaisseaux, défait toutes les forces navales des
 « ennemis ? Cherchons donc un autre commandant,
 « afin que, n'ayant plus à la tête de nos armées l'homme

« qui a profané les temples sacrés, nous cessons de
« faire la guerre aux dieux mêmes, car il est évident
« que la Divinité se déclarera toujours contre ceux qui
« ont confié le commandement au plus impie des
« hommes ; et puisque sous les ordres de Denys toutes
« nos forces réunies ont été vaincues, tandis que sans
« lui, avec une faible partie de ces mêmes forces, nous
« avons pu battre les Carthaginois, comment chacun
« de nous ne reconnaîtrait-il pas, en cela, la preuve
« de la présence et de l'assistance des dieux ? Voyez
« donc, ô citoyens, si Denys veut déposer volontaire-
« ment la puissance ; laissons-le, lui et ses partisans,
« sortir librement de la ville ; mais s'il n'y consent pas,
« saisissons, sans hésiter, l'occasion présente si favo-
« rable pour reconquérir notre liberté ; nous sommes
« tous réunis ; nous sommes maîtres de nos armes ;
« nous avons ici des troupes alliées que nous ont en-
« voyées, non-seulement les Grecs d'Italie, mais encore
« ceux du Péloponnèse ; choisissons nos commandants,
« ou, suivant les lois, parmi nos concitoyens, ou parmi
« les Corinthiens qui habitent notre métropole ¹, ou,
« si nous l'aimons mieux enfin, parmi les Spartiates,
« aujourd'hui les chefs de la Grèce. »

LXX. Théodore ayant ainsi terminé son discours, les Syracusains, enlevés et animés par ses paroles, tournèrent leurs regards vers les alliés. En ce moment

¹ Les Corinthiens étaient regardés comme les fondateurs de Syracuse.

Pharacidas le Lacédémonien, qui commandait la flotte des auxiliaires, étant monté à la tribune aux harangues, tous se flattèrent qu'il allait se mettre à la tête du mouvement en faveur de la liberté; mais ce même Pharacidas, lié d'amitié avec le tyran, déclara qu'il avait été envoyé par les Lacédémoniens pour porter des secours aux Syracusains et à Denys, en combattant avec eux contre les Carthaginois, mais non pas pour renverser la puissance de Denys. Dès qu'il eut fait cette déclaration si opposée à l'attente générale, les troupes mercenaires coururent se ranger autour de Denys, et l'assemblée, frappée de terreur, se tint en repos, maudissant tout bas les Spartiates. En effet, déjà une fois Ariste le Lacédémonien ¹ avait trahi les Syracusains lorsqu'ils s'apprétaient à ressaisir la liberté, et aujourd'hui Pharacidas s'opposait encore à leurs généreux efforts. Néanmoins Denys, saisi de crainte, s'empressa de dissoudre l'assemblée; mais après qu'elle fut séparée, il se montra très-caressant dans ses discours, parla avec bienveillance à la populace, répandit des dons sur plusieurs citoyens et en invita quelques-uns à sa table.

Cependant, après s'être emparée du faubourg de Syracuse et avoir pillé le temple de Cérès et de Proserpine ², l'armée carthaginoise se vit attaquée par une maladie contagieuse. Indépendamment de la ven-

¹ On lit dans le texte *Aretès* au lieu d'*Ariste*, mais c'est évidemment une faute de copiste; il a déjà été question d'Ariste chap. x.

² Voy. plus haut, chap. LXIII.

geance que la Divinité exerçait ainsi, ce fléau s'augmentait encore, d'une part, de la réunion de tant de milliers d'hommes dans un même espace, et de l'autre, par la saison qui donne le plus d'intensité à ces sortes de maladies : c'était l'été, et les chaleurs n'avaient jamais paru si excessives. Du reste, ce lieu semblait destiné à être de tout temps le théâtre d'un immense désastre ; car déjà les Athéniens, qui peu de temps auparavant avaient établi leur camp sur ce terrain enfoncé et marécageux, y avaient éprouvé les ravages de la maladie à laquelle un grand nombre d'entre eux succombèrent. Avant le lever du soleil un frisson glacial, causé par l'air chargé de l'humidité des eaux stagnantes, saisissait les corps ; et, à midi, une chaleur étouffante accablait cette multitude d'hommes entassés dans un emplacement si étroit.

LXXI. La maladie commença par attaquer les Libyens, et fit beaucoup de victimes. D'abord on prit soin d'enterrer leurs corps ; mais bientôt la foule des morts s'étant excessivement accrue, et tous ceux qui soignaient les malades, atteints par la contagion, périssant eux-mêmes, personne n'osa plus s'approcher des infirmes. Ainsi, tout secours de l'art ayant cessé, la maladie devint absolument sans remède. La mauvaise odeur qui sortait des cadavres sans sépulture et les exhalaisons putrides des marais engendraient d'abord un flux catarrhal et ensuite des tumeurs à la gorge. Ces accidents étaient peu après suivis de

fièvres, de douleurs nerveuses le long de l'épine du dos et de pesanteur dans les jambes. Enfin, la dysenterie succédait, et des pustules couvraient toute la surface du corps : tels étaient presque généralement la nature et les effets de la maladie. Mais quelques hommes étaient en même temps atteints de manie, perdaient tout à fait la mémoire, et, hors de sens, parcouraient le camp en frappant tous ceux qu'ils rencontraient. En un mot, la violence du mal et la promptitude de la mort rendaient inutiles tous les secours des médecins; les malades mouraient le cinquième jour ou au plus tard le sixième après l'invasion du mal, et dans des douleurs si atroces, qu'ils estimaient heureux ceux qui avaient péri dans la guerre, sous le fer des ennemis. De plus, comme les hommes qui assistaient les malades avaient tous gagné le même mal, la situation de ceux qui étaient attaqués devenait effroyable, personne ne voulant rendre aucun service à ces infortunés; ainsi, non-seulement ceux qui n'étaient liés par aucune relation s'abandonnaient réciproquement, mais des frères étaient forcés de laisser leurs frères, des amis leurs amis, par la crainte d'être eux-mêmes victimes de la contagion.

LXXII. Lorsque Denys eut connaissance du fléau qui désolait les Carthaginois, il équipa quatre-vingts vaisseaux, et ordonna à Pharacidas et à Leptine, qui commandaient ses flottes, de mettre à la voile à la pointe du jour pour envelopper les vaisseaux ennemis.

Quant à lui, profitant d'une nuit sans lune, il fit faire un détour à ses troupes, et, s'étant avancé jusqu'au temple de la nymphe Cyane¹, il se mit en marche avec le jour, sans être découvert, dans le dessein de se porter sur le camp ennemi : il avait d'avance détaché un corps de cavalerie, et mille hommes des troupes d'infanterie étrangères à sa solde, vers la partie du camp des Carthaginois qui s'enfonçait le plus à l'intérieur des terres. Les mercenaires réunis dans ce détachement se montraient plus que les autres mal disposés pour Denys; ils s'étaient souvent mis en état de rébellion et livrés à de grands désordres : Denys, qui voulait s'en défaire, avait donc prescrit à la cavalerie, aussitôt qu'elle les verrait aux mains avec les ennemis, de prendre sur-le-champ la fuite et d'abandonner cette infanterie soudoyée. L'ordre fut ponctuellement exécuté, et toute la troupe ainsi taillée en pièces². Cependant Denys entreprit à la fois de faire le siège du camp carthaginois ainsi que celui des forteresses qu'ils avaient élevées, et comme les Barbares, déjà frappés de terreur par cette attaque inattendue, ne se défendaient qu'en désordre, Denys se rendit maître de la forteresse de Polychné³, qu'il emporta d'assaut. D'un autre côté, sa cavalerie et quelques troupes mises à terre par les

¹ Temple ou chapelle située près d'une fontaine du même nom. Voy. sur la nymphe Cyane, Ovide, *Métamorphoses*, liv. V. — ² Voyez Polyen, *Stratagèmes*, liv. V, chap. II, § 1, où l'on raconte un stratagème à peu près semblable du même Denys. — ³ Voy. liv XIII, chap. VII.

trirèmes qui avaient pris l'avance s'emparaient du village de Dascon¹; bientôt toute la flotte ayant paru et des cris de victoire s'élevant dans l'armée syracusaine pour célébrer la reddition des forts, la crainte et l'effroi se répandirent parmi les Barbares. Tous d'abord étaient accourus pour s'opposer à l'armée de terre ennemie, et repousser ses attaques contre le camp; mais dès qu'ils virent les vaisseaux syracusains s'avancer sous voiles, ils se hâtèrent de marcher au secours de leur flotte, dans la station qu'elle occupait; et comme ils étaient surpris, et qu'ils n'avaient à disposer que de quelques moments, tous leurs efforts et leur activité furent pour eux sans résultat. Pendant qu'ils s'empressaient de monter sur les ponts, et remplissaient de troupes leurs trirèmes, les vaisseaux ennemis, manœuvrant à rames, prenaient les bâtiments carthaginois par le travers, les ébranlaient avec violence et souvent d'un seul choc les entr'ouvraient et les coulaient à fond. D'autres, frappant à coups redoublés de leurs éperons les planches fortement unies du bordage, jetaient l'épouvante parmi ceux qui se préparaient à faire quelque résistance. De cette manière les meilleurs vaisseaux des Carthaginois, percés d'outre en outre, ou déchirés par les coups des éperons ennemis, remplissaient, en se brisant, l'air d'un horrible fracas, tandis que le rivage près duquel se donnait le combat se couvrait de morts.

¹ Situé de l'autre côté du grand port, en face de Syracuse.

LXXIII. Animés par ces premiers succès, les Syracusains, à l'envi l'un de l'autre, se jetèrent sur les vaisseaux ennemis et massacrèrent un grand nombre des Barbares, déjà saisis d'effroi, à l'aspect des immenses dangers qui les environnaient de toutes parts. L'armée de terre, attaquant en même temps la station maritime des Carthaginois, ne montra pas moins d'ardeur : parmi ces troupes on voyait Denys lui-même qui s'était avancé à cheval jusqu'à Dascon¹. Les Syracusains y trouvèrent à terre quarante vaisseaux à cinquante rameurs, à leur suite plusieurs navires de transport à l'ancre, ainsi que quelques trirèmes, et mirent sur-le-champ le feu aux bâtiments qui étaient à sec ; la flamme, s'élevant avec rapidité dans les airs, se répandit de tous côtés ; attaqua toutes ces embarcations, et la violence de l'incendie ne permit ni aux marchands ni aux matelots de leur porter aucun secours. En ce moment un vent terrible qui s'éleva porta la flamme des vaisseaux tirés à terre sur les navires de charge à l'ancre. Les hommes qui les montaient, dans la crainte d'être étouffés, se jetèrent à l'eau, et les câbles qui retenaient les ancres ayant été bientôt consumés, les bâtiments, abandonnés aux vagues, tombèrent les uns sur les autres ; quelques-uns se perdirent ainsi en se brisant dans ce choc, d'autres furent jetés à la côte par le vent, mais le plus grand nombre périt dans les

¹ Mouillage situé sur le grand port, à l'opposite de la ville. Une partie de la flotte carthaginoise occupait ce mouillage.

flammes. L'aspect des navires de charge dont les mâts que le feu avait gagnés s'enflammaient, et dont les antennes brûlaient, offrit du rivage de Dascon un spectacle pour ainsi dire théâtral aux habitants de la ville qui le contemplaient de la côte opposée; et les Barbares leur paraissaient périr de la même mort que subissent les hommes qui, en punition de leur impiété envers les dieux, ont été frappés de la foudre.

LXXIV. Un avantage si décisif ayant enflammé les esprits, ce que Syracuse renfermait d'enfants déjà un peu grands et d'hommes avancés en âge, mais que la vieillesse n'avait pas encore entièrement épuisés, sortit de la ville, remplit les barques, et tous se portèrent en foule sur les vaisseaux qu'ils rencontraient errants dans le port. Ils pillèrent ceux que déjà le feu avait en partie détruits, et en tirèrent tout ce qui pouvait encore servir après avoir été réparé. Quant aux navires que la flamme avait épargnés, ils les prirent à la remorque et les amenèrent dans la ville. Ainsi, ceux même que leur âge exemptait du service militaire ne pouvaient se contenir, et, dans l'excès de leur joie, la vive émulation qui saisit toutes les âmes donnait des forces à la faiblesse. Enfin, le bruit de la victoire s'étant répandu dans toute la ville, les femmes, les enfants et les domestiques, abandonnant tous à la fois les maisons, coururent sur les murs, qui furent bientôt couverts de spectateurs. Les uns, levant les mains vers le ciel, rendaient grâces aux dieux, les autres

s'écriaient que la Divinité tirait une juste vengeance des Barbares qui avaient souillé les temples; et en effet, vu de loin, le spectacle de tant de vaisseaux dévorés par le feu, et de la flamme qui, du haut des mâts embrasés, s'élançait dans les airs, apparaissait comme un véritable combat auquel les dieux prenaient part. A chaque nouveau succès, les Grecs marquaient cet événement par des cris qui retentissaient jusqu'aux cieux, tandis que les Barbares, dans leur effroi et dans les maux de tous genres qui les accablaient, ne faisaient entendre que des clameurs confuses mêlées au bruit et au fracas des armes. Mais la nuit étant survenue, le combat cessa, et Denys vint établir son camp en face de celui que les Barbares occupaient près du temple de Jupiter.

LXXV. Les Carthaginois, vaincus sur terre et sur mer, envoyèrent une députation à Denys, qui la reçut à l'insu des Syracusains. Cette députation lui proposait de consentir à laisser retourner en Libye ceux qui avaient survécu au désastre de l'expédition, et offrait de donner à Denys, pour prix de ce consentement, trois cents talents¹, qui existaient encore dans le camp. Denys déclara qu'il lui était impossible de permettre la fuite à toute l'armée, mais qu'il consentait à laisser partir de nuit, par mer et en secret, les seuls Carthaginois proprement dits; car il savait d'avance que ni les Syracusains, ni ses alliés ne souffriraient qu'il exé-

¹ Un million six cent cinquante mille francs.

cutât un tel marché à l'égard de tous les ennemis. Du reste, Denys agissait ainsi parce que son intention n'était nullement de détruire tout à fait la puissance des Carthaginois, afin que les Syracusains, toujours dans la crainte d'une nouvelle attaque de leur part, n'eussent jamais le loisir de s'armer pour recouvrer leur liberté. Denys étant donc convenu de laisser, dans quatre jours, les Carthaginois s'enfuir pendant la nuit, ramena son armée dans la ville. Imilcon, de son côté, fit transporter également de nuit, dans la citadelle, les trois cents talents promis et les livra dans l'île à ceux que le tyran avait désignés pour les recevoir; et lorsque l'époque indiquée fut arrivée, Imilcon remplit dans la nuit quarante trirèmes de ses compatriotes seuls, et, laissant derrière lui tout le reste de son armée, mit à la voile pour s'échapper. Il avait déjà traversé le port, lorsque quelques Corinthiens eurent connaissance de cette fuite, et s'empressèrent, en toute hâte, d'en venir informer Denys; mais tandis que celui-ci appelait ses soldats aux armes, et gagnait du temps en rassemblant les chefs de ses troupes, les Corinthiens, sans attendre ses ordres, se mirent à la poursuite des Carthaginois, et, faisant à l'envi force de rames, atteignirent les vaisseaux puniques de l'arrière-garde, les frappèrent de leurs éperons, et les coulèrent à fond. Cette action était terminée lorsque Denys mit ses forces en mouvement; mais déjà les Sicules alliés des Carthaginois, prévoyant l'attaque des Syracusains, s'étaient

mis en retraite par l'intérieur des terres, et presque tous parvinrent à se sauver en regagnant leur patrie. Cependant Denys, ayant fait garder les passages, conduisit, pendant que la nuit durait encore, toute son armée contre le camp ennemi. Les Barbares, abandonnés à la fois par leur général, par les Carthaginois et même par les Sicules, perdirent complètement courage, et, frappés de terreur, prirent la fuite. Quelques-uns, tombant au milieu des troupes qui gardaient les chemins, furent faits prisonniers; mais la plupart, jetant leurs armes, allèrent au-devant des Syracusains, les priant de leur accorder au-moins la vie. Les Ibériens seuls, se rassemblant en armes, envoyèrent un héraut pour offrir de passer dans les rangs des Syracusains. Denys traita avec eux et les incorpora parmi les troupes à sa solde; il fit prisonnier le reste de l'armée, et livra au pillage de ses soldats les effets qui se trouvaient encore dans le camp des Carthaginois.

LXXVI. C'est ainsi que les Carthaginois éprouvèrent l'inconstance extrême de la fortune; et ce grand revers doit démontrer à tous que ceux qui s'élèvent orgueilleusement plus haut que la raison ne le permet ne tardent pas à se convaincre de leur propre faiblesse. Ces Carthaginois, maîtres à peu près de toute la Sicile, à l'exception de Syracuse, et s'attendant d'un moment à l'autre, à s'emparer de cette dernière ville, sont en un instant forcés de trembler pour leur pa-

trie même. Eux qui avaient renversé les tombeaux des Syracusains contemplant cinquante mille cadavres des leurs, victimes de la peste, entassés et privés des honneurs de la sépulture. Eux qui venaient de ravager les campagnes des Syracusains voient bientôt après leur flotte devenir la proie des flammes. Ce même port que leurs vaisseaux avaient naguère si pompeusement parcouru, où ils avaient étalé aux yeux des Syracusains le spectacle insolent de leur prospérité, ils ne se doutaient pas qu'ils seraient obligés de le traverser, fuyant pendant la nuit, et laissant au pouvoir des ennemis leurs alliés abandonnés lâchement. Leur général lui-même, qui avait dressé sa tente dans le temple de Jupiter et pillé les trésors sacrés que ce lieu renfermait, fuit honteusement dans Carthage avec un petit nombre des siens; il se soustrait à une mort naturelle, mais pour subir la juste punition de ses impiétés; et, l'objet des reproches de tous ses concitoyens, il traîne dans sa patrie une vie ignominieusement célèbre. Il arrive même à un tel excès de malheur, que, couvert des plus vils vêtements, on le voit parcourir tous les temples de Carthage, confessant ses impiétés envers les dieux, et frappé par la main vengeresse de la Divinité. Enfin, se condamnant lui-même à mort, il se laisse périr de faim ¹, léguant à ses concitoyens une crainte religieuse du courroux

¹ Paul Orose donne une autre fin à Imilcon. Voy. liv. IV, pag. 226, 227 de l'édition d'Havercamp.

des dieux; car après cette funeste guerre, la fortune assembla bientôt sur leurs têtes de nouvelles calamités.

LXXVII. En effet, le bruit de ces désastres s'étant répandu en Libye, les alliés des Carthaginois, ces peuples qui déjà depuis longtemps supportaient impatiemment le joug qui pesait sur eux, sentirent leur haine s'enflammer par la trahison qui avait livré aux Syracusains les troupes auxiliaires¹. Ainsi excités à la fois, et par la colère et par le mépris que leur inspiraient pour l'autorité des Carthaginois les revers que ceux-ci venaient d'essuyer, ils se levèrent pour recouvrer leur liberté. Des députés de ces divers peuples eurent des conférences entre eux. On rassembla des forces; une armée se forma et vint camper en plaine. Bientôt hommes libres et esclaves accoururent pour se réunir au camp, et en peu de temps cette armée se trouva forte de deux cent mille hommes. Les insurgés s'emparèrent alors de Tunis, ville située à peu de distance de Carthage². Maîtres de cette ville, ils tinrent la campagne, et, toujours vainqueurs dans les combats qui eurent lieu, ils forcèrent les ennemis à se renfermer dans leurs murailles. Les Carthaginois, persuadés que les dieux s'étaient ouvertement déclarés contre eux, effrayés et troublés, se réunirent en petits groupes, et ne surent d'abord que recourir aux prières pour apai-

¹ Voy. le chapitre précédent. — ² Plus de vingt-deux kilomètres, ou cent vingt stades. Voy. Polybe, liv. XIV, chap. x.

ser le courroux de la divinité. La crainte et la superstition s'étaient emparées de toute la ville, et chaque habitant voyait déjà, par la pensée, la patrie livrée à l'esclavage. On rendit un décret qui prescrivait que tout moyen possible serait mis en usage pour fléchir les dieux offensés par les impiétés d'Imilcon; et, quoique jusque alors ni Cérès, ni Proserpine ne fussent au nombre des divinités auxquelles on rendait un culte, on leur donna des prêtres pris parmi les plus distingués des citoyens de la ville, et l'on éleva avec la plus grande solennité les statues des déesses¹; des sacrifices leur furent offerts, suivant les rites grecs, et parmi les Grecs qui se trouvaient à Carthage on fit choix de ceux qui étaient les plus éclairés, pour les attacher au service de ces divinités. Après s'être acquittés de ces devoirs, les Carthaginois s'occupèrent de construire des vaisseaux et de se préparer à la guerre. Cependant les insurgés, composés d'un mélange d'hommes de différentes nations, manquaient de chefs en état de les conduire, et, ce qui était encore plus inquiétant pour eux, comme leur armée était très-nombreuse, ils commençaient à sentir la disette des vivres, tandis que les Carthaginois en tiraient facilement de la Sardaigne; de plus, les disputes pour le commandement avaient semé le désordre parmi eux; enfin, quelques-uns, gagnés par l'argent des Carthaginois, re-

¹ Proserpine et Cérès se nommaient chez les Grecs les déesses par excellence.

noncèrent aux espérances de liberté conçues en commun. Ainsi, d'une part la rareté des subsistances, et de l'autre la trahison, déterminèrent cette armée d'insurgés à se dissoudre; et tous, retournant dans leur patrie, délivrèrent les Carthaginois de la plus grande terreur qu'ils eussent jamais éprouvée. Telle était la situation des choses en Libye.

LXXVIII. En Sicile, Denys s'apercevant que les troupes mercenaires qu'il avait à sa solde s'étaient tout à fait aliénées de lui, et craignant qu'elles ne le privassent de l'autorité, commença par faire arrêter Aristotèles qui les commandait. A cette nouvelle, les soldats en foule ayant couru aux armes, et demandant avec humeur leur paye, le tyran leur dit qu'il avait envoyé Aristotèles à Lacédémone, où ce chef serait mis en jugement par ses concitoyens; et pour paiement de la solde que les mercenaires, au nombre de près de dix mille, réclamaient, il leur abandonna la ville et la campagne de Leontium. Séduits par la fertilité du territoire, ces hommes acceptèrent avec empressement la proposition, et, se partageant les terres, allèrent habiter le pays des Léontins. Denys, ayant ainsi apaisé cette insurrection, fit chez l'étranger une levée d'autres mercenaires, et leur confia, ainsi qu'à ses affranchis, la défense de son autorité. Cependant après la défaite des Carthaginois tous ceux qui avaient échappé au désastre des villes de Sicile, que ces Barbares avaient réduites en esclavage, se réunirent et, ayant recouvré

leur ancienne patrie, commencèrent à se relever de leurs malheurs. Denys établit à Messine mille Locriens, quatre mille Medimnéens et six cents des Messéniens exilés du Péloponnèse qui avaient été bannis de Zacynthe et de Naupacte. Mais comme il apprit que les Lacédémoniens voyaient de mauvais œil qu'il eût permis aux Messéniens qu'ils avaient chassés, d'habiter une ville aussi remarquable que Messine, il les en retira, leur donna, sur les bords de la mer, un petit territoire qu'il détacha de celui des Abacénites, et fixa les limites de la partie qu'il leur attribua. Les Messéniens y fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Tyn-daris, établirent entre eux un gouvernement régulier, et, ayant admis au rang de citoyens un grand nombre d'étrangers, formèrent en peu de temps une population de plus de cinq mille habitants. Lorsque ses dispositions furent achevées, Denys fit de fréquentes expéditions dans le pays des Sicules, et s'y rendit maître des villes de Smeneum et de Morgantine; mais il fit la paix avec Agyris, tyran des Agyriniens, ainsi qu'avec Damon qui exerçait l'autorité souveraine chez les Centoripiniens, et conclut également des traités avec les Erbitéens et les Assoriniens. Il s'empara ensuite par trahison des villes de Cephalaëdium, de Solonte et d'Enna, et enfin il accorda la paix aux Erbessiniens. Tel était l'état des affaires en Sicile.

LXXIX. Revenons maintenant à la Grèce. Les Lacédémoniens, prévoyant toute l'importance que pren-

drait la guerre qu'ils soutenaient contre les Perses, mirent Agésilas, le second de leurs rois, à la tête des affaires. Après avoir enrôlé un corps d'élite de six mille hommes, et fait entrer dans son conseil trente des citoyens les plus distingués, Agésilas passa avec son armée, d'Europe en Asie, et se rendit à Éphèse. Arrivé dans cette ville, il fit une nouvelle levée de trois mille hommes, et mit en campagne ses troupes qui s'élevaient à dix mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux. Elles étaient suivies d'une foule de marchands forains et de vagabonds que l'espoir du pillage avait attirés, et dont le nombre n'était pas au-dessous de celui que nous venons d'indiquer pour les combattants. Cette armée traversa les plaines qu'arrose le Caystre, saccageant tout le territoire appartenant aux Perses qu'elle parcourut jusqu'à ce qu'elle eût atteint Cymes, où elle s'arrêta. De là, elle fit pendant la plus grande partie de l'été des excursions dans la Phrygie et dans les campagnes limitrophes, qu'elle ravagea en s'emparant de tout ce qui pouvait pourvoir abondamment à ses besoins; et quand l'automne fut venu, elle retourna à Éphèse. Tandis que ces choses se passaient, les Lacédémoniens avaient envoyé des députés près de Nephérée, roi d'Égypte¹, pour réclamer son alliance et des secours; mais, au lieu d'un corps de troupes, il donna aux Spartiates tout ce qui était nécessaire pour l'équipement de cent trirèmes et cinq cent mille

¹ Nephéritès, selon la Chronique d'Eusèbe.

boisseaux de froment. Cependant Pharax, qui commandait la flotte lacédémonienne, ayant levé l'ancre de l'île de Rhodes, avec cent vaisseaux, fit voile sur Sasanda dans la Carie, forteresse distante de Caune d'environ cent cinquante stades ¹. De là il partit pour aller mettre le siège devant cette ville et bloquer le commandant de la flotte du roi, Conon, qui s'y trouvait avec quarante vaisseaux; mais Pharnabaze et Artapherne, étant venus au secours de Caune avec des forces supérieures, Pharax fut obligé d'en lever le siège, et de ramener toute sa flotte vers Rhodes. Conon, profitant de la retraite des Lacédémoniens, rassembla quatre-vingts vaisseaux, se porta sur la Chersonèse, et, comme dans ce moment les Rhodiens, ayant repoussé les navires péloponnésiens, s'étaient détachés de l'alliance des Lacédémoniens, toute la flotte de Conon fut reçue dans la ville. En ce temps les vaisseaux lacédémoniens qui transportaient les vivres dont le roi d'Égypte avait fait présent à leur armée, ignorant la défection des Rhodiens, arrivaient en toute confiance à pleines voiles dans l'île. Les Rhodiens et Conon, qui était à la tête de la flotte des Perses, s'emparèrent aisément de ce convoi, et, l'ayant fait entrer dans les ports de l'île, ramenèrent l'abondance dans la ville. Conon fut encore, à cette époque, joint par quatre-vingt-dix vaisseaux qui lui arrivèrent, dix de la Cilicie et quatre-vingts de la Phénicie, bâtiments dont

¹ Vingt-sept à vingt-huit kilomètres.

le vice-roi des Sidoniens avait pris le commandement.

LXXX. Peu de temps après, Agésilas ayant ramené toute son armée dans les plaines du Caystre et sur les campagnes voisines du mont Sipyle, ruina entièrement les possessions des habitants de cette contrée. Tissapherne, ayant de son côté réuni dix mille chevaux et cinquante mille hommes d'infanterie, se mit à la poursuite des Lacédémoniens, et leur tua les hommes détachés du corps d'armée qui s'étaient répandus en fourrageurs dans les terres; mais Agésilas, ayant formé son armée en un grand carré ¹, continua à côtoyer les pentes du mont Sipyle, attendant une occasion favorable d'attaquer les ennemis. Par ce mouvement il étendit ses incursions dans la campagne jusqu'aux portes de Sardes, dévastant tous les vergers, et particulièrement le jardin ² appartenant à Tissapherne, lieu célèbre par la beauté des arbres ainsi que par les autres magnificences qu'il renfermait, et consacré à la jouissance de tous les biens que procure la paix. Retournant ensuite sur ses pas, Agésilas, lorsqu'il se trouva à moitié chemin entre Sardes et Thybarnes ³, détacha de nuit Xenoclès le Spartiate avec quatorze cents hommes, chargés d'occuper un lieu boisé et couvert où ils se mirent en embuscade pour surprendre les Barbares. Quant à Agésilas, dès que

¹ En forme de brique, selon l'expression du texte grec. — ² Le paradis, selon le texte grec. — ³ Ou Tybarra, sur le Pactole.

le jour parut, il continua sa marche. A peine avait-il dépassé le point où l'embuscade était dressée que les Barbares tombèrent en désordre sur son arrière-garde, et l'attaquèrent vivement; mais Agésilas faisant brusquement volte-face, un combat très-vif s'engagea avec les Perses. Tandis que l'on était aux mains, le signal convenu pour avertir la troupe placée en embuscade ayant été levé, les soldats qui étaient cachés se montrèrent, et, entonnant leurs chants de guerre, se jetèrent sur les ennemis. Les Perses, se voyant surpris entre deux attaques, s'épouvantèrent et se mirent sur-le-champ en fuite. Les troupes d'Agésilas les poursuivirent pendant quelque temps, leur tuèrent plus de six mille hommes, firent un grand nombre de prisonniers, et pillèrent leur camp, où des richesses de tout genre étaient entassées. En quittant le champ de bataille, Tissapherne, frappé de l'audace des Lacédémoniens, se retira dans Sardes, et Agésilas se proposait, à la suite de sa victoire, de porter ses troupes dans les satrapies du haut pays (29); mais n'ayant pu obtenir, dans les sacrifices qu'il ordonna, des augures favorables, il ramena ses forces du côté de la mer. Artaxerxe, roi de l'Asie, en apprenant la défaite de ses armées, effrayé des suites de la guerre contre les Grecs, laissa éclater toute sa colère sur Tissapherne, qu'il en regardait comme l'auteur (30.) Sollicité de plus par sa mère Parisatis, de punir ce général, à qui elle ne pouvait pardonner d'avoir

dénoncé le projet de son fils Cyrus, lorsque celui-ci avait entrepris une expédition contre son frère, Artaxerxe se décida à donner le commandement de son armée à Tithrauste, et lui ordonna de s'emparer de la personne de Tissapherne. Le roi adressa en même temps des lettres aux satrapes et aux villes pour leur enjoindre d'exécuter tout ce que le nouveau général leur prescrirait. Muni de ces ordres, Tithrauste arriva à Colosses, en Phrygie, où, avec le secours d'un certain satrape natif de Larisse, il surprit Tissapherne dans le bain et lui fit couper la tête qu'il envoya au roi. Il entama ensuite avec Agésilas des négociations qui se terminèrent par la conclusion d'une trêve de six mois.

LXXXI. Tandis que ces événements se passaient en Asie, les Phocidiens, ayant déclaré la guerre aux Béotiens, à l'occasion de quelques différends survenus entre les deux peuples, réussirent à décider les Lacédémoniens à soutenir leur querelle. Ceux-ci leur envoyèrent d'abord, avec peu de monde, Lysandre, qui, arrivé dans la Phocide, y rassembla un corps de troupes, et ensuite Pausanias, roi de Sparte, qui s'y rendit avec six mille hommes. De leur côté les Béotiens engagèrent les Athéniens à prendre part à cette guerre; mais, sans les attendre, ils se mirent seuls en mouvement, et marchèrent sur Haliarte, qu'ils trouvèrent assiégée par Lysandre et par les Phocidiens; une action eut donc lieu, et, dans le combat, Lysandre

périt ainsi qu'un grand nombre de Lacédémoniens et de leurs alliés. Toute la phalange béotienne qui s'était mise à la poursuite des vaincus revînt promptement sur ses pas sans avoir voulu trop s'aventurer; mais deux cents Thébains environ, qui s'étaient jetés imprudemment dans les défilés de montagnes très-escarpées, furent massacrés. On donna à cette guerre le nom de *guerre Béotique*. Dès que Pausanias, roi de Sparte, fut instruit de la défaite des Lacédémoniens, il conclut une suspension d'armes avec les Béotiens, et ramena ses troupes dans le Péloponnèse. Sur ces entrefaites, Conon, à qui les Perses avaient confié le commandement de leurs forces maritimes, ayant formé le projet de se rendre près du roi, laissa pour le remplacer à la tête de la flotte Hiéronymus et Nicodème, l'un et l'autre Athéniens, et mit ensuite à la voile pour la Cilicie. De là, dirigeant sa route par Thapsaque de Syrie, il s'embarqua sur l'Euphrate qu'il descendit jusqu'à Babylone. Lorsqu'il fut dans cette ville, il se mit en relation avec le roi, et s'engagea envers lui à battre les Lacédémoniens sur mer, si l'on voulait mettre à sa disposition l'argent et toutes les choses nécessaires pour un armement qu'il dirigerait à son gré. Artaxerxe, après avoir donné de grands éloges à son zèle, et lui avoir fait de magnifiques présents, établit près de Conon un trésorier chargé de fournir tout l'argent qu'il demanderait. Il lui laissa en même temps la faculté de désigner celui des géné-

raux perses qu'il désirerait avoir pour collègue dans le commandement. Conon choisit le satrape Pharnabaze, et partit pour revenir sur les côtes de la mer, où il régla toutes choses d'après l'autorité qui lui était confiée.

OLYMP. XCVL

2.

—
Avant
l'ère vulgaire,
395.

LXXXII. L'année dont nous venons de rapporter les nombreux événements étant terminée¹, les Béotiens et les Athéniens, et ensuite les Corinthiens et les Argiens formèrent entre eux un traité d'alliance, résultat de la haine commune, que tous les peuples avaient conçue contre les Lacédémoniens. Accablés de la pesanteur du joug dont ils étaient chargés, ces peuples espéraient, en s'unissant et en excitant dans les plus grandes villes de la Grèce les mêmes sentiments, parvenir aisément à détruire la supériorité dont Sparte s'était emparée. Ils commencèrent donc par établir à Corinthe un conseil où chaque ville envoya des représentants pour délibérer sur les affaires générales, et prendre en commun la conduite de la guerre. Après sa réunion, le conseil fit partir des députés qui se rendirent dans différentes villes, et en détachèrent un grand nombre de l'alliance des Lacédémoniens. L'Europe tout entière entra ainsi immédiatement dans la

¹ Pour l'année suivante, DIOPHANTE, archonte d'Athènes; LUCIUS VALEBIUS, MARCUS FURIUS, QUINTUS SERVILIUS, QUINTUS SULPICIUS, CLAUDIUS UGON, MARIUS APPIUS, et suivant Tite-Live, au lieu de ces deux derniers, MARCUS VALERIUS MAXIMUS et LUCIUS FURIUS, tribuns militaires à Rome.

ligue, et son exemple fut suivi par les Leucadiens, les Acarnaniens, les Ambraciotes et les Chalcidiens voisins de la Thrace. Les députés entreprirent également de décider les peuples qui habitent le Péloponnèse à se déclarer contre les Lacédémoniens; mais aucun d'eux ne voulut prêter l'oreille à cette proposition, par la crainte que leur inspirait la ville de Sparte, placée sur leurs flancs et formant une sorte de citadelle qui tient sous sa garde tout le Péloponnèse. Cependant Medius, qui exerçait l'autorité souveraine à Larisse en Thessalie, alors en guerre avec Lycophron, tyran de Phères; ayant invoqué les secours de la confédération, le conseil lui envoya deux mille hommes. Dès que ce renfort fut arrivé, Medius s'empara de Pharsale, où les Lacédémoniens entretenaient une garnison, et vendit les habitants comme esclaves. A la suite de cette conquête, les Béotiens unis aux Argiens, s'étant séparés de Medius, se rendirent maîtres d'Héraclée de Trachinie, où ils furent introduits pendant la nuit par quelques-uns des habitants. Ils y égorgèrent tous les Lacédémoniens qu'ils trouvèrent dans la ville, mais ils en laissèrent sortir les Péloponnésiens avec tout ce que ceux-ci possédaient. Ayant ensuite rappelé les Trachiniens que les Lacédémoniens avaient bannis de leur patrie¹, ils leur donnèrent pour demeure Héraclée, comme aux plus anciens habitants de la province; et Isménias, qui commandait les Béotiens, laissa les Ar-

¹ Voy. plus haut, chap. xxxviii.

giens dans la ville pour veiller à sa défense. Quant à lui, après avoir déterminé les Énians et les Athamanes ¹ à se détacher des Lacédémoniens, il réunit toutes les troupes qu'il tira de ces deux peuples à celles que lui avaient fournies les autres membres de la confédération, et, se trouvant ainsi à la tête d'à peu près six mille hommes, il conduisit cette armée dans la Phocide. Il avait à peine établi son camp près de Naryca dans la Locride, où l'on dit qu'Ajax avait reçu le jour, lorsqu'il vit s'avancer contre lui toutes les forces des Phocidiens, à la tête desquelles se trouvait Lacysthènes de Laconie : un combat très-vif s'engagea et dura fort longtemps. Enfin les Béotiens furent vainqueurs et poursuivirent jusqu'à la nuit l'ennemi en déroute. Ils lui tuèrent environ mille hommes et en perdirent, de leur côté, près de cinq cents. A la suite de cette bataille, les deux armées abandonnèrent la campagne : les Phocidiens se retirèrent dans leur pays et les vainqueurs sur Corinthe. Alors le conseil commun de la ligue, voyant les affaires prendre une tournure aussi favorable, s'occupa de rassembler sous les murs de cette ville toutes les troupes que les alliés avaient levées ; et l'armée confédérée se trouva bientôt forte de plus de quinze mille hommes d'infanterie et d'environ cinq cents chevaux.

LXXXIII. Cependant les Lacédémoniens, en voyant les principales villes de la Grèce soulevées et réunies

¹ Les Énians de Thessalie, les Athamanes d'Étolie.

contre eux, avaient rendu un décret pour rappeler d'Asie Agésilas et l'armée qu'il commandait; mais, en attendant son retour, ils étaient parvenus à réunir, tant de leurs propres soldats que de ceux des alliés, vingt-trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, avec lesquels ils allèrent attaquer l'ennemi. La bataille se donna sur les bords du fleuve Némée¹: elle dura jusqu'à la nuit, et dans chaque armée une des ailes fut victorieuse et l'autre défaite². Les Lacédémoniens et leurs alliés ne perdirent néanmoins que onze cents hommes, tandis que du côté des Béotiens et des autres confédérés il y eut deux mille huit cents hommes de tués. Sur ces entrefaites Agésilas, ayant fait passer son armée d'Asie en Europe, commença par remporter une victoire sur quelques peuples de la Thrace³ qui, avec des forces considérables, s'étaient avancés pour l'arrêter, et fit un grand carnage de ces Barbares. Après cette victoire il prit sa route par la Macédoine et les mêmes pays qu'avait traversés Xerxès, dans les temps où celui-ci porta la guerre chez les Grecs. S'étant ainsi dirigé de la Macédoine sur la Thessalie, Agésilas continua son chemin vers le défilé des Thermopyles, qu'il passa pour entrer en Béotie. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, Conon l'Athénien et Pharnabaze, qui commandaient la flotte du roi, se

¹ Entre Corinthe et Sicyone. — ² Cette bataille est aussi connue sous le nom de *bataille de Corinthe*. — ³ Les Tralles. Voy. liv. XVII, chap. LXV.

trouvaient dans les eaux de Loryma de la Chersonèse, ayant sous leurs ordres plus de quatre-vingt-dix trirèmes ; mais ayant appris que les forces maritimes des ennemis étaient sur la côte de Cnide, ils se mirent en mesure de les amener à un combat naval. Pisandre, à qui les Lacédémoniens avaient confié le commandement de leur marine, quittant alors sa station de Cnide, mit à la voile avec quatre-vingt-cinq trirèmes, et vint mouiller en avant de Phycus de Chersonèse. En partant de cette dernière station, il tomba dans la flotte du roi, et le combat s'étant engagé avec les vaisseaux de l'avant-garde ennemie, il eut d'abord l'avantage ; mais les Perses ayant porté au secours de cette avant-garde toutes leurs trirèmes réunies en ligne, les vaisseaux alliés des Lacédémoniens prirent la fuite vers la côte. Abandonné par eux, Pisandre, regardant comme une lâcheté indigne de Sparte de fuir ignominieusement, continua à faire tenir le vaisseau qu'il montait en face de l'ennemi, et après avoir glorieusement combattu et tué beaucoup de monde aux Perses, il mourut enfin les armes à la main, d'une mort digne de la patrie qui lui avait donné le jour. Conon poursuivit les Lacédémoniens jusque près de terre et leur prit cinquante trirèmes. Une grande partie des équipages, s'étant jetée à la mer, gagna la côte à la nage ; on fit cependant environ cinq cents prisonniers. Le reste des trirèmes de la flotte lacédémonienne se réfugia dans le port de Cnide.

LXXXIV. D'un autre côté, Agésilas, ayant reçu des renforts du Péloponnèse, était entré en Béotie avec toutes les forces qu'il commandait. Aussitôt que les Béotiens eurent connaissance de son arrivée, ils marchèrent à sa rencontre avec leurs alliés, et l'atteignirent dans les environs de Coronée, où les deux armées se livrèrent bataille. Les Thébains mirent en déroute l'aile qui leur était opposée, et poursuivirent les vaincus jusqu'à leur camp; mais le reste de l'armée béotienne, après avoir résisté pendant peu de temps, fut forcé par Agésilas et ceux qui combattaient immédiatement sous ses ordres à prendre la fuite. Les Lacédémoniens se considérant donc comme vainqueurs (31) élevèrent un trophée sur le champ de bataille et rendirent à l'ennemi ses morts. Dans cette action les Béotiens et leurs alliés perdirent plus de six cents hommes, et les Lacédémoniens n'eurent, soit dans leurs rangs soit dans ceux de leurs auxiliaires, que trois cent cinquante hommes tués. Agésilas, qui avait reçu plusieurs blessures dans le combat, fut porté à Delphes où il demeura pour se faire guérir. Pendant que ces événements avaient lieu, Pharnabaze et Conon, à la suite du combat naval de Cnide, s'étaient portés, avec tous leurs vaisseaux, sur les villes alliées des Lacédémoniens. Ils commencèrent par détacher de cette alliance les habitants de l'île de Cos, et ensuite ceux de l'île de Nisyrus et de la ville de Teium¹. Les habitants

¹ Ville de la Bithynie. Voy. Cellarius, tom. II, pag. 180.

de l'île de Chio, après avoir chassé la garnison-lacédémonienne, passèrent également dans le parti de Conon; et leur exemple fut suivi par les Mitylénien, les Éphésien et les Érttyhréen. Dès que cette grande révolution fut connue, un même empressement à quitter l'alliance des Lacédémonien se manifesta dans toutes les villes qui en dépendaient : les unes, chassant les garnisons lacédémoniennes, rétablirent un gouvernement libre, et les autres s'attachèrent à Conon, dont elles reconnurent l'autorité. C'est ainsi qu'à compter de cette époque les Lacédémonien perdirent la suprématie sur les mers. Après ce succès Conon, ayant résolu, d'accord avec les Perses, de se rendre avec toute sa flotte sur les côtes de l'Attique, mit à la voile, fit route par les Cyclades qu'il rattacha à son parti, et parut près de l'île de Cythère; il s'en empara dès le premier abord, et ayant accordé une capitulation aux habitants, il leur donna la liberté de se retirer en Laconie. Conon laissa dans l'île une garnison suffisante, et se remit en mer, faisant voile vers Corinthe. Arrivé dans cette ville, il eut une conférence avec le conseil de la ligue, et lui communiqua ses projets : un traité d'alliance fut conclu, et la flotte perse, ayant remis des secours en argent à la confédération, retourna en Asie.

Dans ce temps, Eropus, roi de Macédoine, mourut de maladie, après un règne de six ans; son fils Pausanias lui succéda, mais ne régna qu'un an¹.

¹ Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 572.

Théopompe de Chio, celui qui a écrit l'histoire de la Grèce, la termine à la même année où se donna le combat naval de Cnide; son ouvrage est divisé en douze livres, et cet historien l'avait commencé au point même où Thucydide avait fini le sien, au combat naval de Cynosséma ¹. Ainsi Théopompe avait embrassé un espace de dix-sept ans ².

LXXXV. L'année qui vient de nous occuper s'étant écoulée, au commencement de celle qui suivit ³, Conon, toujours commandant de la flotte royale des Perses, entra dans le port du Pirée avec quatre-vingts trirèmes, et promit à ses concitoyens de rétablir l'enceinte d'Athènes : on se rappelle ⁴ que les remparts de la ville, le Pirée et les longs murs ⁵ avaient été démolis, en exécution du traité conclu avec les Lacédémoniens, après la ruine totale de la puissance d'Athènes, à la suite de la guerre du Péloponnèse. Conon, pour remplir sa promesse, prit à ses gages une multitude d'ouvriers, fournit en outre, pour les aider dans leurs travaux, un grand nombre d'hommes tirés des équipages

OLYMP. xcv.

3.

—

Avant
l'ère vulgaire,
394.

¹ *Le monument du Chien*. Voy. ci dessus, liv. XIII, chap. xl : la bataille se donna près du tombeau d'Hécube, sur lequel se trouvait un chien. — ² Voy. liv. XIII, chap. xlii. — ³ EUBULIDE, archonte d'Athènes; LUCIUS SERGIUS, AULUS POSTUMIUS, PUBLIUS CORNELIUS, SEXTUS CENSIVS, QUINTUS MANLIUS, ANICIUS CAMILLUS, tribuns militaires à Rome. Selon Tite-Live, les trois derniers de ces tribuns se nommaient AULUS MANLIUS, LUCIUS JULIUS et LUCIUS FURIUS. — ⁴ Voyez liv. XIII, chap. cvii. — ⁵ *Les longues jambes* mot à mot. Ces murs, comme on l'a déjà dit, unissaient le port du Pirée à la ville.

de ses vaisseaux, et parvint par ce moyen à rebâtir en peu de temps la majeure partie des murailles. Les Thébains avaient de leur côté envoyé cinq cents travailleurs ou tailleurs de pierre, et plusieurs autres villes s'étaient également empressées de faire passer des secours; mais Tiryzaze, qui commandait en Asie l'armée de terre des Perses, jaloux des succès de Conon, l'attira à Sardes, et, sous prétexte qu'il employait les forces de la monarchie uniquement à ranger des villes sous l'obéissance des Athéniens, le fit arrêter et jeter en prison.

LXXXVI. A Corinthe quelques membres du gouvernement, guidés par leur ambition personnelle ¹, ayant formé une conspiration entre eux, projetèrent de faire périr une partie des citoyens tandis que les jeux se célébreraient au théâtre. Cette conspiration remplit la ville de troubles, et, les Argiens ayant secondé une si audacieuse entreprise, les conjurés réussirent à faire égorger cent vingt habitants et en firent bannir cinq cents. Informés de cette sédition, les Lacédémoniens prirent sur-le-champ des dispositions pour en arrêter les suites, et réunirent une armée; mais d'un autre côté les Athéniens et les Béotiens, dans le dessein de mettre la ville de Corinthe à leur discrétion, se rangèrent du parti des auteurs de ces meurtres. Cependant les bannis s'étant réunis aux Lacédémoniens et à leurs alliés arrivèrent de nuit près du Léchée ²,

¹ Le texte est ici corrompu, et je suis le sens que le traducteur allemand a donné à ce passage. — ² Nom du port de Corinthe.

et s'emparèrent à main armée de ce port. Le lendemain une troupe sous les ordres d'Iphicrate étant sortie de Corinthe pour les chasser, il s'en suivit un grand combat dans lequel les Lacédémoniens, vainqueurs, firent perdre beaucoup de monde aux ennemis. A l'issue de ce premier engagement, les Béotiens ainsi que les Athéniens et après eux les Argiens et les Corinthiens s'étant avancés, avec toutes leurs forces réunies, pour attaquer le Léchée, et, ayant fait le siège de la place, pénétrèrent d'abord dans l'enceinte intérieure de la forteresse; mais les Lacédémoniens et les bannis ayant renouvelé très-brillamment le combat, les Béotiens ainsi que tous leurs alliés furent complètement repoussés, et se retirèrent dans la ville, laissant environ mille hommes sur la place. Bientôt après, comme l'époque de la célébration des jeux Isthmiques approchait, de nouveaux différends s'élevèrent dans la ville, à l'occasion de la présidence de cette solennité, qu'un grand nombre de prétendants ambitionnaient; mais, après de longues disputes, les Lacédémoniens eurent assez de crédit pour faire donner cette présidence aux bannis de Corinthe. Comme les premiers événements tragiques de cette guerre se passèrent, ainsi qu'on le voit, dans les environs de Corinthe, elle prit le nom de *guerre Corinthiaque*; elle dura huit ans ¹.

¹ Elle se termina par la paix d'Antalcide, dans la seconde année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. Voy. plus bas, chap. cx.

LXXXVII. En Sicile les habitants de Rhegium, se plaignant que Denys fortifiait Messine dans le dessein de les tenir en bride ¹, commencèrent par accueillir les citoyens que le tyran avait exilés, ainsi que tous ceux qui, s'étant déclarés contre lui, avaient été forcés de fuir. Ils donnèrent ensuite la ville de Myles ² aux restes des habitants de Naxos et de Catane qui avaient été chassés de leur patrie, et ayant mis sur pied une armée, en confièrent le commandement à Héloris, qui fut chargé de faire le siège de Messine. Ce général dirigea ses attaques sur la citadelle; mais les Messiniens qui étaient dans la ville, et les troupes mercenaires de Denys, s'étant réunis inopinément, vinrent attaquer les assiégeants. Dans le combat qui s'engagea alors, les Messiniens furent vainqueurs, et tuèrent aux Rhégiens plus de cinq cents hommes. Après ce succès obtenu, les Messiniens marchèrent sans perdre de temps sur Myles, dont ils se rendirent maîtres; et ayant accordé une capitulation aux Naxiens qui se trouvaient dans la ville, leur laissèrent la liberté d'en sortir. Ces Naxiens, exilés de leur nouvelle patrie, se dispersèrent parmi les Sicules et dans les villes grecques de Sicile, où ils établirent çà et là leurs demeures ³. Quant à Denys, ayant réussi à disposer en sa faveur les cités voisines du détroit, il forma le dessein de faire une expédition contre les Rhégiens;

¹ Voy. plus haut, chap. LXXVIII. — ² Aujourd'hui Melozzo, ville de Sicile en face de Rhegium. — ³ Voy. liv. XVI, chap. vii.

mais comme il était gêné dans ses projets par les Sicules, qui occupaient Tauromenium, il jugea qu'il lui importait de commencer par attaquer ceux-ci : il fit donc marcher son armée contre eux, et choisit son camp en face de Naxos. Il y passa l'hiver, sans renoncer au siège qu'il avait mis devant Tauromenium, se flattant toujours que les Sicules abandonneraient cette colline, qu'ils n'occupaient que depuis peu de temps ¹.

LXXXVIII. Mais les Sicules de Tauromenium tenaient de leurs pères, par une ancienne tradition, que jadis leur nation était maîtresse de la partie de l'île où ils se trouvaient, et que des Grecs arrivés sur une flotte avaient, à une époque reculée, fondé Naxos et chassé les habitants primitifs. Ils croyaient donc n'avoir fait que rentrer en possession de leur patrie, et, regardant comme une juste représaille des torts que les Grecs avaient faits à leurs ancêtres, de se défendre contre eux et de les combattre, ils avaient pris la noble résolution de se maintenir sur la colline qu'ils occupaient. Ainsi, des deux côtés se montrait une égale ardeur de vaincre. Cependant le solstice d'hiver était arrivé, et tous les environs de la citadelle se trouvaient couverts de neige. Denys observant que les Sicules, déjà rassurés par l'aspérité des lieux et

¹ A peine deux ans s'étaient-ils écoulés depuis que les Sicules avaient commencé à bâtir Tauromenium. Voy. plus haut, chap. LIX de ce livre.

la hauteur de leurs murailles, gardaient dans cette saison les postes avec plus de négligence, se mit en marche par une nuit orageuse et sans lune, pour attaquer les hauteurs où la ville était située. Lui et son armée souffrirent beaucoup, et de la difficulté de la route semée de précipices, et de la profondeur de la neige. Néanmoins il parvint à se rendre maître de la citadelle; mais, lorsqu'il y arriva, la rigueur du froid lui avait ulcéré le visage et blessé les yeux. Du premier point dont il s'était emparé, il s'était porté sur un autre, et allait faire pénétrer son armée dans la ville même, lorsque les Sicules, accourant en nombre à la défense de leurs foyers, repoussèrent toutes les troupes de Denys. Entraîné lui-même dans la foule des siens, et renversé par un coup porté sur sa cuirasse, il roula longtemps, et peu s'en fallut qu'il ne tombât vivant au pouvoir des ennemis. Les Sicules qui occupaient les hauteurs, profitant de cet avantage, tuèrent plus de six cents hommes de l'armée de Denys, et presque tous les soldats qui la composaient ayant perdu leur armure, il fut le seul qui sauva sa cuirasse. Dès que ce grand échec fut connu, les Agrigentins et les Messiniens, ayant d'abord chassé les partisans de Denys qui se trouvaient parmi eux, résolurent de défendre leur liberté, et renoncèrent à l'alliance du tyran.

LXXXIX. En Grèce, Pausanias, roi de Lacédémone, mis en jugement par ses concitoyens, fut con-

damné à l'exil, après avoir régné quatorze ans ¹. Son fils, Agésipolis, lui succéda, et régna le même nombre d'années. Pausanias, roi de Macédoine, fut tué en trahison par Amyntas; il avait régné un an : Amyntas s'empara ensuite de la souveraineté et régna vingt-quatre ans ². Ainsi se termina l'année.

XC. Dans le cours de la suivante ³, Magon, l'un des généraux carthaginois, demeuré en Sicile, rétablissait les affaires de ses concitoyens, presque ruinées par la dernière défaite qu'ils avaient éprouvée. Il traitait avec humanité les villes qui se trouvaient encore sous l'obéissance de Carthage, et soutenait toutes les populations auxquelles Denys faisait la guerre. Par cette conduite il réussit à faire entrer dans son parti le plus grand nombre des Sicules; et, étant enfin parvenu à mettre une armée sur pied, il marcha contre Messine. Après avoir ravagé la campagne et s'être emparé d'un riche butin, il leva son camp et alla l'établir dans les environs d'Abacène ⁴,

OLYMP. xcv.

4.

—

Avant

l'ère vulgaire,

393.

¹ Voy. sur les motifs d'accusation, et sur la condamnation de Pausanias, Xénophon, *Histoires grecques*, liv. III, à la fin. — ² Voyez liv. XV, chap. LX. — ³ DÉMOSTRATE, archonte d'Athènes; LUCIUS TITINIUS, PUBLIUS LICINIUS, PUBLIUS MÆLIUS, QUINTUS MANLIUS, CNEIUS GENUGIUS et LUCIUS ATILIUS, tribuns militaires à Rome. Le P. Petau est tombé dans une singulière erreur à l'égard du nom de l'archonte d'Athènes de cette année, qu'il appelle *Arché*, d'après Diodore, ayant pris le mot ἀρχὴ du texte, qui indique l'archontat, pour le nom propre de l'archonte (*Doctrina temporum*, lib. XIII, pag. 323). Voy. aussi la note de Wesseling, tom. VI, pag. 575. — ⁴ Ville de Sicile, non loin de Tyndaris.

ville qui était entrée dans l'alliance des Carthaginois; mais Denys étant venu l'attaquer dans cette position, avec des forces considérables, un combat très-vif s'engagea. L'armée de Denys remporta la victoire, et les Carthaginois, ayant perdu plus de huit cents hommes, furent obligés de se renfermer dans la ville. De son côté, Denys vint à Syracuse, et, peu de jours après son retour, équipa cent trirèmes, les remplit de troupes, et partit pour une expédition contre Rhegium. Arrivé de nuit et à l'improviste près de la ville, il mit le feu aux portes en même temps qu'il faisait appliquer des échelles aux murailles. Les Rhégiens surpris accoururent d'abord en petit nombre à la défense de leurs murs et cherchèrent à éteindre le feu; mais Héloris, leur général, ayant ensuite paru, donna une autre direction à la défense. Il conseilla à ses concitoyens de faire tout le contraire de ce qu'ils avaient fait jusque-là, et la ville fut sauvée. En effet, s'ils étaient parvenus à éteindre le feu, ils se trouvaient trop peu en forces pour empêcher Denys de pénétrer dans la ville; ils allèrent donc chercher dans les maisons voisines du bois et des sarments de vigne, et loin d'apaiser l'incendie ils le rendirent plus violent, et donnèrent ainsi le temps au peuple, qui se rassemblait, d'arriver sur les lieux et de mettre la ville en état de défense. Denys, ayant de cette manière échoué dans son entreprise, se replia sur la campagne qu'il dévasta, livrant aux flammes les moissons, et coupant tous les

arbres. Cependant, à la suite de ce dégât, il conclut une trêve d'une année avec les habitants de Rhegium, mit à la voile, et revint à Syracuse.

XCI. Les Grecs établis en Italie, voyant que l'ambition de Denys l'avait amené jusqu'à menacer leur territoire, formèrent une ligue entre eux, et établirent un conseil commun. Ils espéraient, en se réunissant ainsi, pouvoir, d'une part, s'opposer facilement aux entreprises de Denys, et, de l'autre, se défendre contre leurs voisins les Lucaniens, avec lesquels ils étaient en guerre. En Grèce, les exilés de Corinthe qui occupaient le Léché¹, favorisés par quelques intelligences qu'ils s'étaient ménagées, entreprirent de s'emparer de la ville pendant la nuit; mais, les troupes commandées par Iphicrate étant accourues à la défense des remparts, les assaillants perdirent trois cents hommes, et furent obligés de se réfugier de nouveau dans le port. Quelques jours après, une colonne de Lacédémoniens traversant le territoire de Corinthe, Iphicrate, à la tête de quelques détachements de troupes confédérées, tomba sur cette colonne, et en détruisit la majeure partie. Le même Iphicrate, ayant pris avec lui les hommes armés à la légère, marcha sur Phliunte, et, dans le combat qui eut lieu, tua aux ennemis plus de trois cents hommes. De là il se porta sur Sicyone : les Sicyoniens s'étaient rangés en bataille sous les murs de la ville; mais, vaincus par

¹ Voy. plus haut, chap. LXXXV.

Iphicrate, ils perdirent cinq cents hommes, et le reste alla chercher un refuge dans la ville.

XCII. Tandis que ces événements avaient lieu, les Argiens s'étant portés en armes et avec toutes leurs forces sur Corinthe, s'emparèrent de la citadelle, s'attribuèrent l'autorité dans la ville, et réunirent son territoire à celui d'Argos. De son côté, Iphicrate l'Athénien avait cherché à se rendre maître de ce même territoire, dont la possession eût été extrêmement avantageuse à sa patrie pour reconquérir la suprématie de la Grèce; mais le peuple d'Athènes s'étant opposé à cette entreprise, Iphicrate se démit du commandement, et les Athéniens le remplacèrent par Chabrias, qui fut envoyé à Corinthe.

En Macédoine les Illyriens ayant fait une incursion dans le pays, Amyntas, père de Philippe, fut obligé d'abandonner le royaume (32), et, renonçant pour le moment, à l'espoir de régner, fit présent aux habitants d'Olynthe d'un territoire voisin de leur ville, et qui était à leur convenance. Amyntas perdit ainsi la royauté; mais peu de temps après il fut ramené dans ses états par les Thessaliens, et rétabli sur le trône, qu'il occupa encore vingt-quatre ans. Quelques écrivains prétendent cependant qu'après l'abdication d'Amyntas, Argée régna en Macédoine pendant deux ans, et que ce fut ensuite qu'Amyntas recouvra l'autorité souveraine.

XCIII. Vers cette même époque Satyrus, fils de Spartacus, roi du Bosphore, mourut après avoir régné

quatorze ans; il eut pour successeur son fils Leucon, dont le règne en dura quarante.

En Italie les Romains, qui assiégeaient Veïes depuis onze ans, nommèrent dictateur Marcus Furius ¹: il eut Publius Cornelius ² pour maître de la cavalerie. L'un et l'autre, ayant pris le commandement de l'armée, firent creuser des fossés ³ sous la ville de Veïes et l'emportèrent d'assaut. Tous les habitants furent faits esclaves, et les hommes ainsi que le butin vendus publiquement. Le peuple romain décerna les honneurs du triomphe au dictateur, et, ayant prélevé le dixième du butin, en fit fabriquer un cratère d'or destiné à être consacré dans le temple de Delphes. Les envoyés chargés de porter cette offrande tombèrent entre les mains des pirates lipariens, qui les firent prisonniers et les conduisirent à Lipari; mais Timasithée, commandant des Lipariens, informé de ce qui était arrivé, sauva la vie aux envoyés romains, leur rendit l'or qu'on leur avait enlevé, et les fit passer en sûreté à Delphes. Les députés, après avoir consacré leur offrande et déposé le cratère dans le trésor des Massiliotes ⁴, revinrent à Rome. Le peuple, instruit de la conduite généreuse de Timasithée, s'empressa de lui rendre des honneurs, lui donna le droit d'hospitalité publique ⁵, et, après un espace de trente-

¹ Marcus Furius Camillus. — ² Publius Cornelius Scipion.

³ Des mines. — ⁴ Des Marseillais, colonie phocéenne. — ⁵ Voyez Tite-Live, liv. V, chap. xxviii, et la note de Drakemborg.

sept ans, lorsque les Romains prirent la ville de Lipari aux Carthaginois, ils exemptèrent les descendants de Timasithée de toute contribution, et les laissèrent libres.

OLYMP. XCVII.

1.
—
Avant
l'ère vulgaire,
392.

XCIV. Au commencement de cette année ¹ on célébra la quatre-vingt-dix-septième olympiade, dans laquelle Térirès ² fut proclamé vainqueur. En ce même temps les Athéniens ayant choisi pour commandant d'armée Thrasybule, le firent partir avec quarante trirèmes. Ayant donc mis à la voile, il arriva d'abord sur les côtes de l'Ionie, où il réunit les secours en argent que lui donnèrent les villes alliées, et se rendit ensuite dans la Chersonèse. Il y établit sa station, et contracta une alliance avec Médocus et Seuthès ³, que les Thraces avaient pour rois. Quelque temps après il sortit de l'Hellespont, et, se dirigeant vers Lesbos, il vint jeter l'ancre sur le rivage voisin d'Éresus. Là il fut assailli par des vents furieux qui lui firent perdre vingt-trois trirèmes. Néanmoins, avec le reste de la flotte, qu'il sauva de la tempête, il se porta sur les villes de l'île de Lesbos, pour les faire rentrer sous

¹ PHILOCLÈS, archonte d'Athènes; PUBLIUS SEXTUS, CORNELIUS CRASSUS (mieux, d'après Tite-Live, PUBLIUS CORNELIUS SCIPION, PUBLIUS CORNELIUS CASSUS), CÆSON FABIVS, LUCIVS FURIUS, QUINTVS SERVILIUS et MARCVS VALERIUS, tribuns militaires à Rome. — ² Eusèbe le nomme *Terineus d'Élide*. Voy. la Chronique d'Eusèbe, dans le *Thesaurus temporum* de Scaliger, pag. 327. — ³ Voy. liv. XIII, chap. cv, et Xénophon, *Histoires grecques*, liv. IV, qui donne à ces deux rois des noms un peu différents.

l'autorité des Athéniens (toutes à l'exception de Mitylène s'en étaient détachées), et commença par attaquer Méthymne. Les habitants, sortis de la ville sous le commandement de Thérimaque le Spartiate, présentèrent le combat à Thrasybule qui l'accepta et s'y conduisit avec la plus grande valeur; il tua de sa main Thérimaque ainsi qu'un grand nombre de Méthymniens, et força le reste de l'armée à se renfermer dans la ville. Après cette victoire, il livra au pillage le territoire de Méthymne, et reçut à composition les villes d'Éresus et d'Antisse. Ensuite, ayant augmenté ses forces des auxiliaires que lui fournirent les habitants de Chio et de Mitylène, il fit voile pour Rhodes ¹.

XCV. Cependant les Carthaginois, qui s'étaient enfin, quoique lentement, rétablis des revers qu'ils avaient essuyés près de Syracuse, se décidèrent à se mêler de nouveau des affaires de Sicile. Étant donc résolus à tenter encore une fois la fortune des armes, ils ne mirent en mer qu'un petit nombre de vaisseaux longs; mais ils réunirent des forces considérables, tirées de la Libye et de la Sardaigne, ou levées chez les Barbares d'Italie. Ces troupes furent armées et équipées avec le plus grand soin, aux frais de l'état, et envoyées en Sicile: leur nombre ne montait pas au-dessus de quatre-vingt mille hommes, et elles étaient

¹ Thrasybule y fut tué. Voy. Cornélius Népos, *Vie de Thrasybule*, et Xénophon, *Histoires grecques*, liv. IV.

sous le commandement de Magon. Arrivé dans l'île, le général Carthaginois prit sa route à travers le pays des Sicules, détachant la plupart des villes de l'alliance de Denys, et vint camper sur le territoire d'Agyre, près des rives du Chrysas, et dans le voisinage du chemin qui conduit à Morgantine; car il avait suspendu sa marche, n'ayant pu déterminer les Agyriens à entrer dans son alliance, et apprenant que les ennemis étaient sortis de Syracuse pour venir à sa rencontre. En effet, dès qu'il fut informé que les Carthaginois s'avançaient par l'intérieur des terres, Denys avait rassemblé tout ce qu'il pouvait mettre sur pied de Syracusains et de troupes étrangères à sa solde, et s'était mis en mouvement, n'ayant pas moins de vingt mille hommes sous ses ordres. Lorsqu'il fut parvenu dans le voisinage des ennemis, il envoya des députés près d'Agyris, qui régnait alors sur les Agyriens, et qui, après Denys, était le plus puissant des tyrans de Sicile. Maître de toutes les forteresses des environs, Agyris commandait en outre despotiquement dans Agyre, ville extrêmement peuplée à cette époque, et qui ne comptait pas moins de vingt mille habitants. De plus, elle abondait en richesses et en productions de tout genre, et la citadelle renfermait une très-grande quantité d'argent qu'Agyris y avait déposée, après l'avoir amassée en faisant mourir les plus riches citoyens. Denys, admis avec un petit nombre des siens dans l'intérieur des

murs, réussit à déterminer Agyris à le seconder sincèrement, en lui promettant de disposer en sa faveur, aussitôt que la guerre serait terminée, d'un territoire qui se trouvait sur sa frontière et à sa convenance. Après ce traité, Agyris commença par fournir largement l'armée de Denys de vivres et de munitions de tout genre; il mit ensuite ses troupes en mouvement, et alla camper près de Denys, se préparant à faire en commun avec lui la guerre aux Carthaginois.

XCVI. Magon, campé dans un pays ennemi, et éprouvant chaque jour davantage le manque de subsistances, ne se trouva pas médiocrement embarrassé. Les troupes d'Agyris, qui avaient la grande habitude de la contrée, tendaient avec avantage de continuelles embuscades aux Carthaginois et enlevaient tous leurs convois. Témoins de la situation difficile des ennemis, les Syracusains insistaient pour qu'on les menât au combat, dans l'espoir de décider promptement les affaires, mais Denys s'y refusa, alléguant que, sans s'exposer à aucun danger, le temps et la disette des vivres suffiraient pour amener la destruction des Barbares. Les Syracusains, irrités de ses refus, abandonnèrent Denys qui, effrayé de cette désertion, se vit obligé de promettre la liberté aux esclaves (33). Cependant, comme peu de temps après les Carthaginois lui envoyèrent une députation pour négocier la paix, et qu'il prêta l'oreille à leurs propositions, il rendit à leurs maîtres ces esclaves qui lui devenaient inutiles, et con-

clut un traité avec les Carthaginois. Les conditions de ce traité furent à peu près les mêmes que celles du précédent. Les Sicules durent rentrer sous l'obéissance de Denys, et Tauromenium lui ouvrit ses portes. Après que ces conventions furent arrêtées, Magon remit à la voile avec son armée, pour retourner en Libye : quant à Denys, maître de Tauromenium, il en chassa la plupart des Sicules qui l'habitaient, et, de plus, fit choix parmi ses troupes mercenaires, des hommes les plus affidés ou les plus dévoués à son service et il en peupla la ville. Telle était la situation des affaires en Sicile. En Italie les Romains, dans le cours de la même période, ruinèrent la ville de Falisque, capitale de la nation des Falisques.

OLYMP. XCVII.

2.

—
Avantl'ère vulgaire,
391.

XCVII. Dans l'année qui suivit ¹, les partisans des Lacédémoniens, à Rhodes, ayant fait soulever le peuple, chassèrent de la ville les citoyens qui s'étaient déclarés en faveur des Athéniens. Ces bannis coururent aux armes, pour changer la face des affaires; mais les alliés des Lacédémoniens remportèrent sur eux un grand avantage, en tuèrent la plupart et proscrivirent, dans un acte public, ceux qui leur avaient échappé par la fuite; néanmoins, craignant que quelques débris de cette faction ne se réunissent pour tenter une nouvelle révolution, ils firent partir immédiatement des députés pour Sparte, dont ils demandèrent des se-

¹ NICOTELÈS, archonte d'Athènes; MARCUS FURIUS, CAÏUS EMILIUS et CATULUS VERUS, ou LUCIUS VALERIUS, tribuns militaires à Rome.

cours; les Lacédémoniens se hâtèrent de leur envoyer sept trirèmes et trois délégués chargés de prendre la direction des affaires, Eudocimus, Philodicus et Di-phridas ¹. Ces commissaires se rendirent d'abord à Samos, et détachèrent la ville de l'alliance des Athéniens. De là ils remirent à la voile et passèrent à Rhodes, où ils prirent en main l'autorité. Les Lacédémoniens, voyant la tournure favorable de leurs affaires, se décidèrent à agir de nouveau par mer, et, ayant en peu de temps rattaché à leur parti d'anciens alliés, ils parvinrent à réunir une force maritime respectable. Leurs vaisseaux s'étant ainsi montrés à Samos, à Cnide, à Rhodes, ils y levèrent d'excellents soldats de marine et équipèrent richement une flotte de vingt-sept trirèmes. Cependant Agésilas, roi de Sparte, apprenant que les Argiens occupaient Corinthe, où ils s'étaient établis, mit sur pied toutes les troupes de Lacédémone, à l'exception d'une seule cohorte ², et entra dans l'Argolide qu'il ravaga complètement, pillant toutes les possessions rurales et coupant les arbres. Après cette expédition il rentra dans Sparte.

XCVIII. Dans l'île de Cypre, Évagoras de Salamine, un des hommes les plus distingués par sa nais-

¹ Voy. Plutarque, *Vie d'Agésilas*, chap. xviii. — ² Les troupes lacédémoniennes étaient partagées en moras, et chaque mora, tribu, cohorte ou bataillon, comme on voudra les appeler, était de quatre à cinq cents hommes. Voy. Schneider, *Dictionnaire grec et allemand*, au mot Μόρα, et plus bas, liv. xv, chap. xxxii.

sance (il descendait des fondateurs de Salamine¹), qui, à la suite de quelques soulèvements populaires, avait été obligé longtemps auparavant de s'exiler, était revenu dans l'île, à la tête d'un petit nombre de partisans : il avait chassé Abdémon de Tyr, l'un des amis du roi de Perse et qui dominait la ville. Évagoras s'en était emparé et d'abord avait commencé par régner dans Salamine, la plus grande et la plus puissante des cités de Cypre; mais bientôt, ayant amassé de grandes richesses et mis sur pied une armée, il avait entrepris de soumettre à son autorité l'île entière. Il s'était ainsi rendu maître successivement des villes, les unes par la force des armes, les autres par accommodement; et définitivement il était devenu le souverain de toutes. Cependant les habitants d'Amathonte, ainsi que les Soliens et les Citiens², qui n'avaient pas voulu déposer les armes, envoyèrent des députés à Artaxerxe, roi des Perses, pour réclamer ses secours. Ils accusaient près de lui Évagoras d'avoir fait périr le roi Agyris (34), allié des Perses, et promettaient en outre que tous les habitants de l'île se lèveraient pour en assurer la possession au roi. Artaxerxe, qui ne voulait pas laisser Évagoras étendre trop loin sa puissance, et qui d'ailleurs considérait que Cypre était avantageusement située, soit pour subvenir aux besoins d'une flotte, soit pour

¹ Une des principales villes de l'île. — ² Nom de diverses peuplades qui habitaient l'île de Cypre. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxxxiv, pag. 245.

servir en quelque sorte d'avant-poste dans les guerres d'Asie, résolut d'accorder l'appui que l'on demandait. Il renvoya donc les députés avec une réponse favorable, et écrivit en même temps aux satrapes des provinces maritimes et aux gouverneurs des villes, de faire construire des trirèmes, et de préparer avec la plus grande célérité tout ce qui pouvait être nécessaire à l'armement de sa flotte. Ayant également donné l'ordre à Hecatomnus, qui commandait en Carie, d'attaquer Évagoras, ce général se mit immédiatement en marche, et, traversant les villes des satrapies supérieures, il passa avec des forces considérables en Cypre. Telle était la situation des affaires en Asie.

En Italie, les Romains, après avoir fait la paix avec les Falisques, entreprirent leur quatrième guerre contre les Éques : ils réussirent à s'emparer de Sutrium ; mais ils furent chassés de la ville de Verrugo¹ par les ennemis. Ainsi se termina l'année.

XCIX. Dans le cours de celle qui suivit², Artaxerxe ayant donné le commandement de ses armées à Struthas, l'envoya sur les côtes, et le chargea de faire la guerre aux Lacédémoniens, avec les forces qu'il aurait pu rassembler. De leur côté les Spartiates, aussitôt

OLYMP. XCVII.

3.

—
Avantl'ère vulgaire,
390.

¹ Ville du pays des Volques : elle était située à peu de distance de Velletri. Voy. Cellarius, tom. I, pag. 817. — ² DÉMOSTRATE, archonte d'Athènes; LUCIUS LUCRETIVUS et SERVIUS CASSUS, ou mieux SERVIUS CAMERINUS, consuls à Rome. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 583.

qu'ils furent instruits de l'arrivée du général perse, firent passer en Asie Thimbron, qu'ils nommèrent commandant de leurs troupes. Celui-ci commença par s'emparer de la forteresse de Jonda et occupa la position de Coressus, colline élevée, distante d'Éphèse de quarante stades ¹. Ensuite, à la tête de huit mille hommes, auxquels il réunit les levées qu'il avait faites en Asie, il entra dans les provinces appartenant au roi, et les ravagea. Cependant Struthas, ayant sous ses ordres une nombreuse cavalerie composée de Barbares, cinq mille soldats armés pesamment et plus de vingt mille hommes armés à la légère, vint camper à peu de distance des Lacédémoniens, pour observer leurs mouvements. Enfin, Thimbron s'étant éloigné avec une partie de ses forces, Struthas tomba à l'improviste sur lui pendant qu'il était occupé à recueillir un immense butin. Dans le combat qui s'engagea Thimbron fut tué; le plus grand nombre des siens resta également sur la place ou fut fait prisonnier, et quelques-uns seulement parvinrent à se sauver dans la forteresse de Cnidinium ². Cependant Thrasybule, général des Athéniens, parti de Lesbos avec sa flotte, s'était porté sur Aspendus ³, et avait ordonné à ses trirèmes de jeter l'ancre dans le fleuve Eurymédon. Il mit une contribution sur les habitants d'Aspendus, mais, quoi-

¹ Environ sept kilomètres et demi. — ² On ne sait pas positivement où était située cette forteresse; il paraît seulement qu'elle n'était pas loin d'Éphèse. — ³ Ville maritime de la Pamphlie.

qu'ils l'eussent acquittée, ses soldats n'en pillèrent pas moins le territoire de la ville. Irrités de cette injustice, les Aspendiens attaquèrent de nuit les Athéniens, et tuèrent Thrasybule ainsi que quelques autres chefs de l'armée. Les commandants des trirèmes, frappés de terreur, firent promptement remonter à bord toutes les troupes, mirent à la voile et se dirigèrent sur l'île de Rhodes; mais comme la ville s'était, ainsi qu'on l'a vu plushaut ¹, déjà détachée de l'alliance d'Athènes, les troupes embarquées sur la flotte se réunirent aux bannis qui s'étaient emparés d'une petite forteresse, et firent avec eux la guerre à la ville. Lorsque les Athéniens furent instruits de la mort de Thrasybule, ils envoyèrent, pour le remplacer, Agyrrhius, un de leurs généraux. Tel était alors l'état des affaires en Asie.

C. En Sicile, Denys, tyran de Syracuse, avait formé le projet d'étendre la domination qu'il exerçait dans l'île, sur les Grecs d'Italie; mais il crut devoir remettre à un autre temps l'expédition générale qu'il méditait contre eux. Il jugeait qu'il était plus important pour lui de commencer par attaquer la ville de Rhegium qui, par sa position, couvrait l'Italie et la défendait contre une invasion. Il partit donc de Syracuse avec des forces considérables, consistant en vingt mille hommes d'infanterie, mille chevaux et cent vingt vaisseaux, et alla débarquer sur les frontières de la Locride. De là il prit son chemin dans l'intérieur des

¹ Chapitre xcvii.

terres, ravageant par le fer et la flamme le territoire des Rhégiens. Sa flotte l'ayant en même temps suivi d'un autre côté par mer, il vint avec toutes ses forces réunies établir son camp sur le détroit. Cependant les Italiens, dès qu'ils eurent connaissance de l'expédition de Denys contre Rhegium, firent partir de Crotone soixante vaisseaux pour les mettre le plus promptement possible à la disposition des Rhégiens. Ces vaisseaux étaient encore en haute mer lorsque Denys mit à la voile pour aller à leur rencontre avec cinquante.

Les Italiens se jetèrent alors à la côte dans le dessein d'éviter le combat; mais Denys les suivit et fit tous ses efforts, en employant des crocs et des chaînes, pour enlever les bâtiments qui étaient déjà tirés à terre. Surpris par cette manœuvre, les soixante vaisseaux italiens couraient ainsi risque de devenir la proie des ennemis, lorsque les Rhégiens, accourant à leur secours, parvinrent, par une grêle de traits et de flèches, à écarter l'armée de Denys. Dans ce même moment une tempête furieuse s'étant élevée, les Rhégiens eurent le temps de tirer à terre leurs vaisseaux; mais, battue par la violence des flots et des vents, la flotte de Denys perdit sept vaisseaux, et, avec eux, pas moins de quinze cents hommes. En outre, plusieurs bâtiments ayant été portés par la mer sur le rivage de Rhegium, les habitants firent prisonniers un grand nombre de matelots. Denys lui-même, monté sur un bâtiment à cinq rangs de rames, après s'être

vu bien des fois à l'instant d'être submergé, ne parvint qu'avec peine à se sauver dans le port de Messine, où il entra vers le milieu de la nuit. Enfin, comme l'hiver approchait, il se borna à conclure un traité avec les Lucaniens et ramena ensuite toutes ses forces à Syracuse.

CI. Quelque temps après, les Lucaniens ayant fait une excursion sur le territoire de Thurium, les habitants de cette ville en donnèrent avis à leurs alliés, en les priant de venir en armes s'opposer aux progrès de l'ennemi; car d'après les conventions stipulées entre toutes les villes grecques d'Italie, si le territoire de l'une d'elles était ravagé par les Lucaniens, toutes les autres étaient obligées d'accourir à son secours, et dans le cas où une ville ne mettrait pas sur-le-champ ses troupes en campagne, les commandants militaires qui s'y seraient refusés devaient être punis de mort. Ainsi, dès que les courriers des Thuriens furent venus annoncer l'apparition de l'ennemi commun, toutes les villes se disposèrent à faire marcher leurs troupes. Mais les Thuriens, sans attendre l'arrivée de leurs nombreux alliés, et se laissant emporter par une ardeur prématurée, ouvrirent la campagne contre les Lucaniens, avec leur armée seule, forte de plus de quatorze mille hommes d'infanterie et de mille chevaux à peu près. Aussitôt que les Lucaniens furent instruits de ce mouvement des ennemis, ils se retirèrent à l'intérieur de leur pays; les Thuriens les y suivirent et pénétrèrent

dans la Lucanie. Ils eurent d'abord des succès, s'emparèrent d'une forteresse de la contrée et recueillirent un immense butin; mais ces premiers succès ne furent qu'un appât tendu en quelque sorte pour les conduire à leur perte. Plus animés que jamais par les avantages qu'ils venaient de remporter, les Thuriens, méprisant l'ennemi qui fuyait devant eux, s'engagèrent dans des chemins étroits et semés de précipices, cherchant à atteindre quelque ville riche et peuplée dont ils pussent faire le siège et s'emparer. Dans cette poursuite, comme ils étaient parvenus au milieu d'une plaine entourée de montagnes élevées et de rochers escarpés, ils se virent inopinément enveloppés par toutes les forces des Lucaniens qui leur fermaient les chemins, et leur ôtaient tout espoir de retour dans leur patrie. A cette apparition subite des ennemis sur les hauteurs environnantes, les Grecs furent frappés de terreur, par la difficulté des lieux et par l'immense supériorité des forces qu'ils avaient à combattre; car l'armée des Lucaniens était composée de trente mille hommes d'infanterie, et ne comptait pas moins de quatre mille chevaux.

CII. Tandis que les Grecs se trouvaient dans une position aussi désespérée, les Barbares descendirent dans la plaine et une bataille rangée s'engagea. Les Italiotes ¹, accablés par le nombre supérieur des Lu-

¹ L'auteur donne ce nom aux Grecs établis en Italie, les Thuriens, les Rhégiens, etc. Il emploie d'ailleurs, comme on l'a vu plus haut, la dénomination d'Italiens pour les habitants de l'Italie pris en général.

caniens, furent défaits et eurent plus de dix mille hommes de tués (les Lucaniens avaient reçu l'ordre de ne faire aucun prisonnier). Des débris de l'armée battue, les uns se réfugièrent sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer, les autres, apercevant à la voile quelques vaisseaux longs et se figurant que ces bâtiments appartenaient aux habitants de Rhegium, coururent vers la mer et se jetèrent à la nage pour atteindre ces trirèmes; mais cette flotte était celle de Denys, qui l'avait envoyée, sous le commandement de son frère Leptine, au secours des Lucaniens. Cependant Leptine accueillit humainement les hommes qui arrivaient à la nage, les remit à terre et décida les Lucaniens à relâcher les prisonniers pour la rançon d'une mine d'argent¹ par chaque homme; leur nombre s'élevait à plus de mille. Leptine, s'étant donné pour caution du paiement de la somme, réconcilia les Italiotes avec les Lucaniens et les amena à conclure la paix. Cette conduite généreuse lui acquit l'estime et l'affection des Italiotes; mais, si elle était dans ce sens avantageuse pour Leptine, elle ne s'accordait nullement avec les intérêts de Denys, parce qu'elle avait mis un terme à la guerre. En effet, Denys se flattait qu'en paraissant sur les lieux, après que les Italiotes auraient été battus par les Lucaniens, rien ne lui aurait été plus facile que de se rendre tout à fait maître des affaires en Italie; et il voyait au contraire combien il

¹ Quatre-vingt douze francs environ.

lui serait difficile d'en venir à bout, si les peuples qu'il voulait attaquer étaient débarrassés d'une guerre aussi sérieuse. Ces motifs le déterminèrent donc à ôter le commandement de sa flotte à Leptine, pour le donner à Théaride, son autre frère.

Pendant que ces événements avaient lieu, les Romains se partagèrent au sort le territoire de Veïes, à raison de quatre plèthres¹ par tête, et suivant quelques auteurs, à raison de vingt-huit². En guerre avec les Éques, les Romains avaient pris d'assaut la ville de Liphlum et s'étaient mis en campagne pour réduire les habitants de Veletri alors en pleine révolte. La ville de Satricum s'était également détachée de leur alliance. Enfin, à cette même époque une colonie romaine fut envoyée à Cercies (35).

OLYMP. XXVII.

4.

—
Avant

l'ère vulgaire, .

389.

CIII. Dans l'année où nous entrons maintenant³, Denys, tyran de Syracuse, laissant voir à découvert le projet qu'il avait formé de faire une expédition en Italie, partit de cette ville à la tête de forces plus considérables que toutes celles qu'il avait jusque-là mises en campagne. Son armée était composée de plus de vingt mille hommes d'infanterie et d'environ trois mille chevaux. Il avait de plus, en mer, quarante vaisseaux longs et pas moins de trois cents bâtiments de transport

¹ A peu près cent vingt-trois mètres carrés. — ² Huit cent cinquante mètres carrés à peu près. — ³ ANTIPATER, archonte d'Athènes; LUCIUS VALERIUS et AULUS ou, selon Tite-Live, MARCUS MANLIUS, consuls à Rome.

chargés de vivres. Le cinquième jour après son départ il arriva à Messine, où il laissa ses troupes prendre quelque repos. De là il détacha son frère Théaride, avec trente vaisseaux, pour occuper les îles de Lipari, où il savait que les Rhégiens avaient en ce moment dix vaisseaux. Théaride, ayant mis à la voile, rencontra effectivement cette petite flotte, se plaça dans un lieu favorable pour l'attaquer, et, après s'être emparé des bâtimens et de leurs équipages, revint promptement à Messine près de son frère. Denys fit mettre dans les fers les prisonniers, et en confia la garde aux Messiniens. Il traversa ensuite le détroit et vint débarquer près de Caulonia¹; et ayant fait investir la ville par son armée, il en commença le siège avec les machines de guerre qu'il avait amenées, et dont il se servit pour battre les murailles dans de continuelles attaques. Cependant, lorsque les Grecs d'Italie eurent appris que Denys avait passé avec toutes ses forces le détroit qui les séparait de lui, ils se hâtèrent de rassembler aussi une armée, et comme Crotonne était la plus peuplée de toutes les villes grecques et celle qui renfermait le plus grand nombre d'exilés syracusains, ils lui confièrent la conduite de la guerre. Revêtus de cette autorité, les Crotoniates réunirent de tous côtés des troupes et nommèrent pour les commander Héloris, un des généraux syracusains, banni par Denys et renommé pour son active valeur; ils crurent ne pas pou-

¹ Colonie des Crotoniates, dans la grande Grèce.

voir choisir un homme plus digne de leur confiance et plus propre à faire la guerre au tyran. Lorsque toute l'armée fut réunie à Crotone, Hélioris, après l'avoir organisée selon ses vues, se mit en route pour se porter au secours de Caulonia. Il se flattait que la présence des forces qu'il amenait suffirait pour faire lever le siège, ou du moins il espérait, s'il devait combattre, n'avoir en tête que des soldats déjà épuisés par les assauts journaliers qu'ils donnaient à la ville. Hélioris comptait sous ses ordres en tout vingt-cinq mille hommes d'infanterie et environ deux mille chevaux.

CIV. Cette armée avait déjà franchi la plus grande partie du chemin de Crotone à Caulonia et était venue camper sur les bords de l'Hélorus, lorsque Denys, s'éloignant des murs de la ville qu'il assiégeait, marcha à la rencontre des Italiotes. Hélioris, de son côté, s'était porté avec environ cinq cents de ses meilleurs soldats en avant du corps d'armée; Denys, qui se trouvait à la distance d'environ quarante stades¹ des Grecs, ayant été informé par ses coureurs du voisinage des ennemis, éveilla ses troupes avant le jour, les mit en marche, et à peine le soleil paraissait qu'il se montra en présence d'Hélioris et du faible détachement qui l'accompagnait; il l'attaqua à l'improviste, avec ses troupes qu'il avait eu le loisir de disposer régulièrement, sans laisser aux ennemis le temps de respirer. Hélioris, surpris et placé dans une position si difficile, tint ferme

¹ Environ sept kilomètres et demi.

néanmoins avec le peu de monde qu'il avait, et, en même temps, dépêcha quelques-uns de ses amis qu'il chargea de se rendre au camp et de hâter la marche du corps d'armée. Ces envoyés ayant promptement exécuté l'ordre qu'ils avaient reçu, les Italiotes, instruits du danger où se trouvaient leur général et ses hommes, accoururent, à perte d'haleine, à leur secours; mais Denys, qui tenait ses forces réunies, avait déjà enveloppé de tous côtés la troupe ennemie, et malgré les efforts d'Héloris et des siens, qui se battirent avec le plus grand courage, il tailla en pièces le général et les soldats. Après ce premier succès, les Siciliens, gardant toujours leurs rangs, attendirent les Italiotes qui, dans la précipitation qu'ils avaient mise à se rendre sur le champ de bataille, arrivaient en désordre; et Denys vint facilement à bout d'un ennemi dispersé. Les Grecs d'Italie soutinrent néanmoins le combat pendant quelque temps, malgré les pertes en hommes qu'ils éprouvaient; mais dès qu'ils furent instruits de la mort de leur général, le trouble dans lequel cette nouvelle les jeta achevant de mettre la confusion parmi eux, le carnage devint de plus en plus terrible. Enfin, perdant tout à fait courage, les Grecs prirent la fuite et la déroute fut complète.

CV. Après avoir laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille, le corps d'armée se retira sur une hauteur disposée de manière à être facilement défendue contre un siège, mais privée d'eau et que les

ennemis pouvaient aisément observer. Denys, en effet, la fit investir et tint ses troupes sous les armes tout le reste du jour ainsi que la nuit suivante, s'assurant lui-même, avec grand soin, de la vigilance des postes qu'il avait établis. Le lendemain les Grecs réfugiés sur la colline souffrirent extrêmement de la chaleur et du manque d'eau. Ils se déterminèrent donc à envoyer un héraut à Denys pour traiter avec lui de leur rançon; mais celui-ci, que ses victoires n'avaient pas rendu plus modéré dans ses prétentions, exigea que tous missent bas les armes et se rendissent à discrétion au vainqueur. Effrayés par des conditions si dures, les Grecs eurent la force de supporter encore quelque temps leurs maux; mais enfin, les besoins physiques étant devenus intolérables, ils se rendirent vers la huitième heure¹, ayant déjà le corps épuisé de fatigues et de soif. Denys, prenant alors en main une baguette et la fixant dans le terrain de la colline (36), se mit à compter les prisonniers, à mesure qu'ils en descendaient : ils se trouvèrent au nombre de plus de dix mille. Tous s'attendaient à se voir traités avec la dernière cruauté; mais le contraire eut lieu, et Denys se montra le plus doux des hommes. Il mit en liberté ses captifs sans exiger d'eux aucune rançon, les renvoya chez eux et conclut des traités de paix avec la plupart des villes grecques, auxquelles il permit de continuer à se gouverner par leurs propres lois. Une conduite si

¹ Deux heures après midi.

généreuse lui valut les éloges de tous ceux dont il était devenu le bienfaiteur. Des couronnes d'or lui furent décernées en témoignage de reconnaissance, et de toutes les actions attribuées à Denys pendant le cours de sa vie, celle-ci fut considérée comme la plus belle et la plus honorable pour lui.

CVI. Denys s'étant ensuite mis en mouvement pour marcher sur Rhegium, dont il se préparait à faire le siège afin de venger l'affront qu'il avait reçu lorsqu'il demanda pour femme une des filles des citoyens de cette ville¹, les habitants tombèrent dans la plus profonde consternation. Ils n'avaient plus d'alliés; ils se trouvaient hors d'état de mettre sur pied des forces assez considérables pour se défendre, et ils savaient de plus que, la ville une fois prise, il ne leur restait aucune espérance de fléchir le vainqueur par leurs prières, ou d'éveiller sa compassion. Ils se décidèrent donc à envoyer une députation à Denys pour le supplier d'en user modérément envers eux, et pour l'engager à ne leur imposer aucune condition qui compromît la vie des hommes. Sur cette demande, Denys exigea des Rhégiens une contribution de trois cents talents², se fit livrer tous leurs vaisseaux, au nombre de soixante et dix, et cent otages. Cette capitulation ayant été acceptée et exécutée, Denys retourna avec son armée à Caulonia, dont il transféra

¹ Voy. plus haut, chap. XLIV. — ² Un million six cent cinquante mille francs.

les habitants à Syracuse, où ils furent admis au nombre des citoyens avec une exemption d'impôts pendant cinq années. Quant à la ville, il la détruisit de fond en comble, et distribua le territoire des Cauloniates aux Locriens.

A cette même époque les Romains, après s'être rendus maîtres de la ville de Liphœcas ¹, appartenante à la nation des Éques, célébrèrent, en accomplissement du vœu qu'avaient fait les consuls, des jeux solennels en l'honneur de Jupiter.

OLYMP. XCVIII.

1.

—
Avant

l'ère vulgaire,
388.

CVII. Au commencement de l'année où nous voici parvenus ², on célébra la quatre-vingt-dix-huitième olympiade; Sosippus, Athénien, fut vainqueur à la course du stade. Pendant le cours de cette même année, Denys, souverain de Syracuse, conduisit son armée contre Hipponium, se rendit maître de cette ville, en transporta tous les habitants à Syracuse, et, ayant détruit de fond en comble les maisons, distribua le territoire d'Hipponium aux Locriens. Il profitait, comme on le voit, de toutes les occasions qui se présentaient de faire du bien aux Locriens, en reconnaissance des égards qu'ils avaient eus pour lui dans sa demande de mariage ³. Tandis qu'au contraire il

¹ La même probablement que celle de Liphlum, dont il a été parlé plus haut, chap. cii. — ² PYRRHION, archonte d'Athènes; LUCIUS LUCRETIVS, SERVIUS SULPICIVS, CAIVS EMILIUS et CAIVS RUPES, ou, selon Tite-Live, LUCIUS FURIUS, tribuns militaires à Rome. Tite-Live compte aussi six tribuns au lieu de quatre, AGRIPPA FURIUS et MARCUS EMILIUS complètent ce nombre. — ³ Voy. plus haut, ch. xlii.

désirait ardemment se venger sur les habitants de Rhegium, de l'insulte qu'il en avait reçue lorsqu'il voulut s'allier à eux. En effet, dans le temps où il songeait à se marier, ayant envoyé aux Rhégiens des députés pour demander la fille d'un de leurs citoyens, l'on rapporte que ceux-ci, dans une assemblée publique, avaient répondu à ses députés qu'ils ne voyaient que la fille du bourreau qu'ils pussent lui accorder en mariage. Denys, indigné d'une réponse qui lui semblait le dernier degré de l'outrage, méditait depuis longtemps d'en tirer une vengeance éclatante. Il avait donc fait la paix l'année précédente avec les Rhégiens, non par aucun sentiment de bienveillance envers eux, mais uniquement dans le dessein de les priver de leurs forces maritimes, qui consistaient, comme on l'a vu, en soixante et dix trirèmes. Il jugeait, et avec raison, qu'il viendrait aisément à bout de se rendre maître de la ville, lorsque la mer, dont elle pouvait seulement tirer des secours, lui serait entièrement fermée. Ainsi, prolongeant son séjour en Italie, il attendait un prétexte raisonnable de rompre, sans blesser sa propre dignité, le traité qu'il venait de conclure.

CVIII. Dans ce dessein, ayant ramené son armée vers le détroit, il parut s'occuper des préparatifs nécessaires pour le repasser; mais, avant de partir, il demanda aux habitants de Rhegium de lui procurer des vivres, promettant de leur en envoyer de Syracuse une quantité égale à celle qu'ils lui auraient four-

nie. Il agissait ainsi avec un double motif : si les Rhégiens refusaient, il trouvait dans ce refus une raison suffisante pour s'emparer de la ville ; si au contraire ils donnaient les vivres qu'il exigeait d'eux, il calculait qu'ils se privaient de leurs propres approvisionnements en grains, et que, lorsqu'il ferait le siège de la ville, la disette la lui livrerait promptement. Les Rhégiens, ne soupçonnant rien de ces perfides combinaisons, commencèrent par fournir abondamment pendant quelques jours des vivres à l'armée de Denys ; mais voyant qu'il retardait son départ, tantôt sous prétexte de maladie, tantôt sous d'autres raisons, ils finirent par découvrir le but qu'il se proposait, et cessèrent de nourrir son armée. Alors Denys, feignant une grande colère, remit aux habitants de Rhegium les otages qu'il en avait reçus, et, ayant investi la ville, commença ses attaques, qu'il rendit de jour en jour plus vives. Il fit avancer contre elle un grand nombre de machines d'une dimension prodigieuse, au moyen desquelles, en battant les murs, il se flattait de pouvoir prendre la place d'assaut ; mais les habitants, ayant choisi Phytou pour commandant militaire, et mis sous les armes toute la population en âge de combattre, veillaient assidûment à la défense de leurs remparts, et, faisant à propos quelques sorties heureuses, réussirent à incendier les machines des ennemis. La valeur qu'ils déployaient en combattant si glorieusement du haut de leurs murs, pour le sa-

lut de la patrie, enflammait de colère les assiégeants, qui tuèrent un assez grand nombre de Rhégiens. De leur côté, les Siciliens perdirent aussi beaucoup de monde : Denys, lui-même, frappé d'un coup de lance dans l'aine, fut presque sur le point de périr, et ne se remit de sa blessure qu'avec beaucoup de peine. Ainsi, par la valeureuse résistance que l'amour de la patrie inspirait aux Rhégiens, le siège traînait en longueur; mais Denys, sans se décourager, employait son armée à renouveler incessamment des attaques contre la ville, et ne voulut pas renoncer au projet qu'il avait formé dès le commencement de cette guerre.

CIX. Cependant, comme l'époque des jeux olympiques approchait (37), Denys envoya en Élide pour disputer les prix, plusieurs quadriges dont les chevaux étaient renommés par leur vitesse; les tentes qui devaient être déployées dans cette grande solennité étaient toutes en étoffes d'or et ornées de draperies enrichies de mille dessins variés. Il avait fait en outre partir les meilleurs rhapsodes ¹, chargés de réciter dans ces fêtes mémorables les poésies qu'il avait composées, et de rendre ainsi son nom à jamais illustre; car il était possédé de la manie de faire des vers. A la tête de ces envoyés, il avait placé son frère Théa-

¹ Les chanteurs ambulants qui récitaient les vers d'Homère étaient ainsi appelés. On étendit ensuite cette dénomination à tous ceux qui faisaient le métier de déclamer des poésies, quels qu'en fussent les auteurs.

ride. Lorsque cette fastueuse députation fut arrivée au lieu où la grande solennité des jeux olympiques se célèbre, les riches tentes, le nombre des quadriges excitèrent l'admiration générale, et les rhapsodes ayant commencé à déclamer les poèmes de Denys, la foule, attirée par la voix harmonieuse des acteurs, courut s'amasser autour d'eux, et parut, dans le premier moment, émerveillée; mais peu à peu, apercevant combien la poésie était détestable, cette même foule se mit à tourner en ridicule les vers de Denys, et témoigna pour lui un si grand mépris, que, dans leur indignation, quelques-uns des auditeurs se jetèrent sur les tentes et les mirent en pièces. D'un autre côté, Lysias l'orateur, qui se trouvait alors à Olympie, exhorta l'assemblée générale des Grecs à ne point admettre dans les jeux sacrés qui allaient s'ouvrir les théores ¹ d'un homme diffamé par la plus odieuse des tyrannies. C'est ce que l'on peut voir par le discours connu sous le nom d'*Olympiaque*, que ce célèbre orateur lut dans cette occasion (38). De plus, le hasard voulut que dans la course les chars de Denys furent les uns jetés hors de la lice, les autres brisés en tombant sur ceux de ses rivaux. Enfin, le même sort était à peu près réservé au vaisseau qui ramenait les théores, après la célébration des jeux. Ac-

¹ On donnait ce nom aux personnages chargés de représenter ceux qui offraient des sacrifices ou disputaient des prix dans les occasions où ils ne se présentaient pas en personne.

cueilli par la tempête sur les côtes de l'Italie, il fut jeté à Tarente. Les matelots qui le montaient s'étant heureusement sauvés revinrent ensuite à Syracuse, et annoncèrent dans la ville que les mauvais vers de Denys étaient cause que non-seulement les théores, mais encore son char et son vaisseau, avaient également fait naufrage. Mais Denys, même après avoir appris que ses poèmes avaient été sifflés, encouragé par des flatteurs qui lui persuadèrent que les Grecs, jaloux de tous ceux qui produisent quelque chose de bon, finiraient par lui rendre justice et l'admirer, n'en continua pas moins de se livrer à la poésie avec une nouvelle ardeur.

Dans le cours de cette année, les Romains, en guerre avec les Volsinities, leur livrèrent bataille dans les environs de Gurasium ¹, et leur tuèrent beaucoup de monde.

CX. L'année s'étant terminée avec ces événements, dans le cours de la suivante ² les Lacédémoniens, épuisés par la guerre qu'ils soutenaient à la fois contre

OLYMP. XXVIII.

2.

—
Avantl'ère vulgaire,
387.

¹ La situation de cette ville est inconnue. Son nom est probablement altéré, comme presque tous les noms propres latins transportés dans l'idiome grec. — ² THÉODOTE, archonte d'Athènes; QUINTUS CÆSON, SULPICIUS ÆNUS, CÆSON FABIVS, QUINTUS SERVILIUS, PUBLIUS CORNELIUS, MARCUS CLODIUS, tribuns militaires à Rome. Ces noms sont presque tous altérés; voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 590. Selon Rhodomann, il faudrait lire trois FABIVS, QUINTUS, CÆSON et CAIVS, et pour les trois derniers tribuns, QUINTUS SULPICIVS, QUINTUS SERVILIUS et SEVIVS CORNELIVS.

les Athéniens et les Perses, envoyèrent Antalcide, commandant de leur flotte, négocier la paix avec Artaxerxe. Arrivé près du roi, Antalcide exposa sous le point de vue le plus favorable la mission dont il était chargé, et Artaxerxe, l'ayant entendu, déclara qu'il ferait la paix aux conditions suivantes : Les villes grecques de l'Asie rentreraient sous l'obéissance du roi; tous les autres peuples grecs se gouverneraient par leurs propres lois, et tous ceux qui accepteraient ces conditions feraient, de concert avec lui, la guerre en commun contre ceux qui refuseraient d'y accéder ¹. Les Lacédémoniens s'empressèrent de donner leur consentement et cessèrent toute hostilité; mais les Athéniens et les Thébains se montrèrent indignés de la clause qui trahissait si honteusement les intérêts des villes grecques de l'Asie. Cependant, comme ils n'étaient pas en état de soutenir eux seuls la guerre, ils se virent forcés de se rendre et d'accepter cette paix. Affranchi de tout démêlé avec les Grecs, le roi mit en mouvement ses armées pour continuer la guerre de Cypre. Évagoras s'était presque emparé de l'île entière, et, se trouvant déjà en possession de toutes les ressources qu'elle offrait, avait rassemblé des forces considérables pour arrêter, par une puissante diversion, Artaxerxe dans sa guerre contre les Grecs.

CXI. En Italie, Denys continuait le siège de Rhe-

¹ Voy. sur cette paix déshonorante, Xénophon, *Histoires grecques*, liv. V.

gium, qui durait depuis à peu près onze mois; et comme il avait fermé toutes les voies par lesquelles les assiégés pouvaient recevoir quelque secours, les habitants se trouvèrent réduits aux plus cruelles extrémités, par la disette des choses nécessaires à la vie. On rapporte que cette disette fut telle que, dans la ville, le médimne de blé se payait cinq mines ¹. Réduits à l'état le plus misérable par le manque de subsistances, les Rhégiens commencèrent par manger les chevaux et les autres bêtes de somme, et ensuite ils se nourrirent, après les avoir fait bouillir, des cuirs de ces animaux. Enfin, sortant de la ville, ils se mirèrent à brouter comme des moutons l'herbe qui croissait autour de leurs murailles, la nécessité de satisfaire aux besoins de la nature les forçant de recourir, pour remplacer la nourriture ordinaire de l'homme, à celle qui est le partage des animaux privés de raison. Denys, instruit de cette horrible circonstance, loin d'être ému de pitié par le spectacle d'une détresse qui semblait surpasser les forces humaines, fit au contraire sortir de son camp toutes les bêtes de somme et enlever par elles l'herbe qui croissait dans ces lieux, de manière que toute végétation en disparut. Privés de cette dernière ressource, et vaincus par l'excès de leur misère, les Rhégiens livrèrent enfin leur ville au tyran, et lui abandonnèrent tout pouvoir sur eux.

¹ Quatre cent cinquante-huit francs environ. Le médimne équivalait à quarante-trois litres et demi à très-peu près.

En entrant dans la ville, Denys y trouva entassés par monceaux les cadavres de ceux que la famine avait fait périr; les habitants qui vivaient encore, pouvant à peine soutenir le poids de leur corps, offraient sur leur figure l'image de la mort. Il rassembla cependant plus de six mille prisonniers qu'il envoya à Syracuse avec ordre de relâcher ceux qui pourraient payer une mine d'argent¹ pour leur rançon, et de vendre à l'encan comme esclaves ceux qui seraient hors d'état de se racheter à ce prix.

CXII. Quant à Phyton, qui avait commandé les Rhégiens pendant le siège, Denys s'empara de sa personne, et après avoir ordonné que l'on jetât le fils de ce général à la mer, il fit lier le père à l'une des plus hautes machines de siège, se proposant de donner un tragique spectacle par le genre de supplice qu'il voulait lui faire subir (39). Lorsque Phyton fut attaché, Denys envoya d'abord un de ses huissiers pour lui annoncer qu'il avait la veille fait noyer son fils. Phyton répondit qu'en ce cas ce fils était d'un jour plus heureux que son père. Denys ordonna ensuite qu'on le promenât autour de la ville, tandis qu'on le battait à coups de verges de la façon la plus cruelle, et qu'un héraut qui l'accompagnait proclamait à haute voix que Denys lui infligeait un châtement si excessif pour le punir d'avoir engagé la ville de Rhegium à faire la guerre et à se défendre. Phyton, qui s'était montré

¹ Près de quatre-vingt-douze francs.

pendant toute la durée du siège un excellent général, et avait dans le cours du reste de sa vie mérité l'estime de ses concitoyens, soutint avec une héroïque fermeté le supplice qui le conduisait à la mort; conservant une âme inflexible, il s'écriait que c'était pour n'avoir pas voulu livrer la ville par trahison à Denys qu'il subissait ce barbare traitement, dont la Divinité tirerait dans peu vengeance sur le tyran lui-même. Enfin, il déploya tant de courage qu'il excita la pitié des soldats de Denys, et que plusieurs même étaient prêts à se soulever. Témoin de ces mouvements, Denys, craignant que quelques-uns de ses soldats n'eussent l'audace d'aller arracher Phyton des mains de ses bourreaux, fit cesser son supplice et jeter à la mer cet infortuné avec toute sa famille. Ainsi succomba, non sans gloire, sous un traitement qu'aucune loi n'autorisait, ce vertueux citoyen. Un grand nombre de Grecs se montrèrent sensibles à son malheur, et, par la suite, des poètes dans leurs vers firent répandre des larmes sur une fin si funeste.

CXIII. Dans le temps précisément où Denys poussait plus vivement le siège de Rhégium¹, les Gaulois² habitant au delà des Alpes, ayant passé en troupes nombreuses les défilés de ces monts, envahirent le

¹ Voy. Polybe, liv. I, chap. vi, qui place également l'invasion des Gaulois dans l'année de la paix d'Antalcide. — ² Les Celtes, selon le texte grec; mais la dénomination de Gaulois a prévalu en latin et en français.

pays situé entre l'Apennin et les Alpes, et en chassèrent les Étrusques¹ qui l'habitaient. Ces derniers, si l'on en croit quelques auteurs, descendaient de diverses colonies sorties des douze villes de la Tyrrhénie²; mais d'autres les considèrent comme des Pélasges qui, vers l'époque de la guerre de Troie, chassés de la Thessalie par le déluge de Deucalion, étaient venus fixer leur séjour dans ces lieux. Quoi qu'il en soit, les Gaulois s'étant partagé, par peuplade, le pays dont ils venaient de s'emparer, ceux qui étaient connus sous le nom de *Senonois* eurent en partage les sommets des montagnes qui dominent la mer; mais comme cette région se trouve exposée à d'insupportables chaleurs, mécontents de leur établissement, ils résolurent d'émigrer le plus promptement possible, et ayant fait prendre les armes à leurs jeunes gens, ils les envoyèrent à la recherche d'un territoire où ils pussent transporter leur demeure. Cette troupe, forte d'environ trente mille hommes, se jeta dans l'Étrurie et ravagea les campagnes de Clusium. Or, l'invasion des Senonois avait lieu positivement à l'époque où le peuple de Rome envoyait dans l'Étrurie des députés chargés de suivre les mouvements des Gaulois, et de reconnaître le but de leur expédition. Ces députés étaient arrivés à Clusium au moment où une bataille allait se livrer. Là, ayant observé par eux-mêmes la manière de faire la guerre de

¹ Les Toscans ou les Tyrrhéniens. — ² Voy. M. Clavier, *Histoire des colonies grecques*, tom. II, pag. 251.

ces nouveaux ennemis, ils se convinquirent que les soldats gaulois avaient plus de courage personnel que de talents militaires et vinrent prendre rang dans l'armée des Clusiniens, qui défendaient leur ville alors assiégée. L'un de ces députés eut même de grands succès dans une action, et tua de sa propre main un des chefs les plus distingués de l'armée gauloise. Aussitôt que les Gaulois eurent connaissance de cet événement, ils firent partir pour Rome des envoyés chargés de demander qu'on leur livrât le député qui avait injustement commencé les hostilités. Le sénat offrit d'abord aux envoyés gaulois de l'argent en réparation des torts d'un citoyen romain, et, comme cette compensation ne fut pas acceptée, il décida, par un décret, que le coupable serait livré. Mais le père de celui-ci, l'un des tribuns militaires exerçant la puissance consulaire, en appela au peuple, et comme il avait une grande autorité sur la multitude, il la détermina à casser le décret du sénat. Ce fut la première fois que le peuple romain, soumis jusque-là aux décisions de ce corps, osa infirmer ses arrêts ¹.

CXIV. Les envoyés des Gaulois, de retour dans leur camp, y firent connaître la réponse des Romains. A cette nouvelle, les Senonois, violemment

¹ Il y a erreur ici ; le sénat s'était refusé à la demande des envoyés gaulois. Voy. Tite-Live, liv. IV, chap. VII. Du reste, longtemps auparavant le peuple romain avait déjà infirmé des arrêts du sénat. Voyez Tite-Live, liv. I, chap. XXVI.

irrités, ayant accru leur armée de troupes tirées des autres peuplades de la même nation, se mirent en marche sur Rome même, au nombre de plus de soixante et dix mille hommes. Dès que les tribuns militaires, qui étaient en fonctions pour l'année, eurent connaissance de la marche des Gaulois, ils mirent sur pied la population en état de porter les armes, et ayant fait passer le Tibre à toutes leurs forces réunies, le côtoyèrent pendant quatre-vingts stades ¹. Parvenus à cette distance, et informés de l'approche des Gaulois, les généraux romains rangèrent leur armée en bataille, et, d'après la disposition qu'ils avaient adoptée, placèrent dans la plaine comprise entre le fleuve et les collines, leurs meilleures troupes, au nombre de vingt-quatre mille hommes, et firent occuper par celles qui étaient moins bonnes les hauteurs les plus élevées. Au contraire, les Gaulois s'étant formés en une immense phalange, soit hasard, soit prévision, avaient placé sur les collines leurs plus valeureux guerriers. Les trompettes ayant, de part et d'autre, donné à la fois le signal du combat, les deux armées en vinrent aux mains en poussant de grands cris. L'élite des Gaulois n'ayant en face que les plus faibles troupes des Romains, les délogèrent facilement des hauteurs qu'elles occupaient, et celles-ci, fuyant toutes à la fois pour se replier sur les corps qui étaient dans la plaine, la

¹ Plus de treize kilomètres, mais en deçà du fleuve et non au delà. Voy. Plutarque, *Vie de Camille*.

confusion se mit dans les rangs, et, comme les Romains étaient serrés de près par les Gaulois, l'épouvante s'empara de tous les esprits et la déroute devint bientôt générale. La plupart des fuyards se dirigèrent vers le fleuve, et, dans le désordre de la retraite, tombaient les uns sur les autres : les Gaulois eurent donc peu à faire pour jeter sur la poussière tous ceux qui se trouvaient aux derniers rangs. Ainsi la plaine fut en peu de temps semée de morts. Arrivés sur les bords du fleuve, les plus courageux d'entre les Romains se jetèrent tout armés à la nage, mettant autant de prix à conserver leurs armes qu'à sauver leur vie; mais comme le courant du fleuve était extrêmement rapide, surchargés du poids de leurs armes, plusieurs périrent dans les flots, et quelques-uns seuls, prenant à la nage une direction oblique au cours de l'eau, et calculant mieux la longueur du trajet, parvinrent à grande peine à se sauver. Enfin, les ennemis survenant, une partie de l'armée romaine fut massacrée auprès du fleuve, et le plus grand nombre de ceux qui échappèrent à la mort, ayant jeté ses armes, se précipita dans le Tibre pour le traverser à la nage.

CXV. Cependant le carnage que les Gaulois venaient de faire sur les bords mêmes du fleuve n'avait pas apaisé en eux la soif du sang; ils poursuivirent à coups de flèches les Romains qui s'étaient jetés à la nage, et comme les traits tombaient sur des masses d'hommes pressés dans l'eau, ces traits ne man-

quaient pas d'atteindre le but que se proposaient ceux qui les lançaient. Ainsi, les Romains, ou frappés d'un coup mortel, tombaient morts immédiatement, ou blessés seulement, mais affaiblis par la perte du sang, et entraînés par la rapidité du courant, étaient emportés au loin et perdus. Tel fut le désastre de cette funeste journée. La plupart de ceux qui parvinrent à se sauver gagnèrent la ville de Veïes que les Romains avaient récemment rétablie et fortifiée autant qu'il leur avait été possible, et les fuyards y trouvèrent un asile. Ceux, en petit nombre, qui étaient parvenus à traverser le fleuve à la nage, arrivèrent sans armes dans Rome, et y annoncèrent que tout était perdu. Les habitants restés dans la ville, accablés de tant de malheurs, tombèrent dans la plus cruelle anxiété. Toute résistance, ils le sentaient bien, leur était impossible, après avoir perdu la jeunesse en état de porter les armes; et la fuite avec leurs femmes et leurs enfants était pleine de dangers, ayant l'ennemi si près d'eux. Cependant, quelques particuliers, emportant tous les effets que contenaient leurs maisons, se mirent en route pour se réfugier dans les villes voisines; mais les magistrats de la cité, ranimant le courage de la multitude, ordonnèrent de transporter immédiatement dans le Capitole des vivres et des provisions de tout genre. Cet ordre ayant été exécuté, la citadelle et le Capitole se remplirent, indépendamment des denrées propres à la subsistance, d'effets

d'or et d'argent, de vêtements précieux, en un mot, de toutes les richesses de la ville, qui se trouvèrent ainsi réunies dans un même emplacement. Ce transport de denrées et de divers objets s'effectua dans l'espace de trois jours de répit que laissa l'ennemi, et les magistrats en profitèrent pour fortifier complètement ce lieu de retraite. Les Gaulois avaient employé la première journée après la bataille, à couper, selon un certain usage de leur patrie ¹, les têtes des morts, et dans les deux jours qui suivirent ils marchèrent sur Rome. Mais comme en arrivant sous les murs ils virent les remparts déserts, et qu'ils entendaient cependant le bruit confus et les cris qui s'élevaient dans l'intérieur, et qu'occasionnait le transport des richesses de la ville à la citadelle, ils craignirent de tomber dans une embuscade dressée par les Romains, et restèrent en dehors. Enfin, le quatrième jour, s'étant assurés du véritable état des choses, ils jetèrent bas les portes à coups de hache, et entrèrent dans la ville qu'ils ruinèrent entièrement, à l'exception de quelques maisons sur le mont Palatin. Ils commencèrent ensuite à battre les fortifications de la citadelle, et continuèrent leurs attaques plusieurs jours de suite; mais ces attaques ne firent aucun mal à la forteresse, et coûtèrent au contraire beaucoup de monde aux Gaulois. Néanmoins ceux-ci ne renoncèrent pas à leur entreprise, se flattant, s'ils ne pouvaient enle-

¹ Voy. liv. V, chap. xxix.

ver la place de vive force, qu'avec le temps le défaut de vivres forcerait les assiégés à se rendre.

CXVI. Au milieu du trouble où tant d'événements funestes avaient jeté les Romains, les Étrusques, leurs voisins, se répandirent avec des forces nombreuses sur le territoire de Rome et le dévastèrent. Déjà même ils s'étaient emparés d'un grand nombre de prisonniers, et avaient enlevé un assez riche butin, lorsque les Romains réfugiés à Veïes ¹ tombèrent à l'improviste sur les Étrusques, les mirent en déroute, reprirent le butin dont ils étaient chargés, et s'emparèrent de leur camp. S'étant ainsi rendus maîtres d'une grande quantité d'armes, les Romains en distribuèrent une partie à ceux d'entre eux qui avaient perdu les leurs, et se servirent du reste pour armer les soldats qu'ils rassemblèrent dans les campagnes environnantes. Leur dessein était de faire lever le siège du Capitole, où s'étaient réfugiés leurs concitoyens ; mais ils ne savaient comment en faire parvenir l'avis à ceux qui s'y étaient renfermés, tous les chemins étant obstrués par les forces nombreuses des Gaulois qui investissaient la ville. Pendant qu'ils délibéraient sur ces difficultés, un certain Pontius Cominius se chargea d'aller rendre la confiance aux réfugiés du Capitole. Il partit seul, traversa le Tibre à la nage, et arriva sans être découvert au pied d'une roche du Capitole extrêmement escarpée. Il réussit cependant

¹ Voy. Tite-Live, liv. V.

avec grande peine à la gravir en se traînant sur les mains, et vint annoncer à ceux qu'il trouva dans le Capitole le rassemblement qui se formait à Veïes pour venir à leur secours, afin que, prévenus des mouvements de ce corps, ils pussent saisir le moment favorable de faire une sortie contre les Gaulois. Après avoir ainsi rempli sa mission, Cominius descendit par le même chemin qu'il avait suivi en montant, et, passant de nouveau le Tibre à la nage, il revint à Veïes. Mais les Gaulois, ayant aperçu la trace récente de ses pas qui indiquait la direction qu'il avait prise, résolurent de gravir à leur tour dans la nuit par la même roche; et comme vers minuit les sentinelles des Romains, rassurées par la difficulté de l'accès dans cette partie, en négligeaient la garde, quelques Gaulois parvinrent à atteindre le sommet de la roche sans être aperçus des postes; mais les oies sacrées de Junon, nourries dans le Capitole, en voyant les Gaulois s'avancer, jetèrent de grands cris, et les gardes, éveillés par le bruit, accoururent à l'instant. Effrayés cependant de l'audace des Gaulois, ils n'osaient aller plus avant, lorsque Marcus Manlius, un des citoyens les plus illustres de Rome, vint les encourager et les soutenir. Il coupa avec son épée la main d'un des Gaulois qui grimpaient, et, le frappant de son bouclier au milieu de la poitrine, il le fit rouler jusqu'au bas de la roche : un second, qui le suivait immédiatement, eut à peu près le même sort. Témoins de leur chute,

les autres ennemis se mirent à fuir en grande hâte, et, comme la roche était presque coupée à pic, tous, précipités du sommet, se tuèrent en tombant. A la suite de cet événement les Romains envoyèrent aux Gaulois une députation pour traiter de la paix avec eux. Une négociation s'étant ainsi engagée, il fut convenu que les Romains donneraient mille livres pesant d'or¹, et qu'à cette condition les Gaulois quitteraient la ville et se retireraient entièrement du territoire romain. Après la conclusion de ce traité, comme toutes les maisons de Rome étaient détruites, et que la plupart des citoyens avaient péri dans le désastre commun, les Romains donnèrent à qui voulut s'établir dans la ville la faculté de se bâtir une habitation dans le lieu qu'il choisirait, et arrêterent de plus qu'on lui fournirait les briques aux dépens du trésor public : ces briques, d'une certaine dimension, sont encore connues aujourd'hui sous le nom de *briques politiques*. Mais ces nouveaux habitants ayant bâti leur demeure chacun selon son caprice, il en résulta que la ville n'eut que des rues étroites et tortueuses; et cette mauvaise construction empêcha par la suite, lorsque Rome s'augmenta, que l'on pût prendre des alignements et lui donner des rues droites. Quelques auteurs rapportent aussi que, dans cette grande calamité, les femmes de Rome ayant livré tous les ornements en or qu'elles possédaient pour contribuer au salut commun, elles

¹ Voy. Tite-Live, liv. V, chap. XLVIII, et la note de Drakenborg.

reçurent, comme un honneur public, le droit de pouvoir se faire traîner sur des chariots dans la ville.

CXVII. Cependant les Volsques profitant de l'affaiblissement où les Romains étaient tombés, par suite des derniers malheurs qu'ils venaient d'éprouver, leur avaient déclaré la guerre. Pour s'opposer à ces nouveaux ennemis, les tribuns militaires firent une levée de soldats, et vinrent, avec les forces qu'ils mirent en campagne, prendre position dans un lieu nommé *la plaine de Marcius*¹, à deux cents stades de la ville²; mais comme les Volsques qui se trouvaient devant eux étaient de beaucoup supérieurs en nombre, et auraient attaqué avec trop d'avantage le camp des Romains, le peuple, craignant pour la sûreté de l'armée, élut dictateur Marcus Furius (Camille) (40). Revêtu de cette autorité, il enrôla toute la jeunesse en état de porter les armes, la fit marcher pendant la nuit, et, à la pointe du jour, tombant par derrière sur les Volsques qui attaquaient dans ce moment le camp des Romains, il les mit aisément en déroute. Les troupes du camp étant alors sorties de leurs retranchements, les Volsques se trouvèrent ainsi pris entre deux armées et furent presque tous détruits. Par cette grande défaite, ce peuple, l'un des plus redoutables par sa puissance, devint la plus faible de toutes les nations voisines de Rome.

¹ Position qu'il ne faut pas confondre avec le Champ-de-Mars, qui faisait partie de la ville même de Rome. — ² Près de quatre myriamètres.

Après la bataille, le dictateur, apprenant que les Èques, que nous nommons aujourd'hui *les Équicoles*, ravageaient le territoire de Vola et assiégeaient la ville, mena sur-le-champ toutes ses forces contre eux, et tailla en pièces la plupart des assiégeants. De là il marcha droit à Sutrium, colonie de Rome, dont les Étrusques s'étaient emparés de vive force, tomba avec la plus grande impétuosité et à l'improviste sur eux, leur fit perdre beaucoup de monde, et rendit la ville à ses habitants. A la suite de cette expédition, informé que les Gaulois, en se retirant de Rome, saccageaient la ville de Vescium ¹, alliée des Romains, il alla les attaquer, en détruisit un grand nombre, et s'empara de tous leurs bagages, parmi lesquels se trouva l'or qu'ils avaient enlevé de Rome, ainsi que toutes les richesses dont ils s'étaient emparés en prenant la ville. Mais, malgré tant de hauts faits, Marcus Furius, poursuivi par la jalousie des tribuns du peuple, ne put obtenir les honneurs du triomphe. Cependant, quelques écrivains rapportent qu'il triompha des Tusques, monté sur un char traîné par quatre chevaux blancs et que ce fut à cause de ce triomphe que, deux années plus tard, le peuple le condamna à une grosse amende; mais nous parlerons de ces événements en temps convenable ². A l'époque dont nous nous

¹ La position de cette ville est inconnue. Ce nom est encore probablement quelque mot latin défiguré en grec. — ² Diodore n'a point tenu cette promesse.

cupons maintenant, une colonne de Gaulois qui avait pénétré dans l'Iapygie¹, retournant sur ses pas à travers le territoire de Rome, surprise de nuit dans une embuscade que lui dressèrent les Cériens², fut presque entièrement détruite dans la plaine connue sous le nom du *champ Trausien*.

L'historien Callisthène, qui a écrit sur les affaires de la Grèce, commença son ouvrage à cette même année, en partant du traité de paix conclu entre les Grecs et Artaxerxe, roi de Perse³, et le continua pendant un espace de trente ans. Il a divisé cette histoire en dix livres, et la finit au pillage du temple de Delphes par Philomelus le Phocidien. Quant à nous, comme nous sommes parvenu d'une part à la paix faite entre les Grecs et Artaxerxe, et de l'autre au désastre que Rome éprouva par l'invasion des Gaulois, nous terminerons ici le présent livre, ainsi que nous l'avons annoncé en le commençant.

¹ Les côtes de la Pouille. — ² Ou les *Cérites* (Strabon, liv. V, selon la conjecture d'Ortelius). Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 598. — ³ La paix d'Antalcide. Voy. plus haut, chap. cx.



LIVRE QUINZIÈME.

I. Habitué, dans tout le cours de l'ouvrage que nous écrivons, à user sans réserve de la liberté de langage convenable à l'histoire, nous avons jusqu'ici donné de justes louanges aux hommes qui se sont distingués par de belles actions, en même temps que nous avons poursuivi de reproches mérités ceux dont la conduite a été jugée criminelle ou répréhensible. De cette manière nous nous flattons de réussir à diriger les âmes nées pour la vertu vers les entreprises honorables, par l'espoir d'une gloire immortelle, et à détourner des actions honteuses les hommes qui ont reçu de la nature des dispositions contraires, par la crainte du blâme ineffaçable qui s'attacherait à leur mémoire. En partant de ces principes, comme nous sommes arrivé actuellement aux temps où les Lacédémoniens, d'abord vaincus à Leuctres, ont, après cette grande défaite, succombé une seconde fois, contre toute apparence, dans les champs de Mantinée, et perdu sans retour leur suprématie sur la Grèce, nous pensons qu'il est de notre devoir, si nous voulons nous maintenir dans la

ligne que nous nous sommes tracée, d'accuser ce peuple au tribunal de l'histoire. Comment en effet ne pas jeter le blâme sur la conduite que tinrent à cette époque les Lacédémoniens, qui, ayant reçu un empire dont leurs ancêtres avaient si bien affermi les fondements et qu'ils avaient eux-mêmes, par leur courage et leurs vertus, maintenu pendant plus de cinq cents années¹, l'ont laissé périr, évidemment par leur propre sottise? Voici les causes de cette révolution. Leurs pères, qui, à travers tant de dangers et au prix de tant de sang versé, avaient élevé la patrie à un haut degré de gloire, s'étaient conduits avec douceur et humanité envers les peuples soumis; mais, loin de les imiter, leurs descendants ont traité avec violence et une excessive sévérité leurs alliés, se sont plu à molester les Grecs par des guerres aussi injustes que capricieuses, et, dans cette politique inconsidérée, ont fini par perdre l'empire qui leur avait été transmis; car, dès les premiers revers qui atteignirent les Lacédémoniens, les autres peuples qu'ils opprimaient, animés par la haine, saisirent une occasion si favorable de venger les injures qu'ils avaient reçues antérieurement. Ainsi bientôt les fils de ces Spartiates qui jamais n'avaient été vaincus tombèrent dans le mépris qu'inspirent des hommes qui ont dégénéré complètement des vertus de leurs pères, tandis que les Thébains, subjugués depuis plu-

¹ De Lycurgue à la bataille de Leuctres, qui eut lieu dans la cent deuxième olympiade, on compte en effet plus de cinq cents ans.

sieurs générations par un peuple dont ils reconnaissaient la supériorité, devenus les vainqueurs des Lacédémoniens au moment où l'on s'y attendait le moins, s'emparèrent de la suprématie de la Grèce; puisque les derniers, après l'avoir perdue, ne purent jamais ressaisir l'ascendant que leurs ancêtres avaient eu sur elle.

Mais c'en est assez pour faire ressortir les fautes des Lacédémoniens. Nous allons reprendre maintenant le fil de notre narration, suivant l'ordre des temps. Le livre précédent, le quatorzième de tout l'ouvrage, se termine, comme on l'a vu, à l'asservissement des habitants de Rhegium par Denys et à la prise de Rome par les Gaulois, événements qui eurent lieu dans l'année qui précéda la guerre des Perses contre Cypre et le roi Évagoras. Le livre quinzième commencera donc avec cette guerre, et nous le terminerons à l'année antérieure à celle où Philippe (le Macédonien), fils d'Amyntas, monta sur le trône.

II. Artaxerxe, roi des Perses, déclara la guerre à Évagoras, roi de Cypre, dans la troisième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade¹. Il avait employé un long temps aux préparatifs de cette guerre, et rassemblé des forces considérables pour agir sur terre et sur mer. Son armée de terre comptait trois cent mille hommes, y compris la cavalerie, et sa flotte consistait

OLYMP. XXVIII.

3.

—
Avantl'ère vulgaire,
386.

¹ MYSTICHIÈS, archonte d'Athènes; MARCUS FURIUS, CAIUS et EMILIUS, tribuns militaires à Rome.

en plus de trois cents trirèmes. Il confia le commandement de l'armée de terre à Oronte, son gendre, et celui de l'armée navale à Tiribaze, homme qui jouissait d'une grande considération parmi les Perses. Ces deux généraux, ayant pris à Phocée et à Cymes le commandement des forces qui devaient agir sous leurs ordres, descendirent en Cilicie, et ayant fait passer leur armée dans l'île de Chypre, ils se disposèrent à y pousser la guerre avec vigueur. Cependant Évagoras venait de contracter une alliance avec Acoris, roi d'Égypte, ennemi des Perses, et d'obtenir de lui un secours important en troupes. Il avait en même temps traité en secret avec Hecatomnus, roi de Carie, qui lui fournit pour la solde des troupes auxiliaires une somme considérable d'argent. De plus, Évagoras, soit par des négociations secrètes, soit par des démarches ostensibles, décida également plusieurs autres petits souverains mal disposés pour les Perses à faire dans cette guerre cause commune avec lui. Déjà par lui-même il était, dans l'île de Chypre, maître du plus grand nombre des villes qu'elle renferme, et dans la Phénicie il disposait de celle de Tyr et de quelques autres. Sa flotte se composait de quatre-vingt-dix trirèmes, dont vingt étaient tyriennes et soixante et dix cypriotes. Quant à son armée, elle était composée de six mille hommes de ses propres troupes et d'un plus grand nombre d'auxiliaires fournis par ses alliés; et comme l'argent ne lui manquait pas, il tenait en outre à sa solde beau-

coup de stipendiés. Enfin le roi des Arabes lui envoya des secours en hommes, et cet exemple fut suivi par quelques autres princes qui étaient en mésintelligence avec le roi des Perses

III. Évagoras ayant ainsi réuni tous ses moyens, et prenant confiance en ses forces, se décida à ouvrir la campagne. Dans le début, comme il avait un grand nombre de bâtimens armés pour la piraterie, il se mit avec eux en embuscade, attendit les navires qui apportaient des vivres aux ennemis, en coula une partie à fond, poursuivit ou dispersa les autres et s'empara même de quelques-uns. Éloignés par cette manœuvre, les marchands n'osèrent plus porter des grains dans l'île de Chypre, où des troupes si nombreuses se trouvaient alors rassemblées : la disette se fit donc bientôt sentir chez les Perses, et cette disette amena une sédition. Les troupes stipendiées se révoltèrent contre leurs chefs, en tuèrent quelques-uns et remplirent le camp de troubles et de désordres. Ce ne fut même pas sans grande peine que les généraux, et particulièrement celui d'entr'eux qui commandait l'armée, nommé Gao (1), parvinrent à apaiser cette insurrection en détachant, pour aller dans la Cilicie chercher des vivres, toute la flotte, qui en rapporta une grande quantité : ainsi l'abondance fut rétablie. Quant à Évagoras, à qui le roi Acoris avait envoyé d'Égypte de nombreux chargemens de blé, de l'argent et des fournitures de tout genre, il se trouvait suffisamment

en mesure de ce côté; mais, comme il se voyait inférieur de beaucoup en forces navales, il équipa soixante navires de plus, et en demanda cinquante autres à Acoris, qui les lui envoya, de manière qu'il porta sa flotte à deux cents trirèmes. Puis, sachant qu'il avait affaire à un ennemi redoutable, il pourvut avec soin ces bâtimens de tout ce qui leur était nécessaire pour se mesurer contre les Perses; et, après avoir exercé et éprouvé leurs équipages, il se disposa au combat. Lorsque tous ses préparatifs furent terminés, Évagoras, instruit que la flotte royale faisait voile vers Citium¹, tomba à l'improviste sur les Perses, avec ses vaisseaux en bon ordre, et attaqua ceux des ennemis atteints avant d'avoir pris leurs rangs, ayant ainsi l'avantage de combattre, avec un plan d'attaque arrêté d'avance, des hommes pris au dépourvu. La victoire se déclara donc pour lui dans le commencement de l'action; et en effet, forçant de voiles avec toutes ses trirèmes réunies contre les navires ennemis dispersés et effrayés, il en détruisit plusieurs, et s'empara de quelques autres. Cependant Gao, chef de l'armée navale des Perses, et les autres généraux, ayant opposé une résistance énergique, le combat se rengagea avec plus d'acharnement que jamais; Évagoras y eut encore, dans le premier moment, l'avantage; mais à la fin, Gao tombant sur les Cypriotes, qu'il écrasa du poids de ses vaisseaux, et continuant à combattre avec la plus grande valeur,

¹ Une des villes de l'île de Cypre.

réussit à mettre en fuite Évagoras, qui perdit un assez grand nombre de ses trirèmes.

IV. Les Perses, vainqueurs dans cette rencontre, réunirent toutes leurs forces à Citium, et, partant de ce point, vinrent mettre le siège devant Salamine¹, qu'ils attaquèrent en même temps par terre et par mer. Cependant, Tiribaze, à la suite du combat naval, passa en Cilicie, se rendit de là près du roi, lui annonça la victoire que sa flotte venait de remporter et en obtint deux mille talents pour les frais de la guerre². Mais Évagoras qui, avant sa défaite sur mer, avait attaqué et battu une partie de l'armée de terre des Perses et auquel ce succès donnait une grande confiance dans ses forces, perdit cette même confiance après l'échec qu'il venait d'éprouver sur mer, et, dans l'abattement où il était tombé, prit le parti de se renfermer dans la ville de Salamine. Se décidant néanmoins à continuer la guerre, il laissa à son fils Pythagoras le commandement de toutes ses armées dans l'île de Cypre, et, prenant dix trirèmes, il s'échappa de Salamine, à l'insu des ennemis, pour se rendre en Égypte. Il y vit le roi, et dans cette entrevue Évagoras l'engagea à continuer vigoureusement, contre les Perses, une guerre qu'Acoris devait regarder comme une affaire personnelle.

V. Pendant que ces événements avaient lieu, les Lacédémoniens, sans égard pour les traités qui venaient

¹ Autre ville de l'île de Cypre. — ² Onze millions de francs.

d'être conclus , formèrent le dessein de faire la guerre aux Mantinéens : et voici comment cette guerre prit naissance. La Grèce entière jouissait d'un repos universel, depuis la paix conclue par Antalcide, d'après laquelle toutes les villes avaient expulsé les garnisons étrangères, et recouvré, suivant l'une des conditions du traité, leur indépendance et la faculté de se gouverner selon leurs propres lois. Mais les Lacédémoniens, toujours jaloux d'étendre leur domination ou plutôt aimant la guerre par choix et par suite de leur éducation, considéraient cette paix comme un fardeau qu'ils ne pouvaient supporter : animés de plus par le désir de reprendre leur ancienne suprématie sur la Grèce, toutes leurs pensées se portaient vers des projets de changements et de nouveautés. Ils réussirent donc bientôt à troubler la tranquillité de leurs voisins, et à la faveur des partisans qu'ils entretenaient en tout lieu ils parvinrent à susciter des insurrections dans plusieurs villes, dont quelques-unes même leur offraient malheureusement des prétextes pour troubler l'ordre récemment établi. En effet, à peine rentrées dans le droit de se gouverner elles-mêmes, plusieurs villes demandèrent à ceux qui avaient exercé des fonctions publiques, sous la domination des Lacédémoniens, un compte rigoureux de leur conduite. Il s'en suivit des accusations et des poursuites que les peuples, qui conservent opiniâtement le souvenir des injures, exercèrent avec une rigueur odieuse. Des citoyens furent

ainsi exilés, et se montrèrent par conséquent comme des auxiliaires de révolte et de sédition. Les Lacédémoniens, qui les avaient accueillis, les firent rentrer à main armée dans leur patrie, et de cette façon ramenèrent sous le joug les cités trop faibles pour se défendre et ensuite des villes importantes, de manière que la paix d'Antalcide fut à peine observée pendant deux ans¹. Bientôt, comme la ville de Mantinée, située dans le voisinage de Lacédémone, renfermait un grand nombre de citoyens courageux, l'accroissement qu'elle avait reçu depuis la paix la rendit suspecte à Sparte, qui résolut d'abaisser l'orgueil des Mantinéens. Pour parvenir à l'exécution de ce dessein, les Lacédémoniens commencèrent par envoyer à Mantinée des délégués chargés d'exiger la destruction de ses murailles, et de demander que tous les habitants fussent, comme ci-devant, répartis dans les cinq bourgs qui formaient jadis la cité de Mantinée. Ces deux propositions ayant été unanimement rejetées, les Lacédémoniens mirent en campagne une armée qui vint faire le siège de la ville. De leur côté les Mantinéens s'empressèrent de demander des secours aux Athéniens; mais ces derniers les ayant refusés, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas enfreindre les traités existants, les Mantinéens se déterminèrent à soutenir le siège par eux-mêmes, et se défendirent avec vigueur contre les attaques de

¹ Cette paix, comme on l'a vu dans le livre précédent, avait été conclue dans la seconde année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade.

leurs ennemis. Telle fut l'origine des nouvelles guerres qui, à cette époque, éclatèrent dans la Grèce.

VI. Maintenant revenons en Sicile. Délivré des guerres qu'il avait eues à soutenir contre les Carthaginois, Denys, tyran de Syracuse, employa les loisirs de la paix à écrire des poèmes, genre d'occupation auquel il se livrait avec ardeur. Il fit venir à sa cour les poètes qui avaient acquis de la célébrité, conversa habituellement avec ces écrivains, et chercha en eux à la fois des maîtres et des censeurs obligeants de ses productions qu'ils corrigeaient. Enivré des éloges qu'il en recevait en reconnaissance des faveurs qu'il leur prodiguait, Denys finit par tirer plus de vanité de ses poèmes que de ses succès à la guerre. Parmi les poètes admis dans sa familiarité se trouvait Philoxène, auteur de dithyrambes, et qui s'était fait un nom distingué dans ce genre de composition. Un jour, dans un repas auquel il assistait, on récita de méchants vers du tyran, qui lui demanda quel jugement il en portait. Philoxène ayant, avec une grande franchise, répondu à cette question, Denys, piqué de la liberté de ses expressions, et prétendant qu'il ne blâmait ses vers que par envie, ordonna à ses satellites de conduire le poète aux Carrières¹; mais le lendemain même, cédant aux instances de ses amis qui le sollicitèrent de pardonner à Philoxène, le tyran le fit inviter à son souper. Le repas

¹ Les Latomies, près de Syracuse, où les malfaiteurs, les esclaves et les prisonniers de guerre étaient employés à tailler les pierres.

s'étant prolongé, Denys, toujours de plus en plus fier de ses talents poétiques, produisit de nouveau quelques vers auxquels il attachait un grand prix, et demanda encore à Philoxène ce qu'il en pensait; mais celui-ci, sans répondre directement à cette question, se tourna vers les satellites de Denys, et les ayant fait approcher, « Reconduisez-moi, leur dit-il, aux Carrières. » Frappé d'une si heureuse saillie, le tyran, ne pouvant s'empêcher de sourire, supporta de bonne grâce l'audacieuse franchise du poète qui, par ce trait d'esprit, avait su en quelque sorte émousser la pointe de la critique. Peu de temps après, Denys et ses amis ayant fait à Philoxène des reproches sur cette rude et intempestive franchise, celui-ci leur fit une singulière promesse, et les assura qu'à l'avenir il saurait dans ses réponses concilier avec la vérité les égards qu'il devait à Denys, et il ne manqua pas à sa promesse; car le tyran, après avoir récité un poème sur un sujet lamentable, ayant demandé à ses auditeurs ce qu'ils pensaient de ses vers, Philoxène lui répondit par une sorte d'amphibologie, qu'ils lui faisaient pitié. En effet, Denys attribuant cette réponse à l'impression que produisait son poème, en excitant de nombreux sentiments de commisération et de sympathie, la reçut comme un éloge de la bonté de son ouvrage, tandis que les autres, la prenant dans le sens de la pensée véritable de Philoxène, n'y virent que l'opinion qu'il avait conçue d'une composition misérable et qui ne méritait que pitié.

VII. La même chose à peu près arriva au célèbre philosophe Platon. Denys, l'ayant appelé à sa cour (2), lui fit d'abord le meilleur accueil, quoique Platon s'exprimât avec la liberté qui convient à un philosophe; mais par la suite, Denys, blessé de quelques discours qui l'offensèrent, lui retira toute son affection et le fit conduire au marché public, où il le vendit comme esclave, pour vingt mines ¹. Instruits de cet événement, les philosophes contemporains de Platon se réunirent pour le racheter, et le firent revenir en Grèce, lui rappelant avec amitié comme un avis salutaire, qu'un philosophe doit parler aux tyrans le moins possible, ou le plus doucement possible ² (3).

Cependant Denys, ne guérissant pas de sa passion pour la poésie, envoya à la solennité des jeux olympiques, des acteurs doués de voix éclatantes qu'il chargea de réciter à la foule assemblée les poèmes qu'il avait composés. Par la perfection de leur récit et la beauté de leur organe, ces acteurs, dans le début, frappèrent les auditeurs; mais bientôt, l'attention s'étant portée sur la composition, le mépris succéda à cette admiration passagère, et des ris moqueurs se firent entendre de toutes parts. Denys, en apprenant le triste accueil fait à ses vers, tomba dans un chagrin profond, et cette affliction augmentant de jour en jour, une sorte de folie furieuse s'empara de son âme. Dans ses accès,

¹ Mille huit cent vingt-deux francs. — ² Mot à mot, le plus *mieusement* possible.

il prétendait que tous les autres poètes le jaloussaient et que ses amis mêmes lui dressaient des embûches. Enfin sa tristesse et l'égarement de son esprit s'accrurent à tel point que , sous les plus futiles accusations, il fit périr plusieurs de ses amis, et en exila un assez grand nombre. Parmi ces derniers se trouvèrent Philistus et Leptine, son propre frère, deux hommes distingués par leur bravoure, et qui avaient rendu dans la guerre les plus grands services à Denys. Ces illustres exilés se réfugièrent à Thurium en Italie, où ils furent reçus avec une grande distinction par les Italiotes. Dans la suite, l'un et l'autre, sur la prière même de Denys, se réconcilièrent avec lui, et, revenus à Syracuse¹, furent rétablis dans leur faveur primitive; Leptine épousa même la fille de Denys. Tels sont les événements qui eurent lieu en Sicile pendant le cours de cette année.

VIII. Dans celle qui suivit², Évagoras, roi des Salaminien, revint habiter l'île de Cypre, apportant avec lui l'argent que lui put fournir, mais en moins grande quantité qu'il ne l'avait espéré, Acoris, roi d'Égypte. Il trouva Salamine plus que jamais vivement pressée par les ennemis qui l'assiégeaient; et bientôt, abandonné lui-même par tous ses alliés, il se vit obligé d'entrer en négociation avec les Perses. Tiribaze, qui

OLYMP. XCVIII.

4.

—
Avantl'ère vulgaire,
335.

¹ On peut douter de ce retour, au moins à l'égard de Philistus, d'après ce que dit Plutarque, *Vie de Dion*, tom. V, pag. 275, éd. de Reiske. — ² DEXITHEUS, archonte d'Athènes; LUCIUS LUCRETIUS et SERVIUS SULPICIUS. consuls à Rome.

en avait le commandement général, répondit à ces ouvertures, qu'il ne consentirait à aucune transaction, à moins qu'Évagoras ne cédât toutes les villes de Cypre, à l'exception de celle de Salamine, qu'il continuerait à posséder avec le titre de roi, sous la réserve de payer au roi de Perse un tribut annuel déterminé, et de consentir à exécuter tout ce que celui-ci lui prescrirait, comme un esclave doit le faire à l'égard d'un maître. Quelque pénible que fût le choix qu'Évagoras avait à faire, entre la guerre et des conditions si rigoureuses, il accepta ces dernières, à l'exception cependant de la relation d'un esclave à son maître, qu'il rejeta, déclarant qu'il serait seulement soumis au roi de Perse comme un roi vassal. Tiribaze refusait de se relâcher des premières propositions; mais Oronte, autre général des Perses, jaloux de la gloire de son collègue, ayant écrit en secret à Artaxerxe, vint au secours d'Évagoras. Dans ses lettres Oronte accusait Tiribaze d'abord de n'avoir pas pris Salamine de force quoiqu'il en ait eu les moyens, d'avoir au contraire reçu les envoyés de l'ennemi, et d'être entré en négociation; ensuite il lui reprochait d'avoir contracté, pour son propre compte, une alliance avec les Lacédémoniens, en outre, d'avoir envoyé consulter l'oracle de la pythie, afin de connaître si le moment était favorable pour se révolter contre le roi; enfin, et ce qui était l'accusation la plus grave, de s'être acquis le dévouement de tous les chefs de troupes par des dons, des honneurs

et de brillantes promesses. Le roi lut cette lettre, et, ajoutant foi aux calomnies qu'elle contenait, donna à Oronte l'ordre de se saisir de Tiribaze et de le lui envoyer. Cet ordre ayant été exécuté, Tiribaze conduit devant le roi demanda à être mis en jugement et fut d'abord jeté en prison; mais le roi étant engagé pour le moment dans une guerre sérieuse contre les Cadusiens ¹, la procédure commencée contre Tiribaze fut suspendue et le jugement ajourné indéfiniment.

IX. Oronte ayant succédé à Tiribaze dans le commandement de toutes les forces employées pour soumettre l'île de Cypre, Évagoras reprit confiance et soutint avec plus de résolution le siège que les Perses avaient mis devant Salamine; d'un autre côté, Oronte s'apercevant que ses soldats, mécontents de l'éloignement de Tiribaze, étaient portés à l'insubordination, et menaçaient d'abandonner le siège, craignit de pousser les choses à l'extrême, se détermina à envoyer des négociateurs à Salamine pour traiter d'un accommodement, et offrit la paix aux mêmes conditions qu'Évagoras avait précédemment consenties avec Tiribaze. Ainsi Évagoras se trouva, contre toute attente, délivré de la crainte de voir tomber sa capitale, et obtint la paix, en conservant le titre de roi de Salamine, à la charge d'un tribut annuel et de se soumettre, sans cesser d'être roi, aux ordres de celui des Perses (4). De cette manière se termina la guerre de Cypre, qui

¹ Peuple de la Médie, voisin de la mer Caspienne.

avait duré près de dix années, mais qui s'était passée pendant la plus grande partie de ce temps en préparatifs, et dans laquelle on comptait à peine deux années de combats suivis.

Cependant le général de la flotte, Gao, qui avait épousé la fille de Tiribaze, craignant que, soupçonné d'avoir participé aux résolutions de son beau-père, il ne se vît exposé à être puni par le roi, résolut de pourvoir à sa sûreté en fomentant de nouveaux troubles. Puissant par ses richesses et fort de l'appui des soldats, (il avait su par ses largesses personnelles s'assurer du dévouement de tous les commandants des trirèmes), il se détermina à s'insurger contre le roi. Il se hâta en conséquence d'envoyer des députés au roi d'Égypte Acoris, pour contracter avec lui une alliance offensive contre Artaxerxe. Il écrivit en même temps aux Lacédémoniens, pour les exciter à s'armer en sa faveur, s'engagea à leur fournir de grosses sommes d'argent, et, prodigue de promesses magnifiques, il les flattait, entre autres, de s'unir à eux pour leur faire recouvrer leur antique et paternelle suprématie sur toute la Grèce. En effet, déjà les Spartiates s'étaient occupés de reprendre cette supériorité; et les troubles qu'ils avaient excités dans diverses villes prouvaient assez évidemment qu'ils voulaient de nouveau les rendre esclaves. De plus, comme ils s'étaient en quelque sorte déshonorés par le traité conclu entre eux et le grand roi, où ils semblaient avoir livré les Grecs d'Asie, ils se repen-

taient déjà de ce qu'ils avaient fait, et cherchaient un prétexte plausible de recommencer la guerre contre Artaxerxe. Ils entrèrent donc avec empressement dans l'alliance que Gao leur proposait.

X. Cependant Artaxerxe, ayant terminé la guerre avec les Cadusiens ¹, fit instruire le procès intenté à Tiribaze, et lui donna trois juges choisis parmi les magistrats les plus éclairés de la Perse. Dans ce temps à peu près, des juges convaincus d'avoir prononcé des sentences injustes avaient été écorchés vivants, et leurs peaux avaient été étendues sur les sièges où leurs successeurs rendaient la justice, afin qu'ils eussent toujours présente la punition dont ils étaient menacés, s'ils rendaient des jugements iniques (5). C'est devant ce tribunal que les accusateurs de Tiribaze, produisant les lettres d'Oronte, soutinrent qu'elles suffisaient pour le faire condamner; mais celui-ci, en lisant sa défense, prouva d'abord que, quant à l'accusation portée contre lui, au sujet de sa conduite envers Évagoras, Oronte avait consenti, en traitant avec ce dernier, à le considérer, par rapport au roi Artaxerxe, comme roi, tandis que lui Tiribaze n'avait voulu accorder la paix qu'à condition qu'Évagoras obéirait au roi comme un esclave à son maître. Ensuite, pour ce qui concernait la consultation de l'oracle, il assura qu'il était absurde qu'on lui reprochât cette démarche, puisque jamais la pythionisse ne répondait aux ques-

¹ Voy. plus haut, chap. viii.

tions qui étaient adressées sur la mort de qui que ce soit, et il invoqua en preuve le témoignage de tous les Grecs présents. Enfin, il motiva ses liaisons avec les Lacédémoniens non pas, comme on l'en accusait, sur son intérêt privé, mais au contraire sur les avantages que leur alliance pouvait procurer au roi, démontrant qu'il parvint de cette manière à enlever aux Lacédémoniens leur domination sur les Grecs d'Asie, qu'il avait tous fait passer sous celle du roi. Il termina sa défense en rappelant aux juges qu'il était depuis longtemps du nombre de ceux qui ont bien mérité du roi¹, qu'entre autres services qu'il lui rendit, il pouvait en citer de très-grands, qui non-seulement excitèrent son admiration, mais aussi son amitié particulière, et il raconta ce fait : Le roi étant à la chasse et monté sur son char, deux lions vinrent l'assaillir, et, après avoir déchiré deux des quatre chevaux attelés au char, étaient près de se jeter sur le roi lui-même, lorsque Tiribaze, étant heureusement accouru, tua les deux lions et sauva le roi du danger qui le menaçait. Il n'avait pas, ajoutait-il, montré moins de valeur à la guerre, où il s'était distingué; et dans les conseils qu'il eut à donner il avait été assez heureux pour qu'en les suivant le roi n'obtînt jamais que des succès.

Par cette apologie Tiribaze se justifia si complètement des accusations portées contre lui, qu'il fut unanimement acquitté par ses juges.

¹ On les nommait *les orosanges*. Voy. Hérodote, liv. VIII, ch. LXXIV.

XI. Après la sentence rendue , le roi fit venir successivement les trois juges , et leur demanda sur quel principe de justice chacun d'eux avait absous l'accusé. Le premier répondit qu'il avait considéré les charges comme douteuses , tandis que les mérites de Tiribaze étaient unanimement reconnus ; le second , qu'en supposant même les accusations véritables il regardait les services, rendus par l'accusé comme l'emportant de beaucoup sur ces accusations , en les supposant fondées (6) ; le troisième, qu'il n'avait pas mis en ligne de compte les services rendus par Tiribaze , parce que les faveurs du roi avaient de beaucoup surpassé les récompenses que ces services méritaient ; mais qu'en examinant séparément toutes les accusations aucune ne lui avait paru assez clairement fondée pour le reconnaître coupable. Le roi, satisfait de ces réponses, loua les juges de la sentence qu'ils avaient rendue et combla Tiribaze de tous les honneurs auxquels on attache le plus de prix en Perse. Quant à Oronte, ainsi convaincu d'avoir porté une accusation calomnieuse , il le raya du nombre de ses amis , et le priva des honneurs et des distinctions dont il avait joui jusque-là. Telles sont les choses qui se passaient en ce temps dans l'Asie.

XII. En Grèce les Lacédémoniens pressaient le siège de Mantinée. Pendant tout l'été les habitants se défendirent avec une grande valeur. (Parmi les Arcadiens, les Mantinéens étaient les plus distingués par leur courage ; et dans toutes leurs guerres, les Lacédé-

moniens avaient coutume de les mettre en avant, les regardant comme les plus fidèles de leurs alliés.) Mais l'hiver étant survenu et les pluies abondantes ayant grossi le fleuve qui passe à Mantinée¹, les Lacédémoniens en barrèrent le cours par de fortes digues et rejetèrent ainsi le fleuve sur la ville, dont l'intérieur et tous les environs furent promptement submergés. Les maisons, cédant à la violence des flots, s'écroulèrent, et les Mantinéens, épouvantés du ravage des eaux, se virent obligés de rendre la ville aux assiégeants ; mais les Lacédémoniens, en la recevant, ne firent aucun mal aux habitants, et se bornèrent à leur prescrire de retourner s'établir dans leurs anciens bourgs (7), de manière que les Mantinéens, obligés de démolir leur propre patrie, transportèrent leurs habitations dans des bourgades séparées.

XIII. Tandis que ces événements avaient lieu en Grèce, Denys, tyran de Syracuse, formait le projet de fonder diverses colonies sur les bords de la mer Adriatique. Son but, dans cette entreprise, était de se rendre entièrement maître du détroit qui conduit dans la mer Ionienne (8), afin de pouvoir naviguer facilement vers l'Épire et y fonder des villes et des ports en état de recevoir ses vaisseaux. Il ne perdit donc pas de temps pour faire passer des forces considérables en Épire, se proposant par la suite de piller le temple de Delphes, qui renfermait d'immenses richesses (9). Il

¹ Le fleuve Ophis. Voy. Pausanias, *Arcadie*, chap. VIII.

s'empressa aussi de former une alliance avec les Illyriens, par l'entremise d'Alectas, roi des Molosses, qui, chassé de son trône, avait été amené par le hasard à Syracuse; et comme les Illyriens étaient dans ce moment en guerre, Denys leur envoya un secours de deux mille hommes de troupes et en outre cinq cents armures grecques complètes. Les Illyriens distribuèrent ces armures à leurs meilleurs guerriers, et incorporèrent dans leurs rangs les troupes de Denys. Ayant ainsi réuni et organisé des forces considérables, ils firent une irruption dans l'Épire, amenant avec eux Alectas, qu'ils voulaient remettre sur le trône des Molosses. Dans le premier moment, n'ayant trouvé aucune résistance, les Illyriens se bornèrent à dévaster les campagnes; mais les Molosses s'étant enfin réunis pour s'opposer à leurs ravages, il s'engagea une bataille sanglante dans laquelle les Illyriens vainqueurs tuèrent aux Molosses plus de quinze mille hommes. Les Lacédémoniens, instruits du terrible revers que venaient d'éprouver les Épirotes, firent passer aux Molosses des secours, au moyen desquels ils purent arrêter les progrès des Barbares. Pendant cette guerre, les Páriens, obéissant à un certain oracle, envoyaient une expédition dans l'Adriatique où, avec l'aide de Denys le tyran, ils fondèrent une colonie dans l'île de Phare¹. Ce même Denys avait, quelques années auparavant,

¹ Étienne de Byzance en parle et cite Éphore dans son vingt-neuvième livre. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. CL, pag. 245.

envoyé une colonie dans l'Adriatique, où elle avait fondé une ville nommée Lissus. Il quitta cette nouvelle ville pour retourner en Sicile; et, profitant du loisir dont il jouissait, il fit construire à Syracuse des bassins en état de contenir deux cents trirèmes, et ceignit la ville d'une muraille dont le contour est plus grand que celui des murs d'aucune des villes de la Grèce. Denys ajouta à ces grands ouvrages, de vastes lieux d'exercice sur les bords du fleuve Anapys, éleva des temples aux dieux, et ne négligea rien de tout ce qui pouvait augmenter l'étendue et la magnificence de sa capitale.

OLYMP. XCIX.

1.

—
Avant
l'ère vulgaire,
384.

XIV. La quatrième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade étant terminée et la première de la quatre-vingt-dix-neuvième commençant, on célébra en Elide les jeux olympiques dans lesquels Dicon de Syracuse fut vainqueur à la course du stade ¹.

Dans le cours de cette année les Pariens établis dans l'île de Phare avaient laissé les Barbares, anciens habitants de cette île, s'établir dans un lieu naturellement fortifié, sans les y inquiéter, et s'étaient occupés de fonder, sur les bords de la mer, une ville qu'ils entourèrent d'une muraille. Mais par la suite ces mêmes Barbares, mécontents de l'arrivée des Grecs sur leurs terres, appelèrent à leur secours, malgré la distance

¹ DIOTREPHÈS, archonte d'Athènes; LUCIUS VALERIUS et AULUS MANLIUS, consuls à Rome. Tite-Live, au lieu de consuls, indique pour cette année des tribuns militaires.

des lieux, les Illyriens, qui descendirent dans l'île. Un grand nombre de petites embarcations, portant dix mille hommes, ravagèrent ainsi les possessions des Grecs et leur tuèrent beaucoup de monde. Instruit de cette agression, le lieutenant que Denys avait laissé pour commander à Lissus, ayant à sa disposition un nombre considérable de trirèmes, se mit en mer, attaqua les frêles barques des Illyriens, en coula à fond une partie et s'empara de l'autre, après avoir tué aux Barbares plus de cinq mille hommes et leur avoir fait deux mille prisonniers.

Cependant, Denys toujours pressé par le besoin d'argent, tenta une expédition en Étrurie, avec soixante trirèmes, sous prétexte de détruire les pirates, mais en réalité, dans le dessin de piller un temple célèbre, situé dans la ville d'Agylle en Étrurie, près du port appelé *Pyrgoi*¹. Ce temple était renommé par les riches offrandes que son trésor renfermait. Denys ayant fait voile pendant la nuit, mit ses troupes à terre, et, commençant l'attaque à la pointe du jour, vint à bout de son entreprise. Il ne trouva d'abord sur les lieux qu'un petit nombre de gardiens qu'il força aisément, et ayant ainsi pillé le temple à loisir, il ne rassembla pas moins de mille talents². Mais peu après, les Agylliens étant accourus pour repousser cette attaque imprévue, il survint un combat dans lequel Denys fut vainqueur, et fit beaucoup de prisonniers. A la suite de ce succès

¹ Les Tours. — ² Environ cinq millions cinq cent mille francs.

et après avoir ravagé la campagne, il retourna à Syracuse, y vendit les dépouilles qu'il rapportait et en tira cinq cents talents. Enrichi par cette expédition, Denys prit à sa solde, de toutes parts, un grand nombre de soldats, et, réunissant ainsi des forces imposantes, il se prépara ostensiblement à faire la guerre aux Carthaginois. Tels furent les événements de cette année.

OLYMP. XCIX.

2.

—
Avant

l'ère vulgaire,
383.

XV. La suivante ¹, Denys, tyran de Syracuse, qui se préparait à la guerre contre les Carthaginois, chercha longtemps un prétexte plausible pour la déclarer. Dans ce dessein, instruit que les villes de Sicile qui leur étaient soumises se montraient disposées à secouer le joug, il accueillit toutes celles qui voulurent se révolter, et, contractant avec elles des alliances, il les encouragea dans leur rébellion, par les facilités qu'il leur donna. Informés de ces mouvements, les Carthaginois commencèrent par envoyer des députés au tyran, pour réclamer la possession des villes qui leur appartenaient, et comme il refusa de les rendre, ce refus devint l'origine et le prétexte de la guerre. Les Carthaginois firent des alliances ², afin d'armer plusieurs peuples en commun contre le tyran, et prévoyant déjà que la guerre serait longue et sérieuse, non-seulement ils engagèrent comme soldats ceux de

¹ PHANOSTRATE, archonte d'Athènes; LUCIUS LUCRETIVS, SENTIVS ou, selon Tite-Live, SERVILIUS SULPICIVS, LUCIVS ou, selon Tite-Live, MARCUS EMILIVS et LUCIVS FURIVS, tribuns militaires à Rome. — ² Particulièrement avec les Italiotes, si l'on s'en rapporte à la conjecture de Wesseling. Voy. sa note, tom. VI, pag. 612.

leurs concitoyens qu'ils trouvèrent les plus disposés à marcher, mais ils réunirent encore des sommes considérables pour solder des troupes étrangères. Enfin ils déclarèrent leur roi Magon¹ général en chef de l'armée, et firent passer plusieurs milliers d'hommes tant en Sicile qu'en Italie, ayant le projet de soutenir la guerre à la fois dans l'une et l'autre contrée. Denys, de son côté, partagea également ses forces en deux corps, l'un destiné à agir contre les Italiotes et l'autre contre les Carthaginois. La campagne s'étant ouverte, plusieurs combats s'engagèrent, mais de peu d'importance et où il ne se passa rien digne de mémoire. Deux grandes batailles très-célèbres eurent seulement lieu. Dans la première, qui se donna près d'un lieu nommé *Cabala*², Denys, ayant déployé de merveilleux talents militaires, remporta la victoire, tua aux Barbares plusieurs milliers d'hommes, et ne leur fit pas moins de cinq mille prisonniers. Il força en outre le reste de l'armée à se réfugier sur une hauteur fortifiée par la nature du site, mais où l'eau manquait totalement. Dans la mêlée le roi Magon avait succombé, après avoir combattu avec la plus grande valeur. Instruits de cette perte et d'un revers si grand, les Carthaginois s'empressèrent d'envoyer des députés pour traiter de la paix avec Denys; mais le tyran déclara qu'il ne l'ac-

¹ On a déjà vu que c'était sous ce nom que les Carthaginois désignaient leur premier magistrat. — ² La situation de ce lieu est inconnue.

corderait qu'à la seule condition que les Carthaginois lui céderaient les villes qu'ils possédaient en Sicile , et lui rembourseraient de plus toutes les sommes qu'il avait dépensées pour cette guerre.

XVI. Les Carthaginois, trouvant avec raison cette réponse aussi dure qu'insultante, eurent recours à leurs ruses ordinaires pour tromper Denys par un stratagème. Feignant donc de consentir aux conditions qu'on leur imposait, ils firent seulement observer qu'ils n'étaient pas maîtres d'ordonner immédiatement la remise des villes, et demandèrent quelques jours de trêve pour prendre les ordres de leurs magistrats. Denys, charmé de l'assurance de se voir, dans peu, maître de la Sicile entière, accorda la trêve. Les Carthaginois en profitèrent pour rendre avec pompe les devoirs funèbres à leur roi Magon, et lui donnèrent pour successeur son propre fils, fort jeune à la vérité, mais d'un esprit généreux et d'une valeur distinguée. Le nouveau général mit à profit le temps de l'armistice pour rétablir l'ordre dans l'armée et l'exercer, et par l'activité qu'il déploya, par ses exhortations et ses discours persuasifs, enfin par la confiance qu'il rendit au soldat sous les armes, il sut recréer une armée non-seulement disciplinée, mais forte et pleine d'ardeur. Lorsque la trêve fut expirée, les deux armées se retrouvèrent en présence et une bataille acharnée se donna dans les environs d'un lieu nommé *Cronium* ¹,

¹ Ville de la Sicile. Voy. Polyen, liv. V, chap. x, Imilcon, pag. 483.

mais le sort changea complètement, et la Divinité dédommagea amplement les Carthaginois de la défaite qu'ils avaient essuyée peu de temps auparavant. Le parti précédemment vainqueur, enflé de ses succès, succomba, contre toute attente, par excès de présomption, et celui auquel les revers semblaient avoir fait perdre toute espérance remporta une victoire non moins décisive qu'imprévue.

XVII. Dans cette grande bataille, Leptine¹, qui commandait l'aile gauche de l'armée de Denys, déjà illustre par sa valeur, combattit héroïquement, et, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, mourut glorieusement les armes à la main. Sa mort rendit l'audace aux Carthaginois, qui, redoublant d'efforts, finirent par faire tourner le dos à ceux qui leur étaient opposés. Denys, environné d'une troupe d'élite, obtint aussi, dans le commencement, des succès sur les ennemis qu'il avait en face; mais en apprenant la mort de Leptine et la défaite de l'aile gauche, ses troupes frappées de stupeur prirent également la fuite. La déroute étant ainsi devenue générale, les Carthaginois se mirent avec ardeur à la poursuite des fuyards, en s'invitant les uns les autres à ne faire aucun prisonnier. Tous ceux qui tombèrent entre leurs mains ayant donc été massacrés, le champ de bataille se couvrit entièrement de morts. Enfin les Carthaginois, stimulés par

¹ Le même dont il est si souvent question dans le livre précédent.

le souvenir de leur premier revers , firent un tel carnage des ennemis , que lorsqu'on enleva les cadavres on en compta plus de quatorze mille. Les Siciliens qui échappèrent se réunirent dans le camp de Denys et durent leur salut à l'obscurité de la nuit. Après cette victoire les Carthaginois se retirèrent sur Panorme ; et , conservant dans leur triomphe la modération qui convient aux hommes , ils s'empressèrent d'envoyer à Denys des députés autorisés à mettre un terme à la guerre. Ces ouvertures furent accueillies avec joie par le tyran , et la paix fut promptement conclue , sous la condition que chacune des parties rentrerait en possession de ce qu'elle avait avant la guerre. Cependant les Carthaginois s'attribuèrent de préférence la ville et le territoire de Sélinonte , ainsi que celui d'Aggrigente jusqu'au fleuve Halicus. Denys leur paya en outre mille talents ¹. Voilà ce qui se passa en Sicile dans le cours de l'année.

XVIII. Revenons à l'Asie. Gao , commandant la flotte des Perses dans la guerre de Cypre , et que nous avons vu se déclarer contre Artaxerxe et engager le roi d'Égypte et les Lacédémoniens à faire la guerre au roi de Perse , ayant été assassiné par quelques hommes apostés , ne put accomplir ses projets. Après sa mort , Tachos , qui lui succéda dans la conduite des affaires , parvint à réunir sous ses ordres une armée , et bâtit par la suite , sur un rocher situé près de la mer ,

¹ Cinq millions cinq cent mille francs.

et où se trouvait déjà un temple consacré à Apollon , une ville à laquelle il donna le nom de *Leucé*¹. Peu de temps après cette fondation, Tachos étant mort, les Clazoméniens et les Cyméens se disputèrent la possession de la nouvelle ville, et allaient recourir aux armes pour décider la question ; mais un de leurs concitoyens leur ayant conseillé de consulter plutôt le dieu pour savoir lequel des deux peuples devait être maître de Leucé, ce conseil fut suivi. La pythie répondit que la ville appartiendrait à celui qui le premier y offrirait un sacrifice ; qu'en conséquence ceux qui devaient faire le sacrifice partiraient de chacune des deux villes de Clazomène et de Cymes au soleil levant le jour convenu. Ce jour ayant été déterminé, les Cyméens ne doutèrent pas qu'ils n'eussent l'avantage, leur ville étant bien plus près de Leucé que celle de leurs compétiteurs ; mais les Clazoméniens, beaucoup plus éloignés, eurent recours à la ruse pour l'emporter. Ils tirèrent au sort un certain nombre de citoyens et les envoyèrent, comme colons, fonder une ville dans le voisinage de Leucé ; et, partant de cette colonie au lever du soleil, ceux qui portaient les offrandes devancèrent de beaucoup les Cyméens et accomplirent le sacrifice les premiers. Devenus possesseurs de la ville par ce stratagème, les Clazoméniens instituèrent une fête publique qui se célèbre tous les ans à Leucé,

¹ *La Blanche*. Strabon la place entre Smyrne et Phocée, livre XIV.

sous le nom de *Prophthasie*¹. Cet événement mit un terme aux mouvements de révolte qui s'étaient manifestés en Asie.

XIX. Après la mort de Gao et de Tachos, les Lacédémoniens renoncèrent entièrement à se mêler des affaires d'Asie, et tournèrent toutes leurs pensées vers la Grèce. Tantôt séduisant les villes par la persuasion, tantôt les contraignant, par le retour de leurs bannis qu'ils y faisaient rentrer de force, à se soumettre à Sparte, ils tendaient manifestement à recouvrer, avec l'aide du roi de Perse, leur ancienne suprématie, contre la teneur des traités communs à toute la Grèce et conclus par Antalcide.

Dans ce temps, Amyntas, roi de Macédoine, après avoir été complètement battu par les Illyriens, désespérant de remonter sur son trône et abdiquant tout droit de souveraineté, avait fait don aux Olynthiens d'un territoire assez étendu, situé sur leurs frontières²; et la ville d'Olynthe s'en étant mise en possession, elle commença à en percevoir les revenus. Cependant, contre toute espérance, Amyntas s'étant relevé de sa défaite et ayant reconquis son royaume, il redemanda aux Olynthiens ce territoire qu'il leur avait cédé; mais ceux-ci se refusèrent à le rendre. Irrité de ce refus, Amyntas rassembla une armée considérable, et s'étant allié aux Lacédémoniens, les engagea à envoyer un de

¹ Du verbe grec *ᾠδήσω*, je devance, j'arrive le premier. — ² Voyez plus haut, liv. XIV, chap. xcii.

leurs généraux et des troupes contre les Olynthiens. Les Lacédémoniens, qui se flattaient de s'approcher par ce moyen de la Thrace, firent parmi leurs citoyens et leurs alliés une levée de soldats qui, en tout, monta à plus de dix mille hommes, et en ayant confié le commandement à Phœbidas le Spartiate, lui ordonnèrent de se réunir à l'armée d'Amyntas, et de faire de concert avec lui la guerre aux Olynthiens. Ils détachèrent en même temps un autre corps de troupes qu'ils firent marcher contre les Phliontiens; et, après les avoir vaincus dans une rencontre, ce corps les força à se soumettre aux ordres des Lacédémoniens. A cette époque les deux rois de Lacédémone différaient entre eux d'opinion sur ces entreprises. Agésipolis, l'un d'eux, d'un caractère pacifique et ami de la justice, distingué de plus par sa prudence, soutenait que l'on devait s'en tenir aux serments prêtés, et que l'on ne pouvait sans crime soumettre à la dépendance de Sparte des cités grecques, contre la foi des traités communs à toutes. Il ajoutait que sa patrie se déshonorerait si, après avoir déjà livré aux Perses les Grecs de l'Asie, elle agissait de même à l'égard des villes de la Grèce, puisqu'elle avait fait serment de ne point les asservir, et de les maintenir au contraire dans le droit de se gouverner par leurs propres lois. Mais Agésilas, l'autre roi, d'un naturel entreprenant, se montrait passionné pour la guerre, et travaillait ouvertement à l'asservissement des Grecs.

OLYMP. XCIX.

3.

—

Avant

l'ère vulgaire,

382.

XX. Dans la troisième année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade, où nous entrons ¹, les Lacédémoniens s'emparèrent de la Cadmée (c'est le nom de la citadelle de Thèbes), par les motifs et de la manière que je vais expliquer ici. Depuis longtemps ils voyaient avec jalousie la Béotie se couvrir de villes nombreuses, et les citoyens qui les habitaient se distinguer de plus en plus par leur valeur. L'ancienne illustration de la ville de Thèbes, devenue en quelque sorte la forteresse de toute la Béotie, les offusquait surtout; et ils craignaient que cette grande cité, profitant de quelque circonstance heureuse, ne s'emparât de la suprématie de la Grèce. Les Spartiates avaient donc donné en secret à leurs généraux l'ordre de se rendre maîtres de la Cadmée s'ils trouvaient une occasion favorable; et, muni de ces instructions, Phœbidas, qui venait d'être nommé au commandement de l'armée destinée à agir contre les Olynthiens, réussit effectivement à surprendre cette citadelle. Les Thébains, indignés de cette trahison, coururent aux armes; mais, dans le combat qui s'engagea entre eux et les Lacédémoniens, Phœbidas fut vainqueur, bannit ensuite de Thèbes trois cents des premiers citoyens, et cette

¹ ÉVANDRE, archonte d'Athènes; QUINTUS SULPICIUS, CAIUS FABIUS, CORNELIUS SERVILIUS, et mieux SERVILIUS CORNELIUS, PUBLIUS UGO, ou plutôt QUINTUS SERVILIUS, SEXTUS ANNIUS et CAIUS MARCUS, ou plutôt CAIUS MARTIUS, tribuns militaires à Rome. (La rectification de ces divers noms est faite d'après Rhodomann.)

défaite ayant frappé de terreur le reste des habitants, il laissa dans la Cadmée une forte garnison lacédémonienne (10), puis retourna à sa principale affaire ¹. Déshonorés plus que jamais dans toute la Grèce par cette action infâme, les Lacédémoniens eurent l'air de désavouer Phœbidas, et le condamnèrent même à une amende; mais ils se gardèrent bien de retirer de Thèbes la garnison qu'ils avaient dans la citadelle; et, privés du droit de se gouverner par eux-mêmes, les Thébains furent ainsi obligés de se soumettre à Sparte. Du reste, la guerre continuant entre les Olynthiens et Amyntas, les Lacédémoniens ôtèrent le commandement de leurs troupes à Phœbidas, et lui nommèrent pour successeur son propre frère Eudamidas. Ils donnèrent à ce nouveau général un renfort de trois mille hommes pesamment armés, avec l'ordre d'entrer en campagne et de marcher contre les Olynthiens.

XXI. Eudamidas ayant pénétré sur les terres des ennemis, les attaqua de concert avec Amyntas; mais les Olynthiens, qui avaient rassemblé des forces considérables, eurent l'avantage dans tous les combats, où ils se trouvaient supérieurs en nombre à leurs adversaires. Les Lacédémoniens se virent donc obligés de lever encore une plus grande armée, dont ils confièrent le commandement à Téléutias, frère de leur roi Agésilas, et l'un de leurs citoyens le plus distingués par leur valeur et leurs talents. Sorti du Péloponnèse à la tête de

¹ La guerre contre les Olynthiens.

cette nouvelle levée, Téléutias s'avança dans le voisinage d'Olynthe, où il rallia les restes du corps d'Eudamidas; et se trouvant alors supérieur en forces, il commença par dévaster le territoire des Olynthiens, où il recueillit un butin considérable, dont il fit le partage entre tous ses soldats. Cependant les Olynthiens, ayant reçu de tous côtés des renforts de leurs alliés, se mirent bientôt en état de tenter le sort d'une bataille générale. Elle eut lieu, et d'abord la victoire resta en suspens entre les deux partis, qui se retirèrent, chacun de son côté; mais ensuite, le combat s'étant renouvelé avec plus d'acharnement, Téléutias tomba percé de coups dans la mêlée, après avoir montré la plus grande valeur, et les Lacédémoniens eurent mille deux cents hommes tués. Néanmoins, malgré un succès aussi éclatant remporté par les Olynthiens, les Lacédémoniens, jaloux de réparer leur défaite, résolurent d'envoyer sur les lieux des forces encore plus considérables. De leur côté, les Olynthiens, informés de cette détermination, et prévoyant qu'avec les moyens que leurs ennemis allaient déployer contre eux, la guerre serait nécessairement de longue durée, s'empressèrent de former des magasins de vivres bien approvisionnés, et de s'assurer de nouveaux auxiliaires de la part de leurs alliés.

OLYMP. XCIX.

4.

—
Avantl'ère vulgaire,
381.XXII. Dans l'année suivante ¹ les Lacédémoniens

¹ DÉMOPHILE, archonte d'Athènes; PUBLIUS CORNELIUS, LUCIUS VIRGINIUS, LUCIUS PAPIRIUS, mieux VALERIUS, AULUS MANLIUS et LUCIUS POSTUMIUS, tribuns militaires à Rome.

décrétèrent de continuer la guerre contre les Olynthiens ; puis, en exécution de ce décret, ils élurent comme commandant leur roi Agésipolis, auquel ils confièrent une armée convenable pour ouvrir la campagne. Arrivé sur le territoire des Olynthiens, Agésipolis réunit d'abord aux troupes qu'il amenait celles qui se trouvaient encore dans le camp lacédémonien, et recommença la guerre contre les habitants. Mais les Olynthiens, effrayés des forces dont le roi disposait, ne hasardèrent dans le cours de l'année aucun engagement sérieux, et, durant toute la campagne, se bornèrent à quelques combats partiels ou à de courtes rencontres.

XXIII. L'année s'étant écoulée, la première de la centième olympiade commença¹, et aux jeux célébrés en Élide à cette occasion, Dionysodore de Tarense fut vainqueur à la course du stade. A cette époque Agésipolis, l'un des rois de Sparte, mourut de maladie, après avoir régné quatorze ans, et eut pour successeur son frère Cléombrote, qui régna neuf ans². Ce fut aussi dans le cours de cette année que les Lacédémoniens mirent Polybiade à la tête de leur armée, et le chargèrent de conduire la guerre contre les Olynthiens.

OLYMP. G.

1.

—
 Avant
 l'ère vulgaire,
 380.

¹ PYTHÉAS, archonte d'Athènes; TITUS QUINTIUS, LUCIUS SERVILIUS, LUCIUS JULIUS, AQUILIUS DECIUS, ou mieux LUCIUS AQUINILUS, LUCRETIVS ANGUS, ou mieux LUCIUS LUCRETIVS et SERVIUS SULPICIVS, tribuns militaires à Rome. — ² Il fut tué à la bataille de Leuctres; voy. plus bas, chap. LV.

Ayant donc pris le commandement des troupes, Polybiade déploya dans cette guerre autant de vigueur que de talents militaires, remporta de grands avantages, et, après une suite continuelle de succès dans un grand nombre de combats, força les Olynthiens à se renfermer dans l'enceinte de leurs murailles, où il les tint assiégés; enfin, il contraignit les ennemis, effrayés de ses progrès, à se soumettre à la puissance des Lacédémoniens. Les Olynthiens furent donc inscrits au nombre des alliés de Sparte, et plusieurs autres villes, à leur exemple, se hâtèrent d'entrer également dans cette alliance. Ce fut alors que la puissance des Lacédémoniens, accrue par tant de circonstances heureuses, fut portée au faite, et que Sparte soumit de nouveau à sa suprématie la Grèce entière, qu'elle domina et sur terre et sur mer (11). En effet, en jetant un coup d'œil sur les autres peuples on voit qu'elle n'y avait plus de rivaux : les Thébains, comprimés par la garnison qui occupait leur citadelle ¹, ne pouvaient rien entreprendre les Corinthiens et les Argiens étaient affaiblis par les dernières guerres malheureuses qu'ils venaient de soutenir; enfin les Athéniens avaient perdu toute considération en Grèce par la conduite qu'ils tenaient à l'égard des peuples qui leur étaient soumis, dont ils avaient partagé les terres à des colons athéniens. Les Lacédémoniens, au contraire, outre les nombreuses popu-

¹ Voy. plus haut, chap. xx.

lations dont ils disposaient et les soins qu'ils prenaient de perfectionner leur état militaire, montraient une grande prévoyance dans le maniement de leurs affaires, et étaient ainsi, par les forces qu'ils pouvaient mettre sur pied, devenus redoutables à tous leurs voisins. Les plus puissants souverains, et je comprends dans ce nombre le roi de Perse et Denys, tyran de Syracuse, courtoisaient même leur puissance, et s'empressaient de contracter des alliances avec eux.

XXIV. Cependant les Carthaginois, qui tenaient la campagne en Italie², firent rentrer dans Hipponne les habitants que Denys avait bannis de la ville³, et y rétablirent tous les exilés, dont ils prirent un soin particulier; mais peu après cette expédition la peste se déclara dans Carthage; le mal fit de si rapides progrès qu'un grand nombre des habitants succomba, et l'état même fut en danger de perdre sa puissance. En effet, divers peuples de la Libye, croyant n'avoir plus rien à redouter des Carthaginois, que les ravages de la contagion avaient affaiblis, se révoltèrent; les habitants de la Sardaigne, jugeant également l'occasion favorable, suivirent cet exemple, et, secouant le joug, prirent, de concert avec les Libyens, les armes contre leurs maîtres. Dans ce même temps, d'autres calamités qui

OLYMP. C.

2¹.

—

Avant

l'ère vulgaire,

379.

¹ NICON, archonte d'Athènes; LUCIUS PAPIRIUS, CAIUS CORNELIUS, LUCIUS MANLIUS, mieux MENENIUS, CAIUS SERVILIUS, AULUS VALERIUS et QUINTUS FABIUS, tribuns militaires à Rome. — ² Dans la guerre contre Denys ils avaient fait passer un corps d'armée en Italie. Voyez plus haut, chap. xv. — ³ Voy. plus haut, liv. XIV, chap. cvii.

semblaient envoyées par un dieu malfaisant, tombèrent sur Carthage. La ville se remplit, d'une façon extraordinaire, de troubles, d'épouvante, de terreurs paniques ; les habitants sortirent en désordre de leurs maisons, et, se jetant dans les rues comme si des ennemis les eussent envahies, se battirent entre eux et se tuèrent ou se blessèrent les uns les autres. Enfin, ayant par des sacrifices apaisé la divinité, le mal, quoique très-grand, diminua peu à peu, et, reprenant courage, les Carthaginois soumirent promptement les Libyens révoltés, et rentrèrent également en possession de la Sardaigne.

OLYMP. G.

3.

—

Avant

l'ère vulgaire,

378.

XXV. Dans l'année suivante, la troisième de la centième olympiade¹, commença la guerre qui porte le nom de *Béotique* : en voici l'origine. Les Lacédémoniens, comme on l'a vu, s'étant, contre toute justice, emparés de la Cadmée, les plus distingués des citoyens de Thèbes, bannis et obligés de s'exiler, se réunirent, et, avec l'aide des Athéniens, rentrèrent de nuit dans leur patrie. Ils commencèrent par égorger dans leurs propres maisons ceux qui avaient embrassé le parti des Lacédémoniens, et qu'ils surprirent encore endormis². Appelant ensuite à la liberté le reste de leurs concitoyens, ils eurent bientôt toute la population de

¹ NAUSINICUS, archonte d'Athènes; MARCUS CORNELIUS, SERVILIUS QUINTUS, MARCUS FURIUS et LUCIUS QUINTUS, tribuns militaires à Rome.

² Voy. Xénophon, *Histoires grecques*, liv. V, Cornélius Népos, Plutarque, *Vie de Pélopidas*, et *Démon de Socrate*, où cet événement est raconté avec plus de détails.

Thèbes pour auxiliaire de leur entreprise. A la pointe du jour la multitude courut donc aux armes et mit le siège devant la Cadmée. Les Lacédémoniens qui composaient la garnison de cette citadelle, et qui, avec leurs alliés, comptaient au moins quinze cents hommes, s'empressèrent d'envoyer à Sparte des messagers pour y annoncer l'insurrection des Thébains et demander les plus prompts secours. Cependant, postées sur des points élevés, les troupes de la garnison se mirent en devoir de repousser les assiégeants, dont elles tuèrent ou blessèrent un assez grand nombre. De leur côté, les Thébains, qui prévoyaient que les Lacédémoniens, soutenus par la plus grande partie des villes de la Grèce, mettraient promptement une armée considérable sur pied, envoyèrent des députés à Athènes. Ces députés avaient pour mission de rappeler au peuple que les Thébains étaient venus à son aide à l'époque où il était courbé sous le joug des trente tyrans¹, et de le conjurer, par réciprocité, de les secourir de tous ses moyens pour les mettre en état d'emporter d'assaut la Cadmée avant l'arrivée des Lacédémoniens.

XXVI. Le peuple d'Athènes, après avoir donné audience aux envoyés Thébains, décréta que des troupes seraient envoyées en assez grand nombre pour rendre la liberté à la ville de Thèbes (12). Par cette résolution les Athéniens s'acquittaient de la reconnaissance qu'ils devaient aux Thébains, et en même temps se flattaient

¹ Voy. plus haut, liv. XIV, chap. xxxii.

de s'identifier, pour ainsi dire, aux Béotiens, qui, alliés, deviendraient de vigoureux antagonistes de la puissance orgueilleuse des Lacédémoniens; car aucune nation dans toute la Grèce ne l'emportait alors sur la Béotie, soit en population, soit en valeur militaire. Enfin, Demophon ayant été nommé commandant de l'armée auxiliaire, il leva immédiatement cinq mille hommes pesamment armés, avec cinq cents de cavalerie. Dès le lendemain, à la pointe du jour, il fit sortir d'Athènes ces troupes et les mena à marches forcées, dans l'espoir d'arriver avant les Lacédémoniens. Indépendamment de ce secours, le peuple d'Athènes se montrait d'ailleurs disposé à faire entrer en Béotie, s'il le devenait nécessaire, toutes les forces de la république. Cependant Demophon, se portant en avant avec rapidité, par des chemins qui abrégiaient sa route, parut inopinément à la vue de Thèbes, et en même temps un grand nombre de soldats étant accourus des autres villes de la Béotie, les Thébains eurent en peu de jours une armée considérable rassemblée dans leurs murs. Cette armée ne comptait pas moins de douze mille hommes d'infanterie pesante, auxquels se joignaient plus de deux mille chevaux. Tout étant ainsi préparé pour mener chaudement le siège de la citadelle, les troupes qui devaient le faire furent partagées en divers détachements, dont les attaques vigoureusement soutenues et périlleuses se succédaient sans interruption jour et nuit.

XXVII. Encouragée par ses chefs, la garnison qui occupait la Cadmée soutint vaillamment les efforts des assiégeants, espérant voir dans peu les Lacédémoniens arriver à son secours avec une puissante armée : aussi tant que les vivres ne lui manquèrent pas, elle repoussa avec courage les assauts qui lui étaient livrés ; et, comme elle avait l'avantage de la position, la citadelle étant extrêmement forte, elle faisait perdre ou blessait beaucoup de monde aux assaillants. Mais lors que la disette des subsistances augmentant de jour en jour se fit sentir, et que la lenteur des préparatifs des Lacédémoniens éloigna l'espérance de les voir arriver, les assiégés commencèrent à n'être plus d'accord entre eux. Les Lacédémoniens étaient d'avis qu'il fallait se défendre jusqu'à la mort ; les troupes fournies par les villes alliées, en beaucoup plus grand nombre qu'eux, étaient au contraire d'opinion de rendre la place. Ainsi le peu de Spartiates proprement dits qui s'y trouvaient se vit obligé de livrer la citadelle, et, d'après la capitulation qui fut accordée, les troupes eurent la liberté de se retirer dans le Péloponnèse. Cependant les Lacédémoniens, ayant rassemblé des forces considérables, s'étaient mis en marche pour Thèbes ; mais le temps qu'ils avaient perdu leur fit manquer l'occasion, et rendit cette expédition complètement inutile (13). Pour s'en consoler, ils mirent en jugement les trois chefs qui commandaient la garnison de la Cadmée : deux furent condamnés à mort, et le troisième à une amende si

exorbitante, que toute sa fortune ne suffit pas pour l'acquitter. Après la reddition de la Cadmée, les Athéniens commandés par Demophon retournèrent à Athènes, et les Thébains allèrent mettre le siège devant Thespies¹, entreprise qui ne leur réussit pas.

Pendant que ces événements se passaient, les Romains envoyèrent dans l'île de Sardaigne (14) une colonie de cinq cents hommes, qu'ils exemptèrent de toute contribution.

OLYMP. C.

4.

—

Avant

l'ère vulgaire,

377.

XXVIII. Dès le commencement de l'année suivante², les Béotiens, encouragés par l'échec que les Lacédémoniens venaient d'essayer à Thèbes, contractèrent entre eux une alliance qui fut commune à toutes leurs cités, et mirent sur pied une armée respectable, craignant de voir dans peu les Lacédémoniens menacer de faire une nouvelle irruption dans la Béotie avec de grandes forces. De leur côté, les Athéniens firent partir des envoyés choisis parmi les plus distingués de leurs concitoyens, pour se rendre dans les diverses villes de la Grèce soumises à la domination de Sparte, et les presser d'embrasser une occasion si favorable de recouvrer une commune liberté. En effet, comme les Lacédémoniens, éblouis par l'étendue de leur puis-

¹ Cette ville avait une garnison lacédémonienne. — ² CALLIAS, archonte d'Athènes; LUCIUS PAPIRIUS, MARCUS PUBLIUS, TITUS CORNELIUS, QUINTUS LUCIUS, tribuns militaires à Rome (15). Suivant la correction de Rhodomann, il faut lire comme il suit les noms des quatre tribuns : L. PAPIRIUS, P. CORNELIUS, TITUS et LUCIUS QUINTIUS.

sance, traitaient avec autant d'arrogance que de dureté les peuples qui leur étaient soumis, la plupart de ceux-ci inclinaient alors à se ranger du parti des Athéniens. Les premiers qui se déclarèrent en leur faveur furent les habitants de Chio et de Byzance; les Rhodiens, les Mitylénien et plusieurs autres insulaires suivirent cet exemple, si bien que ce mouvement s'étant étendu de plus en plus parmi les Grecs, un grand nombre de cités finirent par s'attacher aux Athéniens. Ce fut alors que le peuple d'Athènes, exalté par l'affection que lui témoignaient de si puissants alliés, proposa de convoquer une assemblée générale de toute la confédération, et à laquelle des députés de chaque ville auraient voix délibérative. Cette proposition agréée, il fut convenu que l'assemblée se tiendrait dans Athènes, que chaque ville fédérée, grande ou petite, y aurait un égal droit de suffrage; que toutes se gouverneraient par leurs propres lois, et reconnaîtraient seulement les Athéniens comme chefs de la ligue. Les Lacédémoniens, voyant que ce mouvement vers une défection générale, était impossible à contenir avec la force, essayèrent de le calmer par l'envoi de députés chargés de porter des paroles amicales, et cherchèrent par des promesses flatteuses à ramener les populations qu'ils s'étaient partout aliénées. Ils mirent en outre tous leurs soins à se préparer aux combats, prévoyant avec raison la longue durée et l'importance de cette guerre béotique, dans laquelle

les Thébains allaient avoir pour auxiliaires les Athéniens et tous les autres peuples de la Grèce qui étaient entrés dans la confédération.

XXIX. Pendant que ces événements avaient lieu, Acoris, roi d'Égypte, depuis quelque temps en mauvaise intelligence avec le roi des Perses, rassemblait une armée composée en grande partie d'étrangers, et réussit aisément à la mettre sur pied en offrant une solde avantageuse aux hommes qu'il enrôlait, offre qui attirait dans ses troupes un grand nombre de Grecs; mais comme il lui manquait des généraux habiles pour les mettre à la tête de cette armée, il avait appelé pour la commander Chabrias l'Athénien, qui jouissait d'une grande réputation militaire, et dont les talents et le courage étaient justement célèbres. Chabrias, sans avoir demandé le consentement du peuple, accepta les propositions d'Acoris et, ayant pris le commandement des troupes en Égypte, se préparait à entrer promptement en campagne contre les Perses. De son côté, Pharnabaze, désigné par Artaxerxe comme général de son armée, faisait d'immenses préparatifs pour soutenir cette guerre, lorsque, ayant appris que Chabrias était à la tête des Égyptiens, il envoya des députés à Athènes, d'abord pour se plaindre d'un choix propre à altérer la bonne intelligence qui régnait entre le roi de Perse et le peuple d'Athènes, et ensuite pour demander Iphicrate en qualité de général. Les Athéniens, jaloux de se conserver l'amitié du roi, et surtout

d'attacher Pharnabaze à leurs intérêts, s'empressèrent de rappeler Chabrias d'Égypte et d'envoyer Iphicrate combattre dans les rangs des Perses.

Cependant la paix¹, rétablie par des traités conclus quelques années auparavant entre les Lacédémoniens et les Athéniens, s'était maintenue jusqu'à ce moment. Mais Sphodrias², homme d'un caractère exalté et prompt à se laisser entraîner, ayant été appelé au commandement de l'armée lacédémonienne, il fut facile à Cléombrote, l'un des rois de Sparte, de le décider, sans demander le consentement des éphores, à surprendre le Pirée³. Sphodrias, ayant donc réuni plus de dix mille hommes, tenta en effet de s'emparer de ce port pendant la nuit; mais les Athéniens ayant eu connaissance de son mouvement, l'entreprise échoua et Sphodrias revint sans avoir rien fait. Le sénat de Sparte le mit en jugement; mais, comme il avait les rois en quelque sorte pour complices, il fut absous contre toute justice. Irrités d'une si coupable agression les Athéniens décrétèrent que les traités qui les avaient jusque-là liés aux Lacédémoniens étaient rompus; et, ayant immédiatement déclaré la guerre à Sparte, ils mirent à la tête de leur armée leurs trois plus célèbres capitaines, Timothée, Chabrias et Callistrate, ils votèrent de plus la levée de dix mille hommes pesam-

¹ Il est ici question de la paix conclue par Antalcide le Spartiate. Voy. liv. XIII. — ² Ou Sphodriade. — ³ On sait que le Pirée était le port d'Athènes.

ment armés, de cinq cents chevaux et l'équipement de deux cents vaisseaux. En même temps ils admirent les Thébains dans la confédération générale, aux mêmes conditions que les autres peuples. Enfin, il fut décidé que les terres qui avaient été partagées à des colons athéniens¹ seraient rendues à leurs anciens maîtres; et l'on porta une loi qui interdisait à tout Athénien de cultiver des terres hors de l'Attique. Par ces concessions humaines et équitables Athènes reconquit l'affection des Grecs, et rendit de cette manière sa puissance plus forte et plus solide.

XXX. Dans le grand nombre des villes qui, par les motifs que je viens d'exposer, manifestèrent leur penchant pour les Athéniens, celles qui se déclarèrent les premières et avec le plus de chaleur furent les villes de l'île d'Eubée, à l'exception cependant d'Histiee (16). Cette dernière, attachée aux Lacédémoniens par de nombreux bienfaits, et que les Athéniens avaient au contraire cruellement maltraitée, conservait avec raison contre ceux-ci une haine inflexible, et gardait envers les premiers une fidélité inébranlable. Néanmoins soixante et dix villes passèrent dans l'alliance des Athéniens, et prirent rang, avec des droits égaux, dans l'assemblée fédérative; de telle sorte que la puissance des Athéniens s'accroissant de jour en jour, tandis que celle des Lacédémoniens diminuait de plus en plus, les deux villes Athènes et

¹ Voy. plus haut, chap. XXIII.

Sparte se trouvèrent bientôt égales en forces et en autorité.

Les Athéniens, dont les affaires prospéraient ainsi, envoyèrent des troupes dans l'Eubée, pour protéger à la fois les villes alliées et combattre celles qui leur étaient encore opposées. Peu de temps auparavant avait paru dans cette île un certain Néogène, qui, à la tête de quelques troupes levées avec l'aide de Jason de Phères, était parvenu à s'emparer de la citadelle d'Histiée et avait fini par se déclarer tyran de cette contrée ainsi que de la ville des Orites¹. Mais comme cet usurpateur gouvernait le pays avec autant de cruauté que d'arrogance, les Lacédémoniens lui avaient envoyé Thérippide, qui d'abord essaya par ses discours et ses représentations de faire sortir le tyran de la citadelle, et qui ensuite, n'ayant pas réussi par ce moyen, appela aux armes et à la liberté les habitants du pays : avec leur secours Thérippide prit d'assaut la citadelle et rendit la liberté aux Orites. En reconnaissance d'un si grand service, les habitants du territoire d'Histiée s'étaient attachés aux Spartiates, et par cette raison conservaient pour eux une vive affection. Les troupes envoyées par les Athéniens, sous le commandement de Chabrias, commencèrent par ravager

¹ *Orites*, d'après la leçon adoptée par M. Dindorf, suivant une correction de Paulmier de Grentemesnil. Wesseling avait conservé la leçon ancienne *Orope*. Les Orites sont au surplus une peuplade de l'Eubée.

les terres des Histiéens; et, s'étant emparés d'un poste auquel on donne le nom de *Métropole*, situé sur une hauteur escarpée, Chabrias le fit entourer d'une muraille et y laissa une forte garnison. Quant à lui, il fit voile vers les Cyclades, et se rendit maître de Péparéthum, de Sciathus et des autres îles dépendantes de Lacédémone.

XXXI. Les Lacédémoniens, ne voyant plus aucune possibilité d'arrêter le mouvement qui entraînait leurs alliés, se relâchèrent enfin de la rigueur du joug qu'ils leur avaient imposé, et commencèrent à traiter les villes de leur domination avec douceur et bienveillance. Ce changement de système, les paroles affectueuses et les promesses de services qu'ils répandirent, ramenèrent à de meilleurs sentiments tous les alliés qui leur restaient encore; et comme la guerre menaçait les Lacédémoniens et prenait de jour en jour un caractère plus grave, ceux-ci sentirent combien elle exigeait de leur part de soins et d'attention. Dans le nombre des divers préparatifs auxquels ils se livrèrent avec ardeur, on doit ranger la mesure qu'ils adoptèrent pour régler par un nouvel ordre et d'après une nouvelle répartition, l'un et l'autre plus équitables, le service des hommes à fournir pour la guerre, et celui des citoyens chargés de fonctions publiques. Ils partagèrent les villes et le nombre des soldats que chacune aurait à fournir en dix sections. Les Lacédémoniens proprement dits formèrent la première,

les Arcadiens la seconde, les Éléens la troisième, les Achéens la quatrième, les Corinthiens la cinquième, les Mégariens la sixième, les Sicyoniens, les Phlisiens et ceux qui habitent la contrée connue sous le nom d'Acté¹ la septième, les Acarnaniens la huitième, les Phocidiens et les Locriens la neuvième, enfin les Olynthiens et ce que Sparte avait d'alliés dans la Thrace formèrent la dernière de toutes ou la dixième. Il fut de plus convenu que, dans les hommes que chacune de ces sections aurait à fournir, on recevrait deux fantassins armés à la légère pour un homme armé pesamment, et pour quatre de ces derniers un cavalier monté². L'armée lacédémonienne s'étant organisée sur une telle base, Agésilas, roi de Sparte, en prit le commandement. Agésilas était célèbre par sa valeur ainsi que par sa grande habileté dans l'art de la guerre, et considéré comme n'ayant jamais été vaincu jusqu'alors. Dans toutes les guerres où il s'était trouvé, il avait excité l'admiration universelle, et particulièrement dans celles que les Lacédémoniens avaient soutenues contre les Perses, où, après avoir battu des armées supérieures en nombre, il avait traversé une grande partie de l'Asie en conquérant et maître de la campagne; enfin si les Lacédémoniens, par des considérations politiques, ne

¹ *Le Rivage.* La côte des Épidauriens. Les Méthoniens, les Trézéniens occupaient ce territoire. — ² Il paraît que le contingent de chaque ville était réglé en oplites, ou hommes armés pesamment.

l'eussent pas rappelé, il aurait probablement réduit l'empire des Perses aux dernières extrémités. Pour tout dire, c'était un homme d'une étonnante activité, audacieux avec prudence, et capable de concevoir et d'exécuter les entreprises les plus extraordinaires. Tant de motifs de confiance avaient déterminé les Spartiates, qui, dans une lutte aussi importante que celle à laquelle on se préparait, sentaient combien ils avaient besoin des talents d'un capitaine renommé, à donner à Agésilas le commandement de l'armée et à lui confier la conduite de la guerre.

XXXII. Agésilas, ayant mis son armée en mouvement, s'avança vers la Béotie, à la tête de plus de dix-huit mille hommes, dont cinq divisions ou *moires* étaient composées de Lacédémoniens ¹, chaque division forte de cinq cents hommes (17). Dans ce nombre n'était pas comprise la cohorte nommée la *Scirite* ², qui, chez les Spartiates, ne prend pas rang avec les autres divisions, mais qui a sa composition propre, se tient constamment près du roi, et doit porter secours aux corps pressés par l'ennemi. Cette cohorte, formée d'hommes choisis, est d'un grand poids dans la balance des combats, et a souvent décidé la victoire. Agésilas avait en outre quinze cents hommes de ca-

¹ *Mora* ou *moira*, nom donné par les Lacédémoniens à leur bataillon composé de cinq ou six cents hommes. — ² Voy. sur la Scirite, Thucydide, liv. V, et Xénophon, *Histoires grecques*, liv. V. *Scirite*, du nom d'un canton de l'Arcadie.

valerie; et lorsqu'il fut arrivé à Thespies, où se trouvait déjà une garnison lacédémonienne ¹, il établit son camp sous les murs de cette ville, afin de laisser à ses troupes quelques jours pour se remettre des fatigues de la route. De leur côté, les Athéniens, instruits de l'apparition des Lacédémoniens en Béotie, s'empressèrent d'envoyer au secours des Thébains un corps de cinq mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux. Ces troupes s'étant réunies aux Thébains dans un lieu déterminé à l'avance, ceux-ci prirent position sur une colline assez étendue, distante de la ville de Thèbes de vingt stades environ ², et, comptant pour leur défense sur la difficulté du terrain, y attendirent l'attaque de l'ennemi; car, frappés de la grande réputation militaire d'Agésilas, ils n'osaient hasarder contre lui une affaire en rase campagne. Cependant le général lacédémonien s'était mis en marche, conduisant son armée en ordre de combat contre les Béotiens, et, arrivé près de l'ennemi, il détacha d'abord sur lui ses troupes légères, pour reconnaître comment les Thébains se comporteraient dans l'action; mais cette première attaque ayant été facilement repoussée par ces mêmes Thébains, auxquels leur position sur les hauteurs donnaient l'avantage, Agésilas engagea toute son armée, après l'avoir disposée de manière à jeter la terreur dans les rangs opposés. En observant ce mouvement, Chabrias, qui commandait les troupes

¹ Voy. plus haut, chap. xxvii. — ² Près de quatre kilomètres.

à la solde de Thèbes, ordonna aux soldats d'attendre les ennemis sans s'effrayer, de ne point quitter leur poste, et, en appuyant leur bouclier sur le genou, de présenter aux assaillants la pique droite. Les soldats obéissant tous à la fois, comme un seul homme, à ce commandement, et ayant exécuté ce qui leur était prescrit, Agésilas, étonné du bon ordre que les ennemis observaient, et du sang-froid qu'ils avaient montré, ne jugea pas prudent d'essayer de les chasser de force de la position qu'ils occupaient sur une hauteur, et de risquer, en les menaçant d'un danger trop imminent, d'en faire d'excellents soldats, sachant par expérience que, s'il les forçait à combattre, ils oseraient lui disputer la victoire. Il résolut donc de se borner à les attirer dans la plaine; mais les Thébains ne s'étant pas laissé prendre à ce piège, et n'ayant pas quitté leur position pour descendre de leur colline, Agésilas fit retirer ses masses d'infanterie, et, lançant dans la campagne sa cavalerie et ses troupes légères, ravagea sans crainte toute la contrée, et y recueillit un immense butin.

XXXIII. Les chefs de corps lacédémoniens et ceux qui formaient le conseil d'Agésilas s'étonnaient qu'un capitaine aussi entreprenant que lui, à la tête d'une armée supérieure en forces, eût refusé de livrer bataille aux ennemis; mais Agésilas répondit à leurs observations que les Lacédémoniens, sans courir les dangers d'un combat, étaient déjà vainqueurs, puisque les

Béotiens n'avaient pu sauver leurs terres du pillage ; que si au contraire, les ennemis lui ayant ainsi cédé la victoire, il avait voulu les forcer à risquer une bataille, il était possible, comme la fortune est souvent capricieuse, qu'il eût, en prenant cette résolution, exposé les Lacédémoniens à un revers imprévu. Agésilas, par une opinion si sage, semble avoir justement deviné ce qui devait arriver dans l'avenir ; car si l'on considère la marche des événements qui eurent lieu par la suite, la maxime qu'il professa dans ce moment paraît moins celle d'un homme qu'une sorte d'oracle divin. En effet, les Lacédémoniens, renouvelant avec toutes leurs forces la guerre contre les Thébains, et les forçant ainsi à défendre à tout prix leur liberté, tombèrent dans les plus affreuses calamités. Vaincus d'abord à Leuctres, ils virent périr dans cette bataille un grand nombre de leurs citoyens, et parmi eux leur roi Cléombrote ; ensuite, complètement défaits dans les champs de Mantinée, ils perdirent, pour ne jamais la recouvrer, cette suprématie qu'ils avaient si longtemps possédée sur la Grèce. Ainsi les faveurs de la fortune finissent par manquer à ceux qui ne mettent point de bornes à leur ambition ; et cet exemple doit apprendre qu'il ne faut jamais espérer rien au delà de ce qui est assez.

Satisfait d'un premier succès, Agésilas conserva donc son armée intacte et revint bientôt avec elle dans le Péloponnèse. Quant aux Thébains, sauvés du danger

par la manœuvre savante de Chabrias, ils ne pouvaient se lasser d'admirer l'habileté du général athénien, ainsi que la finesse de son jugement dans l'art militaire; et véritablement Chabrias, déjà célèbre par plusieurs belles actions à la guerre, acquit principalement sa grande réputation à l'occasion du stratagème qu'il avait employé contre les Lacédémoniens ¹. Ce fut même dans la position où il avait ordonné à ses soldats de se placer, qu'il voulut être représenté, lorsque le peuple d'Athènes lui décerna par la suite une statue ².

Après la retraite d'Agésilas, les Thébains marchèrent contre Thespies, et surprirent hors de ses murs un avant-poste de deux cents hommes qu'ils détruisirent; ils donnèrent ensuite, mais sans succès, plusieurs assauts à la ville. Enfin, obligés de renoncer à cette entreprise, ils rentrèrent dans Thèbes. Lorsqu'ils levaient le siège, Phœbidas le Lacédémonien, qui commandait la garnison nombreuse de Thespies, ayant fait une sortie, et poursuivant avec trop d'ardeur les Thébains qui se retiraient devant lui, perdit plus de cinq cents hommes; et, combattant avec la plus brillante valeur, lui-même périt héroïquement, percé de plusieurs blessures toutes reçues par devant.

¹ Voy. dans le chapitre précédent la manœuvre qu'il commanda aux Thébains pour contenir les Lacédémoniens. C'est cette manœuvre que Diodore nomme un stratagème. — ² Voy. Cornélius Népos, *Vie de Chabrias*, chap. 1.

XXXIV. Peu de temps après, les Lacédémoniens ayant mis en campagne contre Thèbes la même armée qu'Agésilas avait ramenée, les Thébains occupèrent quelques positions escarpées, mieux situées que les premières, pour empêcher l'ennemi de ravager la campagne, sans oser toutefois se présenter encore en plaine; mais Agésilas s'étant avancé et ayant attaqué leur avant-garde, les Thébains descendirent peu à peu des montagnes où ils étaient postés, pour soutenir le combat. Une action très-chaude suivit ce premier engagement et fut longtemps disputée : les troupes lacédémoniennes eurent d'abord l'avantage; mais ensuite des renforts nombreux, qui sortaient comme un torrent des portes de la ville, étant accourus au secours des Thébains, Agésilas, frappé de voir s'accroître sans cesse le nombre des ennemis, ordonna aux trompettes de sonner la retraite, et fit cesser le combat. Les Thébains, qui, pour la première fois, ne s'étaient pas trouvés sur le champ de bataille inférieurs aux Lacédémoniens, élevèrent un trophée, et, depuis cette époque, commencèrent à braver les armes et la puissance de Sparte. Telle fut l'issue de ce combat sur terre.

Dans le même temps, entre les îles de Naxos et de Paros, une grande bataille avait lieu sur mer, et voici ce qui l'avait amenée. Pollis, commandant la flotte lacédémonienne, instruit qu'une grande quantité de grains destinés pour Athènes était chargée sur des

vaisseaux de transport, se mit en embuscade, et observant la marche du convoi, se prépara à l'attaquer. Mais les Athéniens, qui eurent connaissance du projet de Pollis, envoyèrent au-devant de ce convoi une flotte qui protégea sa marche et réussit à faire entrer au Pirée tout le blé dont il était chargé. Cette première expédition heureusement terminée, Chabrias, qui commandait la marine d'Athènes, fit voile avec toute sa flotte pour Naxos, et résolut d'en faire le siège : il mit donc à terre des machines pour battre les murs de la ville, et, les ayant ébranlés, il pressait les attaques, dans l'espoir de s'emparer sous peu de la place. Les choses étaient dans cette situation, lorsque Pollis mit à la voile pour venir au secours des Naxiens. Les deux généraux, qui avaient un égal désir de se mesurer, se préparèrent donc au combat, et, ayant rangé leurs flottes en bataille, s'avancèrent à la voile l'un contre l'autre. Pollis avait sous ses ordres soixante-cinq trirèmes et Chabrias quatre-vingt-trois. Les vaisseaux s'étant mis en mouvement de chaque côté, Pollis, qui s'était placé à la tête de son aile droite, tomba d'abord sur les trirèmes qui lui étaient opposées, et qui formaient l'aile gauche de la flotte ennemie, commandée par l'Athénien Cédon ; et dans une vigoureuse attaque, où il déploya une brillante valeur, coula à fond le vaisseau de Cédon, qui lui-même périt dans le combat. Puis, se portant sur les autres trirèmes de la même aile, et dirigeant contre elles les éperons de ses

navires, il en perça et détruisit une partie et mit le reste en fuite. Chabrias, témoin du désastre de son aile gauche, s'empressa de détacher à son secours une partie de ses vaisseaux et vengea la défaite de cette aile. Enfin, s'avancant lui-même avec les forces principales de sa flotte, il rétablit le combat, qu'il soutint glorieusement, et dans lequel il coula à fond un grand nombre de trirèmes ennemies et en prit plusieurs qu'il emmena à sa suite.

XXXV. Chabrias vainqueur, après avoir forcé tous les vaisseaux ennemis à prendre la fuite, ne se mit pas à leur poursuite; le souvenir de ce qui s'était passé lors du combat naval des Arginuses, à la suite duquel les généraux vainqueurs, malgré le grand service qu'ils avaient rendu, furent condamnés à mort par le peuple d'Athènes pour n'avoir pas enseveli leurs morts ¹, et la crainte de courir le même danger en les imitant, l'arrêtèrent. Il cessa donc de donner la chasse aux vaisseaux lacédémoniens, et s'occupa uniquement de recueillir les corps qui flottaient sur les eaux, sauvant ainsi ceux qui respiraient encore, ou rendant les honneurs funèbres à ceux qui avaient cessé de vivre. Il est certain cependant que, s'il ne se fût pas livré à ce soin religieux, il eût aisément achevé de détruire la flotte ennemie. Quoi qu'il en soit, dans ce combat naval les Athéniens perdirent dix-huit trirèmes et les Lacédémoniens vingt-quatre, non compris huit qui

¹ Voy. liv. XIII, chap. xcix à ci.

tombèrent au pouvoir du vainqueur, ainsi que tous les hommes qui les montaient (18). Après cette brillante action, Chabrias rentra triomphant au Pirée, ramenant ses vaisseaux chargés d'un riche butin, et fut reçu avec les plus grands honneurs par ses concitoyens. C'était la première victoire sur mer que les Athéniens eussent remportée depuis la guerre du Péloponnèse; car s'ils furent victorieux à la bataille de Cnide ¹, les vaisseaux qu'ils montaient appartenaient au roi de Perse, et ce n'était pas sur leur propre flotte qu'ils combattaient.

Pendant le cours de ces événements on vit en Italie et à Rome Marcus Manlius condamné à mort et exécuté pour avoir entrepris de se faire tyran de sa patrie ².

OLYMP. CI.

1.

—
Avant
l'ère vulgaire
376.

XXXVI. La première année de la cent et unième olympiade ramena en Élide la célébration périodique des jeux, où Damon de Thurium fut vainqueur à la course du stade ³. Dans cette même année les Triballes (un des peuples de la Thrace), pressés par la disette de vivres, se répandirent hors de leur territoire, au nombre de plus de trente mille hommes, ramassant des subsistances dans les autres contrées de

¹ Voy. liv. XIV, chap. LXXXIII. — ² Voy. Tite-Live, liv. VI, chap. XV.

³ CHARIANDRE, archonte d'Athènes; SERVIUS SULPICIUS, LUCIUS PAPIRIUS, CORNELIUS TITUS, MARCUS QUINTIUS, tribuns militaires à Rome. Suivant la correction de Rhodomann, lisez au lieu de ces deux derniers noms, MARCUS CORNELIUS et TITUS QUINTIUS.

la Thrace qui leur étaient limitrophes, et parurent enfin sur les terres des Abdéritains, qu'ils se mirent à ravager impunément. Après s'être ainsi emparés de tout ce qui était à leur convenance, ils se retirèrent en désordre, comme n'ayant rien à redouter d'un ennemi qu'ils méprisaient; mais les Abdéritains prirent les armes, et ayant, au milieu de la retraite, surpris les Triballes désunis et ne gardant pas leurs rangs, les attaquèrent de toutes parts et leur tuèrent plus de deux mille hommes. Battus dans cette rencontre, ces Barbares, irrités de leur défaite et voulant s'en venger, revinrent en force et se jetèrent de nouveau sur les terres des Abdéritains. Loin de s'enfuir, ceux-ci, dont la victoire qu'ils venaient de remporter avait relevé le courage, aidés d'ailleurs par plusieurs peuples de la Thrace, leurs voisins, se présentèrent en ordre de bataille devant les Barbares; un combat acharné s'engagea donc et se soutenait, lorsque les Thraces, venus comme alliés, changeant tout à coup de parti, laissèrent seuls les Abdéritains, qui, bientôt cernés de tous côtés par cette multitude de Barbares, furent, presque jusqu'au dernier combattant, tués sur la place. Accablés d'un si grand revers, ils étaient près de se voir assiégés dans leur ville, lorsque Chabrias l'Athénien parut inopinément avec des troupes, tira les Abdéritains du péril qui les menaçait, chassa de la contrée les Barbares, et mit une forte garnison dans la ville; mais au milieu de ce succès il fut tué en trahison (19). Timothée, qui

lui succéda dans le commandement de la flotte, mit à la voile pour Céphalonie, approcha ses vaisseaux de la place, et réussit à la faire entrer ainsi que plusieurs villes de l'Acarnanie dans le parti des Athéniens. Il fit aussi d'Alcetas, roi des Molosses, un ami de la république; et s'étant en même temps approprié les ressources de la contrée et celles des territoires dépendants des diverses villes entrées dans cette alliance, il finit par attaquer et vaincre les Lacédémoniens dans un combat naval qui se donna sous Leucade. Toutes ces conquêtes, il les accomplit avec autant de promptitude que de facilité, tantôt réussissant à persuader les peuples par la force de son éloquence, et tantôt triomphant par sa valeur et la supériorité de ses talents militaires. Aussi parvint-il à s'acquérir la plus grande réputation, non-seulement parmi ses concitoyens, mais encore parmi tous les Grecs.

XXXVII. Tandis que ces affaires se traitaient, les Thébains faisaient marcher sur Orchomène une troupe de cinq cents hommes d'élite, qui accomplit un fait vraiment digne de mémoire, et dont voici les détails. Les Lacédémoniens avaient dans Orchomène une forte garnison, qui sortit de la place pour aller à la rencontre des Thébains; un combat très-vif eut ainsi lieu entre les deux partis, et dans ce combat les Thébains, qui avaient affaire à des forces du double plus nombreuses, battirent complètement les Lacédémoniens, chose qui n'avait jamais eu lieu dans les temps antérieurs, où

l'on regardait comme un grand succès de pouvoir, avec la supériorité du nombre, obtenir quelque avantage sur les Lacédémoniens inférieurs en force (10). C'est au surplus à compter de cette époque que les Thébains prirent une juste confiance en eux-mêmes, que la réputation de leur valeur se répandit et qu'ils acquirent évidemment une suprématie non disputée sur toute la Grèce.

Je remarquerai ici qu'Hermias de Méthymne l'historien termine à l'année dont nous venons de rapporter les événements son ouvrage sur la Sicile, ouvrage qui est divisé en dix, et suivant quelques autres, en douze livres ¹.

XXXVIII. L'année suivante ² Artaxerxe, roi des Perses, près de rentrer en guerre contre les Égyptiens, et voulant prendre à sa solde un grand nombre de troupes étrangères, forma le projet de faire cesser les hostilités qui venaient d'éclater dans la Grèce. Il pensait que les Grecs, affranchis de leurs dissensions domestiques, seraient plus disposés à s'enrôler à son service, et, dans cette vue, il envoya des députés chargés d'exhorter les villes de la Grèce à conclure une paix commune à toutes. Les Grecs, fatigués des guerres continuelles qu'ils soutenaient, reçurent avec

OLYMP. CI.

2.

—
Avant

l'ère vulgaire.

375.

¹ Athénée cite cet Hermias. Voy. *Deipnosoph.* liv. X. — ² HIPPODAMUS, archonte d'Athènes; LUCIUS VALERIUS CRISPUS, MANLIUS FABIVS, ou mieux AULUS MANLIUS, SERVIUS SULPICIVS, LUCIUS LUCRETIVS, tribuns militaires à Rome.

joie cette invitation , et s'accordèrent à traiter d'une paix universelle , sous la condition que toutes les villes se gouverneraient suivant leurs propres lois et ne recevraient plus de garnisons étrangères. D'après cette détermination , des commissaires furent envoyés dans chacune d'elles pour en faire sortir toutes les garnisons. Les Thébains seuls ne voulurent pas consentir à ce que les traités de paix se fissent par ville nommément , et exigeaient que toute la Béotie fût dans cette négociation considérée comme tributaire des Thébains : les Athéniens s'opposèrent vivement à cette prétention. La question fut donc portée devant l'assemblée générale de la confédération ; Callistrate , orateur populaire , y porta la parole pour les Athéniens , et Épaminondas pour les Thébains , dans un discours où ce dernier se fit admirer par son éloquence. En définitive , toutes les cités grecques accédèrent au traité général : les Thébains seuls se tinrent comme en dehors ; car les talents et le courage d'Épaminondas avaient inspiré une telle confiance à ses concitoyens , qu'ils ne balancèrent pas à se déclarer contre l'opinion commune du reste de la Grèce , opinion à laquelle les Lacédémoniens et les Athéniens s'étaient aussi rangés. Il est même à remarquer que ces deux peuples , jaloux depuis si longtemps de l'autorité absolue sur la Grèce , se firent alors une concession réciproque , les Athéniens reconnaissant les Lacédémoniens comme ayant la suprématie sur terre , et ceux-ci

cédant aux Athéniens celle de la mer. En effet, les uns et les autres voyaient avec peine une troisième puissance en voie de leur disputer cette suprématie, et cherchaient à arracher les villes de la Béotie à toute communauté d'intérêts avec les Thébains.

XXXIX. C'est ici le lieu de dire ce qu'étaient alors les Thébains. Remarquables généralement par la force du corps et leur intrépidité, les victoires que dans plusieurs rencontres ils venaient d'obtenir sur les Lacédémoniens avaient élevé leurs esprits à une grande hauteur; et ils ne doutaient plus qu'ils n'eussent le droit d'aspirer à la suprématie sur le continent. En effet, cette espérance ne fut pas déçue, et ils en durent la réalisation non-seulement aux causes que je viens d'exposer, mais encore à ce qu'ils eurent un grand nombre d'excellents capitaines et les hommes de guerre les plus renommés de cette époque. Parmi ces derniers on comptait comme les plus illustres, Pélolidas, Gorgias (21) et Épaminondas. Ce dernier surtout avait par sa valeur brillante et ses talents militaires acquis le plus de réputation, non-seulement chez ses compatriotes, mais encore chez tous les Grecs. Il avait reçu dans tous les genres une éducation soignée, et s'était plu principalement à cultiver la philosophie pythagoricienne. A ces avantages il joignait de grandes qualités physiques qui le mettaient en état d'accomplir facilement les plus brillants faits d'armes. C'est ainsi que, forcé de combattre à la tête

d'une faible armée composée de ses seuls concitoyens, contre les Lacédémoniens et leurs alliés, il obtint de tels succès sur un peuple qui jusque-là n'avait point été vaincu, qu'il tua de sa main Cléombroté, et détruisit presque entièrement les forces nombreuses que ce roi de Sparte avait amenées; et ces grandes actions, presque invraisemblables, il les exécuta par la pénétration de son jugement et par les vertus supérieures qu'il devait à son éducation. Mais nous exposerons clairement et plus en détail par la suite tous ces faits. Reprenons maintenant le fil de la narration historique.

XL. Les diverses cités de la Grèce ayant, par les traités dont nous avons parlé¹, recouvré le droit de se gouverner suivant leurs propres lois, des désordres nombreux et de graves séditions éclatèrent bientôt dans leur sein. Ces troubles se manifestèrent principalement dans les villes du Péloponnèse, qui jusque-là avaient été régies par une oligarchie : tombées actuellement sous une démocratie insensée, un grand nombre de leurs meilleurs citoyens furent exilés ou condamnés dans des procès qui leur furent intentés par d'impudents sycophantes. A la suite de ces désordres, les bannissements et les ventes de biens confisqués se multiplièrent, surtout à l'égard de ceux que les Lacédémoniens avaient mis à la tête de l'administration du pays; car la multitude, que ces administrateurs avaient souvent commandée avec trop de hauteur, se sou-

¹ Voy. plus haut, chap. xxxviii.

vint, en reconquérant la liberté, de ces rigueurs, et s'en vengea. Mais les bannis ne restèrent pas oisifs : ceux de Phialée donnèrent aux autres le premier exemple de l'insurrection. Rentrés sur leur territoire, ils s'emparèrent de l'Hérée, position très-forte, d'où, s'étant mis en mouvement, ils purent s'emparer de la ville de Phialée ; et comme il arriva qu'en ce moment les fêtes de Bacchus, que l'on célébrait, avaient réuni toute la population au théâtre, ils se jetèrent sur les spectateurs assis, en égorgèrent un grand nombre dans le lieu même et forcèrent les autres à s'associer à leurs fureurs désespérées. Après cette sanglante expédition, ces bannis retournèrent à Sparte ; ceux de Corinthe, dont une partie considérable s'était réfugiée chez les Argiens, entreprirent également de rentrer de force dans leur patrie ; mais, accueillis d'abord par quelques domestiques ou amis et ensuite dénoncés, ils se virent sur le point d'être arrêtés. Craignant donc, s'ils étaient faits prisonniers, de perdre la vie dans les supplices, ils se décidèrent à se donner tous la mort les uns aux autres. A la suite de cette inutile tentative, les Corinthiens mirent en jugement plusieurs de leurs concitoyens, comme y ayant pris part, et les condamnèrent partie à la mort et partie à l'exil. Dans la ville de Mégare, des citoyens ayant essayé de changer la forme du gouvernement furent accablés par le peuple, et un grand nombre d'entre eux punis de mort ou chassés de la ville. Enfin, la même chose arriva à peu près

à Sicyone, où quelques citoyens qui cherchaient à amener un nouveau soulèvement, ayant été découverts, périrent également du dernier supplice. Quant aux Phliasiens, leurs bannis, dont le nombre était alors considérable, s'étant emparés d'une position très-forte, et se voyant soutenus par un détachement de soldats mercenaires réunis à eux, il s'en suivit un combat très-disputé entre eux et ceux qui étaient sortis de la ville à leur rencontre. Les bannis remportèrent la victoire et tuèrent aux habitants plus de trois cents hommes. Peu de temps après, les Phliasiens reprirent leur avantage sur les bannis trahis par des sentinelles infidèles : ils jetèrent sur le carreau plus de six cents de ces derniers, et forcèrent le reste à chercher un asile dans Argos. Telle était, à la fin de la deuxième année de la cent et unième olympiade, la situation des villes du Péloponnèse.

OLYMP. CI.

3.

—

Avant
l'ère vulgaire,
374.

XLI. Dans le cours de l'année suivante ¹, Artaxerxe commença la guerre projetée depuis longtemps contre les Égyptiens, qui s'étaient soustraits à la domination des Perses. Pharnabazé commandait les Barbares ², et Iphicrate l'Athénien les troupes étrangères à la solde des Perses, au nombre de vingt mille hommes. Iphi-

¹ SOCRATIDE, archonte d'Athènes; QUINTUS CRASSUS, SERVILIUS CORNELIUS, SPURIUS PAPIRIUS et FABIVS ALBUS, tribuns militaires à Rome; et suivant la correction de Rhodomann, au lieu des deux premiers noms, QUINTUS SERVILIUS et SERVIUS CORNELIUS. — ² C'est-à-dire les Perses, selon l'usage des Grecs, qui donnent le nom de Barbares à tout ce qui n'est pas grec.

crate, appelé près du roi, avait été placé par lui-même au commandement de ces forces, et le méritait par ses talents militaires. Pharnabaze cependant avait déjà employé une année entière à ses préparatifs; et Iphicrate, observant que ce satrape mettait néanmoins autant de jactance dans ses discours que de lenteur dans ses opérations, lui en fit le reproche, et, s'exprimant avec toute liberté de langage, lui dit un jour qu'il s'émerveillait de le voir si prompt en paroles et si lent à l'action; reproche auquel Pharnabaze répondit qu'il n'était maître que de ses discours, mais que le roi l'était des mouvements de troupes. Enfin l'armée des Perses s'était réunie dans la ville d'Acé¹, où elle se trouva composée de deux cent mille Barbares commandés par Pharnabaze, et de vingt mille hommes de troupes étrangères soldées que conduisait Iphicrate. On comptait en outre dans la flotte trois cents trirèmes et deux cents navires à trente rameurs, indépendamment des bâtimens de transport chargés de vivres ou de munitions, et dont le nombre était très-considérable. Cette armée se mit en marche au commencement de l'été, sous les ordres de ses généraux nommés par le roi, et s'avança vers l'Égypte, accompagnée de la flotte qui faisait voile de conserve avec elle; mais à mesure que l'on s'approchait du Nil, on reconnut que les Égyptiens s'étaient parfaitement préparés à la guerre, et qu'ils avaient

¹ Ptolémaïs depuis, et aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre.

utilement profité du temps que la lenteur de Pharnabaze à se mettre en mouvement leur avait donné pour s'armer ; et cette lenteur qu'on lui reprochait était un défaut commun à tous les généraux perses, qui ne sont jamais complètement maîtres de leurs actions, obligés toujours d'en référer au roi sur les moindres choses et d'attendre ses décisions.

XLII. Nectanébis, qui régnait alors en Égypte, ayant eu connaissance des forces immenses des Perses, avait mis particulièrement sa confiance pour leur résister, dans la conformation naturelle de la contrée, qui fait que toute l'Égypte est si difficile soit à aborder soit à traverser. Il avait de plus fortifié avec soin tous les passages qui donnent accès dans le pays par terre, ou par les canaux que l'on nomme *les sept bouches du Nil*, et qui versent le fleuve dans la mer d'Égypte. A chacune de ces bouches avait été élevée une forteresse munie de grosses tours, bâties sur l'une et l'autre rive ¹, et d'un pont en bois qui rendait maître de l'entrée du canal. C'était surtout à la bouche Pélusiaque que ces moyens de défense avaient été multipliés, cette bouche étant considérée comme celle qui conduit le plus directement de la Syrie en Égypte, et par laquelle on pouvait supposer que les ennemis chercheraient principalement à pénétrer. Des fossés avaient donc été creusés partout où on le jugea nécessaire, et les lieux favorables au débarquement étaient

¹ Voy. liv. I, chap. XXXIII.

occupés et fortifiés à l'avance. Quant aux abords par terre, on les avait mis sous les eaux, et, dans les parties où ces eaux pouvaient être navigables, des digues furent construites pour en intercepter l'usage. Il était donc également difficile aux vaisseaux d'entrer par mer, à la cavalerie d'agir et de manœuvrer (22), et même à l'infanterie de s'avancer par terre. Les lieutenants de Pharnabaze ayant en effet reconnu que la bouche Pélusiaque était trop admirablement bien fortifiée, et défendue par des troupes trop nombreuses pour espérer de l'emporter, renoncèrent tout à fait au projet de forcer le passage, et résolurent de le tenter par une autre bouche. Ils se décidèrent donc à regagner le large, pour n'être plus en vue des ennemis, et se dirigèrent ensuite avec leurs vaisseaux sur la bouche Mendesienne, dont la rive offrait un point convenable de débarquement. Là ils réussirent à mettre à terre trois mille hommes, à la tête desquels Pharnabaze et Iphicrate attaquèrent la petite forteresse élevée sur le canal. Les Égyptiens, au nombre de trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie, essayèrent de repousser l'attaque; mais les vaisseaux des Perses mettant continuellement à terre de nouveaux renforts, les Égyptiens, entourés de toutes parts, perdirent beaucoup de monde, en morts et en prisonniers. Le reste, cherchant à se retirer, fut poursuivi dans sa retraite par les troupes d'Iphicrate, qui entrèrent pêle-mêle avec la garnison dans

la place, s'en emparèrent, détruisirent de fond en comble la forteresse, et réduisirent en esclavage ceux qui l'habitaient.

XLIII. A la suite de ce succès, la discorde se mit entre les généraux de l'armée perse et fit manquer l'expédition : voici quelle en fut la cause. Iphicrate ayant appris des prisonniers qu'il avait faits que Memphis, la plus importante des villes de l'Égypte, était sans garnison, proposa de faire voile sur-le-champ pour la surprendre avec la flotte, sans donner le temps aux Égyptiens de rassembler toutes leurs forces. Pharnabaze et ses conseillers furent au contraire d'avis qu'il fallait attendre l'arrivée de toute l'armée des Perses, pour tenter une expédition contre Memphis, afin d'en assurer le succès. Iphicrate demanda alors qu'on lui confiât seulement les troupes étrangères soldées, promettant qu'elles lui suffiraient pour le mettre en état de se rendre maître de la ville ; mais cette confiance audacieuse et les talents connus d'Iphicrate le rendirent suspect et firent craindre qu'il ne songeât à subjuguier l'Égypte pour son propre compte : Pharnabaze se refusa donc également à cette seconde proposition. En vain Iphicrate protesta solennellement que si l'on ne saisissait pas une occasion si favorable, toute la campagne échouerait, la jalousie des Perses commandés par Pharnabaze ne fit que s'accroître (23), et ils répandirent contre le général athénien des calomnies, et les plus injustes accusations. Cependant

les Égyptiens, qu'on laissait ainsi respirer, mirent le temps à profit pour faire passer à Memphis une garnison suffisante; ils reparurent même avec toutes leurs forces devant la petite forteresse de Mendès, que les Perses venaient de ruiner, et, profitant de la trempe supérieure de leurs armes, soutinrent avec avantage contre leurs ennemis, des engagements qu'ils renouvelaient sans interruption. Ainsi, leur nombre s'accroissant d'ailleurs chaque jour, ils firent éprouver aux Perses de grandes pertes en hommes, et prirent en eux-mêmes assez de confiance pour se mesurer sans crainte avec leurs ennemis. Enfin, après avoir perdu tant de temps dans la même position, et les vents étiésiens qui amènent la crue du Nil commençant à souffler, les Perses virent bientôt toute la contrée couverte par les eaux du fleuve, et le pays devenu par l'inondation plus fort et plus inabordable que jamais. Dans cette situation critique, les généraux perses, rebutés par ces obstacles naturels, qui s'opposaient à leurs entreprises, se décidèrent à quitter l'Égypte. Ils revinrent donc en Asie; et comme la mé-sintelligence entre Pharnabaze et Iphicrate subsistait toujours, ce dernier, craignant, s'il se laissait arrêter, d'éprouver le même sort que son compatriote Conon¹,

¹ Conon avait été mis à mort par les Perses. Voy. Cornélius Népos, in *Conone*, cap. v. Diodore, bien qu'il semble ici s'en référer à un événement rapporté par lui, n'en parle cependant dans aucune partie de son ouvrage.

prit la résolution de quitter en secret le camp des Perses. S'étant donc fait préparer une embarcation, il mit à la voile pendant la nuit, et parvint à se rendre à Athènes. Pharnabaze, instruit de sa fuite, envoya des députés pour accuser devant le peuple Iphicrate d'avoir empêché la conquête de l'Égypte. Les Athéniens répondirent que, s'ils reconnaissaient qu'il fût réellement coupable, ils ne manqueraient pas de le punir; mais peu de temps après ils confièrent à ce même Iphicrate le commandement de leur flotte.

XLIV. Il ne sera pas déplacé de donner ici une idée des talents d'Iphicrate, tels que la mémoire s'en est conservée. Il était reconnu pour posséder une grande habileté comme homme de guerre; naturellement distingué par un excellent jugement, il avait acquis dans la lutte persique une longue expérience des faits militaires, et avait imaginé d'utiles améliorations, particulièrement dans ce qui concerne l'armement du soldat. Jusqu'à son temps les Grecs faisaient usage de grands boucliers¹ difficiles à manier; il supprima cette arme, et lui substitua le bouclier court², dont la forme réduite satisfaisait à la fois à deux objets, le premier de couvrir suffisamment le corps, et le second de laisser, à cause de son extrême légèreté, celui qui le portait libre de se mouvoir aisément en tous sens. Ce changement, lorsque l'expérience de ses avantages fut faite, ayant été généralement accueilli,

¹ Aspis. — ² Pelte.

les hommes armés de larges boucliers, auxquels on donnait le nom de *soldats pesamment armés* ou *oplites*¹, prirent, en adoptant les boucliers courts, le nom d'*hommes armés à la légère* ou *peltates*². Quant à la pique et à l'épée, le changement qu'il introduisit pour la fabrication de ces deux armes fut dans un sens tout opposé; car il allongea la pique de moitié et l'épée presque du double; et comme l'usage confirma bientôt l'utilité de ces changements, la réputation des talents d'Iphicrate s'accrut de l'heureux succès de ses entreprises. Il s'occupa même de la chaussure du soldat, qu'il rendit plus facile à dénouer et plus légère: ces sortes de chaussures sont encore aujourd'hui appelées, de son nom, des *iphicratides*. Iphicrate est en outre l'auteur d'un grand nombre d'inventions utiles à la guerre, mais qu'il serait trop long de décrire ici.

Du reste, comme on vient de le voir, la grande expédition des Perses contre l'Égypte, préparée avec tant de soins et de dépenses, trompa toutes les espérances que l'on avait nourries sur l'issue qu'elle devait avoir.

XLV. Je reviens à la Grèce. Les désordres causés par l'introduction d'un gouvernement dont l'habitude était perdue continuaient à régner dans les villes, où l'anarchie générale faisait sans cesse naître de nouvelles séditions. Les Lacédémoniens offraient constamment

¹ Du mot grec *όπλον*, arme en général. — ² De *πέλτη*, nom grec du bouclier court.

leur secours aux villes où l'oligarchie triomphait, et les Athéniens s'alliaient avec celles qui embrassaient la démocratie. Ainsi Sparte et Athènes ne furent que peu de temps fidèles aux traités qui les liaient; et, du moment où elles se déclarèrent en faveur des villes dont elles partageaient les principes de gouvernement, elles se firent réellement la guerre, sans s'inquiéter du maintien de la paix générale. Ce fut dans ce temps qu'à Zacynthe, le peuple, ne voulant plus reconnaître comme citoyens les habitants auxquels les Lacédémoniens avaient remis l'autorité, et se montrant de plus en plus irrité par le souvenir des maux qu'il avait soufferts sous leur administration, les chassa de la ville (24); mais, ramenés par les Lacédémoniens, ces exilés bannirent à leur tour leurs ennemis, qui vinrent chercher un asile sur la flotte athénienne, où Timothée, qui la commandait, les reçut et les employa comme auxiliaires. Aidés de ses secours et débarqués par lui dans l'île de Zacynthe, ils parvinrent à s'emparer d'un poste très-fort, situé sur le bord de la mer, et auquel on avait donné le nom d'*Arcadie*. De là, toujours soutenus par Timothée, ils se portèrent sur la ville, et firent beaucoup de mal aux habitants. Les Zacynthiens eurent donc de nouveau recours aux Lacédémoniens, après avoir envoyé des députés à Athènes, pour porter des plaintes contre Timothée. Mais le peuple se déclarant en faveur des bannis, les Athéniens firent armer vingt-cinq trirèmes qu'ils en-

voyèrent à leur secours, sous le commandement d'Aristocrate, dans le dessein de contracter, si leur cause triomphait, une alliance avec les Zacynthiens (25).

XLVI. Pendant que ces événements avaient lieu, quelques partisans des Lacédémoniens, qui se trouvaient à Corcyre, se soulevèrent contre le peuple, et engagèrent les Spartiates à mettre en mer une flotte à laquelle ils promettaient de livrer cette ville. Les Lacédémoniens, qui connaissaient de quelle importance était la possession de l'île pour disputer l'empire des mers, ne perdirent pas un moment à saisir l'occasion de s'emparer d'une cité qui en est la capitale. Ils firent donc partir sur-le-champ pour Corcyre vingt-deux trirèmes sous le commandement d'Alcidas. Du reste, ils feignirent de donner à cet armement l'ordre de faire voile pour la Sicile, afin que, reçus comme amis par les Corcyréens, les Lacédémoniens pussent, avec l'aide des bannis qu'ils ramenaient, s'emparer de la place; mais, ayant eu connaissance de ce dessein, les Corcyréens, après avoir pris des mesures pour veiller à la défense de la ville, chargèrent des députés de demander des secours à Athènes. Les Athéniens, qui avaient décrété qu'ils accorderaient leur protection aux Corcyréens et aux exilés de Zacynthe, envoyèrent dans cette dernière île Ctésiclès, qu'ils mirent à la tête de ces bannis, et se préparèrent en même temps à faire partir pour Corcyre des forces navales.

Cependant, à cette même époque, la ville de Pla-

tée en Béotie, allant au-devant de l'alliance des Athéniens, et décidée à se livrer à eux, leur demanda de lui envoyer une garnison; mais les chefs de la fédération béotienne ¹, qu'une telle résolution avait indignés contre les Platéens, se hâtèrent de devancer les secours demandés aux Athéniens, et se mirent eux-mêmes en campagne à la tête d'un fort détachement de troupes. Arrivés dans le voisinage de Platée, où une telle irruption était tout à fait inattendue, ils mirent leur cavalerie à la poursuite d'un grand nombre de Platéens répandus dans les champs, et cette cavalerie enleva la majeure partie : le reste, retiré dans la ville, privé d'alliés et de tout secours étranger, fut obligé de capituler et de se rendre à la merci des ennemis, qui permirent à chacun des habitants de sortir de la ville en emportant seulement quelques meubles, avec l'injonction de ne pas remettre le pied en Béotie. Après leur départ, les Thébains ruinèrent de fond en comble la ville de Platée, et traitèrent de même celle de Thespies, dont la population s'était montrée également hostile. Les Platéens avec leurs femmes et leurs enfants se réfugièrent à Athènes, où ils furent admis au rang de citoyens par le consentement du peuple, que leur sort toucha de compassion. Voilà ce qui se passait en Béotie.

XLVII. Cependant les Lacédémoniens, après avoir fait choix de Mnasippus pour commandant, l'avaient

¹ On les nommait *béotarques*.

envoyé à Corcyre avec soixante-cinq trirèmes portant quinze cents hommes de troupes. Ce général, ayant reçu sur sa flotte les bannis, fit voile pour cette île, entra dans le port de la ville, s'y empara de quatre vaisseaux et en força trois autres à se jeter à la côte, où ils furent brûlés par les habitants mêmes, afin d'empêcher l'ennemi de s'en servir. Il eut aussi sur terre un succès contre le parti qui occupait une hauteur voisine de la ville, et répandit ainsi l'effroi parmi les Corcyréens.

De leur côté, les Athéniens, toujours favorables au parti populaire, qui était maître de la ville, avaient déjà depuis longtemps envoyé à son secours Timothée, fils de Conon, avec soixante vaisseaux; mais ce général, avant d'aller se réunir aux Corcyréens, fit voile pour la Thrace, où il réussit à entraîner dans l'alliance d'Athènes un grand nombre de villes, et à augmenter en même temps sa flotte de trente trirèmes. Le retard qu'il avait mis à secourir les Corcyréens fut cause que le peuple, mécontent de ce délai, lui ôta le commandement. Cependant, lorsqu'on le vit revenir à Athènes, amenant une foule de députés des villes qui sollicitaient l'alliance de la république, et une flotte augmentée de trente trirèmes parfaitement équipées et prêtes à entrer en campagne, ce même peuple se repentit de sa première résolution. Le commandement lui fut donc rendu; quarante autres trirèmes furent armées, et la totalité des forces navales mises

sous ses ordres s'éleva ainsi à cent trente bâtiments, que l'on se prépara à charger en abondance de vivres, d'armes de trait, et enfin de tout ce qui peut être nécessaire pour faire la guerre. En attendant que cette grande expédition pût partir, les Athéniens envoyèrent pour le moment au secours des Corcyréens Ctésiclès avec cinq cents hommes qui, échappant pendant la nuit à la vigilance des assiégeants ¹, parvinrent à pénétrer dans la ville. Ctésiclès y trouva les citoyens désunis entre eux, et conduisant fort mal la guerre; mais il réussit à apaiser ces désordres, prit d'excellentes mesures pour la défense commune, et rendit ainsi la confiance aux habitants. Il profita de ces bonnes dispositions pour attaquer à l'improviste les assiégeants, auxquels il tua environ deux cents hommes, et ensuite pour engager un combat plus sérieux, dans lequel les Lacédémoniens perdirent beaucoup de monde avec leur général Mnasippus. Enfin Ctésiclès parvint à assiéger les assiégeants dans leur propre camp et acquit par cette campagne beaucoup de gloire ². La guerre était donc pour ainsi dire à sa fin, lorsque la flotte athénienne commandée par Timothée et Iphicrate, et destinée pour Corcyre, mit à la voile. Ces deux généraux, arrivés trop tard, n'eurent aucune occasion de faire quelque action digne de mémoire, si ce n'est cependant qu'ayant rencontré des trirèmes siciliennes que

¹ C'est-à-dire les Lacédémoniens qui ramenaient les bannis.

² Cette phrase manque dans la version de Rhodomann.

Denys envoyait, sous le commandement de Cisside et de Crinippe (26), pour soutenir les Lacédémoniens, ils s'en emparèrent ainsi que des hommes qui les montaient. Ces trirèmes étaient au nombre de neuf, et le produit de la vente des prisonniers, qui se monta à plus de soixante talents ¹, servit à payer la solde des troupes étrangères.

Pendant le cours des événements que je viens de rapporter, Nicoclès, après la mort du roi de Cypre Évagoras, tué en trahison par un eunuque (27), lui succéda et régna sur les Salaminiens ². En Italie, les Romains, ayant présenté le combat aux Prénestiens, sont vainqueurs et font un grand massacre de leurs ennemis.

XLVIII. L'année suivante, la quatrième de la cent et unième olympiade ³, fut remarquable par de grands tremblements de terre et des inondations qui désolèrent les villes et les campagnes du Péloponnèse. Jamais dans les temps antérieurs la Grèce n'avait été exposée à de si grandes calamités; jamais on n'avait vu des cités entières, avec toute leur population, disparaître ainsi de la surface de la terre, et l'on eût dit qu'une puissance divine avait conjuré la perte et l'anéantissement du genre humain. Le temps où ces

OLYMP. CI.

4.

Avant

l'ère vulgaire,
373.

¹ Environ trois cent trente mille francs. — ² Salamine, une des principales villes de l'île de Cypre. — ³ ASTÉE, archonte d'Athènes; M. FURIUS, LUCIUS FURIUS, AULUS POSTUMIUS, LUCIUS LUCRETIVUS, M. FABIUS et L. POSTUMIUS, tribuns militaires à Rome.

fléaux éclatèrent en augmentait encore l'intensité : aucun de ces tremblements de terre n'arrivait à la clarté du jour, pendant laquelle il eût été possible de porter quelques secours aux malheureux qu'ils mettaient en péril ; mais ils avaient toujours lieu pendant la nuit, et tandis que les maisons, ébranlées par la violence des secousses, s'écroulaient, ceux qui les habitaient, surpris à l'improviste, au sein d'une obscurité profonde, se trouvaient dans l'impossibilité de recourir à quelque moyen de salut : un grand nombre, atteints par la chute des édifices, étaient ensevelis sous leurs ruines. Si, lorsque le jour renaissait, quelques-uns se décidaient à abandonner leurs maisons, se flattant d'échapper par la fuite, ils tombaient dans un danger plus grand et plus irremédiable encore : la mer, grossissant et soulevant ses flots à une hauteur inouïe, inondait ses rives et engloutissait à la fois les citoyens et leur patrie. Ces horribles calamités frappèrent particulièrement dans l'Achaïe les deux villes d'Hélèce et de Bura, et ce fut la première surtout qui, de toutes celles de cette contrée, éprouva les plus terribles tremblements de terre. De si grands désastres donnèrent lieu à des disputes animées sur les causes qui les avaient produits. Les physiciens prétendaient qu'il ne fallait pas y reconnaître l'influence de la Divinité, mais seulement des circonstances physiques et nécessaires ; mais d'autres philosophes, pénétrés de sentiments plus religieux, en attribuaient la cause d'une

manière assez vraisemblable à la colère d'une puissance vengeresse qui punissait par là l'impiété de ceux qui la méconnaissaient, question que nous allons essayer de traiter en détail, en rapportant ici quelques faits particuliers.

XLIX. On sait que dans l'Ionie neuf villes confédérées¹ avaient coutume de tenir une assemblée commune, dite la *Panionie*, où elles offraient, suivant des rites anciens, de grands sacrifices à Neptune. Ces solennités avaient lieu dans un champ inhabité, situé sur le promontoire de Mycale². Dans la suite, des guerres ayant éclaté au sein de la contrée, les Panionies ne purent se célébrer dans le lieu accoutumé, et les cérémonies durent être transférées dans un emplacement plus sûr, voisin d'Éphèse. La confédération envoya donc des théores³ à Delphes pour consulter la pythie sur le mode de célébration de ces fêtes. L'oracle répondit que l'on devait se procurer des copies des images consacrées sur les autels élevés par leurs ancêtres, et par conséquent sur ceux des temples de la ville d'Hélice, située dans la contrée que l'on appelait alors l'*Ionie*, et qui maintenant porte le nom d'*Achaïe*. Sur cette réponse, les Ioniens envoyèrent des députés

¹ On en comptait ordinairement douze. Voy. Hérodote, liv. I, chap. CXLV, CXLVIII, et Strabon, liv. XIV. — ² Voy. Hérodote, liv. I, chap. CXLVIII. — ³ On donnait ce nom aux envoyés chargés d'aller consulter la pythie au nom des villes ou des particuliers. C'était une sorte de sacerdoce d'un rang inférieur.

dans l'Achaïe pour y prendre des copies des images consacrées. Ces députés ayant exposé l'objet de leur mission dans l'assemblée générale de la ligue achéenne, obtinrent ce qu'ils demandaient; mais les habitants d'Hélice conservaient la tradition d'un ancien oracle qui les menaçait d'un grand danger si les Ioniens étaient admis à sacrifier sur l'autel de Neptune. Faisant donc valoir cet oracle, ils refusèrent aux députés ioniens les images sacrées, prétextant que le temple qui les renfermait, étant une propriété privée, il n'appartenait pas à la ligue achéenne; et les habitants de Bura soutinrent les prétentions de ceux d'Hélice. Cependant le reste de l'Achaïe s'étant rangé à l'opinion de l'assemblée générale, les Ioniens, en obéissant à l'oracle de la pythie, se présentèrent pour sacrifier sur l'autel de Neptune; mais les Héliciens les repoussèrent, dispersèrent leurs offrandes, pillèrent leur bagage, s'emparèrent des théores, et se rendirent ainsi coupables de sacrilège envers la divinité du temple. A ce sujet, on dit que Neptune, irrité contre eux, avait vengé son injure en ruinant par des tremblements de terre et des inondations ces villes impies ¹, et l'on apporte comme une preuve démonstrative que ces phénomènes furent les effets de la colère de Neptune, l'opinion qui attribue à ce dieu seul le pouvoir d'exciter les tremblements de terre et les inondations.

¹ L'historien Éphore a parlé de ces événements et leur attribue la même cause. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. CXLII, pag. 150.

On dit encore que le Péloponnèse est regardé de toute antiquité comme la demeure de Neptune, que cette contrée lui est consacrée, et qu'enfin, de tous les dieux immortels, Neptune est celui que les villes du Péloponnèse sans exception honorent plus particulièrement. On ajoute aussi que le sol du Péloponnèse renferme dans ses profondeurs de vastes cavernes ainsi que d'immenses amas d'eau courante; et en effet, on y observe deux fleuves qui évidemment se sont précipités sous terre : l'un ¹ qui parut près de Phénée, et à une époque très-reculée de nous disparut, englouti sous terre dans un antre où ses eaux furent reçues; l'autre qui, près de Stymphium ², tombant dans un gouffre alors entr'ouvert, parcourut sous terre un espace de deux cents stades ³, et vint reparaître aux environs d'Argos. Enfin, pour appuyer encore ce qui vient d'être exposé ici, on prétend qu'à l'exception des villes coupables d'impiété, aucune autre n'eut à souffrir de semblables calamités. Mais en voilà suffisamment de dit sur les tremblements de terre et les inondations.

L. La première année de la cent deuxième olympiade commençant ⁴, les jeux olympiques se célébrèrent

¹ Le Ladon. Voy. Strabon, liv. VIII, et Pausanias, *Arcadie*, ch. xv.

² Quelques critiques pensent que l'on doit lire *Stymphale* au lieu de *Stymphium*. — ³ Trente sept kilomètres et plus. — ⁴ ALCISTHÈNE, archonte d'Athènes; L. VALERIUS, PUBLIUS ANCUS (selon Rhodomann, PUBLIUS VALERIUS), C. TERENTIUS, L. MENENIUS, C. SULPICIUS, T. PAPIRIUS, L. EMILIUS et M. FABIUS, tribuns militaires à Rome.

OLYMP. cii.

1.

—
Avant

l'ère vulgaire,

372.

rent comme de coutume en Élide, où Damon de Thuriium fut proclamé vainqueur à la course du stade. Cette année est aussi remarquable, en ce que la Divinité sembla, par des signes qu'elle fit éclater, annoncer aux Lacédémoniens la perte de cette suprématie qu'ils avaient conservée sur la Grèce près de cinq cents ans. On observa pendant plusieurs nuits dans les cieux comme un immense flambeau allumé, dont la forme lui fit donner le nom de *solive de feu* (28); et en effet, peu de temps après cette apparition, nous verrons les Spartiates, vaincus, contre toute probabilité, dans une bataille décisive¹, perdre cette suprématie, sans espoir de jamais la recouvrer. Quelques physiciens pourtant attribuent l'origine de ces lumières extraordinaires à des causes purement naturelles, et soutiennent que de telles apparitions reviennent nécessairement dans des périodes de temps déterminées; ils citent même en preuve de cette assertion que les Chaldéens de Babylone et d'autres astronomes prédirent ces retours, et que leurs prédictions s'accomplirent. Ainsi, loin de s'épouvanter de ces apparitions lorsqu'elles ont lieu, il faudrait plutôt s'étonner si elles ne revenaient pas dans la période de temps assignée à chacune d'elles, puisque ces retours sont amenés par une marche et des révolutions déterminées de toute éternité. Quoi qu'il en soit, le flambeau qui parut dans les cieux à l'époque qui nous occupe produisait une lumière assez

¹ A Leuctres. Voy. plus bas, chap. LVI.

forte pour projeter sur la terre l'ombre des corps, à peu près de la même manière que la clarté de la lune.

Cependant Artaxerxe, qui voyait la Grèce de nouveau troublée par des dissensions intérieures, envoya des députés pour exhorter les peuples à terminer ces discordes civiles, et à conclure des traités propres à rétablir entre eux la paix, telle qu'elle avait existé antérieurement. Les Grecs ayant accédé avec empressement à ces propositions, toutes les villes, à l'exception de Thèbes, adhérèrent à une paix générale. Les seuls Thébains, qui voulaient toujours stipuler à la fois pour eux et pour le reste de la Béotie comme pour une seule cité, furent donc exclus de ce traité par la généralité des Grecs, auxquels il avait paru préférable que les traités et les serments qui devaient les confirmer fussent acceptés et prêtés par chaque ville séparément. Ainsi les Thébains, restés comme la première fois en dehors du pacte général, continuèrent à tenir toute la Béotie sous leur administration. Irrités au dernier point de leur opiniâtreté, les Lacédémoniens décrétèrent de mettre sur pied une puissante armée, pour leur faire la guerre comme aux ennemis communs de toute la Grèce, résolution à laquelle ils étaient d'autant plus portés, qu'ils voyaient avec inquiétude la prospérité croissante des Thébains, et qu'ils craignaient que déjà maître de la Béotie, ce peuple ne profitât d'une occasion favorable pour enlever à Sparte son antique prééminence. En effet, les Thébains dev-

naient de jour en jour plus redoutables par leur application continuelle aux exercices militaires, par la force du corps acquise dans ces exercices, par leur goût naturel pour la guerre, et enfin par leur bravoure, qualités dans lesquelles ils n'étaient restés inférieurs à aucun autre peuple de la Grèce. De plus, ils comp- taient chez eux un grand nombre de chefs militaires distingués par leurs vertus et leurs talents, parmi les- quels trois surtout, Épaminondas, Gorgias¹ et Pélo- pidas, étaient les plus célèbres. Ainsi, Thèbes, animée par le souvenir de la gloire que d'illustres ancêtres avaient acquise dans les temps héroïques², était pleine d'enthousiasme et aspirait aux plus grandes entre- prises.

Du reste, toute l'année fut employée par les Lacé- démoniens à lever des soldats, tant parmi leurs ci- toyens que parmi les alliés, et à se préparer à entrer en campagne.

OLYMP. CII.

3.

—
Avant
l'ère vulgaire,
371.

LI. L'année suivante³, la seconde de la cent deuxième olympiade, les Thébains, comme nous l'a- vons vu, exclus du pacte commun au reste de la Grèce, se virent obligés de soutenir seuls la guerre que les Lacédémoniens allaient leur faire, aucune ville n'ayant la permission d'entrer en alliance avec eux, pour

¹ Voy. plus haut, chap. xxxix et la note. — ² Voy. liv. IV.

³ PHRASICLIDE, archonte d'Athènes; P. MANLIUS, C. ERENUCIUS, C. SEXTUS, TIBERIUS ou LUCIUS JULIUS, LUCIUS ou MARCUS ALBINUS, P. TREBONIUS, C. MANLIUS, L. ANTRESTIUS, tribuns militaires à Rome.

ne pas rompre la paix générale. Voyant donc les Thébains abandonnés à eux-mêmes, les Lacédémoniens n'hésitèrent plus à les attaquer, persuadés qu'ils soumettraient promptement leur ville et en réduiraient les habitants en esclavage. Les projets de Sparte étant ainsi tout à fait dévoilés, et les Thébains n'ayant aucun allié, chacun crut que les Lacédémoniens viendraient aisément à bout de les vaincre; ceux des Grecs qui sympathisaient avec les premiers prenaient pitié des malheurs qui les menaçaient, tandis que ceux qui leur étaient contraires se réjouissaient à l'avance de les voir tomber dans l'esclavage. Enfin, les Lacédémoniens ayant rassemblé des forces considérables, en donnèrent le commandement à Cléombrote, l'un de leurs rois; mais avant de les mettre en mouvement, ils envoyèrent à Thèbes des députés chargés d'exiger que les Thébains laissassent à toutes les villes de la Béotie la faculté de se gouverner par leurs propres lois, et permissent en même temps de rebâtir les villes de Platée et de Thespies¹, dont le territoire serait rendu à ses anciens possesseurs. Les Thébains répondirent que, comme ils ne se mêlaient pas des affaires de la Laconie, Sparte n'avait pas plus le droit d'intervenir dans celles de la Béotie. D'après cette réponse, les Lacédémoniens donnèrent à Cléombrote l'ordre de marcher avec son armée sur Thèbes. Les alliés de Sparte montrèrent d'ailleurs beaucoup d'ardeur pour cette

¹ Voy. ci-dessus, chap. XLVI.

guerre, dans l'espoir peut-être qu'elle ne donnerait lieu à aucune affaire sérieuse, et que la Béotie serait subjuguée sans que sa conquête leur donnât seulement la peine d'essuyer la poussière de leurs fronts.

LII. Les Lacédémoniens, s'étant avancés jusqu'à Coronée, dressèrent leur camp aux environs pour attendre la jonction de leurs alliés encore en retard. De leur côté, les Thébains, dès qu'ils eurent connaissance de l'arrivée des ennemis, rendirent un décret d'après lequel leurs femmes et leurs enfants seraient mis en dépôt à Athènes. Ils élurent ensuite Épaminondas pour général, et lui confièrent la conduite de la guerre, ayant seulement pour conseillers six béotarques¹. Après avoir enrôlé sans distinction tous les Thébains arrivés à l'âge du service militaire, et seulement les Béotiens de bonne volonté et en état de combattre, Épaminondas fit sortir de la ville cette armée, qui en tout ne comptait pas plus de six mille hommes. Au moment où elle se mettait en mouvement, on observa plusieurs signes qui parurent défavorables pour le camp : entre autres, on remarqua qu'Épaminondas fit sous les portes de la ville la rencontre d'un héraut conduisant un esclave aveugle qui s'était enfui de chez son maître, et au sujet duquel, suivant la coutume, le héraut faisait une proclamation portant qu'il ne fallait ni le laisser sortir de Thèbes ni le cacher, mais qu'on devait le rendre à son maître, qui seul pouvait lui sau-

¹ Magistrats d'un ordre supérieur en Béotie et à Thèbes.

ver la vie. Les plus âgés d'entre les spectateurs qui entendirent la proclamation du héraut virent dans cet incident un présage malheureux pour l'avenir¹; les plus jeunes, au contraire, ne parurent pas s'en inquiéter, ne voulant pas, par timidité, détourner leur chef de continuer l'expédition qu'il entreprenait. Mais Épaminondas, se tournant vers ceux qui insistaient pour que l'on ne méprisât pas de tels pronostics, s'écria, d'après Homère² : « Il n'y a qu'un seul bon augure, c'est celui qui nous prescrit de défendre la patrie ! »

La hardiesse de cette citation avait à peine fait rougir les timides, qu'un autre présage encore plus alarmant succéda. Le scribe du camp³, portant une pique entourée d'une bandelette, et prêt à transcrire les ordres que les chefs militaires avaient à lui donner, marchait en avant, lorsqu'un coup de vent, ayant arraché la bandelette, la porta sur une colonne élevée au-dessus d'un monument funéraire où elle s'attacha, et dans ce tombeau étaient inhumés quelques-uns des Lacédémoniens et des Péloponnésiens qui avaient péri en combattant sous Agésilas. A ce nouveau présage, les anciens de l'armée insistèrent plus que jamais, protestant qu'il n'était pas permis d'aller

¹ C'est surtout en appliquant à l'armée en marche les mots de la proclamation, qu'il ne sorte pas de Thèbes. — ² *Illiade*, liv. XII, v. 243.

³ Celui qui probablement était chargé de transcrire les ordres des généraux, et de les faire passer aux divisions de l'armée.

plus loin, la volonté des dieux s'y opposant d'une manière si évidente. Épaminondas, sans leur répondre, continua sa marche, pensant que, pour régler sa conduite, le sentiment du beau et du juste devait avec raison l'emporter sur de vains prodiges; et en cela il agissait philosophiquement et en conformité des sages doctrines dans lesquelles il avait été élevé. Il n'en fut pas moins pour le moment blâmé par beaucoup de monde; mais par la suite de brillants succès, dus à ses talents militaires, le vengèrent de ces reproches, et il fut l'instrument principal de la prospérité de sa patrie. Il vint ainsi, sans s'arrêter, occuper les défilés de Coronée et campa dans cette position.

LIII. En apprenant que les ennemis étaient maîtres des passages, Cléombrote renonça à pénétrer par Coronée, et se détermina à s'avancer par la Phocide. Suivant donc une route très-difficile, le long du rivage de la mer, il parvint à entrer en Béotie sans coup férir. Dans cette marche, il s'empara même d'une petite ville ainsi que de plusieurs trirèmes, et finit par venir camper dans les champs de Leuctres¹, où il laissa ses troupes se reposer des fatigues d'une route pénible. Les Béotiens, qui suivaient l'ennemi, en s'approchant de lui, après avoir franchi quelques collines, découvrirent subitement les Lacédémoniens occupant la plaine entière de Leuctres, et furent frappés de surprise en considérant la force

¹ Du nom d'un certain Leuctrus, possesseur de ce terrain. Voy. le chapitre suivant.

de leur armée. Les béotarques tinrent donc conseil et mirent en délibération s'il fallait s'arrêter et risquer une bataille contre des forces supérieures plus que du double, ou s'il convenait de se retirer et de chercher une position plus favorable pour combattre. Par un hasard singulier les opinions des conseillers se partagèrent également, et des six béotarques trois furent d'avis de la retraite, et trois de rester et de se battre. Épaminondas était du sentiment de ceux-ci. Pendant que ce partage égal de voix jetait une si grande incertitude sur le parti à prendre, un septième béotarque (29) parut à l'armée : entraîné par Épaminondas, il vota dans le même sens que lui, et fit pencher la balance en faveur de leur opinion. C'est ainsi que fut prise la résolution de risquer sur-le-champ la fortune entière de l'état. Cependant Épaminondas, qui voyait les idées superstitieuses excitées par les fâcheux augures observés dans le début de la campagne conserver encore quelque crédit parmi ses soldats, cherchait dans son esprit éclairé et dans ses conceptions militaires les moyens de contrebalancer l'influence de ces idées sur le vulgaire. Dans cette vue, il engagea quelques voyageurs qui, partis de Thèbes, venaient d'arriver dans le camp, à publier que les armes suspendues dans le temple d'Hercule en étaient disparues miraculeusement, et que l'on se persuadait que les anciens héros de Thèbes les avaient enlevées pour s'en revêtir et venir combattre avec les Béotiens. Il fit aussi paraître

un autre voyageur comme sorti récemment de l'autre de Trophonius ¹, et annonçant que la divinité prescrivait aux Thébains vainqueurs à Leuctres d'instituer en l'honneur de Jupiter roi, des jeux publics, dont le prix serait une couronne; et, en effet, c'est en exécution de cet oracle prétendu que les Thébains ont par la suite fondé cette solennité à Lébadié ².

LIV. Épaminondas fut de plus parfaitement secondé dans ses vues par Léandrias le Lacédémonien, qui, banni de Sparte, servait alors sous les drapeaux des Thébains. Dans un conseil où il fut appelé, il déclara qu'un ancien oracle, répandu parmi ses compatriotes, les menaçait de perdre leur prééminence s'ils étaient vaincus à Leuctres par les Thébains. A cette déclaration se joignirent quelques nationaux, devins ou interprètes d'oracles, qui affirmèrent que les Lacédémoniens devaient éprouver un grand revers dans les environs du tombeau des filles de Leuctrus et de Scédasus, et en donnaient les raisons suivantes : Un certain Leuctrus, qui prêta son nom à ces plaines, et Scédasus, l'un et l'autre habitants de la contrée, avaient deux filles qui, dans la fleur de la jeunesse, furent violées par des envoyés de Lacédémone. Ainsi déshonorées, elles ne purent supporter leur honte; et, après avoir maudit par leurs imprécations le pays qui avait choisi de si criminels députés, elles se donnèrent la mort de

¹ Fils prétendu d'Apollon; il avait un temple près de Léocadie, en Béotie. — ² L'autre de Trophonius était voisin de cette ville.

leurs propres mains. Ce récit et plusieurs autres prédictions du même genre, qui parvinrent à s'accréditer, décidèrent Épaminondas à réunir l'armée; et, après lui avoir exposé ces divers faits, il réussit par des discours adroits à ébranler les opinions et à réveiller dans l'âme des soldats l'ardeur guerrière; enfin, libres de craintes superstitieuses, les esprits se montrèrent fermement résolus à soutenir courageusement le combat qui allait s'engager. Une circonstance favorable ajouta encore à cette heureuse disposition : un secours de quinze cents hommes d'infanterie et de cinq cents chevaux, envoyés aux Thébains par les Thessaliens, arriva dans le camp. Jason, qui commandait ces troupes, s'interposa d'abord entre les Béotiens et les Lacédémoniens, pour les porter à en venir à un accommodement au lieu de tenter la fortune, qui souvent décide contre toute conjecture raisonnable. Il réussit, et une trêve fut conclue (30). Déjà même Cléombrote levait son camp et se retirait de la Béotie avec toute son armée, lorsqu'il vit arriver, pour le soutenir, un nouveau corps de troupes composé de Lacédémoniens et de troupes alliées, sous les ordres d'Archidamus, fils d'Agésilas. Les Lacédémoniens, instruits des préparatifs militaires des Béotiens, de la résolution qu'ils montraient et de l'habileté de leurs chefs, avaient envoyé cette seconde armée, ne doutant pas que la supériorité du nombre des combattants ne finît par l'emporter sur l'audace et la confiance de l'ennemi.

Lorsque toutes leurs forces furent ainsi réunies, les Lacédémoniens jugèrent que ce serait une honte pour eux de trembler et de reculer devant la valeur des Béotiens; et, sans tenir compte du traité qui venait d'être conclu, pleins d'ardeur, ils retournèrent brusquement dans la plaine de Leuctres. Ils y trouvèrent les Béotiens également disposés à en venir aux mains, et les deux armées rangèrent leurs troupes.

LV. Dans l'ordre de bataille des Lacédémoniens, les généraux descendants d'Hercule, Cléombrote, roi, et Archidamus, fils du roi Agésilas, se placèrent aux deux ailes. Chez les Béotiens, Épaminondas disposa ses troupes dans un ordre savant, de son invention, et cette disposition habile, nouvelle preuve de ses talents militaires, lui valut une éclatante victoire (31). Il forma, en prenant sur toute l'armée les meilleurs soldats, un corps d'élite qu'il plaça à l'une des ailes, et y prit poste lui-même pour combattre. En même temps il rejeta à l'aile opposée les hommes moins vigoureux, en leur prescrivant de feindre de fuir et de céder peu à peu le terrain à la première attaque des ennemis. Ainsi, donnant à sa phalange¹ une disposition oblique, il n'engageait que l'aile où se trouvait le corps d'élite et s'en remettait à lui du sort de la bataille. Lorsque les trompettes sonnèrent la charge et que les deux armées à la fois eurent répondu par leurs

¹ Il faut entendre ici par phalange le corps de bataille; la phalange proprement dite n'existait pas encore.

cris de guerre, les Lacédémoniens, faisant prendre à leur phalange la forme d'un croissant, se proposaient d'entamer l'attaque par les deux ailes; mais l'une de celles des Béotiens se retirant comme elle en avait reçu l'ordre, tandis que l'autre se précipitait au pas de course sur l'ennemi, le combat s'établit seulement sur ce dernier point. Le choc fut terrible, et, les deux partis déployant la plus grande valeur, la victoire fut d'abord indécise; mais ensuite, la troupe d'élite qui entourait Épaminondas redoublant d'ardeur et resserrant de plus en plus ses rangs, les Péloponnésiens ne purent soutenir la pesanteur des bras de cette puissante élite et perdirent beaucoup de monde; enfin, tous ceux qui cherchaient à résister à ce corps formidable tombèrent morts sous ses coups ou reçurent par devant d'honorables blessures. Néanmoins, tant que vécut le roi de Sparte, Cléombrote, et tant que les hommes qui formaient sa garde se laissèrent tuer avec dévouement pour le défendre, la balance restait encore également suspendue. Il n'en fut plus de même aussitôt que le roi, après s'être exposé aux plus grands périls, sans pouvoir vaincre la résistance des ennemis, et succombant glorieusement, atteint d'un grand nombre de blessures, eut expiré en héros : des monceaux de morts s'élevèrent alors près de son corps, autour duquel la foule de ses guerriers s'était rassemblée au moment de sa chute.

LVI. L'aile où combattaient les Lacédémoniens

n'ayant plus de commandant, les troupes d'Épaminondas continuèrent avec plus de succès encore leurs rudes charges, et jetèrent quelque désordre dans les rangs ennemis. Les Lacédémoniens soutenaient cependant avec la plus brillante valeur ces chocs réitérés, et parvinrent même à tirer hors de la mêlée le corps de Cléombrote; mais ils ne purent arracher la victoire. Les guerriers choisis d'Épaminondas, encouragés par ses exhortations, l'emportèrent sur leurs antagonistes, et réussirent, non sans peine, à enfoncer les ennemis, qui commencèrent peu à peu à se rompre et à reculer. Enfin, l'armée lacédémonienne, après avoir perdu beaucoup de monde, et le chef qui pouvait la rallier n'existant plus, elle tourna le dos. Épaminondas se mit à la poursuite des fuyards, dont un grand nombre fut tué, et remporta ainsi une éclatante victoire. Aucune en effet ne pouvait être plus glorieuse pour les Thébains : ils s'étaient mesurés avec les plus vaillants des Grecs ; inférieurs en nombre, ils avaient battu une armée de plusieurs fois supérieure à la leur : ils avaient donc acquis, à juste titre, une grande réputation de valeur. Mais c'était particulièrement sur Épaminondas que des louanges unanimes tombaient. On ne pouvait se lasser d'admirer son courage personnel, et plus encore les rares talents militaires qu'il avait déployés dans une guerre où il avait dû tenir tête à des généraux célèbres parmi les Grecs pour n'avoir jamais essuyé de défaites.

Au combat de Leuctres, les Lacédémoniens n'eurent pas moins de quatre mille morts et les Béotiens n'en comptèrent que trois cents. A la suite de cette grande affaire, des négociations s'ouvrirent, tant sur l'inhumation réciproque des morts que sur le libre retour des Lacédémoniens dans le Péloponnèse, et une trêve se conclut.

Telle fut l'issue de la bataille qui se donna dans les plaines de Leuctres.

LVII. Dans l'année qui suivit celle où cette bataille eut lieu¹, les Thébains se portèrent avec des forces considérables contre la ville d'Orchomène, dont ils se proposaient de réduire les habitants à l'esclavage; mais Épaminondas leur ayant fait sentir qu'un peuple qui ambitionnait de conquérir la suprématie de la Grèce ne pouvait conserver que par la clémence et l'humanité ce qu'il avait acquis par sa valeur, les Thébains renoncèrent à ce dessein, et admirèrent les Orchoméniens dans leur alliance : ils agirent de même à l'égard des Phocidiens, des Étoliens et des Locriens, dont ils s'assurèrent l'amitié, et leur armée rentra ensuite en Béotie.

Cependant Jason, tyran de Phères², dont la puissance s'augmentait journellement, envahissait la Locride, et s'étant emparé par trahison de la ville d'Hé-

OLYMP. CII.

3.

— Avant

l'ère vulgaire,

370.

¹ DYSNICÉTUS, archonte d'Athènes; QUINTUS SERVILIUS, L. FURIUS, C. LACINIUS et PUBLIUS CLELIUS, tribuns militaires à Rome. — ² Le même qui était venu au secours des Thébains avant la bataille de Leuctres.

raclée, dans la Trachinie, la ruina de fond en comble, et distribua son territoire aux habitants du mont OËta et aux Méliens. Il fit ensuite une expédition dans la Perrhœbie, où il s'empara de plusieurs villes, soit par séduction, soit par force. Ce prompt accroissement de puissance et cette ambition démesurée commencèrent alors à devenir suspects aux Thessaliens.

Pendant le cours de ces événements une violente sédition éclata dans la ville d'Argos, et elle occasionna un carnage tel, que parmi les Grecs aucun souvenir d'une semblable catastrophe ne s'est conservé. Cette nouvelle calamité prit le nom de *scytalisme*¹, parce que ce fut sous le bâton que périrent tous ceux qui furent mis à mort dans ces troubles.

LVIII. Voici au surplus quelles furent les causes de cette sédition. La ville d'Argos était régie par une démocratie ; mais quelques démagogues ardents étant parvenus à ameuter la multitude contre les citoyens les plus distingués pour leurs dignités ou leurs richesses, ceux-ci, poursuivis par la calomnie, se soulevèrent et formèrent le projet de renverser la démocratie. Leur conspiration fut découverte, et quelques-uns de ceux que l'on soupçonnait d'y avoir pris part ayant été mis à la torture, plusieurs de leurs complices, craignant le même traitement, se donnèrent la mort pour s'y soustraire. Cependant un de ceux qui avaient été appliqués à la question, ayant dénoncé trente des plus

¹ Bastonnade.

considérables citoyens, le peuple, ajoutant foi à cette déclaration, les mit en accusation, et, sans attendre l'issue d'une procédure régulière, les massacra tous et fit vendre leurs biens. Après cette exécution, les démagogues n'ayant pas cessé d'accuser par de fausses dénonciations un grand nombre d'autres citoyens devenus également suspects, la multitude s'aigrit par degrés à tel point qu'elle condamna à mort tous les accusés, parmi lesquels se trouvaient les plus riches ou les plus distingués des habitants de la ville, et dont le nombre était très-considérable. Il en périt ainsi plus de douze cents; mais bientôt après le peuple n'épargna pas même les démagogues; car ceux-ci, effrayés de la grandeur de ce massacre, et craignant qu'il n'eût quelque fâcheuse suite pour eux-mêmes, cessèrent de se porter comme accusateurs. La populace, se croyant alors abandonnée de ses meneurs, tourna sa rage contre eux et les fit tous périr : ainsi, comme si une divinité s'était chargée de la vengeance, tous subirent la punition qu'ils avaient méritée (32). Satisfait enfin, le peuple s'apaisa et revint aux sentiments naturels d'humanité qu'il avait manifestés avant ces troubles.

LIX. En ce même temps Lycomède de Tégée engagea les Arcadiens à se constituer en un seul corps de république, et à créer un grand conseil composé de dix mille citoyens, auquel serait attribué le pouvoir de décider de la paix ou de la guerre. Cette proposition donna lieu à un soulèvement en Arcadie, et

les habitants, n'ayant pu concilier leurs différends, en vinrent aux mains entre eux. Le parti de Lycomède l'emporta : plusieurs des vaincus restèrent sur la place, et d'autres, au nombre de quatorze cents, prirent la fuite, les uns vers Sparte, les autres vers Palantium¹. Ces derniers, livrés par les habitants à leurs vainqueurs qui les poursuivaient, furent égorgés; quant à ceux qui se retiraient sur Sparte, ils y entrèrent, et réussirent même à persuader aux Lacédémoniens de faire une expédition en Arcadie. Agésilas, leur roi, en fut chargé; et, accompagné des exilés, il envahit, à la tête d'un corps de troupes, le territoire des Tégéates, qui paraissaient être les auteurs des troubles et de l'exil des bannis; ravagea la contrée, et, menaçant d'attaquer la ville de Tégée, jeta la terreur parmi les Arcadiens qui voulurent s'opposer à ses progrès.

LX. Au milieu de ces événements, Jason, tyran de Phères, se distinguait par sa prudence et son habileté à la guerre. Il avait réussi à s'attacher comme alliés plusieurs peuples limitrophes, et, échauffant l'ambition des Thessaliens, il les engageait à se mettre sur les rangs pour s'emparer de la suprématie de la Grèce. C'était, leur disait-il, comme le prix d'une lutte, et toute nation puissante par ses vertus et son courage doit être en état de le disputer. Tombés après leur défaite de Leuctres, les Lacédémoniens n'y pou-

¹ Ville de l'Arcadie.

vaient plus prétendre ; les Athéniens ne réclamaient que la prééminence maritime ; les Thébains n'étaient pas dignes d'une si grande conquête ; enfin les Argiens, livrés à des discordes civiles, affaiblis par les meurtres de tant de citoyens, étaient sans forces. Séduits par ces arguments, les Thessaliens mirent le tyran à la tête des affaires, et lui confièrent la conduite de la guerre. Investi de l'autorité suprême, Jason se lia avec les nations voisines, et rechercha particulièrement l'alliance d'Amyntas, roi de Macédoine ; mais son règne fut passager, car il arriva dans le cours de cette année quelque chose de singulier : trois chefs d'état moururent presque en même temps. Le premier, Amyntas, fils de Tharrhaléus, roi de Macédoine ; il avait régné vingt-quatre ans, et laissait trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe ; Alexandre lui succéda et ne régna qu'un an : le second, Agésipolis, roi de Lacédémone, qui n'avait également régné qu'un an, et auquel succéda son frère Cléomène, dont le règne dura trente-quatre ans : enfin, le troisième, Jason de Phères, que les Thessaliens s'étaient donné pour chef, et qui paraissait vouloir gouverner avec équité les peuples qui lui étaient soumis. Ce Jason, selon l'historien Ephore, fut tué en trahison par sept jeunes gens qui, dans un accès d'ambition de gloire, conjurèrent sa perte, ou, suivant d'autres historiens, périt de la propre main de son frère Polydore, qui lui succéda, mais dont le règne ne fut que d'un an.

• Pour terminer tout ce qui concerne les événements de cette année, je remarquerai que ce fut aussi cette même année que Duris ¹, qui a écrit une histoire de Grèce, prit pour le début de son ouvrage.

OLYMP. CII.

4.

—
Avant
l'ère vulgaire,
369.

LXI. Dans l'année suivante, la quatrième de la cent deuxième olympiade ², une sédition s'éleva dans Rome au sujet du choix des magistrats; les uns voulant élire des consuls, les autres des tribuns militaires. A la suite d'une anarchie qui dura quelque temps, le parti en faveur des tribuns militaires l'emporta, et six furent nommés ³. A cette même époque Polydore de Phères, qui régnait en Thessalie, invité à un repas où il se laissa enivrer, fut empoisonné par son frère Alexandre, qui lui succéda et régna onze ans. Ce nouveau souverain, usurpateur d'un trône par la violence et le crime, ne se démentit pas dans sa manière de gouverner. Si jusque-là ses prédécesseurs s'étaient fait aimer des peuples par la douceur de leur administration, Alexandre, par ses cruautés, devint l'objet de la haine universelle. Ces cruautés furent même poussées à tel point, que, craignant d'être exposés à des traitements indignes d'eux, quelques-uns de ceux qui, parmi les citoyens de Larisse, sont désignés, à cause de la noblesse de leur origine, sous le nom d'A-

¹ Cet historien, dont il ne nous reste rien, avait écrit une histoire de Macédoine. — ² LYSITRATE, archonte d'Athènes. — ³ L. EMI-
LIUS, C. VERGINIUS ou mieux VETURIUS, SERVIUS SULPICIUS, L. QUIN-
TIUS, C. CORNELIUS et CAIUS VALERIUS.

*leuades*¹, conspirèrent entre eux pour renverser l'autorité d'Alexandre. Dans ce dessein, ils sortirent de la ville et passèrent en Macédoine, où ils engagèrent un autre Alexandre qui y régnait alors à les aider à chasser le tyran. Pendant que ces négociations se suivaient, l'Alexandre de Phères, instruit de ce qui se tramait contre lui, s'empressa de mettre sur pied les hommes en état de porter les armes, et d'aller lui-même combattre; mais le roi de Macédoine, accompagné des citoyens de Larisse qui s'étaient bannis volontairement, prévint l'ennemi et se présenta en force devant la ville. Les habitants lui en ouvrirent les portes, et il s'empara ainsi de Larisse, à l'exception cependant de la citadelle, dont il fit le siège et qu'il prit quelque temps après. Il se rendit maître également de la ville de Cranon, qu'il promit de rendre ainsi que celle de Larisse aux Thessaliens; mais il tint mal cette promesse, et, renonçant à sa propre estime, il retint sous sa puissance ces mêmes villes, où il mit de fortes garnisons. Quant à l'Alexandre de Phères, frappé de terreur et poursuivi de toutes parts, il retourna dans sa ville. Tels furent les événements qui se passèrent en Thessalie.

LXII. Je reviens au Péloponnèse. Les Lacédémoniens envoyèrent en Arcadie² Polytropus, avec une

¹ Voy. Hérodote, liv. VII, chap. vi; la famille des Aleuades fournissait des rois à la Thessalie. — ² On a vu plus haut, chap. LIX, l'origine de cette guerre.

colonne de mille hommes armés pesamment, pris parmi les citoyens de Sparte, et cinq cents bannis tant Argiens que Béotiens. Ce général marcha sur Orchomène d'Arcadie, et mit une garnison dans cette ville importante, bien disposée d'ailleurs en faveur des Lacédémoniens. De son côté, Lycomède de Mantinée, que les Arcadiens avaient placé à leur tête, prenant avec lui la troupe dite des *élus*, au nombre de cinq mille hommes, se porta également vers Orchomène. A son approche, les Lacédémoniens sortirent de la ville, et il s'engagea entre eux et les Arcadiens un combat acharné. Le général de Sparte y fut tué : de plus, deux cents hommes de sa troupe demeurèrent sur la place, et le reste, poussé vigoureusement par l'ennemi, fut contraint de rentrer dans la ville. Néanmoins, quoique victorieux, les Arcadiens, accoutumés à trembler sous le poids de la puissance de Sparte, n'osèrent pas risquer de se mesurer seuls contre les Lacédémoniens. Ils commencèrent donc par s'unir avec les Argiens et les Éléens, et envoyèrent en même temps des députés à Athènes, dont ils espéraient s'assurer l'alliance contre les Lacédémoniens ; mais n'en ayant rien obtenu, ils s'adressèrent aux Thébains, et réussirent à les engager dans une alliance offensive. Les Béotiens, d'après ce traité, levèrent immédiatement une armée dans laquelle ils incorporèrent comme auxiliaires, des Locriens et des Phocidiens, et la firent mettre en marche pour le Pé-

loponnèse, sous les ordres de deux béotarques, Épaminondas et Pélopidas, tous les autres leur ayant de plein gré cédé le commandement, par respect pour les talents et la valeur de ces deux illustres citoyens. Dès que cette armée s'approcha de l'Arcadie, les Arcadiens, les Éléens, les Argiens et tous les autres peuples alliés s'empressèrent de se réunir à elle, de manière qu'elle compta bientôt plus de cinquante mille hommes. Les chefs des corps qui la composaient se réunirent alors en conseil, et il fut décidé que l'on marcherait droit sur Sparte, en portant le ravage dans toute la Laconie.

LXIII. Les Lacédémoniens, ayant déjà perdu la fleur de leur jeunesse dans la défaite de Leuctres, et que d'autres revers avaient encore affaiblis, se voyaient en définitive réduits à un petit nombre de guerriers jouissant des droits de cité; d'un autre côté, leurs alliés, ou se détachaient d'eux, ou, par les mêmes causes, n'avaient plus qu'une population insuffisante pour venir à leur secours. Dans une si terrible extrémité, ces fiers Lacédémoniens furent contraints d'implorer le secours des Athéniens, de ces mêmes Athéniens qu'ils avaient naguère soumis au pouvoir des trente tyrans, et auxquels ils avaient défendu de reconstruire leurs murailles, dont ils avaient enfin résolu d'anéantir la ville, avec le projet de réduire toute l'Attique à n'être plus qu'un pâturage pour les troupeaux. C'est donc avec grande raison que l'on dit

qu'il n'est rien de plus puissant que la nécessité et la fatalité ; et, en effet, qui prouvera mieux cette vérité que l'exemple des Lacédémoniens obligés d'avoir recours à leurs plus grands ennemis ? Du reste, ils ne furent pas trompés dans leurs espérances ; le peuple d'Athènes se montra aussi magnanime qu'humain : sans s'effrayer des forces dont les Thébains disposaient, il rendit un décret par lequel il décida d'employer tous ses moyens pour secourir les Lacédémoniens, menacés de tomber dans l'esclavage. Iphicrate, nommé immédiatement général, se vit bientôt à la tête de douze mille jeunes gens qui s'enrôlèrent dans un jour, et il se mit en toute hâte en marche, conduisant cette armée pleine d'ardeur. Cependant les Lacédémoniens, voyant les alliés campés sur les frontières de la Laconie, firent sortir de Sparte tout ce qu'elle renfermait de citoyens, et marchèrent à la rencontre des ennemis, inférieurs en nombre, mais animés du souvenir de leur ancienne valeur et de la confiance qu'elle leur inspirait. Épaminondas, de son côté, considérant combien le territoire de la Laconie offrait de difficultés pour y pénétrer, ne jugea pas prudent de s'y engager avec la totalité d'une armée si nombreuse, et, l'ayant partagée en quatre corps dont il distribua le commandement entre divers chefs, il résolut d'attaquer le pays sur plusieurs points.

LXIV. Le premier de ces corps, composé de Béotiens, marcha directement sur la ville de Sellasie, et

détacha les habitants du parti des Lacédémoniens. Les Argiens, qui formaient le second, se portèrent sur les confins de la Tégéatide, et eurent à combattre les garnisons qui gardaient les passages des montagnes. Dans cette rencontre, Alexandre le Spartiate, commandant les troupes, fut tué et deux cents des siens restèrent sur la place : au nombre des morts se trouvaient les bannis béotiens. Le troisième corps, qui consistait en Arcadiens, et le plus nombreux, se jeta sur le territoire de Scirite, que défendait Ischolas, guerrier distingué par sa valeur et sa prudence. Il avait sous ses ordres un fort détachement où se trouvaient d'excellents soldats, et se rendit illustre par un fait d'armes héroïque digne de mémoire. Considérant que, s'il livrait un combat général, l'immense supériorité des ennemis lui ferait perdre tout son monde, et que, d'un autre côté, abandonner sans combat le poste qui lui était confié était indigne de Sparte, tandis que sauver ses soldats était chose utile à sa patrie, il résolut de satisfaire à la fois à l'une et à l'autre obligation, en imitant noblement la conduite courageuse du roi Léonidas aux Thermopyles. Il fit donc choix de tout ce qu'il y avait dans sa troupe de jeunes gens et les renvoya à Sparte, où ils pouvaient encore servir utilement l'état, dans la crise violente où il se trouvait. Après leur départ, les soldats plus âgés se rassemblèrent autour de lui, gardant leur poste où ils se défendirent; et, après avoir tué un grand

nombre d'ennemis, enveloppés enfin par les Arcadiens, ils périrent tous avec Ischolas, les armes à la main. Les Éléens, qui formaient le quatrième corps, arrivèrent par des chemins plus ouverts et sans rencontrer d'obstacle à Sellasie, où le rendez-vous général avait été fixé. L'armée se trouvant ainsi réunie dans cette ville, elle se dirigea vers Sparte même, livrant au fer et aux flammes tout le pays sur son passage.

LXV. Les Lacédémoniens, qui, pendant le cours de cinq cents années, avaient préservé la Laconie de toute insulte, en la voyant aujourd'hui ravagée par des ennemis, ne purent supporter un tel spectacle, et, animés par une sorte de rage, s'élançaient déjà hors de la ville pour aller défendre leurs champs; mais à la voix des plus âgés de leurs concitoyens, qui voulaient les empêcher de trop s'éloigner de la patrie, de crainte qu'elle ne fût attaquée en leur absence, ils se laissèrent persuader de patienter et de s'occuper uniquement de la défense et de la sûreté de la ville.

Cependant l'armée d'Épaminondas, descendant du mont Taygète, atteignait l'Eurotas et traversait ce fleuve, dont le cours était grossi par les pluies d'hiver, lorsque les Lacédémoniens, voyant les difficultés que ce trajet offrait à l'ennemi, saisirent cette occasion favorable de l'attaquer avec avantage. Ils laissèrent dans Sparte les femmes, les enfants et les vieillards, qu'ils chargèrent de sa défense, et, ayant mis en ordre toute leur jeunesse, fondirent sur les ennemis, qu'ils sur-

prireut dans les embarras d'un passage de fleuve, et leur tuèrent beaucoup de monde. Mais les Béotiens et les Arcadiens étant accourus au secours de l'armée en désordre, et ayant par la supériorité du nombre entouré de toutes parts les assaillants, les Spartiates, après une perte d'hommes considérable, furent obligés de rentrer dans la ville, non sans avoir donné un nouveau et brillant témoignage de leur antique valeur. A la suite de ce combat, l'armée entière d'Épaminondas se jeta sur la ville; et dans le combat qui suivit cette attaque les Spartiates, profitant de la position forte des lieux, firent tomber sous leurs coups une grande partie des ennemis qui s'étaient trop témérairement engagés. Enfin les assiégeants, redoublant d'efforts et d'activité, crurent d'abord qu'ils viendraient à bout de prendre Sparte d'assaut; mais leur impétuosité ayant sans résultat causé la perte d'un grand nombre de morts et de blessés, Épaminondas fit sonner la retraite. L'armée se rapprocha ensuite de la ville, et proposa aux Lacédémoniens de sortir en ordre de bataille pour combattre en rase campagne, ou de s'avouer inférieurs à leurs ennemis. Les Spartiates répondirent que lorsqu'ils trouveraient le moment propice ils risqueraient volontiers le sort d'une bataille décisive; sur cette réponse, l'armée thébaine s'éloigna de la ville, continuant à ravager toute la Laconie, où elle recueillit un immense butin, et finit par rentrer en Arcadie. Après cette retraite, les Athéniens, arrivés

trop tard sur les lieux¹, revinrent en Attique sans avoir rien fait de remarquable. Les Lacédémoniens reçurent alors de leurs alliés un secours de quatre mille combattants; et, ayant incorporé dans leurs troupes mille ilotes, auxquels ils avaient récemment accordé la liberté, ainsi que deux cents bannis de Béotie, et enfin un assez grand nombre de combattants fournis par les villes voisines, ils parvinrent encore à mettre sur pied des forces suffisantes pour balancer celles de leurs ennemis. Cette nouvelle armée, rassemblée et exercée avec soin, leur rendit la confiance, et ils se disposèrent à soutenir courageusement la lutte à l'issue de laquelle était attaché le sort de la patrie entière.

LXVI. Ce fut alors qu'Épaminondas, dont le caractère élevé aspirait aux plus nobles entreprises, jaloux d'ailleurs d'acquérir une gloire durable, conseilla aux Arcadiens et aux autres alliés de repeupler Messène, ruinée depuis longues années par les Lacédémoniens (33), position avantageuse à occuper pour menacer Sparte. Cet avis ayant été adopté unanimement, on rechercha soigneusement tout ce qui subsistait encore de Messéniens d'origine, et on leur adjoignit, avec les mêmes droits de cité, tous les étrangers qui se présentèrent de bonne volonté. C'est ainsi que Messène fut promptement peuplée d'un grand nombre d'habitants, auxquels on assigna, par le sort, des portions de terres à cultiver, et, en relevant une

¹ Voy. plus haut, chap. LXIII.

ville célèbre de la Grèce, Épaminondas rendit par cette restauration son propre nom illustre parmi les hommes. Mais avant d'aller plus loin, comme la Messénie a été tant de fois envahie et ravagée, ce ne sera pas, il me semble, une digression déplacée de parcourir rapidement son histoire, en remontant à son origine et à ses commencements.

Anciennement les descendants de Nélée et de Nestor possédèrent la Messénie jusqu'au temps de la guerre de Troie. Après eux, Oreste, fils d'Agamemnon, et sa postérité en furent maîtres jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponnèse. Un d'eux, Cresphonte, eut ensuite la Messénie pour héritage, en devint roi, et ses fils lui succédèrent. Lorsqu'ils furent par la suite chassés du trône, les Lacédémoniens se rendirent maîtres du pays (34); mais Télècle, un de leurs rois, ayant été tué dans un combat¹, ils firent une guerre d'extermination aux Messéniens : cette guerre dura, dit-on, vingt ans sans discontinuer, les Lacédémoniens ayant fait serment de ne pas rentrer dans Sparte tant qu'ils n'auraient pas pris Messène. C'est dans ce temps, en effet, que vinrent au jour ceux que l'on nomme à Lacédémone *les Parthéniens*², et qui fondèrent la ville de Tarente³. Plus tard les Messéniens étant réduits

¹ Probablement dans une révolte ou insurrection. — ² Enfants conçus pendant l'absence des maris occupés de la guerre de Messénie. On sait qu'à Lacédémone ce commerce illégitime, dont le but était de donner des citoyens à la patrie, n'avait rien de déshonorant.

³ Voy. Strabon, liv. VI, pag. 428.

à la condition d'esclaves, Aristomène leur persuada de se soustraire au joug des Lacédémoniens et fit beaucoup de mal à Sparte : c'est alors que le poète Tyrtée fut donné par les Athéniens pour général aux Lacédémoniens, quoique quelques écrivains prétendent qu'Aristomène n'a paru que dans la guerre de vingt ans. Enfin, la dernière guerre de Messénie éclata à l'occasion de l'épouvantable tremblement de terre qui désola la ville de Sparte et fit périr presque tous les habitants. Profitant de ce désastre, les Messéniens, réunis aux ilotes, qui s'étaient révoltés avec eux, allèrent peupler la ville d'Ithome, et Messène resta ainsi pendant longtemps tout à fait déserte et ruinée; mais, malheureux dans cette guerre comme dans les autres, les Messéniens, expulsés de toutes parts, se réfugièrent à Naupacte, que les Athéniens leur avaient donné pour asile et pour habitation. Quelques-uns d'entre eux cependant se retirèrent dans l'île de Céphalonie, et d'autres en Sicile, où ils fondèrent la ville qui, de leur nom, a pris celui de *Messine*. Enfin, rappelés dans leur patrie par les Thébains, d'après les conseils d'Épaminondas, les Messéniens, accourus et rassemblés de tous côtés, rebâtirent la ville de Messène et se remirent en possession de son ancien territoire.

Telles sont les nombreuses et terribles vicissitudes qu'éprouva la Messénie.

LXVII. Tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici

de la guerre en Laconie¹, les Thébains l'exécutèrent en quatre-vingt-cinq jours ; et, après avoir laissé une bonne garnison dans Messène, ils retournèrent chez eux. Les Lacédémoniens, délivrés contre toute attente de leurs ennemis, envoyèrent les plus distingués de leurs citoyens, comme députés, à Athènes, et les deux peuples s'entendirent sur la suprématie que chacun d'eux conservait. Il fut arrêté que les Athéniens en jouiraient exclusivement sur mer, et les Lacédémoniens sur terre. Quelque temps après, cependant, les deux villes convinrent d'exercer en commun ce double commandement (35).

Lorsque les Thébains se furent éloignés, les Arcadiens nommèrent pour général Lycomède, qu'ils mirent à la tête de la troupe dite des *élus*, forte de cinq mille hommes, avec lesquels il marcha contre la ville de Pallène, en Laconie. Il en entreprit le siège, et, l'ayant emportée d'assaut, il fit passer au fil de l'épée la garnison que les Lacédémoniens y avaient laissée : elle montait à plus de trois cents hommes. Il emmena captifs les habitants, et, après avoir mis le territoire à feu et à sang, il rentra dans l'Arcadie avant que les Lacédémoniens eussent eu le temps de faire passer un secours à Pallène.

Cependant les Béotiens, dont les Thessaliens avaient réclamé l'appui pour rendre la liberté à leurs villes et les délivrer de la tyrannie d'Alexandre de Phères,

¹ Voy. chap. LXII-LXVI.

leur envoyèrent Pélopidas avec des forces considérables, en lui donnant pour toute instruction d'arranger en Thessalie les affaires de la façon la plus avantageuse aux intérêts de la Béotie. Pélopidas se porta sur Larisse, et s'empara de la citadelle, où Alexandre, roi de Macédoine, avait une garnison qui fut prise. Il s'avança ensuite dans la Macédoine même, où il conclut un traité d'alliance avec le roi Alexandre, dont il reçut pour otage le propre frère Philippe, que Pélopidas envoya à Thèbes. Enfin, après avoir terminé les affaires de Thessalie avec avantage pour les Béotiens, le général thébain revint avec son armée dans sa patrie.

LXVIII. Pendant que ces événements se passaient en Thessalie, les Arcadiens, les Argiens et les Éléens résolurent, d'un commun accord, de faire de nouveau la guerre aux Lacédémoniens, et envoyèrent proposer aux Béotiens de prendre part à cette guerre. Les Béotiens s'étant rendus à cette proposition, donnèrent à Épaminondas et à quelques autres béotarques le commandement d'une armée composée de sept mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux. En même temps les Athéniens, instruits que cette armée était destinée à passer dans le Péloponnèse, firent partir un corps de troupes sous le commandement de Chabrias, pour s'opposer à leur passage. Arrivé à Corinthe, le général athénien tira des villes de Mégare, de Pellène ¹

¹ Il ne faut pas confondre Pellène avec Pallène de Laconie, dont il a été question dans le chapitre précédent.

et de Corinthe même, des recrues qui portèrent ses forces à dix mille hommes; d'un autre côté, les Lacédémoniens et leurs alliés étant également venus à Corinthe, toutes ces troupes réunies ne se montèrent pas à moins de vingt mille hommes. Les chefs furent néanmoins d'avis de fortifier les passages, pour interdire aux Béotiens l'entrée du Péloponnèse : on éleva donc des retranchements munis de fossés profonds, pour occuper toute la ligne depuis Cenchrée jusqu'au Lechée¹; et ces travaux, exécutés rapidement avec le secours du grand nombre de bras qui s'y employèrent et de l'activité des ouvriers, furent achevés avant l'arrivée des Béotiens. Épaminondas, parvenu sur les lieux, après avoir soigneusement examiné les ouvrages de l'ennemi, ayant reconnu que le point défendu par les Lacédémoniens était le plus abordable, résolut d'en faire l'attaque; mais avant de la commencer il défia à un combat en rase campagne les ennemis, quoiqu'ils fussent à peu près trois fois plus nombreux. Cependant, comme aucun d'eux n'osa sortir des lignes, espérant se défendre mieux à l'abri des retranchements, Épaminondas se décida à les assaillir de vive force. Plusieurs attaques vigoureuses eurent lieu sur divers points et particulièrement contre les Lacédémoniens chargés de garder une position plus abordable que toutes les autres, et par conséquent plus difficile à défendre. Une

¹ Cette ligne forme la largeur de l'isthme de Corinthe. *Lechée* ou *Lecham*, le Port. Voy. liv. XI, chap. xvi.

vive émulation qui, des deux côtés, animait également les soldats, rendit d'ailleurs le combat très-acharné sur ce point, et Épaminondas, ayant avec lui les meilleurs guerriers thébains, ne put qu'à grande peine enfoncer les Lacédémoniens : il y parvint néanmoins. Ceux qui défendaient ce poste furent tués sur la place, et Épaminondas, à la tête de son armée, pénétra dans le Péloponnèse. Ce brillant fait d'armes ne le cédait en rien à tous ceux qui jusque-là l'avaient illustré.

LXIX. L'armée thébaine marcha immédiatement sur Trézène et Épidaure, ravageant toute la contrée; mais elle ne put s'emparer de ces deux villes, que défendaient des garnisons respectables. Elle fut plus heureuse contre celles de Sicyone, de Phliunte et quelques autres, qui, frappées de terreur, ouvrirent leurs portes. Épaminondas s'étant ensuite présenté devant Corinthe, les habitants firent une sortie : elle fut suivie d'un combat dans lequel les Béotiens, vainqueurs, poursuivirent les Corinthiens jusque sous leurs murs. Enorgueillis de tant de succès, quelques Béotiens, entraînés à la poursuite des vaincus, eurent la hardiesse de pénétrer avec eux dans la ville par une des portes; et cette témérité jeta une telle crainte parmi les habitants, que, sans se défendre, ils se réfugièrent dans leurs maisons. La ville eût même été prise si Chabrias, général des Athéniens, aussi habile que confiant dans son courage, n'eût tenu ferme contre les Béotiens et n'eût réussi à les chasser de la ville, après leur avoir tué beaucoup

de monde. Ce revers excita l'émulation des Béotiens, et ils réunirent toutes leurs forces pour tenter une attaque plus décisive sur Corinthe. Chabrias la prévint : sortant de la ville à la tête de ses Athéniens, il s'empara, sur les hauteurs voisines, de diverses positions avantageuses, et se mit en mesure d'arrêter la marche de l'ennemi. Cependant les Béotiens, pleins de confiance dans la force de leurs corps et dans l'expérience qu'ils avaient acquise par tant de guerres continuelles, ne doutaient pas de chasser, l'épée à la main, les Athéniens de leurs postes. Mais Chabrias, profitant de l'avantage des lieux, soutint avec succès le combat, et, secourues continuellement par des renforts qui leur venaient de la ville, ses troupes tuèrent ou blessèrent un grand nombre d'ennemis. Enfin, les Béotiens, après avoir beaucoup souffert sans obtenir de résultat, se mirent en retraite. Ce fut ainsi que Chabrias, également admiré et pour sa valeur et pour ses talents militaires, réussit à repousser de si formidables ennemis.

LXX. En ce temps arrivèrent par mer à Corinthe des Gaulois et des Espagnols, que Denys le tyran envoyait de Sicile au secours des Lacédémoniens, qui les enrôlèrent, en leur payant d'avance cinq mois de solde. Les Grecs, voulant mettre leur courage à l'épreuve, les employèrent dans diverses rencontres où ces étrangers se conduisirent avec bravoure, et firent même tomber sous leurs coups un bon nombre de Béotiens et d'al-

liés. Après avoir ainsi reconnu qu'ils méritaient d'être distingués par leur courage et leur docilité, et avoir tiré d'eux des services en plusieurs circonstances, les Lacédémoniens les congédièrent avec de grandes marques d'honneur; et à la fin de l'été ces Gaulois et ces Espagnols se rembarquèrent pour retourner en Sicile.

Ce fut aussi à peu près à cette époque que Philiscus, envoyé par le roi Artaxerxe, débarqua en Grèce: sa mission avait pour but d'engager les Grecs à cesser les hostilités entre eux et à conclure une paix générale. Tous les peuples acceptèrent avec joie cette proposition, à l'exception cependant des Thébains, qui, fidèles à leur ancien système de réunir toute la Béotie sous leur commune administration, ne voulurent pas consentir à poser les armes. Sur leur refus, Philiscus, désespérant de la pacification générale, retourna en Asie, laissant aux Lacédémoniens deux mille hommes d'élite, dont il avait payé la solde d'avance.

Tandis que ces divers événements avaient lieu, Euphron de Sicyone, homme remarquable à la fois par son audace et ses extravagances, aspira à la tyrannie. Aidé des Argiens, avec lesquels il s'était allié, il vint à bout de ses desseins, condamna à l'exil quarante des citoyens les plus riches de Sicyone, et fit vendre leurs biens aux enchères publiques. Comme par ce moyen il acquit de grandes richesses, il fut en état de payer une troupe de soldats mercenaires, et finit par se rendre entièrement maître de la ville.

LXXI. La première année de la cent troisième olympiade s'ouvrit, comme de coutume, par la célébration en Élide des jeux olympiques, où Pythostrate d'Athènes fut vainqueur à la course du stade¹. Dans cette année, Ptolémée Alorytès, fils d'Amyntas (36), tua en trahison son frère Alexandre et régna à sa place pendant trois années.

En Béotie, Pélopidas, rival d'Épaminondas, et jaloux de la gloire que celui-ci avait acquise à la guerre, et surtout dans le Péloponnèse, où il avait terminé les affaires au grand avantage des Béotiens, ambitionnait de faire aussi, hors de ce même Péloponnèse, quelque action dont l'éclat rejaillît sur les Thébains. Il prit donc pour collègue Isménias, homme recommandable par ses vertus, et se mit avec lui en route pour la Thessalie; mais dans une entrevue qu'il eut avec Alexandre, tyran de Phères, il fut ainsi qu'Isménias arrêté sans motif, et jeté avec lui en prison. Indignés de cette trahison, les Thébains firent partir sur-le-champ pour la Thessalie huit mille hommes pesamment armés et six cents chevaux. Cette résolution effraya tellement Alexandre qu'il envoya en toute hâte des députés à Athènes pour solliciter un secours. Le peuple consentit à le donner et mit immédiatement en mer trente vaisseaux, sur lesquels mille hommes, aux ordres d'Autoclès, furent embarqués. Tandis que

OLYMP. CIII.

1.

Avant
l'ère vulgaire,
368.

¹ NAUSIGÈNE, archonte d'Athènes; L. PAPIRIUS, L. MENENIUS, SERVIUS CORNELIUS et SERVIUS SULPICIUS, tribuns militaires à Rome.

cette flotte faisait le tour de l'Eubée, l'armée thébaine parut en Thessalie. Alexandre avait eu déjà le temps de réunir des troupes et surtout une excellente cavalerie, bien supérieure en nombre à celle des Béotiens. Ceux-ci, ayant pour appui les Thessaliens, se flattaient de décider du sort de la guerre dans une seule bataille; mais abandonnés bientôt par ces auxiliaires infidèles, et les Athéniens ainsi que quelques autres alliés ayant joint Alexandre, les vivres, les boissons et les autres provisions commençant à manquer aux Béotiens, les béotarques se déterminèrent à ordonner la retraite. Les troupes se mirent donc en marche; et, comme elles faisaient route à travers des campagnes ouvertes, où, serrées de près, elles ne pouvaient s'avancer qu'au pas, Alexandre les suivit avec toute sa cavalerie et tomba sur leur arrière-garde. Dans cette attaque, les Béotiens, percés à coups de javelots, tombaient morts sur la place ou recevaient au moins de graves blessures. Enfin toute l'armée, ne pouvant ni aller plus avant ni s'arrêter, tomba dans une situation d'autant plus terrible, que les choses nécessaires à la vie devenaient de plus en plus rares. Elle désespérait donc entièrement de son salut, lorsque l'idée vint aux troupes de nommer pour leur général Épaminondas, qui servait alors dans les rangs comme simple soldat. Investi du commandement, Épaminondas fit choix des hommes armés à la légère, auxquels il joignit ce qu'il y avait de cavalerie dans l'armée, et plaça les uns

et les autres à l'arrière-garde, de manière à arrêter la poursuite des ennemis et à donner le temps aux hommes pesamment armés de continuer leur marche en sûreté. Dans cette vue, en faisant faire souvent volte-face à sa troupe, il livra plusieurs combats heureux, et par l'habileté de ses manœuvres sauva ainsi l'armée. Ce dernier succès ajouta un nouveau laurier à sa gloire militaire et lui acquit la plus haute réputation parmi ses concitoyens comme parmi les alliés. Les Thébains, mécontents des béotarques dans la conduite de cette guerre, les mirent en jugement et les condamnèrent à de fortes amendes.

LXXII. A ceux qui demanderont comment il se faisait qu'un homme tel qu'Épaminondas servît dans l'armée comme simple soldat je répondrai par ce qui suit, et ce sera une apologie suffisante de la conduite de ce grand capitaine. Au combat donné près de Corinthe¹, dans lequel Épaminondas battit les Lacédémoniens qui défendaient une partie des retranchements élevés pour couper l'isthme, au lieu de détruire, comme il l'aurait pu faire, un plus grand nombre d'ennemis, il se contenta de la victoire qu'il venait de remporter, parce qu'elle lui ouvrait le Péloponnèse, et s'abstint de continuer à poursuivre l'ennemi. Des soupçons s'élevèrent à cette occasion contre lui, comme s'il eût cherché, par un sentiment d'affection personnelle, à épargner les Lacédémoniens; et les envieux de

¹ Voy. ci-dessus, chap. LXVIII.

sa gloire, prenant de là le prétexte de le calomnier, l'accusèrent de trahison. Le peuple, aigri par eux, accueillit l'accusation, destitua Épaminondas de la dignité de béotarque, et l'envoya comme simple soldat servir en Thessalie avec les autres enrôlés; mais ayant, par son admirable conduite dans cette expédition, confondu ses calomniateurs, ce même peuple s'empressa de lui rendre ses anciennes dignités.

Peu de temps après ces événements, une grande bataille se donna entre les Arcadiens et les Lacédémoniens, qui remportèrent une victoire signalée. Ce succès était le premier qu'ils eussent obtenu depuis la fameuse défaite de Leuctres; et il fut d'autant plus important, que les Arcadiens y perdirent plus de dix mille hommes, et que les Lacédémoniens n'en eurent pas un seul à regretter¹. Ainsi s'accomplit la prédiction des prêtresses de Dodone, qui avaient annoncé aux Lacédémoniens que cette guerre ne leur coûterait pas de larmes. A la suite de cette bataille, les Arcadiens, redoutant plus que jamais les attaques des Lacédémoniens, bâtirent dans une position avantageuse Mégalopolis², et la peuplèrent en y jetant les habitants de quarante villages des Arcadiens, connus sous la dénomination de *Mænaliens*. et de *Parrhæsiens d'Arcadie* (37).

Tel était alors l'état des affaires en Grèce.

LXXIII. En Sicile, Denys le tyran, qui avait une

¹ Rien de plus invraisemblable; comme l'observe le traducteur allemand, M. Stroth. — ² La grande ville.

bonne armée, voyant les Carthaginois peu en mesure de faire la guerre, tant à cause de la peste qui désolait leur propre pays que de la défection des Libyens, se décida à tenter une expédition contre leurs possessions dans l'île; mais comme il n'avait pas de motif légitime d'hostilité, il se servit du prétexte que les Phéniciens, qui étaient sous la domination des Carthaginois, s'étaient montrés dans ses terres. Il mit donc sur pied trente mille hommes d'infanterie, trois mille de cavalerie, arma trois cents trirèmes, et ayant largement pourvu à l'approvisionnement de ces troupes, il entra avec elles sur le territoire des Carthaginois, s'empara d'abord des villes de Sélinonte et d'Entelle, et ravagea tout le pays environnant. Ensuite, s'étant rendu maître de la ville d'Éryx, il vint mettre le siège devant Lilybée; mais comme il trouva dans cette dernière ville une garnison nombreuse, il fut obligé d'en lever le siège. Depuis, ayant appris que les chantiers des Carthaginois avaient été la proie des flammes, et supposant que toute leur flotte devait être détruite, il crut n'avoir plus rien à redouter de leur marine : il détacha donc seulement cent trente de ses meilleures trirèmes, pour occuper le port des Éryciens et renvoya toutes les autres à Syracuse. Mais les Carthaginois se trouvant encore, contre toute apparence, en état de mettre en mer deux cents vaisseaux, ils vinrent attaquer ceux qui étaient à l'ancre dans le port d'Éryx; et comme cette attaque était imprévue, ils en enlevèrent

la plus grande partie. Enfin, l'hiver s'approchant, une trêve fut conclue, et les deux armées se retirèrent chacune dans ses villes respectives. Peu de temps après, Denys tomba malade et mourut : il avait régné trente-huit ans. Son fils, du même nom, lui succéda et fut tyran de Syracuse pendant douze années (38).

LXXIV. Je ne crois pas qu'il soit hors du plan de mon ouvrage de dire ici un mot des causes de cette mort et des circonstances qui ont accompagné la fin du tyran. Denys ayant fait réciter aux fêtes de Bacchus, à Athènes, une tragédie de sa composition, avait été déclaré vainqueur sur ses concurrents. Un des récitants du chœur, se flattant d'être magnifiquement récompensé s'il était le premier à annoncer cette victoire, se rendit par mer, sans perdre de temps, à Corinthe, où il s'embarqua sur un vaisseau qui mettait à la voile pour la Sicile. Secondé dans sa traversée par des vents favorables, il arriva à Syracuse très-promptement, et tout à l'improviste annonça au tyran sa victoire. Denys, transporté de joie, récompensa richement le messenger, sacrifia aux dieux pour cette heureuse nouvelle, et donna à ses amis de grandes fêtes suivies de longs repas ; mais s'y étant livré sans réserve au vin et aux plaisirs de la table, il tomba malade à la suite de ces excès, et mourut d'une réplétion d'humeurs. Il est, au surplus, à remarquer qu'un oracle lui avait prédit qu'il mourrait lorsqu'il l'emporterait sur des adversaires supérieurs à lui, et qu'il avait tou-

jours appliqué cet oracle aux Carthaginois, qu'il considérait comme une nation plus puissante que la sienne. Aussi, dans les guerres nombreuses qu'il soutint contre eux, il avait coutume, même lorsqu'il était victorieux, de faire retraite et de se laisser battre volontairement, afin de ne pas paraître l'emporter sur plus fort que lui. Mais ce subterfuge ne put déjouer la fatalité; car, étant sans contredit un très-mauvais poète¹, il avait été jugé à Athènes vainqueur de ses rivaux, bien meilleurs poètes : c'était donc une conséquence raisonnable de la prédiction, qu'il trouvât dans cette victoire le terme de sa vie, puisqu'il l'avait emporté sur des hommes qui lui étaient supérieurs.

Denys le jeune, son successeur, commença par réunir le peuple en assemblée générale, et l'exhorta par des discours caressants à lui conserver l'affection dont l'auteur de ses jours avait joui. Il fit faire ensuite des funérailles magnifiques à son père, qui fut inhumé dans la citadelle, près de la porte royale, et le nouveau tyran prit toutes les mesures propres à consolider son autorité.

LXXV. Dans la seconde année de la cent troisième olympiade², Alexandre, tyran de Phères, étant en Thessalie, prit prétexte d'une accusation portée, au sujet de quelques faits, contre la ville des Scotusséens, pour en réunir les habitants dans une assemblée gé-

OLYMP. CIII.

2.

—
Avant

l'ère vulgaire,

367.

¹ Voy. plus haut, chap. VI. — ² POLYZÉLUS, archonte d'Athènes; anarchie à Rome, ni consuls ni tribuns.

nérale. Lorsqu'ils eurent obéi, il donna l'ordre à ses satellites de les entourer, et les fit tous massacrer sur la place. Les corps furent jetés par-dessus les murailles dans les fossés, et la ville entière fut livrée au pillage.

Épaminondas avait dans ce temps fait une nouvelle invasion dans la Péloponnèse, où il réussit à attirer à son parti les Achéens et quelques autres cités; il rendit aussi la liberté aux villes de Dyme (39), de Naupacte et de Calydone, qui avaient une garnison achéenne. D'un autre côté, les Béotiens firent encore une expédition en Thessalie et délivrèrent Pélopidas, qui avait été retenu en captivité par Alexandre, tyran de Phères. Enfin, dans le cours de l'année, Charès, envoyé par les Athéniens, à la tête d'une armée, vint au secours des Phliasiens, en guerre avec les Argiens, et dont la ville était assiégée. Il remporta sur ceux-ci deux victoires consécutives, et, après avoir pourvu à la sûreté des Phliasiens, revint à Athènes.

C'est ainsi que se termina l'année.

LXXVI. Dans le cours de la suivante ¹, Thémison, tyran d'Érétrie, s'empara de la ville d'Orope, qui était dans la dépendance des Athéniens; mais il la perdit d'une manière extraordinaire. Les Athéniens avaient mis sur pied des forces considérables pour la reprendre, et étaient près de réussir, lorsque les Thébains accoururent au secours de Thémison, qui prit alors le parti

OLYMP. CIII.

3.

—
Avant

l'ère vulgaire,
366.

¹ CÉPHISODORE, archonte d'Athènes; L. FURIUS, P. MANLIUS, SERVIUS SULPICIUS, et SERVIUS CORNELIUS, tribuns militaires à Rome.

de leur remettre en dépôt la ville, qu'ils ne voulurent plus rendre après l'avoir reçue.

Pendant que ces événements se passaient, les habitants de l'île de Cos quittèrent leurs demeures pour se transporter dans la ville qu'ils occupent encore maintenant, et en firent une cité¹ remarquable. Une population nombreuse s'y rassembla, de bonnes murailles en formèrent l'enceinte, et un très-beau port fut bâti. Enfin, s'étant accrue de jour en jour, et par ses revenus publics et par les richesses des citoyens, elle est devenue une digne rivale des premières villes du monde.

A cette même époque le roi de Perse envoya de nouveaux députés pour proposer les moyens de mettre un terme à la guerre qui existait entre les Grecs, et de conclure une paix universelle. Il réussit cette fois, et la guerre dite *laconique* ou *béotique* finit, après avoir duré cinq ans, à partir de la bataille de Leuctres.

Je ne terminerai pas le récit des événements de l'année sans parler des hommes dignes de mémoire par leurs connaissances, qui florissaient en ce temps : Isocrate le rhéteur et ses disciples ; Aristote le philosophe ; Anaximène de Lampsaque ; Platon l'Athénien ; les derniers philosophes de l'école de Pythagore² ; Xénophon l'historien, alors dans un âge extrêmement avancé, puisqu'il parle dans ses écrits de la mort d'É-

¹ Cos, capitale de l'île du même nom. — ² Archytas, Timée, Phanton et autres. Voy. Diogène de Laërte, liv. VIII.

paminondas, qui arriva peu de temps après ¹; Aristippe; Antisthène; et enfin Æschine le Sphettien ², de l'école d'Isocrate.

OLYMP. CIII.

4.

Avant

l'ère vulgaire,
365.

LXXVII. A peine la paix générale de la Grèce avait été conclue, que l'année suivante ³ de nouveaux germes de guerre se montrèrent au sein de quelques villes et firent présager de prochains changements dans l'état des affaires : en voici les causes. Des bannis arcadiens, sortant de l'Élide, où ils s'étaient réfugiés, s'emparèrent dans la Triphylie d'une position fortifiée connue sous le nom de *Lasion*. Depuis longtemps les Arcadiens et les Éléens se disputaient la possession de la Triphylie; et, selon que les vicissitudes de la guerre donnaient soit aux uns soit aux autres la supériorité, les deux peuples avaient été alternativement maîtres de ce canton. A cette époque c'étaient les Arcadiens qui le possédaient; mais les Éléens, profitant de l'invasion des bannis, le leur avaient enlevé. Les Arcadiens, irrités de cette usurpation, envoyèrent des députés pour redemander ce territoire; et comme la démarche

¹ Xénophon, né dans la quatre-vingt-deuxième olympiade, avait déjà quatre-vingt-quatre ans, et vécut jusque dans la première année de la cent cinquième. Il avait donc plus de quatre-vingt-dix ans quand il mourut. — ² D'un des cantons de la tribu athénienne des Acamantides, qui avait pris son nom de Sphettius, fils de Trézène. Voy. Étienne de Byzance, au mot *Sphettium*. Æschine était le célèbre rival de Démosthène. — ³ CHION, archonte d'Athènes; Q SERVILIUS, C. VERURIUS, A. CORNELIUS, M. CORNELIUS et M. FABIVS, tribuns militaires à Rome.

n'aboutit à rien, ils s'adressèrent aux Athéniens, qui leur donnèrent un secours d'hommes avec lequel ils se mirent en campagne pour reprendre le Lasion. Les Éléens, de leur côté, marchèrent au secours des bannis, et il s'engagea aux environs de cette position un combat dans lequel les Arcadiens, en nombre infiniment supérieur, battirent complètement les Éléens, qui perdirent plus de deux cents hommes. Telle fut la première origine de la guerre. Le différend qui s'était élevé entre les deux peuples s'envenima chaque jour davantage; car les Arcadiens, enflés de leur succès, pénétrèrent dans l'Élide même, où ils se rendirent maîtres des villes de Margane, de Cronium, de Cyparisse et de Coryphasion ¹.

Pendant le cours de ces événements, Ptolémée-Alorités, roi de Macédoine, fut, après un règne de trois ans, tué en trahison par son frère Perdiccas ², qui lui succéda et occupa pendant cinq années le trône de Macédoine.

LXXVIII. La première année de la cent quatrième olympiade ³ fut célébrée non par les Éléens, mais

OLYMP. CIV.

1.

—
Avant

l'ère vulgaire,
364.

¹ Villes ou positions situées dans l'Élide, près du fleuve Alphée. Cronium était particulièrement consacré à Saturne. — ² Il y a ici la même erreur qu'au chapitre LXXI. Voy. la note 36 sur ce chapitre.

³ TIMOCRATE, archonte d'Athènes; T. QUINCTIUS, SERVIUS CORNELIUS et SERVIUS SULPICIUS, tribuns militaires à Rome. Les Fastes consulaires ajoutent trois autres tribuns. Voy. Tite-Live, liv. VI, ch. XXXVIII, et les Fastes consulaires de Pigbi, à l'année 384 de la fondation de Rome.

par les Pisans et les Arcadiens ¹ : Phocidès l'Athénien y remporta le prix de la course du stade ². Ce changement fut une suite des prétentions que les Pisans élevèrent en ce temps, pour reconquérir l'ancien privilège de leur patrie, en s'appuyant sur des traditions fabuleuses et divers faits singuliers qui, suivant eux, prouvaient que la présidence de la solennité olympique leur appartenait. Or, comme ils jugeaient le moment favorable pour faire valoir ces prétentions, ils s'unirent avec les ennemis de leurs rivaux, les Arcadiens, qu'ils eurent ainsi pour auxiliaires, et ils marchèrent en armes contre les Éléens, au moment même où ceux-ci ouvraient les jeux ainsi que de coutume. A cette attaque imprévue, l'Élide entière s'était levée pour s'opposer aux agresseurs; et il s'en suivit un combat qui se donna en présence de tous les Grecs rassemblés, déjà parés de couronnes de fleurs pour assister à la solennité, et qui purent, sans courir aucun danger, applaudir selon l'occasion au courage que chaque parti déploya. Enfin les Pisans ayant remporté la victoire, ils présidèrent les jeux; mais les Éléens par la suite n'ont pas voulu inscrire cette olympiade dans leurs annales, comme ayant été célébrée contre leurs droits et seulement par violence.

Cette même année, Épaminondas le Thébain, qui

¹ Les Éléens seuls prétendaient avoir le droit de présider à ces jeux solennels. — ² Eusèbe le fait vainqueur au pugilat. Eubotas de Cyrene fut vainqueur à la course du stade.

s l'Athénien jouissait alors du plus grand crédit sur l'esprit de ses
! Ce chan- concitoyens, les ayant convoqués en assemblée générale,
les Pisans- rale, les harangua pour les engager à s'emparer de
ancien pri l'empire de la mer. Dans un discours qu'il avait médité
tradition depuis longtemps il leur démontra les avantages
ivant eur et en même temps la possibilité de l'exécution d'une
lympique telle entreprise, insistant entre autres raisons sur
e momen ce qu'il était toujours possible à ceux qu'on voyait
s s'unirent maîtres du continent de s'attribuer la domination de
ens, qu'il la mer; et il citait à ce sujet l'exemple des Athéniens
nièrent a qui, dans la guerre contre Xerxès, avaient cédé le
où ceux commandement aux Lacédémoniens, quoiqu'ils eussent
. A cette armé deux cents vaisseaux, et que ceux-ci n'en
rée pour eussent amené que dix. Enfin, il établit cette hypothèse
combe sur des arguments si puissants, qu'il persuada
rassem aux Thébains de travailler à s'emparer de la suprématie
assisté maritime de la Grèce.

un d'at LXXIX. Immédiatement après cette résolution
chaque prise, le peuple de Thèbes décréta la construction de
la vi cent trirèmes, ainsi que d'un nombre égal de chantiers,
part et invita les habitants de Chio, de Rhodes et de Byzance
des à le seconder de leurs moyens maritimes dans cette
jeux entreprise. Épaminondas fut envoyé lui-même dans ces
diverses villes, avec des troupes, afin de tenir en respect
le général athénien Lachès, qui avait été détaché sur une
flotte considérable pour empêcher les Thébains d'exécuter
leurs projets. Épaminondas réussit en effet à lui inspirer de
telles craintes,

qu'il le força à se retirer de ces mers, et maintint ainsi les villes dans les intérêts des Thébains. Ce nouveau succès prouve que si ce grand homme eût vécu longtemps, il aurait, de l'aveu de tout le monde, assuré aux Thébains l'empire et sur terre et sur mer; mais malheureusement peu après il mourut en héros à Mantinée, au moment où il procurait à sa patrie la plus brillante victoire; et avec cette mort périt bientôt et la grandeur et la prospérité des Thébains : plus tard nous parlerons en détail de cet événement. Pour le moment, les Thébains jugèrent à propos de faire la guerre aux Orchoméniens, et je vais indiquer quelles furent les causes de cette guerre. Quelques bannis thébains ayant formé le projet de changer en aristocratie le gouvernement actuel de leur patrie, entraînèrent dans leur projet des chevaliers¹ d'Orchomène, au nombre de trois cents. Ces chevaliers, qui avaient l'habitude de se rendre à jour fixe à Thèbes pour y passer la revue des armes, choisirent ce jour-là même pour l'exécution de leur complot, auquel s'était associé un grand nombre de leurs complices prêts à agir, et qui se trouvèrent également à Thèbes au moment indiqué. Mais ceux-là même qui avaient suscité l'entreprise, ayant conçu des remords et trahissant les conjurés, allèrent dénoncer la conspiration aux béotarques, et s'assurèrent ainsi l'impunité. Instruits par cette

¹ On désignait ainsi dans la république les citoyens qui avaient le moyen d'entretenir un cheval à leurs frais.

voie, les magistrats de Thèbes firent arrêter les chevaliers d'Orchomène, et, les ayant traduits devant l'assemblée générale, le peuple décréta qu'ils seraient tous mis à mort, que les autres habitants d'Orchomène seraient vendus comme esclaves, et que la ville même serait détruite. Depuis les temps les plus reculés, les Thébains, qui avaient été jadis tributaires des Minyens dans les temps héroïques, redevance dont Hercule les délivra ¹ par la suite, étaient restés ennemis des Orchoméniens. Croyant donc l'occasion favorable et avoir de justes motifs de les punir, les Thébains vinrent attaquer leur ville, s'en rendirent maîtres, et, ayant passé au fil de l'épée les hommes en état de porter les armes, vendirent comme esclaves les femmes et les enfants.

LXXX. Vers cette époque les Thessaliens, auxquels Alexandre, tyran de Phères, faisait la guerre, vaincus dans plusieurs rencontres où ils avaient perdu un grand nombre de combattants, envoyèrent des députés à Thèbes solliciter des secours et demander qu'on leur donnât Pélopidas pour général. Ils savaient combien ce Thébain était personnellement ennemi d'Alexandre, qui l'avait retenu en prison, et de plus combien il était distingué par sa bravoure et renommé pour ses talents militaires. L'assemblée générale des Béotiens fut convoquée pour délibérer

¹ Les Minyens avaient fondé Orchomène. Voy. liv. IV, chap. x, au sujet de la protection accordée aux Thébains par Hercule.

sur cette proposition. Les députés y exposèrent dans une harangue leur mission; et les Béotiens, accordant aux Thessaliens ce qu'ils demandaient, leur donnèrent sept mille hommes sous le commandement de Pélopidas, qui eut ordre d'aller au secours des Thessaliens. Au moment où il se mettait en marche avec son armée, une éclipse de soleil eut lieu et jeta l'alarme parmi la multitude. Mais quoique les devins consultés déclarassent voir dans ce phénomène l'annonce que, par le départ de l'armée, la ville de Thèbes allait perdre son soleil, ce qui, en autres termes, était présager la mort du général, Pélopidas, entraîné par la fatalité, n'en resta pas moins à la tête de ses troupes. A son arrivée dans la Thessalie, il trouva Alexandre, avec plus de vingt mille hommes, occupant sur les hauteurs des postes très-forts : néanmoins, après avoir reçu dans ses rangs des auxiliaires thessaliens, Pélopidas vint camper en face des ennemis et engagea le combat. Alexandre, qui avait l'avantage des lieux, faisait pencher la balance en sa faveur, lorsque Pélopidas, ambitieux de décider du sort de la bataille par sa propre valeur, attaqua Alexandre même; et comme le tyran était entouré d'une troupe d'élite, la mêlée devint terrible. Pélopidas y déploya le plus rare courage, entassa autour de lui des monceaux de cadavres, et, s'exposant aux plus grands dangers, parvint enfin à faire tourner le dos aux ennemis; mais en remportant la victoire il trouva la mort :

atteint de nombreuses blessures, il tomba et perdit la vie en héros. Après ce combat, le second où il avait été battu ¹, Alexandre, pressé de tous côtés, fut obligé de traiter avec les Thessaliens, et de leur restituer les villes dont la guerre l'avait rendu maître; il remit également au pouvoir des Béotiens les Magnètes et les Achéens de la Phthiotide avec toutes leurs possessions, et ne conserva que la seule ville de Phères, sous la condition d'entrer dans l'alliance de la Béotie.

LXXXI. Malgré l'éclatante victoire qu'ils venaient de remporter, les Thébains se regardèrent comme vaincus, puisque la mort de Pélopidas en était le prix, et la perte de cet illustre citoyen leur parut un revers plus grand que leur triomphe. A la vérité les services que Pélopidas avait rendus à sa patrie étaient aussi nombreux qu'importants, et nul n'avait plus contribué à la prospérité des Thébains. C'était à lui qu'ils étaient redevables de leur rentrée en possession de la Cadmée, par leurs bannis ²; et cet événement, de l'aveu de tout le monde, fut leur premier succès et le principe de tous ceux qu'ils obtinrent par la suite. Au combat de Tégyre (40), où seul il commandait comme béotarque, ce fut encore Pélopidas qui vainquit les Lacédémoniens, les plus puissants des Grecs, victoire si importante que, pour en conserver la mémoire, les Thébains élevèrent leur premier trophée sur les Lacédémoniens. A la bataille de Leuctres, il

¹ Diodore ne dit rien du premier. — ² Voy. plus haut, chap. xxv.

était à la tête du bataillon sacré qui repoussa les Spartiates et fut la première cause de la victoire. Dans les campagnes contre les Lacédémoniens, il eut sous son commandement jusqu'à soixante et dix mille hommes¹, et il dressa devant Sparte même un trophée, monument de la défaite des Lacédémoniens, dont le territoire jusque-là n'avait été insulté dans aucun temps. Envoyé près du roi de Perse, il obtint que, dans le traité de paix commun à toute la Grèce, la ville de Messène, relevée par les Thébains après avoir été ruinée pendant trois cents ans², restât entre ses mains. Dans la dernière guerre contre Alexandre, dont l'armée était de beaucoup supérieure à la sienne, non-seulement il remporta une brillante victoire, mais il y trouva encore par sa valeur ce trépas glorieux qui rend son nom à jamais illustre. Enfin, il jouit parmi ses concitoyens d'une telle faveur, que, depuis le retour des bannis à Thèbes jusqu'au moment de sa mort, il fut constamment un des béotarques, aucun autre citoyen n'ayant jamais osé lui disputer cette magistrature. Que Pélopidas, digne par ses vertus de l'estime de tous, trouve donc ici, dans l'histoire que nous écrivons, cet éloge si justement mérité.

En ce même temps Cléarque, d'Héraclée dans le Pont, aspira à devenir tyran de cette ville : il réussit par la violence dans son entreprise, prit pour modèle de sa conduite celle de Denys, tyran de Syracuse, et

¹ Voy. plus haut, chap. LXII. — ² Voy. plus haut, chap. LXXVI.

exerça avec magnificence, pendant douze années, l'autorité souveraine sur les Héracléotes.

Ce fut aussi à peu près à la même époque que Timothée, l'un des généraux athéniens, commandant à la fois une armée de terre et une flotte, fit le siège des villes de Torone et de Potidée dont il se rendit maître, et porta des secours aux Cyzicéniens, qui étaient alors assiégés.

LXXXII. Nous arrivons maintenant à la deuxième année de la cent quatrième olympiade ¹. On se rappelle que les Arcadiens, réunis aux Pisans, avaient usurpé la présidence des jeux célébrés selon l'usage au commencement de cette même olympiade ². Ils s'étaient, dans l'année suivante, où nous sommes aujourd'hui, rendus maîtres du temple ³ et des richesses qu'il contenait. Les Mantinéens, particulièrement, avaient détourné un grand nombre d'offrandes consacrées, pour les employer chez eux aux usages de la vie privée; et ces ravisseurs sacrilèges pressaient la continuation de la guerre contre les Éléens, afin de n'être pas obligés, si la paix venait à se conclure, de rendre compte de ce qu'ils avaient emporté. Les autres Arcadiens voulaient au contraire faire la paix, et ce dissentiment donna lieu à de nouveaux troubles entre ces peuples, qui ne composaient cependant qu'une seule nation.

OLYMP. CIV.

2.

—
Avant
l'ère vulgaire,
363.

¹ CHARICLIDE, archonte d'Athènes; LUCIUS EMILIUS MAMERCUS et LUCIUS SEXTUS LATERANUS, consuls à Rome. — ² Voy. ci-dessus, chap. LXXVIII. — ³ Le temple de Jupiter Olympien, en Élide.

Il se forma donc dans leur sein deux factions distinctes : l'une à la tête de laquelle étaient les Tégéates, l'autre qui reconnaissait les Mantinéens pour chefs ; et l'animosité entre elles s'accrut à tel point qu'elles eurent recours aux armes. La première envoya demander des secours aux Béotiens, qui les lui accordèrent et mirent sur pied une armée considérable, dont le commandement fut confié à Épaminondas, avec ordre de soutenir les Tégéates. Les Mantinéens, épouvantés des forces que les Béotiens détachaient contre eux, et surtout de la réputation militaire d'Épaminondas, s'adressèrent à leur tour aux plus grands ennemis des Béotiens, les Athéniens et les Lacédémoniens, et députèrent des envoyés qui obtinrent le concours de ces républiques. Ainsi, des deux côtés, des armées considérables furent mises en campagne, et le Péloponnèse devint bientôt le théâtre de combats nombreux et acharnés. Les Lacédémoniens, comme les plus voisins, entrèrent les premiers dans l'Arcadie, tandis qu'Épaminondas, qui s'avancait rapidement avec ses troupes, se trouvait déjà non loin de Mantinée; là il apprit des habitants du pays que les Lacédémoniens ravageaient de toutes parts le territoire des Tégéates, et, concluant de cet avis que Sparte devait être vide de ses défenseurs, il se décida sur-le-champ à tenter une grande entreprise (la fortune la fit cependant échouer), et se porta, par une marche de nuit, directement sur Sparte. Mais le roi de Lacédémone, Agis (41), qui connais-

sait l'habileté et la finesse de jugement d'Épaminondas, soupçonna sur-le-champ ce qui devait arriver, et se hâta d'envoyer quelques coureurs crétois, qui devancèrent le mouvement du général thébain, et prévinrent ceux qui étaient restés dans Sparte que les Béotiens paraîtraient à l'improviste devant Lacédémone, et que la ville courrait risque d'être surprise et pillée. Agis annonçait de plus qu'il se mettait immédiatement en marche avec son armée pour sauver la patrie, et conjurait les magistrats, à qui la garde de Sparte était confiée, de ne pas s'alarmer, puisqu'il arriverait sous peu à leur secours.

LXXXIII. Les coureurs crétois ayant parfaitement exécuté ce qui leur avait été ordonné, les Lacédémoniens échappèrent miraculeusement à la ruine de leur patrie; car sans l'avertissement qu'ils donnèrent de la marche d'Épaminondas, il serait tombé à l'improviste sur Sparte. Si l'on voulait donc décider lequel des deux généraux a montré le plus de prévoyance dans cette conjoncture, on ne pourrait se refuser à donner la palme à celui des Lacédémoniens. Mais revenons au récit des événements. Épaminondas, ayant employé toute la nuit à franchir la distance qu'il avait à parcourir, arriva avec le jour devant Sparte. Cependant Agésilas (42), qui était resté chargé de la garde de la ville, avait reçu peu de temps auparavant les avis détaillés que lui apportaient les Crétois, et s'était empressé, avec la plus grande activité, de prendre des mesures

pour la sûreté de la ville. Il avait fait monter sur les toits des maisons les enfants d'un certain âge ainsi que les vieillards, avec ordre d'aider à coups de traits à repousser les ennemis qui se présenteraient prêts à forcer l'entrée de la place. En même temps il avait mis sous les armes les jeunes gens les plus vigoureux, partagés en plusieurs colonnes, destinés à occuper les parties de la ville dont l'accès était difficile et les principales rues; enfin, il avait fait élever des retranchements sur tous les points qui pouvaient ouvrir un passage pour pénétrer dans l'intérieur. Ainsi posté, il attendit l'arrivée des ennemis. Épaminondas, dès qu'il parut, distribua ses troupes en plusieurs divisions, se proposant d'attaquer la ville à la fois de tous côtés; mais en apprenant les dispositions faites par les Spartiates, il reconnut bientôt que son projet était deviné. Néanmoins, malgré les obstacles que lui opposaient les difficultés des lieux, il en vint aux mains; et quoique ses troupes souffrissent beaucoup, il renouvela l'attaque, et ne perdit l'espoir de vaincre que lorsque l'armée lacédémonienne revint sur Sparte : les assiégés étant alors soutenus par des forces supérieures et la nuit arrivant, il leva le siège et se retira.

LXXXIV. Ayant appris, par les prisonniers qu'il avait faits, que les principales forces des Mantinéens s'étaient réunies aux Lacédémoniens, Épaminondas se retira à quelque distance de Sparte, dans une position où il établit son camp. Il fit ensuite manger ses troupes;

et lorsqu'elles eurent achevé, ne laissant que quelques cavaliers dans le camp, avec l'ordre d'allumer et d'entretenir les feux jusqu'au matin, il se mit en marche suivi de toute l'armée pour surprendre les détachements que l'ennemi avait à Mantinée et s'emparer de la ville. Il marcha donc toute la nuit, et le jour suivant, après une longue route, il fondit inopinément sur les Mantinéens. Mais il échoua encore dans cette tentative, quoique, en habile général, il eût tout prévu pour assurer le succès; et la fortune contraire lui arracha, par une circonstance inattendue, une seconde fois la victoire. Au moment même où il paraissait d'un côté sous les murs d'une ville qu'il croyait sans défenseurs, de l'autre arrivait le corps d'Athéniens envoyé pour la secourir¹, et fort de six mille hommes. Hégéloque, l'un des citoyens les plus distingués d'Athènes, qui les commandait, ne laissant dans la ville qu'une garnison, rangea en bataille le reste de ses troupes en dehors de la place, et prêtes à accepter le combat. Il y fut bientôt joint par les Lacédémoniens et les Mantinéens, et l'on se prépara, de part et d'autre, pour une affaire générale, à laquelle tous les alliés des deux partis furent appelés à prendre part. Les Éléens, les Lacédémoniens, les Athéniens et quelques autres étaient les auxiliaires des Mantinéens, et cette armée formait un total de plus de vingt mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie. Les Tégéates comp-

¹ Voy. plus haut, chap. LXXXII.

taient dans leurs rangs les peuples les plus nombreux et les plus puissants de l'Arcadie, et de plus les Argiens, les Achéens (43), les Béotiens et quelques autres alliés, pris dans le Péloponnèse ou en dehors. Toutes ces forces rassemblées s'élevaient au delà de trente mille hommes d'infanterie, et, en outre, ne comptaient pas moins de trois mille chevaux.

LXXXV. Les deux armées se mettaient déjà en mouvement pour en venir aux mains, dans une journée qui devait décider de l'existence de tant d'états, et allaient prendre position, lorsque, de chaque côté, les devins, ayant égorgé les victimes et consulté leurs entrailles, déclarèrent que les dieux promettaient également la victoire. Voici quel fut l'ordre de bataille de l'une et l'autre armée. Dans celle des Mantinéens, les Mantinéens et les autres Arcadiens se placèrent à l'aile droite, ayant immédiatement à leur gauche les Lacédémoniens, qui devaient combattre avec eux. Venaient ensuite les Éléens, les Achéens et quelques troupes moins importantes, qui formaient le centre. L'aile gauche était entièrement composée des Athéniens. Dans l'autre armée, celle des Tégéates, les Thébains étaient placés à l'aile gauche, appuyés par les Arcadiens; la droite était confiée aux Argiens, et au reste des alliés, Eubéens, Locriens, Sicyoniens; à leur suite, les Messéniens, Maliens, Æniens, Thessaliens et quelques autres, étaient au centre et remplissaient l'intervalle entre les deux ailes. Dans l'une et l'autre

armée la cavalerie fut partagée sur les flancs. Ainsi rangées, les deux lignes s'avancèrent, et, lorsqu'elles furent à portée, les trompettes donnèrent le signal du combat, auquel les soldats répondirent par leurs cris de guerre, dont l'éclat et la force devaient présager de quel côté serait la victoire. Le premier engagement eut lieu, sur les ailes, entre la cavalerie, et dans cet engagement les deux partis se surpassèrent tour à tour en valeur et en ardeur guerrière; car si les cavaliers athéniens qui chargèrent ceux des Thébains eurent le dessous, ce ne fut ni à cause de la supériorité de leurs adversaires, ni à cause de leur plus grande énergie, ni enfin de plus d'habileté dans l'art de manier les chevaux (pour toutes ces qualités, les Athéniens ne leur étaient nullement inférieurs), mais parce qu'ils se trouvaient en moindre nombre et n'étaient pas soutenus par des troupes légères (44), qui faisaient partie de l'ordonnance de leurs antagonistes. En effet, les Athéniens ne comptaient qu'un très-petit nombre de gens de trait, tandis que les Thébains avaient trois fois plus de frondeurs et d'archers, tous venant de la Thessalie, pays où les hommes sont exercés dès l'enfance à manier des armes dont l'usage, perfectionné par l'habitude, leur donne une grande influence sur le sort des combats. Ce fut la véritable cause de la défaite des Athéniens qui, accablés de traits que leur lançaient les hommes armés à la légère, ayant en outre à résister aux cavaliers qu'ils avaient en tête,

furent tous obligés de lâcher pied. Mais aussitôt qu'ils furent en dehors de la ligne des ailes, les Athéniens se reformèrent et réparèrent le revers qu'ils venaient d'éprouver. Aussi, non-seulement ils ne portèrent, par leur retraite, aucun désordre dans les rangs de l'infanterie; mais en tombant sur un détachement d'Eubéens et de troupes soldées, qui avait été envoyé pour occuper quelques hauteurs voisines, ils les détruisirent tous jusqu'au dernier. De leur côté, les Thébains, quoique vainqueurs, n'ayant pas poursuivi les fuyards, se portèrent sur l'infanterie qu'ils cherchèrent à enfoncer. Là une mêlée terrible eut lieu; et les Athéniens, épuisés de fatigue, étaient près de prendre la fuite, lorsque le général de cavalerie des Éléens, qui était placé avec sa troupe à l'arrière-garde, arriva au secours des Athéniens et rétablit le combat, après avoir fait perdre beaucoup de monde aux Béotiens. Par ce fait d'armes la cavalerie des Éléens s'acquit une grande gloire à cette aile gauche, et répara le revers que venaient d'essuyer les alliés. Une affaire de cavalerie s'étant également engagée à l'autre aile, par des charges furieuses, la victoire resta un peu de temps indécise; mais enfin le nombre et la valeur des Béotiens et des Thessaliens l'emportèrent : les Mantinéens furent forcés, et, après avoir perdu beaucoup des leurs, obligés de fuir et de se replier sur leur infanterie.

LXXXVI. Telle fut l'issue des engagements entre la cavalerie des deux armées. Cependant l'infanterie

en venait aux mains, et dans la lutte qui s'ouvrit de nombreux et de merveilleux faits d'armes brillèrent de part et d'autre. En aucune rencontre, jamais Grecs, combattant contre des Grecs, n'avaient mis en ligne un si grand nombre d'hommes; jamais généraux plus illustres n'avaient commandé, et jamais guerriers plus braves n'avaient affronté de plus grands dangers. Et ce qui est encore à remarquer, les deux peuples qui, à cette époque, passaient pour produire les meilleurs guerriers de pied ferme, les Béotiens et les Lacédémoniens, se trouvaient, suivant l'ordre de bataille, opposés les uns aux autres; aussi furent-ils les premiers à commencer un combat dans lequel chacun d'eux prodigua sa vie sans ménagement. D'abord ils s'attaquèrent avec leurs lances, et lorsque, par la violence et la rapidité des coups qu'ils se portaient, elles furent en grande partie brisées, ils mirent l'épée à la main, et se battirent alors homme contre homme, corps contre corps; mais, malgré le nombre et la diversité des blessures qu'ils se firent réciproquement, leur courage ne fléchit pas un seul instant, et leurs forces semblaient s'accroître avec l'excès du péril. Pendant un long temps cette valeur surnaturelle déployée de part et d'autre ne laissa pencher la balance d'aucun côté, chacun des combattants se montrant supérieur au danger, uniquement animé du désir de se distinguer, et recevant noblement la mort en échange de la gloire. Cette lutte sanglante se prolongeait sans amener de décision, lors-

que Épaminondas, jugeant que la victoire, pour se déclarer, avait besoin de sa valeur personnelle, se décida à prendre part à l'action. Il réunit donc ses meilleurs guerriers, dont il forma un gros peloton, à la tête duquel s'étant mis, il se jeta au milieu de la mêlée. Il s'attaqua d'abord au général lacédémonien, qu'il frappa du premier trait lancé par ses mains; puis, portant à la fois la terreur et la mort dans les rangs les plus épais, il parvint à rompre la ligne ennemie. Frappés de stupeur par la valeur d'Épaminondas, et ne pouvant plus résister à la pesanteur des coups que leur portait le peloton qu'il commandait, les Lacédémoniens se retirèrent enfin du champ de bataille, et, poursuivis par les Béotiens qui attaquaient et tuaient les hommes restés en arrière, ils laissèrent sur leurs pas des monceaux de morts.

LXXXVII. Les Lacédémoniens, observant néanmoins qu'Épaminondas se livrait avec une ardeur imprudente à leur poursuite, se retournèrent et l'attaquèrent d'un commun effort, en lançant contre lui, sans interruption, une grêle de traits. Épaminondas, tantôt les évitait, tantôt les repoussait avec son bouclier, ou même en arrachait de son corps quelques-uns qui l'avaient atteint, et se défendit ainsi de ses assaillants; mais enfin, en disputant avec tant d'héroïsme la victoire, il reçut dans la poitrine un coup mortel. Le bois du javelot s'étant rompu, le fer resta dans la plaie, et la gravité de la blessure l'ayant privé de ses forces, il

tomba immédiatement. A l'instant un combat qu'une égale émulation animait s'engagea autour de son corps, et coûta la vie à un grand nombre de combattants des deux côtés; ce ne fut même qu'avec peine que les Thébains, dont la force corporelle était supérieure à celle de leurs adversaires, réussirent à écarter les Lacédémoniens, qui prirent décidément la fuite. Les Béotiens ne les poursuivirent que peu de temps, et revinrent sur leurs pas, regardant comme plus important de rester maîtres des morts qui couvraient le champ de bataille¹. Les trompettes eurent donc ordre de sonner la retraite, le combat cessa de toutes parts, et chaque armée, regardant la victoire comme douteuse, dressa un trophée. En effet, les Athéniens, qui, sur les hauteurs voisines, avaient battu les Eubéens et les troupes soldées, étaient restés maîtres des cadavres de ceux qu'ils avaient tués, et les Béotiens, qui, après avoir défait les Lacédémoniens, étaient en possession du champ de bataille et des morts, s'attribuaient de leur côté la victoire. Aussi pendant quelque temps aucun des deux partis ne voulut envoyer des députés pour traiter de l'enlèvement des corps, afin de ne pas paraître reconnaître le vainqueur; mais enfin les Lacédémoniens ayant les premiers chargé leurs hérauts d'entrer à ce sujet en négociation, on procéda des deux côtés à l'enterrement des morts. Cependant Épami-

¹ C'était sur cette possession que, chez les anciens, était principalement fondé le droit de se proclamer vainqueur.

nondas, respirant encore, avait été transporté dans le camp, et les médecins qui furent appelés ayant déclaré qu'au moment où l'on retirerait de la blessure le fer qui avait pénétré dans la cavité de la poitrine, la mort s'ensuivrait immédiatement, la fin de la vie de ce héros fut aussi ferme que glorieuse. Il appela d'abord son écuyer, et lui demanda si son bouclier était sauvé, l'écuyer ayant répondu que oui, et lui ayant mis l'arme sous les yeux, Épaminondas demanda de quel côté la victoire était restée; on lui annonça qu'elle était aux Béotiens. « Eh bien ! je puis actuellement mourir, » dit Épaminondas; et il ordonna qu'on arrachât le fer. Dans ce moment, les amis qui l'entouraient firent entendre de grands gémissements, et l'un d'eux s'étant écrié en pleurant : « Eh quoi, Épaminondas, faut-il « que tu meures ainsi sans avoir eu d'enfants ? » — « Non pas, reprit Épaminondas, non pas, par le grand « Jupiter ! car je laisse après moi deux filles, la vic- « toire de Leuctres et celle de Mantinée. » Après avoir proféré ces dernières paroles, le fer fut extrait de sa blessure, et il expira sur-le-champ avec la plus parfaite tranquillité.

LXXXVIII. Habitué comme nous le sommes à payer à la mort des hommes célèbres un tribut d'éloges mérités, nous ne nous pardonnerions pas de laisser passer celle d'un guerrier tel qu'Épaminondas sans rendre le même hommage à sa mémoire. Je dirai donc qu'à mon avis il a surpassé tous les généraux de son

époque en science militaire, en perspicacité et en expérience, et qu'il joignait encore à ces éminentes qualités une modération et une magnanimité admirables. Cependant il avait pour contemporains de bien illustres personnages : Pélopidas chez les Thébains ; Timothée, Conon, Chabrias, Iphicrate, parmi les Athéniens ; Agésilas le Spartiate, qui lui fut de quelque peu antérieur. En remontant à des temps plus anciens , aux époques des guerres médique et persique, nous trouverons à la vérité les Solon, les Thémistocle, les Miltiade, Cimon, Myronide et Périclès, ainsi que quelques autres Athéniens que je ne nomme pas ; enfin, en Sicile, Gélon, fils de Dinomène, et plusieurs autres ; mais si l'on veut comparer les talents ou les vertus qui les ont fait briller, avec l'habileté militaire et la réputation d'Épaminondas, on trouvera chez ce dernier un mérite et des vertus qui le rendirent infiniment supérieur. En effet, chacun de ceux que j'ai indiqués n'a su se distinguer ou l'emporter sur des rivaux que par quelque qualité particulière, tandis que Épaminondas réunissait en lui tous les genres de mérite. Il avait la force du corps ; il possédait l'art tout-puissant de la parole, une âme élevée, parfaitement désintéressée, en même temps d'une extrême égalité ; et surtout, plus qu'aucun autre, il excelloit dans les conceptions militaires. Tant qu'il vécut, sa patrie dut à de si nobles facultés la suprématie qu'elle exerça sur la Grèce et qu'elle perdit en le perdant.

Entraînée depuis sa mort de chute en chute, et plus tard victime de l'impéritie de ses chefs, Thèbes, ruinée, finit par être réduite à l'esclavage. Voilà ce que j'avais à dire au sujet de la fin d'Épaminondas, dont la gloire acquise par tant de mérite est partout répandue.

LXXXIX. Après la bataille de Mantinée, les Grecs, qui avaient fait preuve d'une grande valeur, regardant la victoire comme indécise, et fatigués des guerres continuelles où leurs rivalités les avaient entraînés, convinrent de cesser les hostilités, et conclurent une paix universelle, cimentée par une alliance dans laquelle ils admirent les Messéniens; mais les Lacédémoniens, en haine de ces derniers, refusèrent d'entrer dans le traité, pour n'avoir rien de commun avec eux, et restèrent seuls exclus de l'alliance générale de toute la Grèce.

Avant de quitter l'année où la bataille de Mantinée se donna, je remarquerai que plusieurs historiens ont terminé leurs ouvrages à cette époque. Xénophon l'Athénien, qui a écrit une histoire des Grecs, la finit à la mort d'Épaminondas. Anaximène de Lampsaque, auteur de l'histoire des temps primitifs de la Grèce, commençant par une théogonie et partant de la première origine du genre humain, finit également cette histoire à la bataille de Mantinée et à la mort d'Épaminondas. Son ouvrage, contenant le récit des événements qui ont eu lieu, tant chez les Grecs que chez les

Barbares, est divisé en douze livres. Enfin Philistus, historien de Denys le jeune¹, s'arrête aussi à cette même époque. Son histoire, divisée en deux livres, comprend un espace de cinq années.

XC. L'année suivante², les peuples qui habitaient la côte d'Asie se révoltèrent contre les Perses, et les satrapes ou généraux qui commandaient sur cette même côte, suivant leur exemple, se déclarèrent ennemis d'Artaxerxe. Tachos, roi d'Égypte, se préparait en même temps à attaquer les Perses, faisait équiper une flotte, levait une armée de terre, et prenait à sa solde des troupes fournies par quelques villes grecques : il s'était allié avec les Lacédémoniens, qui en voulaient personnellement à Artaxerxe, pour avoir compris les Messéniens comme les autres Grecs dans la paix générale qui venait de se conclure, et à laquelle il avait contribué (45). Une ligue si formidable contre les Perses devait attirer toute l'attention du roi, et il se prépara à une guerre sérieuse ; car il n'ignorait pas qu'il aurait à la soutenir contre toutes les villes grecques de l'Asie mineure, contre les Lacédémoniens et contre leurs alliés, les satrapes et les généraux qui commandaient sur les côtes, et qui s'étaient réunis pour l'attaquer. Parmi ces derniers, les plus remarquables étaient Ariobarzane, satrape de Phrygie qui, après la mort de

OLYMP. GRV.

3.

—
Avant
l'ère vulgaire,
362.

¹ Voy. liv. XIII, chap. xci et ciii. Ce Philistus était de Syracuse.

² MOLON, archonte d'Athènes; LUCIUS GENUCIUS et QUINTUS SERVI-
LIUS, consuls à Rome.

Mithridate, était devenu maître de ce royaume; Mausole, souverain de Carie, qui possédait un grand nombre de forteresses et de villes considérables, dont la métropole était Halicarnasse, capitale du royaume de Carie, ayant un excellent château, et où il résidait; Oronte, satrape de Mysie; et Autophradate, satrape de Lydie; enfin, les peuples d'origine ionienne et autres, tels que les Lyciens, les Pisidiens, les Pamphyliens, les Ciliciens, les Syriens, les Phéniciens et presque toutes les cités maritimes, s'étaient rangés au nombre des ennemis du grand roi. Une défection si générale avait diminué de moitié ses revenus, et ce qui lui restait était insuffisant pour pourvoir aux dépenses de la guerre.

XCI. Les rebelles élurent pour leur chef, avec une autorité absolue, Oronte; mais aussitôt que ce satrape fut investi du pouvoir et qu'il eut reçu l'argent nécessaire pour assurer pendant une année la solde de vingt mille hommes, il trahit ceux qui avaient mis en lui leur confiance. Comme il se figurait qu'il obtiendrait aisément du roi de magnifiques récompenses et la satrapie générale des provinces maritimes, s'il livrait les révoltés aux Perses, il commença par envoyer devant Artaxerxe ceux qui lui avaient apporté l'argent, et livra également aux généraux détachés sur les lieux par le roi un grand nombre de villes avec leurs garnisons, composées d'étrangers à la solde de la ligue. Cet exemple fut suivi, et une trahison du

même genre éclata en Cappadoce, accompagnée de circonstances assez extraordinaires que je vais rapporter. Artabaze, un des généraux du roi, était entré dans cette province à la tête de forces considérables : Datame, qui la gouvernait comme satrape, marcha contre lui, après avoir rassemblé une armée composée de vingt mille hommes d'infanterie soldés, et d'une cavalerie nombreuse; mais le beau-père de Datame, qui commandait cette cavalerie, voulant rentrer en grâce près du roi, et en même temps pourvoir à sa propre sûreté, après s'être entendu la veille avec Artabaze, déserta une nuit, emmenant toute sa troupe, et passa du côté des ennemis. En apprenant cette défection, Datame appela à lui ses soldats étrangers, et, les ayant animés par la promesse de grandes récompenses, se mit à la poursuite des transfuges; il les atteignit au moment où ils allaient joindre les ennemis, tomba à la fois et sur cette cavalerie et sur celle d'Artabaze, qui était venue au-devant d'elle, et leur tua beaucoup de monde. Cependant Artabaze, qui n'était pas instruit de cet événement, soupçonnant que cette défection du beau-père de Datame n'était qu'une feinte pour favoriser une autre trahison, donna l'ordre à ses soldats de massacrer tous les cavaliers transfuges qui se présenteraient. Mithrobarzane (c'était le nom de l'auteur de la défection), pris ainsi entre deux partis, dont l'un l'attaquait comme transfuge et l'autre le voulait punir comme un traître, se trouva dans une

grande perplexité d'esprit, et, manquant du temps nécessaire pour délibérer sur ce qu'il devait faire, il se décida à recourir à l'emploi de la force; alors tombant sans distinction et sur les troupes de Datame et sur celles d'Artabaze, il se fit un grand carnage des unes et des autres. Enfin, plus de dix mille hommes étant laissés sur la place, Datame demeuré vainqueur mit en fuite tout ce qui restait des troupes encore debout, leur tua beaucoup de monde, et fit sonner la trompette pour rappeler ceux des siens qui poursuivaient les fuyards. Le peu qui survécut de la cavalerie transfuge se retira en partie près de Datame, implorant son pardon, et en partie se tint inactive, ne sachant de quel côté se tourner; mais Datame fit environner de toutes parts ce faible reste, montant à cinq cents hommes, qui furent tous tués par ses ordres à coups de traits. Datame, dont la réputation militaire était déjà établie, l'augmenta de beaucoup par le talent et la vigueur qu'il déploya dans cette circonstance. Aussi, dès qu'Artaxerxe fut instruit de sa grande habileté dans l'art de la guerre, il se hâta de se défaire d'un tel homme et le fit assassiner ¹.

XCII. Pendant que ces événements se passaient, Rhéomithrès, envoyé par les rebelles en Égypte, près du roi Tachos, et en ayant reçu cinq cents talents ² avec cinquante vaisseaux longs, revenait en Asie et

¹ Voy. Cornélius Népos, *Vie de Datame*, chap. ix. — ² Deux millions sept cent cinquante mille francs.

abordait à Leucé ¹. Arrivé dans cette ville, il appela près de lui plusieurs des principaux chefs de l'armée insurgée, les fit arrêter, charger de chaînes, les envoya à Artaxerxe, et pour prix de cette trahison, quoiqu'il fût lui-même un rebelle, il obtint de faire sa paix avec le roi. Cependant Tachos s'occupait de grands préparatifs pour entrer en campagne; il avait réuni deux cents trirèmes parfaitement équipées, dix mille hommes d'élite levés en Grèce qu'il tenait à sa solde, et comptait de plus dans son armée quatre-vingt mille Égyptiens. Le commandement des troupes étrangères soldées fut donné au Spartiate Agésilas, que les Lacédémoniens, dont Tachos était devenu l'allié, lui avaient envoyé avec mille hommes d'armes, guerrier célèbre par ses talents militaires, sa grande bravoure, et plus qu'aucun autre en état de conduire une armée. Quant à sa flotte, Tachos la mit sous les ordres de Chabrias l'Athénien, qui à la vérité n'avait pas reçu par un décret public la permission de sortir de sa patrie, mais qui s'était engagé volontairement au service d'Égypte, sur les instances qu'on lui en avait faites. Enfin le roi s'était réservé à lui-même le commandement direct des Égyptiens, avec l'autorité suprême sur toute l'armée, contre l'avis d'Agésilas, qui lui conseillait de demeurer en Égypte et de ne faire la guerre que par ses lieutenants; excellent conseil qu'il ne voulut pas suivre, et il eut bientôt lieu de s'en

¹ La ville Blanche. Voy. plus haut, chap. xviii.

repentir. A peine l'armée, s'étant mise en marche, était-elle arrivée sur les frontières de la Phénicie, où elle campait, que Tachos apprit que le gouverneur établi en Égypte pendant son absence s'était mis en révolte ouverte contre lui, et avait envoyé des émissaires à son fils Nectanébos, qu'il parvint à entraîner dans la rébellion en lui persuadant de s'emparer de la royauté. Cette révolte donna naissance à un vaste incendie. Nectanébos, placé par le roi à la tête des troupes égyptiennes, et envoyé de la Phénicie en Syrie, où il devait faire le siège de quelques villes, d'accord avec le projet de son père, séduisit les chefs de ses troupes par de grandes largesses et les soldats par de brillantes espérances, et les détermina à lui prêter le secours de leurs armes. Enfin, les rebelles étant parvenus à s'emparer de toute l'Égypte, Tachos, effrayé de leurs progrès, et n'ayant plus d'autre ressource, eut le courage de traverser toute l'Arabie pour se rendre près du roi de Perse, dont il implora le pardon pour les torts qu'il avait eus. Artaxerxe non-seulement consentit généreusement à l'absoudre des accusations portées contre lui, mais lui confia même le commandement de l'armée que les Perses faisaient marcher contre l'Égypte.

XCIII. Peu de temps après, Artaxerxe, roi de Perse, mourut; il avait régné quarante-trois ans. Ochus en lui succédant prit le nom d'Artaxerxe, et régna vingt-trois ans; car Artaxerxe, ami de la paix, ayant

gouverné avec douceur et réussi dans ses diverses entreprises, ses successeurs furent obligés de changer de nom et de prendre celui d'un roi dont la mémoire était chère à la nation; je reviens maintenant à Tachos. Comme en quittant la Perse il était allé retrouver Agésilas (46), son compétiteur Nectanébos, ayant rassemblé une armée forte de plus de cent mille hommes, marcha contre lui et présenta la bataille. Agésilas, voyant que Tachos, effrayé de ce nombre d'ennemis, n'osait pas risquer les chances du combat, chercha à lui donner de la confiance en lui rappelant que ce n'était pas aux plus nombreux, mais aux plus braves, que la victoire appartenait : ce fut en vain, et Agésilas se vit forcé de se renfermer avec le roi dans une des grandes villes de l'Égypte ¹. Les Égyptiens vinrent en faire le siège, et, après avoir éprouvé des pertes considérables dans les divers assauts qu'ils donnèrent aux murailles, ils se décidèrent à bloquer la place en l'entourant d'un mur de circonvallation et d'un fossé. Ces travaux furent promptement exécutés, avec le secours du grand nombre de bras employés sur les lieux. Lorsqu'ils furent achevés, et les moyens de subsistance étant épuisés dans l'intérieur, Tachos, désespéré, renonçait déjà à tout espoir de salut, quand Agésilas, après avoir ranimé le courage de ses soldats, fit de nuit une sortie sur les ennemis, et parvint même, contre

¹ Les auteurs n'indiquent pas le nom de cette ville; il paraît seulement qu'elle était dans le nome Mendésien.

toute espérance, à sauver ses troupes, en assurant la retraite. Les Égyptiens se mirent à leur poursuite; et, comme le chemin qu'elles suivaient était en plaine, ils comptaient sur leur immense supériorité pour entourer facilement les fuyards et les détruire entièrement; mais Agésilas, en s'emparant d'une position défendue de chaque côté, par un canal fait de main d'homme, et tiré du fleuve, y attendit de pied ferme l'attaque de l'ennemi; il avait rangé son monde de manière à profiter de l'avantage des lieux, et, appuyant son ordre de bataille sur les cours d'eau dérivés du fleuve, il engagea le combat. Par cette habile disposition il mit les Égyptiens dans l'impossibilité de déployer toutes leurs forces, dont une grande partie leur devint ainsi inutile; et les Grecs, qui l'emportaient de beaucoup sur eux par la valeur, firent un grand carnage des Égyptiens et mirent le reste en fuite. A la suite de cette victoire inattendue, Tachos recouvra facilement sa couronne, et combla d'honneurs et de dons Agésilas, auquel seul il la devait. Mais en retournant dans sa patrie par Cyrène, cet illustre Spartiate mourut, et son corps, enduit de miel, fut transporté à Sparte, où on l'enterra avec la pompe qui accompagnait les funérailles des rois, et avec les honneurs dus à son rang. Tels sont les événements qui se passèrent en Asie dans le cours de cette année.

XCIV. Quant au Péloponnèse, les Arcadiens, compris dans la paix générale conclue après la bataille de

Mantinée, ne restèrent qu'une année fidèles à leurs serments, et la guerre recommença bientôt parmi eux. Suivant les traités consacrés par des serments réciproques, il était stipulé que chacun de ceux qui avaient pris part à la bataille pourrait regagner librement sa patrie. Or dans la ville de Mégalopolis¹ se trouvaient incorporées plusieurs autres villes voisines, qui supportaient avec chagrin cette transmigration; et les habitants de celles-ci ayant voulu retourner dans leurs demeures primitives, les Mégalopolitains les forcèrent à abandonner leur ancienne patrie. De là naquit une grave dissension : les habitants des petites villes appelèrent à leur secours les Mantinéens, les autres peuples de l'Arcadie, ainsi que les Éléens, et enfin tous les alliés de Mantinée. Les Mégalopolitains, de leur côté, eurent recours aux Athéniens, qui leur envoyèrent sur-le-champ trois mille hommes pesamment armés et trois cents chevaux, sous le commandement de Pammène. Arrivé à Mégalopolis, ce général ayant ravagé en partie le territoire de quelques-unes des petites villes, et effrayé les autres, contraignit leurs habitants à venir peupler de nouveau Mégalopolis, et ainsi se terminèrent promptement les troubles sérieux que cette question de transmigration avait fait naître.

C'est à la présente année qu'Athanas de Syracuse, l'un des historiens qui ont écrit le règne de Dion, com-

¹ Voy. ci-dessus chap. LXXII, la fondation de cette ville, où l'on avait réuni les habitants de plusieurs autres villes ou bourgades.

mença l'ouvrage qu'il rédigea en treize livres. Cet ouvrage comprend aussi dans un seul livre les sept années de la narration que Philistus avait laissée imparfaite; et, en présentant sommairement les faits compris dans cet espace de temps, il rétablit la suite de l'histoire, qui n'éprouve plus d'interruption.

OLYMP. CIV.

4.

—
Avant

l'ère vulgaire,

361.

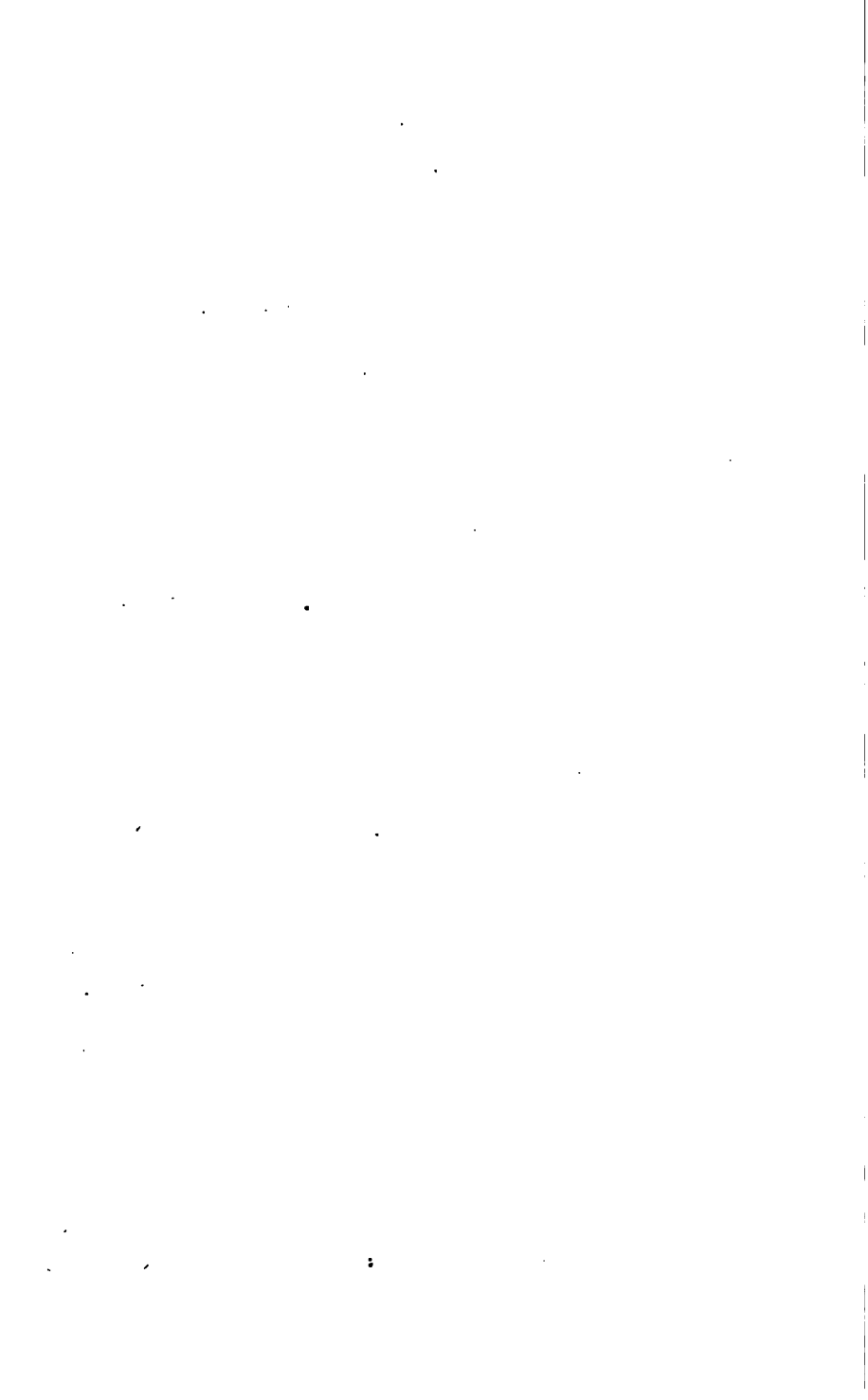
XCV. Dans la quatrième année de la cent quatrième olympiade ¹, où nous sommes arrivés, Alexandre, tyran de Phères, détacha contre les Cyclades un certain nombre de vaisseaux armés en course, et s'étant emparé de force de quelques-unes de ces îles, y fit beaucoup de prisonniers, qu'il vendit comme esclaves; il mit ensuite à terre, dans celle de Péparéthos ², un détachement de troupes étrangères à sa solde, destiné à faire le siège de la ville. Mais les Athéniens s'empressèrent d'envoyer des secours aux Péparéthiens, sous le commandement de Léosthène, qui resta dans la ville, tandis que les forces athéniennes étaient à Panorme ³, pour contenir sur ce point celles d'Alexandre. C'est dans cette position que le tyran attaqua à l'improviste les Athéniens, et, par un bonheur extrême, il réussit non-seulement à sauver les troupes qu'il avait détachées à Panorme, et qui se trouvaient exposées au plus grand péril, mais s'empara en outre de cinq trirèmes athéniennes, d'une

¹ NICOPHÈNE, archonte d'Athènes; CAÏUS SULPICIUS et CAÏUS LICINIUS, consuls à Rome. — ² Île située sur les côtes de la Macédoine.

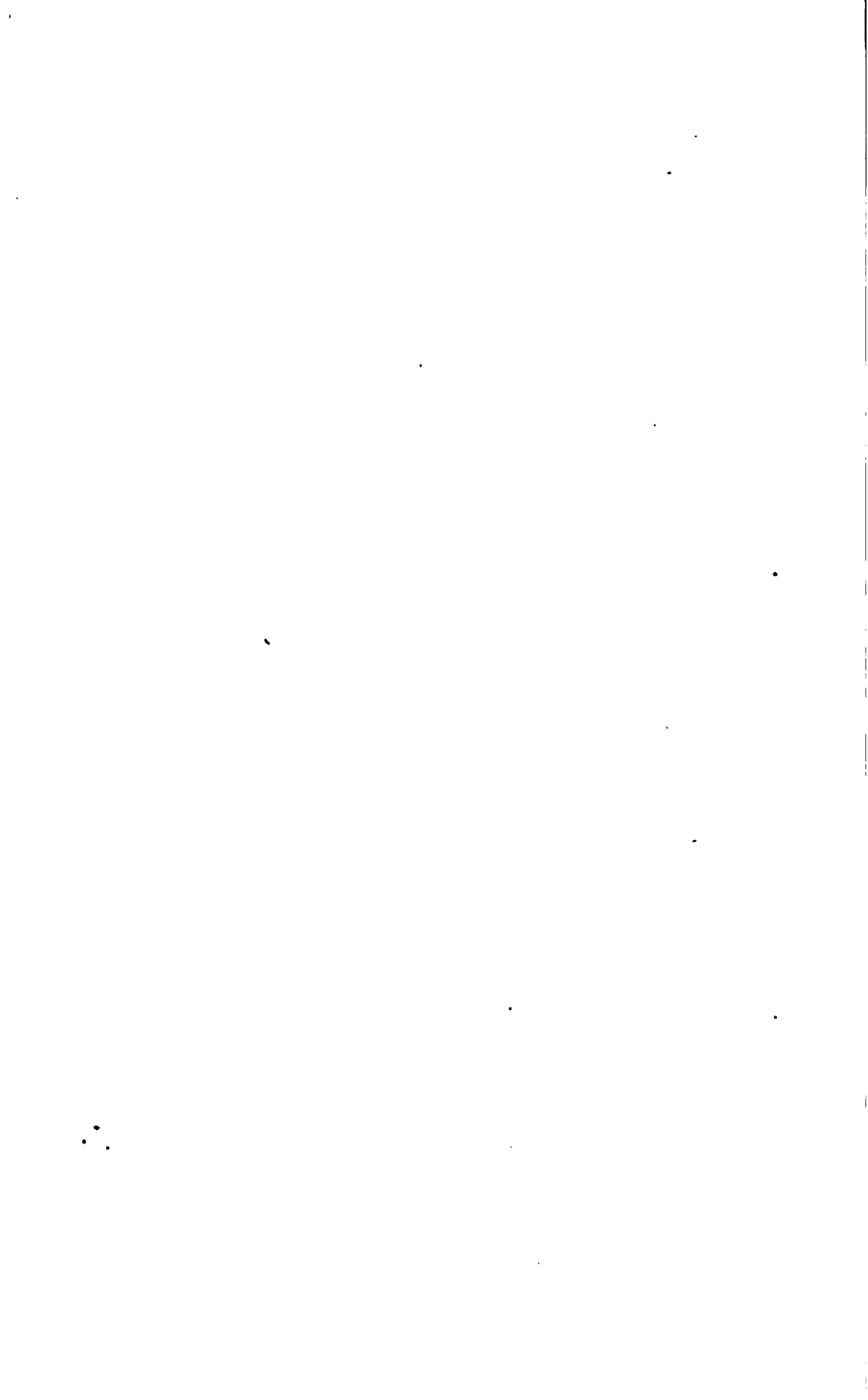
³ Port situé sur la côte de la Macédoine.

appartenant aux Péparéthiens, et fit six cents prisonniers. Les Athéniens, indignés, condamnèrent Léosthène comme traître, vendirent ses biens à l'enchère, et le remplacèrent dans le commandement par Charès, qu'ils firent partir avec une flotte. Le nouveau général, timide et n'osant attaquer les ennemis, demeura dans l'inaction, se conduisant mal d'ailleurs envers ceux qu'il venait secourir; car ayant abordé à Corcyre, ville alliée, il y excita une grave sédition qui donna lieu à des meurtres ou à des vols nombreux, et contribua à décrier encore plus le nom des Athéniens chez tous les alliés. Ainsi Charès, coupable de beaucoup d'autres torts, ne fit rien de bon et n'attira que des accusations et des malédictions sur sa patrie.

Avant de terminer, je dirai que c'est à l'année qui nous occupe que Dionysodore et Anaxis, l'un et l'autre de Béotie, qui ont écrit une histoire de Grèce, terminent leur ouvrage. Quant à nous, ayant traité tout ce qui est antérieur au règne de Philippe de Macédoine, nous finissons ici, comme nous l'avons annoncé dans notre programme, le présent livre. Celui qui va suivre, en commençant à l'avènement de Philippe au trône de Macédoine, traitera de ce qu'il a fait de remarquable jusqu'à sa mort, et nous y joindrons le récit des événements qui se sont passés dans le même espace de temps sur toute la surface de la terre habitable.



NOTES.



NOTES

DU TREIZIÈME LIVRE DE DIODORE.

1. (CHAP. I.) *Sept cent soixante années.* — Il manque huit années pour rendre ce nombre exact, et le mettre d'accord avec ce que l'auteur a dit lui-même plus haut. Il compte (liv. I, chap. v) de la prise de Troie à la première olympiade, quatre cent huit années; ajoutez à ces quatre cent huit années quatre-vingt-dix olympiades complètes, puisque nous entrons maintenant dans la quatre-vingt-onzième, ou trois cent soixante années, et l'on aura quatre cent soixante-huit années au lieu de quatre cent soixante seulement.

2. (II.) *Après avoir décrété que la guerre serait déclarée aux Syracusains.* — Diodore rassemble ici dans une même année plusieurs faits antérieurs, tels que la mutilation des hermès, qui eut lieu l'année précédente. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 541.

3. (VIII.) *Mais les Sicules les surprisent en route.* — Je lis ici Σικηλοί, au lieu d'Ἀθηναῖοι, suivant la leçon adoptée par MM. Eichstädt et Dindorf.

4. (VIII.) *Vers le solstice d'hiver.* — Je suis ici la correction de Wesseling et je lis la saison d'hiver, au lieu du printemps,

comme portent la plupart des éditions. Voyez la note de Wesseling, tom. V, pag. 548. MM. Eichstædt et Dindorf ont adopté la leçon de Wesseling.

5. (XVIII.) *Tandis que s'ils n'eussent pas été trompés par cette ruse.* — Je suis ici la leçon indiquée par Wesseling et adoptée par MM. Eichstædt et Dindorf, et je lis *ᾠπερ* au lieu de *ὄπερ* des précédentes éditions.

6. (XIX.) *Qu'ils avaient enlevées aux Athéniens.* — Je lis dans le texte, avec Wesseling, *καταληφθείσας* enlevées, au lieu de *καταλιφθείσας* laissées, relictas, comme Rhodomann a traduit. Cette correction, justifiée par les récits des événements du combat, a été admise dans le texte des éditions de Eichstædt et de Dindorf.

7. (XIX.) *Leur tuèrent dix-huit mille hommes et leur firent sept mille prisonniers.* — Ce récit est, à très-peu de chose près, conforme à celui de Thucydide pour le nombre des prisonniers, mais non pour celui des morts, qui fut plus considérable. Voyez la note de Wesseling, tom. V, pag. 554, et Thucydide, liv. VII, chap. LXXXV-LXXXVII.

8. (XIX.) *Deux chénices de farine par jour.* — Deux chénices font près de deux litres (un litre huit décilitres). Quelques critiques ont regardé cette ration comme trop forte, et pensent que l'on devrait lire dans le texte *cotyles* au lieu de *chénices*. Dans cette dernière supposition, la ration se réduirait à moins d'un demi-litre (quarante-quatre centilitres).

9. (XXIII.) *Et pour ses ennemis une haine périssable.* — C'est une imitation des beaux vers du Philoctète d'Euripide :

• Comme nous sommes nés avec un corps mortal, il ne nous

« convient pas de garder une colère immortelle. » (Stobée, discours xcviij, pag. 322.)

« Ayons des amitiés immortelles et des haines mortelles. » (Discours de Cecilius Metellus, Tite-Live, liv. XL, chap. xlvj.)

10. (XXVI.) *Cela est vrai.* — Je transporte, avec MM. Eichstædt et Dindorf, la particule *Nai* au commencement du vingt-sixième chapitre; cette particule, qui se trouve à la fin du chapitre précédent dans l'édition de Wesseling et dans celle des Deux-Ponts, y est évidemment mal placée.

11. (XXVII.) *Et le visage abattu.* — J'ai suivi ici la leçon proposée par M. Eichstædt, et je lis *καὶ ταπεινῇ προσόψει*, le *visage abattu*, au lieu de *καὶ τινὶ προσόψει*, un *certain visage*; ce qui ne me paraît avoir aucun sens précis. M. Dindorf n'a cependant pas reçu cette leçon dans le texte de sa nouvelle édition, et se borne à l'indiquer au bas de la page 714, tom. I, 2^e partie.

12. (XXIX.) *La juste punition qu'ils ont encourue.* — Toute cette phrase est remarquable dans le texte par les impératifs attiques *ὑπομερόντων, ἐχάρτων*, auxquels M. Eichstædt a justement ajouté *παραιτίσθων*, que M. Dindorf a admis dans son édition, au lieu de *παραιτίσθαι*, que portent les éditions antérieures. Voy. la note de Wesseling, qui avait déjà indiqué ce changement, tom. V, pag. 563.

13. (XXIX.) *Un tissu d'injustices.* — Je lis avec M. Eichstædt et quelques autres critiques, *ἀδικημάτων*, *injustices*, *injures*, au lieu d'*ἀτυχημάτων*, *infortunes*, *malheurs*. Cette leçon, plus naturelle, n'a cependant pas été admise dans le texte de l'édition de M. Dindorf.

14. (XXX.) *Trait de barbarie! cruauté inouïe!* — Ce dé-

cret ne fut pas exécuté, et Gylippe le savait; mais il se garde bien de le dire : nouvel exemple de la bonne foi des orateurs populaires. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 564, et plus haut, liv. XII, chap. LV.

15. (XXX.) *Un peuple qui ne leur tient par aucun lien.* — Le chapitre xxx finit ici dans les éditions de Wesseling et dans celle de M. Dindorf; mais j'ai cru devoir suivre la division de M. Eichstædt, et rattacher à ce chapitre les trois phrases suivantes, qui me semblent y tenir plus immédiatement qu'au trente et unième.

16. (XXXII.) *Aucun moyen spécieux d'excuser votre imprudence.* — Les deux discours que l'on vient de lire sont évidemment l'ouvrage de quelque rhéteur qui a voulu s'exercer sur ce sujet. Leur tournure, toute déclamatoire, prouve suffisamment cette vérité; mais il n'en est pas moins probable, dans mon opinion, que les Lacédémoniens furent les véritables instigateurs des mesures violentes prises par les Syracusains à l'égard des Athéniens : l'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Thucydide, que Plutarque a suivi, prétend néanmoins que Nicias et Démosthène furent mis à mort contre le gré de Gylippe. Voy. Thucydide, liv. VIII, chap. LXXXVI, et Plutarque, *Vie de Nicias*. A ce sujet, je ferai remarquer qu'il est fort extraordinaire que Plutarque, qui écrivait bien après Diodore, ne cite pas ici ce dernier, et ne discute pas son opinion, contradictoirement avec celle de Thucydide.

17. (XXXIII.) *Ainsi que les troupes auxiliaires.* — Il faut entendre par cette expression les habitants de la Sicile, qui avaient pris parti pour les Athéniens. Du reste, Diodore suit toujours une autre autorité que celle de Thucydide. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 566.

18. (XXXIV.) *Sous le commandement de deux généraux.* — Je suis ici la leçon de Wesseling et de M. Eichstädt, qui ont ajouté le mot *δύο* au texte des éditions antérieures, où on lit simplement *στρατηγούς*. M. Dindorf n'a pas admis cette leçon, qui semble néanmoins tout à fait nécessaire pour éclaircir la narration; elle est d'ailleurs confirmée par l'auteur lui-même, au chapitre XXXVI.

19. (XXXV.) *Après ces dispositions prises.* — Diodore a déjà parlé des lois faites par Dioclès. Voy. plus haut, chap. XXXIII. Il revient en quelque sorte sur ses pas, et l'on reconnaît encore ici les traces du peu d'ordre que cet écrivain a mis dans son immense compilation.

20. (XLIII.) *Sous le nom de roi.* — Diodore ayant employé le mot *βασιλεύοντα*, *régnant*, j'ai cru devoir rendre cette expression par la phrase que l'on vient de lire; mais le nom véritable du premier magistrat de Carthage était *suffète*.

21. (XLVII.) *Sur les intervalles ménagés pour l'écoulement des eaux.* — Il y a ici contradiction : l'auteur vient de dire un peu plus haut que le courant de l'Euripe était rendu plus rapide parce qu'il n'y avait eu dans toute l'étendue de la digue qu'un intervalle ménagé pour le passage d'un seul vaisseau. Il faudrait donc lire *τῷ διάρρῳ* au lieu de *τοῖς διάρροις*; mais il est impossible de chercher ici, ni partout ailleurs, une parfaite exactitude dans ces descriptions, Diodore ayant toujours pris au hasard ses récits dans les écrivains qui l'ont précédé, sans critiquer et sans relever jamais leurs erreurs ou leurs contradictions.

22. (XLVIII.) *Jusque-là.* — Je lis, suivant la correction de Wesseling, *πὸς* au lieu de *τέτε* : M. Dindorf a néanmoins conservé l'ancienne leçon.

23. (L.) *Et coupèrent toute retraite aux Lacédémoniens.* — Je lis avec Wesseling ἀπέπλουν au lieu d'ἐπέπλουν; M. Dindorf n'a pas admis cependant cette leçon dans le texte et se contente de l'indiquer par une note.

24. (LI.) *Pour retenir à terre les vaisseaux que le général athénien voulait tirer à la mer.* — J'ai suivi la leçon de Rhodemann, qui a proposé d'insérer dans le texte le mot *νῆων*, les vaisseaux, pour rendre le sens plus clair. Le traducteur allemand en a également profité : cependant ni M. Eichstædt ni M. Dindorf n'ont admis cette légère et utile addition dans le texte de leurs éditions.

25 (LI.) *Les auxiliaires à la solde de Pharnabaze qui arrivaient de tous côtés.* — Je lis avec M. Eichstædt περιρρομένων, survenant, arrivant de toute part, au lieu de περιχομένων des éditions précédentes. M. Dindorf a adopté περιρρομένων, répandus de toute part, leçon indiquée par Wesseling, et qui a le même sens à peu près.

26. (LXIV.) *Thrasyllé.* — Toutes les éditions antérieures portent, au lieu de Thrasyllé, Thrasybule; mais c'est une faute du copiste qui déjà avait été relevée par Paulmier de Grentemesnil et par Wesseling. Voy. la note de ce dernier, tom. V, pag. 589. Le même changement de nom doit avoir lieu dans tout le cours du chapitre. Thrasybule se trouvait à Cyzique avec Thérémène et Alcibiade, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, et ne pouvait pas partir d'Athènes avec le nouveau renfort que les Athéniens envoyaient à leur flotte en Asie. La rectification du texte a été faite dans les éditions de MM. Eichstædt et Dindorf.

27. (LXIV.) *Et six par des citoyens de Sparte.* — Je lis avec Wesseling et M. Eichstædt ἕξ, six, avant la préposition ἐκ, qui

a pu motiver la faute du copiste. M. Dindorf n'a pas admis cette correction dans le texte de sa nouvelle édition, mais il l'indique dans ses notes, tom. I, 2^e partie, pag. 750.

28. (LXVI.) *Alcibiade et Thrasyllé après avoir fortifié Lampsaque.* — Le texte porte *Thrasybale et Labdaque*; mais c'est une nouvelle faute de copiste qui a été relevée par Wesseling, et rectifiée dans les éditions de MM. Eichstædt et Dindorf.

29. (LXVII.) *Ou en partie arrachés du rivage par les mains de fer lancées contre eux.* — Le texte est ici fort obscur, ou du moins incorrect. M. Eichstædt avait proposé un grand changement, mais qui n'a pas été adopté par M. Dindorf. Je me suis donc borné à attribuer au mot *ἀποστολαῖς*, *bâtiment de charge* dans l'acception ordinaire, la signification de *bâtiments détachés* de la flotte athénienne, et à supposer que le mot *ἐμβολαῖς*, *éperon*, avait été sous-entendu. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 593. Du reste, le véritable sens de la phrase, quoique sa construction paraisse vicieuse, ne peut être l'objet d'aucun doute.

30. (LXXII.) *Lorsqu'il (Agis) fut à peu de distance de la ville.* — Il paraît que Diodore a suivi dans cette narration de mauvais mémoires; les autres écrivains qui lui sont antérieurs, et plus près de l'époque où les événements ont eu lieu, ne parlent pas de cette attaque contre Athènes. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 597.

31. (LXXVI.) *Puis ayant réuni les vaisseaux des alliés.* — Je suis ici une leçon indiquée par le traducteur allemand, M. Stroth, et qui contribue à compléter le sens de ce passage, dans lequel on aperçoit une sorte de lacune. Voy. la note de l'édition allemande, tom. III, pag. 271.

32. (LXXVI.) *Rendirent* (les Athéniens) *la place par capitulation*. — Je lis, suivant la correction admise dans le texte des éditions de MM. Eichstædt et Dindorf *ὑπέστειλον*, au lieu d'*ὑπόσπονδον* des éditions antérieures.

33. (LXXVIII.) *Avec des machines pour les lancer*. — J'ai ajouté ces derniers mots afin de rendre l'expression du texte *λιθοφόρους*, que la suite éclaircit et dont elle fait connaître la valeur. Voy. la note de Wesseling, tom. V. pag. 604.

34. (LXXX.) *Qui avaient eu quelque sujet de mécontentement contre les Carthaginois*. — Je lis, avec MM. Eichstædt et Dindorf, *προσικοφῆναι*, au parfait de l'infinifif actif, au lieu de *προσικιόφθαι* au parfait du moyen; correction déjà adoptée par Wesseling. Voy. sa note, tom. V, pag. 606.

35. (LXXXII.) *Où le sanctuaire est environné de colonnes*. — Cette traduction est conforme à la leçon introduite dans le texte des éditions de MM. Eichstædt et Dindorf, dans lesquelles on lit maintenant *ἡ κίοσι τοὺς σικουὺς περιλαμβανόντων*, au lieu de *ἡ κύκλωσις περιλαμβανόντων*.

36. (LXXXIV.) *Dans ce temps on comptait plus de vingt mille Agrigentins*. — On a cru voir ici une erreur dans le texte, et il a paru extraordinaire qu'une ville comptant deux cent mille habitants, avec les étrangers qui s'y étaient établis, ne contint que vingt mille nationaux; mais sans vouloir absolument nier qu'il y ait erreur, il ne me paraît pas impossible de tout concilier. Si Diodore n'a voulu parler que des Agrigentins jouissant des droits de citoyen, le nombre vingt mille serait parfaitement en rapport avec la population totale, qui comprend les femmes, les enfants, les étrangers et les esclaves: on ne comptait à Athènes, lors du recensement fait sous Démétrius de Phalère, que vingt

et un mille citoyens proprement dits, et la ville renfermait dix mille étrangers qui louaient des maisons, et trois cent mille esclaves. Voy. la note de Wesseling, tom. V, pag. 610.

37. (LXXXIV.) *On peut juger quelle était la mollesse de la vie habituelle (des Agrigentins).* — Empédocle disait du luxe des Agrigentins: « Ils se livrent aux jouissances du luxe comme s'ils devaient mourir demain, et ils bâtissent des maisons comme s'ils devaient vivre éternellement. » (Diogène de Laërte, liv. VIII, chap. LXIII.)

38. (LXXXVI.) *Quelques devins qui se trouvaient alors dans le camp.* — Je lis avec M. Eichstädt, τῶν τότε μάρτυρά τιες, au lieu de τῶν τε μάρτυρά τιες. Cette correction n'a cependant pas été adoptée par M. Dindorf.

39. (XCI.) *Que leur présence avait ruiné la patrie.* → Rhodmann a substitué le mot προδοσία, trahison, au mot παρουσία, présence; mais je regarde l'ancienne leçon, qui a été maintenue dans les éditions postérieures, comme préférable. En effet, la présence des Syracusains dans Agrigente avait augmenté la disette des vivres, et peut être considérée comme une des causes du malheur de la ville, sans cependant qu'il soit nécessaire d'accuser de trahison les généraux qui commandaient ces troupes auxiliaires.

40. (XCVIII.) *Quoiqu'il eût auparavant commandé des corps de troupes.* — Je suis ici l'arrangement de la phrase proposé par M. Eichstädt et qui a été adopté dans le texte de l'édition de M. Dindorf: ὃς αὐτοστρατεύετο τότε πρότερον, au lieu de αὐτοστρατεύετο πρότερον, τότε.

41. (CI.) *En les accusant (les généraux) de n'avoir pris au-*

can soin des morts. — Il manque évidemment dans le texte quelques mots, auxquels Paulmier de Grentemesnil a suppléé par une correction assez ingénieuse que j'ai suivie dans ma traduction, pour ne pas suspendre le sens de la phrase. D'ailleurs, il est évident, par la suite de la narration, que cette correction répond à quelque chose de semblable que Diodore a sûrement voulu dire, et qui aura été omis par un copiste.

42. (CVIII.) *Imilcon.* — Au lieu d'*Imilcas*, selon le texte de plusieurs manuscrits. Cette correction a été admise dans les éditions de MM. Eichstædt et Dindorf. Du reste, *Imilcon*, *Imilcas*, et même *Amilcar*, s'écrivaient de même dans la langue phénicienne, où les voyelles ne se marquaient pas, et où la prononciation décidait seule.

43. (CXIII.) *En les mêlant (les roseaux) avec de la chaux.* — Je traduis ainsi le mot *κωρία* de l'original; mais peut-être au lieu de chaux faudrait-il entendre, comme je l'ai déjà fait plus haut, la cendre des volcans, une sorte de pouzzolane dont l'usage pouvait être commun en Sicile, dans le voisinage de l'Etna. Voyez au surplus la note de Wesseling, tom. V, pag. 637, et le Dictionnaire grec et allemand de Schneider, au mot *Κωρία*.

44. (CXIII.) *Du parti contraire au gouvernement.* — Le texte porte *τῇ πόλει*, contraire à la ville, mal disposé pour la ville, ce qui ne présente pas un sens assez clair : il faut donc lire, ou avec M. Eichstædt, *τῇ τυραννίδι*, ou avec M. Dindorf, *τῇ πολιτείᾳ*, et j'ai préféré cette dernière leçon, parce qu'elle n'exige qu'un très-léger changement dans le texte.

NOTES

DU QUATORZIÈME LIVRE DE DIODORE.

1. (CHAP. I.) *Qu'il n'existe rien de nous après le trépas.* — J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer combien cette doctrine du néant et de la mortalité des âmes était répandue dans Rome à l'époque où Diodore écrivait. Je ne puis que renvoyer de nouveau à la note 54 du liv. II d'Hérodote, chap. CXXIII (tom. I de la nouvelle traduction), où j'ai traité assez en détail cette question.

2. (III.) *Par la destruction de l'autorité légitime.* — Il semble que l'on doive entendre de cette phrase la suppression de l'archontat; et effectivement Diodore n'indique pas cette magistrature pour l'année. Cependant sur les Tablettes chronologiques de Langlet-Dufresnoy, un certain Pithodorus ou Anachodorus est indiqué comme archonte d'Athènes, et les années suivantes de la tyrannie des trente sont, comme de coutume, désignées par le nom des archontes.

3. (V.) *Une fureur plus insensée.* — J'ai suivi pour la traduction la leçon admise dans les éditions de MM. Eichstædt et Dindorf, qui ont substitué, d'après Reiske, le mot *ἐπίτασι* aux mots *ἐν ἀπασι* des anciens textes, qui ne présentaient aucun sens.

4. (VI.) *La ville d'Athènes désertée par ses habitants.* — Le texte dit simplement *la ville d'Athènes*, et le sens paraissait ainsi en quelque sorte imparfait. M. Eichstædt, dans son édition, a suppléé à ce défaut en y introduisant le mot ἐρημω, *déserte*; et j'ai traduit en conséquence. M. Dindorf n'a cependant pas admis cette correction, tout en reconnaissant qu'il manquait quelque chose dans la phrase pour en compléter le sens.

5. (XI.) *Qui avait remporté un prix aux derniers jeux olympiques.* — J'ai traduit ainsi parce qu'il ne peut être ici question de la course du stade, où, comme le rapporte plus haut Dio-dore, Crocinas de Larisse fut vainqueur. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 504.

6. (XVI.) *Archonide.* — Il ne faut pas confondre cet Archonide avec un autre du même nom, dont il est question plus haut, liv. XII, chap. viii, et qui, d'après Thucydide (liv. VII, chap. 1), paraît être mort dans le cours de la quatre-vingt-onzième olympiade. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 509.

7. (XVI.) *Déclarant la guerre aux Vèiens.* — Le texte ajoute *διὰ τῶν ὑπάρχοντων αἰτίας*, par les motifs que je vais rapporter; mais comme après ces mots il y a évidemment une lacune, et que l'auteur n'entre par la suite dans aucun détail de ces causes, j'ai supprimé dans ma traduction ces trois mots, comme devenus tout à fait inutiles. Du reste on trouvera les motifs de cette guerre dans Tite-Live, liv. IV, chap. LVIII.

8. (XVI.) *Anxur porte aujourd'hui le nom de Taracine.* — Cette ville, aujourd'hui Terracine, était cependant encore connue du temps d'Horace sous le nom d'Anxur.

..... atque subimus
Impositum saxi late candentibus Anxur.

Satyr. lib. I, v. 25.

« et la nuit commençait d'approcher,
 « Quand nous vîmes d'Anxur s'élever le rocher. »

(Traduction de Daru.)

On peut voir aussi, au sujet d'Anxur, Tite-Live, livre IV, chap. LIX, et la note de Drakenborg.

9. (XVIII.) *Il venait lui-même avec ses amis.* — J'ai suivi la nouvelle leçon admise par MM. Eichstædt et Dindorf, et déjà indiquée par Wesseling, d'après Henri Étienne : je lis donc *προσὶδρυε*, au lieu de *προσὶδρυσε* des anciennes éditions.

10. (XXV.) *Proxène le Thébain se leva et s'exprima en ces termes.* — Dans Xénophon ce discours est attribué à Xénophon lui-même. Voyez *Expédition de Cyrus*, liv. II, pag. 118, de l'édition in-4° d'Oxford. En général les divers discours prononcés dans cette circonstance sont rapportés par Diodore d'une manière très-différente ; et s'il les a puisés dans Xénophon, il les a beaucoup altérés.

11. (XXVI.) *Lui donna sa fille en mariage.* — Il se trouve encore ici une différence entre le récit de Diodore et celui de Xénophon. La fille d'Artaxerxe fut mariée à un certain Perse, du nom d'Oronte, et non pas à Tissapherne. Voy. Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. II et la note de Wesseling, tom. VI. p. 519.

12. (XXVI.) *Les meilleurs soldats de l'armée.* — Il y a ici une lacune considérable. Rhodomann l'a remplie très-succinctement, à la vérité, mais cependant de manière à éclaircir ce qui suit. J'ai cru devoir me servir de ce supplément dans ma traduction, pour ne pas interrompre le fil de la narration ; ainsi la phrase, depuis les mots *il se mit à la tête de ce corps* jusqu'à ceux-ci, *il envoya des messages à Cléarque*, ne sont pas dans le

texte grec. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 519, et Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. II.

13. (XXIX.) *Du Phase*. — Il est impossible de supposer que l'auteur ait voulu parler du fleuve de la Colchide qui portait ce même nom. Les Grecs, à cette époque de leur retraite, étaient encore trop éloignés de la contrée. On a fait quelques efforts pour rétablir le nom du fleuve dont Diodore a voulu parler; mais ils ont été jusqu'ici infructueux. Voy. les notes de Wesseling, tom. VI, pag. 522.

14. (XXXI.) *Telle fut la fin de l'expédition de Cyrus contre son frère Artaxerxe*. — Il y a erreur dans le nombre d'hommes que Diodore indique comme ayant survécu à cette expédition. Xénophon, témoin oculaire, porte ce nombre à huit mille six cents, reste des dix mille qui existaient au commencement de la retraite des Grecs; et Diodore lui-même dit plus bas, ch. xxxvii, qu'il y en avait encore cinq mille avec Xénophon.

15. (XXXII.) *Affluaient au camp de Thrasybule*. — Il se trouve ici dans le texte une lacune que MM. Eichstædt et Dindorf ont indiquée avec des points ou un astérisque. J'y ai suppléé par quelques mots, pour ne pas interrompre le fil de la narration.

16. (XXXVII.) *Consacré au dieu Adranus*. — J'ai ajouté ces mots, qui ne sont pas dans le texte, pour rendre la phrase plus claire. Ce dieu Adranus était révééré dans toute la Sicile, et passait pour le père des dieux paliques. La ville d'Adranum était située au pied de l'Etna.

17. (XLIII.) *Des pilotes et des maîtres d'équipages*. — J'ai traduit par cette dernière expression le mot de l'original *πρωπῆς*. Le prorès se tenait à la proue, et le pilote au limon ou au gouvernail placé à la poupe.

18. (XLVI.) *Ce dernier, poëte dithyrambique, était en outre peintre et musicien.* — On donnait le nom de poëte dithyrambique à ceux qui composaient des odes où le mélange des rythmes et la variété des stances jetaient une sorte de désordre, qui semblait le produit d'une ivresse poétique. Les dithyrambes étaient dans l'origine consacrés aux louanges de Bacchus, comme leur dénomination l'indique; mais ils s'étendirent ensuite à d'autres sujets. Voyez sur les poëtes cités ici la Bibliothèque grecque de Fabricius.

19. (LII.) *Qui s'attendaient à être traités de la même manière.* — J'ai suivi dans la traduction de ce passage la rectification du texte admise par M. Eichstædt, qui a interverti l'ordre des deux derniers membres de la phrase, en plaçant immédiatement après les mots *τοὺς Φοίνικας*, ceux-ci : *οἱ ταὐτὸ προσέδοξαν πείσσεσθαι*. Cette transposition rend le sens plus clair. M. Dindorf ne l'a point reçue dans son édition, quoiqu'elle semble convenable et ne présente qu'une très-légère altération du texte.

20. (LIII.) *Il donna (Denys) en même temps l'ordre d'assiéger Égeste et Entelle, villes que, selon ses premiers desseins, il avait toujours la volonté de détruire.* — Il est évident que cet ordre n'a pas dû être donné à Leptine, commandant de la flotte, et qui ne pouvait être chargé du siège de ces deux villes. Il y a donc une lacune dans le texte, et la phrase qui nous manque donnait probablement le nom d'un autre général, que Denys avait chargé du siège d'Égeste et d'Entelle : c'est à ce dernier, et non à Leptine, que se rapporte le pronom *αὐτῷ*. MM. Eichstædt et Dindorf ont indiqué cette lacune par des astérisques.

21. (LV.) *Sur Motye.* — Le texte ancien porte *εἰς τὴν Λιβύην*, sur la Libye, ce qui semble un contre-sens. M. Eichstædt lit donc *εἰς τὴν Μοτύην*, sur Motye; les deux mots, à cause de la ressem-

blance de l'orthographe, pouvant facilement se confondre; mais M. Dindorf n'a pas admis cette correction, et semble la rejeter parce qu'il fait observer que Motye était déjà au pouvoir de Denys. Cependant on peut regarder comme possible que Imilcon, qui formait déjà le projet de reprendre cette ville, eût donné ordre à la flotte qu'il avait mise en mer de reconnaître seulement l'île où était située la ville de Motye, sans s'y arrêter. J'ai donc adopté la leçon qui présente bien quelque difficulté, mais n'offre pas du moins une contradiction et une invraisemblance manifestes.

22. (LVIII.) *Peu de bâtiments de transport et ^{trois} trirèmes.* — Il y a ici certainement une lacune dans le texte, où il est évident que le mot qui indiquait le nombre des trirèmes a échappé au copiste. Il serait en effet invraisemblable que, dans une guerre flagrante, et après de si grands préparatifs, on ne comptât dans la flotte de Denys qu'un très-petit nombre de trirèmes, comme Rhodomann et les autres interprètes ont rendu la phrase imparfaite de Diodore. J'ai donc risqué la traduction que l'on vient de lire, et laissé le nombre des trirèmes en blanc. Voyez au surplus la note de Wesseling, tom. VI, pag. 551.

23. (LX.) *Engagé avec les premiers vaisseaux carthaginois.* — J'ai suivi dans ce passage une correction proposée par M. Eichstædt : elle consiste à insérer dans le texte le mot *προσμύζας*, qui manque pour compléter le sens de la phrase. M. Dindorf ne l'a point admis dans son édition, tout en reconnaissant que la phrase est incomplète, et propose le mot *συμπαλόν*, qui pourrait convenir également. Du reste, il a suivi dans le cours de ce chapitre quelques autres rectifications de moindre importance, indiquées par Wesseling et M. Eichstædt, et auxquelles je me suis également conformé en traduisant.

24. (LXI.) *Qui, depuis la victoire que sa flotte venait de rem-*

porter, se tiendrait moins sur ses gardes. — Ces derniers mots ne sont pas dans le texte, mais le sens de la phrase les indique. M. Eichstadt a marqué leur place par un astérisque; Rhedemann a négligé la phrase : mais le traducteur allemand a exprimé la même pensée que moi. M. Dindorf en a également fait sentir la nécessité dans une note. Voy. aussi la note de Wesseling, tom. VI, pag. 554.

25. (LXI.) *Les Grecs comme ennemis de toutes les autres nations.* — Pour bien entendre ceci, il faut se rappeler que les Siciliotes, ou les Siciliens proprement dits, étaient descendants des Grecs, mais que les Sicules, les Sicanians, les Campaniens, et autres peuplades qui habitaient la Sicile, étaient d'origines différentes.

26. (LXII.) *Et dont plus de cinq cents étaient chargés.* — Ce passage est très-obscur, et Wesseling lui-même, dont on peut consulter la note, tom. VI, pag. 554, a renoncé à le rétablir d'une manière satisfaisante. J'ai cependant admis sa conjecture sur la valeur du mot *sicelagetai*, ou pour mieux dire sur celle du mot qu'il suppose avoir été écrit par l'auteur, et que le copiste aura altéré : on peut consulter aussi la note du traducteur allemand, tom. III, pag. 460. Quoi qu'il en soit, le passage est en lui-même peu important, et il me semble suffisant que la vraisemblance ne soit pas choquée par la manière dont je l'ai rendu.

27. (LXIV.) *Pour se procurer les vivres nécessaires à l'approvisionnement de la ville.* — Il y a probablement ici une nouvelle lacune dans le texte. Sans doute l'auteur expliquait par la phrase qui nous manque les motifs de cette étrange résolution de Denys, qui abandonnait une ville où sa personne était si nécessaire, pour une mission qu'il pouvait confier à

Leptine seul. MM. Eichstædt et Dindorf ont indiqué cette lacune par un astérisque. Le sens n'est pas cependant trop interrompu au moyen de la tournure que j'ai adoptée dans la traduction de ce passage.

28. (LXVIII.) *La plupart des villes grecques de la Sicile.* — Je supprime ici, dans la traduction française, le mot *ἀναίρους*, *inhabités*, de l'original, mot qui se trouve déjà employé une ligne plus haut. Rien d'ailleurs de plus invraisemblable que de supposer à Denys, en cédant ces villes, la pensée d'imposer aux Carthaginois, pour condition, qu'ils les laisseraient dépeuplées ou les rendraient inhabitables. M. Eichstædt a mis ce mot *ἀναίρους* entre deux crochets, et M. Dindorf l'a supprimé entièrement.

Quoi qu'il en soit, tout ce discours, dans lequel on ne peut méconnaître divers traits d'éloquence, n'est au fond qu'une amplification de rhéteur, et n'a sans doute jamais été prononcé, surtout, comme on le suppose, en présence de Denys même.

29. (LXXX.) *Les satrapies du haut pays.* — Par opposition aux satrapies des bords de la mer ou satrapies du bas pays. Cette expression se retrouve fréquemment dans la suite, et particulièrement dans le dix-septième livre, qui contient l'expédition d'Alexandre le Grand.

Il y a certainement ici dans le texte une lacune que MM. Eichstædt et Dindorf ont indiquée par des astérisques. J'y ai suppléé de mon mieux pour conserver le sens et ne pas interrompre le fil de la narration.

30. (LXXX.) *Tissaphernes, qu'il regardait comme l'auteur de la guerre.* — Nouvelle lacune indiquée également par des astérisques, mais qui ne laisse aucune incertitude sur le sens du texte.

31. (LXXXIV.) *Les Lacédémoniens se considérant comme vainqueurs.* — MM. Eichstædt et Dindorf ont indiqué ici, par des astérisques, une nouvelle lacune; le mot *νικησάμενοι* paraît en effet manquer, et une main récente l'a placé à la marge d'un manuscrit. Voyez la note de Dindorf, au bas de la page 892 de la seconde partie du premier volume. Du reste, le sens est clair et ne laisse aucune incertitude.

32. (XCII.) *Fut obligé (Amyntas) d'abandonner le royaume.* — Je suis ici la leçon indiquée par M. Dindorf, qui présente un sens plus naturel. Voyez aussi la note de Wesseling, qui lui-même avait déjà senti la nécessité d'un changement dans le texte, tom. VI, pag. 577. En général tout ce chapitre est obscur et mal rédigé. M. Dindorf a indiqué par un astérisque une lacune, après les mots *ἐκ τῆς πόλεως*.

33. (XCVI.) *Il se vit (Denys) obligé de promettre la liberté aux esclaves.* — Il paraît bien difficile de croire que Denys eût assez d'esclaves dans son camp pour remplacer les troupes syracusaines qui l'abandonnaient; je pense donc qu'il y a quelque confusion dans ce passage, qui d'ailleurs se lie assez mal avec la phrase suivante. Mais c'est le défaut habituel de notre historien d'être sans cesse ou diffus ou trop concis, et par conséquent obscur. En général il n'y a aucune proportion dans ses récits, qui ne sont jamais mesurés sur l'importance des faits ou sur la nécessité de les éclaircir.

34. (XCVIII.) *Le roi Agyris.* — Nous avons vu tout à l'heure un roi Agyris qui régnait à Agyrium ou Agyre, en Sicile; il ne peut en être question ici: je crois ce nom altéré ou écrit de réminiscence par un copiste préoccupé d'un nom qu'il avait déjà tracé plusieurs fois. M. Eichstædt propose de lire *Acoris*. Mais qu'est-ce que cet Acoris? M. Dindorf a conservé

l'ancienne leçon, et je l'ai suivie à tout hasard : au surplus, rien n'est moins important.

35. (CII.) *Une colonie romaine fut envoyée à Cercææ.* — Cette ville, ainsi que celle de Liphlunî, dont il est question un peu plus haut, ne sont pas citées dans Tite-Live, et leur position est inconnue. Le traducteur allemand a substitué au nom de Liphlum celui de Lavicum, ville d'Italie, dont l'emplacement était voisin de celui de Tibur ou Tivoli, et je crois qu'il a eu raison ; mais cette substitution n'ayant pas été admise dans l'édition de Dindorf, j'ai suivi l'ancienne leçon.

36. (CV.) *Et la fixant dans le terrain de la colline.* — Je lis avec M. Eichstädt, *πῆξας*, *fichant en terre*, au lieu de *παράξας*, *frappant la terre*. Il me semble en effet que la baguette placée en terre par Denys pouvait servir à faciliter le contrôle des prisonniers, dont le nombre était déterminé, à mesure que les rangs qu'ils formaient dépassaient cette espèce de poteau. *Frapper le terrain de la colline* ne signifie rien. Du reste le lecteur peut choisir.

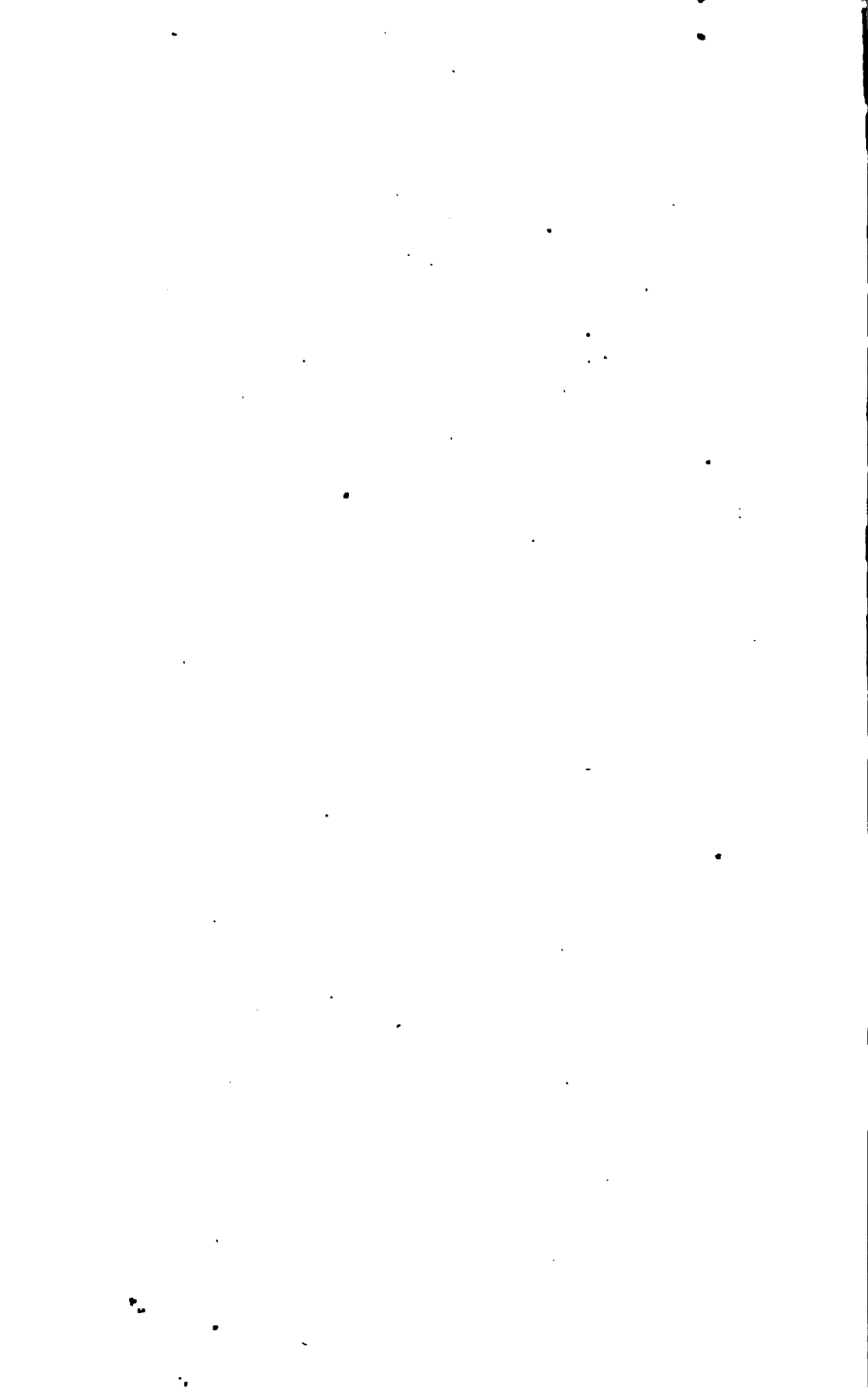
37. (CIX.) *Cependant, comme l'époque de la célébration des jeux olympiques approchait.* — Il y a probablement ici quelque déplacement : on était dans la première année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, et par conséquent trois années devaient encore s'écouler avant la célébration de la quatre-vingt-dix-neuvième. Je crois donc que l'aventure de Denys devrait appartenir à la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, et que le chapitre où Diodore rapporte ce fait aurait dû précéder le cent septième au lieu de faire le cent neuvième.

38. (CIX.) *Que ce célèbre orateur (Lysias) lut dans cette occasion.* — Denys d'Halicarnasse nous a conservé un fragment

de ce discours. Voyez *Lysiæ orationes*, édition de Cambridge, 1740, pag. 259, et Denys d'Halicarnasse, édition grecque de Robert Étienne, 1546; in-folio, tom. II, pag. 113.

39. (CXII.) *Par le genre de supplice qu'il voulait lui faire subir.* — D'autres auteurs racontent diversement les causes et la nature du supplice infligé à Phyton, et diffèrent même sur l'époque de sa mort. Voyez Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane*, liv. VII, chap. 11, et la note de Wesseling, tome VI, pag. 592.

40. (CXVII.) *Marcus Furius (Camille).* — Il se trouve ici une lacune marquée chez M. Dindorf par un astérisque. Dans la phrase ou dans les mots qui se sont perdus, Diodore avait sans doute indiqué le nom du maître de cavalerie choisi selon l'usage par le dictateur; et c'est à ces deux grands magistrats qu'il convient de rapporter le pronom pluriel *οὗτοι* qui suit immédiatement; mais comme je n'ai pas cru pouvoir suppléer au nom qui manque, je lis au singulier la suite de la phrase. Le traducteur allemand a été plus hardi que moi : il a intercalé le nom du maître de cavalerie Caius Servilius, et met en conséquence tout le reste du discours au pluriel, comme dans le texte grec : peut-être a-t-il eu raison.



NOTES

DU QUINZIÈME LIVRE DE DIODORE.

1. (CHAP. III.) *Nommé Gao.* — Gaos ou Glos, selon d'autres auteurs. Voyez la note de Wesseling, tom. VI, pag. 602. On a pu remarquer un peu plus haut que le commandement de l'armée navale avait été confié à Tiribaze; comment ce Gao avait-il pris sa place? C'est ce que l'auteur n'indique pas : on verra seulement plus bas que Gao était le gendre de Tiribaze.

2. (VII.) *Denys l'ayant appelé (Platon) à sa cour.* — D'autres prétendent que Platon s'était rendu en Sicile, non sur la demande de Denys, mais par le désir seul de visiter cette île célèbre. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 605.

3. (VII.) *Ou le moins possible ou le plus doucement possible.* — Le joli jeu de mots du texte, qui résulte de la consonnance des deux adverbes, *ἥκιστα*, et *ἡδίστα*, est impossible à rendre en français; on ne peut qu'en exprimer le sens.

4. (IX.) *De se soumettre, sans cesser d'être roi, aux ordres du roi de Perse.* — Ainsi Évagoras reconnaissait la suzeraineté du roi de Perse, dont il devenait le vassal, comme je l'ai qualifié un peu plus haut : voilà une féodalité bien ancienne.

5. (X.) *S'ils rendaient des jugements iniques.* — Voyez Hérodote.

dote, liv. V, chap. xxv, où l'historien explique l'origine de cet usage, en vigueur chez les Perses pour la punition des juges corrompus. Cependant Ammien Marcellin, un des écrivains les plus judicieux que je connaisse, et qui vivait dans le cinquième siècle de l'ère vulgaire, regarde cette barbare législation ou comme une fiction de l'antiquité, ou du moins comme une coutume depuis longtemps abolie. Voy. Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. vi.

6. (XI.) *L'emportent sur ces accusations, en les supposant fondées.* — C'était un principe de justice admis chez les Perses, que l'on devait, avant de condamner un accusé, compenser ses torts par les services qu'il pouvait avoir rendus antérieurement. Voyez Hérodote, liv. I, chap. cxxxvii.

7. (XII.) *Et se bornèrent à leur prescrire (aux Mantinéens) de retourner s'établir dans leurs anciens bourgs.* — Suivant l'historien Éphore, les bourgs où les Lacédémoniens forcèrent les habitants de Mantinée à se retirer étaient au nombre de cinq. Voy. les Fragments d'Éphore, frag. cxxxviii, pag. 247. Le fait est placé, dans ce recueil de fragments, sous la date de la troisième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade, et par Diodore, sous la quatrième.

8. (XIII.) *Le détroit qui conduit dans la mer Ionienne.* — C'est ainsi que je traduis τὸν Ἰόνιον καλούμενον πόρον, le détroit appelé Ionien. En effet, il s'agit ici du détroit situé entre Brindes et la côte d'Épire, et qui conduit de la mer Adriatique dans la mer Ionienne; car, comme on le voit, le but que se proposait Denys était de s'assurer les moyens de débarquer à son gré, soit dans l'Illyrie, soit dans l'Épire: la possession de ce passage était d'une grande importance pour l'exécution de ses projets.

9. (XIII.) *De piller le temple de Delphes, qui renfermait*

d'immenses richesses. — Le temple de Delphes était en Phocide, et non dans l'Épire; aussi quelques critiques ont pensé qu'il fallait lire dans le texte Dodone au lieu de Delphes; mais la réputation des richesses que renfermait ce dernier temple pouvait seule stimuler l'avarice de Denys. Je crois donc qu'il convient de laisser subsister la leçon du texte, que M. Dindorf a également respectée. D'ailleurs il était possible qu'une expédition méditée contre la Phocide fût dirigée par l'Épire ou par la côte septentrionale du golfe d'Ambracie, aujourd'hui golfe de Lépante; et dans cette supposition les projets de Denys s'expliqueraient naturellement.

10. (XX.) *Et laissent dans la Cadmée une forte garnison lacédémonienne.* — Cet événement si remarquable est, comme on le voit, raconté très-succinctement par Diodore. On peut trouver d'autres détails, soit dans Xénophon, *Histoires Grecques*, liv. V, soit dans Plutarque, *du Génie de Socrate*, tom. VIII, pag. 275 de l'édition de Reiske.

11. (XXIII.) *Que Lacédémone domina et sur terre et sur mer.* — Lacédémone perdit cette domination après la défaite qu'elle essuya à Cnide. La paix d'Antalcide avait commencé à lui rendre une grande influence; et ses victoires sur les Olynthiens la replacèrent tout à fait dans son ancienne domination.

12. (XXVI.) *Pour rendre la liberté à la ville de Thèbes.* — Aucun autre historien de l'antiquité ne fait mention de ce décret, ni des circonstances qui l'accompagnèrent. Voy. la note de Wesseling, tom. VI, pag. 619.

13. (XXVII.) *Et rendit cette expédition complètement inutile.* — Les Lacédémoniens, sous les ordres de Cléombrote, arrivèrent jusque dans la Mégaride, où ils rencontrèrent la garnison

de la Cadmée, qui, en vertu de la capitulation, retournait dans le Péloponnèse. Voy. Plutarque, *Vie de Pélopidas*, tom. II de l'édition de Reiske, pag. 351.

14. (XXVII.) *Dans l'île de Sardaigne.* — Il y a évidemment ici confusion, ou le nom de *Sardonis* du texte est altéré. Les Romains n'ont rien tenté sur la Sardaigne avant la première guerre Punique. Voy. Cluvier, *Sardinia antiqua*, et la note de Wesseling, tom. VI, pag. 619.

15. (XXVIII.) *Tribuns militaires.* — Il règne toujours une grande confusion dans la nomenclature des magistrats romains suivie par Diodore; mais j'ai soin d'indiquer autant que possible les corrections adoptées par Rhodomann dans sa version latine, en conservant les noms donnés par le texte de Diodore, et que M. Dindorf a maintenus dans sa nouvelle édition. J'ai eu d'ailleurs déjà l'occasion de prévenir le lecteur qu'il ne doit jamais s'en rapporter, sur cette nomenclature, à notre auteur. Et c'est en grande partie à cause de la confusion qui règne à ce sujet dans ses écrits, que j'ai pris le parti de rejeter au bas de la page les noms qu'il donne, et qui ne sont presque jamais d'accord avec Tite-Live. Voyez ma préface.

16. (XXX.) *A l'exception cependant d'Histiée.* — On lisait autrefois dans le texte *Ἀχρία* au lieu d'*Ἑρμιάας*. Cette correction très-sensée est due à Paulmier de Grentemesnil: elle a été adoptée par Wesseling et par les éditeurs qui lui ont succédé, tels que M. Dindorf.

17. (XXXII.) *Chaque division se composait de cinq cents hommes.* — La moira ou le bataillon lacédémonien n'était pas toujours, à ce qu'il paraît, de même force. Éphore, cité par Plutarque, *Vie de Pélopidas*, dit que la moira était quelquefois de neuf cents

hommes. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxi, pag. 249, et la note de Wesseling, tom. VI, pag. 624, où la citation de Plutarque est indiquée par erreur à la pag. 286 au lieu de 216.

18. (XXXV.) *Ainsi que tous les hommes qui les montaient* (les vaisseaux lacédémoniens). — On voit, par le récit de Diodore, que les Athéniens perdirent dix-huit trirèmes pendant le combat; mais dans ce passage l'historien ne se trouve pas d'accord avec Démosthène. Suivant ce grand orateur (*Orat. in Lept.* pag. 294), tant que Chabrias les commanda, les Athéniens ne perdirent aucun vaisseau, ni même, ajoute Démosthène, aucune ville, aucun fort, aucun soldat: éloge magnifique, mais sans doute un peu exagéré.

19. (XXXVI.) *Et fut tué en trahison* (Chabrias). — Il est impossible que le Chabrias dont on annonce ici la mort soit le même que le général athénien de ce nom, déjà illustre, et dont il a été si souvent question. Ce Chabrias, que Diodore lui-même fait reparaitre (liv. XVI, chap. vii), ne mourut que seize ans plus tard, dans l'île de Chio. Il y a donc tout lieu de croire que le copiste de Diodore se sera trompé, et que l'on devrait lire ici, au lieu de Chabrias, le nom de quelque autre capitaine athénien moins célèbre.

20. (XXXVII.) *Sur les Lacédémoniens inférieurs en force.* — Telle était l'opinion générale de la Grèce avant les démêlés des Lacédémoniens avec les Thébains. Le combat remarquable dont il est ici question, et qui fournit à notre auteur les réflexions dont il fait part à ses lecteurs, se donna près de Tégires: Pélopidas y commandait les Thébains. Voy. Plutarque, *Vie de Pélopidas*, tom. II, pag. 356, édit. de Reiske.

21. (XXXIX.) *Gorgias.* — Ce Gorgias, dont il est encore

question plus bas, chap. I., placé ici entre deux noms illustres, est à peu près inconnu. Peut-être faut-il lire, au lieu de Gorgias, Gorgidas, qui institua en Béotie le bataillon sacré. Voy. Plutarque, *Vie de Pélopidas*.

22. (XLII.) *A la cavalerie d'agir et de manœuvrer.* — Je lis avec Wesseling, *προσιλάσαι* au lieu de *προσπλάσαι*, correction que n'a point admise M. Dindorf, et qu'il n'a pas indiquée dans les variantes au bas des pages.

23. (XLIII.) *La jalousie des Perses ne fit que s'en accroître.* — J'adopte ici la correction indiquée par Rhodomann, qui s'est aperçu d'une lacune, et qui l'a remplie en y introduisant ces mots *οἱ δὲ περὶ τὸν Φαρνάζον, μᾶλλον*, etc. M. Dindorf a indiqué cette correction sans l'admettre dans le texte, où la lacune est seulement marquée par un astérisque.

24. (XLV.) *Les chassa tous de la ville (de Zacynthe).* — Diodore continue, et dit que ces bannis se retirèrent sur la flotte de Timothée l'Athénien, circonstance tout à fait invraisemblable: les Athéniens au contraire, comme vient de le dire l'auteur lui-même, soutenaient partout le parti populaire. Il faut donc nécessairement supposer qu'après l'expulsion des partisans des Lacédémoniens, ceux-ci vinrent au secours des bannis et les firent rentrer dans la ville, d'où à son tour ce parti, ainsi qu'il arrivait souvent, expulsa les démocrates; et ce sont ces démocrates qui cherchèrent alors un asile sur la flotte athénienne commandée par Timothée. Il y a donc évidemment ici une lacune qui était remplie avec quelques mots oubliés par le copiste. J'ai cru pouvoir y suppléer dans ma traduction, pour éviter le sens absurde que l'interprétation littérale du texte aurait donné à cette partie de la narration.

25. (XLV.) *Une alliance avec les Zacynthiens.* — Toute la

narration est peu claire dans ce chapitre. Les secours envoyés par les Athéniens étaient certainement destinés aux bannis de Zacynthe, que les Lacédémoniens avaient fait expulser, et non pas aux Zacynthiens proprement dits, comme on pourrait l'inférer de l'expression du texte τοῖς Ζακυνθίοις. Quelques critiques ont pensé que le secours destiné aux Zacynthiens avait été envoyé par les Lacédémoniens ; mais l'enchaînement des phrases se refuse à cette interprétation. Comment d'ailleurs les Lacédémoniens auraient-ils risqué de remettre une flotte en mer, après la défaite qu'ils venaient d'éprouver au combat naval de Naxos ? (Voy. plus haut chap. xxxiv.) Je me suis donc borné à introduire dans ma traduction quelques mots qui ne sont pas du texte, pour éviter une contradiction manifeste ou une sorte de non-sens, qui résulterait de la traduction purement littérale.

26. (XLVII.) *Sous le commandement de Cisside et de Crinippe* — Éphore parle de cette expédition de Denys le tyran. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. cxi, pag. 249.

27. (XLVII.) *Évagoras, tué en trahison par un eunuque.* — Il y a évidemment une lacune dans le texte, où Nicoclès est indiqué comme l'eunuque même qui assassine Évagoras. Nicoclès, fils d'Évagoras, n'était pas eunuque. J'ai donc suivi dans ma traduction le texte corrigé par Simson, rapporté par Wesseling dans ses notes, tom. VI, pag. 637, et je lis Νικόκλης ἐπεὶ ὁ εὐνοῦχος ἐδολοφόρησεν Εὐαγόρα, etc.

28. (L.) *Un grand flambeau allumé, dont la forme lui fit donner le nom de solive de feu.* — Il s'agit probablement ici de quelque comète, et l'on sait que l'apparition de cette sorte d'astres a longtemps été regardée comme un pronostic fâcheux et annonçant aux peuples de grandes catastrophes. Il est seulement à remarquer que quelques astronomes assuraient déjà que les

comètes avaient des périodes de retour et de réapparition qui pouvaient être calculées à l'avance; vérité qui n'a été démontrée que de nos jours.

29. (LIII.) *Un septième béotarque.* — J'ai traduit le texte ainsi, et je ne dis pas le septième béotarque. Le collège des Léotarques était composé, non pas d'un nombre fixe de sept membres, mais de onze à douze; il faut donc entendre l'expression du texte, de l'arrivée inopinée de l'un de ces magistrats, dont l'avis suffisait pour établir la majorité entre les deux opinions qui partageaient les membres du conseil donné au général de l'armée, et dont Épaminondas était obligé de suivre l'avis.

30. (LIV.) *Il réussit, et une trêve fut conclue.* — Cette circonstance d'une trêve qui précède la bataille de Leuctres n'est rapportée que par Diodore de Sicile; les autres historiens n'en parlent pas. Il est cependant possible que ce fait, tout invraisemblable qu'il soit, ait été puisé dans les écrits d'Éphore, qui a parlé très en détail de la bataille de Leuctres, et dont nous n'avons que des fragments. Voy. Wesseling, tom. VI, pag. 646, et la note suivante sur le chap. LV.

31. (LV.) *Un ordre de bataille savant qui lui valut (à Épaminondas) une éclatante victoire.* — Ces détails semblent confirmer ce que j'ai dit dans la note précédente. Il est en effet certain, d'après un passage de Plutarque (*de Garrulitate*, tom. VIII, pag. 40, éd. de Reiske), que l'historien Éphore avait donné une description très-étendue de la bataille de Leuctres; il est donc probable que Diodore a pris dans cette description quelques faits particuliers, qu'il cite ici, et qui ne se trouvent ni dans Xénophon, ni dans les biographies d'Épaminondas. Voy. les Fragments d'Éphore, fragm. CXLIII, pag. 251.

32. (LVIII.) *Tous subirent la punition qu'ils avaient méritée.*

— Cette peinture des progrès et des suites d'une sédition populaire est pleine d'intérêt, et les exemples ne nous manquent pas pour en constater la vérité. On voit que de tout temps il a été impossible aux hommes qui excitent les fureurs de la multitude, d'en arrêter la marche à leur gré, et qu'ils ne peuvent jamais revenir à des sentiments plus modérés sans être regardés comme des traîtres par ceux dont ils cessent de seconder les passions : aussi les a-t-on vus, de nos jours ainsi que dans l'antiquité, payer de leur vie tout retour à la clémence. En lisant ce passage de Diodore on croit lire une des pages sanglantes de l'histoire de nos révolutions et de celles des peuples qui, depuis, en ont imité les funestes exemples.

33. (LXVI.) *Repeupler Messène, ruinée depuis longues années.* — Il n'y avait pas eu dans le Péloponnèse, avant cette époque, de ville de Messène proprement dite, mais seulement une région qui portait le nom de Messénie, dont une partie des habitants, après leurs guerres malheureuses avec les Lacédémoniens, avait émigré et passé en Sicile. Voy. Clavier, *Histoire des anciens peuples de la Grèce*, tom. II, pag. 204 de la première édition.

34. (LXVI.) *Les Lacédémoniens se rendent maîtres du pays.* — Il se présente ici quelques difficultés chronologiques peu importantes à relever, et à l'examen desquelles la nature de ces notes ne me permet pas de me livrer. Le lecteur qui désirerait les éclaircir peut consulter la note de Wesseling, tom. VI, pag. 654 : elle le mettra sur la voie des recherches à faire dans un tel sujet.

35. (LXVII.) *Les deux villes (Athènes et Lacédémone) convinrent d'exercer en commun ce double commandement.* — Le texte ne me paraît pas bien clair ; je crois cependant en avoir saisi le sens : c'est-à-dire que les Lacédémoniens et les Athéniens

commandaient également sur terre et sur mer, quand leurs troupes seules ou leurs vaisseaux seuls étaient en campagne, ou s'y trouvaient en nombre supérieur.

36 (LXXI.) *Ptolémée Alorytès, fils d'Amyntas*. — Il y a ici erreur manifeste. Ptolémée avait été régent de Macédoine, et n'était pas fils d'Amyntas : celui-ci n'avait eu pour fils qu'Alexandre, Perdikkas et Philippe, comme Diodore le dit lui-même un peu plus haut. Voy. chap. LX.

37. (LXXII.) *Et de Parrhasiens d'Arcadie*. — Si l'on en croit Pausanias, la fondation de Mégalopolis aurait eu lieu avant la bataille de Leuctres (Pausanias, *Arcadie*, chap. XXVII), et cette fondation paraît ici postérieure. Voy. à ce sujet la note de Wesseling, tom. VI, pag. 659 et 660.

38. (LXXIII.) *Pendant douze années*. — Ce calcul n'est pas tout à fait exact. Denys le jeune fut chassé de Syracuse par Timoléon, la seconde année de la cent neuvième olympiade, comme on le verra plus bas, liv. XVI, chap. LXXI, ce qui lui donnerait vingt-cinq ans de règne. Mais il paraît que Diodore ne calcule la durée de son règne que jusqu'à l'époque de la guerre civile qui força Denys le jeune à se réfugier en Italie, dans la seconde année de la cent sixième olympiade. Voyez liv. XVI, chap. XVII.

39. (LXXV.) *Aux villes de Dyme, Naxpactos et Calydone*. — Éphore fait mention de la ville de Dyme. Voy. les Fragments de cet historien, fragm. CXLVI, pag. 253.

40. (LXXXI.) *Tégys*. — Je lis dans le texte Τεγέαρ, au lieu de Τεγέω, d'après la correction indiquée par Wesseling et admise par M. Dindorf, dans sa nouvelle édition. Pelopidas

avait vaincu les Lacédémoniens à Tégyre, non loin d'Orchomènes. Voy. Plutarque, *Vie de Pélopidas*, tom. II, pag. 356, de l'édit. de Reiske.

41. (LXXXII.) *Le roi des Lacédémoniens Agis.* — Le récit de Diodore diffère ici beaucoup de ceux de Xénophon et de Plutarque, qui, dans sa *Vie d'Agésilas*, a copié Xénophon. Agis n'était point alors roi de Lacédémone : les deux rois se nommaient Cléomène et Agésilas. On aurait pu rectifier l'erreur de Diodore en supposant que le copiste a écrit Agis au lieu d'Agésilas ; mais cette correction mettrait l'auteur lui-même en contradiction, puisque la suite de sa narration prouve qu'Agésilas était resté à Sparte.

42. (LXXXIII.) *Agésilas.* — La même discordance qui a été observée plus haut entre Diodore et Xénophon se présente encore ici. Suivant ce dernier historien, contemporain des événements, Agésilas commandait l'armée, et n'était pas par conséquent demeuré dans Sparte. Wesseling pense que l'on devrait lire ici Archidamus au lieu d'Agésilas, et dans le chapitre précédent Agésilas au lieu d'Agis ; ce qui rétablirait une sorte de concordance entre notre historien, Xénophon et Plutarque. Mais ces corrections ne pouvant pas être admises sans faire une trop grande violence au texte, il est resté dans l'édition de M. Dindorf tel qu'il se trouve dans les éditions précédentes, et je me borne à prévenir de ces contradictions le lecteur, qui pourra d'ailleurs consulter à ce sujet les notes de Wesseling, tom. VI, pag. 669 et 672.

43. (LXXXIV.) *Les Achéens.* — Il y a encore ici une erreur manifeste, à moins que l'on n'entende sous ce nom les Achéens Phthiotes, voisins de la Thessalie. Les Achéens du Péloponnèse combattaient au contraire à Mantinée contre les Thébains. Voy. Xénophon, *Histoires Grecques*, liv. VII.

44. (LXXXV.) *Soutenus par des troupes légères.* — Je lis $\psi\lambda\omega\tilde{\nu}$ au lieu de $\phi\lambda\omega\tilde{\nu}$, correction indiquée par Wesseling, et qui a été introduite dans le texte par M. Dindorf.

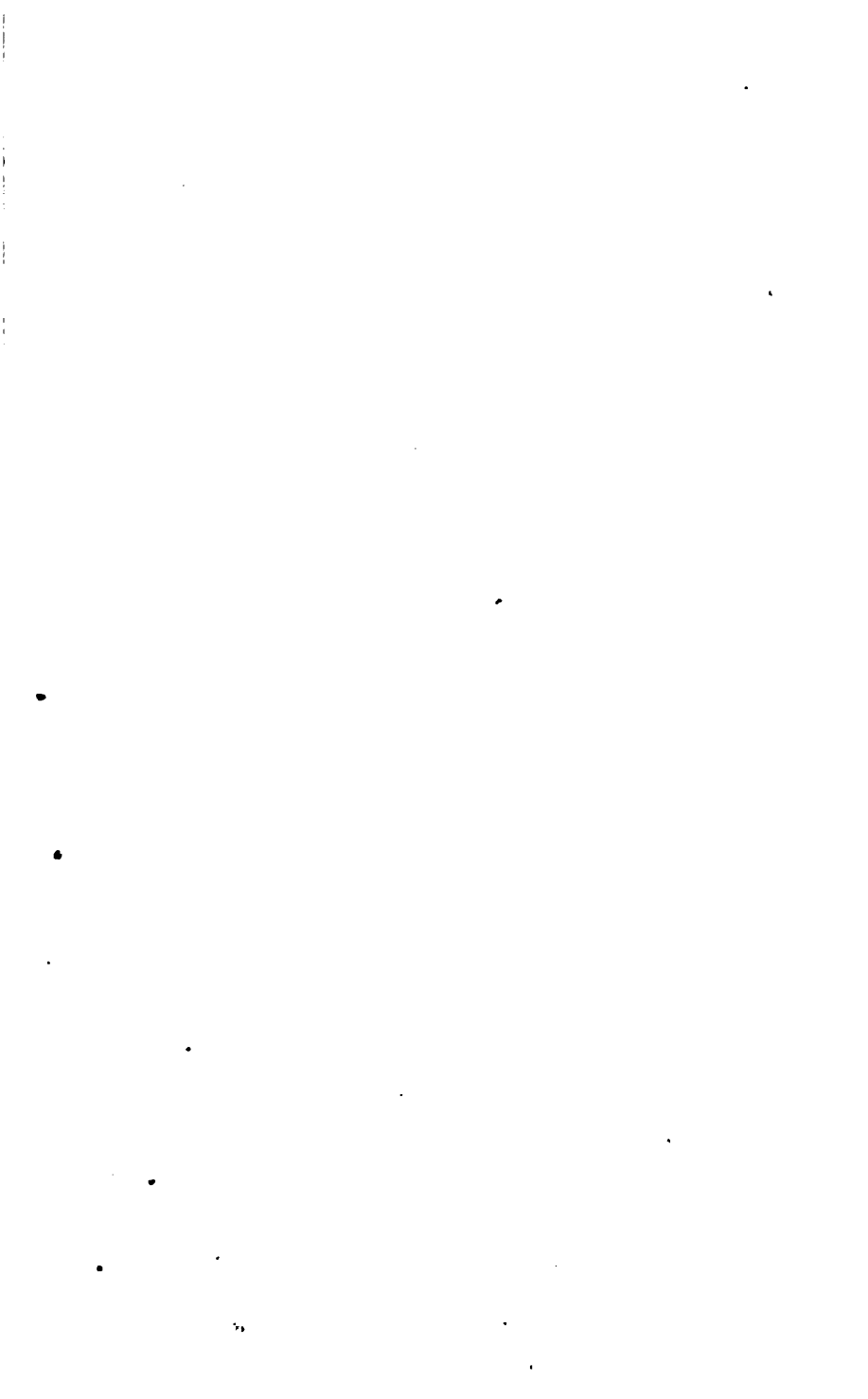
45. (XC.) *La paix à laquelle il avait contribué.* — On peut conclure de ce passage qu'Artaxerxe n'était pas resté étranger à la paix qui venait de se conclure en Grèce, après la bataille de Mantinée, et c'est ce que je fais entendre par cette phrase. Terrasson semble indiquer seulement qu'il n'est question que des propositions de paix faites antérieurement par Artaxerxe; mais on ne pouvait, dans ces propositions, faire mention des Messéniens, qui n'étaient pas encore rétablis dans leurs possessions, et qui ne le furent que par Pélopidas. C'est ce général thébain qui obtint le premier qu'ils fussent considérés et traités comme les autres peuples de la Grèce.

46. (XCIII.) *Comme en quittant la Perse Tachos était allé retrouver Agésilas.* — Il y a ici une étrange confusion dans le récit de Diodore, tout à fait contraire à celui des autres historiens grecs. Agésilas, après le départ ou la fuite de Tachos, s'était réuni à Nectanébos, et l'aida à reconquérir le royaume d'Égypte, dont un certain Mendisius s'était emparé. Il faudrait donc lire dans notre historien Nectanébos au lieu de Tachos, et au lieu de Nectanébos, Mendisius; mais Nectanébos n'avait pas été en Perse; et il faudrait alors changer toute la narration, pour se mettre d'accord avec Xénophon et Cornélius Népos. Je me borne donc à signaler cette nouvelle erreur, et à indiquer les sources où le lecteur peut puiser de quoi la redresser.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

	Pages
Sommaires des livres contenus dans le tome quatrième..	v
Livre treizième.....	1
Livre quatorzième.....	225
Livre quinzième.....	439
Notes du livre treizième.....	603
Notes du livre quatorzième.....	613
Notes du livre quinzième.....	625



ERRATA

POUR LE TROISIÈME VOLUME.

Page 412, note 16; *διακουσίων*, lisez *διακοσίων*.

Page 425, ligne dernière; *Mésomédus*, lisez *Mésomédès*.

Page 437, note 43; *Μεσσαγίας*, lisez *Μεσσηγίας*.

al
#1.





